00048430

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

HARIVANSA

OU

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE HARI.

TOME PREMIER.

IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,

A L'IMPRIMERIE ROYALE DE FRANCE,

POUR LE COMPTE DU COMITÉ DES TRADUCTIONS ORIENTALES
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'IRLANDE;

ET SE VEND A LONDRES

CHEZ PARBURY, ALLEN ET C^{ie}, LEADENHALL STREET.

Oriental Translation Fund

INSTITUTED 1828.

UNDER THE PATRONAGE OF HIS MOST GRACIOUS MAJESTY

WILLIAM THE FOURTH.

Ex a 7

THIS COPY

WAS PRINTED FOR

THE BOMBAY BRANCH

Royal Asiatic Society.

HARIVANSA

OU

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI,

OUVRAGE

FORMANT UN APPENDICE DU MAHABHARATA,

ET TRADUIT SUR L'ORIGINAL SANSCRIT

PAR M. A. LANGLOIS.

48430

TOME PREMIER.

PARIS.

PRINTED FOR THE ORIENTAL TRANSLATION FUND
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND.

SOLD BY PARBURY, ALLEN AND CO., LEADENHALL STREET,
LONDON.

M. DCCC. XXXIV.

ORI
48430
00048430

INTRODUCTION.

Je dois avant tout payer un juste tribut de reconnaissance à l'honorable Société sous le patronage de laquelle mes travaux voient aujourd'hui le jour. En daignant adopter l'ouvrage d'un étranger pour qu'il paraisse sous ses auspices, elle donne une preuve de cet esprit vraiment libéral qui a su, sans acception de personnes, sans préjugé de nation, fonder un commerce nouveau, une précieuse réciprocité par laquelle se trouvent réunis comme en un fonds commun, pour le bien de la science, d'un côté les encouragements de l'estime la plus éclairée, de l'autre les fruits des veilles les plus laborieuses. Aussi, durant tout le cours de mon travail, je n'ai jamais perdu de vue la double obligation qui m'était imposée, de répondre à l'espoir de l'érudition française comme à la confiance du Comité anglais.

La littérature sanscrite attire en ce moment les regards du monde savant, qui semble attendre avec impatience la lumière qui vient de l'Orient. Personne n'apprécie plus que moi les immenses travaux exécutés par les savants anglais dans le vaste champ de l'indianisme. Mais il m'a semblé que les idées de ceux qui s'étaient occupés de l'histoire ancienne de l'Inde, avaient toujours manqué de base, et que nous, appelés à être leurs juges sans avoir sous les yeux les pièces du procès, qu'eux seuls avaient consultées, nous étions obligés d'accorder à leurs assertions une foi implicite, souvent ébranlée par les contradictions mêmes de leurs divers systèmes. J'ai désiré qu'il fût possible de fournir à la critique les preuves dont elle a besoin pour donner à l'Inde cette histoire qu'on lui conteste jusqu'à présent.

Je n'ai pas cru que ce peuple, qui vit depuis si longtemps et occupe sur le globe un si vaste espace, qui tient une si grande place et dans les siècles et sur la terre, pût rester déshérité de ses antiques annales : j'ai pensé qu'il fallait les aller chercher dans ses propres livres, où elles se trouvent confondues avec des fables de toute espèce, et qu'on ferait bien, en traduisant ces écrits, de livrer à la critique, franchement et sans esprit de système, les matériaux qui doivent servir à cette œuvre de réhabilitation.

C'est alors que, voulant concourir pour ma part à ce grand résultat, j'ai entrepris la traduction d'un ouvrage que me désignait l'estime même dont il jouit parmi les Indiens. Le Harivansa est un poëme regardé comme sacré, et qu'on lit avec recueillement à l'époque des réunions solennelles : les promesses les plus brillantes, pour cette vie et pour l'autre, sont faites à ceux qui en écoutent la lecture. Dans le pays de Camaon, on le place sur la tête de celui qui dépose en justice ; dans d'autres contrées, il est honoré à l'égal du Sâlagrâma et des feuilles de *toulasî*, et les juges le présentent à celui qui fait un serment devant le tribunal. Enfin les Djênas, voulant sans doute mettre à profit la vénération qu'inspire ce livre, en ont usurpé le titre pour un de leurs ouvrages, qui, dit-on, est différent de l'ouvrage orthodoxe.

Le Harivansa forme ordinairement un appendice du Mahâbhârata : même genre de récit, mêmes interlocuteurs, même auteur présumé. Cependant ce poëme n'est pas original, et, comme beaucoup d'autres livres sanscrits, ce n'est qu'un recueil, assez maladroitement compilé, de précieux fragments, débris épars d'une littérature plus ou moins ancienne, que le malheur des temps avait sans doute dispersés, et qu'une main plus moderne a pris soin de rassembler. On y rencontre des vers empruntés aux lois de Manou et au Bhagavad-gîtâ, des citations et des extraits peut-être des Pourânas ; mais rien n'y ré-

vèle le nom du compilateur. Une simple conjecture ne saurait remplacer la vérité que j'ignore : seulement je ferai remarquer comme une chose bien singulière, que parmi les cinq cents auteurs qui ornaient la cour de Srî Bhodja, il y en avait un qui portait le nom de *Harivansa*, de même que, parmi les neuf *perles* du roi Vicramâditya, il se trouvait un poëte nommé *Ghatacarpara*. Ces deux mots, qui sont les titres de deux ouvrages célèbres, ne seraient-ils pas devenus les noms d'honneur des deux écrivains qui les avaient composés?

Le but avoué de l'auteur du Harivansa est de raconter l'histoire de la famille de Crichna : il remonte à l'origine des choses, indique les généalogies des diverses races royales, et arrive jusqu'à son héros, regardé comme un avatare du dieu Vichnou. Cependant il se livre çà et là à quelques digressions sur la mythologie, la philosophie religieuse et la cosmogonie des Indiens. L'extension que prendra de jour en jour l'étude de la langue sanscrite, rendra nécessaire la connaissance de toutes les fictions qu'a enfantées l'imagination exaltée des poëtes de l'Inde, habiles à personnifier la nature entière et prodiguant la vie à tous les êtres soit matériels, soit métaphysiques. Le Harivansa initiera son lecteur à une partie de cette histoire fabuleuse, source de comparaisons continuelles et d'allusions intarissables; mais surtout il lui présentera les commencements de cette histoire politique que je voudrais voir assise sur quelque fondement un peu solide. Le malheur est qu'il la lui montrera environnée d'ornements poétiques qui déparent toujours et dénaturent la vérité. Mais que la main d'une critique impartiale arrache tous ces voiles mensongers, que la raison explique ces fables frivoles, et je crois qu'il restera au savant des matériaux historiques dont la valeur l'étonnera. Pour le prouver, je résumerai ici en peu de mots les faits principaux consignés dans le Harivansa.

Cet ouvrage ne parle point du déluge tel que nous l'entendons,

mais bien d'un déluge imaginaire qui arrive à la fin de chaque âge, de même que la saison des pluies arrive à la fin de chaque année. La monarchie indienne, une fois fondée, se divise, dès son origine, en deux branches collatérales distinguées par les noms de *race solaire* et de *race lunaire,* dont l'une, s'étendant vers l'est, établit sa capitale à Oude, et l'autre, s'arrêtant à l'ouest, fixe la sienne vis-à-vis d'Allahabad. Cependant, avant ces deux familles royales, une autre dynastie avait existé; mais je doute que le siége de son empire ait été dans l'Inde même, et le nom de *Tchâkchoucha,* donné à l'un de ses chefs, semble indiquer qu'elle régnait sur les bords de l'Oxus (*Tchakchous*).

Sous l'influence de princes nationaux, l'Inde se peuple et s'organise; des états se forment de tous les côtés, et la civilisation s'étend dans la presqu'île. Les rois ont à lutter contre la nature et contre les barbares des montagnes, contre les inondations du Gange et les invasions des peuples occidentaux. Une puissance, émule de la puissance royale, grandit dans l'intérieur des états, les prêtres commandent et les princes sont exilés. Le second roi de la race solaire manque d'être frustré du trône qui l'attendait : un de ses successeurs, menacé de voir son fils occuper sa place, ne sauve sa couronne que par le schisme, et se jette entre les bras d'un guerrier qui ose se faire prêtre. Plus tard un Brahmane ne se contente pas de l'arme de l'excommunication : il prend lui-même la hache meurtrière, et, terrible exterminateur des Kchatriyas, il dédaigne de régner et donne la terre qu'il a conquise.

Cet événement s'était accompli sur les côtés occidentales de la presqu'île. Peu de temps après, un roi, partant de la ville d'Oude, descendait dans cette même presqu'île, en suivait la côte orientale, et allait jusque dans l'île de Ceylan punir le ravisseur de sa royale épouse.

Le privilége de la suzeraineté ne semble avoir été établi en faveur d'aucune famille princière. La victoire, incertaine et changeante,

décidait tour à tour entre tous ces rivaux la question de prééminence; le vainqueur, après avoir triomphé de ses voisins, prenait orgueilleusement le titre précaire de maître du monde, et prétendait avoir soumis les sept *dwípas* ou continents.

Dès le commencement, la famille des Yâdavas, issue de la race lunaire, était allée chercher un établissement dans le nord de la presqu'île : peu à peu elle avait pris un grand accroissement, divisée en plusieurs branches qu'unissaient toujours étroitement les liens d'une ancienne parenté. Une de ces branches s'était fixée plus tard sur les bords du Jumna et avait pour capitale la ville de Matra : c'est là que naquit Crichna. A l'époque de sa naissance, le trône était occupé par un prince ambitieux qui, après avoir renversé son propre père, se soutenait au dedans par la terreur, et au dehors par l'alliance puissante du roi de Bahar, dont il était le gendre. Crichna, élevé parmi les bergers, ouvrit sa brillante carrière par la mort du tyran, rendit le trône à son père, se mit à la tête des Yâdavas, et livra au roi de Bahar et à ses confédérés dix-huit batailles, dont il sortit toujours vainqueur. Mais la victoire avait affaibli ses forces; et quand un roi de l'occident, appelé par ses ennemis, vint pour l'attaquer, il fut obligé d'abandonner Matra et de se réfugier au fond du golfe de Cutch, où il fonda une ville quelque temps florissante, que la mer a maintenant engloutie. Cependant son puissant ennemi s'était mis à sa poursuite : Crichna le laissa s'engager dans les défilés du Bindh, où les montagnards l'exterminèrent.

Quelque temps après, une guerre violente s'éleva entre les héritiers du trône de Dehli. Crichna prit part à cette querelle, et assura la victoire à Youdhichthira. Héros chéri et vénéré de ses compagnons d'armes, il fut dans la suite choisi par une secte de dévots contemplatifs pour l'objet divin de leurs méditations ascétiques, et sa vie de guerrier a été dénaturée par les pastiches bizarres de la mysticité.

Tels sont les traits les plus saillants que nous présente en abrégé le Harivansa, et que d'autres livres racontent plus longuement. On ne saurait disconvenir que ce ne soient là les éléments d'une histoire sérieuse et véritable. Je ne crois même pas qu'aucune nation puisse se vanter d'en avoir une plus ancienne, puisque les événements consignés dans le Harivansa sont presque tous antérieurs à l'époque d'Youdhichthira, que divers calculs et documents, insérés en différents endroits des Recherches asiatiques, nous permettent de placer hardiment 1000 à 1200 ans avant J. C. Même au milieu des fables qui obscurcissent souvent ces antiques récits, il y a dans la narration un tel ton de candeur, dans l'exposition des généalogies une telle précision de détails, qu'il est bien difficile de se résoudre à fermer entièrement cette mine précieuse, et à rejeter un métal aussi riche, parce qu'il se trouve mêlé à un alliage poétique qui souvent en diminue le prix.

Je sais bien qu'il existera toujours contre cette histoire un motif de défiance, parce qu'elle ne possède aucune garantie de sa véracité fournie par nos écrivains d'Occident. Étrange condition de l'Inde! tout indique qu'elle a été riche, et par conséquent civilisée de bonne heure. De temps immémorial, les sages, les marchands et les conquérants ont dirigé leurs pas vers cette contrée qui remuait tant de passions diverses : ils en ont rapporté, les uns des systèmes de philosophie, les autres de riches trésors, et les derniers quelques lauriers achetés chèrement. Aucun d'eux n'a daigné nous transmettre des détails authentiques sur un pays dont ils convoitaient la sagesse ou l'opulence. Seulement près de trois cents ans avant notre ère, Mégasthène, envoyé dans l'Inde par Séleucus, avait composé un ouvrage qu'Arrien et Diodore de Sicile[1] ont évidemment consulté tous deux, mais dont ils n'ont pu tirer que de faibles renseignements, car ils ne nous ont

[1] Voyez Diodore de Sicile, I et II; Arrien, *de reb. Ind.*; Strabon, XVI; Pline, VI.

appris que peu de chose. Cependant examinons ces documents vagues et imparfaits que nous leur devons. Mégasthène rapporte que jusqu'à Sandracotus, les Indiens comptaient cent cinquante-trois rois, et se donnaient une antiquité de six mille quarante-deux ans. Les voilà en partie, ces tables généalogiques dont on a dû parler à l'ambassadeur grec : elles donnent un démenti formel à ses assertions. D'abord Mégasthène semble croire qu'il n'a existé qu'une seule monarchie indienne, quand il est de fait que deux dynasties principales, avec quelques-unes de leurs branches, se partageaient cette vaste contrée, et qu'aucune de ces maisons royales n'exerça jamais une constante domination. Les listes du Harivansa, qui méritent discussion [1], ne sont pas tout à fait exactes : il y a interpolation dans celle des princes de la dynastie solaire, que l'auteur porte au nombre de soixante et dix-neuf jusqu'au temps d'Youdhichthira, ou soustraction dans celle des rois de la race lunaire, dont il ne compte pas plus de quarante jusqu'à la même époque. Mais même en prenant le chiffre soixante et dix-neuf, et y ajoutant quinze générations qui ont pu précéder l'établissement de la monarchie, et trente-cinq rois de Magadha (Bâhar) qui régnèrent après Youdhichthira jusqu'à Sandracotus, on n'arrivera pas au total, cent cinquante-trois. Si le nombre des princes est trop fort, il y a aussi exagération évidente dans le calcul des années d'existence que l'auteur grec prête à la nation indienne.

Mais trompé sur ce point, Mégasthène a du moins révélé à Arrien et à Diodore de Sicile une circonstance qui est vraie, et que le Harivansa nous apprend presque dans les mêmes termes que ces deux historiens. Ceux-ci disent que le fondateur de la monarchie indienne, qu'ils appellent Hercule, eut plusieurs fils et une seule fille; qu'il partagea ses états entre ses enfants et voulut que sa fille eût dans son

[1] L'examen de ces listes et leur comparaison avec celles que nous présentent d'autres ouvrages, formeront le sujet de plusieurs mémoires que je me propose de publier.

héritage une part égale à celle de ses fils. Le Harivansa rapporte également que le Manou Vêvaswata eut neuf fils et une fille, et que ses états furent divisés en dix parts. Ce seul trait me déciderait à reconnaître l'Hercule de Mégasthène dans Vêvaswata; mais il y a plus : le poëte indien et l'historien grec s'accordent à placer sa demeure ordinaire dans le Doab ou la presqu'île formée par le Jumna et le Gange; ils lui donnent pour capitale une ville fondée au confluent de ces deux rivières, et insinuent que cette partie occidentale de ses domaines fut celle que sa fille obtint en partage.

Arrien nous dit encore qu'Hercule avait laissé pour administrer l'Inde en son absence un certain Spartembas, Spatembas ou Scatembas, désigné par l'épithète de βακχωδίσ]ατος. Je crois que le mot *Spartembas* [3] dans son état actuel d'altération, remplace le mot *Tchandramas,* nom du père de la race lunaire. Ce Tchandramas eut pour fils et successeur immédiat Boudha, qui épousa la fille de Vêvaswata, et dont le nom se trouve exactement reproduit dans celui de Boudias, fils de Spartembas. On comprend alors bien mieux par quelle influence Vêvaswata fut poussé à favoriser dans sa succession sa fille autant que ses fils : en appuyant les intérêts de sa belle-fille, le régent Tchandramas assurait un trône à ses petits-enfants. Suivant l'historien grec, le fils de ce Boudias se nommait *Cra-dévas.* D'après l'auteur du Harivansa, ce prince dut porter le nom de *Pouroûravas* et le surnom d'*Éla,* du nom de sa mère qui s'appelait *Ilâ.* Or ce mot *ilâ* s'écrit et se prononce aussi [4], suivant les dialectes,

[3] Les noms propres sont toujours dénaturés en passant d'une langue dans une autre, surtout quand l'usage d'un peuple est de les rendre significatifs. A ce sujet, voyez (Nouveau Journal asiatique, n° 74, pag. 188) la manière dont un Arabe a altéré les noms de Bonaparte, de Kléber et de Menou. Il en était de même chez les Indiens, et les Grecs n'ont pas été plus réservés sur cet article : *Tchandramas* ou *Chandamas, Scademvas* ou *Scatembas.*

[4] C'est ainsi que le nom de la province de *Drâvida* se dit aussi *Drâvira* : le *d* est ici celui que l'on appelle *cérébral.*

idâ et *irâ;* de manière que je crois pouvoir, en toute assurance, corriger le mot *Cra-dévas* par celui d'*Êra-dévas* (Κραδεύας, Ἡραδεύας).

Si ces conjectures sont fondées, le début de l'histoire indienne se retrouvera en entier dans les historiens grecs. Il me semble même qu'il est encore possible de remonter plus haut.

J'ai dit que je ne croyais pas devoir rapporter à l'Inde même l'origine de sa première monarchie : j'ai signalé une contrée plus septentrionale comme ayant été le siége d'un empire d'où serait parti un législateur ou un conquérant. Diodore de Sicile vient à l'appui de cette opinion, dont j'avais trouvé le premier élément dans le Harivansa. Je remarquerai d'abord que les anciens donnaient au mot *Indien* une extension bien plus grande que nous, et qu'ils appliquaient ce nom à des peuples situés en deçà de l'Indus. Diodore de Sicile nous parle (I, 12) d'un Osiris qui va chez les Indiens fonder des villes, et entre autres celle de Nysa à l'ouest de l'Indus, et qui laisse dans ces contrées assez de monuments de sa puissance pour faire douter à la postérité s'il ne fut pas Indien. Arrien, qui dit positivement que l'Hercule appelé *Indien* fut un grand roi du pays situé au-dessus de l'Inde, attribue la fondation de Nysa à Bacchus. Le même Diodore (II, 38) nous représente Bacchus arrivant de l'Occident, s'établissant dans un pays de montagnes au nord de l'Inde, et répandant les bienfaits de la civilisation dans cette contrée, à laquelle il enseigne l'agriculture; fondant des villes, réunissant les hommes, les formant au respect des dieux et de la justice, et méritant par ses bienfaits les honneurs divins. En lisant ce passage, je n'ai pu m'empêcher d'y reconnaître le portrait que nous trace le Harivansa d'un prince de la race de Tchâkchoucha ; ce prince, c'est Prithou considéré comme une incarnation du dieu Vichnou ou d'Iswara : c'est lui qui, réparant les maux causés par ses prédécesseurs, entreprit de défricher la terre et de civiliser les hommes, abattit les

forêts, bâtit des bourgs et des villes, favorisa le commerce, et apprit aux mortels à chercher leur nourriture dans les produits de leurs champs ou de leurs troupeaux; *monarque* ferme et bienfaisant, guerrier et législateur. D'un autre côté, si l'on voulait supposer que le Bacchus de Diodore est Swâyambhouva, on pourrait, du règne de ce Manou jusqu'à celui du Manou Vêvaswata, compter les quinze générations mentionnées par Arrien.

Il résulte de ces documents comparés que le berceau de la civilisation indienne doit être cherché vers le nord-ouest de l'Indus, d'où elle descendit dans les plaines du Gange pour y perfectionner un jour ses arts et ses croyances. Mais à quel temps est-il possible de rapporter ces événements? Les historiens de l'Occident, par ces noms de *Bacchus* et d'*Hercule*, désignent une époque ancienne, mais vague et indéterminée; car ils disent eux-mêmes qu'il n'est ici question ni de l'Hercule thébain, ni de l'Hercule tyrien ou égyptien, mais d'un Hercule d'origine indienne. Quant à Bacchus, malgré l'assertion d'Arrien, qui prétend que Nysa fut fondée par des Grecs, je crois que s'il fallait réellement le chercher vers l'occident, on le trouverait encore plutôt dans l'Égypte que dans la Grèce, où le Bacchus thébain n'a été qu'une pâle copie d'Osiris[5], surtout quand on pense que bien avant qu'il existât, l'Assyrienne Sémiramis s'était déjà laissé tenter par les richesses et par la puissance de l'Inde, où florissait dès lors la civilisation. (Diod. Sic. II, 16.) Mais toutes ces conjectures ne sauraient nous fournir une date, et la question ne sera bien établie que quand, les généalogies indiennes étant une fois assises sur une base certaine, on pourra remonter de Sandracotus jusqu'à cet Hercule et à ce Bacchus, par une série non contestable de princes auxquels

[5] Je crois qu'il me serait possible de prouver par le Harivansa même que Prithou venait du midi plutôt que de l'ouest. Voyez encore Diodore de Sicile (I, 35), et consultez la XVIII[e] lettre écrite d'Égypte par M. Champollion.

la critique aura, d'après les règles générales des hypothèses chronologiques, assigné une place convenable dans la suite des âges.

J'appelle ce résultat de tous mes vœux, et c'est vers ce but que j'ai dirigé mes travaux. Je n'ai voulu, dans cet examen, me servir que des éléments tirés du Harivansa. Si j'avais admis d'autres preuves, je me serais trouvé en contradiction avec moi-même, puisque j'exprime le désir de voir les systèmes que l'on proposera désormais, uniquement fondés sur des documents accessibles à tous les juges. J'espère que d'autres suivront mon exemple, et à mesure que le nombre des traductions augmentera, le cercle de la discussion pourra s'agrandir. Mon travail, qui ne s'étend que jusqu'au règne d'Youdhichthira, a besoin d'être complété, confirmé ou même contredit; et c'est là le service que rendra bientôt à la science la publication du Bhâgavata-pourâna que nous devrons au zèle infatigable de M. E. Burnouf, savant aussi distingué par la variété et la profondeur de ses connaissances que par la sûreté de son jugement.

Je suis le premier à sentir toute l'imperfection de mon œuvre. Elle a été exécutée sur un texte formé d'après trois manuscrits peu corrects, dont deux, l'un bengali et l'autre dévanâgari, appartiennent à la bibliothèque royale de Paris, et dont le troisième, donné par M. Tod à la Société asiatique de Londres, m'a été obligeamment communiqué. Mais aucun d'eux n'avait de commentaire, et j'en ai trop souvent éprouvé le besoin. Des phrases singulièrement concises, des allusions incompréhensibles, des mots inconnus m'ont bien des fois arrêté, et je ne dois pas me flatter d'avoir toujours évité l'écueil qui se présentait à moi. J'aurai commis des fautes : mais j'ose espérer que les savants, qui seuls s'en apercevront, voudront bien me les pardonner, appréciant eux-mêmes avec loyauté toutes les difficultés que j'avais à vaincre.

J'ai donné une attention toute particulière à l'orthographe des

noms propres : le système que j'ai suivi généralement est de les reproduire à leur forme absolue. Cependant j'ai adopté quelques exceptions, par exemple : pour les noms féminins; pour les mots déjà connus, comme *Brahmâ;* pour les noms masculins qui auraient pu être confondus avec des noms neutres, comme les mots terminés en *mân* ou *vân*, etc. Ces noms propres seront tous recueillis dans une table alphabétique. Je n'ai point observé la distinction des *slocas*, parce qu'il ne m'était pas permis de publier le texte, et qu'un livre, déjà peu attrayant par lui-même, eût paru plus bizarre encore sous cette forme.

J'ai cru pouvoir changer quelques titres de lectures, qui étaient trop vagues, et en ajouter partout où le texte n'en donnait pas.

Enfin j'ai tout fait pour que cet ouvrage ne fût pas indigne de la Société qui daignait le publier, et du maître distingué qui a dirigé mes études sanscrites, de M. de Chézy, professeur aussi modeste que savant, et qu'une mort funeste a enlevé aux lettres et à mon amitié, au moment même où l'impression de ce livre allait commencer. D'autres, par leurs publications, achèveront le vaste édifice pour lequel j'apporte aujourd'hui ma pierre; ils compléteront cette histoire de l'Inde dont je n'ai pas désespéré. Ils révéleront des choses que j'ai ignorées. En constatant des synchronismes et des homonymies, ils éclairciront des questions obscures et modifieront des idées reçues. Même ils relèveront mes erreurs : mais cependant il me restera l'honneur de leur avoir ouvert le chemin; et en corrigeant mes fautes, ils daigneront se souvenir qu'il y avait quelque mérite à moi, privé comme je l'étais des conseils de mon digne maître, loin des commentaires et des avis des Pandits, à entreprendre une œuvre aussi longue et aussi difficile que la traduction du Harivansa.

HARIVANSA,

OU

HISTOIRE

DE

LA FAMILLE DE HARI.[1]

PREMIÈRE LECTURE.

PREMIÈRE CRÉATION.

Aum[2] ! Adoration à Nârâyana !

Aum ! Après l'hommage rendu à Nârâyana, à Nara, le premier des êtres, gloire soit à la déesse Saraswatî ! Honneur à celui qui chassa les ténèbres de l'ignorance, au Maharchi[3] dont la science fut profonde et l'âme généreuse, à l'illustre fils que Satyavatî eut de son union avec Parâsara, et qui,

[1] Hari, comme on pourra le voir plus loin, est un des noms de Vichnou. Ce dieu, en s'incarnant sous le nom de Crichna, devint membre d'une famille nombreuse issue de l'antique roi Pourou, et qui était une branche collatérale de la dynastie lunaire. A cette famille appartenaient les Vrichnis et les Andhacas, dont il sera question tout à l'heure.

[2] Exclamation mystérieuse et symbolique, dont les trois lettres représentent la triade indienne. Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23. Lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv.

[3] Maharchi signifie *grand Richi*, c'est-à-dire un de ces personnages qui pour leurs actions pieuses sont considérés comme saints. Il y a parmi eux des degrés, désignés par des

enfanté par elle au milieu d'une île (*dwîpa*), reçut le surnom de Dwêpâyana ! De ses lèvres sortit le Bhârata, poëme incomparable, aussi pur que purifiant, dont la lecture détruit le péché et donne le bonheur, plus efficace que l'aspersion même des eaux du Pouchcara[4]. Gloire au fils de Parâsara, à Vyâsa, dont la naissance a réjoui le cœur de Satyavatî ! Le monde boit avec avidité le nectar poétique qui découle de sa bouche. Donner au Brahmane instruit dans les Vèdes et les écritures sacrées cent génisses aux cornes dorées, ou entendre la lecture du saint Bhârata, c'est acquérir des mérites égaux.

Le Maharchi Vyâsa est aussi l'auteur du Harivansa, qui assure à ses lecteurs les mêmes fruits éternels que produisent ici-bas cent *aswamédhas*[5] et quatre cent mille sacrifices ordinaires[6], ou bien ceux que l'on retire du sacrifice royal (*râdjasoûya*)[7] par le moyen des cérémonies appelées *vâdjapéya* et *hastiratha*. Car tels sont les avantages accordés aux discours de Vyâsa, comme aux chants du Maharchi Vâlmiki[8]. Pour celui qui tire une

noms particuliers, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, comme *Brahmarchi*, *Dévarchi*, *Râdjarchi*, etc. Nous saisissons cette occasion pour avertir notre lecteur que nous nous sommes fait une loi de reproduire le mot sanscrit, toutes les fois que notre langue ne nous offrait pas d'expression équivalente.

[4] Le mot *Pouchcara* désigne en général un étang consacré; et en particulier un lac, à quatre milles d'Ajmère, près duquel existe une petite ville, nommée aujourd'hui Pokur, qui est un lieu célèbre de pèlerinage.

[5] Sacrifices dans lesquels un cheval était pris pour victime : cent sacrifices de ce genre valaient à celui qui les avait faits la dignité d'*Indra* ou roi des dieux.

[6] Je rends ainsi शतक्रतु (*satacratou*) dans ce passage obscur. Ce mot est quelquefois une épithète d'Indra. Je crois qu'il faut ici le décomposer, et traduire चतु : सहस्रस्य शतक्रतो : par *cent sacrifices multipliant quatre mille*, c'est-à-dire quatre cent mille; comme ailleurs दश वर्षसहस्राणि dix milliers d'années, ou mille années multipliées par dix.

[7] Sacrifice offert par un prince suzerain assisté de ses grands feudataires. On y présentait aux dieux une liqueur fermentée, formée de farine et d'eau : c'était la cérémonie du *vâdjapéya*. Pour celle de l'*hastiratha*, j'avoue que j'ignore en quoi elle consistait : ce mot est composé de हस्ति (*hasti*), éléphant, et de रथ (*ratha*), char. Le Nouveau Journal asiatique, N° 54, juin 1832, pag. 550, décrit une cérémonie, moderne il est vrai, mais peut-être conservée des anciens temps, et qui pourrait avoir quelque rapport avec l'*hastiratha*.

[8] Vâlmiki est l'auteur du Râmâyana. Ce passage semble établir une différence entre les genres de ces deux écrivains : pour Vyâsa, on emploie le mot वचस् (*vatchas*), qui désigne plutôt l'orateur ou le moraliste; pour Vâlmiki, le mot गीत (*gîta*), qui convient mieux au rhythme harmonieux et cadencé du poëte.

copie du Harivansa, en se conformant d'ailleurs aux règles de la pénitence, il est admis à savourer les doux parfums des pieds de Hari[9], comme l'abeille qui pompe avec délices les sucs du lotus.

Honneur donc à celui qu'on appelle le sixième Maharchi, qui ne voit avant lui que le père commun des êtres, qui fut doué d'un pouvoir merveilleux et sans bornes, à Dwêpâyana, fils unique, *avatare* partiel de Nârâyana, et dépositaire de la science des Vèdes!

Dans la forêt de Nêmicha, Sônaca, chef d'une famille sacrée, venait d'adorer le premier et le plus puissant des êtres, objet de tant d'hommages et d'honneurs, source de justice, celui dont le nom s'exprime par une seule lettre[10], ce Brahma visible et invisible, orné de formes apparentes et imperceptible aux sens, suprême, ancien, infini, auteur de toutes les créatures, grandes et petites, ce Vichnou, heureux et donnant le bonheur, choisi entre tous, pur de toute souillure, maître du monde animé et inanimé, connu sous les noms de Hrichikésa et de Hari. Le pieux Mouni adressa la parole au fils de Soûta, habile dans la science des livres saints.

Sônaca dit :

Fils de Soûta, tu nous as raconté la grande histoire des fils de Bharata, et des princes leurs alliés. Tu nous as dit les œuvres vraiment admirables des Dévas et des Dânavas, des Gandhârvas, des serpents, des Râkchasas, comme celles des Dêtyas, des Siddhas et des Gouhyacas. Les récits variés où tu nous représentais ces luttes de la puissance et de l'injustice, ces généalogies illustres et renommées, ces hauts faits des anciens; oui, tous ces récits que nous faisait ta voix harmonieuse, pénétraient par notre oreille jusqu'à notre âme qui les recevait comme une douce ambroisie, et frémissait

[9] Baiser les pieds d'une personne est une marque de respect que le disciple donne à son maître, que le dévot donne à l'image de son dieu. L'Indien, après sa mort, est admis dans le paradis de la divinité qu'il a spécialement adorée, et sa piété doit y être récompensée par la faveur de pouvoir baiser les pieds parfumés de son dieu. Si je ne craignais d'être accusé de vouloir prêter trop d'esprit à mon auteur, je verrais dans ce passage une allusion ingénieuse. Le mot पद् (*pada*) signifie *pied* et *fragment de vers*. Celui qui copie le Harivansa, doit nécessairement goûter la douceur des vers de ce poëme dont Hari est le héros.

[10] Voyez la note 2. Le son *Aum* est représenté en sanscrit par une seule lettre, ओं.

de plaisir. Nous connaissons ainsi la naissance des Courous, mais non celle des enfants de Vrichni et d'Andhaca. Te plairait-il de nous la faire connaître?

Le fils de Soûta répondit :

C'est aussi la demande que fit autrefois Djanamédjaya au pieux disciple de Vyâsa. Je te rapporterai le récit de ce dernier, dans lequel il remonte à l'origine de la famille des Vrichnis. Le sage Djanamédjaya, ce descendant de Bharata, venait d'entendre toute l'histoire de ses ancêtres : il s'adressa à Vêsampâyana.

Djanamédjaya dit :

J'ai entendu le long récit que tu m'as fait du Mahâbhârata, de cette histoire immense et variée. Tu m'as conté les exploits d'une foule de héros; j'ai distingué, entre autres, les noms et les actions des enfants de Vrichni et d'Andhaca, habiles à diriger les chars. Saint Brahmane, tu m'as parfois entretenu, d'une manière générale ou particulière, de leurs hauts faits les plus renommés. Puisque je n'ai plus de plaisir à espérer de ces récits, comme les Vrichnis et les Pândavas sont sortis d'une souche commune, toi qui connais leur origine, qui as vu l'illustration de leur race, pieux pénitent, dis-moi en détail ce que fut la première de ces deux familles. Je voudrais bien apprendre les filiations successives des Vrichnis. Raconte-moi sans réserve leur histoire tout entière, en remontant même jusqu'à la première création de l'espèce humaine.

Le fils de Soûta dit :

Le noble et vertueux Mouni le salua, et, pour répondre à ses vœux, commença son récit à l'origine même des choses.

Vêsampâyana dit :

Écoute, ô roi, une histoire sainte et divine, dont la vertu est d'effacer le péché, et qui, féconde en incidents variés, a mille rapports avec nos écritures sacrées. Quiconque en gardera fidèlement le souvenir, ou voudra

plusieurs fois en entendre le récit, assurera pour jamais à sa race la félicité du paradis (*swarga*).

Celui qui à la fois est et n'est pas, cause indépendante, éternelle, spirituelle, a produit de lui-même la matière première (*pradhâna*) et l'esprit (*pouroucha*), et ce grand tout qui est en même temps *Iswara*. O prince, sache que c'est là Brahmâ [11], dont l'énergie créatrice est infinie; Brahmâ, auteur de tous les êtres, accompagné partout de Nârâyana. Agent spontané [12] dans cet univers, de lui sont sorties les diverses classes de créatures; de lui vient cette création éternelle qui se renouvelle dans le monde. Je vais, comme la science de nos sages me l'a enseigné, te raconter, pour la gloire même de nos premiers ancêtres, cette longue histoire dont le récit assure la fortune, la renommée, la victoire, le bonheur céleste, une longue existence à tous ceux qui marchent fermement dans les voies de l'honneur et de la sainteté. Ainsi, puisque tous deux nous sommes également purs et préparés, je te dirai l'œuvre merveilleuse de la création, pour arriver ensuite à la famille de Vrichni.

Le divin Swayambhou voulant créer les différents êtres, forma d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe vivifiant. Les eaux ont été appelées *nâras*, comme étant filles de Nara, qui est le premier mâle [13]. Elles lui servaient de voie (*ayana*); de là vient qu'il a été appelé *Nârâyana*. Dans le lit même des eaux parut un œuf d'or. Là, de lui-même était né Brahmâ : ce qui l'a fait nommer *Swayambhou*. Il y resta un an, et il doit son nom d'*Hiranyagarbha* à son séjour dans cette enveloppe d'or. De cet œuf, brisé en deux parties, il fit le ciel et la terre, et dans l'intervalle qui les sépare il

[11] Brahmâ doit être distingué de *Brahma*. Le premier est le créateur agissant, la cause efficiente du monde : le second est l'essence du monde, la source divine d'où sortent les êtres et où ils retournent. L'un est en sanscrit un nom masculin, l'autre un nom neutre. Brahma renferme Brahmâ, Vichnou et Siva.

[12] J'ai rendu de cette manière une expression bien difficile à entendre dans son acception philosophique. L'*ahancâra* est un des cinq grands éléments (*mahâbhoûtas*), comme il est aussi une des facultés de l'âme humaine. Est-ce la conscience de soi-même? est-ce la faculté d'agir par soi-même, ou la liberté? quelquefois on doit le traduire par *orgueil*. Voy. Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 5; lect. XVI, sl. 18; lect. XVIII, sl. 53; et Lois de Manou, lect. I, sl. 24. Brahmâ est ici appelé अहङ्कार : महत : ce qui me semble indiquer la liberté, la spontanéité du *mahat*, c'est-à-dire du principe intellectuel. Voyez pour ce mot la note spirituelle de M. Haughton, dans son édition de Manou, t. I, p. 425.

[13] Voyez Lois de Manou, lect. I.

répandit l'air. La terre nagea sur les eaux qui l'entourent, et les régions célestes furent établies au nombre de dix.

Brahmâ donna naissance au Temps, à l'Intelligence[14], au Désir, à la Colère et à la Volupté, et, pour exécuter la création dont il avait fait le type, il mit au monde les Pradjâpatis, Maritchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Vasichtha. Ce sont aussi les sept Mânasas[15], ou les sept Brahmâs, que les anciens livres nous représentent comme nés de Brahmâ et animés par Nârâyana.

Ensuite il créa Roudra, formé d'un souffle de colère, et le seigneur Sanatcoumâra, l'aîné des ancêtres du monde. O fils de Bharata, les sept Pradjâpatis, Roudra, Scanda (son fils) et Sanatcoumâra se mirent à produire les êtres, répandant partout l'inépuisable[16] énergie du Dieu. Des sept patriarches sortirent sept grandes familles, qui, attachées aux exercices de la piété et fécondes en rejetons, ont pour leur honneur donné au monde les Maharchis et les divers ordres de Dêvas.

Brahmâ créa encore dès le commencement les éclairs, les nuages chargés de tonnerre, l'arc d'Indra, les saisons et le bruit précurseur de la foudre. De lui sont venus les trois Vèdes, le Rig, l'Yadjour et le Sâmâ, pour l'accomplissement du sacrifice. De sa bouche il produisit les Dévas, les Pitris de sa poitrine, de parties plus ou moins nobles les hommes, les Asouras, les Sâdhyas, tous les êtres de quelque forme qu'ils soient.

[14] C'est le mot मनस् (*Manas*), que j'ai traduit par *intelligence*.

[15] Le mot *mânasa* a pour racine *manas*, l'âme, et il semble qu'il désigne ici des êtres issus de l'âme universelle, dont l'auteur immédiat est Brahmâ ou Nârâyana. Ce sont peut-être aussi les types primordiaux, n'existant que dans la pensée du Créateur. Dans les Lois de Manou, liv. I, ces Pradjâpatis sont fils de Manou. On a donné leurs noms aux sept étoiles qui forment la constellation du Chariot (*septem triones*). Ce sont en sanscrit les Saptarchis, ou sept Richis. L'étude des poëmes sanscrits m'a convaincu, et le lecteur pourra aussi le reconnaître, que beaucoup de leurs fables sont astronomiques. Roudra, Scanda ou Cârtikéya et même Sanatcoumâra sont des personnages de la sphère indienne, qui nous est peu connue malheureusement, et qui nous donnerait la clef de toutes ces fictions qui, au premier abord, paraissent absurdes.

[16] Ce passage présente le verbe तिष्ठति dont la signification est un objet de contestation. Il se trouve aussi dans le Bhagavad-gitâ, lect. x, sl. 42. M. de Schlegel a cru pouvoir y retrouver l'idée de ce repos que la Genèse attribue au Créateur le septième jour de son œuvre. M. de Chézy, dans ses remarques sur la traduction de cet ingénieux professeur, pense que ce mot représente l'état immuable de Dieu, dont la création ne diminue point la grandeur et l'énergie. S'il m'était permis de parler après

Tant que le Créateur, distingué par le nom d'Âpava, parce qu'il se jouait sur les eaux [17], fut occupé de cette première œuvre, les êtres qu'il produisait ne se multipliaient point. Il se partagea lui-même en deux moitiés, dont l'une fut mâle, l'autre femelle : dans cette seconde moitié de lui-même, il forma l'immense variété des êtres, embrassant tout de sa grandeur, et pénétrant tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre [18] : de cette circonstance est venu le nom de *Vichnou*. Il créa Virâdj : Virâdj donna le jour au premier homme (*Pouroucha*) ; et ce Pouroucha est le premier Manou. Chaque Manou règne pendant une période de temps appelée *manwantara*. Celui qui préside au second *manwantara* est surnommé *Âpava* [19]. Ainsi Pouroucha Manou fut père et roi des hommes. Cette création, issue de Nârâyana, fut faite sans le concours des sexes.

Celui qui aura bien connu l'histoire de cette première création, obtiendra ce qu'il aura désiré, une longue vie, de la gloire, des richesses, de la famille.

DEUXIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Grand prince, quand Âpava, père des êtres, eut achevé sa création, Pouroucha Manou prit pour épouse Sataroûpâ, qui n'avait point eu de mère, mais qui était née de la volonté pieuse [1] du Créateur, dans le temps

ces deux maîtres, je dirais que ce mot indique la présence du Créateur au milieu de son ouvrage ; et, ces mots de mon texte महिम्ना व्याप्य तिष्ठति, je les rendrais en latin par ceux-ci : *magnitudine penetrans commoratur*.

[17] Je dois cette explication à un commentaire inespéré que m'a fourni un de mes manuscrits.

[18] Voyez la note 16.

[19] Ce passage me semble incomplet. Un manuscrit porte *mânasa* au lieu d'*âpava*. Le Bhagavad-gîtâ dit que quatre Manous sont appelés *Mânasas*, parce qu'ils sortent de l'esprit de Dieu, lect. x, sl. 6.

[1] Le texte porte धर्म्मेण. J'ai d'abord cru que ce pouvait être un nom propre. De plus, le Sânkhya admet une création première des êtres abstraits, appelée *bhâvasarga*. Mais enfin j'ai regardé धर्म्म comme un nom commun, qui signifie *devoir pieux*, rempli par le Créateur occupé de son œuvre. मैथुन धर्म्म, lect. III, sl. 5, signifie *devoir matrimonial*.

que le Dieu, enveloppant tout le ciel de sa grandeur, l'animait par sa présence. Sataroûpâ, après s'être livrée pendant dix mille ans à de pénibles austérités, obtint pour époux ce Pouroucha Manou, brillant de vertu et de piété [2]. C'est lui qui est connu sous le surnom de *Swâyambhouva* (fils de Swayambhou). Son règne fut de soixante et onze *yougas*.

Ce Pouroucha, fils de Virâdj, engendra Vîra de Sataroûpâ. Celui-ci eut de Câmyâ, Priyavrata et Outtânapada [3].

O noble guerrier, il y eut aussi une Câmyâ [4], fille du Pradjâpati Cardama. Elle épousa Priyavrata, et lui donna quatre fils, Samrâdj, Coukchi, Virâdj et Prabhou.

Le patriarche Atri adopta Outtânapada, qui de la belle Soûnritâ, fille de Dharma, eut aussi quatre enfants, Dhrouva, Kîrtimân, Âyouchmân et Vasou. La naissance de Dhrouva fut brillante et célébrée par un sacrifice de cheval. Pendant trois mille années divines, ô noble fils de Bharata, il s'adonna aux exercices de la pénitence, et se prépara un trésor de gloire et de mérites. Père et maître de la nature, Brahmâ, satisfait de sa piété, lui donna une demeure pareille à la sienne, demeure inébranlable, en face des Saptarchis [5]. C'est en voyant sa grandeur et sa glorieuse élévation, qu'Ousanas, instituteur des dieux et des Asouras, a fait ce *sloka* : « O puissance de l'austérité ! ô force de la science sacrée ! ô prodige ! Voilà les Saptarchis qui se placent à la suite de Dhrouva. »

Sambhou, femme de Dhrouva, enfanta Slichti et Bhavya. Slichti eut de Soutchhâyâ cinq fils, modèles de pureté ; Ripou, Ripoundjaya, Pouchpa [6], Vricala et Vricatédjas.

[1] Voyez dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 123, la description des diverses métamorphoses de Sataroûpâ (*centiformis*) fécondée par Manou sous toutes ses formes différentes.

[2] Outtânapada est, dans la sphère indienne, le nom de l'étoile β de la Petite Ourse.

[3] Le texte ici ne s'explique pas clairement sur le nom de la femme de Priyavrata, qu'ailleurs on nomme *Varhichmatî*, fille de Viswacarman. Le nom du Pradjâpati Cardama signifie *limon*, *terre*.

[4] J'ai déjà prévenu le lecteur que ces antiques histoires n'étaient souvent que des allusions astronomiques. Dhrouva est l'étoile polaire ; Brahmâ demeure au mont Mérou, pôle des Indiens. Non pas que je croie que tout est fiction dans ces anciennes légendes ; mais je pense que ceux qui ont arrangé la sphère indienne, y ont introduit ces noms de patriarches, et que les poëtes ont ensuite confondu l'histoire et la fable. Voyez l'histoire des sept Richis et de Dhrouva dans le Câsi-khanda, section du Scanda-pourâna.

[5] Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot. Au lieu de Pouchpa, l'un porte *Vipra*, et l'autre *Kchipra*.

Ripou épousa Vrihati, qui lui donna le brillant Tchâkchoucha. Celui-ci eut pour femme Pouchcarinî, fille du grand patriarche Vîrana, et devint père d'un Manou.

Ce puissant Manou, ô fils de Bharata, eut de Nadwalâ, fille du patriarche Vêrâdja (fils de Virâdj) dix fils, nommés *Oûrou*, *Pourou*, *Satadyoumna*, *Tapaswin*, *Satyavâk*, *Cavi*, *Agnichtou*, *Atirâtra*, *Soudyoumna* et *Abhimanyou*.

Âgnéyî (fille d'Agni) donna à Oûrou six fils, resplendissants de gloire: Anga, Soumanas, Swâti, Craton, Angiras et Gaya.

Anga, uni à Sounithâ, eut un fils unique, nommé *Véna*. Ce Véna par son impiété excita contre lui une grande colère. (On le prit:) pour lui donner un successeur, les Richis battirent les humeurs de son bras droit [1], et il en naquit un prince, qui fut le grand Prithou. Les Mounis, en le voyant, s'écrièrent : « Il fera la joie des peuples, son nom sera illustre, et il acquerra une grande gloire. » Ainsi parut au monde Prithou, fils de Véna, habile à tirer de l'arc et à porter l'armure éclatante, pareil à un feu brillant, et de son bras protégeant la terre, vache nourricière du genre humain [2]. Ce roi fut l'aîné des Kchatriyas, le premier de ceux que baptise l'eau du Râdjasoûya. O grand prince, ce fut lui qui, pour l'avantage des hommes, sut traire la vache (mystérieuse) avec les dieux, les Richis, les Pitris, les Dânavas, les Gandharvas, les Apsarâs, les serpents, les saints, les plantes et les montagnes. Le lait que donne la terre fut recueilli dans des vases [3] différents suivant la nature différente des êtres, et le prince le leur présenta, pour qu'ils pussent soutenir leur existence.

[1] Le lecteur ne verra sans doute dans ce conte qu'une allégorie. Il pensera que Véna n'ayant point laissé d'héritier direct, les sages du royaume choisirent pour lui succéder un prince d'une branche collatérale. (Voy. p. 29.) L'histoire de ce prince est dans le Padma-pourâna racontée en détail, mais différemment.

[2] Le mot गो (*gô*) signifie *vache* et *terre*; et les poëtes n'ont pas manqué de bâtir plus d'une fable sur la double signification de ce mot. Pour ce qui est de l'histoire de Prithou, on dit qu'il épousa Lakchmî, qui est en même temps la Terre. Celle-ci ayant refusé ses secours aux hommes, fut battue et blessée par son mari. Elle prit alors la forme d'une vache, et se rendit au mont Mérou, pour s'y plaindre aux dieux, qui ne voulurent point l'entendre. Ainsi replacée sous la puissance de Prithou, elle fut obligée de se soumettre et à lui, et à ses descendants qui la déchirent avec toutes sortes d'instruments. Du nom de Prithou elle est appelée *Prithivî* ou *Prithwî*. Voyez lect. IV, V et VI.

[3] L'Oupnék'hat, t. I, p. 207, donne la définition de ce mot *vase*.

Prithou eut deux fils, qui furent vertueux, et jouirent du pouvoir de se rendre invisibles (*antardhipâlin*).

L'un des deux, Antardhâna, eut de Sikhandini un fils nommé *Havirdhâna*.

Drichanâ, fille d'Agni et femme de Havirdhâna, devint mère de six enfants, Prâtchînavarhis, Soucla, Gaya, Crichna, Vradja et Adjina.

Le fils aîné de Havirdhâna fut un grand Pradjâpati, un saint qui favorisa la propagation de l'espèce humaine. O Djanamédjaya, quand il marchait sur la terre, les pointes de *cousa* étaient courbées vers l'orient; de là son nom de Prâtchînavarhis [10]. Il épousa une fille de l'Océan (*Samoudra*), nommée *Savarnâ*, qu'il mérita par l'épreuve d'une longue pénitence. Celle-ci eut de lui dix enfants, appelés *Pratchêtas*, tous habiles à tirer de l'arc, tous scrupuleux observateurs de la loi divine et fidèles à leurs devoirs. Pendant dix mille ans, ils se livrèrent aux plus rigoureux exercices de la pénitence au milieu des flots de l'Océan. Cependant la terre, sans protection et sans défense, se couvrait d'arbres, et les hommes dépérissaient; tel fut l'état du monde sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Les vents ne pouvaient plus souffler, le ciel était caché par l'ombre des arbres. Pendant dix mille ans, le genre humain se trouva réduit à l'impuissance la plus complète. A cette nouvelle qui vint les surprendre au milieu de leurs pieuses occupations, tous les Pratchétas irrités soufflèrent de leurs bouches le vent et le feu. Le vent déracinait les arbres, les desséchait, et le feu les consumait. Cette destruction prenait un cours effrayant, quand Soma, apprenant ces désastres, voulut sauver le reste des arbres. Il vint et dit à ces patriarches : « Modérez votre « colère, princes fils de Prâtchînavarhis. Apaisez le vent et le feu. Ces arbres « vous donneront une femme, véritable miracle de beauté. Remplie, dès le « sein de sa mère, de mon influence divine, elle enfantera pour le monde la « science et la vérité. Le nom de cette fille des bois est *Mârichâ* [11]. Que cette

[10] Le *cousa* est une espèce de gazon sacré (*poa cynosuroides*); le mot *varhis* a la même signification. Je suppose que ce prince avait tourné ses pensées et porté sa domination vers l'est. Il semble que son empire pouvait s'étendre jusqu'à l'Océan, dont il est dit qu'il épousa la fille. Il est possible aussi que ce ne soit qu'un personnage du zodiaque indien, représenté sur une jonchée de *cousas*, dont la pointe est tournée vers l'est. Dans les Lois de Manou, lect. II, sl. 75, il est indiqué qu'au moment de la prière, on est assis sur un paquet de *cousas* dont les pointes sont tournées vers l'orient.

[11] Ailleurs on dit que Mârichâ était fille du Mouni Candou.

« illustre vierge soit votre épouse : elle est destinée à propager la race de « Soma. Par la vertu de votre influence et de la mienne, agissant chacune « également, elle aura pour fils un Pradjâpati, nommé *Dakcha*. Celui-ci appa- « raîtra comme une flamme brillante, et cette terre que vous avez consumée « de vos feux, il la couvrira d'habitants. » Soumis aux conseils de Soma, les Pratchétas épargnèrent les arbres, et, suivant les rites sacrés, prirent pour épouse Mârichâ. Son sein fut fécondé par leur esprit [12], et des dix Pratchétas, ô fils de Bharata, naquit l'illustre Dakcha, issu d'un *avatare* partiel de Soma.

Dakcha donna naissance à des fils qui augmentèrent la race de Soma, êtres animés et inanimés, bipèdes et quadrupèdes. Par la puissance de son esprit, il créa un certain nombre de filles, dont dix furent données à Dharma, treize à Casyapa, et les autres au roi Soma : ce sont celles-ci que l'on nomme *Nakchatras* (constellations). Ces filles de Dakcha sont devenues mères des dieux, des oiseaux, des vaches, des serpents, des Dêtyas, des Dânavas, des Gandharvas, des Apsarâs, et de beaucoup d'autres êtres.

O roi, depuis cette époque, les familles diverses durent la vie au mélange des deux sexes : la naissance des premiers êtres fut le résultat d'une volonté créatrice (*sancalpa*) [13], d'une force intuitive (*darsana*), ou du toucher (*sparsa*).

Djanamédjaya dit :

On m'a déjà parlé d'une naissance plus ancienne des Dévas, des Dânavas, des Gandharvas, des serpents, des Râkchasas, et du grand Dakcha lui-même. O saint Mouni, celui-ci, m'a-t-on dit, était né du pouce droit de Brahmâ, et sa femme du pouce gauche. Comment donc ce pieux personnage devint-il le fils des Pratchétas? C'est pour moi une chose obscure que

[12] Il est impossible de ne pas regarder comme allégorique le récit qui donne dix époux à Mârichâ. Le texte porte qu'elle dut son fruit au *manas* des Pratchétas, comme Dakcha fut père par son *manas* (*mente suâ*), ainsi qu'il sera dit plus bas. Selon moi, Dakcha n'est qu'un savant astronome, inventant un système du monde, divisant la sphère céleste, donnant des noms aux constellations, et regardé par les poëtes, toujours menteurs, comme le père de tous ces êtres fabuleux que son imagination avait créés.

[13] Voyez dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 67, la définition de cette faculté appelée *sancalpa*.

je te prie de m'expliquer. Issu d'une fille de Soma, comment fut-il aussi son beau-père ?

Vêsampâyana reprend :

O prince, il y a dans les êtres une succession continuelle de naissance et de mort : c'est une vérité que connaissent les Richis et les savants. Dans chaque âge existent tous ces rois et saints personnages, tels que Dakcha et les autres : ils y reviennent habiter un nouveau corps. L'homme instruit ne doute point de ce fait. Ils n'en sont ni plus jeunes, ni plus vieux, et croissent cependant en pénitence, en grandeur, en mérites.

Roi de la terre, quiconque connaîtra cette création d'êtres animés et inanimés produits par Dakcha, obtiendra une famille nombreuse, et, après cette vie, un long séjour dans le Swarga.

TROISIÈME LECTURE.

CRÉATION DE DAKCHA ; NAISSANCE DES VENTS.

Djanamédjaya dit :

O Vêsampâyana, raconte-moi, je te prie, en détail la naissance des Dévas et des Dânavas, des Gandharvas, des Râkchasas.

Vêsampâyana dit :

Swayambhou[1] d'abord commandant à Dakcha : « Procède, lui dit-il, à la « création des êtres (*pradjâ*). » O maître de la terre, écoute comment ce patriarche s'acquitta de cette fonction. Par la puissance de son esprit, il produisit d'abord les Richis, les Dévas et les Asouras[2], les hommes, les Râk-

[1] Swayambhou, comme nous l'avons vu dans la première lecture, est le nom du créateur, *né spontanément*.

[2] Les Dévas ou dieux portent aussi le nom de *Souras* : leurs ennemis se nomment par opposition *Asouras*.

chasas [3], les Yakchas, les Bhoûtas [4], les Pisâtchas [5], les oiseaux, les quadrupèdes, les serpents. Ces êtres issus de sa pensée ne prenaient aucun développement : alors le pieux Pradjâpati [6], réfléchissant au moyen de produire au dehors ces créatures diverses, se soumit au devoir matrimonial, et prit pour épouse Asiknî, fille du Pradjâpati Vîrana, noble et sainte pénitente, qui est devenue le soutien du monde. D'Asiknî, fille de Vîrana, le grand patriarche Dakcha eut cinq mille enfants.

Nârada [7], ce Dévarchi au doux langage, vit cette illustre race possédée du désir de s'étendre et de se développer : il osa leur donner un conseil qui causa leur mort, et qui devait lui attirer à lui-même l'imprécation de Dakcha [8]. Le Mouni Casyapa, craignant pour Nârada la colère de ce patriarche, s'entremit pour que l'imprudent conseiller devînt dans une seconde naissance fils de Brahmâ et d'une fille de Dakcha. Nârada était déjà une fois né de Brahmâ : le Dévarchi Dakcha, époux d'Asiknî, fille de Vîrana, fut l'aïeul de cet illustre Mouni, ainsi régénéré. On avait dit à Dakcha : « Vos fils, les « Haryaswas, viennent de périr, égarés par leurs idées de vertu et de devoir ; « tous, ils sont morts, il n'en faut point douter, et c'est Nârada qui en est « cause. »

Le puissant Dakcha demandait la mort du coupable : il se présenta devant les Maharchis, mais se laissa fléchir par Brahmâ, à qui il fit cette condition :

[3] Les Râkchasas sont de mauvais génies, ennemis des dieux, avec lesquels ils sont en guerre continuelle. Ils viennent troubler et souiller les sacrifices. Ils prennent toutes les formes, et l'on croit surtout que sous celle d'oiseaux ils se tiennent à quelque distance de ceux qui sacrifient : pour les apaiser, on leur jette alors leur portion de riz. Les Râkchasas sont encore, comme les Yakchas, une classe de divinités inférieures, qui accompagnent le dieu Couvéra.

[4] Les Bhoûtas sont aussi des êtres malins et impurs, qui trompent les hommes et quelquefois les dévorent.

[5] Les Pisâtchas sont des êtres méchants, des démons qui tourmentent les hommes. Comme les précédents, on les donne pour compagnons au dieu des richesses, Couvéra. Les Orientaux pensent que les trésors cachés au sein de la terre, y sont gardés par des génies méchants. Cependant les Yakchas n'ont pas ce caractère, et ils semblent aimer les hommes.

[6] Ce mot *pradjâpati* signifie *père* ou *maître des êtres*. Je le traduis aussi par *patriarche*.

[7] Dans la mythologie indienne, quand il y a une malice à faire, une indiscrétion à commettre, c'est toujours Nârada qui s'en trouve chargé.

[8] Toutes les fois qu'une imprécation (*sapa*) est lancée par une personne irritée, l'effet en est certain, serait-elle même injuste. Voyez dans le drame de Sacountalâ la malédiction de Dourvâsas. Tout ce que peut faire un dieu protecteur, ou celui même qui a prononcé cette malédiction, c'est d'en éluder l'accomplissement, en changeant le sens des mots.

« Que Nârada renaisse de vous et d'une de mes filles. » Brahmâ y consentit, et l'une des filles de Dakcha lui fut donnée. De cette union naquit le Richi Nârada, qui échappa de cette manière à la malédiction de Dakcha.

Djanamédjaya dit :

Comment le Maharchi Nârada fut-il cause de la mort des enfants de ce patriarche? Sage Brahmane, instruis-moi de la vérité.

Vêsampâyana reprit :

Les Haryaswas[1], enfants de Dakcha, témoignaient l'envie de croître et de s'étendre. Un jour que cette famille forte et courageuse était rassemblée, Nârada leur dit : « Enfants que vous êtes, vous ne connaissez donc pas l'immensité de cette terre? Vous voulez propager votre race, petits-fils des Pratchêtas. Sur la terre, au-dessus, au-dessous, comme vous pourriez satisfaire vos désirs! » Après avoir entendu ces mots, les malheureux s'éloignèrent de tous côtés : mais l'air seul ne pouvait les nourrir. Ils succombèrent, du moins ils ne sont pas revenus; ils ont été reçus dans l'espace comme les fleuves dans la mer.

Après la mort des Haryaswas, Dakcha, fils des Pratchêtas, eut encore de la fille de Virana mille enfants, qui se nommèrent *Sabalâswas*. Nârada les engagea à se mettre à la recherche de leurs frères. Les Sabalâswas se dirent tous mutuellement : « Le grand Mouni a raison, il faut voir ce que sont devenus nos frères. Plus d'hésitation : c'est en connaissant l'étendue de la terre

[1] Fr. Hamilton (Genealogies of the Hindus) pense que les Haryaswas, comme leurs frères les Sabalâswas, furent des ordres de moines institués par Dakcha. Il me semble qu'il est un moyen plus naturel d'expliquer cette histoire. Le devoir pieux que voulaient remplir les Haryaswas n'était pas une obligation religieuse de célibataires dévots, mais l'obligation, tout aussi sainte, d'hommes appelés à propager leur espèce, et qui se trouvant trop resserrés sur un point, s'aventurent dans des contrées, d'où ils ne reviennent pas. Comme tout ce chapitre est une allégorie astronomique, on pourrait y voir la création de ces étoiles fixes, dont le nombre est infini : le mot *hari* signifie *jaune, doré, rayon de lumière*, le mot *sabala* signifie *varié*, et tous deux peuvent s'appliquer aux étoiles que le poëte considérerait comme des coursiers (*aswa*) lancés dans les plaines de l'air. Mais j'aime mieux la première explication. Au reste, on serait aussi peu fondé à voir de l'histoire dans tous les détails de ce chapitre qu'à en chercher dans les aventures de Cœlus et de Tellus.

« que nous multiplierons heureusement notre race. » Attachés à cette idée, fermes dans leur résolution, ils suivirent les traces de leurs aînés, et se dispersèrent de tous côtés : comme leurs frères ils ne sont pas revenus, et sans doute ils ont trouvé la mort dans des régions lointaines.

Alors le grand Dakcha, irrité de la mort des Sabalâswas, dit à Nârada : « Meurs maintenant, et va te renfermer dans le sein d'une femme. » C'est ainsi, ô roi, qu'un frère, en courant témérairement sur les pas de son frère, trouve bientôt la mort : le sage sait éviter cette destinée.

Le patriarche Dakcha, après la mort de ses fils, rendit la fille de Vîrana mère de soixante filles ; c'est ce que dit la tradition. Ces filles eurent pour époux le grand Casyapa, Soma, Dharma, et d'autres Maharchis. Dakcha en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma [10], quatre à Arichtanémi, deux à Vahoupoutra [11], deux aussi à Angiras, deux au docte Crisâswa [12]. O fils de Courou, voici maintenant des détails sur quelques-unes d'entre elles.

Aroundhati, Vasou, Yâmi, Lambhâ, Bhânou, Maroutwati, Sancalpâ, Mouhoûrttâ, Sâdhyâ et Viswâ, ce sont là les dix épouses de Dharma. Je vais te dire quels furent leurs enfants.

Les Viswadévas [13] naquirent de Viswâ, les Sâdhyas [14] de Sâdhyâ, les Ma-

[10] Il est à regretter que la sphère indienne ne nous soit pas connue ! je suis persuadé qu'on y trouverait l'explication de toutes ces allégories : car ces nombreuses épouses, données à des patriarches, ne sont, selon moi, que des divisions d'une région du ciel placée sous leur influence. Ainsi l'on sait que les vingt-sept épouses de Soma ne sont que les constellations qui partageaient la route céleste de la lune. Soma pourrait donc représenter la région de l'écliptique, dont il serait le régent, comme Casyapa présiderait à une portion de l'hémisphère septentrional, et Dharma à une portion de l'hémisphère méridional. En effet Dharma-râdja est un des noms d'Yama, régent du midi. Je prie encore une fois le lecteur de me pardonner mes conjectures, qu'au reste je ne lui donne que comme telles, faute de renseignements certains. Je veux seulement appeler son attention sur ces idées. Angiras est une des étoiles qui composent la Grande Ourse.

[11] Le manuscrit de M. Tod porte *Bhrigoupoutra*.

[12] Crisâswa est un Mouni fameux par ses écrits sur l'art dramatique ; de là vient le nom de *Crisâswin* qu'on donne aux acteurs. Non pas que l'art dramatique puisse être considéré comme aussi ancien que ce Crisâswa : mais des ouvrages modernes sont, chez les Indiens, fréquemment attribués à de saints personnages de l'antiquité, soit que les auteurs aient voulu de cette manière donner plus d'autorité à leurs écrits, soit qu'ils aient en effet porté le même nom que ces anciens personnages, avec lesquels ils sont maintenant confondus.

[13] Les Viswas ou Viswadévas sont au nombre de dix, savoir, *Vasou*, *Satya*, *Dakcha*, *Câla*, *Câma*, *Dhriti*, *Courou*, *Pourourava* et *Mâdrava*. On les honore dans les *srâddhas*, cérémonies funèbres où ils reçoivent une offrande de beurre.

[14] Les Sâdhyas sont aussi des divinités astronomiques selon moi, au nombre de douze.

routs [15] de Maroutwatî, les Vasous de Vasou, les Bhânous de Bhânou, les Mouhoûrttas de Mouhoûrttâ. Lambhâ donna le jour à Ghocha [16], Yâmî à Nâgavîthi [17], Aroundhatî à tous ces êtres dépendants de la terre [18], et Sancalpâ à Sancalpa, qui est l'âme de tout [19]. Nâgavîthi, fille d'Yâmî, enfanta Vrichala.

O roi, les épouses que le fils des Pratchétas, Dakcha, accorda à Soma, sont célèbres dans les livres astronomiques et connues sous le nom de *Nakchatras* [20].

Je te donnerai quelques éclaircissements sur les huit fameux Dévas, qui s'appellent *Vasous*, et qui marchent devant la lumière [21]. On les nomme *Âpa*, *Dhrouva*, *Soma*, *Dhara*, *Anila*, *Anala*, *Pratyoûcha* et *Prabhâsa*.

D'Âpa naquit Srama, saint pénitent et Mouni irréprochable [22]; de Dhrouva, le divin Câla, qui compte le nombre des vivants [23]; de Soma, le pieux Vartchas, père de Vartchaswin; de Dhara, Dravina, saintement occupé d'offrandes et de sacrifices [24]. Dhara eut encore de Manoharâ Sisira, Prâna et Ramana. Sivâ fut l'épouse d'Anila : elle en eut deux fils, Manodjava et Avidj-

[15] Voici un exemple de l'inconséquence des mythologues. Les Marouts, ce sont les vents; et à la fin de cette même lecture, leur naissance est attribuée à Diti.

[16] *Ghocha* signifie *le bruit du tonnerre*, et le mot *lambha* veut dire *suspendu*. Le bruit du tonnerre vient en effet du nuage suspendu dans l'air.

[17] *Nâgavîthi* signifie *le chemin de l'éléphant*, et c'est le nom que l'on donne à la voie lactée. Le mot *Vrichala*, qui est le nom du fils de Nâgavîthi, signifie *cheval* ou *soûdra*, homme de la quatrième caste.

[18] Ce passage obscur est traduit littéralement, पृथिवीविषयं (*prithivîvichayam*). Voyez lecture XLVII, note 6.

[19] Nous avons vu dans le chapitre précédent la création attribuée au *Sancalpa*, que peut-être on personnifie dans cet endroit-ci.

[20] Voyez, pour ces Nakchatras ou constellations, les détails que donnent les Recherches asiatiques, tom. III et IX.

[21] Qu'est-ce que les Vasous? J'avoue qu'à cet égard je ne puis former que des conjectures. Ce sont peut-être les génies qui président aux divisions de l'horizon vers l'orient : car j'ai traduit littéralement ज्योतिःपुरोगमाः *marchant devant la lumière*. Cependant voyez l'Oupnek'hat, t. I, p. 207; il donne une explication différente. On compte aussi huit points cardinaux à l'horizon; mais les noms de ces points ne ressemblent pas à ceux des Vasous.

[22] Je ne suis pas ici d'accord avec Fr. Hamilton, qui donne à Âpa une postérité que je ne trouve point dans le texte : Babhrya, fils d'Âpa, est, suivant lui, père de Srama, Srama de Srânta, et Srânta de Mouni. Ces quatre noms sont au nominatif, et ne semblent pas indiquer une généalogie.

[23] Câla est ordinairement le dieu du temps.

[24] Fr. Hamilton fait encore ici des noms propres de ce que je regarde comme une épithète de Dravina, *houtahavyavaha*. Il dit que Houta est fils de Dravina, et Havyavaha fils de Houta : il croit, quant au vers suivant, que Sisira est fils de Havyavaha, et Prâna fils de Sisira. Je n'ai pu voir en cet endroit une pareille filiation.

nâtagati. Anala donna le jour à Coumâra, qui parut à sa naissance environné des tiges brillantes du gazon *sâra* [25]; qui, surnommé *Sâkha* et *Visâkha*, est représenté dans les livres sacrés sortant du sein de la flamme étincelante; et qui, élevé comme un fils par les Criticâs, est pour cette raison appelé *Cârtikéya*, surnom qu'il honore aussi bien que les noms de *Scanda* et de *Sanatcoumâra*. Quant à Pratyoûcha, il eut pour fils, comme on sait, le Richi Dévala, père de deux enfants célèbres par leur patience et leurs austérités. Le huitième Vasou, Phabhâsa, prit pour épouse une sœur de Vrihaspati, qui connaissait la science divine, et qui purifiée par la dévotion, traversait le monde sans s'y attacher : elle se nommait *Varastri*. Elle fut la mère du grand Pradjâpati Viswacarman, inventeur des arts, ouvrier céleste, dont la main industrieuse façonne tous les ornements, et fabrique les chars des Dévas, et dont les mortels intelligents imitent l'heureuse adresse pour l'avantage et l'agrément de leur vie.

O fils de Bharata, Sourabhi, sanctifiée par sa pénitence et la faveur de Mahâdéva, épousa Casyapa, à qui elle donna les onze Roudras; savoir, *Adjécapâd*, *Ahirvradhna*, *Pinâkin*, *Hara*, *Vahouroûpa*, *Tryambaca*, *Aparâdjita*, *Vrichâcapi*, *Sambhou*, *Caparddhin* et *Révata* [26]. Voilà ceux que l'on appelle les onze *Roudras*, maîtres des trois mondes; mais il existe encore cent autres Roudras tout-puissants.

Apprends que Casyapa est le père d'une infinité d'enfants que les livres antiques nous représentent comme répandus par toute la nature, et attachés à tous les êtres animés ou inanimés. Voici les noms de ses femmes : *Aditi*,

[25] Le *sara* est une espèce de gazon ou de roseau (*saccharum sara*). *Coumâra*, *Cârtikéya* et *Scanda* sont des noms du dieu de la guerre, fils de Siva : la naissance de ce dieu est une histoire assez obscène, qui ne peut être qu'allégorique. Le germe d'un enfant fut jeté par Siva dans le feu (*anala*); il en sortit un garçon, qui exposé d'abord sur une couche de *sara*, fut ensuite élevé par les Criticâs, constellation de six étoiles qui correspond aux Pléiades. Le mot *sanatcoumâra* qui accompagne le mot *scanda* me semble ici un autre nom de ce dieu. (Voyez cependant la première lecture, où ces deux mots se trouvent de même réunis.) Pour expliquer l'épithète de *Visâkha*, le docte Wilson dit que ce dieu fut nourri par la constellation Visâkhâ : ce qui n'est guère possible, puisque cette constellation est la seizième, quand Criticâ est la troisième. Ne serait-ce pas *Vésâkha*? Si j'osais, j'expliquerais ces deux épithètes en considérant ce dieu comme une branche (*sâkhâ*) s'élevant sur le foyer : *ramus ramis privatus* ou *ramosus*, *ignis dorso natus*, शाखः विशाख अग्निपृष्ठजः.

[26] Mes différents manuscrits ne sont d'accord ni sur les noms ni sur le nombre des Roudras; à ces onze noms que l'on vient de lire, quelques-uns ajoutent ceux de Capâlin et de Sarpa.

Diti, *Danou*, *Arichtâ*, *Sourasâ*, *Sourabhi*, *Vinatâ*, *Tâmrâ*, *Crodhavasâ*, *Irâ*, *Cadrou*, *Khasâ* et *Mouni*. Je vais te dire, ô roi, quelle fut leur postérité.

Pendant le premier Manwantara, il y avait eu douze grands Souras : on les appelait *Touchitas* [27]. Quand ils virent arriver le règne du Manou Vêvaswata, ils se dirent mutuellement : « La splendeur du Manou Tchâkchoucha « va finir. Pour le bien de tous les êtres, il faut nous réunir; allons nous « renfermer dans le sein d'Aditi. Qu'elle soit notre mère pour le Manwantara « prochain : c'est le meilleur parti que nous ayons à prendre. » Ainsi parlèrent ces Dêvas du temps du Manou Tchâkchoucha, et ils consentirent à renaître de Casyapa, fils de Maritchi, et d'Aditi, fille de Dakcha. Voici les noms des douze fils d'Aditi : *Sacra*, *Vichnou*, *Âryaman*, *Dhâtri*, *Twachtri*, *Poûchan*, *Vivaswân*, *Savitri*, *Mitra*, *Varouna*, *Ansa*, et le brillant *Bhaga*. Et c'est ainsi que les dieux qu'on avait appelés *Touchitas*, sous le règne de Tchâkchoucha, prirent le nom d'*Âdityas* [28], sous celui de Vêvaswata.

Les vingt-sept pieuses épouses de Soma, dont nous avons parlé plus haut, eurent des enfants qui les égalèrent en éclat et en splendeur.

Les femmes d'Arichtanémi lui donnèrent seize fils.

Le sage Vahoupoutra eut quatre filles, appelées les *Vidyouts* [29].

Angiras produisit les Ritchas [30], si distinguées, et honorées par les Brahmarchis.

Crisâswa le Dêvarchi fut père de ces traits animés et vivants, appelés *Armes des dieux* [31].

Tous ces ordres de Dêvas, au nombre de trente-trois [32], au bout d'une

[27] Wilson en compte trente-six : c'est peut-être une autre manière de diviser l'année indienne, qui étant composée anciennement de 360 jours, contenait trente-six dizaines.

[28] *Âditya* est devenu un nom du soleil; et l'on voit que cette classe de dieux représente les douze mois de l'année. Il serait à désirer que les fonctions des autres divinités dont nous venons de parler fussent aussi distinctes.

[29] Le mot *vidyout* signifie *éclair*.

[30] *Ritchas* est le pluriel de *Ritch* ou *Rik*, et même *Rig*, l'un des trois Vèdes contenant des prières, qui sont ici personnifiées. Comme cependant les Vèdes passent pour être venus de Brahmâ, les Ritchas ne seraient en cet endroit que des *mantras*, des invocations pieuses particulièrement composées par Angiras.

[31] Dans le Râmâyana, ces personnages jouent un rôle : ces armes sont vivantes, elles ont un corps, elles parlent et demandent les ordres de Râma. Quand il n'a plus besoin d'elles, elles le saluent avec respect et se retirent. Elles servent à paralyser un ennemi ou à l'endormir, ou bien amènent la tempête, la pluie ou le feu. Elles sont au nombre de cent. Voyez aussi la pièce d'Outtara-Râma-tcharitra, actes 1, 5 et 6.

[32] Le texte porte bien *trente-trois ordres de*

révolution de mille *yougas*, meurent pour renaître quand leur devoir les rappelle. O roi fils de Çourou, leur disparition (*nirodha*) et leur retour ressemblent à ce que nous voyons ici-bas pour le coucher et le lever du soleil. Telle est, dans la suite des âges, l'action de ces dieux qui viennent tour à tour revêtir des corps.

On dit que Casyapa eut de Diti deux fils, Hiranyacasipou et le vaillant Hiranyâkcha, dont les descendants reçurent le nom de *Dêtyas*. (De Danou il eut entre autres)[33] Vipratchitti, qui épousa Sinhikâ[34], et dont les courageux enfants ont porté le nom particulier de *Sênhikêyas*.

Cette race fut innombrable, ô roi : c'est par dix mille, par cent mille qu'on les compte.

Hiranyacasipou eut quatre fils renommés, Anouhrâda, Hrâda, le vaillant Prahrâda[35] et Samhrâda. Hrâda eut pour fils Hrada ; Hrada donna le jour à Âyou, à Sivi et à Câla. Prahrâda fut père de Virotchana ; Virotchana, de Bali ; Bali, de cent fils, dont l'aîné était Bâna. Parmi les autres on distingue Dhritarâchtra, Sourya, Tchandramas[36], Indratâpana, Coumbhanâbha, Gardabhâkcha, Coukchi. Bâna, le plus âgé et le plus vaillant, fut aimé du dieu

dieux देवगणा : त्रयस्त्रिंशत. Cependant en lisant l'Oupnék'hat, t. I, p. 207, il semble que ce soit plutôt trente-trois personnes ; savoir, 8 Vasous, 11 Roudras, 12 Âdityas, Indra et Pradjâpati. M. Haughton, savant aussi recommandable par la bonté de son caractère que par l'étendue de ses connaissances, a bien voulu attirer mon attention sur ce passage qui se répète plusieurs fois, et qui offre diverses variantes. Tantôt on y voit l'épithète कामज, tantôt celle de हांदस ; d'autres fois le mot सहस्रश :. Ce dernier mot renverse l'explication de l'Oupnék'hat. Quant aux épithètes, il me semble qu'elles expriment la naissance successive de ces dieux dans les différents âges, à mesure que la marche du temps les appelle à agir. Ces âges se nomment *youga*. Les astronomes en ont, dans leurs calculs, exagéré la longueur : je crois bien que quelquefois les poëtes n'entendent par ce mot qu'une révolution annuelle, et non pas une révolution de plusieurs siècles. La durée du monde est partagée en quatre *yougas*, Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, qui forment douze mille ans (*varcha*). C'est là un âge des dieux : mille âges des dieux font un jour de Brahmâ. Soixante et onze âges des dieux font un Manwantara ; les Manwantaras sont au nombre de quatorze et constituent un *calpa*. Voyez lect. VIII.

[33] Ces mots sont ajoutés au texte : ce passage est déplacé et semble intercalé ; plus bas il est répété.

[34] Sinhikâ était fille du Dêtya Hrada, et devint la femme d'un Dânava.

[35] On dit aussi Prahlâda.

[36] C'est-à-dire le soleil et la lune. Ce passage me rappelle que la Théogonie d'Hésiode cite parmi les Titans Hypérion et Phébé.

Siva. Ayant autrefois rencontré le puissant époux d'Oumâ [37], il lui avait demandé le privilége de marcher à ses côtés.

Les fils d'Hiranyâkcha furent au nombre de cinq, remplis de sagesse et de force : c'étaient Djhardjhara, Sacouni, Bhoûtasantâpana, l'invincible Mahânâbha et Câlanâbha.

Danou eut cent enfants, tous célèbres par leur force, leurs austérités et leur puissance : je n'en citerai que les principaux, tels que Dwimoûrddhan [38], Sacouni, le grand Sancousiras, Sancoucarna, Vivâda, Gavechthin, Doundoubhi, Ayomoukha, Sambara, Capila, Vâmana (Maritchi, Maghavân, Ilwala, Swasrima [39]), Vikchobana, Kétou, Kétouwirya, Satahrada, Indradjit, Satyadjit, Vadjranâbha, l'invincible Mahânâbha, Câlanâbha, Ecatchacra au bras puissant, le vaillant Târaca [40], Véswânara, Pouloman, Vidrâvana, Mahâsoura, Swarbhânou, Vrichaparwan, Hounda, grand parmi ses frères, Soûkchma, Nitchandra, Ournanâbha, Mahâgiri, Asiloman, Késin, Satha, Balaca, Mada, Gaganamoûrddhan, Coumbhanâbha, Pramada, Maya, Coupatha, le robuste Hayagriva, Visripa, Viroûpâkcha, Soupatha, Hara, Ahara, Hiranyacasipou, Sambara aux cent formes magiques, Sarabha, Salabha, et le fameux Vipratchitti. Tous ces héros furent fils de Casyapa et de Danou, et appelés par cette raison *Dânavas* [41] ; tous furent courageux et forts, mais Vipratchitti était le premier parmi eux. Ils eurent une infinité de fils et de petits-fils, ô prince, et il est impossible de compter le nombre de leurs descendants.

Prabhâ fut fille de Swarbhânou ; Satchi, de Pouloman ; Oupadânavi, Hayasiras et Sarmichthâ, de Vrichaparwan ; Poulomâ et Câlacâ, de Véswânara.

L'épouse du fils de Maritchi [42] lui donna une postérité nombreuse. De ce saint pénitent et d'elle sortirent soixante mille Dânavas, dont quatorze cents habitèrent à Hiranyapoura [43].

[37] C'est-à-dire Siva, dont la femme s'appelle *Oumâ* ou *Pârwatî*.

[38] Fr. Hamilton, dans un moment de préoccupation, a mis *Bimoûrddhan*, en confondant la syllabe sanscrite *dwi* avec le mot latin *bis*.

[39] Fr. Hamilton dit *Sarima*. Le manuscrit de M. Tod ne donne pas ces quatre noms, dont les deux derniers sont cités plus bas parmi ceux des fils de Vipratchitti. Maritchi est un Saptarchi, et Maghavân un nom du dieu Indra.

[40] *Târaca* est aussi le nom d'un ancien roi d'Égypte.

[41] Ce mot ressemble trop à celui de *Danai*, les Grecs, pour que le rapprochement n'en ait pas été fait. Voyez Rech. asiat. t. VIII, p. 362.

[42] Ce fils de Maritchi, est-ce Casyapa ? Ou bien est-il question d'un fils de Danou, cité plus haut ? Je suppose que c'est Casyapa.

[43] Je cherche à m'abstenir de tout rapprochement frivole et indiscret. Je crois ce-

Les fils de Poulomâ et de Câlacâ furent des Dânavas doués d'un grand courage; ils demeuraient à Hiranyapoura, et avaient obtenu de Brahmâ le privilège de n'être jamais détruits par les Dévas : ils périrent plus tard sous les coups d'Ardjouna.

Nahoucha fut fils de Prabhâ; Djayanta, de Satchî [44]; Sarmichthâ fut mère de Pourou; Oupadânavî, de Douchmanta [45].

Une famille de Dânavas courageux et intrépides sortit de Vipratchitti et de Sinhicâ, dont le mariage unit les deux races des Dêtyas et des Dânavas, et produisit treize enfants, distingués par le surnom de *Sênhikêyas*. Voici les noms de ces enfants : les vaillants *Vyansa* et *Salya*, le robuste *Nabha*, *Vâtâpin*, *Namoutchi*, *Ilwala*, *Swasrima*, *Andjica*, *Naraca*, *Câlanâbha*, *Saramâna*, *Souracalpa* [46], et *Râhou*, qui était l'aîné, *Râhou*, le fléau du soleil et de la lune.

Soûca et Sounda furent tous deux fils de Hrada [47], et Mâritcha, fils de Sounda et de Tâdacâ. Ils augmentèrent la race de Danou, ainsi que leur propre gloire, et leurs rejetons furent innombrables.

Le Dêtya Samhrâda eut des fils aussi fameux par leur adresse à porter l'armure guerrière que par leurs pieuses austérités. On en comptait trois millions, habitant Manimati : les Dévas ne pouvaient les vaincre; mais Ardjouna finit par les détruire.

L'épouse de Casyapa, nommée *Tâmrâ*, lui donna, dit-on, six filles d'une grande sagesse : Câkî, Syénî, Bhâsî, Sougrivî, Soutchi et Gridhrî. Câkî fut la mère des corbeaux et des chouettes; Syénî, des faucons; Bhâsî, des éperviers; Gridhrî, des vautours; Soutchi, des oiseaux aquatiques; et Sougrîvî, des chevaux, des ânes, des chameaux : telle fut la race de Tâmrâ.

pendant devoir faire remarquer à mon lecteur que quelques livres indiens placent vers l'ouest le pays d'Hiranmaya, dont Hiranya-poura pourrait être la capitale, et que précisément à l'ouest de l'Inde est la contrée appelée *Irân*, ou la Perse. (Tabl. histor. de M. Klaproth, p. 2.)

[44] Satchî épousa le dieu Indra. Singulière mythologie où les dieux épousent ainsi les filles de leurs ennemis !

[45] Il y a eu plusieurs princes appelés *Douchmanta* : celui-ci est l'époux de Sacountalâ. Voyez plus bas, à ce sujet, la lecture XXXII.

[46] Ainsi dit le manuscrit de M. Tod. Les autres portent trois noms de plus, savoir, Sara, Potarana et Vadjranâbha, ce qui donne seize noms au lieu de treize.

[47] Il a été question plus haut de Hrada, et de ses enfants, qui ne sont pas les mêmes que ceux qu'on lui donne ici. De plus, ce Hrada descendait de Diti, et par conséquent ses deux fils Soucâ et Sounda n'ont pu augmenter la race de Danou. C'est tout au plus ce qu'il serait permis de dire de Sounda seul, qui avait épousé Tâdacâ, fille du Dânava Marîtchi.

Vinatâ eut deux fils, Arouna et Garouda, autrement appelé *Souparna*, roi des oiseaux et terrible dans ses œuvres.

Sourasâ enfanta mille dragons puissants et courageux, ornés de têtes innombrables, et parcourant les plaines de l'air.

Cadrou fut mère de mille serpents, forts et brillants, fiers de leurs têtes nombreuses, et cependant soumis à l'empire de Garouda.

Je dirai les noms des principaux parmi ces dragons et ces serpents [48] : ce sont Sécha, Vâsouki, Takchaca, Êravata, Mahâpadma, Cambala, Aswatara, Êlâpatra, Sankha, Carcotaca, Dhanandjaya, Mahânila, Mahâcarna, Dhritarâchtra, Balâhaca, Couhara, Pouchpadanchtra, Dourmoukha, Soumoukha, Sankhapâla, Capila, Vâmana, Nahoucha, Sankharoman, Mani. Leurs fils et leurs petits-fils ont été détruits par Garouda, servi dans sa colère par les quatorze mille enfants de Crodhavasâ [49], tous armés d'un long bec, et qui ont fait de ces serpents leur sanglante pâture.

Les montagnes [50], et sur la terre et dans les eaux, furent les enfants de Dharâ [51].

Sourabhi produisit les vaches et les buffles; Irâ, les arbres, les plantes, et les gazons qui couvrent la terre; Khasâ, les Yakchas et les Râkchasas; Mouni, les Apsarâs; Arichtâ, les pieux et brillants Gandharvas [52].

Tels furent les enfants de Casyapa, parmi les êtres soit vivants, soit inanimés : leur race s'est multipliée à l'infini.

Le Manou Swârotchicha [53] avait cessé de régner, quand cette création eut lieu : c'était sous l'empire du Manou Vêvaswata, le sacrifice [54] de Va-

[48] On a supposé que sous le nom de *Nâgas*, serpents à face humaine, on désignait un peuple sauvage, vivant dans les bois ou peut-être dans les mines : d'autres ont cru que c'était le nom d'une nation qui adorait les serpents. Dans le catalogue des provinces du Bhârata-khanda, on en trouve une nommée *Nâga-khanda*, laquelle est arrosée par le Sindhou ou Indus.

[49] J'ai ici un peu forcé le sens : tous les manuscrits portent क्रोधवसं : j'ai traduit comme s'il y avait क्रौधवसं.

[50] On croyait que les montagnes, dans l'origine, avaient des ailes et s'élevaient dans les airs. Indra avec sa foudre les leur a coupées. Le texte, au lieu de *montagnes*, dit *les oiseaux nés de la terre et de l'eau.*

[51] Le nom de *Dharâ* n'est pas compris plus haut parmi ceux des femmes de Casyapa. C'est un des noms de la Terre.

[52] Les Apsarâs sont les bayadères célestes, et les Gandharvas, les musiciens de la cour des dieux.

[53] Ce Manou Swârotchicha est le second : Vêvaswata est le septième.

[54] Quand un dieu remplit ses fonctions, on

rouna avait commencé. La première création fut celle de Brahmâ, quand il jugea qu'il était temps de procéder à son sacrifice, et que, souverain aïeul du monde, il forma lui-même dans sa pensée et enfanta les sept Brahmarchis.

O fils de Bharata, par suite de l'inimitié qui s'était établie entre les Dévas et les Dânavas [55], Diti voyait périr tous ses enfants. Elle se plaignit à Casyapa, qui, touché de sa douleur, tâcha de la consoler, et lui donna le choix d'une faveur (*vara*). « Je veux, dit-elle, un fils puissant, qui soit un jour le vainqueur d'Indra. » Le saint patriarche, fils de Marîtchi, lui accorda le don qu'elle demandait, et ajouta aussitôt : « Oui, tel sera ton fils, puisque tu veux « être mère : il sera le vainqueur d'Indra, si tu peux, durant cent automnes « qu'il restera dans ton sein, te conserver toi-même pure de toute souillure, « et suivre fidèlement les règles de la dévotion. » « J'y consens, » dit la déesse au vertueux pénitent. Épouse heureuse et sainte, dans les embrassements de Casyapa, elle conçut un fils. Après avoir déposé dans son sein un germe fécond, d'où devait sortir un ordre de dieux forts et puissants et que les autres immortels ne sauraient détruire, le Mouni se rendit à la montagne pour y suivre les exercices de la pénitence. Cependant le vainqueur de Pâca [56] vint visiter Diti; il voyait que le terme des cent automnes allait expirer. Par malheur Diti, avant de se mettre au lit, oublia l'ablution des pieds. Indra profita de son sommeil pour se glisser dans son sein, armé de sa foudre, et y coupa son fruit en sept parties. Le fœtus, taillé par la foudre, gémissait. « Ne gémis pas (*mâ rodîh*), » lui disait de temps en temps Sacra [57]. Cependant le terrible Indra, assurant sa vengeance, coupa encore en sept parties chacun des sept premiers fragments. O fils de Bharata, ce sont là les dieux qu'on a appelés *Marouts* [58]; ils étaient au nombre de quarante-neuf,

dit qu'il sacrifie : car l'action par laquelle on s'acquitte de son devoir est un sacrifice. Varouna est le régent de l'ouest : le poëte veut-il par ces mots, *sacrifice de Varouna*, désigner une position des corps célestes pour déterminer une époque? Je ne saurais l'affirmer. Je crois plutôt que Varouna étant aussi un des Âdityas, on fait ici allusion au mois de l'année auquel il préside. Voyez lecture x.

[55] On remarquera que le mot *Dânava* est ici général et comprend l'idée de Dêtya : dans d'autres circonstances, ce sera réciproque.

[56] Surnom du dieu Indra, vainqueur d'un géant de ce nom.

[57] Autre nom du dieu Indra.

[58] *Marout* (au pluriel *Maroutas*) est le dieu du vent, appelé aussi *Vâyou, Anila, Pavana*. Il naquit avec quarante-neuf formes, parce que l'aire des vents indienne a quarante-neuf divisions. Voilà encore un de ces contes allégo-

et Maghavân[59], ce même dieu qui porte la foudre, leur accorda d'être ses compagnons. Ils grandirent, et devinrent un ordre de divinités puissantes et redoutables.

C'est ainsi que les divers patriarches contribuèrent à la propagation des êtres, dont les chefs reçurent ensuite, en commençant par Prithou, une espèce d'investiture royale. Mais le souverain auteur de ces créations, c'est Hari, qui plus tard fut Crichna; c'est Pouroucha, l'homme par excellence (*vira*), toujours vainqueur, et le premier des patriarches : il est dans la nature le nuage et le soleil; il est invisible, et tout ce monde est une partie de lui-même.

O fils de Bharata, quiconque aura connu cette création des êtres, quiconque aura lu et entendu le récit de la naissance des vents, ne manquera de rien ici-bas, et n'aura aucune crainte pour l'autre monde.

QUATRIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE PRITHOU : PROMOTION ROYALE.

Vêsampâyana dit :

Le maître de la création éleva à la royauté terrestre Prithou[1], fils de Véna. Il donna ensuite des chefs aux différents ordres des êtres créés. Soma fut consacré roi des Brahmanes, des plantes, des constellations, des astres, des sacrifices et des austérités. Varouna fut souverain des eaux; Vêsravana[2], des rois; Vichnou, des Âdityas; Pâvaca, des Vasous; Dakcha, des Pradjâ-

riques dont les poëtes indiens ne sont pas avares. Ces poëtes aiment aussi à donner des étymologies, quelquefois assez mauvaises; en voici un exemple : ils font venir *marout* de *mâ rodih* (मरुत् मा रोदीः), oubliant que d'une syllabe où se trouve un *â* long, on ne peut en dériver une où se trouve un *a* bref.

[59] Autre nom du dieu Indra.

[1] Voyez la deuxième lecture, où il a déjà été question de Prithou.

[2] Vêsravana, c'est-à-dire, le fils de Visravas, est Couvéra, le dieu des richesses. Est-ce à cause de l'opulence qui accompagne ordinairement les rois, que le poëte les met ici sous l'inspection de Couvéra? Au reste, il y a dans cette lecture des répétitions et des inexactitudes que nous relèverons.

patis; Vâsava, des Marouts[3]; Prahrâda, le fort et le puissant, des Dêtyas et des Dânavas; Nârâyana, des Sâdhyas; Vrichabhadhwadja[4], des Roudras; Vipratchitti, des Dânavas[5]; Yama, fils de Vivaswân, des Pitris[6]; Siva, armé du trident (*soûla*), des Mâtris[7], des observances religieuses (*vrata*)[8], des prières (*mantra*), des vaches, des Yakchas, des Râkchasas, des êtres terrestres[9], des mauvais génies[10] de toute espèce et des Pisâtchas; Himavân[11], des montagnes; Sâgara[12], des fleuves; Vâyou, fort et vigoureux, des odeurs, des vents, des êtres sans corps, doués du son, et vivant dans l'éther. Le chef des Gandharvas fut Tchitraratha; Sêcha, celui des dragons; Vâsouki, des serpents; Takchaca, de tous les reptiles; Êrâvata, des éléphants; Outchtchêhsravas, des chevaux; Garouda, des oiseaux; le tigre (*sârdoûla*), des quadrupèdes des bois (*mriga*); le taureau, des vaches[13]; le *plakcha*[14], des arbres; Pardjânya, des mers et des fleuves, des nuages, de la pluie et des Âdityas[15]; Câmadêva[16], des divers chœurs d'Apsarâs, et Samvatsara[17], des saisons, des journées, des demi-mois, des jours lunaires, des époques mensuelles appelées *parwan*[18], des

[3] Vâsava signifie *fils de Vasou* : c'est ordinairement un nom d'Indra, considéré ici comme le maître des vents (*marouts*), auxquels on donne cependant, un peu plus bas, le dieu Vâyou pour souverain.

[4] *Vrichabhadhwadja* est une épithète de Siva, lequel a pour monture un taureau, et pour symbole le même animal peint sur son drapeau; le nom de Siva revient encore plus bas.

[5] Tout à l'heure on a dit que Prahrâda était le chef des Dêtyas et des Dânavas.

[6] Les Pitris sont les mânes, les âmes des ancêtres déifiés, qui, dit-on, habitent la lune. Yama, leur prince, est en général le dieu des morts.

[7] Une Mâtri est considérée comme l'énergie personnifiée d'un dieu, ou comme sa femme. On en compte huit : quelques auteurs n'en reconnaissent que sept, d'autres en admettent jusqu'à seize. On les honore comme les Pitris, en leur présentant les restes des offrandes, la face tournée vers le sud. Le Dêvi-mahâtmya les représente avec un costume, des chars et des armes.

[8] Actes de mortification, comme le jeûne, la continence, la patience à souffrir le chaud et le froid : en général c'est la pratique des devoirs d'un état considéré comme religieux.

[9] Ce mot pourrait signifier aussi *prince* पार्थिव.

[10] Ce sont les *Bhoûtas*, dont nous avons parlé dans la lecture précédente, note 4.

[11] Le mont Imaüs ou Emodus.

[12] C'est le nom qu'on donne à la mer, en mémoire du roi Sagara.

[13] Tout à l'heure, c'était Siva : c'est que Siva peut être confondu avec le taureau, son symbole.

[14] C'est un des noms que l'on donne au *ficus religiosa*.

[15] Les Âdityas, plus haut, ont pour prince Vichnou.

[16] Câmadêva est le dieu de l'amour.

[17] Samvatsara est l'année ainsi personnifiée.

[18] *Parwan* est le nom que l'on donne à certaines époques du mois, comme par exemple à la pleine lune, au changement de lune; c'est encore par ce nom que l'on désigne le 6e, le 8e

minutes, des secondes, des deux portions de la route céleste[19], et de l'*yoga*[20] astronomique. Le grand maître du monde, l'aïeul de la nature, après cette consécration royale et la distribution de ces divers empires, établit encore, ô fils de Bharata, des gardiens particuliers pour chaque région céleste (*dis*)[21] : il donna la garde de l'orient à Soudhanwan, fils du patriarche Vêrâdja; celle du midi au généreux Sankhapada, fils du patriarche Cardama; celle de l'occident au grand Kétoumân, vénérable fils de Radjas; enfin celle du nord au fils du Pradjâpati Pardjanya, à l'invincible Hiranyaroman. C'est à eux qu'est confiée la charge de veiller sur cette terre, couverte de villes, et divisée en sept continents (*dwipa*) : chacun d'eux est au poste que je viens d'indiquer.

Ces princes furent réunis pour le sacrifice royal (*râdjasoûya*), où Prithou fut sacré roi des rois, selon le mode indiqué par les Védes. Quand le brillant Manwantara de Tchâkchoucha fût terminé, alors commença à régner sur la terre le Manou, fils de Vivaswân : c'est son histoire, ô prince, que je te raconterai, si tu as le désir de l'entendre. Mais j'ai cru devoir te parler de cette solennelle inauguration des rois, que célèbrent les Pourânas, inauguration sainte et glorieuse, dont le récit procure le bonheur, une longue vie et la possession du ciel.

Djanamédjaya dit :

Vésampâyana, donne-moi quelques détails auparavant sur la naissance de Prithou : dis-moi comment la terre devint une vache nourricière pour ce

et le 10e jour de chaque mois, dans lesquels on célèbre des fêtes appelées aussi *parvan*.

[19] On nomme *âyana* les deux parties de l'écliptique, l'une au nord, l'autre au midi de l'équateur.

[20] Un *yoga* est la vingt-septième partie des trois cent soixante degrés d'un grand cercle mesuré sur l'écliptique, et servant à calculer les longitudes du soleil et de la lune. Chaque *yoga* a un nom particulier. Les astronomes distinguent encore de ces *yogas* vingt-huit autres *yogas* différemment nommés, et qui correspondent aux vingt-huit Nakchatras, mais en variant selon le jour de la semaine. (Dictionnaire de Wilson.)

[21] On appelle *dis* chacun des points cardinaux, lesquels sont au nombre de dix, y compris le zénith et le nadir. Ici le poëte n'en désigne que quatre. Les régents des huit points sont ailleurs différemment nommés : Couvéra est au nord, Indra à l'est, Yama au midi, et Varouna à l'ouest. Pour les points intermédiaires, ce sont Agui, Vâyou, Nérrita et Isâna. Dans la représentation du pied de Bouddha, que je regarde comme un zodiaque (Transactions of the Royal asiatic Society of Great Britain, t. III, p. 57), je vois aux quatre coins quatre personnages qui pourraient bien être les quatre régents ici mentionnés.

prince magnanime, pour les Pitris, les Dévas et les Richis, pour les Dêtyas, les serpents, les Yakchas, les arbres, les montagnes, les Pisâtchas, les Gandharvas, les Brahmanes, et même les Râkchasas qui peuvent avoir de la piété. Explique-moi la différence du vase qu'ils emploient, du veau [22] qu'ils sèvrent, du lait qu'ils sont appelés à boire. Mais avant tout, ô mon vertueux ami, raconte-moi comment autrefois les Maharchis irrités battirent les humeurs du bras de Véna.

Vêsampâyana reprit :

Eh bien, je vais te dire la naissance de Prithou, fils de Véna. O Djanamédjaya! purifié par la pénitence, écoute ce récit avec attention et piété. Il ne saurait être confié à l'homme d'une âme impure et basse, d'un esprit orgueilleux et impénitent, qui, négligeant de se préparer, détruit lui-même le fruit de son œuvre. Je te raconterai en toute vérité un secret que les Richis ont jadis révélé : c'est une histoire dont parlent les Vèdes, et qui donne le ciel, la gloire, de longs jours et du bonheur. Quiconque se fait raconter cette naissance de Prithou, fils de Véna, après avoir rendu aux Brahmanes l'hommage qui leur est dû, n'aura jamais à se repentir de ses œuvres, ni même de ses omissions.

CINQUIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE PRITHOU : SA NAISSANCE.

Vêsampâyana dit :

Dans la famille d'Atri, naquit le patriarche Anga, fidèle observateur des lois et semblable à son aïeul. Il eut pour fils Véna, qui ne marcha point

[22] Le veau est l'être qui par sa naissance a droit au premier lait de la vache. Voyez plus bas la sixième lecture, où sera expliquée cette allégorie de la vache, dont le lait sert aux différentes créatures, suivant leur rang et leurs mérites.

sur ses traces : la mère de Véna était Sounîthâ, fille de Mrityou [1], autrement appelé *Câla*. Ainsi par sa mère petit-fils d'un être nuisible et redoutable, ce prince abandonna les règles du devoir, et n'eut de goût que pour le mal. Il suivit une route qui l'éloignait de la vertu, et transgressant les lois des Védes, il ne se plut que dans l'impiété. Du temps de ce patriarche, les mortels ne faisaient point la sainte prière, ou l'exclamation pieuse qui accompagne les libations (*vachat*) [2] ; les dieux n'étaient point invités dans les sacrifices à boire le *soma* [3]. Sous peine de mort, le tyran avait défendu toute espèce de culte et d'offrande. « C'est moi, disait sa proclamation, c'est moi qu'il faut « adorer ; c'est moi qui suis le sacrificateur et le sacrifice ; oui, en moi est le « sacrifice et l'offrande. » C'est ainsi, ô fils de Courou, que ce prince, sans honte, sans retenue, usurpait les honneurs divins : les Maharchis, ayant à leur tête Casyapa, vinrent lui faire des remontrances. « C'est à nous, dirent- « ils, qu'il a été donné de présider encore au culte pendant de nombreuses « années : c'est par nous seuls que le sacrifice peut être efficace. O Véna, « n'oublie point les règles de la justice : ta conduite n'est pas celle des sages. « Oui sans doute, tu appartiens à la famille d'Atri ; mais tu dois te dire à toi- « même : mon devoir est de régner sur mes sujets. » Ainsi parlèrent les Maharchis. Véna, ignorant et insensé, leur répondit en riant :

« Quel autre que moi a créé la loi ? quel autre a le droit de se faire écou- « ter ? Quel autre est pareil à moi sur la terre pour l'instruction, la force, la « pénitence, la vertu ? Aveugles, insensés que vous êtes, vous ne voyez donc « pas que je suis au-dessus de tous les êtres, au-dessus de toutes les lois ? « Si je voulais brûler la terre, ou l'inonder, ou bien bouleverser la nature, « qui pourrait y trouver à redire ? »

Voyant qu'ils ne pouvaient éclairer l'esprit de Véna ni guérir son orgueil, les Maharchis se mirent en colère. Ce fut alors que malgré sa force l'impie commença à trembler. Dans leur sainte indignation, ils le saisissent, et battent les humeurs [4] de sa jambe gauche. De la jambe du roi ainsi remuée

[1] Mrityou ou Câla est la Mort personnifiée ; il était fils d'Adharma (l'Impiété).

[2] C'est le mot que l'on prononce en jetant dans le feu du sacrifice le beurre fondu. Dans les sacrifices offerts aux mânes, c'est le mot *swadhâ* qui est employé.

[3] Du jus de l'*asclepias acida* on forme un breuvage que l'on offre dans les sacrifices, et dont boit ensuite le sacrificateur. Ce breuvage porte le nom de *soma*.

[4] Le lecteur a déjà vu que ce conte est une allégorie, non pas astronomique, mais histo-

naquit un homme petit, trapu et noir. Tout effrayé, il se tenait debout, dans la posture du respect[5]. Atri, qui le voyait trembler, lui dit : « Assieds-« toi (*nichîda*). » C'est lui qui fut le père de la race des Nichâdas[6]. Mais comme il était né sous l'influence de l'impiété de Véna, ses enfants furent pécheurs. O Djanamédjaya, sache que d'autres peuples habitant le Vindhya[7], tels que les Touchâras[8] et les Toumbouras, barbares sans loi et sans religion, sont ainsi descendus de l'impie Véna.

Cependant les Maharchis, toujours irrités, prirent son bras droit et l'agitèrent, comme on agite l'*arani*[9]. Pareil à une flamme brillante, Prithou en sortit : son corps resplendissait comme un feu éblouissant. Il avait à sa main l'arc divin et retentissant qu'on appelle *Adjagava*[10], sur ses épaules des flèches sacrées, et autour de son corps une armure étincelante. Il venait de naître, et déjà tous les mortels, ivres de joie, accouraient en foule auprès de lui. Son père fut transporté dans le séjour des dieux, ô noble rejeton de Courou : il dut à la piété de son généreux fils d'être sauvé de l'enfer destiné aux hommes morts sans enfants[11].

rique. Qu'est-ce que le pied gauche, ou la main droite de Véna ? Ne serait-ce pas une partie de son royaume ? Le côté droit, en sanscrit, est le midi. Véna, prince orgueilleux et impie, veut régner sans les Brahmanes, qui se vengent de lui en soulevant les diverses contrées de son empire, et finissent par lui donner un successeur. Le mot sanscrit qui signifie *battre* exprime l'opération par laquelle on fait le beurre. Rien de plus commun chez les Indiens que ces images où figurent et le lait et le beurre. La Terre est une vache dont tous les êtres boivent le lait. Sous la forme de Lakchmi, elle est sortie, comme une espèce de beurre, de la mer barattée par les dieux. Ici les Maharchis se livrent à une opération pareille : c'est un barattement.

[5] Cette posture est appelée *andjali*. Elle consiste à se placer devant une personne, la tête un peu inclinée, et les mains rapprochées l'une de l'autre avec les paumes en dessus qui forment une espèce de creux. Cette posture me semble indiquée dans le VIII^e livre de l'Énéide :

Surgit, et ætherei spectans orientia solis
Lumina, ritè cavis undam de flumine palmis
Sustulit.

[6] Encore une de ces étymologies forcées pour rendre compte des mots : c'est une manie chez les poëtes indiens. Un Nichâda est un homme qui n'a point de caste ; c'est, par exemple, le fils d'un Brahmane et d'une Soûdrâ.

[7] Le Vindhya ou Bindh est la chaîne de montagnes qui sépare l'Indostan du Décan.

[8] *Touchâra* veut dire *froid, glace*. On désigne sans doute par ce mot les peuples sauvages qui habitent le sommet des montagnes glacées.

[9] L'*arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes allument le feu du sacrifice. On fait avec le bois de *samî* une pièce cubique de cinq pouces de diamètre, ayant une petite ouverture dans la partie supérieure, où l'on introduit un morceau d'*aswattha* que tirent deux personnes, chacune de son côté : la friction produit du feu.

[10] C'est le nom de l'arc de Siva.

[11] Le Padma-pourâna donne des détails sur la vie de Véna. On y lit qu'il avait embrassé la

Le moment du baptême royal de Prithou était venu : de tous côtés arrivèrent auprès de lui les dieux des mers, des fleuves et des eaux, chargés de pierres précieuses pour les lui présenter. Brahmâ lui-même avec les dieux, les enfants [12] d'Angiras, tous les êtres animés et inanimés s'assemblèrent pour assister au sacre d'un prince vertueux, environné de gloire et de puissance, et élevé au rang suprême pour le bonheur de la terre. Les cérémonies solennelles furent accomplies, suivant le rite sacré, par de savants Brahmanes, et Prithou, fils de Vêna, fut reconnu roi des rois.

Alors les mortels opprimés par son père éprouvèrent sa bienveillance; et les vertus d'un prince chéri semblaient accroître une population heureuse de naître sous lui. Quand il devait aller sur la mer, les flots s'arrêtaient calmes et tranquilles; les montagnes s'ouvraient pour lui faire un passage. Son drapeau était partout respecté. La terre, d'elle-même et sans travail, produisait à volonté des fruits toujours mûrs; les vaches donnaient sans cesse leur lait à qui voulait les traire, et le miel se formait dans la coupe du lotus. Ce fut dans ce temps, qu'au moment d'un sacrifice brillant en l'honneur de Brahmâ, au jour appelé *sótya*, naquit de Soûti le sage Soûta [13]. Ce fut encore au moment de ce grand sacrifice que vint au monde le docte Mâgadha. Les Richis les chargèrent de célébrer les louanges de Prithou. « Que ce « prince, leur dirent ces saints personnages, que ce prince soit l'objet de « vos chants. C'est là une tâche qui vous convient; Prithou est digne de vos « éloges. » Soûta et Mâgadha répondirent alors aux Richis : « Nous pouvons

foi de Djina. Les Richis avaient réussi à le convertir, et il avait fait pénitence. Après avoir abdiqué en faveur de son fils Prithou, il s'était retiré au paradis de Vichnou. Les hommes sans enfants allaient dans un enfer appelé पुन्नरक. Voyez Wilson, au mot पुत्र.

[12] Nous avons vu, lect. III, que les Ritchas étaient filles d'Angiras. Celui-ci eut d'autres enfants; car Vrihaspati, le précepteur des dieux, est son fils. Je fais cette remarque, parce que le nom patronymique, employé ici dans le texte, est masculin, quoique *Ritchas* soit du féminin.

[13] On donne le nom de *Soûta* et de *Mâgadha* à ces poëtes qui célébraient les louanges des princes, à ces panégyristes, souvent improvisateurs, que les rois avaient à leur solde. Ces bardes ou ménestrels exerçaient même une espèce de fonction, chantaient les vertus de leur patron, sa généalogie et les exploits de ses ancêtres; ils l'accompagnaient à l'armée, et par leurs accents ils animaient le courage des soldats. Il ne faut pas confondre ces Soûtas et ces Mâgadhas avec ceux dont parlent les Lois de Manou, lect. X, et qui appartiennent par leur naissance aux classes mêlées, chargés, les premiers de conduire les chars des combattants et de soigner les chevaux, les autres de voyager pour le commerce.

« bien louer pour leurs œuvres les dieux et les Richis eux-mêmes. Mais « nous n'avons pas encore vu les actions de ce prince, ni les preuves de sa « gloire. Comment nous serait-il possible de célébrer ses louanges? » « Eh « bien, dirent les Richis, chantez le noble Prithou, pour les actions qui « doivent le distinguer un jour. Dites ce qu'un roi doit être : ami de la vérité, « toujours égal, équitable, plein d'honneur, affable, patient, fort, puissant « contre les méchants, instruit dans les lois, reconnaissant, clément, aimable « en ses discours, respectable, religieux, savant dans la science sacrée, doux, « calme, agréable et habile à terminer les procès. »

C'est depuis cette époque, ô Djanamèdjaya, que les poëtes et les chantres savants, nommés *Soûtas* et *Mâgadhas*, ont, dans les réunions solennelles, relevé par leurs éloges la gloire et le bonheur des grands.

Ils avaient chanté Prithou, et ce prince, pour récompense, donna à Soûta le pays d'Aroûpa, et à Mâgadha celui à qui ce même nom de Mâgadha est attribué [14].

Les Maharchis dirent aux mortels heureux de le voir : « Ce prince vous « donnera des moyens de subsister. » Alors ceux-ci vinrent trouver le fils de Véna : « Les Maharchis, s'écrièrent-ils, nous l'ont promis; c'est par toi que « nous obtiendrons notre subsistance. » Prithou, ainsi pressé par les mortels qui l'entourent, tâche de condescendre à leurs désirs. Il prend son arc et ses flèches, et violente la Terre. Celle-ci effrayée fuit devant le fils de Véna, et se change en vache [15]. Prithou, l'arc à la main, poursuit la fugitive qui, poussée par sa crainte, parcourt tous ces mondes, où règnent Brahmâ et les autres dieux [16]. Mais toujours elle aperçoit le fils de Véna, tenant son arc tendu, et la menaçant de ses flèches aiguës et brillantes : elle aperçoit Prithou, puissant par sa piété, magnanime et redoutable pour les dieux eux-

[14] Le Mâgadha est devenu aussi célèbre par ses princes que par ses poëtes. Ces derniers ont porté le nom général de Mâgadha.

[15] Le lecteur pourra comparer cette fable avec celle de la vache Io. Dans les Lois de Manou, lect. IX, sl. 44, il est dit que l'histoire de Prithivi, la terre, est une allégorie.

[16] Ces mots désignent sans doute les diverses régions du globe, d'après leur position géographique; car le monde de Brahmâ est situé vers le pôle. La Terre changée en vache me semble indiquer la vie pastorale des anciens. Prithou voulut y ajouter l'agriculture, et il éprouva d'abord de la résistance. Je suppose qu'il fut, dans le commencement, obligé d'employer pour cela la violence. C'est là tourmenter, d'après le langage poétique, la terre qu'il doit protéger, et qui bientôt, sous sa tutelle pacifique, deviendra féconde par le bienfait de l'agriculture.

mêmes. Ne trouvant aucun protecteur, elle s'approche enfin de lui. Elle, que les trois mondes doivent révérer, elle est devant lui dans une attitude respectueuse. Elle lui dit : « Non, tu ne voudras point te déshonorer par la « mort d'une femme . . . Et cependant, sans moi, comment pourrais-tu « faire vivre les mortels? C'est moi qui soutiens tous les hommes, de moi « dépend la vie du monde. O roi, avec moi mourraient tous les êtres. Si tu « veux le bien de tes sujets, tu ne dois pas vouloir ma mort. O toi, qui es « mon protecteur, daigne écouter ma voix. On prépare par la réflexion le « succès d'un projet. Réfléchis donc aux moyens d'assurer la subsistance des « mortels. Ce n'est pas en me détruisant, ô roi, que tu peux remplir ce des- « sein. On a dit qu'il faut respecter la vie des femmes : ce n'est point à « l'égard d'un être d'une condition inférieure [17], ô prince, que tu peux ou- « blier les règles du devoir. » Le sage monarque, en entendant ces discours, sentit fléchir son courroux ; et lui, que l'amour du devoir animait, il répondit à la Terre.

SIXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE PRITHOU : LA TERRE NOURRICE DE TOUS LES ÊTRES.

Prithou dit :

« Celui qui pour l'intérêt d'une seule personne, de lui-même ou d'un « autre, donne la mort à plusieurs êtres animés, ou même à un seul, commet « un péché. Mais quand cette mort a pour motif l'intérêt du grand nombre, « alors, ô ma chère, il n'y a point de faute, il n'y en a pas même l'apparence. « Mais surtout, si la mort d'un méchant doit faire le bonheur de la multi- « tude, c'est dans cette circonstance que l'homicide est une action pieuse.

[17] On voit dans le Bhagavad-gîtâ, lect. IX et ailleurs, comment les hommes sont récompensés, après cette vie, suivant leurs œuvres, en montant ou en descendant dans l'échelle des êtres. Ceux d'une caste inférieure peuvent espérer, après avoir rempli les devoirs de leur condition, de passer dans une caste plus relevée. L'état de la femme est regardé comme une dégradation, ce qu'indique le mot तिर्यग्योनिः employé dans ce passage, et qui traduit littéralement, signifie *un être qui est entré dans une matrice rétrograde*.

« Oui, je te frapperai, ô Terre, pour le bien des mortels, si tu refuses d'écouter mes avis. Je veux le bonheur des hommes : c'est en vain que tu détournes la tête, et que tu t'obstines à désobéir à mes ordres. J'emploierai le fer contre toi ; ce sera pour moi une gloire, et je saurai suffire à la nourriture des mortels. Soumets-toi plutôt à ce que je demande, ô toi qui connais les règles du devoir. Fournis à la subsistance de tous les êtres : car tu le peux. Deviens ma fille [1] ; alors je retiendrai cette flèche redoutable, prête à te percer. »

La Terre répondit :

« O prince, je remplirai toutes tes volontés, je le promets. C'est par la réflexion qu'on prépare le succès d'un projet. Réfléchis donc au moyen d'assurer la subsistance des mortels. Vois-tu ce veau [2] que je nourris ? il faut m'en séparer, et niveler partout le sol terrestre, en sorte que mon lait, ô sage monarque, s'épanche également de tous côtés. »

Vêsampâyana continue :

Alors le fils de Véna, de la pointe de son arc, aplanit mille et mille montagnes, qui semblent s'étendre à sa voix. La Terre se découvre de toutes parts. Pendant les Manwantaras précédents, elle était inégale et, de sa nature, hérissée d'immenses aspérités. Tel fut son état sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Lors de ces premières créations [3], la Terre raboteuse et rude n'était

[1] Ici la Terre est considérée comme la fille de Prithou : ailleurs elle est sa femme. Prithou lui-même est regardé comme une incarnation de Vichnou, dont la femme Lakchmî s'incarne aussi pour suivre son mari sur la terre. Le lecteur doit s'habituer à cette idée : devenir fils ou fille d'un personnage, c'est prendre un nom qui est dérivé du sien. Ainsi la terre est appelée *Prithivî* du nom de *Prithou*.

[2] Voyez l'Oupnék'hat, t. I, p. 272. On y parle de cette allégorie appliquée au Véde. On y dit : *Ipsum hoc cor vitulum lac comedentem ejus imaginari oportet.* Il me semble qu'il faut entendre ici par le mot veau celui qui a droit au premier lait de la vache, celui qui est le chef dans chaque ordre, et qui a été nourri comme par privilége. Car le veau est l'enfant chéri, l'enfant de prédilection. Le Manou Swâyambhouva est le chef du premier Manwantara, que la terre a nourri jusqu'à présent, et qu'elle quitte pour donner son lait à tous les hommes.

[3] Le poëte semble indiquer par ce passage que ces créations diverses ne sont que des changements amenés par la civilisation.

point partagée en villes ou en bourgs. Point de moisson, point de soin des troupeaux, point de labourage, point de commerce; mais aussi point de fourberie, de cupidité, d'envie. C'est aux approches du Manwantara de Vêvaswata que le fils de Véna opéra ce grand changement. Partout où la terre s'aplanissait, les hommes venaient y établir leurs demeures. Quand ils ne se nourrissaient que de fruits et de racines, leur vie, dit-on, était extrêmement malheureuse. Mais dès l'instant que Prithou eut sevré le veau de la Terre, qui est le Manou Swâyambhouva, ô prince, de sa propre main il se mit à la traire. Alors parurent des moissons de toute espèce, grâce à la prévoyance du fils de Véna; c'est à lui que les mortels d'aujourd'hui doivent aussi leur nourriture.

Les Richis vinrent ensuite pour boire le lait de la Terre. Leur veau fut Soma: le brillant Vrihaspati, fils d'Angiras, fut chargé de traire la vache. Le vase de ces Richis [4], c'étaient les chants sacrés (*tchhandas*); leur lait, c'était la pénitence, et la science éternelle de Brahma.

Les divers ordres de Dévas se présentèrent avec Indra à leur tête: c'est lui qui fut leur veau; leur vase est d'or [5], et Savitri presse pour eux la mamelle de la vache, d'où sort un lait qui leur donne la force.

La Terre est aussi la nourrice des Pitris, dont le vase est d'argent [6], et dont le lait est la *swadhâ*. Le brûlant Yama, fils de Vivaswân, est leur veau; et Câla, qui donne la mort, Câla, qui sait le compte des humains, a la fonction de traire la vache pour eux.

Les serpents, dont le veau est Takchaca, et dont le vase est une gourde, tirent aussi le lait de la Terre, et ce lait pour eux est du poison. O fils de Bharata, c'est Érâvata, ou le fier Dhritarâchtra [7], qui doit, pour ces êtres redoutables, immenses, vigoureux, traire le lait qui est leur nourriture, leur espoir, leur force, leur ressource.

Les Asouras, dans un vase de fer, reçoivent également le lait de la Terre,

[4] Le vase désigne la qualité particulière qui distingue chaque ordre, le titre auquel la Terre lui accorde sa nourriture. Les Richis s'occupent des sacrifices qui sont accompagnés de chants.

[5] On se rappelle qu'Indra, roi des Dévas, est un Âditya ou une forme du soleil, ainsi que Savitri: il n'est pas étonnant que le vase des Dévas soit d'or.

[6] Les Pitris habitent la lune: ce qui explique pour quelle raison leur vase est d'argent. Nous avons déjà vu qu'on appelle *swadhâ* la nourriture offerte aux mânes dans les sacrifices.

[7] Ici, comme dans les deux paragraphes suivants, le texte semble désigner deux personnes pour l'emploi de celui qui trait la vache. Mais peut-être les mots que j'ai pris pour des noms propres ne sont-ils que des épithètes.

qui pour eux est la magie [8], funeste à leurs ennemis. Virotchana, fils de Prahrâda, est leur veau; et, pour traire le lait, ils ont le Dêtya Madhou, ou Dwimoûrddhan, leur prêtre. C'est sur la magie que les Asouras fondent leur puissance : c'est là leur science particulière; c'est par là qu'ils excellent.

O grand roi, dans un vase de terre non cuite [9], les pieux Yakchas prennent le lait de la Terre; et ce lait pour eux, c'est le pouvoir d'être invisibles et immortels. Leur veau est Vêsravana; celui qui tire pour eux le lait est Radjatanâbha [10], père de Manivara, ou Trisircha, fils d'Yakcha, grand par sa force, grand par sa pénitence. C'est ce lait qui les soutient; c'est cette prérogative qui fait leur mérite.

Les Râkchasas et les Pisâtchas s'approchent ensuite pour traire la Terre. Leur vase est un crâne : ce sont des débris de cadavres qui font leur nourriture. Leur veau est Soumâlin, ô fils de Courou; le sang est leur lait, que Radjatanâbha est chargé de traire; et c'est de ce lait que se nourrissent les Râkchasas, les Yakchas, pareils aux immortels, les Pisâtchas, et tous les Bhoûtas.

Les Gandharvas et les Apsarâs font couler le lait de la Terre dans une coupe de lotus; à l'entour s'exhalent de suaves parfums. Leur veau est Tchitraratha; et celui qui tire pour eux le lait, c'est Souroutchi, prince puissant, courageux parmi les Gandharvas, et pareil au soleil.

Les montagnes aussi prennent le lait de la Terre. Leur vase est le rocher même dont elles sont formées, et dans ce vase sont les plus belles plantes et les pierres les plus précieuses. Leur veau est l'Himâlaya; c'est le grand Mérou [11] qui doit traire le lait.

Enfin la Terre donne son lait aux arbres et aux plantes, dont la coupe est de *palâsa* [12] et renferme l'heureuse qualité qu'ils ont de repousser après

[8] Les Asouras sont renommés dans les poëmes sanscrits pour leur habileté dans les arts magiques. De là vient que quelques personnes, qui ne voient que les mots, ont cru retrouver les Assyriens dans les Asouras, se rappelant que les Chaldéens, peuple de l'Assyrie, étaient fameux sous ce rapport.

[9] आमपात्र (*âmapâtra*).

[10] Ce mot va se reproduire dans le paragraphe suivant, ainsi que le mot *Yakchas* : ce qui est un grand défaut d'exactitude, que le traducteur est obligé de reproduire.

[11] Montagne fabuleuse que les Indiens placent dans la grande Tartarie.

[12] C'est le *butea frondosa*.

avoir été coupés ou brûlés. Le Sâla [13], couvert de fleurs, est chargé de traire le lait, et c'est le Plakcha [14] qui est leur veau.

Ainsi la Terre qui contient et produit tout, la Terre, source de toute pureté, est le siége et la matrice de tous les êtres animés et inanimés. Donnant à chacun, selon ses besoins, un lait nourricier, elle se nourrit elle-même aussi de ce lait, et produit de son sein toute espèce de moisson. Elle fut de tous côtés bornée par la mer, et reçut le nom de *Médinî*, quand elle fut engraissée de la moelle (*médas*) de Madhou et de Kêtabha. Ce nom est connu de ceux qui étudient les livres sacrés. Mais quand elle consentit à devenir fille de Prithou, on lui donna le nom de *Prithivî*. C'est ce prince qui la divisa; c'est par lui qu'elle fut purifiée, et qu'elle se couvrit de fruits; c'est de lui qu'elle reçut son bonheur et sa couronne de villes et de cités.

O le meilleur des rois, tel fut le grand Prithou; sans contredit il mérite les hommages et le respect de tous les êtres divers. Les Brahmanes eux-mêmes, instruits dans les Vèdes et les Védângas [15], les Brahmanes, si bien partagés dans la création, doivent honorer Prithou, source éternelle de la science divine. Les princes de la terre, élevés au-dessus des autres mortels et avides de domination, doivent honorer Prithou, roi des rois, auguste fils de Véna. Les guerriers invincibles, qui désirent la victoire dans les combats, doivent aussi honorer Prithou qui fut le premier roi guerrier. Celui qui marche au combat en célébrant le nom du roi Prithou, traverse heureusement les champs de bataille les plus terribles et s'y couvre de gloire. Les Vèsyas riches et opulents, occupés de leurs affaires, doivent également honorer l'illustre Prithou, qui assura jadis la subsistance des hommes. Les Soûdras eux-mêmes, purifiés par la dévotion, les Soûdras, serviteurs des trois autres castes, doivent honorer le noble Prithou, qui établit l'ordre sur la terre.

Je viens de te dire en détail quels sont les veaux de la vache divine, quels sont ceux qui sont chargés de la traire, dans quels vases son lait est reçu. Quel récit veux-tu maintenant que je te fasse?

[13] Le *sâla* est le *shorea robusta* (sâl tree).

[14] C'est le *ficus religiosa*. Voyez lect. précéd.

[15] Les Védângas signifient *membres des Vèdes*; on appelle ainsi certains livres destinés à l'explication des Vèdes, et nécessaires pour en compléter la connaissance. On comptait six Védângas: le Sikchâ, éléments du langage; le Calpa, livre des rites; le Vyâcarana, grammaire; le Tchhandas, prosodie; le Djyotis, astronomie; le Nirouctî, explication des mots et des phrases difficiles qui peuvent se rencontrer dans l'interprétation des Vèdes.

SEPTIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DES RÈGNES DES MANOUS.

Djanamédjaya dit :

Saint pénitent, donne-moi des détails sur tous les Manwantaras[1], et sur l'époque de leur première création. Combien y a-t-il de Manous? Combien de temps dure un Manwantara? Voilà des choses, ô pieux Brahmane, que je désire apprendre de toi.

Vêsampâyana répondit :

O fils de Courou, pour te donner sur les Manwantaras les détails que tu demandes, il faudrait un récit qui durerait cent ans : encore ne suffirait-il point. Je vais seulement t'en instruire d'une manière sommaire.

Il y a quatorze Manous, passés, présents et futurs : on les nomme Swâyambhouva, Swârotchicha, Outtama, Tâmasa, Rêvata, Tchâkchoucha, Vê-

[1] Un Manwantara est la quatorzième partie d'un Calpa, grande division astronomique, sur laquelle le savant Bentley a fait un mémoire intéressant que l'on peut voir dans les Recherches asiatiques, t. VIII. Voyez aussi le Quarterly oriental Magazine, n. X, Avril — Juin 1826. Bentley distingue le Manwantara poétique ou Pôranique, et le Manwantara astronomique. Il paraît que le premier est une division du temps d'après la révolution de Saturne ou de Jupiter : l'autre est une invention de l'astronome Maya, qui le fait commencer au temps où toutes les planètes étaient en conjonction dans le Bélier. On les a confondus ; ce qui a donné de la chronologie indienne, assise sur de pareilles bases, une assez mauvaise opinion. En tout cas, ce chapitre est de la plus grande importance : car, si l'on parvient jamais à restituer la sphère indienne, tous les noms cités ici trouveront leur place. L'inexactitude des manuscrits m'a donné un peu de peine ; j'avais à cœur de mettre de l'ordre dans cette matière. Il y avait trois points qu'il était nécessaire de déterminer : le nom des Richis, appelés *Saptarchis* ; la distinction des dieux régents de chaque Manwantara ; et enfin la mention des enfants de chaque Manou. J'indiquerai au lecteur les endroits sur lesquels j'ai pu conserver quelques doutes. Quelle fonction remplissait chacun de ces personnages ? A quel besoin astronomique répondait-il ? Je ne saurais le dire : je rassemble des matériaux pour les savants, et ma seule ambition est de les donner exacts. *Fungor vice cotis..... exsors ipse secandi.*

vaswata, le présent Manou, Sâvarna, Bhôtya, Rôtchya [2], et les quatre Mérou-sâvarnas. Tels sont les Manous eux-mêmes : voici maintenant les noms de leurs enfants, des Richis et des dieux qui les accompagnent.

Marîtchi, le divin Atri, Angiras, Poulaha, Cratou, Poulastya, Vasichtha, ces sept fils de Brahmâ, qui, fixés dans la région du nord, sont appelés *Saptarchis*, et les Yâmas, voilà les Richis et les dieux du Manwantara de Swâyambhouva. Ce dernier eut dix fils, forts et puissants : Agnîdhra, Agnibâhou, Médhâ, Médhâtithi, Vasou, Djyotichmân, Dyoutimân, Havya, Savana et Satra. Ce fut là le premier Manwantara.

Ôrwa, le fils de Vasichtha, Stamba, Casyapa, Prâna, Vrihaspati, le pénitent Atri et Tchyavana, ce sont là les saints Maharchis, qui, selon Vâyou [3], existèrent sous le règne de Swârotchicha : les dieux de ce Manwantara furent les Touchitas. Havirdha, Soucriti, Djyotis, Âpa, Moûrtti, Ayas, Prathita, Nabhasya, Nabha, Oûrdja, tels furent les nobles enfants de Swârotchicha, renommés pour leur valeur et leur puissance. Ainsi se compose le second Manwantara.

Dans le troisième Manwantara parurent, comme Saptarchis, les fils de Vasichtha, de son nom appelés *Vâsichthas* [4], les fils d'Hiranyagarbha, et les illustres enfants d'Oûrdja [5]. Le Manou Outtama eut dix enfants, remplis de grâces et d'agréments : Icha, Oûrdja, Taroûrdja, Madhou, Mâdhava, Soutchi, Soucra, Saha, Nabhasya et Nabha. Les dieux attachés à ce Manwantara se nomment les *Bhânous*.

Les Pourânas donnent pour Saptarchis au règne de Tâmasa le quatrième Manou, Câvya, Prithou, Agni, Djahnou, Dhâtri, Capîvân et Acapîvân. Les dieux de cet âge furent les Satyas. Tâmasa eut aussi dix fils, Dyouti, Tapasya, Soutapas, Tapomoûla, Tapodhana, Taporati, Acalmâcha, Tanwin, Dhanwin et Parantapa. C'est Vâyou qui a raconté l'histoire de ces personnages, lesquels ont illustré le quatrième Manwantara.

[1] Ce n'est pas l'ordre dans lequel les Manous doivent être présentés : Bhôtya et Rôtchya sont les derniers, comme on le verra plus bas. Je remarque que Manéthon compte quatorze dynasties chez les Égyptiens. Mais les lois de Manou ne parlent que de sept Manous.

[2] Je crois que par ce mot on désigne le Vâyou-pourâna. On le verra souvent cité ainsi.

[3] Nous avons déjà vu que la manière d'exprimer grammaticalement la descendance consiste à allonger la voyelle de la première syllabe du mot. Vâsichtha est le descendant de Vasichtha.

[4] Le texte ne cite point le nom de ces personnages.

Védabâhou [6], Yadoudhra, le Mouni Védasiras, Hiranyaroman, Pardjanya, Oûrddhwabâhou, fils de Soma, et Satyanétra, fils d'Atri, voilà les sept Richis du cinquième Manwantara, dont les dieux furent les Pracritis, dépourvus de colère et de passion, (avec Pâriplava et Rêbhya) [7]. Les fils du Manou Rêvata furent Dhritimân, Avyaya, Youcta, Tatwadarsin, Niroutsaca, Âranya, Pracâsa, Nirmoha, Satyavân et Çavi.

Pour le sixième Manwantara, les sept Richis sont Bhrigou, Nabha, Vivaswân, Soudhâman, Viradjas, Atinâman et Sahichnou; les dieux qui président à cet âge sont les cinq ordres de Dévas, nommés les *Âdyas*, les *Ribhous*, les *Prithoucas*, les *Divôcasas* et les *Lékhas* [8], ainsi que les grands Maharchis, nés d'Angiras. O grand roi, ce Manou, qui était Tchâkchoucha, eut dix fils, tels qu'Oûrou et les autres, qui du nom de leur mère Nadwalâ, sont appelés *Nâdwalêyas*.

Il eut pour successeur Vêvaswata [9], dont les sept Richis sont Atri, le divin Vasichtha, le grand Casyapa, Gotama, Bharadhwadja, Viswâmitra, et Djamadagni, fils vénérable de l'illustre Ritchica. Ce Manwantara a pour dieux les Sâdhyas, les Viswas, les Roudras, les Vasous, les Marouts, les Âdityas et les deux Aswins. Des dix enfants du Manou Vêvaswata, le plus célèbre est Ikchwâcou.

Ces Maharchis, brillants de gloire, dont je viens de te dire les noms, ont eu des fils et des petits-fils, qui sont les régents de toutes les contrées du ciel. Dans chaque Manwantara, ils apparaissent pour accomplir leurs devoirs au poste qui leur est fixé, et pour y garder le monde. A la fin de la révolution céleste, après avoir rempli leur tâche, ils se retirent dans le ciel au

[6] Le manuscrit de M. Tod porte *Dévabâhou*.

[7] Ce passage m'a embarrassé : je serais tenté de le regarder comme interpolé. Qu'est-ce que Pâriplava ? qu'est-ce que Rêbhya ? Sont-ce des noms de ces dieux Pracritis ? sont-ce des noms de Richis qu'il faut ajouter à la liste de ces dieux ? L'auteur ne s'explique pas davantage. Au lieu de *Satyavân* et de *Cavi*, le manuscrit de M. Tod donne *Satiavâk* et *Dhriti*.

[8] Le texte porte qu'il y a cinq ordres (*gana*) de dieux : quant aux cinq noms que l'auteur m'a semblé ensuite assigner à ces ordres, il y en a deux qui sont hors de doute, savoir, le nom des Ribhous et celui des Lékhas ; mais les trois autres ne sont peut-être que des épithètes. Un manuscrit porte *Âpyas* au lieu d'*Âdyas*. Les dix fils du Manou Tchâkchoucha ont été nommés au commencement de la deuxième lecture, où se trouve leur généalogie. Voyez page 9.

[9] Ce Vêvaswata, c'est-à-dire fils de Vivaswân ou du soleil, ne doit pas être confondu avec Vêvaswata ou Yama, qui plus bas est le père du Manou Sâvarna. Pour les deux Aswins et les enfants de ce Manou, voyez lect. IX et X.

séjour éternel de Brahmâ [10]. Alors d'autres se soumettant aux mêmes règles de pénitence, viennent occuper leur place.

Tel est l'ordre dans lequel sont arrivés les Manous passés et le Manou présent. Il y en a encore sept qui ne sont point venus.

Je te dirai d'abord les noms des sept Maharchis qui doivent apparaître au ciel sous le règne du Manou Sâvarna : ce sont Râma [11], Vyâsa, Dîptimân, fils d'Atri, le petit-fils de Bharadhwadja, le brillant Aswatthâman, fils de Drona, Gôtama, surnommé Saradwân, fils de Gotama, Gâlava, fils de Côsica [12], et Rourou, fils de Casyapa. Voilà les Saptarchis futurs de ce Manwantara, Mounis pieux et riches de mérites, auteurs de saintes prières, et qui ont obtenu par leur naissance, leurs austérités et leur dévotion, la première place dans le monde de Brahmâ, où ils brillent autant que lui, décorés du nom de *Brahmarchis*. Ils ont la connaissance du présent, du passé et de l'avenir: par la perfection de leur pénitence, par la sagesse et la convenance de leurs pensées, par la sainteté de leurs œuvres, ils se sont élevés à ce rang suprême d'où ils veillent sur toute la nature. Gloire à ces vénérables maîtres, dignes de nos respects par leur âge, leur piété, leur puissance, leurs hautes fonctions, leur science, leurs actions qui frappent tous les regards, et leur nom-

[10] Je crois devoir prévenir le lecteur que ce passage est traduit, contre mon habitude, d'une manière générale, et qu'il y a dans le texte un mot dont je n'ai pu me rendre compte. On dit que les Saptarchis सप्त सप्तकाः, c'est-à-dire les sept personnages appartenant à une classe qui compte sept individus, viennent dans chaque Manwantara remplir leur place; quand le Manwantara est fini, ils se retirent. Mais ici le texte porte qu'il n'y en a que quatre qui s'en vont, चत्वारः सप्तकाः. Ce mot चत्वारः m'embarrasse. D'où vient que trois resteraient après les autres ? Que deviendraient-ils ensuite ? L'auteur n'en dit rien. Veut-il faire entendre que des sept étoiles qui forment la grande Ourse, dans la position du ciel indiquée, quatre sont déjà cachées ? Comme un Manwantara est composé de deux parties, ainsi qu'on le verra dans la lecture suivante, à la fin du jour de Brahmâ, quatre Richis pourraient se retirer, et les trois autres à la fin de la nuit, autrement appelée le *Sandhyâ* ou la fin du Calpa. Que l'on traduise *sapta saptacâh* par $7 \times 7 = 49$, et *tchatwârah saptacâh* par $4 \times 7 = 28$, la difficulté sera la même. Ces quarante-neuf personnages seront les régents de l'aire des vents. Mais pourquoi n'y aurait-il que vingt-huit de ces régents qui s'en iraient à la fin du Manwantara ? Je n'ai point encore de solution pour cette difficulté. Je me contenterai de dire que dans le IX^e volume des Recherches asiatiques, pag. 83 et 358, il est parlé d'une période astronomique des sept Richis, qui dure 2,700 ans; on y voit aussi que chacun de ces Richis préside à chaque astérisme pendant cent ans.

[11] Ce Râma est celui qu'on appelle *Parasourâma*.

[12] C'est le personnage appelé *Viswâmitra*.

breuse postérité ! Dans le Crita [13] et les autres âges qui suivront, ces illustres et vertueux Saptarchis propageront le respect pour les castes et les sages distinctions de la vie de l'homme régénéré [14]. Leur race se multipliera, féconde en pieux personnages, qui par leurs *mantras* [15] et leurs *brâhmanas* chercheront à réchauffer le zèle affaibli. Implorés par ceux qui auront besoin de leur secours, ces Saptarchis les combleront de faveurs, et prouveront que ni l'âge ni le temps n'influent sur leur puissance.

O fils de Bharata, je te dirai maintenant les noms des dix enfants futurs du Manou Sâvarna : Varivân, Avarivân, Sammata, Dhritimân, Vasou, Varichnou, Ârya, Dhrichnou, Vadjra et Soumati.

Voici les sept Mounis [16] du règne du premier Mérousâvarna, surnommé *Rohita* : Médhâtithi, fils de Poulastya, Vasou, fils de Casyapa, Djyotichmân, fils de Bhrigou, Dyoutimân, fils d'Angiras [17], Savana, fils de Vasichtha, Routchyavâhana, fils d'Atri, et Satya, fils de Poulaha. Sous ce Manwantara il y aura trois ordres de Dévas, fils de Dakcha. Les fils de ce Manou seront Dhrichtakétou, Pantchahotra, Nirâcriti, Prîthou, Sravas, Bhoûri, Dyoumna, Richica, Vrihata, Gaya.

Dans le dixième Manwantara présidé par le second Mérousâvarna, on verra comme Saptarchis Havichmân, fils de Poulaha, Soucriti, fils de Bhrigou, Âpomoûrtti, fils d'Atri, Achtama, fils de Vasichtha, Prâptati, fils de Poulastya, Nabhoga, fils de Casyapa, et le pieux Nabhasa, fils d'Angiras. Deux ordres de dieux y apparaîtront. Les dix fils de ce Manou seront Outtamôdjas, Coulisadja, Vîryavân, Satânica, Nirâmitra, Vrichaséna, Djayadratha, Bhoûri, Dyoumna et Souvartchas.

[13] Ainsi s'appelle le premier des quatre âges du monde.

[14] Cette périphrase rend le mot आश्रम. La vie de l'Indien est partagée en quatre conditions : Brahmatchârin, élève ; Grihastha, maître de maison ; Vanaprastha, ermite ; Bhikchou, vivant d'aumône. Voyez sur ce point les Lois de Manou.

[15] Les Védes contiennent deux parties : les *mantras*, invocations ou prières ; et les *brâhmanas*, instructions et commentaires, la partie théologique.

[16] Ces détails relatifs aux six derniers Manous ne se trouvent que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale, généralement peu correct.

[17] A l'occasion de ce mot *Angiras*, je ferai remarquer qu'il faut distinguer les noms de famille des noms patronymiques. Ces derniers prennent la voyelle longue à leur première syllabe : Ângirasa est le fils d'Angiras ; Bhârata, le fils ou le descendant de Bharata : mais Angiras ou Bharata peut signifier un membre de la famille des Angiras ou des Bharatas.

Les Saptarchis du onzième Manou, autrement du troisième Mérousâvarna, seront Havichmân, fils de Casyapa, et Havichmân, fils de Bhrigou, Tarouna, fils d'Atri, Tanaya, fils de Vasichtha, Tchâroudhichnya, fils d'Angiras, Nistchara, fils de Poulastya, et Agnitédjas, fils de Poulaha. A ce règne présideront trois ordres de dieux, fils de Brahmâ. Ce Manou n'aura que neuf fils, Sarwatraga, Soudharman, Devânica, Kchéma, Dhanwan, Dridha, Âyous, Âdarsa et Pandaca.

Le quatrième Mérousâvarna aura pour Saptarchis Dyouti, fils de Vasichtha, Soutapas, fils d'Atri, Tapasomoûrtti, fils d'Angiras, Tapaswin, fils de Casyapa, Taposana, fils de Poulastya, Taporavi, fils de Poulaha, et Tapodhriti, fils de Bhrigou. Il sera accompagné de cinq ordres de Dévas, surnommés *Mânasas* et *Brahmâs*. Les fils de ce douzième Manou seront Dévavâyou, Adoûraswa, Dévasrechtha, Vidoûratha, Mitravân, Mitradéva, Mitraséna, Mitracrit, Mitrabâhou et Souvartchas.

Sous le treizième Manwantara, les Saptarchis seront Dhritimân, fils d'Angiras, Havyapa, fils de Poulastya, Satyadarsin, fils de Poulaha, Niroutsouca, fils de Bhrigou, Nichpracampa, fils d'Atri, Nirmoha, fils de Casyapa, et Soutapas, fils de Vasichtha. A son règne seront attachés (ainsi l'a dit Brahmâ) trois ordres de dieux. Les enfants du Manou fils de Routchi (autrement Rôtchya) seront Tchitraséna, Vitchitra, Tapodharma, Bhritha, Dhrita, Sounétra, Kchatravriddhi, Soutapas, Nirbhaya, Dridha.

Durant le quatorzième Manwantara, sous le Manou Bhôtya, on verra comme derniers Saptarchis Agnîdhra, fils de Casyapa, Mâgadha, fils de Poulastya, Atibâhou, fils de Bhrigou, Soutchi, fils d'Angiras, Youcta, fils d'Atri, Soucla, fils de Vasichtha, et Adjita, fils de Poulaha. Cinq ordres de Dévas accompagneront ce Manou, qui aura pour fils Taranga, Bhêravaghna, Tara, Sânougra, Abhimânin, Pravîra, Djichnou, Sancrandana, Tédjaswin et Sabala.

Le règne du Manou Bhôtya complétera le Calpa. O fils de Bharata, je viens de te donner quelques éclaircissements bien concis sur les sept Manwantaras qui sont déjà passés, et sur les sept autres qui doivent suivre. Il y aura cinq Manous surnommés *Sâvarnas* : l'un sera le fils de Vévaswata; les quatre autres seront petits-fils du patriarche Dakcha, et naîtront d'une de ses filles et de Brahmâ. Ils porteront le nom de *Mérousâvarna*, parce que par leur glorieuse pénitence ils auront brillé sur le sommet du Mérou. Le Manou Rôtchya sera ainsi nommé du patriarche Routchi, son père; et Bhô-

tya, autre fils de Routchi, recevra son nom de la divine Bhoûti, sa mère. O prince, les Manous sont rois du monde; ils sont chargés de protéger cette terre avec ses mers et ses cités; et quand la révolution de mille âges (*youga*) est achevée, leur pénitence se trouve parfaite, et les êtres sont absorbés avec eux (*samhâra*) dans Brahmâ.

L'homme qui étudie la nature d'un Calpa, et qui célèbre la gloire de ces Maharchis passés et futurs, voit croître son bonheur; il obtient une grande gloire et une longue vie.

HUITIÈME LECTURE.

DIVISION DES MANWANTARAS.

Djanamédjaya dit :

Savant Mouni, daigne me dire comment on compte un Manwantara et ses âges (*youga*), et quelle est la mesure d'un jour de Brahmâ.

Vêsampâyana répondit :

On distingue trois espèces de jours : jour humain (*lôkica*), jour de Manou (*mânava*), jour supérieur ou divin (*para*)[1]. Écoute, ô prince, les détails et les calculs que je vais te donner à ce sujet. Quinze Niméchas[2] font une Câchthâ; trente Câchthâs, une Calâ; trente Calâs, une heure (*mouhoûrtta*); trente Mouhoûrttas, un jour (*ahorâtra*)[3] mesuré par le cours de la lune et du soleil; mais c'est surtout la marche du soleil qu'il faut observer ici. Quinze jours forment un Pakcha; deux Pakchas, un mois; deux mois, une

[1] Le manuscrit de M. Tod ne parle que des jours humains et divins मानुषदैविक, les seuls dont il soit également fait mention dans les lois de Manou, lect. 1, sl. 55.

[2] *Nimécha* est l'espace de temps mesuré par un clin d'œil. Les lois de Manou, lect. 1, sl. 55, disent qu'il faut dix-huit Niméchas pour une Câchthâ.

[3] L'*ahorâtra* est le jour astronomique, le jour et la nuit.

saison (*ritou*) [4]. Une année renferme deux semestres appelés *ayanas* [5]; un Ayana, trois saisons (*ritou*). Des deux Ayanas, l'un est méridional et l'autre septentrional.

Le mois ainsi composé de deux Pakchas est reconnu par les savants pour tre un jour entier des Pitris, dont le Pakcha noir [6] est le jour, et le Pakchaê blanc la nuit. C'est pendant le Pakcha noir, qui est le jour des Pitris, qu'on célèbre le *sráddha* [7] en leur honneur.

Ce qui, suivant le calcul humain, est une révolution annuelle (*samvâtsara*), est un jour entier des dieux : l'Ayana septentrional est leur jour, l'Ayana méridional est leur nuit. C'est là ce que nous ont enseigné les sages et les savants.

Dix années des dieux font un jour de Manou; dix jours des dieux font un Pakcha de Manou; dix Pakchas des dieux, un mois de Manou; douze mois des dieux, une saison (*ritou*) de Manou : tel est le secret des hommes instruits.

Quatre mille années (*varcha*) composent l'âge (*youga*) appelé *Crita*. Le Sandhyâ et le Sandhyânsa [8] de cet âge sont chacun de quatre cents ans.

Le Trétâ est formé de trois mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, de trois cents chacun.

[4] Les Indiens comptent six saisons dont voici les noms : *sisira*, *vasanta* (printemps), *grîchma* (été), *varcha*, *sârada* (automne), *hémanta* (hiver).

[5] *Ayana* signifie *route* : c'est une moitié de l'écliptique coupée par l'équateur.

[6] Le mois lunaire est partagé en deux moitiés : le Pakcha noir est celui qui court de la pleine lune à la nouvelle; le Pakcha blanc va de la nouvelle à la pleine lune. Les Pitris ou mânes habitent le côté non éclairé de la lune, qui est divisée en seize parties appelées *calâs*; et comme on croit que la lune est le réservoir de l'ambroisie, on suppose que, chaque jour de son déclin, les Pitris et les dieux prennent une de ces parties.

[7] On appelle *sráddha* les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur des mânes. Voyez les Lois de Manou. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tome VII.

[8] Le *Sandhyâ* est une période de temps qui s'écoule au commencement de chaque âge. Ce mot signifie *crépuscule*. On distingue le crépuscule du matin, qui précède l'Youga, et le crépuscule qui le suit : c'est ce crépuscule du soir qu'on appelle aussi *Sandhyânsa*, ou partie du Sandhyâ. Au lieu de Sandhyâ, on dit encore *Sandhi*, qui signifie *nœud*, *conjonction*. On peut remarquer, sur l'emploi du mot *youga*, que c'est un âge simple, comme le Crita ou le Trétâ, etc., ou bien la réunion des quatre âges : dans ce dernier sens on l'appelle encore *mahâyouga* ou grand Youga. Voici le calcul pour retrouver les douze mille années divines.

Crépuscule du matin, ou Sandhyâ du Crita	400
Crita-youga	4,000
Crépuscule du soir, ou Sandhyânsa	400
Crépuscule du matin ou Sandhyâ du Trétâ	300
Trétâ-youga	3,000
Sandhyânsa	300
Sandhyâ du Dwâpara	200
A reporter	8,600

Le Dwâpara renferme deux mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, chacun deux cents.

Les sages assignent mille ans au Cali, et cent ans à son Sandhyâ, comme à son Sandhyânsa.

Telle est la division des quatre âges (*youga*) appelés *Crita*, *Trétâ*, *Dwâpara* et *Cali*, en douze mille années divines. Or nos maîtres nous ont appris que soixante et onze périodes de quatre âges forment un Manwantara. Le règne d'un Manou se partage aussi en deux Ayanas, l'un méridional, l'autre septentrional. Lorsque les deux Ayanas d'un Manou sont finis, un autre Manou survient, et subsiste autant de temps que ceux qui l'ont précédé. Quand un de ces règnes est terminé, l'année (*samvatsara*) de Manou est finie. Voilà aussi la révolution de temps que le Mouni, qui voit la vérité, appelle un jour de Brahmâ, et qu'on désigne sous le nom de *Calpa*[9].

Les savants donnent encore le nom de nuit de Brahmâ à une période de mille âges (*youga*)[10], pendant lesquels la terre est submergée avec ses montagnes, ses bois et ses forêts. Au bout de ces mille âges, le jour complet

Report	8,600
Dwâpara-youga	2,000
Sandhyânsa	200
Sandhyâ du Cali	100
Cali-youga	1,000
Sandhyânsa	100
	12,000

Une note écrite en sanscrit en marge du manuscrit bengali, et qui s'accorde avec les calculs de Bentley, estime ces années divines en années communes, de cette manière :

Crita, ou Satya-youga	1,728,000
Trétâ	1,296,000
Dwâpara	864,000
Cali	432,000
En multipliant ce nombre	4,320,000
par 71 Mahâyougas qui composent le Manwantara, on obtient.	71
	306,720,000
On y ajoute le Sandhyâ नि: शेषकल्प	1,728,000
Ce qui porte le total d'un Manwantara à	308,448,000

Le calcul des quatorze Manwantaras, en y comprenant un Sandhyâ, donne l'énorme somme de 4,320,000,000 d'années. Voyez dans le Mémoire de Bentley, la manière dont il réduit tous ces calculs exagérés, et comment un Mahâyouga peut n'être plus qu'une période de cinq ans.

[9] Je ferai remarquer qu'il faut aussi distinguer deux espèces de Calpa ; il y a les Calpas particuliers, composés de la somme des 71 Mahâyougas ; il y a encore le grand Calpa, composé des 14 Manwantaras. Il n'est ici question que d'un Calpa particulier.

[10] Quelle est l'espèce de ces Yougas ? Comment les suppute-t-on ? car ce mot a une acception spéciale, comme il a aussi une signification vague et indéterminée. Je dirai que l'usage, pour ce complément du Calpa, नि: शेषकल्प, est de le compter comme le Satya-youga. Ce complément du Calpa porte aussi le nom de *Sandhyâ* ou de *Sandhi* : car il sert à joindre les deux périodes ; il sert de crépuscule de nuit à l'une, et de crépuscule de jour à l'au-

de Brahmâ est terminé ; ce complément est appelé *la fin du Calpa*. Ces soixante et onze périodes renfermant chacune, comme nous l'avons dit, les quatre âges Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, et de plus cette dernière addition, composent un Manwantara.

Il y a quatorze Manous, dont les Vèdes et tous les Pourânas célèbrent la gloire. Brillant d'un éclat radieux, ils sont les pères de tous les êtres ; et publier leurs mérites, c'est pour nous une source de prospérités. A la fin de chaque Manwantara survient une destruction générale (*samhâra*) ; après cette destruction arrive une nouvelle création. Je parlerais cent ans, qu'il ne me serait pas possible de décrire ces règnes successifs des Manous, ramenant tour à tour la naissance et la fin des êtres. O fils de Bharata, le moment de la destruction arrive, quand les dieux du Manwantara et les Saptarchis, tous d'une pénitence, d'une dévotion, d'une science accomplie, s'arrêtent et cessent enfin d'agir : c'est-à-dire à l'époque où les mille âges de la fin du Calpa sont achevés.

Cependant tous les êtres brûlés par l'ardeur du soleil, précédés de Brahmâ et des Âdityas, sont entrés en Nârâyana, qui est Hari, vénérable maître de la dévotion, dieu qui n'est point né et qui s'unit à la matière (*kchêtradjna*), qui à la fin de tous les Calpas devient le créateur de la nature entière, dieu éternel et spirituel (*avyacta*), de qui dépend tout ce monde. [11] Sur l'univers règne une nuit profonde : tout n'est qu'une mer [12], au sein de laquelle est Nârâyana. Cette nuit est celle de Brahmâ ; comme on l'a dit, elle dure mille âges (*youga*), pendant lesquels le dieu est livré au sommeil. Enfin l'aïeul des mondes se réveille : alors il songe à la création, et s'occupe aussitôt du grand œuvre. Ainsi le racontent les Pourânas : ce monde est produit, formé

tre. Voilà aussi pour quelle raison on l'appelle la nuit de Brahmâ.

[11] Depuis cet endroit jusqu'à l'alinéa suivant, ce passage n'est que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

[12] J'ai déjà dit que la poésie s'était emparée de l'idée de cette période des Manous pour représenter la révolution annuelle. L'automne des Indiens amène des inondations que l'exagération poétique dépeint comme une vaste mer : la nature alors est en quelque sorte assoupie, et elle se réveille ensuite au printemps, qui est comme l'époque d'une nouvelle création. C'est à peu près depuis juillet jusqu'à novembre que dure cette saison des pluies. Voyez, dans le troisième acte du Moudrâ-Râkchasa, le chant de la scène de Tchandragoupta et de Tchânakya. Quant au Mahâyouga, on ne peut douter qu'il ne représente l'année, puisqu'il est dit que le Satya commence au troisième jour de la lune de Visâkha (avril), et le Cali au quinzième de la lune de Mâgha (janvier).

par lui. Partout il rétablit l'ordre; les siéges où doivent se placer les dieux sont relevés; les êtres brûlés par les rayons du soleil, les Dévarchis, les Yakchas, les Gandharvas, les Pisâtchas, les serpents, les Râkchasas, renaissent successivement. Comme on voit au printemps les divers bourgeons des plantes, ainsi à la fin de la nuit de Brahmâ apparaît de nouveau toute la création. Au moment où l'auteur de la nature se manifeste lui-même au dehors, les Manous, les dieux et les Maharchis qui étaient en lui se montrent aussi pour se remettre à leur travail éternel, toujours saints, toujours vigilants. A cette nuit de mille âges (*youga*), le dieu, qui connaît le compte du temps, fait ainsi succéder le jour; ainsi ce dieu des dieux, Nârâyana, Hari, invisible de sa nature, visible par sa création (*vyactâvyacta*), produit alternativement et détruit le monde.

O grand roi, je te raconterai maintenant la naissance du Manou Vêvaswata, qui est le présent Manou. C'est de sa race que sont descendus les Vrichnis, dans la famille desquels est né le puissant Hari pour la perte des Asouras et le salut du monde.

NEUVIÈME LECTURE.

NAISSANCE DU MANOU VÊVASWATA.

Vêsampâyana dit :

O prince invincible, de Casyapa et d'une fille de Dakcha naquit Vivaswân[1]:

[1] Nous avons vu, lect. III, que Vivaswân était le nom de l'un des douze Âdityas, qui représentent les douze mois de l'année : c'est donc le soleil présidant à l'un des mois. Mais ici c'est un des noms du soleil, qui s'appelle ordinairement *Soûrya*, et qu'on surnomme encore *Vivaswân*, *Âditya*, *Mârtânda*, *Vibhâvasou*, etc. Pour plus de clarté, je n'ai employé que le mot *Vivaswân*. Le lecteur va trouver dans ce chapitre une histoire allégorique, et je laisse à sa sagacité à en expliquer tous les détails. Qu'il se rappelle seulement qu'Yama est le régent du midi. Qu'il sache aussi que la première des constellations lunaires est Aswinî, représentée par une tête de cheval, et que l'on retrouve dans trois étoiles de la tête du Bélier : on appelle encore cette constellation *Badavâ*, mot qui signifie *jument*.

il épousa Sandjnâ, fille de Twachtri, que l'on connaît encore dans les trois mondes sous le nom de *Sourénou*. Sandjnâ, jeune, belle et pieuse, devint donc la femme du dieu qui est surnommé *Mârtânda* : mais elle ne pouvait se faire à la forme de son époux, Âditya brûlant, qui, sortant de l'œuf du monde, avait le corps tout rouge de flammes, et fort peu attrayant. Cependant Casyapa, ignorant l'effet de ces feux, heureux de revoir son fils, s'écriait avec amour : « Il n'est pas mort, mon poussin ! » C'est de ce mot que Vivaswân a été nommé *Mârtânda* [1]. Mais sa chaleur extrême et continuelle accablait les trois mondes. Ce dieu puissant eut de Sandjnâ trois enfants, une fille et deux fils, qui devinrent, ô fils de Courou, d'illustres patriarches : ce fut le Manou Vêvaswata d'abord ; puis deux jumeaux, le dieu qui préside aux Srâddhas, Yama, et sa sœur Yamounâ.

Sandjnâ, voyant les traits noirs et défigurés de son époux, ne put supporter plus longtemps la douleur qu'elle éprouvait. Elle forma une figure qui portait sa propre ressemblance et sa couleur (*savarnâ*). C'était précisément son ombre (*tchhâyâ*), devenue par un pouvoir magique une autre elle-même. Tchhâyâ, saluant Sandjnâ avec respect, lui parla en ces termes : « O la plus « belle et la plus aimable des femmes, que dois-je faire ? Commandez, je suis « prête à obéir à vos ordres. »

« C'est bien, lui dit Sandjnâ, écoute-moi. Je vais me retirer dans la de- « meure de mon père. Reste ici sans crainte à ma place : prends soin pour « moi de ces deux garçons, et de cette jeune et charmante fille. Et surtout « sois discrète. » « Allez, déesse, lui répondit Tchhâyâ ; un jour peut-être, « m'échappant du lieu où je suis confinée pour me diriger de votre côté, « j'irai vous raconter toute l'aventure. Allez, et soyez heureuse. » Sandjnâ, après avoir donné toutes ses instructions à Tchhâyâ, qu'on appelle aujourd'hui *Savarnâ*, se rendit auprès de son père, confuse et cependant toujours vertueuse. Twachtri lui fit des reproches en la voyant. « Retourne auprès « de ton mari, » lui dit-il plusieurs fois. Alors cachant sa forme sous celle

[1] Ce passage est fort concis, et j'ai été obligé de recourir à quelques conjectures. On donne au soleil l'épithète de अण्डस्थ, c'est-à-dire *qui se tient dans l'œuf* ; je suppose que cet œuf est celui qui représente le monde. J'ai donc traduit ce mot par *poussin*. *Œuf mort* se dit *mritânda* ; d'après la règle déjà citée, sur la manière d'indiquer la filiation, la voyelle de la première syllabe est allongée ; ainsi *Mârtânda* signifie *fils de Mritânda*, c'est-à-dire, *sorti de cet œuf que l'on avait cru mort.*

d'une cavale, cette épouse fugitive et excusable se rendit dans les régions septentrionales, où tranquillement elle errait sur le gazon.

Cependant Vivâswân, trompé par l'apparence de l'autre Sandjnâ, eut d'elle un fils qui fut tout le portrait de son père, et qui ressemblait au Manou Vêvaswata son aîné. Or, ce fils fut le Manou que l'on a nommé *Sâvarna*. Tchhâyâ donna encore le jour à celui qui porta le nom de *Sanéstchara*. C'étaient là les propres enfants de la terrestre[1] Sandjnâ : aussi leur témoignait-elle une grande tendresse, et elle semblait négliger les aînés. Le Manou Vêvaswata supportait cette préférence avec tranquillité : il n'en était pas de même d'Yama. Un jour, dans sa colère, sans trop savoir ce qu'il faisait, celui-ci menaça Tchhâyâ d'un coup de pied. La mère de Sâvarna, irritée, maudit Yama : « Que ton pied se « détache et tombe ! » s'écria-t-elle avec emportement. Yama se présenta avec respect devant son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Les paroles de la fausse Sandjnâ le tourmentaient, et il craignait l'effet de son imprécation. « Détournez de moi sa malédiction, disait-il à Vivaswân. Une mère doit « traiter tous ses enfants avec une égale tendresse ; et elle, elle nous repousse « et n'aime que nos jeunes frères. Oui, j'ai levé le pied contre elle ; mais je « ne l'ai pas touchée[2]. J'ai été inconsidéré, insensé ; daignez me pardonner, « ô Seigneur, puissant maître du monde ! Ma mère m'a maudit ; mais empê- « chez, par votre protection, que je ne perde le pied. » « Mon enfant, lui ré- « pondit Vivaswân, ce sera sans doute une chose difficile. Tu connaissais les « règles du devoir, tu savais en quoi consistait le bien ; et cependant tu t'es « livré à l'emportement. Il n'est pas possible d'échapper à la malédiction de ta « mère. Pour qu'elle soit accomplie, je veux au moins que des vers, formés « dans ta jambe par ma chaleur, s'en détachent et tombent à terre. Ainsi sa « parole sera éludée, et ton pied sera sauvé. »

Cependant Vivaswân dit à celle qu'il croyait Sandjnâ : « Entre des enfants « qui se ressemblent, quel est le motif de votre préférence ? » Tchhâyâ s'abstint de répondre à Vivaswân. Alors le dieu, se recueillant en lui-même, par

[1] J'ai traduit littéralement पार्थिवी. Je ne veux faire perdre à mon lecteur aucun de ces petits détails, qui peuvent mener à quelque éclaircissement. Dans d'autres livres, on appelle encore cette femme निःक्षुभा (*Nikkchoubhâ*), *immobile*.

[2] Je me figure dans une sphère céleste un personnage, la jambe levée, à quelque distance d'un autre ; et le ridicule de ce conte s'évanouit. Cette jambe, qui est sur le point de tomber, ne désignerait-elle pas une étoile particulière, descendant vers l'horizon ?

la force de la dévotion (*yoga*)[5], vit toute la vérité : il voulait maudire cette femme, ô fils de Courou; mais il se retint. Tchhâyâ s'arrachait les cheveux de douleur; elle sentit qu'il était temps de parler, et révéla à Vivaswân tout ce qui s'était passé. A ce récit, le dieu irrité se rendit auprès de Twachtri. Celui-ci accueillant son gendre avec les honneurs accoutumés, chercha à calmer ses feux que la colère rendait encore plus ardents.

« Tes traits, lui dit-il, défigurés par l'excès de ton ardeur, ne brillent plus « du même éclat. Sandjnâ n'a pu supporter ta chaleur : retirée dans un bois, « elle se promène sur un gazon verdoyant. Tu peux la revoir aujourd'hui « même, cette épouse toujours vertueuse, toujours occupée d'exercices pieux. « Mais elle est cachée sous la forme d'une cavale, se nourrissant de feuillage, « maigre, et souffrante. Sa crinière est relevée et nouée à la manière des « pénitents[6]. Son esprit n'est rempli que de saintes pensées, et son corps trem« blant est comme le lac qui vient d'être agité par la trompe des éléphants. « Elle mérite nos respects aussi bien que nos éloges, pour l'ardeur de sa « piété. Cependant, ô dieu fort et puissant, écoute, et suis mon conseil, s'il « peut te convenir. Je veux te donner aujourd'hui une forme plus aimable. » Et en effet la figure de Vivaswân était singulièrement élargie par ses rayons, dont la déesse, quand elle habitait avec lui, s'était vue entièrement enveloppée. Vivaswân réfléchit beaucoup au discours de Twachtri, et à la fin consentit au changement qu'on lui proposait. Alors s'approchant de son gendre, Twachtri fit mouvoir une meule qui émoussa ses rayons aigus. Une fois privée de cet éclat importun, la figure du dieu devint de plus en plus brillante, et recouvra sa beauté ordinaire. Son visage fut d'abord couvert de sang; mais bientôt de sa face naquirent douze dieux[7], Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna,

[5] La méditation religieuse donne à l'homme, suivant les Indiens, un pouvoir surnaturel. Le dévot jouit dans ce moment d'une espèce de vision intérieure. Comment nous étonner de cette opinion, quand près de nous, en Écosse, on croit à la seconde vue?

[6] Cette espèce de coiffure s'appelle *djatâ*.

[7] Le poëte oublie que ces dieux sont déjà nés d'Aditi, et qu'il nous a raconté leur naissance. Il faut nous accoutumer à ces récits contradictoires. Voyez, en effet, ici même Vivaswân et Twachtri, c'est-à-dire le gendre et le beau-père, au nombre de ces dieux qu'ils viennent de créer. *Nil fuit unquàm sic impar sibi.* Cette opération de Twachtri donne lieu encore à un autre conte. La face du soleil était si douloureuse, que Twachtri fut obligé de la lui frotter avec les drogues qu'on emploie pour les contusions, et de l'envelopper : ce qui donnait à cet astre une figure large et pâle. Cette allégorie s'explique par le séjour du soleil dans le nord pendant six mois, du solstice d'hiver au solstice

Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri et Vichnou, qui n'est pas le moindre, quoiqu'il soit né le dernier. Vivaswân ne put retenir sa joie, en voyant ces Âdityas qui venaient de naître de lui-même. Twachtri lui présenta aussi des fleurs, des parfums, des bracelets, une aigrette brillante, et lui dit : « Maître des dieux, va maintenant rejoindre ton épouse, qui, changée en cavale, dans les régions du nord, étale sur le gazon des forêts ses formes gracieuses. » Le dieu l'aperçoit en effet, par l'effet de sa dévotion, telle que Twachtri la lui dépeignait; par l'éclat de sa pénitence [8] elle surpassait tous les êtres, et se promenait sans crainte sous la forme qu'elle avait choisie. Alors Vivaswân lui-même se change en cheval : il accourt, la déesse l'attend, tous deux sont ivres d'amour : le cheval impatient s'élance, et c'est dans la bouche de la cavale que s'accomplit le mystère de cet hymen merveilleux [9]. Celle-ci renifle, et sa narine devient le dépôt d'un germe divin, d'où naissent les deux Aswins, Nâsatya et Dasra, dieux qui président à la médecine, et fils du huitième Pradjâpati [10].

Vivaswân se montra bientôt après sous sa forme aimable et gracieuse à Sandjnâ, qui la vit et s'en réjouit. Yama, qui dans cette circonstance avait eu le plus à souffrir, devint Dharmarâdja, c'est-à-dire juge souverain, chargé de contenir les humains dans les régles du devoir [11] : dans cet emploi bril-

d'été, c'est-à-dire du mois de Mâgha au mois de Srâvana. C'est au moins ce que raconte le Bhavichyat-pourâna.

[8] Nous avons déjà dit que ce mot *pénitence* n'exprimait que le zèle avec lequel on remplit ses fonctions. Dans cette situation, Sandjnâ est devenue une constellation, *Aswinî*, et elle a par conséquent un devoir à remplir : c'est ce sens qu'il faudra toujours donner, dans le même cas, aux mots *pénitence* et *austérités*.

[9] Je n'aurais point reproduit ces infamies, si elles n'indiquaient la forme et la position relative de quelques constellations. Aswini porte aussi le nom de *Nâsicâ*, qui signifie *narine*. Il y a dans la mythologie grecque une métamorphose du dieu Saturne, et une autre de Neptune en cheval. Cérès se change en cavale, Neptune en cheval, et ils donnent le jour au cheval Arion. Saturne prit aussi cette forme, et eut de Philyre le centaure Chiron. Toutes ces fables ne sont que des allégories du même genre.

[10] Qu'est-ce que ce huitième Pradjâpati? En comptant le nombre des douze Âdityas, je trouve que Vivaswân est le huitième. Cependant à la troisième lecture, page 18, ces dieux sont nommés dans un autre ordre.

[11] *Dharmarâdja* signifie *roi de la justice*. On donne encore à ce mot une autre étymologie, comme s'il voulait dire *brillant par la justice*. Ce passage semble faire allusion à cette étymologie, car il signifie littéralement : *celui qui brille par la justice, fait briller les humains par la justice*. Yama est le roi des morts, chargé de surveiller la conduite des hommes pendant leur vie, de prononcer sur leur sort, de les punir ou de les récompenser. Le poëte a peut-être eu tort d'employer ici le mot *Pitris* : les Pitris sont les âmes des ancêtres habitant la lune, qui

lant, il est le roi des Pitris, et l'un des gardiens du monde. Un des fils de Tchhâyâ fut le Manou Sâvarna, qui doit régner dans le Manwantara prochain, et qui en attendant se livre sur le mont Mérou aux exercices d'une longue pénitence. Son frère Sanêstchara fut élevé au rang de planète (*graha*), et il reçoit les hommages du monde entier [12]. Les deux enfants de Sandjnâ Aswinî, appelés les *Nâsatyas*, sont les médecins du ciel [13]. De ces rayons que Twachtri avait enlevés à Vivaswân, il forma le *tchacra* [14] de Vichnou, que rien ne peut surmonter dans les combats, et qui fut inventé pour la mort des Dânavas. La jeune sœur de ces dieux, la glorieuse vierge Yami, devint sur la terre la célèbre rivière nommée *Yamounâ* [15].

Celui qui écoute et conserve en sa mémoire le récit de la naissance de ces divinités, sera délivré des malheurs qui pourraient fondre sur lui, et il obtiendra une gloire sans tache.

DIXIÈME LECTURE.

NAISSANCE DU FILS D'ILA.

Vêsampâyana dit :

Le Manou Vêvaswata eut neuf [1] fils qui lui ressemblèrent : Ikchwâcou, Nâbhâga, Dhrichta, Saryâti, Narichyanta, Prânsou, Nâbhâgârichta, Caroûcha et

est sous la dépendance de Soma et non d'Yama. Celui-ci est encore, comme nous l'avons dit, régent du midi.

[12] Sanêstchara ou Sani est le régent de la planète de Saturne. Les Indiens honorent les planètes, et surtout Sani, dont l'influence est redoutée. Son regard, dit-on, brûle et dévore : il fait périr les moissons, il envoie la sécheresse, et ne se plaît qu'au mal. On le représente habillé de noir, et porté sur un vautour.

[13] Ce sont là les Dioscures indiens. Cependant leurs attributions sont différentes de celles des Dioscures grecs.

[14] Un *tchacra* est un instrument en forme de disque ou de roue. Le bord en est aiguisé et tranchant : on lance cette arme au milieu des bataillons armés, et on la ramène par le moyen d'une courroie. Le dieu Vichnou, dans une de ses quatre mains, tient un *tchacra*, qui représente aussi le soleil.

[15] L'Yamounâ est le Jumna qui descend de l'Himâlaya, et va se jeter dans le Gange, au-dessous d'Allahabad.

[1] La septième lecture, p. 39, lui donne dix fils, parce qu'elle y comprend sa fille Ilâ, qui est regardée comme un garçon.

Prichadhra. Ce patriarche, ô fils de Bharata, faisait un sacrifice pour obtenir un enfant, sous l'influence céleste de Mitra et de Varouna[2]. Ses neuf fils n'étaient pas encore nés. Pendant ce sacrifice, et sous l'influence que je viens de désigner, Vêvaswata présenta son offrande, qui réjouit les dieux, les Gandharvas, les humains et les saints Mounis. C'est alors que naquit, suivant la tradition, Ilâ, jeune vierge dont le corps, la robe, les ornements sont tout divins. « Viens (*ila*)[3], lui dit le puissant Manou, suis-moi, ô vierge brillante. » Ilâ, sachant ce que le devoir exigeait d'elle, répondit au patriarche heureux d'avoir obtenu une fille : « Tes paroles me charment; mais je suis née sous « l'influence de Mitra et de Varouna : je vais paraître en leur présence, car je « ne suis point dégagée des liens qui m'attachent à eux. » Ainsi parla la belle vierge, et se présentant devant Mitra et Varouna, elle leur dit avec respect : « Je « suis née sous votre influence, ô dieux. Que m'ordonnez-vous? Vêvaswata m'a « déjà dit : Viens, suis-moi. » Mitra et Varouna répondirent à la pieuse Ilâ, qui venait avec dévotion se soumettre à son devoir : « Sache que nous sommes « charmés, aimable vierge, de ton zèle, de ton attachement religieux, de ta « vertu. Par nous tu obtiendras une heureuse célébrité. O femme, un jour « tu deviendras un homme fameux dans les trois mondes sous le nom de « *Soudyoumna*, et tu contribueras à étendre la race de Manou. »

A ces mots, elle les quitta, et retourna auprès de son père. Cependant par ses ordres elle épousa Boudha[4], fils de Sôma, dont elle eut Pouroûra-

[2] Mitra et Varouna sont deux Âdityas ou deux des douze formes du soleil, qui représentent les mois de l'année. Comme l'ordre des Âdityas n'est pas bien fixé, il n'est pas possible de dire à quel mois chacun d'eux correspond : il en est deux cependant qui ont de plus les fonctions de régents des points de l'est et de l'ouest; ce sont Indra et Varouna ; ce qui conduirait à supposer qu'ils présidaient aux mois où arrivaient les équinoxes. Ou je me trompe, ou ce passage que nous traduisons peut être important : car un sacrifice fait dans la région du génie de l'ouest et de son collègue Mitra मित्रावरुणयोरंशे (*Mitrâvarounayoransé*), me semble indiquer le pays où se serait trouvé alors ce Manou, pays à l'occident de l'Inde, et dans lequel on honorait Mitra. Qu'on se rappelle la signification ordinaire du mot *sacrifice*; ce n'est pas seulement un acte de religion, c'est l'ensemble de la conduite d'un homme dirigé par l'amour de ses devoirs. C'est donc du côté de l'occident que sacrifie ce Manou, fils du soleil : c'est aussi des régents de cette contrée qu'Ilâ sa fille se reconnaît dépendante. Faible preuve sans doute de l'origine persane ou bactrienne de ce Manou ; mais toutefois elle peut venir à l'appui des conjectures déjà hasardées sur ce point.

[3] Le poète rend compte de l'étymologie du mot *Ilâ*, qui ressemble singulièrement au nom de la mère de Romulus, *Ilia*. Au lieu d'Ilâ, on dit aussi *Idâ* et même *Irâ*.

[4] Boudha est le régent de la planète de Mer-

vas. C'est après avoir mis au monde cet enfant, qu'Ilâ devint Soudyoumna. Ce Soudyoumna eut trois fils, distingués par leur vertu : Outcala, Gaya, et le vaillant Vinatâswa. Outcala habita le pays qui porte son nom [5]; Vinatâswa se fixa vers l'occident, et Gaya vers l'orient à Gayâpouri [6].

Quand Vêvaswata eut quitté le monde pour aller habiter le soleil, les Kchatriyas partagèrent cette terre en dix parties. La région du centre [7], remarquable par les poteaux où l'on attache les victimes des sacrifices [8], et ornée par la piété de ses habitants, fut le royaume d'Ikchwâcou, l'aîné de la famille. Car, en sa qualité de fille, Soudyoumna ne put avoir cette portion : mais d'après l'avis de Vasichtha, il s'établit, ô fils de Courou, à Pratichthâna [9], où il régna par lui-même [10], et par sa justice et sa puissance il fonda un glorieux empire, qu'il transmit à Pouroûravas.

Il donna encore en cet endroit naissance à trois enfants, Dhrichtaca, Ambarîcha et Dandaca [11]. Ce fut ce Dandaca qui disposa la forêt, appelée de son nom *Dandacâranya*, si connue dans le monde par la célébrité de ses péni-

cure. On le fait naître de Soma, qui est la lune, et par son mariage avec Ilâ, il devint l'auteur de la race royale appelée la *dynastie lunaire*. Ikchwâcou est le père de la dynastie solaire.

[5] Le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale ne parle point du pays d'Outcala : il dit qu'Outcala s'établit dans le nord, ce qui est fort peu probable; car le pays d'Outcala est, dit-on, la province d'Orissa, qui se trouve au contraire dans le midi de l'Inde.

[6] On croit que le pays de Gaya est celui qui plus tard a été appelé *Magadha*. C'est aujourd'hui le Béhar, dont un district porte le nom de *Gaya*. La ville de Gayâ existe encore, et c'est un lieu célèbre de pèlerinage. Fr. Hamilton dit que Gaya a régné dans le midi : mes textes disent unanimement, *l'orient*.

[7] Les bornes de ce pays, surnommé Madhyadésa, sont données dans les lois de Manou, lect. II, sl. 20 et 21. Il s'étendait depuis la contrée de Vinasana à l'occident jusqu'à Prayâga à l'orient, depuis l'Himâlaya au nord jusqu'au Vindhya au midi. Le Vinasana était au nord-ouest de Dehli, et Prayâga est Allahabad.

[8] Ces poteaux s'appellent *yoûpas*. C'est aussi quelquefois un trophée, une colonne élevée à la suite d'une victoire.

[9] Pratichthâna était sur la rive gauche du Gange, vis-à-vis d'Allahabad. On en voit encore les ruines à Jhousi. Son nom signifie *résidence*, ce que le poëte fait entendre, en disant प्रतिष्ठा सुद्युम्नस्य (*pratichthâ Soudyoumnasya*).

[10] Voilà l'explication de la fable d'Ilâ; voilà sans doute pourquoi on a prétendu qu'elle avait été changée en homme : c'est qu'en effet elle avait régné en véritable roi. Ainsi se conduisit Sémiramis, gouvernant sous le nom de son fils Ninus.

[11] Le manuscrit bengali porte en note que ce prince fut aussi appelé *Cousa*. Fr. Hamilton dit que ce roi, et par conséquent ses frères, étaient fils d'Ikchwâcou. Il me semble que leur place même dans cette généalogie indique qu'ils sont fils de Soudyoumna. Le même Fr. Hamilton place le Dandacâ au bas de l'Himâlaya : M. Wilson le met sur la côte nord-est de la péninsule.

tents, et dans laquelle il suffit d'entrer pour être délivré de tout péché. Laissant le trône à son fils Pouroûravas, surnommé *Éla*[12], Soudyoumna se retira dans le ciel : cet enfant de Vêvaswata avait été un grand roi, aussi distingué comme femme que comme homme, autant sous le nom d'*Ilá* que sous celui de *Soudyoumna*.

Narichyan[13] eut pour fils Saca ; et Nâbhâga fut père d'Ambaricha, le meilleur des princes.

Dhrichta[14] donna naissance aux Dhârchtacas, race de Kchatriyas audacieux.

De Caroûcha descendirent les Câroûchas[15], Kchatriyas nombreux et terribles dans les combats.

Les fils de Nâbhâgârichta, Kchatriyas d'origine, devinrent Vêsyas[16].

Prânsou n'eut qu'un fils nommé *Saryâti*[17].

Narichyanta donna le jour à Dama, prince juste et sévère.

Pour Saryâti, il eut deux jumeaux, un fils et une fille. Le fils se nomma *Ânartta*, et la fille, *Soucanyâ;* elle épousa Tchyavana. Le fils d'Ânartta fut un prince illustre, appelé *Réva*. Il habita le pays d'Ânartta[18], et sa capitale fut Cousasthali. Rêvata, surnommé *Cacoudmin*, fut l'aîné des cent enfants de Réva, et lui succéda sur le trône de Cousasthali.

Ce prince, accompagné de sa fille Rêvatî, se rendit un jour à la demeure de Brahmâ, où pendant plusieurs âges humains qui ne sont qu'un instant[19]

[12] Nom patronymique qui signifie *fils d'Ilâ*.

[13] Il y a ici une petite difficulté : on lit Narichyan en cet endroit, et plus bas Narichyanta. C'est le même personnage cité deux fois, et avec une descendance différente. Il doit y avoir une erreur : l'auteur ne serait pas revenu deux fois, à cette distance, sur le même objet. Le manuscrit de M. Tod s'accorde sur ce point avec les autres ; seulement au lieu de Saca au singulier, il dit que les Sacas sont les enfants de Narichyan : le nom de *Sacas* (*Saca*) a été connu des auteurs de l'Occident.

[14] Les manuscrits ne donnent pas ce nom de la même manière. Les uns portent *Dhrichtou;* celui de M. Tod, *Dhrichnou* et *Dhârchnaca*; mais de même que les autres, il a d'abord appelé ce fils de Manou, *Dhrichta*.

[15] Les Câroûchas habitaient près du Malwa, peut-être dans le Bundelcund.

[16] Les Vêsyas forment la caste des marchands et des cultivateurs : ce passage indique que ces gens de guerre se livrèrent au commerce.

[17] Le manuscrit de M. Tod l'appelle *Pradjâpati*.

[18] Le pays d'Ânartta était au nord de la côte de Malabar. Cousasthali était, à ce qu'il paraît, le nom de sa capitale ; et il ne faut pas confondre ce mot avec celui qui désigne le pays de Canouge. Dwâracâ ou Dwâravatî, fondée par Crichna, était dans une île du pays d'Ânartta, au fond du golfe de Cutch.

[19] Le texte porte : *une heure;* mais d'après les détails donnés dans la huitième lecture, une heure divine ne ferait pas plusieurs you-

pour ce dieu, il assista à un concert de Gandharvas [20]. Quand il s'en retourna, il trouva sa capitale occupée par les Yâdavas. Elle avait pris le nom de Dwâravati, à cause de ses nombreuses portes, et elle se trouvait embellie par le séjour des Bhodjas, des Vrichnis et des Andhacas, à la tête desquels brillait le fils de Vasoudéva. A cette vue, Rêvata prit un parti fort convenable; il donna sa fille en mariage à Baladéva, connu aussi sous le nom de *Râma*. Pour lui, il se retira sur le mont Mérou, pour s'y livrer aux exercices de la pénitence, confiant le bonheur de Rêvatî à l'amour de Balarâma.

ONZIÈME LECTURE.

MORT DE DHOUNDHOU.

Djanamédjaya dit :

Vénérable Brahmane, comment se fait-il qu'au bout de tant de siècles Rêvatî et Rêvata Cacoudmin ne se trouvassent point accablés par la vieillesse? Quand celui-ci fut parti pour le mont Mérou, que devint sur la terre la postérité de Saryâti? Voilà des choses que je désire apprendre de toi.

Vêsampâyana répondit :

Dans le monde de Brahmâ, les saisons se succèdent, ô pieux enfant de Bharata, et ses habitants n'éprouvent ni les ennuis de la vieillesse, ni les tourments de la toux et de la soif, ni l'horreur de la mort. Pendant que Rêvata Cacoudmin séjournait dans ce monde, Cousasthali fut ravagée par les Râkchasas impies. Les cent frères de ce prince religieux étaient pleins de courage : mais attaqués, poursuivis par les Râkchasas, ils se dispersèrent de

gas. J'ai donc traduit le mot मुहूर्त (*mouhoûrtta*) d'une manière générale.

[20] Voilà une manière très-commode d'expliquer une lacune dans une table généalogique. Comme on ne cite que deux princes de cette dynastie, le poëte fait vivre le dernier jusqu'au temps de Crichna. Les princes de cette maison portèrent peut-être tous ce nom de *Rêvata*, c'est-à-dire *descendant de Rêva*; et alors la licence du poëte s'explique encore mieux.

tous côtés : la crainte poussa ces Kchatriyas çà et là dans diverses contrées, où leur race se multiplia. Ils se réfugièrent au milieu des montagnes, où la plupart conservèrent la pureté de leur caste. Ainsi les Câroûchas soutinrent l'honneur de l'ordre des Kchatriyas. Deux des fils de Nâbhâgârichta, tombés au rang des Vêsyas, s'élevèrent ensuite à la dignité de Brahmane.

Pour Prichadhra [1], ayant blessé la vache de son Gourou [2], ô Djanamédjaya, il fut, par suite de l'imprécation de celui-ci, réduit à la condition de Soûdra : tel fut le sort des neuf fils du Manou Vêvaswata.

Ikchwâcou, son fils aîné [3], eut cent enfants, riches et magnifiques en présents. L'aîné fut nommé *Vicoukchi* [4], à cause de son embonpoint ; et cette raison l'empêchant d'aller faire la guerre, il habita Ayodhyâ, où il remplit avec honneur tous ses devoirs de prince. Cinquante [5] de ses frères, à la tête desquels était Sacouni, furent chargés de la défense des provinces septentrionales ; et quarante-huit autres, ayant pour chef Vasâti, furent préposés à la garde du midi. Ikchwâcou avait un jour invité Vicoukchi à l'une des cérémonies du Srâddha, appelée *achtacâ* [6] ; les animaux de la forêt avaient été immolés, et leur chair préparée pour le moment du sacrifice. Mais le prince,

[1] Deux manuscrits donnent *Vrichadhra* : d'après celui de M. Tod j'ai mis *Prichadhra*.

[2] *Gourou*, en latin *gravis*, est le nom que l'on donne au maître de qui on a reçu l'éducation spirituelle. Rien ne peut égaler le respect qui lui est dû, et ce passage montre quelle pouvait être la punition d'un outrage fait à la sainteté d'un Gourou ; car les Soûdras étaient les serviteurs des trois autres castes supérieures.

[3] J'ai passé ici une épithète donnée au Manou Vêvaswata : c'est un mot qui signifie *éternuant*, क्षुवन् (*kchouvan*). J'ignore quelle a pu être l'intention de l'auteur, à moins qu'il n'ait trouvé un rapport entre ce mot et le mot *Ikchwâcou*, que cependant M. Wilson dérive de इक्षु (*ikchou*), *canne à sucre*. L'éternuement semble être un signe de mauvais présage. Quand une personne éternue, on lui dit : « Vis ; » et elle répond : « Avec vous. »

[4] Le mot कुक्षि (*coukchi*) signifie *ventre* : *vicoukchi* veut dire également *un homme qui a du ventre* ou *qui est privé de ventre*. J'ai choisi la première idée. J'avais eu la pensée de donner à ce mot un sens figuré ; j'avais cru que *vicoukchi* s'appliquait à un homme qui vivait au sein, au centre d'un royaume, les autres enfants d'Ikchwâcou se trouvant placés aux extrémités. J'ai à la fin rejeté cette explication, quoiqu'il me fût possible de l'appuyer sur celle que M. Wilson donne de *Câracoukchîya*. Outre cela, il y a dans la phrase un jeu de mots qui roule sur l'état où était le prince, *ayodha* (*non combattant*), et le nom de la ville d'Ayodhyâ ; toutefois M. Wilson traduit ce dernier mot comme signifiant *une ville contre laquelle on ne combat point*. Ayodhyâ est la ville d'Oude.

[5] J'ai adopté la leçon du manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale. Les deux autres portent *cinq cents*.

[6] L'*achtacâ* se célébrait le huitième jour de

avant que ce sacrifice fût achevé, se mit à manger un lièvre, et partit pour la chasse. Il reçut pour cette raison le nom de *Sasâda*[7]. D'après l'avis de Vasichtha, il fut exilé : cependant après la mort d'Ikchwâcou, il lui succéda[8].

Le fils de Sasâda fut plein de vaillance, et se nomma *Cacoutstha*. Dans une guerre des Asouras contre les Dévas[9], il vainquit les Asouras, porté sur le dos d'Indra changé en taureau : de là lui vint son nom de *Cacoutstha*[10].

Il eut pour fils Anénas : Anénas donna le jour à Prithou ; Prithou, à Vichtarâswa[11] ; Vichtarâswa, à Ardra ; Ardra, à Youvanâswa ; Youvanâswa, à Srâvasta, qui fut le fondateur de Srâvastî[12] ; Srâvasta, à l'illustre Vrihadaswa ; Vrihadaswa, à Couvalâswa, prince accompli, qui, pour avoir causé la mort de Dhoundhou, prit le nom de *Dhoundhoumâra*.

Djanamédjaya dit :

O Brahmane, je voudrais bien entendre le récit de la mort de Dhoundhou. Comment celui qui avait été Couvalâswa devint-il Dhoundhoumâra ?

Vêsampâyana reprit :

Couvalâswa, du vivant même de son père, avait eu cent fils, tous excellents archers, tous savants, courageux, invincibles, pieux et magnifiques. Vrihadaswa prit pour collègue son fils Couvalâswa. Ce prince, entouré de ses

chacun des trois mois pendant lesquels on honorait les mânes.

[7] Le mot *sasâda* signifie *mangeur de lièvre*. Vasichtha, qui semble avoir été le chef religieux en permanence sous la race solaire, fut fâché de l'irréligion du prince et le fit punir. On peut voir, à la fin de la troisième lecture des lois de Manou, quelles étaient les viandes permises dans ces sacrifices, et dans quels mois on pouvait en manger. On y trouve sur ce sujet des détails minutieux, mais propres à piquer la curiosité de l'homme philosophe qui prend en pitié les petitesses de l'esprit humain.

[8] Le manuscrit dévanâgari de Paris dit : *il habita Sasâdapoura*.

[9] J'ai encore pris cette leçon dans le même manuscrit : les deux autres contiennent un mot qui m'a semblé être un nom propre, *le combat d'Adivaca*.

[10] Cacoutstha signifie *placé sur les épaules*. Bali allait, en consommant le centième Aswamédha, devenir le maître du ciel. Indra demanda le secours de Cacoutstha, qui consentit à combattre pour lui, à condition que le dieu le porterait sur ses épaules.

[11] Je ne discute point ici sur les noms de ces princes, et sur les différences que présentent d'autres listes. Je traduis, et je n'examinerai pas avec Fr. Hamilton si ce prince est le même que Viswagandhin et Trisancou, et si Ardra doit être confondu avec Tchandra, etc.

[12] Le docte Wilson, dans son dictionnaire,

enfants qui étaient sa force et sa richesse, entra dans une forêt, où le reçut le saint Richi Outtanca. « Prince, lui dit ce solitaire, vous nous devez secours et protection, et je compte sur votre pouvoir. Il m'est impossible de suivre tranquillement les exercices de la pénitence. Près de mon ermitage, vers ces lieux plats et arides, s'étend une mer couverte de bancs de sable, et appelée *Oudjdjânaca*. Au sein de la terre, sous le sable, habite un Asoura, géant énorme et robuste, qui résiste à la puissance des dieux. Il est fils du Râkchasa [15] Madhou, et se nomme *Dhoundhou*. Il se livre aussi à de rudes pénitences, mais c'est pour la perte du monde. À la fin de l'année [16], quand le monstre respire, alors la terre tremble avec ses montagnes et ses forêts. Le vent de son souffle soulève une grande poussière qui couvre la route du soleil : pendant sept jours le sol s'agite, l'air est chargé d'une fumée noire, étouffante et mêlée d'étincelles. Voilà ce qui m'empêche de rester dans ma solitude. Pour le bien du monde, ô roi, donne la mort à ce géant. Que cet Asoura disparaisse, et que la confiance renaisse sur la terre. Toi seul

donne *Srâvanti*, qu'il appelle aussi *Dharmapattana*. J'ignore si c'est la même ville que *Srâvasti*, portée également sur les trois manuscrits.

[15] Le lecteur doit s'accoutumer à voir employés indistinctement les mots *Asoura* et *Râkchasa*, et même ceux de *Détya* et de *Dânava*. Ce sont les noms des ennemis des dieux. Au commencement de ce chapitre, on a vu figurer les Râkchasas : je suppose qu'on désignait par ce nom des peuplades sauvages, ou des pirates, qui forcèrent les habitants à se retirer sur les montagnes pour se mettre à couvert de leurs déprédations. Mais ici il me semble que le Râkchasa Dhoundhou est un être allégorique, servant à désigner un lieu aride, marécageux et malsain, où peut-être même était le siége d'un volcan, soit que ce phénomène fût accidentel ou permanent. Nos journaux racontent quelquefois des faits, sur lesquels les Indiens bâtiraient des contes mythologiques. Ainsi on lit dans le Courrier français du 5 octobre 1828, qu'en Murcie, entre Torre Laguna et Vieda, il existe un petit étang dont les eaux stagnantes rendent en tout temps le pays très-malsain. Un jour, la chaleur du soleil enflamma les miasmes qui s'exhalent de cet étang. Les flammes, enveloppées d'un tourbillon de fumée, mirent le feu au chaume des guérets, d'où il se communiqua à une montagne voisine, et détruisit toute la végétation. Cet incendie donna lieu à mille explications superstitieuses. On lit aussi dans le Constitutionnel du 15 avril 1829, qu'à Benifusar, il s'est formé quatre ouvertures, dont deux lancent de la lave, et les autres des vapeurs sulfureuses qu'on sent à plus d'une lieue de distance, et que les ouvertures formées sur l'emplacement de Torre Vieja jettent des torrents d'eau fétide. Je n'ai cité ces faits que pour chercher à rendre raison d'une fiction merveilleuse, qui peut être expliquée par une cause naturelle.

[16] En le faisant fils de Madhou, le poëte a voulu probablement nous indiquer le moment où le phénomène avait eu lieu. C'était aux approches du printemps : *Madhou* (मधु) signifie *doux*, et s'emploie pour désigner le mois de Tchêtra, mars-avril.

« es capable de cet exploit. Dans un âge antérieur, Vichnou m'a accordé la « mort de cet Asoura terrible ; et c'est à toi que je donne la gloire de le « détruire. Il ne faut pas un faible bras pour dompter ce robuste géant : on « l'essayerait en vain pendant cent ans : telle est la force de Dhoundhou, que « les dieux eux-mêmes ne peuvent triompher de lui. »

Ainsi parla le grand Outtanca au pieux monarque Vrihadaswa. Celui-ci lui offrit pour cette expédition son fils Couvalâswa. « Divin Mouni, lui dit-il, « j'ai renoncé aux armes ; mais voici mon fils qui saura, je n'en doute point, « conquérir le nom de *Dhoundhoumâra*. » Après lui avoir ainsi désigné son fils pour ce glorieux exploit, le Richi royal se rendit sur la montagne[15] pour s'y perfectionner par la pénitence. Cependant Couvalâswa avec ses cent fils marcha, accompagné d'Outtanca, pour aller attaquer Dhoundhou : Vichnou lui-même vint l'environner de sa puissance. Au moment où le héros s'avançait au combat par l'ordre d'Outtanca et pour le salut des trois mondes, une grande voix se fit entendre dans le ciel : « Oui, ce noble prince, cet au- « guste monarque sera Dhoundhoumâra. » En même temps les dieux lui jetèrent de tous côtés de magnifiques guirlandes. Les tambours célestes retentirent, ô fils de Bharata. Le vaillant prince et ses enfants firent des tranchées dans les sables de cette mer profonde. La force de Nârâyana lui-même vint augmenter celle du roi, qui redoubla d'activité. Ses enfants continuaient à creuser des canaux : Dhoundhou, attaqué par eux dans sa retraite souterraine, s'enfuit du côté de l'occident : sa bouche vomissait des flammes, et dans sa colère, il semblait vouloir détruire les mondes. Les eaux qu'il soulève s'élancent avec la rapidité d'un torrent : on dirait l'Océan qui se gonfle à l'apparition de la lune : ce sont des pluies orageuses, ce sont des vagues menaçantes. Les feux du Râkchasa dévorèrent les cent enfants du roi, à l'exception de trois. Alors le prince, avec plus d'acharnement encore, vient assaillir son puissant ennemi. Par la force de sa dévotion, il dessèche les flots impétueux ou éteint les flammes dévorantes, et finit par donner la mort au géant, malgré le feu et l'onde qu'il emploie pour se défendre. Vainqueur et triomphant, il montre à Outtanca son ennemi terrassé ; et celui-ci, pour récompenser ce prince généreux, lui accorda le don d'une

[15] Il était d'usage dans ces anciens temps que les rois, fatigués des affaires, cédassent le trône à leurs fils, et se retirassent dans les bois sacrés ou sur les saintes montagnes, pour ne plus penser qu'à leur salut. Voy. Lois de Manou, lect. VI.

puissance à l'épreuve du temps et des attaques de ses voisins, et d'une sagesse qui ne devait jamais se démentir. Il lui promit une place éternelle dans le séjour céleste, à lui et à ses enfants qui avaient été tués par le Râkchasa.

DOUZIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vêsampâyana dit :

Les trois fils qui restaient à Dhoundhoumâra étaient Dridhâswa, l'aîné, et les deux plus jeunes, Tchandra et Capilâswa. Dridhâswa eut pour fils Haryaswa; Haryaswa fut père de Nicoumbha [1], vaillant et zélé Kchatriya; Nicoumbha, de Samhatâswa, habile dans les combats; Samhatâswa, d'Acrisâswa et de Crisâswa. Acrisâswa eut une fille nommée *Hémavati;* il avait épousé Drisadwati, renommée dans les trois mondes. Son fils fut Prasénadjit. Celui-ci eut pour épouse une femme vertueuse, nommée *Gôri;* par l'effet d'une imprécation de son mari, elle devint la rivière Bâhoudâ [2]. Son fils fut le grand roi Youvanâswa, qui lui-même donna le jour à Mândhâtri, vainqueur des trois mondes. Mândhâtri épousa une fille de Sasivindou [3], petite-fille de Tchitraratha, nommée *Vindoumati*, femme pieuse, attachée à son mari, et dont la beauté n'avait point d'égale sur la terre. Elle avait dix mille frères [4], dont elle était l'aînée. Elle donna à Mândhâtri deux fils : Pouroucoutsa, fidèle observateur des lois, et le vaillant Moutchoucounda [5]. Le fils de Pouroucoutsa fut Trasadasyou, qui fut puissant sur la terre. Celui-ci eut,

[1] Fr. Hamilton, cherchant encore à concilier les listes, voudrait faire de *Nicoumbha* et de *Samhatâswa* un seul et même personnage. Il donne aussi à Samhatâswa le nom de *Varhanâswa*, qui ne se trouve pas ici.

[2] C'est la rivière appelée aujourd'hui *le Djilem*, et nommée par les Grecs *l'Hydaspe*.

[3] Prince de la race lunaire; son nom *Sasavindou* ou *Sasivindou* désigne des marques naturelles qui représentent ou un lièvre, ou les taches de la lune. *Sasa* veut dire *lièvre*; et *indou*, *la lune*. Les Indiens voient des lièvres dans les taches de la lune.

[4] Ce nombre est sans doute exagéré. Au reste, l'expression sanscrite अयुत désigne quelquefois un nombre indéterminé très-considérable.

[5] Nous retrouverons ce Moutchoucounda dans l'histoire de Câla-yavana.

de Narmadâ, Sambhoûta, qui donna le jour à Soudhanwan, redoutable à ses ennemis. Soudhanwan fut père du grand Tridhanwan, et Tridhanwan du sage Trayyârouna.

Ce dernier prince eut pour fils un vaillant héros, nommé *Satyavrata*. Un habitant de la ville, où il demeurait, avait une fille dont ce prince devint éperdûment amoureux. Elle venait d'être mariée : déjà les mains des deux époux avaient été unies, et les saints *mantras* prononcés sur eux. Alors Satyavrata, par ignorance ou par passion, que sa raison fût aveugle ou égarée, osa enlever celle qu'il aimait. Le roi Trayyârouna exila un fils souillé d'une semblable faute. « Fuis loin de moi! » lui dit-il à plusieurs reprises dans son indignation. « Où dois-je me retirer? » demanda aussi plusieurs fois à son père le prince banni. « Malheureux, lui répondit le roi, va vivre avec les Swa-» pâcas[6]. J'aime mieux perdre mon fils que de déshonorer ma race. » D'après l'ordre de son père, Satyavrata sortit de la ville, et le saint Richi Vasichtha[7] ne vint point à son secours. Le héros alla donc demeurer près de l'endroit où se tenaient les Swapâcas. Pour son père, il se retira dans la forêt afin d'y vivre dans la méditation. Par suite de cette impiété, ô roi, tout le pays fut pendant douze ans privé de pluie : Indra resta sourd à tous les vœux. Dans ce même temps, le grand pénitent Viswâmitra s'était retiré dans un lieu voisin de la mer pour s'y livrer à de terribles austérités; il avait renoncé à tout, même à sa femme. Celle-ci, pour subvenir à la nourriture de ses autres enfants, se trouvait obligée de vendre pour cent vaches l'aîné de ses fils, qu'elle-même avait lié d'une corde (*gala*) par le milieu du corps. Satyavrata, malgré sa faute, toujours pénétré de bons sentiments, vit l'enfant du grand Richi ainsi exposé en vente. Il l'accueillit, lui donna la liberté, et l'éleva autant par pitié que pour plaire à Viswâmitra. Ce fils de Viswâmitra, délivré

[6] Le mot *Swapâca* indique une classe d'hommes impurs, vivant avec les chiens et même se nourrissant de leur chair. Ils demeurent hors des villes, portent pour vêtements les dépouilles des morts, mangent dans des vases brisés, et ne peuvent posséder que des ânes et des chiens. On ne les emploie que comme exécuteurs publics : ils sont aussi chargés d'emporter les cadavres de ceux qui meurent sans parents. Voy. les Lois de Manou, lect. x, sl. 19, 51 et suiv. On les confond assez souvent avec les Tchandâlas.

[7] Vasichtha, comme nous l'avons déjà vu, était le maître spirituel des rois de la race solaire. On retrouve ce personnage à toutes les époques; ce qui me fait soupçonner que le mot de *vasichtha* est aussi un nom de dignité. On verra plus bas qu'il s'éléva une querelle entre Vasichtha et Viswâmitra. Il est probable que ce fut une division sacerdotale : Viswâmitra, issu de la caste des Kchatriyas, devint Brahmane.

par Satyavrata et, à cause de la corde qui l'avait lié, nommé *Gâlava*, devint dans la suite un Maharchi célèbre par sa piété.

TREIZIÈME LECTURE.

SUITE DE L'HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vêsampâyana dit :

Satyavrata ne se contenta pas d'élever le fils de Viswâmitra : par attachement pour celui-ci autant que par humanité, il nourrit aussi sa femme, et sut toujours conserver avec elle les lois de la décence. Il allait dans la forêt tuer des cerfs, des sangliers et des buffles, et venait en suspendre la chair à un arbre dans le voisinage de l'ermitage de Viswâmitra. D'après la sentence de son père, il était depuis onze ans dans cet état de retraite et de pénitence [1]. Le roi, comme nous l'avons dit, s'était retiré dans une forêt, et pendant ce temps, ce fut le Mouni Vasichtha qui gouverna la ville d'Ayodhyâ, le royaume et même l'intérieur du palais [2], joignant ces fonctions à celles de prêtre et de précepteur spirituel. Satyavrata, dans son ressentiment irréfléchi, nourrissait toujours contre Vasichtha une colère extrême, et reprochait au Mouni de n'avoir rien fait pour empêcher un père d'exiler son fils. Le mariage, dit la loi, n'est accompli qu'au septième pas que font les époux; et, lors de l'attentat de Satyavrata, ce septième pas n'avait pas encore été fait [3]. Ainsi, prétendant que Vasichtha, qui connaissait les lois, ne voulait point le protéger, il

[1] Le texte porte ici deux mots dont le sens n'est pas suffisamment indiqué dans le dictionnaire de M. Wilson : ce sont उपांशु (*oupânsou*) et दीक्षा (*dîkchâ*). *Oupânsou* me semble signifier une pénitence imposée dans la vue d'éclairer l'esprit d'une personne des rayons de la science; *dîkchâ* est l'expiation d'une faute, qui doit initier le pénitent à une vie nouvelle.

[2] C'est la traduction du mot अन्तःपुर (*antah poura*), qui veut dire *la ville intérieure* ou le harem du prince.

[3] Voyez les Lois de Manou, lect. VIII, sl. 227. Tel est le sens que M. Loiseleur Deslongchamps, habile traducteur des lois de Manou et disciple distingué de M. de Chézy, a conservé dans sa version française, sur la foi de Jones et de M. Colebrooke. Cependant il pense, et c'est aussi l'idée que j'avais eue, qu'il se pourrait que सप्तमे पदे signifiât aussi bien le septième ver-

avait conçu contre lui une violente animosité. « Soyez sage, instruisez-vous, » lui avait dit le Mouni, et revenez à la raison. » Mais Satyavrata s'était montré insensible à sa pénitence : ce qui avait causé un profond chagrin à son père. Indra, partageant la colère de celui-ci, n'envoya point de pluie pendant douze ans. Ce n'était pas assez d'avoir à supporter cette terrible punition, Satyavrata fut encore dégradé des honneurs de sa famille et de sa caste ; et, loin de défendre ce prince banni par son père, l'intention de Vasichtha était d'en appeler le fils au trône, et de lui conférer le baptême royal.

Il y avait douze ans qu'il expiait sa faute et subissait sa peine avec courage, quand, un jour, ne pouvant trouver de gibier, il aperçut la vache nourricière [4] de Vasichtha, cette vache merveilleuse qui suffisait à tous les désirs. Poussé par la colère qui l'aveuglait, par la fatigue et la faim dont il était accablé, ce prince, dominé en cet instant par la passion [5], tua la vache de Vasichtha, et fit manger de sa chair aux enfants de Viswâmitra [6]. A cette nou-

set des *mantras* récités en cette circonstance. Si je n'avais pas autant de respect pour l'opinion des savants anglais qui nous ont précédés dans la carrière, j'aurais préféré ce dernier sens. *Voy.* dans les Recherches asiatiques, tom. *VII*, le Mémoire de Colebrooke sur les cérémonies des Indiens. Il y parle, à la vérité, des sept pas nécessaires à l'accomplissement du mariage, mais il y fait aussi mention des sept invocations qui les accompagnent.

[4] Je crois qu'il faut entendre par la vache de Vasichtha les domaines affectés à son titre de prêtre, domaines que Satyavrata, qui était en hostilité déclarée avec lui, ne songea point à respecter. Ce n'était pas seulement du lait qu'elle fournissait à Vasichtha, cette vache miraculeuse : dans la querelle qu'il eut avec Viswâmitra, elle lui fournit des soldats Mletchhas ou barbares, qui lui procurèrent la victoire. Je crois donc que l'on désigne par ce mot une partie fertile de l'Inde qui était l'apanage de Vasichtha, ou des princes auxquels il prêtait son appui sacerdotal.

[5] L'auteur semble indiquer ici que dans cet état de passion, on est capable de manquer à dix devoirs. Veut-il faire allusion aux dix devoirs désignés par les lois de Manou, lect. VI, sl. 92, ou bien aux dix vices mentionnés dans ces mêmes lois, lect. VII, sl. 47, et cités par le savant Wilson, aux mots दसकामजव्यसन et व्यसन ? Je l'ignore. D'un autre côté, le manuscrit dévanâgari de Paris a inséré deux vers que je n'ai pas traduits, parce-qu'ils m'ont paru déplacés ; ils indiquent dix états dans lesquels un homme peut se trouver, quand il commet une faute : l'ivresse, la folie, la fureur, la fatigue, la colère, la faim, la précipitation, la peur, l'avidité, la passion.

[6] Comme ce personnage, ainsi que Vasichtha, apparaît à diverses époques fort éloignées les unes des autres, ne pourrait-on pas regarder le mot de *Viswâmitra*, qui signifie *ami de tous*, comme un nom général donné à quelques sectaires ennemis des Brahmanes ? L'histoire de Trisancou semblerait appuyer ma conjecture : ce prince excommunié se jeta dans les bras d'un hérétique, qui lui promit le ciel, lutta contre les Dévas, et eut la puissance de sacrer lui-même son protégé. Viswâmitra est, à mes yeux,

velle, Vasichtha irrité dit au fils du roi : « Misérable! j'aurais pu te délivrer « de ton premier péché, si tu ne l'avais pas aggravé de deux autres. Tu as « affligé ton père, tu as tué la nourrice de ton Gourou, et par ces crimes irré- « missibles, tu as complété le nombre de trois péchés. O homme trois fois « coupable (*Trisancou*)! » Ainsi dit le saint pénitent; de là vient le nom de *Trisancou* donné à ce prince.

Viswâmitra revint chez lui, et apprenant que Trisancou avait nourri sa famille, il voulut lui témoigner sa reconnaissance. Il lui donna le choix d'une récompense. « Je demande, dit le prince, le privilége de pouvoir avec ce corps « mortel entrer au séjour céleste. » Cependant la sécheresse des douze années avait cessé; le Mouni (Viswâmitra) le sacra dans un Srâddha [7] royal, et l'admit aux sacrifices. Malgré les dieux et Vasichtha, il le fit monter au ciel[8], comme il le lui avait promis.

Trisancou épousa Satyarathâ, de la famille de Kèkéya. Il en eut un fils, nommé *Haristchandra*[9], qui sut se garantir de toute faute. Celui-ci accomplit

le représentant permanent du protestantisme indien, comme Vasichtha est celui de l'orthodoxie. On voit dans l'histoire de [illegible] que ce prince devient le disciple de Viswâmitra, quoique Vasichtha soit tout-puissant à la cour. Dans l'Outtara-Râma-tcharitra, Viswâmitra intervient dans le sacrifice du mariage de Râma, et de plus on y trouve Vasichtha et son rival Satânanda bénissant ensemble cette union. J'avais déjà développé cette idée dans une des notes que mon digne et excellent maître, M. de Chézy, avait bien voulu insérer dans sa belle édition de Sacountalâ. Voyez pag. 199.

[7] Le mot est *pitrya* ou *pêtrya*. Voy. les lois de Manou, lect. III, où les cérémonies du Srâddha sont détaillées d'une manière très-minutieuse. Je suppose qu'il est ici question du sacrifice fait en l'honneur de Trayyârouna qui venait de mourir. Cette histoire de Trisancou est très-curieuse, et nous montre l'empire fort ancien exercé au nom de la religion jusque sur les princes, l'interdit lancé sur tout un royaume, et l'administration tombant entre les mains d'un prêtre, le ciel lui-même fermé et devenu d'airain; mais d'un autre côté, le prince persécuté lutte contre l'excommunication, il élève autel contre autel, et règne à la faveur du schisme qu'il introduit. C'est là de l'histoire ancienne, dont les temps modernes offrent également des exemples.

[8] Le lecteur croira avec moi que cette expression de *monter au ciel* indique la réhabilitation religieuse de Trisancou, qui fut imposée par Viswâmitra aux Brahmanes, lesquels se sont vengés de cette contrainte en imaginant un conte sur ce prince. Ils prétendent que dans le ciel il a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche coule une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya et lui donne une teinte rougeâtre; cette salive souille et rend impures les eaux d'une rivière qui sort du Vindhya et qui s'appelle *Carmanâsâ*.

[9] On dit aussi que Haristchandra demanda à monter au ciel : ce qui veut dire peut-être qu'il continua le schisme. Il voulut même y monter avec ses sujets. Nârada, afin de lui faire perdre quelque chose de ses mérites, l'interrogeait sur ses actions, que ce prince racontait avec la complaisance de l'orgueil. A chaque réponse, Haris-

le sacrifice royal du Râdjasoûya, et eut le titre de monarque universel (*Samrâdj*). Son fils fut le vaillant Rohita, qui fonda Rohitapoura[10]; songeant à protéger ses sujets et à fortifier son royaume, ce saint roi entoura cette ville de murs et de défenses, et la confia aux Kchatriyas[11]. Rohita eut pour fils Harita; Harita donna le jour à Tchantchou[12], qui eut deux fils, Vidjaya et Soudéva. Vidjaya est fameux pour avoir été le vainqueur de tous les Kchatriyas. Son fils fut Bourouca, prince habile dans la science du devoir. A Bourouca succéda Vrica son fils, qui laissa le trône à son fils Bâhou. Ce roi, dans un siècle où le devoir était respecté, donna l'exemple d'y manquer : il vit ses lois méprisées par les Sacas, les Yavanas[13], les Câmbhodjas[14], les Pâradas[15], les Pahlavas[16], les Hêhayas[17] et les Tâladjanghas[18]. Le fils de Bâhou fut Sagara, qui naquit empoisonné[19] : recueilli dans l'ermitage d'Ôrva, il eut pour protecteur ce fils de Bhrigou, qui lui donna une arme de feu, avec laquelle il vainquit la terre et frappa les Tâladjanghas et les Hêhayas. Rigoureux observateur des lois, il priva de leur caste les Kchatriyas Sacas, Pahlavas et Pâradas.

tchandra descendait d'un étage; mais il s'aperçut à temps de sa faute; il rendit hommage aux dieux, et il obtint de rester avec sa capitale au milieu de l'air, où on le voit encore de temps en temps.

[10] Rohita est aussi appelé *Rohitâswa*. Fr. Hamilton croit que Rohitapoura est aujourd'hui Rotas, sur le Sona.

[11] Le mot est द्विज *dwidja*, c'est-à-dire, *régénéré*. Il s'applique aux trois premières castes; j'ai pensé qu'il s'agissait ici de la seconde.

[12] Fr. Hamilton le confond avec Tchampa, fondateur de Tchampapouri. Il exprime, au reste, son indécision sur la descendance des différents princes dont les noms vont suivre.

[13] Ce nom est donné par les Indiens à des nations venues de l'Occident, comme il l'a été, dans les temps modernes, aux Mahométans et ensuite aux Européens. Quelques auteurs ont cru que ce mot désignait les Grecs, à cause du rapport qui existe entre *Yavana* et *Ionien*. Mais les temps dont il est ici question sont trop anciens pour que ce mot puisse être appliqué à des nations d'origine grecque : il désigne plutôt un peuple placé sur les frontières occidentales ou septentrionales de l'Inde.

[14] Ces peuples habitaient l'Arachosie, ou une province au nord de la Perse. Le Târâ-tantra désigne les Câmbhodjas comme bons cavaliers.

[15] Les Pâradas étaient les habitants de la Paropamise.

[16] Les Pahlavas, dont le nom s'est conservé dans le mot *Pehlevi*, étaient les anciens Perses.

[17] Les Hêhayas demeuraient peut-être dans le Caboul.

[18] Les Tâladjanghas ne devaient pas être éloignés des Hêhayas, car il y avait entre les princes de ces deux peuples alliance de parenté.

[19] Le mot गर *gara* signifie *poison*. *Sagara* veut dire *simul-venenatus*. Dans la lecture suivante on expliquera cette histoire.

QUATORZIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE SAGARA.

Djanamèdjaya dit :

Comment Sagara naquit-il empoisonné ? Comment dans sa colère priva-t-il du privilége de leur caste les puissants Kchatriyas du pays des Sacas et des autres contrées ? Saint anachorète, donne-moi quelques détails sur ces événements.

Vésampâyana reprit :

O roi, le royaume de Bâhou, prince vicieux, avait été envahi par les Hêhayas, les Tâladjanghas et les Sacas. Cinq autres nations vinrent aussi appuyer les Hêhayas ; c'étaient les Yavanas, les Pâradas, les Câmbhodjas, les Pahlavas et les Khasas [1]. Bâhou, dépouillé de ses états, se retira dans une forêt, accompagné de son épouse, et là, il mourut dans la misère. Cette épouse était de la race d'Yadou : elle était enceinte quand elle se décida à le suivre. Avant son départ, un poison lui avait été donné par une de ses rivales. Après la mort de son mari, elle éleva un bûcher dans la forêt, et monta dessus avec résignation. Le fils de Bhrigou, Ôrva, eut pitié d'elle et l'emmena dans son ermitage, où elle fut délivrée à la fois de son fruit et du poison qu'elle avait pris. Ainsi vint au monde le grand roi Sagara. Ôrva lui-même fit pour cet enfant toutes les cérémonies ordonnées par la loi [2] ; il lui servit de père, lui fit lire les Vèdes, et lui donna une arme de feu [3] redoutable, et que les

[1] Ce peuple habitait au nord de l'Inde ; peut-être leur pays est-il aujourd'hui le Cachgar.

[2] Le poëte désigne ici les dix ou douze cérémonies indiquées au commencement de la IIe lecture des lois de Manou, telles que le *djâtacarma*, qui a lieu quand l'enfant vient de naître ; le *nâmacarana*, quand on lui donne un nom ; l'*annaprâsana*, quand on le sèvre, etc. Voy. le dictionnaire de Wilson, au mot *Sanscâra*.

[3] Nous verrons ailleurs l'histoire d'un être, appelé aussi *Ôrva*, et qui vomissait des flammes. Le poëte n'aurait-il pas confondu les deux personnages ? Pour qu'un saint puisse donner une arme de feu, il faut qu'il soit doué des qua-

dieux eux-mêmes ne pouvaient supporter. Fort de cette nouvelle arme, et doué lui-même d'une vigueur singulière, Sagara attaqua les Hêhayas, et les frappa rapidement, comme Roudra [4] dans sa colère frappe les troupeaux. Il s'acquit dans le monde la plus grande gloire. Il voulait anéantir entièrement les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas et les Pahlavas, qu'il poursuivait avec acharnement. Ces peuples vinrent en suppliant demander la médiation du sage Vasichtha. Cet illustre solitaire, les voyant abattus, chercha à les rassurer, et leur ménagea un traité avec Sagara. Celui-ci consentit à les épargner, à la prière de son maître spirituel : mais il les dégrada, et les força de prendre des vêtements qui devaient les faire distinguer. Il voulut encore que les Sacas eussent la moitié de la tête tondue, les Yavanas et les Câmbhodjas toute la tête rasée, que les Pâradas portassent les cheveux longs, que les Pahlavas laissassent croître leur barbe : il les priva aussi de toute lecture spirituelle et du droit de faire la prière avec la libation de beurre consacré [5]. Ainsi les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas, les Pahlavas, les Colas [6], les Sarpas [7], les Mâhichas, les Dârbas [8], les Tcholas [9], les Kéralas [10], les Khasas, les Touchâras [11], les Tchinas [12], les Madras [13], les Kichkindhas [14],

lités qu'on prête à Ôrva, fils du Mouni Ourva. Au reste, nous retrouverons encore cette arme de feu, qui paraît être particulière à la famille de Bhrigou, aux Bhârgavas. Il me semble aussi qu'Ôrva est un nom du Richi Angiras, qui fut, dans une de ses renaissances, fils d'Ourva, et par sa mère petit-fils du dieu du feu, Agni.

[4] Roudra, autrement Siva, est surnommé *pasoupati*, maître des troupeaux, des animaux en général.

[5] C'est la cérémonie qu'on appelle *vachat*.

[6] Les Colas habitaient sur la côte qui s'étend de Cuttack à Madras. Dans le Mémoire de M. Sterling sur le Cuttack (Rech. asiat. t. XIV, p. 203) il est parlé d'une tribu sauvage, nommée les *Coles*.

[7] Il est possible que ce mot *sarpa* soit synonyme de *nâga*. Le pays de Nâga est situé près de l'Indus. Les manuscrits dévanâgaris portent *Mâhicha* ou *Mâhichaca*. Le Brahmânda-pourâna place les Mâhichacas vers l'est.

[8] Les géographies indiennes mettent les Dârbas près des Khasas.

[9] Les Tcholas se trouvaient dans la partie de l'Inde appelée aujourd'hui *Tanjore*.

[10] Le pays des Kéralas est le Malabar.

[11] *Touchâra* signifie neige; les Touchâras (les *Tochari* de Pline) habitaient les montagnes qui sont vers le nord-ouest de l'Inde. Wilford les met dans le Turan. Un manuscrit porte *Toukhâra*, qui rappelle le mot *Tokharestan*.

[12] Il ne faut pas confondre ce mot avec le nom des Chinois, qui n'exista que postérieurement : les Tchinas étaient un peuple à l'ouest de l'Inde, quoique quelques personnes les placent vers la partie orientale, près du pays d'Asam. Les lois de Manou en parlent, lect. x, sl. 44. Les Mahâtchinas, ou grands Tchinas, étaient près de la source de la Sarayou ou Sarjou.

[13] Le pays des Madras s'étendait au nord-ouest de l'Indostan propre. Fr. Hamilton croit que c'est le Bhoutan.

[14] La contrée des Kichkindhas répondait à la partie septentrionale du Mysore. Dans le Râmâyana, c'est le royaume de Bâlin.

les Côntalas [15], les Bangas [16], les Sâlwas [17] et les Concanas [18] furent, d'après la décision de Vasichtha, privés par le grand Sagara de leurs priviléges de Kchatriyas.

Après avoir établi ainsi le règne des lois, vainqueur de la terre, il donna la liberté à un cheval destiné à être immolé [19]. Ce cheval, dans sa course vagabonde, arriva sur les bords de la mer méridionale : à quelque distance des flots, il disparut sous terre. Le roi fit creuser ce terrain par ses fils. Après avoir creusé à une grande profondeur, ils y trouvèrent le premier des dieux, le grand Esprit, celui qu'on appelle *Hari*, *Crichna*, *Vichnou*, le père de tous les êtres, endormi sous la forme de *Capila* [20]. Ce dieu s'éveilla, frappé par la lumière, et les feux de ses regards brûlèrent tous les fils de Sagara, à l'exception de quatre, savoir, Varhakêtou, Soukêtou, Dharmaratha, et le héros Pantchadjana, qui perpétua la race de Sagara. Le dieu Hari, le grand Nârâyana, pour consoler celui-ci, lui promit que la postérité d'Ikchwâcou n'aurait point de fin, que sa gloire, à lui, ne serait jamais éclipsée, que Samoudra (l'Océan) serait son fils, et qu'enfin des demeures éternelles lui seraient don-

[15] Les Côntalas aux longs cheveux étaient près des Tchinas.

[16] De ce mot vient celui de *Bengale*. Les Bangas habitaient dans le voisinage de Dacca.

[17] La contrée des Sâlwas est placée au centre de l'Inde ; cependant M. Wilson dit, au mot *Câracoukchîya*, qu'il faut la chercher au nord de l'Indostan.

[18] Les Concanas habitaient le pays qu'on nomme encore aujourd'hui le *Concan*.

[19] Le cheval désigné pour l'*aswamédha* était mis en liberté après quelques cérémonies particulières. Il portait sur son front une inscription qui annonçait sa destination et menaçait de la colère du roi quiconque l'arrêterait. Il errait en liberté pendant douze mois, suivi de loin par des soldats. Au bout de l'an il était ramené, et lié à un poteau. Son corps, coupé en morceaux, était ensuite brûlé. La fumée et la cendre de la victime servaient à purifier le prince et sa royale épouse.

[20] Nous devons croire que ce récit est une fiction par laquelle le poëte a voulu représenter les travaux opérés pour donner un écoulement aux eaux du Gange, dont les terres d'alluvion arrêtaient le cours, en formant des marais noirs et fangeux ; car le mot *capila* veut dire *noir*. Capila est regardé comme le fils de Cardameswara, qui signifie *maître du limon*. On place son ermitage en différents lieux, comme au pas de Haridwâra, et vers l'embouchure du Gange, à l'endroit appelé *Gangâ-sâgara* (ou mer du Gange), et situé au sud de Calcutta, non loin de Fulta qui, à cette époque, était près de la mer. En général on met Capila à l'embouchure de toutes les rivières. Ce personnage est considéré comme un *avatare* de Vichnou résidant à Gangâ-sâgara, où dans sa colère il anéantit les fils de Sagara : ce qui veut dire que les ouvriers périrent des suites d'une épidémie causée par la chaleur qui avait échauffé ce limon fétide. Il est possible aussi qu'on appelle *enfants de Sagara* ces canaux mêmes qui furent creusés par ordre du prince, et desséchés ensuite par la chaleur. Le nombre de soixante mille est exagéré.

nées dans le ciel, à lui et à ses enfants qui venaient de périr. Samoudra, prenant dans ses mains les présents qu'il destinait au maître de la terre[21], le salua avec respect, et se soumit à devenir Sâgara (c'est-à-dire, fils de Sagara)[22]. Il lui rendit le cheval destiné au sacrifice, et le monarque glorieux célébra cent Aswamédhas. La tradition rapporte qu'il avait eu soixante mille fils.

QUINZIÈME LECTURE.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA FAMILLE SOLAIRE.

Djanamédjaya dit :

Comment ces héros, fils de Sagara, sont-ils nés? Sage Brahmane, comment ont-ils été vaincus, quoiqu'ils fussent au nombre de soixante mille?

Vêsampâyana répondit :

Sagara avait deux femmes renommées par leur piété et leur vertu. La plus âgée, fille de Vidarbha, se nommait *Késini*. La plus jeune, fille d'Arichtanémi, renommée pour sa conduite sage et ses sentiments élevés, n'avait point de rivale sur la terre pour la beauté. Orva, voulant par un don merveilleux les récompenser, leur dit un jour : « L'une de vous peut avoir soixante mille « fils, l'autre n'en aura qu'un. C'est à votre choix, voyez. » Aussitôt l'une demanda cette nombreuse lignée de héros, l'autre ne désira qu'un fils. « Vos « vœux seront accomplis, » dit le Mouni. Késinî donna pour fils à Sagara le prince Asamandjas, qui fut connu dans la suite par sa vaillance sous le nom du roi Pantchadjana. Sa compagne accoucha d'une courge [1] remplie de pe-

[21] Le nom particulier de cette offrande est *argha*. Elle se compose de fleurs, de riz, de *tila* (*sesamum orientale*), de bois de sandal, et d'eau présentée dans un vase en forme de bateau. Quelquefois on n'offre que de l'eau, comme ce paysan persan qui ne fit que cette offrande à son roi Artaxerce Mnémon.

[22] Un des noms de la mer, en sanscrit, est *sâgara* : on explique l'étymologie de ce mot en disant que l'Océan devint fils de Sagara. La syllabe longue indique filiation.

[1] Je ne chercherai point à expliquer cette fable fondée sans doute sur quelque équivoque de mots.

pins : c'est là du moins ce que rapporte la tradition. Ces pepins étaient au nombre de soixante mille; ils formèrent autant d'embryons, qui avec le temps reçurent la naissance, et prirent un accroissement successif. Sagara avait d'abord fait placer ces embryons dans des vases remplis de lait : ensuite ils eurent chacun une nourrice : au bout de dix mois, ils marchaient heureusement. Ces enfants, élevés avec soin par la tendresse de Sagara, grandirent, et formèrent ses soixante mille fils sortis, ô roi, du sein d'une courge. Ils furent donc absorbés par les feux de Nârâyana; ce fut Pantchadjana qui succéda à son père.

Le fils de Pantchadjana fut le vaillant Ansoumân, qui donna le jour à Dilîpa, surnommé *Khatwânga*[2]. Ce prince, venant du ciel sur la terre, n'obtint la vie que pour une heure[3], et, toutefois, il eut le temps de faire un seul faisceau des trois mondes par sa prudence et sa justice. Il eut pour fils le grand roi Bhagîratha, qui fit descendre du ciel[4] la noble rivière du Gange et la conduisit à Samoudra (l'Océan)[5] : prince glorieux, fortuné, puissant, pareil au dieu Indra. La déesse Gangâ devint fille de Bhagîratha[6], et pour cette raison elle est nommée *Bhâgîrathî* par ceux qui connaissent l'histoire de cette royale famille.

Bhagîratha donna le jour au roi Srouta; Srouta à Nâbhâga[7], prince attaché à ses devoirs; Nâbhâga à Ambaricha; Ambaricha à Sindhoudwîpa; Sindhoudwîpa au vaillant Ayoutâdjit; Ayoutâdjit au glorieux Ritaparna, connaissant à fond la science divine[8], et puissant ami d'Anala[9]. A Ritaparna succéda le roi Soudâsa son fils, ami d'Indra, et du nom de son père surnommé *Ârtaparni*[10].

[2] *Khatwânga* est le nom que l'on donne à l'une des armes de Siva, qui ressemble à un pied de lit.

[3] C'est un compliment poétique, comme quand nous disons que le ciel ne fait que prêter les grands hommes à la terre.

Nimiùm vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.

[4] La déesse du Gange prit une forme matérielle : aussi le texte dit-il qu'elle vint ici-bas comme *avatare*.

[5] Bhagîratha l'amenait sur la terre pour rappeler à la vie par ses eaux les fils de Sagara. Ne sachant pas précisément où ils étaient, la déesse se divisa en cent torrents pour être plus sûre de les rencontrer. Voy. lect. précéd., not. 20.

[6] Nous savons ce que signifie, dans ce sens, *devenir le fils ou la fille d'un personnage* : c'est prendre son nom modifié par une syllabe longue.

[7] Je ne parle que pour mémoire des peines que se donne, ici et plus bas encore, Fr. Hamilton, pour concilier la table de Vâlmiki et les autres avec celles du Harivansa.

[8] J'ai rendu ainsi le mot दिव्याक्षहृदय, non pourtant sans quelque scrupule.

[9] Anala est le même qu'Agni, le feu.

[10] Quelques personnes font de ce nom pa-

Soudâsa eut un fils, surnommé *Sôdâsa* par la même raison : ce fut le vaillant Mitrasaha, autrement appelé *Calmâchapâda*. Sarwacarman reçut la naissance de Calmâchapâda; Anaranya, de Sarwacarman; Nighna, d'Anaranya. Nighna eut deux fils, Anamitra et Raghou, renommés parmi les héros. Le fils d'Anamitra fut le sage Doulidouha, dont le fils Dilîpa fut le trisaïeul de Râma. De Dilîpa naquit Dîrghabâhou, autrement appelé *Raghou* [11], qui régna avec force et puissance dans Ayodhyâ. Le fils de Raghou fut Adja; Adja donna le jour à Dasaratha; et de Dasaratha naquit le glorieux Râma, constamment animé par l'amour du devoir.

Ce dernier eut pour fils Cousa : Cousa donna le jour à Atithi; Atithi à Nichada; Nichada à Nala; Nala à Nabha; Nabha à Poundarica, surnommé *Kchêmadhanwan;* Kchêmadhanwan au superbe Dévânica ; Dévânica au puissant Ahînagou; Ahînagou au noble Soudhanwan; Soudhanwan à Nala [12]; Nala à Ouctha, prince religieux; le généreux Ouctha à Vadjranâbha [13].

De celui-ci [14] naquit le sage Sankha, surnommé *Vyouchitâswa*; Sankha fut père du sage et riche Pouchpa; Pouchpa, de Siddhi; Siddhi, de Soudarsana; Soudarsana, d'Agnivarna; Agnivarna, de Sîghra; Sîghra, de Marou, prince qui se livra à la dévotion et se retira à Calâpadwipa [15]. Son fils fut Visroutavasou, qui donna le jour au roi Vrihadbala [16].

O fils de Bharata, il est à remarquer que les Pourânas citent deux [17] princes du nom de Nala [18], l'un fils de Vîrasêna, et l'autre qui était de la race d'Ikchwâcou.

Je viens de te nommer les princes les plus remarquables, descendants d'Ikchwâcou, et issus de Vivaswân. Celui qui lit avec attention l'histoire de la famille de l'Âditya Vivaswân, de ce dieu qui préside aux Srâddhas [19] et qui

tronymique le nom d'un prince particulier, fils de Ritaparna.

[11] C'est de son nom que Râma est appelé *Râghava*.

[12] Le manuscrit de M. Tod porte *Sala*. Le manuscrit bengali, par correction, met *Gaya*.

[13] Le même manuscrit de M. Tod donne pour successeur à Vadjranâbha le prince Nala.

[14] Je dois faire remarquer que tout cet alinéa ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

[15] Calâpa est une île de l'Alacanandâ.

[16] Ce Vrihadbala fut tué par Abhimanyou, fils d'Ardjouna. Je constate ce fait pour établir un synchronisme.

[17] Il y a ici une inexactitude, car le poëte vient de citer deux Nala de la race solaire.

[18] Ce Nala, de la race lunaire, est le héros de l'épisode raconté dans le Mahâbhârata, et dont nous devons une édition et une traduction latine au savant M. Bopp.

[19] C'est plutôt Yama, fils de Vivaswân, qui

donne l'accroissement à tous les êtres, celui-là aura beaucoup d'enfants; il sera exempt de péché et de passion, il vivra longtemps, et se trouvera un jour dans le monde de l'Âditya Vivaswân.

SEIZIÈME LECTURE.

CULTE DES PITRIS.

Djanamêdjaya dit :

Tu viens de me dire que l'Âditya Vivaswân préside aux Srâddhas, illustre Brahmane. Je désire obtenir quelques détails sur ce sujet. Qu'est-ce que cette importante cérémonie du Srâddha? D'où viennent les Pitris[1]? qui les a créés? Ce sont là des questions sur lesquelles les savants docteurs de nos saintes lois ont déjà donné des éclaircissements. On dit qu'il y a des Pitris dans le ciel, Pitris (pères) des dieux, et dieux eux-mêmes. Voilà donc ce que je désire savoir. Dis-moi quelles sont leurs qualités et leur influence; quelle satisfaction cause aux Pitris le Srâddha que nous offrons; quelles faveurs ils peuvent nous accorder en échange; quelle est enfin l'origine des Pitris. Daigne répondre à ma curiosité.

Vêsampâyana répondit :

Oui, je te raconterai l'origine des Pitris : je te dirai comment le Srâddha, que nous célébrons, leur cause du plaisir, et quels biens ils peuvent répandre sur nous. Ce sont des renseignements que Mârcandéya avait autrefois donnés à Bhîchma qui lui avait fait les mêmes questions. Youdhichthira, surnommé *Dharmarâdja*, profitant d'un moment où Bhîchma se reposait sur

préside aux Srâddhas, et qui porte le nom de *Srâddhadéva*. Cependant ici cette épithète se rapporte au soleil, à Vivaswân lui-même, comme le prouve le commencement de la lecture suivante.

[1] Le mot *pitri* signifie proprement *père, pater*.

un lit de roseaux [2], le pria de lui donner les explications que tu viens de me demander. Je vais te répéter ce que dit Bhichma; et ces détails, Mârcandéya lui-même les tenait de Sanatcoumâra.

Youdhichthira dit :

O toi qui connais les règles du devoir, je voudrais bien connaître comment on obtient l'accroissement et la prospérité qu'on désire, et par quels actes on peut éviter le chagrin.

Bhichma répondit :

Celui qui avec empressement et dévotion s'acquitte du Srâddha, et donne aux Pitris une satisfaction complète, est sûr d'être heureux dans ce monde et dans l'autre. O Youdhichthira, les Pitris donnent à celui qui est fidèle à son devoir, des enfants, s'il en demande, de la fortune, s'il en désire.

Youdhichthira reprit :

Il y a des Pitris dans le ciel, d'autres aussi dans les enfers. Les hommes recueillent toujours un fruit de leurs œuvres pieuses : on célèbre un Srâddha avec le désir d'en obtenir quelque avantage. On y comprend dans une triple offrande [3] son père, son aïeul, son bisaïeul. Comment des Srâddhas ont-ils quelque résultat pour les mânes? Comment ceux qui sont en enfer peuvent-ils en retirer quelque fruit? Quels sont donc ces autres Pitris, ceux auxquels

[2] Nous connaissons déjà le nom de ce roseau; c'est le *sara* (*saccharum sara*). Bhichma était fils de Santanou, roi d'Hastinâpoura, et de Gangâ. Il renonça au trône en faveur de son frère. Dans la querelle qui eut lieu entre ses petits-neveux, il prit parti contre les Pândavas. Il y fut même blessé par Ardjouna. A la fin de cette guerre, il donna des avis à Youdhichthira appelé à régner, et quitta ensuite la terre pour monter au ciel. Comme il n'avait point eu d'enfants, ce sont tous les Indiens qui doivent chaque année, dans un *srâddha* en son honneur, faire sa commémoration, comme s'ils étaient ses descendants.

[3] Le nom particulier de cette offrande est *pinda* : un *pinda* est une boule formée de riz, de lait caillé, de fleurs, etc., et que présentent aux mânes des ancêtres les membres d'une même famille, lesquels par cette raison on appelle *sapindas*. Voyez pour tous ces détails la IIIe lecture des lois de Manou, et le VIIe volume des Recherches asiatiques.

nous faisons des sacrifices, et que les dieux honorent, dit-on, dans le ciel? Noble héros, voilà des difficultés sur lesquelles je voudrais avoir des explications. O toi qui as tant de savoir, dis-moi comment il est possible que le Srâddha change la destinée des Pitris?

Bhichma répondit :

Prince invincible, je vais t'enseigner ce que j'ai pu apprendre; je te dirai quels sont ces autres Pitris auxquels nous adressons un culte. C'est ce que me révéla un jour mon père, qui était déjà parti pour les mondes intermédiaires. Je célébrais le Srâddha, et je faisais l'offrande du *pinda* en son honneur. La terre se fendit devant moi, mon père parut, et pour recevoir mon offrande, tendit ses bras chargés d'ornements et couverts de bracelets, ayant, comme je l'avais vu autrefois, ses doigts rougis de la couleur du sandal. « Voilà, disais-je en moi-même, une cérémonie qui n'est point dans le rituel[1]; » et sur le siége de *cousa*[2], où j'étais en lui donnant le Pinda, je réfléchissais sur cet incident. Mon père, satisfait de ma piété, me dit d'une voix douce : « O le meilleur des enfants de Bharata, je suis content de toi. « Tu as propagé ma race[3], j'ai obtenu par toi tout ce que je pouvais désirer « dans cette vie et dans l'autre; par toi, mon fils, qui t'es montré homme « sage et instruit, fidèlement soumis à la loi. Ferme dans la bonne voie, « c'est de moi que tu as appris à suivre constamment dans ce monde la règle « du devoir. Si celui qui remplit son devoir recueille un quadruple fruit, « l'insensé qui le néglige obtient aussi le fruit de son péché. L'exemple que « donne le prince dans l'accomplissement de ses propres obligations est « toujours imité par les sujets. O noble enfant de Bharata, tu as fait des « Vèdes et de leurs lois éternelles la règle de ta conduite; le bonheur et « la gloire de ton père sont incomparables. Pour te témoigner ma joie, je « veux te faire un don : vois dans les trois mondes ce qu'il y a de plus difficile

[1] Je rends ainsi le mot कल्प *calpa*. Bentley l'a entendu dans ce sens, en le traduisant par *forme particulière du culte*. Voyez le sloka 147 de la III[e] lecture des lois de Manou, où se trouvent *calpa* et *anoucalpa*. Le Calpa est aussi le Védânga qui contient la description des rites religieux. Les chapitres que nous allons traduire portent le titre général de *Pitri-calpa*.

[2] On appelle *cousa*, ou *darbha*, un gazon employé dans les cérémonies religieuses.

[3] Ceci est peu exact : car Bhichma n'avait point donné de petit-fils à Santanou.

« à obtenir, et choisis. Tu ne quitteras cette vie que lorsque tu voudras; la « mort ne viendra te prendre que de ton consentement. Quel autre privilége « veux-tu encore que je t'accorde? Parle, illustre rejeton de Bharata, dis- « moi ce qui se passe dans ton âme. »

Le saluant avec respect, je lui répondis : « Tous mes vœux sont remplis, « puisque vous êtes content de moi. Si cependant, ô le plus illustre et le « meilleur des pères, vous daignez m'accorder une faveur, je vous prierai de « vouloir bien répondre à une de mes questions. » « O Bhîchma, me dit le « pieux personnage, explique-moi ce que tu désires. J'éclaircirai les doutes « que tu peux avoir, ô fils de Bharata. » Alors profitant avec empressement de sa bonne volonté, je l'interrogeai, lui qui connaissait le monde invisible et qui avait visité le séjour des hommes vertueux, et je lui fis les questions suivantes : « On parle de Pitris, qui sont Pitris (pères) des dieux, et dieux « aussi, et de dieux qui sont Pitris (pères). Quels sont ceux auxquels on offre « des sacrifices? Comment se fait-il que nos Srâddhas causent du plaisir aux « Pitris habitants d'un autre monde? Quel est le fruit du Srâddha? Quels « sont ceux auxquels sacrifient les dieux, les hommes, les Dânavas, les Yak- « chas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras [1] et les grands serpents? « Voilà des points sur lesquels je désire beaucoup d'être éclairé. Daignez « satisfaire ma curiosité : car je sais que vous connaissez tout. » Santanou, mon père, reprit la parole : « O Bhîchma, je répondrai en peu de mots à tes « questions. Écoute avec attention, et apprends pour quelle raison on offre « le Srâddha aux Pitris, quels en sont les fruits, quelle est l'origine des « Pitris. Les fils de Brahmâ lui-même [2] existent dans le ciel des Pitris avec « le rang de dieux. Ce sont eux à qui sacrifient les dieux, les Asouras, les « hommes, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Kinnaras et les « grands serpents. En récompense des hommages qu'on leur rend dans les « Srâddhas, ils protégent ce monde qui renferme les Dévas et les Gandhar- « vas, et qui obéit à Brahmâ. Il te faut constamment décerner à ces grands « Pitris les honneurs du Srâddha : ils te combleront de biens, ils exauceront « tous tes vœux. Si tu célèbres le nom et la famille de ces Pitris, ils nous

[1] Les Kinnaras sont des musiciens célestes qu'on représente avec une tête de cheval. On les appelle aussi *Kimpourouchas.*

[2] Voyez les détails que donne la IIIe lecture des lois de Manou, sl. 194, sur les diverses classes de Pitris et sur leurs noms.

« procureront à nous-mêmes dans le ciel un surcroît de bonheur. Mais Mârcandéya achèvera de t'instruire sur cet objet. Il est aimé des Pitris[9], il est savant. Aujourd'hui, pour me faire plaisir, il est venu assister au Srâddha. Tu peux l'interroger. » Après m'avoir ainsi parlé, Santanou disparut.

DIX-SEPTIÈME LECTURE.

ORIGINE DES PITRIS.

Bhîchma continua :

Alors je suivis le conseil de mon père, et m'adressant avec respect à Mârcandéya, je lui fis la question que j'avais déjà faite à Santanou. Le saint anachorète me dit :

Mârcandéya dit :

O Bhîchma, je vais te donner les détails que tu demandes : écoute avec attention. Par la faveur des Pitris, j'ai obtenu de longs jours : par mon dévouement à leur culte, j'avais déjà dans l'âge précédent acquis une grande gloire dans le monde[1]. Au bout de la révolution de plusieurs milliers d'années, je montai sur le mont Mérou, et je m'y livrai à une austère pénitence. Un jour j'aperçus un char qui venait de la partie septentrionale de la montagne, et qui éclairait tout le ciel de son éclat. Dans ce char, je vis, étendu sur un lit de repos, un personnage éblouissant comme un soleil, et de la grandeur du pouce[2] : en voyant ce char et celui qu'il portait, on aurait dit un feu dans un autre feu. J'inclinai avec respect la tête devant cet être supérieur, dès l'instant qu'il fut près de moi; je lui offris les présents de l'Argha et de l'eau pour le bain de pieds. Je lui dis : « Que je voudrais vous connaître, seigneur, vous dont l'aspect est si redoutable,

[9] On pourrait traduire aussi : *il est attaché au culte des Pitris.*

[1] Nous verrons ailleurs Mârcandéya subsister après la destruction du monde. Ce saint est même considéré comme dieu personnifié. Son nom, en sanscrit, est précédé quelquefois du mot *srî*, qu'on attribue aux personnages divins.

[2] Ceci me fait rappeler que d'un poil de

« vous qui brillez de l'éclat de la pénitence, et qui paraissez un Nârâyana! « Vous êtes sans doute un dieu parmi les dieux : telle est ma pensée. » Ce saint personnage me répondit en souriant : « Tes exercices de dévotion sont « donc mal dirigés, puisque tu ignores qui je suis. » Aussitôt prenant à mes yeux une figure différente et merveilleuse, il m'apparut sous une forme telle que je n'en avais jamais vu de semblable.

« Je suis, me dit-il, le premier-né de Brahmâ, issu de sa pensée (*mânasa*), « puissant par la force de la pénitence, et animé de l'esprit de Nârâyana : je « suis ce Sanatcoumâra [3] dont parlent les Vèdes. O fils de Bhrigou, salut. « Que désires-tu de moi? Ils sont aussi fils de Brahmâ, et par conséquent mes « frères, mais cependant plus jeunes que moi, ces sept grands Richis dont « les enfants sont si renommés, Cratou, Vasichtha, Poulaha, Poulastya, « Atri, Angiras et le sage Maritchi. Honorés des dieux et des Gandharvas, ils « soutiennent et protégent les trois mondes, et ne sont pas moins respectés « des Dânavas que des Dévas. Poursuivant les exercices d'une rigoureuse « pénitence, ô grand Mouni, nous vivons recueillis en nous-mêmes, exempts « des devoirs comme des passions des autres créatures. Tu me vois toujours « jeune, comme quand je suis né : de là mon nom si connu de *Sanatcou-* « *mâra* [4]. Pour me regarder et m'honorer, tu as interrompu ta pénitence. « Ton premier désir est satisfait. Que demandes-tu encore? »

Ainsi parla l'immortel Sanatcoumâra : je lui répondis, ô fils de Bharata, encouragé par sa bonté, et je l'interrogeai sur l'origine des Pitris et les fruits du Srâddha. O Bhîchma, ce maître des dieux mêmes daigna m'éclairer. A la fin d'un récit qui dura bien des années, ce saint personnage me dit :

Sanatcoumâra dit :

Pieux Brahmane, je viens de m'amuser avec toi : écoute la vérité telle qu'elle est. Brahmâ créa les dieux, ô fils de Bhrigou. « Ils m'offriront des « sacrifices, » avait-il dit. Mais voilà qu'oubliant le Créateur, ceux-ci ne sacrifiaient que pour recueillir eux-mêmes tout le fruit de leur action. Brahmâ les

Brahmâ furent produits soixante mille petits Brahmanes de cette taille, que l'on appelle *Bâlakhilyas*. Voyez le Nouveau Journal asiatique, nº 63, p. 221.

[3] Voyez la première lecture.

[4] *Coumâra* veut dire *jeune homme*, et *sanat* signifie *toujours*. Voyez dans le dictionnaire de M. Wilson le mot लोक *loca*.

maudit : devenus fous, ils n'avaient plus aucune espèce de connaissance d'eux-mêmes; la folie des dieux s'était communiquée au reste du monde. Les malheureux, prosternés devant le père des êtres, demandèrent grâce et pardon; et pour le salut des mondes, Brahmâ leur dit : « Faites pénitence, « car vous avez péché. Adressez-vous à vos enfants [5]; c'est par ce moyen que « vous recouvrerez la sagesse. » Ils vinrent donc, dans leur affliction, demander à leurs enfants de quelle manière on pratiquait les exercices de la pénitence et du culte. Leurs fils, humbles et pieux, leur donnèrent ces leçons dont ils avaient besoin. Instruits dans la science du devoir, et habiles à l'expliquer, ils leur enseignèrent ces genres d'austérités par lesquels on mortifie sa voix, son esprit, son corps, et joignirent l'exemple au précepte. Quand par la pénitence les dieux eurent connu la vérité et recouvré leur raison, leurs fils leur dirent : « Allez maintenant, nos enfants. » Ce mot frappa les dieux, qui se présentèrent à Brahmâ pour en avoir l'explication. Brahmâ leur dit : « Vous êtes aujourd'hui savants dans la science divine, et le nom « dont on vous a appelés est fort juste. Vous pouvez bien, ô dieux, avoir fait « leurs corps : mais ils vous ont donné la science, ils méritent certainement « le titre de pères (*pitris*). Vous avez, les uns et les autres, votre genre de « paternité; vous êtes tous Pitris [6], et les Pitris aussi seront dieux. » Alors les dieux vinrent retrouver leurs enfants et leur dirent : « Brahmâ nous a éclai- « rés, nous nous devons une affection mutuelle. Vous êtes en effet nos pères, « vous par qui nous avons été instruits. Pieux instituteurs, que pouvez-vous « désirer? quel don pouvons-nous vous accorder? Que la parole que vous « avez prononcée se trouve vérifiée, et puisque vous nous avez appelés vos « enfants, soyez aussi désormais nos Pitris (pères). Quiconque en célébrant « un Srâddha oubliera ses parents décédés, verra passer le fruit de son sacri- « fice aux Râkchasas, aux Dânavas, aux serpents. Les pères décédés, crois- « sant par les honneurs funèbres, feront sans cesse croître la lune [7] qui aura

[5] Les enfants des dieux, ce sont ces saints et antiques personnages, fondateurs de la législation religieuse des Indiens, et dont l'origine était divine. Ainsi dans Manou, Vrihaspati, fils d'Angiras, et surnommé *Cavi*, instruit ses pères, c'est-à-dire, ses parents du côté de son père.

[6] L'auteur joue continuellement sur le mot *pitri*, qui signifie à la fois *père* et *mânes*. Voyez au reste la IIe lecture des lois de Manou, sl. 151 et suiv., 170 et 171, où l'on retrouve plusieurs idées de ce passage du Harivansa.

[7] Il faut se rappeler que la lune est considérée comme le réservoir de l'ambroisie divine, et qu'en même temps on lui reconnaît une grande influence sur la terre. Le dieu de la lune est le roi des plantes, et préside au prin-

« reçu de vous son premier accroissement. La lune, prospérant par suite des « Srâddhas, fera aussi prospérer ce monde avec les mers, les montagnes, les « forêts, les êtres animés et inanimés qui le couvrent. Les mânes donneront « de la fortune et des enfants aux mortels qui pourront en désirer, et qui « célébreront le Srâddha. Ceux qui, dans cette cérémonie, invoquant, par « leur nom et leur famille, leur père, leur aïeul et leur bisaïeul, auront « fait l'offrande de trois *pindas*, en quelque lieu qu'ils se trouvent, seront à « jamais protégés par ces mânes qu'ils auront honorés. Telle est l'instruction « que nous a donnée le grand Brahmâ : que sa parole soit accomplie aujour« d'hui; habitants du ciel, soyons mutuellement entre nous enfants et pères « (Pitris). » C'est ainsi, continua Sanatcoumâra, qu'il y a des Pitris dieux, et des dieux Pitris : ils sont les uns et les autres mutuellement Pitris et dieux.

DIX-HUITIÈME LECTURE.

ORIGINE ET DISTINCTION DES PITRIS.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Ainsi me parla le brillant Sanatcoumâra, dieu parmi les dieux; je fis ensuite à ce divin Mouni une question sur un sujet qui m'embarrassait. Écoute, ô prince, fils de Gangâ, ce que je vais te dire en reprenant les choses dès le commencement. Je lui demandai donc : « Combien y a-t-il d'ordres « de Pitris? dans quel monde habitent-ils, ces dieux grands entre les dieux, « d'où la lune tire son accroissement? » Il me répondit :

Sanatcoumâra dit :

Illustre pénitent, il y a dans le ciel sept ordres de Pitris; il y en a quatre qui sont déterminés par des formes, et trois qui n'ont point de forme ap-

cipe aqueux. Voyez lect. XL, vers la fin. Toute cette matière peut être éclaircie par ce passage des lois de Manou, lect. III, sl. 201 : « Les « Pitris sont nés des Richis; des Pitris sont « issus les dieux et les hommes; des dieux vient « le monde animé et inanimé. »

parente. Je sais te dire le monde qu'ils habitent, leur influence, l'excellence de leur nature, leur grandeur.

D'abord je te parlerai de ces trois ordres supérieurs qui peuvent devenir sensibles pour nous par les devoirs auxquels ils se soumettent [1] : voici leurs noms et leurs demeures.

On appelle *Sanâtanas* (éternels) les mondes où résident les Pitris dépourvus de formes, nommés *Bhâswaras* [2], et du nom de leur père, le Pradjâpati Virâdja, surnommés *Vêrâdjas*. On les honore comme des dieux, suivant les rites prescrits. Quand les habitants des mondes Sanâtanas se relâchent dans les devoirs de leur dévotion [3], au bout d'une révolution de mille ans, ils renaissent dans de saintes familles, où l'on s'occupe de la science sacrée; ils y acquièrent de nouveaux mérites, de nouvelles connaissances; ils se perfectionnent dans la philosophie sacrée, et reprennent ensuite cette voie où il est si difficile d'entrer. Ce sont là les Pitris auxquels les pieux *yogins* [4] sont appelés à donner de l'accroissement, et qui par la force de leur propre dé-

[1] Comme nous le verrons plus bas, les quatre ordres de Pitris regardés comme matériels, comme terrestres, sont ceux qui sont spécialement composés des âmes de gens appartenant aux quatre castes : c'est là en quelque sorte leur forme. Les trois autres ordres, qui renferment les Pitris des Richis supérieurs, des dieux et des génies de tous les rangs, n'ont point, pour ainsi dire, de figure sociale. Cette idée de forme extérieure, de figure apparente, me menait sans doute à l'idée d'êtres matériels, et à l'idée contraire d'êtres immatériels. J'ai évité ces expressions, et me suis rapproché de mon texte autant qu'il m'était possible. Les Pitris supérieurs n'ont point de forme, dit-on; cependant *ils portent la forme du devoir*, धर्म्ममूर्त्तिधर. C'est surtout pour de pareils passages qu'il m'eût été agréable d'avoir un commentaire. Abandonné à mes faibles forces, j'ai cherché un sens; je ne me flatte point d'avoir rencontré juste. Ou ces Pitris sont soumis à des devoirs particuliers dans la grande organisation de l'univers, ou ils reviennent de temps en temps sur la terre porter le fardeau de l'humanité et des devoirs qui lui sont imposés.

[2] Ce mot signifie *soleil* : j'en ai fait un nom propre, ce n'est peut-être qu'une épithète. Six des sept Richis sont nommés comme patriarches des Pitris. Atri seul n'est pas cité : à sa place se trouve Virâdja. Celui-ci serait-il Manou, nommé विराज au lieu de विराड्ज? (Voy. lect. I.) Les lois de Manou parlent des fils de Virâdj, lect. III, sl. 195.

[3] J'avais d'abord reproduit cette pensée du Bhagavad-gîtâ, lect. VI, qui insinue que l'homme surpris par la mort dans le cours de sa pénitence, revient plus tard l'achever et acquérir de nouveaux mérites. Mais l'histoire qui va suivre de la vierge Atchhodâ, montre que ces esprits peuvent faillir et s'écarter un instant des règles de la dévotion (*yoga*), ce qui les expose à une renaissance terrestre.

[4] Les *yogins*, c'est-à-dire les personnes qui se livrent aux exercices de la pénitence pour arriver à l'union intime avec Dieu, sont admis après leur mort dans le monde de ces Pitris; ou bien les *yogins* ne sont que ces mêmes Pitris déchus.

votion font eux-mêmes croître la lune. Ainsi dans les *srâddhas* n'oubliez pas les *yogins* : que ce soit là le premier soin de ceux qui donnent à boire le *soma*[5].

Une fille de ces Pitris, qui ne dut sa naissance qu'à l'énergie de leur esprit (*mânasi*), fut Mênâ, épouse du mont Himâlaya; elle eut pour fils le glorieux Mênâca, qui lui-même donna le jour au mont Crôntcha[6], brillant et riche de pierres précieuses. Le roi des monts eut de Mênâ trois filles, Aparnâ, Écaparnâ et Écapâtalâ. Celles-ci se livrèrent à une pénitence terrible que n'auraient pu supporter ni les dieux, ni les Dânavas, et elles éblouirent de l'éclat de leur dévotion les êtres animés et inanimés dans les trois mondes. Écaparnâ ne vivait que d'une seule feuille, Écapâtalâ d'une seule fleur de Pâtalâ[7]; Aparnâ se passait de nourriture. Sa mère cherchait à modérer son zèle. « Hélas! *ou mâ*[8], lui disait-elle; c'est-à-dire, ne sois point si cruelle « envers toi! » Telles étaient les paroles que la tendresse inutile de sa mère adressait à cette déesse célèbre par ses austérités, et que les trois mondes connaissent maintenant sous le nom d'Oumâ. O fils de Bhrigou, elle habita aussi la terre, cette illustre pénitente : on l'y honore sous ce même nom d'Oumâ. Sa gloire y vivra comme celle de ses deux sœurs; toutes trois, chastes et pieuses, d'une dévotion accomplie et possédant la science divine, ont été la pénitence même incarnée. Oumâ, la première en âge et en mérites, devint par sa profonde piété la compagne de Mahâdéva. Écaparnâ fut l'épouse de Djêgîchavya, et Écapâtalâ celle de l'illustre Asita Dévala[9], tous deux rivaux en science et en vertu, et maîtres dans le grand art de la dévotion.

Les mondes Somapadas sont ceux où résident les Pitris, fils de Marîtchi :

[5] Le *soma*, comme nous l'avons vu, est le jus de l'*asclepias*, que celui qui offre le sacrifice donne au Brahmane sacrificateur.

[6] Le Crôntcha et le Mênaca sont deux montagnes.

[7] C'est la fleur du *Bignonia suave olens*, que les Anglais appellent *trumpet flower*.

[8] Ces deux mots soulignés sont deux particules sanscrites; la première est une exclamation, et la seconde indique la défense, en latin *ne*. Le sens de la phrase avait besoin d'être complété.

[9] Malgré l'autorité du Bhagavad-gîtâ, lect. x, sl. 13, je suis forcé ici de faire d'Asita et de Dévala un seul et même personnage. Il sera de nouveau question de Dévala dans la lecture XXIII, où les deux manuscrits dévanâgaris semblent encore indiquer qu'Asita est une épithète, un second nom de Dévala, comme si l'on disait *Dévala le Noir*. Le mot *djêgîchavya* m'avait d'abord paru n'être qu'une épithète; mais il se trouve cité dans les Védas comme le nom d'un personnage célèbre par sa piété et son savoir.

ces Pitris ont autrefois animé les corps des Dêvas; on les appelle *Agnichwâttas*, et leur influence est puissante.

De leur esprit est issue une fille : c'est la rivière Atchhodâ, qui a donné naissance au lac Atchhoda[10]. Elle n'avait point eu le bonheur de voir les auteurs de ses jours. Comment aurait-elle pu apercevoir des Pitris immatériels, qui ne l'avaient créée que par la force de leur pensée? Honteuse de cette disgrâce, elle se choisit un père : c'était un Vasou, le glorieux Amâvasou[11], fils d'Âyous, qu'elle avait vu traverser le ciel sur un char avec l'Apsarâ Adricâ. Égarée par cette pensée, la belle vierge se met à la poursuite de ce père qu'elle adopte, et renonçant à ses exercices de dévotion, elle va errant dans l'espace. Dans sa course incertaine et vagabonde, elle aperçoit tout à coup trois chars aussi petits que des atomes, et sur ces chars trois Pitris presque insensibles : mais son œil les voit cependant sur ces chars merveilleux, brillant comme des feux placés sur d'autres feux. « Sauvez-« moi, » leur dit-elle, faible et la tête baissée. « Ne crains rien, lui répon-« dirent-ils, ô toi que nous trouvons égarée dans les plaines de l'air. » D'une voix timide, elle cherche à s'excuser auprès de ces Pitris, qui sont ses véritables pères. « Par ta faute, lui dirent-ils, tu as perdu le haut rang « que tu occupais : pauvre enfant, au lieu d'avancer, tu as rétrogradé. Mais « console-toi, les dieux recueillent ici le fruit des œuvres qu'ils ont ac-« complies, tandis qu'ils étaient revêtus d'un corps divin. Toujours les œuvres « portent leurs fruits dans un autre monde, qu'elles aient été faites dans « l'état d'homme ou de dieu. Ainsi, chère enfant, compte qu'en ces lieux « mêmes tu trouveras le fruit de ta pénitence. » En entendant ces mots, la jeune vierge cherchait encore à se rendre ses Pitris toujours plus favorables. Ils entrèrent en méditation, et voyant l'avenir, ils lui dirent avec affection : « O vierge, tu seras la fille de ce roi Vasou, qui lui-même naîtra « sur la terre parmi les mortels, et tu reviendras ensuite dans ce monde qui « est le tien, et où il est difficile d'arriver. Tu auras pour fils le Brahmane, « fils de Parâsara, qui divisera le Vède unique en quatre parties[12] : tu auras « encore du grand roi Santanou deux fils qui feront ta gloire, le pieux Vit-

[10] Le lac Atchhoda se trouve sur l'Himâlaya, près du pic Tchandraprabha, d'où sort la Mandâkini.

[11] Une partie de cette fable est astronomique : Amâvasou est le génie qui préside au jour de la nouvelle lune.

[12] Ce fils de Parâsara est Vyâsa, connu sous le surnom de *Véda-vyâsa*, ou compilateur des

« chitravîrya et le brillant Tchitrângada. Après avoir donné au monde ces « enfants, tu reviendras dans ces demeures des Pitris, dont tu t'éloignes pour « te dégrader par ta naissance. Va donc : tu seras la fille du prince que tu as « vu et d'Adricâ. Tu naîtras à la vie humaine, dans la vingt-huitième partie [13] « du Dwâpara, et tu te trouveras enfermée dans le ventre d'un poisson [14]. » Ainsi parlèrent les Pitris, et leur protégée devint Satyavatî, surnommée *Dâséyî* ou fille de pêcheur, parce qu'elle sortit du sein d'un poisson, toute fille qu'elle était du roi Amâvasou.

Viennent ensuite les mondes Vêbhrâdjas, dont l'éclat brille dans l'air et frappe tous les regards : ils sont habités par les Pitris appelés *Varhichads.* Tous les ordres de divinités, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les dragons, les serpents, les oiseaux célestes, ont été animés par les esprits de cette classe de Pitris, nobles fils du patriarche Poulastya [15] : le sort de ces Pitris est magnifique, ils sont puissants et adonnés aux saintes occupations de la pénitence.

Une vierge est née de leur âme ; c'est Pîvarî ; elle est encore appelée

Védes. Ce vers indique que la division de cet antique ouvrage en quatre livres est de lui : cependant dès l'origine on a compté trois Védes, et le quatrième, l'*Atharva*, passe pour moderne. Il est curieux de voir, dans le Bhâgavata, Vyâsa partager son travail entre ses disciples, et charger Pêla du Rig-véda, Djêmini du Sâma, Vésampâyana de l'Yadjour, et Soumantou de l'Atharva.

[13] Si j'avais traduit littéralement, j'aurais mis : *dans le 28e dwâpara*. Ce nombre 28 m'a embarrassé. A quoi se rapporte-t-il ? y a-t-il plusieurs *dwâparas?* Sans doute, puisqu'un *manwantara* est composé de 71 *mahâyougas*. On lit dans les Recherches asiatiques, tom. II, p. 231, que nous sommes à présent dans le *satya-youga* du 28e *mahâyouga*. D'un autre côté, je savais que le *dwâpara* commence le 28e jour de la lune de Bhadra. Mais je me suis rappelé ensuite que dans le VIIe vol. ibid. p. 230, on cite un vers du Câlicâ, où se trouvent les mots त्रेतायाः प्रथमे भागे : d'où j'ai conclu que chaque *youga* peut se partager en vingt-huit parties, et c'est ce mot भागे que j'ai ici sous-entendu.

[14] Satyavatî fut trouvée dans le ventre d'un poisson, dont elle retint même l'odeur jusqu'à ce que son amant Parâsara l'eût changée contre celle du lotus. De là ses surnoms de *Matsyodarî* et de *Matsyagandhâ*.

[15] J'ai déjà renvoyé le lecteur aux détails que donne Manou sur les classes de Pitris, lect. III, sl. 194. Je n'entreprends pas de concilier ce législateur avec l'auteur que je traduis ; ce serait peut-être une tâche inutile ; le lecteur en jugera par l'exemple suivant. Manou fait les Varhichads enfants d'Atri, et mon auteur dit qu'ils descendent de Poulastya. Je n'ai pas cru non plus devoir m'arrêter sur ces différences de nom, que l'on pourrait signaler dans les épithètes. La matière est assez confuse par elle-même, sans qu'elle doive être encore embarrassée par des citations superflues.

Yogâ, épouse d'Yoga et mère d'Yoga [16]. Elle descendra aussi sur la terre pendant l'âge Dwâpara. Un grand pénitent de la race de Parâsara, nommé *Souca*, et fameux entre les Brahmanes, existera dans ce temps : il sera né de Vyâsa et d'Arani [17], comme on voit naître du sein de la fumée la flamme étincelante. De cette vierge des Pitris, de Pivari, Souca aura une fille et quatre fils, célèbres dans l'enseignement de la philosophie sacrée. Ces quatre fils seront Crichna, Gôra, Prabhou, Sambhou : leur sœur sera Critwi, mère de Brahmadatta, et femme du roi Anouha. L'illustre Souca, animé de l'amour de la loi sainte, après avoir donné le jour à ces maîtres dans la science divine, après leur avoir transmis la sagesse éminente qu'il aura reçue lui-même de Djanaca [18] et de Vyâsa, partira pour faire ce grand voyage qui nous mène à la vérité éternelle, infaillible, infinie.

Voilà les trois classes de Pitris dépourvus de formes, ô pieux Mouni, mais, comme je l'ai dit, soumis cependant à des devoirs qu'ils supportent.

O fils de Bhrigou, après eux sont les Pitris Soucâlas, enfants du Pradjâpati Vasichtha. Ils se jouent au milieu des airs, dans ces mondes éclairés par les astres; tous leurs désirs s'y trouvent satisfaits. Ces Pitris sont ceux des Brahmanes.

La vierge née de leur pensée se nomme *Gô* : c'est elle qui, dans ta famille, sous le nom d'Écasringâ, deviendra aussi épouse de Souca, pour la plus grande gloire des Sâdhyas.

Les mondes appelés *Maritchigarbhas* [19] forment le séjour des Pitris, enfants d'Angiras, auxquels se réunissent les Sâdhyas. Ce sont là les esprits qui animèrent les Kchatriyas, maintenant admis à recueillir le fruit de leurs œuvres. La vierge que leur pensée a enfantée est Yasodâ, qui devint l'épouse de Viswamahân, la bru de Vriddhasarman, la mère du grand et saint roi Dilîpa. C'est dans un Aswamédha solennel de Dilîpa, alors que l'âge des dieux durait encore, que les Maharchis, transportés de joie, chantèrent la

[16] Nous avons vu que ce mot signifie *dévotion*; c'est un nom que l'on peut donner à tous les membres de la famille d'une vierge divine.

[17] *Arani* est l'instrument avec lequel on fait du feu pour le sacrifice; et c'est à cet usage que l'auteur fait allusion par sa comparaison. Voyez, pour ce mot, l'histoire de Pouroûravas, lect. XXVI.

[18] Djanaca était un roi de Mithilâ, connu par sa sagesse et sa piété : mais il a dû vivre bien avant Souca, car il était le père de Sitâ, femme de Râma.

[19] Maritchi est proprement la lumière per-

naissance d'Agni [20], fils du Mouni Sândila. Heureux l'homme qui a pu entendre ce chant! qui a pu voir le sacrifice du vertueux prince Dilîpa ! Sa piété sans doute lui ouvrira le chemin du ciel.

Dans les mondes Souméдhas résident les Pitris du Pradjâpati Cardama, issus de Poulaha, nobles, généreux, grands parmi les Dwidjas [21]. Ils demeurent au milieu de l'air, errant çà et là dans des mondes mouvants, et sont formés de Vêsyas jouissant du fruit de leurs œuvres.

La vierge issue de leur esprit se nomme *Virâdjâ* : elle fut la mère d'Yayâti, l'épouse de Nahoucha, l'aïeule de l'illustre race des Vrichnis et des Andhacas.

Je te dirai enfin quels sont les Pitris de la septième classe, appelés *Somapas*, enfants de Swadhâ et de Bhrigou [22]. Les Soûdras, fils d'Hiranyagarbha [23], composent cette classe, qui demeure au milieu de l'air, dans des mondes que l'on appelle *Mânasas*.

La vierge qui a dû sa naissance à leur pensée, est Narmadâ, rivière fameuse qui coule vers le midi, pour y répandre la fécondité. Épouse de Pouroucoutsa, elle fut mère de Trasadasyou.

Le Pradjâpati Manou, par une prévoyante succession des êtres, a pourvu aux Srâddhas dès la première création de tous les Pitris : il veut que l'indifférence soit extirpée, et Srâddhadéva, dit-on, a la charge de veiller à l'exécution de ses règles pieuses. Dans une coupe faite d'argent, ou du moins ornée de ce métal, on présente aux mânes la *swadhâ*; et cette offrande les

sonnifiée. Ce sont donc *les mondes enveloppés de lumière, ou du sein desquels naît la lumière*. Voy. Nouv. Journ. asiat. n° 64, p. 292 et suiv.

[20] Agni est le dieu du feu, qui, dans une de ses incarnations, fut fils du Mouni Sandila.

[21] *Dwidja* se dit également des individus des trois premières castes. J'ai laissé exprès cette expression indéterminée.

[22] Ce passage est presque un hémistiche des lois de Manou, lect. III, st. 198. Il y a dans les deux auteurs l'épithète कवि *cavi* (*poëte*), mise à la place d'un nom propre. Dans les lois de Manou, c'est Bhrigou que cette épithète désigne, parce qu'on regarde ce Richi comme l'auteur du poëme. S'agit-il ici du même personnage? C'est ordinairement le fils de Bhrigou, Soucra, que l'on distingue par le nom de *Cavi*; mais comme le Harivansa renferme quelquefois des fragments de vers des lois de Manou, j'ai supposé que celui-ci avait été copié comme les autres, et qu'il devait être traduit suivant la pensée de l'original : d'autant plus que Soucra s'appelle *Câvya*, mot que l'on peut regarder comme un nom patronymique dérivé de Cavi.

[23] Brahmâ fut ainsi nommé, parce qu'il s'était renfermé dans l'œuf d'or au commencement du monde.

réjouit. En même temps on honore la lune, le feu et Yama, en tournant toujours par la droite vers le nord[24]; et pour cette cérémonie on se sert du feu, ou de l'eau, faute de feu. Quiconque adresse son hommage aux Pitris en est récompensé par eux : ils lui accordent des richesses, une nombreuse famille, la possession du ciel, une bonne santé, enfin tout ce qu'il peut désirer.

Sage Mouni, il faut distinguer le sacrifice fait aux dieux, et le sacrifice fait aux Pitris[25]. C'est aux Pitris que les dieux doivent leur premier accroissement : que les Pitris soient favorables et satisfaits, et le monde entier prospère. Il faut tâcher de fixer leur faveur : ô fils de Bhrigou, ne manque jamais de les honorer.

Tu es aimé des Pitris, et je t'aime également. Je veux te faire un présent qui soit une preuve de cette affection. Je te donne l'œil divin de la science : mais ne va point imprudemment, ô Mârcandéya, révéler ces secrets. La voie divine de la dévotion, la voie supérieure des Pitris ne saurait être aperçue par un œil de chair tel que le tien, quelle que soit sa perfection.

Mârcandéya dit :

A ces mots, ce maître des dieux, s'approchant de moi, me donna l'œil de la science, que les dieux eux-mêmes n'obtiennent qu'avec peine. Il reprit ensuite cette route vers laquelle nous tendons tous; son char et lui brillaient comme deux feux. O fils de Courou, apprends ce que j'ai pu entendre de lui, détails que les mortels ne sauraient connaître sur la terre, et que je tiens de sa bonté.

[24] Voy. sur ces détails les sl. 202, 211 et 214 de la IIIe lecture des lois de Manou. Mon auteur, pour rendre cette dernière idée, emploie le mot उद्गायनं (M. Wilson donne उद्गयनं), que j'ai rendu par le sens renfermé dans le mot अपसव्यं des lois de Manou. Le Brahmane qui veut imiter la marche du soleil dans le ciel, tourne toujours par sa droite sur lui-même. La *swadhâ* est à la fois la nourriture que l'on offre aux mânes, et l'exclamation dont on se sert dans cette cérémonie. (Lois de Manou, lect. III, sl. 224.) On personnifie cette offrande; on en fait une nymphe, qui est ordinairement l'épouse d'Agni : en effet, l'offrande présentée aux mânes ou aux dieux est jetée dans le feu. Cependant, un peu plus haut, Swadhâ est la femme de Bhrigou.

[25] C'est un vers des lois de Manou, lect. III, sl. 203. L'auteur a pris en entier le premier vers du distique, mais il a modifié le second, que j'ai traduit littéralement, et qui me semble expliqué par les vers que j'ai cités dans la dernière note de la lecture précédente.

DIX-NEUVIÈME LECTURE.

PUNITION DE L'IMPIÉTÉ.

Sanatcoumâra dit :

Il y eut anciennement des Brahmanes, fils de Bharadwâdja, qui s'étaient livrés avec fruit à l'exercice de la dévotion (*yoga*); mais ensuite prenant une route toute différente, ils s'éloignèrent du sentier du devoir, et ils subissent maintenant la peine de leur erreur[1]. Sur les bords du grand lac Mânasa[2], ils reprendront un instant leur raison; ils réfléchiront sur le passé, et verront le trésor de leurs mérites perdu pour eux, comme s'il eût été submergé au milieu des flots. Cependant égarés encore par leurs frivoles désirs, sans avoir réparé ce mal par la piété, ils seront tous engagés de nouveau dans les liens de la mort et de la renaissance. Ainsi déchus de cet état désirable d'union sainte avec le grand Être, après avoir longtemps habité avec les Dévas[3], ils sont nés maintenant dans le pays de Couroukchétra[4] et dans la famille de Côsica[5]. (Telle sera leur destinée[6].) Conservant dans leur désor-

[1] J'ai traduit ainsi le mot अपभ्रंस, qui signifie *faute*, *erreur*, *égarement*, mais qui peut aussi désigner un langage contraire aux règles de la grammaire sanscrite.

[2] Le Mânasa ou Mânasarovara est un lac sur le mont Himâlaya. Les fables indiennes font sortir de ce lac quatre rivières qui coulent vers les quatre points du globe.

[3] Le commencement de cette lecture me parait assez confus : j'ai tâché d'y trouver quelque suite. J'ignore ce que l'on entend ici par le mot *Déva*. Il est possible que l'intention de l'auteur ait été d'indiquer l'état de bonheur dont avaient joui les Brahmanes avant leur chute, alors que par la vertu de leur piété ils méritaient d'être admis dans la société des dieux, dont ils fréquentaient les saintes demeures. Peut-être aussi veut-il dire qu'ayant été admis, en faveur de leur pénitence, dans la première classe des Pitris, par punition ils sont d'abord descendus chez les Dévas, dont les âmes appartiennent à la deuxième et à la troisième classe.

[4] Couroukchétra ou Couroudésa est le pays où a régné le roi Courou, prince de la dynastie lunaire. Ce royaume était dans le nord-ouest de l'Inde.

[5] On donne le nom de *Côsica* à différents personnages : c'est un nom patronymique, qui signifie *fils de Cousica, prince de la race lunaire*.

[6] J'ai ajouté ces mots pour donner plus d'ensemble aux idées. C'est Sanatcoumâra qui

dre l'amour raisonné du devoir, ils honoreront les Pitris; et lorsqu'en punition de leur faute ils descendront dans l'échelle des êtres, ils garderont, grâce à leurs protecteurs et pour prix de leurs anciens mérites, la mémoire du passé dans leurs naissances successives. C'est alors qu'attachés à la loi divine, toujours attentifs à éviter le mal, ils mériteront enfin par leurs œuvres de redevenir Brahmanes. Reprenant cette dévotion qu'ils possédaient dès leur première naissance, ils arriveront de nouveau à la perfection, et obtiendront une demeure éternelle.

Car, n'en doute pas, la science consiste pour toi dans l'accomplissement du devoir; heureux des exercices de cette piété qui t'identifie avec Dieu, tu possèderas la perfection. Mais cette piété est rare; quelques sages à peine peuvent y parvenir. Quelquefois même maîtres de ce trésor, ils le perdent, et le vice étouffe la vertu. Les hommes qui se plaisent dans les bonnes œuvres, qui respectent toujours leur maître, qui ne demandent rien de ce qu'ils ne doivent pas obtenir, qui sont les protecteurs de ceux qui les implorent, qui ne méprisent pas les malheureux, qui n'abusent point de l'art de tirer les flèches, qui dans leur repos, leurs promenades, leurs actions, leurs méditations, leurs lectures, ne perdent jamais de vue leur dévotion, qui ne poursuivent pas des richesses mortes, qui s'abstiennent des plaisirs et ne mangent ni viande ni miel, qui ne préfèrent point leurs passions à tout, qui respectent les Brahmanes et aiment les saintes histoires, qui ne sortent point de leurs habitudes calmes et tranquilles, qui ne sont pas trop orgueilleux et n'aiment point les assemblées, voilà les hommes qui arrivent à cette union divine qu'on appelle *yoga*, et qui s'obtient rarement sur la terre. Doux, vainqueurs de leur colère, exempts d'orgueil et de présomption, tels sont les pénitents qui sont des vases d'élection pour le bonheur suprême. Tels furent autrefois ces Brahmanes : mais se rappelant la faute qu'ils ont commise dans l'excès de leur égarement, livrés à la méditation et à la sainte lecture, concentrés dans le repos, ils obtiendront enfin, n'en doute pas, cet état de tranquillité suprême qui est le bonheur.

Pour toi, tu sais ce qu'il faut faire; attache-toi à la dévotion; que ce soit là ton premier devoir, et tu arriveras à la perfection. Rien n'est au-dessus

parle; et les Brahmanes existent dans le Couroukchétra, au moment de son discours. Mârcandéya les verra ensuite poursuivre leur carrière et racontera leurs aventures.

de cette union qui s'établit entre l'homme et le grand Être : c'est la plus belle des occupations que cet exercice de l'*yoga*. O fils de Bhrigou, il faut t'y livrer sans relâche : apprends avec le temps à te mortifier pour la nourriture, à triompher de tes sens; zélé pénitent, ne néglige point les cérémonies du *sráddha*, et tu pourras te vanter du nom d'*yogin*.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Ainsi me parla le divin personnage, et il disparut : il avait passé dix-huit ans à m'instruire, et ces dix-huit ans ne m'avaient paru qu'un jour. Tant que je restai auprès de lui, grâce à sa protection, je n'éprouvai aucune fatigue, aucune incommodité, aucun besoin : je ne sentais pas la marche du temps, et ne m'en aperçus qu'en revoyant mes élèves.

VINGTIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE POUDJANIYA.

Mârcandéya continua :

Le saint avait disparu; et suivant sa recommandation, j'ouvris sur tout ce qui m'environnait l'œil divin de la science. Alors j'aperçus, dans le Couroukchétra, ô noble enfant de Gangâ, ces Brahmanes dont m'avait parlé le sage Mouni : ils étaient alors fils de Côsica. Ils étaient sept; l'un d'entre eux qui se nommait *Pitrivarttin*, à cause du culte qu'il rendait aux Pitris, devint ensuite Brahmadatta. Il eut pour mère Critwî, fille de Souca, et pour père le grand prince Anouha : sa ville natale fut la belle ville de Câmpilya[1].

[1] La suite nous montrera que cette ville de Câmpilya ou Câmpilla se trouvait dans le Pantchâla, contrée du nord-ouest de l'Inde, qui n'était pas le Penjab d'aujourd'hui, mais qui pouvait en être une portion. Voyez la dissertation de M. Lassen, *de Pentapotamiâ Indicâ*.

Bhîchma dit à Youdhichthira :

Grand roi, je vais te dire sur la famille de ce prince ce que m'a raconté le saint pénitent Mârcandéya : prête l'oreille à mon récit.

Youdhichthira l'interrompit :

De qui était fils Anouha? dans quel temps vivait-il? quel fut le glorieux père de ce fils vertueux? quelle fut la puissance du roi Brahmadatta? Et comment devint-il roi, lui qui était un des sept Brahmanes dont tu m'as parlé? Sans doute le divin Souca, si honoré dans le monde, si animé de l'amour du bien, n'a pu donner l'illustre Critwî qu'à un prince redoutable par les forces de son empire. Voilà des détails que je désire apprendre de toi, noble héros; raconte-moi, je te prie, l'histoire de Brahmadatta; répète-moi ce que Mârcandéya t'a dit sur les transmigrations de ces Brahmanes.

Bhîchma dit :

On m'a dit que ce Brahmadatta, saint Richi parmi les rois [2], était contemporain de mon pieux aïeul Pratîpa : ce fut un grand prince, adonné aux exercices de la dévotion, connaissant la langue de tous les êtres, pour lesquels il éprouvait une tendre sympathie. Il eut pour précepteur spirituel et pour ami le fameux Gâlava, qui, par la force de sa pénitence [3], composa l'art de prononcer les mots [4], et mit plus d'ordre et de clarté dans les préceptes de la loi divine. Son ministre fut Candarîcha, qui ne connut d'autre amour que celui du devoir. Or, dans leurs sept naissances [5] successives, ces sept Brah-

[2] C'est-à-dire, Râdjarchi.

[3] Remarquez l'étendue de la signification de ce mot *pénitence*, qui désigne à la fois l'ardente application à une chose, et les travaux zélés et méritoires par lesquels on mortifie le corps et l'on rend l'esprit plus actif.

[4] *Sikchâ* est le nom de cet art, et en même temps celui d'un des six Védângas. Ce Védânga enseigne la prononciation des mots employés dans les Vèdes : il est attribué à Pânini, petit-fils de Dévala, sous le nom duquel on a publié des *soûtras* ou aphorismes de grammaire, où sont cités les prédécesseurs de Pânini, parmi lesquels se trouve Gâlava. Au reste, le mot *sikchâ* veut aussi dire *instruction* en général, et c'est dans ce sens que Vyâsa est surnommé *Sikchâcara*.

[5] Le nombre *sept* a sans doute ici quelque rapport avec les sept ordres de Pitris.

manes se trouvèrent toujours ensemble, et se distinguèrent par leur mérite.

Je vais te dire, d'après le grand Mârcandéya, quelle a été l'antique famille de Brahmadatta, cet illustre rejeton de Pourou.

Le roi Vrihatkchétra [6] avait eu pour fils le pieux Souhotra : Souhotra donna le jour à Hastin, qui fut le fondateur de la fameuse ville d'Hastinâpoura [7]. Celui-ci eut trois fils, renommés surtout par leur attachement à la loi divine : Adjamîdha, Dwimîdha, et Pouroumîdha. D'Adjamîdha et de Dhouminî naquit le roi Vrihadichou : Vrihadichou laissa pour fils le glorieux Vrihaddhanou, qui à cause de sa grande justice fut surnommé *Vrihaddharma*. Vrihaddhanou donna le jour à Satyadjit; Satyadjit à Viswadjit; Viswadjit au grand monarque Sénadjit.

Sénadjit eut quatre fils connus dans le monde : Routchira, Swétakétou, Mahimnâra, et Vatsa, roi d'Avantî, d'où est sortie la famille des Parivatsacas. De Routchira naquit le fameux Prithouséna, qui donna le jour à Pâra; Pâra fut père de Nîpa, et Nîpa de cent un fils, héros pleins de courage, habiles à conduire les chars de guerre et à manier les armes; tous surnommés *Nîpas*. Un prince, héritier de ces Nîpas et soutien de leur gloire, régna à Câmpilya. Il se nomma *Samara*, à cause de son amour pour les combats. Il eut trois fils, Para, Pâra et Sadaswa, particulièrement amis de la justice. De Para naquit l'illustre Prithou. Celui-ci eut pour fils Soucrita, ainsi nommé à cause de ses bonnes actions; ce fut un prince orné de toutes les vertus. Il donna le jour à Vibhrâdja, et Vibhrâdja à Anouha, gendre de Souca et glorieux époux de Critwî. C'est de cet Anouha que naquit le saint roi Brahmadatta. Celui-ci eut pour fils un prince célèbre par ses austérités et sa dévotion, nommé *Viswakséna* : c'était Vibhrâdja revenu au monde en récompense de ses bonnes œuvres.

Brahmadatta eut un autre fils, appelé *Sarwaséna*, qui eut les yeux crevés par l'oiseau Poûdjanîyâ, depuis longtemps commensal de Brahmadatta.

Nous avons dit que son autre fils était Viswakséna : ce fut un prince très-puissant. Il donna le jour au monarque Dandaséna, et Dandaséna à Bhal-

[6] Prince de la dynastie lunaire, dont nous parlerons plus loin.

[7] Ville dont les rois lunaires firent pendant un temps leur capitale. Elle fut submergée par le Gange, et le siége de l'empire transféré à Côsâmbi. On a prétendu que Dehli occupe l'emplacement de l'ancienne Hastinâpoura, qui paraît toutefois avoir été à près de cinquante-sept milles plus loin vers le nord-est. Le roi Hastin a pu vivre du temps de Râma, roi d'Ayodhyâ.

lâta, qui fut tué par Carna, fils de Radhâ [8]. Bhallâta était un guerrier magnanime, fait pour honorer sa famille; son fils [9] fut insensé et causa la perte de cette maison des Nîpas; à cause de lui, Ougrâyoudha extermina [10] tous les membres de cette famille, et vint ensuite périr sous mes coups, emporté par sa déraison; prince ambitieux, n'ayant d'autres pensées que celles de son orgueil, et ne se plaisant que dans le désordre.

Youdhichthira dit :

De qui était fils cet Ougrâyoudha? quelle était sa famille? dis-moi comment il a trouvé la mort sous tes coups.

Bhichma reprit :

Adjamîdha avait eu un fils, nommé *Yavînara* [11], qui régna et se distingua par sa sagesse. Yavînara donna le jour à Dhritimân; Dhritimân, à Satyadhriti; Satyadhriti, au vaillant Dridhanémi; Dridhanémi, au pieux Soudharman; et Soudharman, au grand Sârwabhôma, ainsi appelé parce qu'il fut roi de toute la terre. Dans sa nombreuse lignée exista Mahân, honneur de la race de Pourou. Mahân fut père du roi Roukmaratha; Roukmaratha, de Soupârswa; Soupârswa, du sage Soumati; Soumati, du vaillant Sannati; et Sannati, du puissant Crita, disciple du fameux Hiranyanâbha, surnommé *Cósalya*. C'est Crita qui divisa en vingt-quatre chapitres le Sâma-Véda : de là vient que dans le Prâtchya [12], les Brahmanes qui lisent le Sâma sont appelés de son nom *Cârtis*. Il eut pour fils cet Ougrâyoudha qui pouvait faire la gloire

[8] Carna était fils naturel de Counti, mère des Pândavas. Il fut exposé par elle sur les bords de l'Yamounâ, et recueilli par Radhâ, femme de l'écuyer de Dhritarâchtra. Celle-ci l'éleva, ce qui l'a fait appeler *fils de Radhâ*. Carna fit la guerre aux Pândavas ses frères, et périt de la main d'Ardjouna.

[9] Ce fils n'est pas nommé; l'auteur ne le désigne que sous le nom général de *Nîpa*.

[10] Cette destruction ne fut pas générale, puisque le petit-fils de Nîpa, Prichata, monta depuis sur le trône après la mort de l'usurpateur Ougrâyoudha.

[11] D'autres donnent pour père à Yavînara le prince Dwimîdha, frère d'Adjamîdha. Fr. Hamilton suppose que, fils d'Adjamîdha, Yavînara avait été adopté par Dwimîdha.

[12] Ce mot me fait soupçonner que le royaume de ces princes était précisément une contrée du Prâtchya, pays à l'orient de la Saraswatî, et comprenant le Tirhut et le Béhar méridional. C'était là qu'habitaient les *Prasii*.

de la race de Pourou. C'est celui-ci qui vint attaquer et qui tua le roi de Pantchâla, Nîpa, aïeul de Prichata. Ougrâyoudha eut pour fils l'illustre Kchémya; Kchémya donna la naissance à Souvira; Souvira, à Nripandjaya; et Nripandjaya, à Vahouratha. Ces princes ont été distingués par le nom de *Pôravas*.

Or, Ougrâyoudha fut un prince bien malavisé. Habile à lancer un *tchacra* étincelant, et rempli de courage, il avait donné la mort au roi Nîpa. Ce triomphe l'enfla d'orgueil, et les autres princes de cette famille tombèrent aussi sous ses coups. Mon père venait de mourir : assis à terre, j'étais entouré de mes conseillers, quand un envoyé d'Ougrâyoudha vint de sa part me faire cette insolente proposition. « Bhichma, me dit-il, je te demande « aujourd'hui pour épouse ta mère [13], l'illustre Gandhacâlî, qui est la perle « des femmes. O fils de Courou, si tu condescends à mes désirs, j'agrandirai « ton royaume, et je te comblerai de présents. Je possède des richesses et « des pierres précieuses : choisis ce qui peut te faire plaisir. » Cependant, en entendant ces mots, je sentais mon terrible *tchacra* s'enflammer dans ma main, ce *tchacra* dont la vue, ô fils de Bharata, fait fuir mes ennemis au milieu du combat. Son envoyé osa ajouter : « Si tu désires le bien de « ton royaume ou de ta famille, si tu tiens à la vie, obéis à mon ordre : « autrement tu n'as point de repos à espérer. » Assis sur mon lit de feuillage, j'écoutais cet émissaire : il se tut, et finit un discours qui me brûlait comme un trait de feu. Connaissant donc les intentions de cet insensé, je fis assembler de tous côtés les chefs des armées. Vitchitravîrya, encore enfant [14], courut lui-même aux armes pour me défendre. A cette vue, je cessai de retenir mon ressentiment et je me préparai au combat.

Entouré de conseillers expérimentés, de prêtres pieux, d'amis sages et prudents, pleins d'instruction et d'intérêt pour moi, avant de commencer l'attaque, je demandai leur avis sur la conduite que me dictait la circonstance. « Sans doute, me dirent-ils, l'impie a son *tchacra* levé contre toi : « mais, de ton côté, tu ne t'es pas encore purifié [15]. Et certes ce n'est pas

[13] C'était sa belle-mère, autrement appelée *Satyavatî*. De Parâsara, elle avait eu d'abord Vyâsa; devenue ensuite l'épouse du roi Santanou, elle lui donna pour fils Vitchitravîrya. Le même Santanou avait eu auparavant de Gangâ ce Bhichma qui parle dans cette lecture.

[14] Je rends ainsi le mot *bâla* que je ne regarde pas comme un nom propre.

[15] Les funérailles causaient une impureté qui ne pouvait être effacée que par certaines cérémonies, telles que l'ablution *mritasnâna*. Voyez Rech. asiat. t. VII.

« par le combat qu'il faut commencer. Nous te recommandons d'abord les « moyens de conciliation, de séduction même ; cherche ensuite à diviser tes « ennemis [16]. C'est alors que, purifié de toute souillure, tu pourras invoquer « les dieux, faire ton sacrifice au feu, demander la bénédiction des Brah- « manes [17], et les honorer par tes hommages. C'est alors que, de leur aveu, « tu marcheras à la victoire. Mais, avant la cérémonie de ta purification, ne « va pas engager le combat, et croiser tes armes avec celles de ton ennemi. Tel « est l'avis des vieillards. Quand les trois moyens légaux auront été provisoi- « rement employés, alors tu iras à l'ennemi, et il succombera sous tes coups, « comme a succombé Sambara sous les coups d'Indra [18]. » Il faut écouter le conseil des sages et des vieillards : leur voix calma un instant mon courroux. Toutes les cérémonies furent faites par ces hommes instruits dans nos saints livres, et alors il me fut permis d'exécuter ma résolution. On essaya d'abord des moyens de conciliation et des autres conseillés par les sages. Mon imprudent ennemi ne voulut rien écouter. Le *tchacra* de l'impie, que le désir de l'épouse d'un autre lui avait fait lever, était toujours dans sa main : il persista dans son égarement, et périt, victime de ses propres œuvres, et blâmé par les hommes de bien. Pour moi, lavé de ma souillure, armé de mes flèches et de mon arc, monté sur mon char, je sortis de ma ville, et béni par les Brahmanes, j'allai combattre mon ennemi. Les deux armées furent bientôt en présence : pendant trois jours elles se livrèrent un combat furieux, pareil à ceux que se livrent les Dévas et les Asouras. Ougrâyoudha, frappé par mon *tchacra* brûlant aux premiers rangs de son armée, tomba par terre et mourut du moins en héros.

C'est alors, ô roi fils de Courou, que Prichata vint à Câmpilya, après la mort du chef de la maison des Nipas et d'Ougrâyoudha. Au royaume de ses pères, cet illustre prince ajouta celui d'Ahitchhatra [19]. Il se laissa diriger par mes conseils, et fut le père de Droupada. Celui-ci, devenu roi, osa insulter Drona : aussitôt il fut attaqué et vaincu par Ardjouna, qui fit don à Drona

[16] Ce précepte est dans les lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

[17] C'est la cérémonie appelée *swastivâtchana*, dans laquelle les Brahmanes invoquent les dieux en répandant à terre du riz bouilli.

[18] C'est à Pradyoumna, fils de Crichna, que cet exploit est ordinairement attribué. Mais l'auteur a peut-être voulu éviter un anachronisme. Le dieu Indra est de tout temps, et a pu combattre le Dêtya Sambara.

[19] C'est l'*Adisathrus* de Ptolémée, qui correspond au pays de Barrânagpour.

d'Ahitchhatra et de Câmpilya. Drona les reçut; mais il rendit, comme tu le sais, Câmpilya à Droupada.

Tel est le récit que j'avais à te faire sur la famille de Droupada, de Brahmadatta, de Nipa et d'Ougrâyoudha.

Youdhichthira dit :

O fils de Gangâ, comment l'oiseau Poûdjanîyâ creva-t-il autrefois les yeux du fils de Brahmadatta? Par quelle raison cet oiseau, depuis longtemps commensal et ami de ce prince, commit-il envers lui cette indignité? Qu'était-ce que Poûdjanîyâ? qu'était-ce que cette amitié qui existait entre cet oiseau et le roi? Fais-moi le plaisir de me dire là-dessus toute la vérité.

Bhîchma répondit :

Grand roi, voici cette aventure [20], telle qu'elle arriva dans le palais de Brahmadatta. Ce prince avait pour ami un oiseau dont les ailes étaient noires, la tête rouge, le dos et le ventre blancs. Cette amitié semblait ferme et durable. L'oiseau avait fait son nid dans le palais du roi : il sortait pendant le jour et volait sur les bords de la mer, des lacs, des fleuves et des rivières, sur les montagnes, dans les bois et les forêts, sur les étangs fleuris, au milieu des lotus odoriférants, qui abandonnent aux vents les parfums de leurs fleurs épanouies; après avoir erré dans tous ces lieux enchanteurs, il revenait le soir à Câmpilya, et se reposant auprès du sage Brahmadatta, il lui faisait des récits de tout ce qu'il avait vu dans ses courses aventureuses. Le roi Brahmadatta eut un fils nommé *Sarwaséna*. Dans le même temps, Poûdjanîyâ (c'est le nom de l'oiseau) devint mère : dans son nid elle déposa un seul œuf, qui vint à éclore; il en sortit une masse de chair dont les membres [21] n'étaient pas encore bien distincts, qui entr'ouvrait un large bec, et semblait privée d'yeux. Peu à peu les yeux parurent, les ailes

[20] Cette fable se retrouve dans le chapitre XII de Calila et Dimna, et dans le chapitre VIII de la III[e] partie des Contes et fables indiennes, traduites par Galland et Cardone. La Fontaine l'a imitée dans ses fables, liv. X, fab. 12.

[21] Le texte renferme les mots de *pieds* et de *mains* : par le mot *main* l'auteur désigne sans doute les deux membres supérieurs, c'est-à-dire les ailes de l'oiseau, non encore garnies de plumes.

grandirent, et cette masse d'abord informe devint un oiseau charmant. Poûdjaniyâ aimait également le fils du roi et son petit; et cet attachement croissait de jour en jour. Quand la nuit revenait, elle apportait dans son bec pour les deux enfants deux pommes d'*amrita*[22], égales pour le goût à l'ambroisie céleste. C'était un vrai plaisir pour eux de manger ces fruits. Pendant que Poûdjaniyâ était sortie, la nourrice du fils de Brahmadatta faisait jouer le petit prince avec le petit oiseau[23], et allait prendre celui-ci dans le nid de Poûdjaniyâ. Un jour l'enfant du roi, en badinant, saisit par le col et serra fortement dans sa main l'oiseau, qui fut promptement étouffé. Brahmadatta, en voyant par terre, le bec ouvert et sans vie[24], le fils de son amie, mis à mort par son propre fils, se livra à toute sa douleur. Il se mit à pleurer, et gronda sévèrement la nourrice. Son chagrin était extrême, et il plaignait le sort du pauvre oiseau, quand Poûdjaniyâ revint dans le palais, par les routes de l'air, apportant les deux fruits selon sa coutume. A son arrivée, elle aperçoit son enfant, celui qui a été formé de son corps, étendu sans mouvement et sans vie. D'abord elle perd l'usage de ses sens; mais quand elle revient à elle-même, elle fait entendre ces tristes lamentations : « O mon cher petit, « j'arrive, je t'appelle, et tu ne sautilles pas autour de moi! tu ne fais pas « entendre ces sons inarticulés et si doux à mon oreille! Ouvrant ton bec « jaune et mignon, et me découvrant ton palais empourpré, pressé de la « faim, pourquoi ne viens-tu pas aujourd'hui? Pourquoi ta mère n'entend-« elle plus tes cris[25]? Quand reverrai-je cet enfant, qui faisait mes délices, « le bec ouvert, me demandant de l'eau, et agitant ses ailes devant moi? En « te perdant, j'ai perdu tout mon bonheur. »

Après avoir exhalé bien d'autres plaintes, elle s'adressa ainsi au roi : « Ne « sais-tu pas quels sont les devoirs prescrits par la loi divine, toi qui as reçu « l'eau du baptême royal? Par le fait de cette nourrice, tu as toi-même im-

[22] Rien n'indique l'espèce de cet arbre. Jones, II^{e} vol. des Rech. asiat., dit que l'*amrita* est le jambosier (*rose apple*).

[23] On emploie ici d'une manière générale le mot चटक *tchataca*, qui signifie proprement *moineau*. C'est peut-être ce mot mal entendu qui a fait introduire dans la fable le moineau qui est la cause de la dispute des deux amis. Voyez la Fontaine.

[24] L'expression sanscrite indique que l'animal est réuni aux cinq éléments, *il est entré dans le Puntchatwam*.

[25] Je me suis abstenu de reproduire ces cris, exprimés cependant dans le texte. Je les insère ici pour ceux que ces petits détails pourraient flatter; voici la transcription de cette onomatopée que j'ai rencontrée plusieurs fois : *tchitchicoutchi*.

« molé mon enfant; par la main de ton fils, c'est toi qui l'as tué. Injuste « Kchatriya, pour éclairer ton esprit, Angiras [26] n'avait-il pas dit : Vous « devez toujours protection à celui qui est venu implorer votre secours, soit « qu'il fût pressé de la faim ou poursuivi par son ennemi, surtout quand il « est longtemps resté sous votre toit. L'homme qui refuse de le protéger « va certainement en enfer. Comment les dieux pourraient-ils recevoir son « offrande, et les Pitris sa *swadhâ?* » A ces mots, s'abandonnant à tout son courroux [27], elle, si bonne, si sensible, égarée par la douleur, elle creva les deux yeux de l'enfant royal. D'une serre cruelle elle lui arracha la vue, et s'élança aussitôt après dans les airs.

En voyant son fils dans cet état, le roi dit à Poûdjanîyâ : « Ma belle amie, « sois sans crainte, ton action n'est que trop légitime. Tâche de te consoler, « et demeure avec moi : que notre amitié reste inaltérable. Comme aupara- « vant, continuons nos rapports et nos récréations. Je n'ai point contre toi « de ressentiment à cause du malheur de mon fils: soyons amis, tu n'as fait « que ce que tu devais faire. »

Poûdjanîyâ lui répondit : « Je juge de ton amour pour ton fils par celui que « j'avais pour le mien. Prince, après avoir privé ton enfant de la lumière, et « coupable envers toi, je ne veux plus rester dans ton palais. Je te rappelle- « rai les sentences du sage Ousanas [28] : Il faut éviter d'avoir un mauvais « allié, un mauvais pays, un mauvais roi, un mauvais ami, de mauvais en- « fants et une mauvaise femme. Avec une mauvaise alliance, point d'amitié; « avec une mauvaise femme, point de plaisir; avec de mauvais enfants, point « de *srâddhas* [29]; avec un mauvais roi, point de justice; avec un mauvais ami, « point de bonne foi; dans un mauvais pays, point de vie agréable. Avec un « mauvais roi, on éprouve une crainte continuelle; avec de mauvais enfants, « des malheurs naissent de tous côtés. L'inférieur qui se fie au méchant périt « bientôt, privé de protecteur et de force. Ne comptez point sur un homme

[26] On prête à un personnage, nommé *Angiras*, un traité sur les lois, qui subsiste toujours. J'ignore si les maximes suivantes en sont extraites.

[27] Voyez XIII[e] lecture, note 5.

[28] Ousanas est le même que Soucra, fils de Bhrigou, et régent de la planète de Vénus. Il est le précepteur et le prêtre des Dêtyas. On lui donne aussi le nom de *Cavi*, poëte, et on cite souvent de lui, dans les grands poëmes, des maximes morales qu'on lui attribue.

[29] Les Indiens tenaient à ces cérémonies funèbres, qui devaient assurer leur bonheur après leur mort; et c'était un devoir de bon fils que de les célébrer à certaines époques déterminées.

« de mauvaise foi; même comptez peu sur l'homme de bonne foi. La crainte « qui succède à la confiance coupe jusqu'aux racines de la sécurité. C'est « aventurer ses jours que d'oser follement se reposer sur la foi des hommes « de cour, dont le cœur est naturellement gâté. Celui qui cherche à se « grandir auprès des rois, est bientôt écrasé comme un vil insecte[30]. « Ousanas a dit encore, ô prince: Un adroit ennemi, sous le masque de la « bonté, vous embrasse et vous étouffe ensuite, comme la plante rampante « qui presse un grand arbre. Il se fait doux, souple et petit; peu à peu il vous « enveloppe: c'est la fourmi qui ronge insensiblement les racines d'une plante. « Hari lui-même, endormant la défiance de Namoutchi[31] pendant quelque « temps, finit, en présence des Mounis, par le tuer avec l'écume des eaux. « Les hommes, pour se défaire de leur ennemi, attendent le moment du « sommeil, de l'ivresse, de la passion; ils emploient le poison, le feu, le fer « et la magie même. Leur sollicitude va jusqu'à détruire tout ce qui peut « rester de lui; ils donnent la mort à ses enfants, ne doutant pas qu'un « jour ceux-ci professeront aussi contre eux la même inimitié. Ce qu'on « laisse d'un ennemi, est comme un reste de dettes ou de feu, qui ne peut, « ô prince, que croître et s'augmenter. Tout ce qui lui a appartenu, doit « donc être anéanti. Un ennemi rit et cause avec vous, il mange au même « plat, il s'assied sur le même siége, et ne perd pas le souvenir de son injure. « Il ne faut point se fier à lui, lors même qu'il deviendrait votre parent. Indra[32] « devint le gendre de Pouloman, et cependant il lui donna la mort. Le sage « ne doit point s'approcher de celui qui lui parle amitié, et qui cache l'ini- « mitié dans son cœur: il doit le fuir, comme le cerf fuit le chasseur. Gar- « dez-vous de rester auprès de celui dont la haine a gonflé le cœur: il vous « entraînera avec vos racines, comme le torrent emporte l'arbre de sa rive. « Ne comptez pas sur la fortune que vous pouvez recevoir d'un ennemi; ne « dites pas avec confiance: Je suis bien haut. Cette élévation même causera

[30] L'insecte dont on parle ici est le pou, प्रावारकीत.

[31] Namoutchi est le nom d'un Asoura, d'un ennemi des dieux, et nous verrons ailleurs les combats variés que se livrent ces terribles rivaux, combats dans lesquels Vichnou est toujours obligé d'intervenir.

[32] Indra est le dieu du ciel, et sa femme se nomme *Satchî*: c'était la fille du Mouni Pouloman, qui avait le malheur d'être de la race des Dânavas, et par conséquent ennemi des dieux. Indra avait enlevé Satchi, et pour prévenir la malédiction d'un père irrité, il tua Pouloman.

« votre perte : vous serez écrasé comme l'insecte méprisable. Voilà les maxi-« mes d'Ousanas, maximes que doit retenir le sage et celui qui veut sa « propre sûreté. Pour moi, j'ai commis envers toi une faute horrible, j'ai « ôté à ton fils la lumière du soleil : je ne puis plus me fier à toi. » A ces mots, l'oiseau s'envola dans les airs.

Voilà le récit que tu m'avais demandé, ô roi, sur Brahmadatta : telle est l'histoire de Poûdjanîyâ, tels sont les renseignements que tu désirais sur le *srâddha*, ô sage Youdhichthira Je te dirai maintenant l'antique histoire que Sanatcoumâra a racontée à Mârcandéya pour lui prouver l'avantage du *srâddha* et des bonnes œuvres. Écoute, ô grand roi, ce qui arriva pendant sept naissances successives à Gâlava, à Candaricha, à Brahmadatta et aux autres Brahmanes, compagnons de leurs pieux exercices.

VINGT-UNIÈME LECTURE.

TRANSMIGRATIONS DES SEPT BRAHMANES.

Mârcandéya dit à Bhichma.

Le monde est fondé sur le *srâddha* ; c'est de ce dernier que provient l'*yoga*. Je vais donc te dire quels sont les fruits souverains du *srâddha*, et ce que Brahmadatta en a obtenu pendant sept renaissances. O fils de Bharata, celui-ci ne se forma que peu à peu à la science du devoir. Or, il était arrivé que dans un *srâddha*, ce qui devait préjudicier au devoir servit au contraire aux Brahmanes compagnons de Brahmadatta. Voici le fait.

L'œil divin, que m'avait donné Sanatcoumâra, me fit apercevoir les sept Dwidjas[1] dont il m'avait parlé, infidèles à leurs règles sacrées, et du reste attachés au culte des Pitris. Ils portaient des noms conformes à leurs œuvres : on les appelait *Vâgdouchta*, *Crodhana*, *Hinsa*, *Pisouna*, *Cavi*, *Swasrima* et *Pitrivarttin* : ils étaient fils de Côsica et disciples de Gârgya. Leur père étant venu à mourir, ils commencèrent les cérémonies prescrites sous la direction

[1] *Dwidja* signifie ici *Brahmane*.

de leur maître. Par son ordre ils gardaient sa vache nourricière, nommée *Capilâ*[2], et accompagnée de son veau déjà aussi grand qu'elle. En chemin, la vue de cette vache magnifique, qui fournissait à tous les besoins de Gârgya, les tenta : la faim les poussait, leur raison était aveuglée ; ils conçurent le projet cruel et insensé de la tuer. Cavi et Swasrima essayèrent de les en empêcher. Que pouvaient-ils contre les autres ? Mais Pitrivarttin, celui d'entre eux qui était toujours occupé du *srâddha*, songeant alors au devoir dont la pensée l'obsédait, dit à ses frères avec colère : « Puisque nous avons un sacrifice à faire à l'intention des Pitris, que cette vache soit immolée par « nous avec dévotion, et sa mort nous profitera. Honorons les Pitris, et l'on « n'aura point de reproche à nous faire. » « Oui, » s'écrièrent-ils tous, et la vache fut sacrifiée en l'honneur des Pitris. Ils dirent ensuite à leur maître : « Votre vache a été tuée par un tigre, mais voici son veau. » Le Brahmane, sans soupçonner le mal, reprit le veau qu'ils lui remettaient.

Mais ils avaient manqué aux égards et au respect qu'ils devaient à leur maître ; et quand le Temps vint les enlever tous ensemble de ce monde, pour avoir été cruels et méchants, pour s'être rendus coupables d'impiété envers leur précepteur spirituel, ils reparurent tous les sept à la vie dans la famille d'un chasseur, du pays de Dasârna[3]. Cependant, comme en immolant la vache de leur maître, ils avaient rendu hommage aux Pitris, ces frères, remplis de force et d'intelligence, conservèrent dans cette existence le souvenir du passé : ils se montrèrent attachés à leurs devoirs, remplissant leurs fonctions avec zèle, et s'abstenant de tout acte de cupidité et d'injustice : tantôt retenant leur respiration aussi longtemps que durait la récitation d'un *mantra*[4], tantôt se plongeant dans de profondes méditations sur leur destinée. Voici les noms de ces pieux chasseurs : *Nirvéra*, *Nirvriti*, *Kchânta*, *Nirmanyou*, *Criti*, *Véghasa* et *Mâtrivarttin*. Ainsi ces mêmes hommes qui

[2] *Capilâ* veut dire *noire* : ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Nous avons vu ailleurs que la vache représentait la terre, et la vache du Gourou n'est autre chose que les domaines affectés à son service. Si par Cósica on entend Viswâmitra, ce manque de respect pour les propriétés d'un Brahmane n'est pas étonnant de la part de ses fils ou descendants. Voyez plus haut l'histoire de Trisancou.

[3] Contrée au sud-est du Vindhya, d'où sort une rivière qui est le Dosaron de Ptolémée. Voyez Rech. asiat. t. XIV, pag. 391.

[4] C'est un acte de piété nommé *dhârana*, ou *prânadhârana*. Le pénitent se recueille et retient son haleine jusqu'au moment où la prière qu'il a commencée mentalement est achevée. Voyez dans Wilson le mot प्राणायन.

43430

autrefois avaient aimé le mal et l'injustice, étaient maintenant tellement changés qu'ils honoraient leur mère courbée sous le poids de l'âge et réjouissaient le cœur de leur père. Quand la mort eut emporté leurs parents, alors laissant leur arc, ils se fixèrent dans la forêt, où bientôt après eux-mêmes aussi rendirent l'âme.

En récompense de leur bonne conduite, ils eurent encore dans leur vie suivante le souvenir du passé : ils naquirent sur l'agréable montagne de Câlandjara [5], sous la forme de cerfs à la haute ramure, tour à tour éprouvant et inspirant la terreur. Leurs noms étaient alors *Ounmoukha*, *Nityavitrasta*, *Stabdacarna*, *Vilotchana*, *Pandita*, *Ghasmara* et *Nadin*. Ainsi repassant dans leur mémoire leurs anciennes actions, ils erraient dans les bois, détachés de tout sentiment, de toute affection, soumis avec résignation aux devoirs qu'ils avaient à remplir, et dans leur solitude se livrant aux exercices de l'*yoga* [6]. Exténués par le jeûne et la pénitence, ils moururent à la suite de leurs pratiques pieuses [7], et l'on voit encore, ô fils de Bharata, sur le mont Câlandjara la marque de leurs pieds.

Leur piété fut cause qu'ils passèrent alors dans une classe d'êtres plus relevée; transportés dans le beau pays de Sarodwipa [8], ils eurent la forme de ces oies qui habitent le séjour des lacs ; entièrement isolés de toute

[5] Cette montagne est dans le Bundelcund, et on l'appelle aujourd'hui *Callinger*. C'est un lieu célèbre pour les pèlerinages et le séjour des pénitents.

[6] Il est bizarre pour nous de voir de pareils sentiments prêtés à des animaux. Mais lisez dans les lois de Manou, lect. IV, sl. 148, et lect. XI, sl. 240, comment un pénitent se rappelle ses naissances précédentes, et comment les animaux et les végétaux même ont le mérite de la dévotion.

[7] Le texte présente ici un mot que je n'ai pu traduire littéralement. Les trois manuscrits portent que ces cerfs solitaires avaient accompli le *marou*, मरुं साध्य *maroum sâdhya*. Je ne sais en quoi consiste cet exercice de piété. Le mot *marou* désigne un lieu aride et sablonneux, un désert. Le nom donné à ce genre de dévotion viendrait-il de la nature du terrain couvert de sable et stérile où se retirait le pénitent, ou plutôt du résultat produit par son séjour continu sur la même place, qui devait ainsi être dépouillée de toute végétation ? Ceci expliquerait pour quelle raison le sol avait conservé la trace des pas de ces cerfs.

[8] Je suppose que le Sarodwipa est le pays où se trouve le lac Mânasa. Je me suis permis, en cet endroit, de réunir deux passages que j'ai trouvés seulement sur le manuscrit dévanâgari de Paris, et d'en faire un petit ensemble qui complète ce qui manque dans les autres, pour deux naissances dont ils ne parlent point. De cette manière, on retrouve le nombre de sept transmigrations, annoncé si souvent dans ce récit, mais je préviens que c'est grâce à mon arrangement : au reste, je n'ai rien ajouté.

société, véritables Mounis uniquement occupés des choses divines, ils se nommaient alors *Nihspriha*, *Nirmama*, *Kchânta*, *Nirdwandwa*, *Nichparigraha*, *Nirvriti* et *Nirbhrita*. Au milieu de leurs austérités et de leurs jeûnes, ils moururent, et revinrent à la vie sous la forme de cygnes, fréquentant les ondes du Mânasa. Les noms de ces sept frères étaient *Padmagarbha*, *Ravindâkcha*, *Kchîragarbha*, *Soulotchana*, *Ouroumindou*, *Souvindou* et *Himagarbha*. Dans le souvenir de leur vie passée, ils poursuivaient leurs saints exercices; la faute commise envers leur maître, lorsqu'ils étaient Brahmanes, les avait fait rétrograder dans l'échelle des êtres; mais le culte qu'ils avaient alors, au milieu même de leur égarement, rendu aux Pitris, leur avait procuré la faculté d'augmenter leur science à mesure qu'ils renaissaient. Enfin ils revinrent au monde sous l'apparence de canards sauvages, et sous les noms de *Soumanas*, *Swani*, *Souvâk*, *Souddha*, *Tchitradarsana*, *Sounétra* et *Soutantra*. Par un effet des pénitences qu'ils avaient accomplies dans leurs naissances diverses, de leurs exercices de dévotion et de leurs bonnes œuvres, la science divine qu'ils avaient précédemment puisée dans les leçons de leurs différents maîtres, forma un trésor qui alla toujours en s'accumulant par leurs transmigrations. Dans leur nouvelle condition d'habitants de l'air, ils continuaient leurs saintes pratiques; dans leur langue ils ne parlaient que de choses sacrées [1], et l'*yoga* était l'unique objet de leurs méditations.

Telle était leur existence, quand Vibhrâdja, descendant de Pourou et prince de la famille des Nîpas, brillant de beauté, éclatant de puissance, superbe et entouré de toute sa maison, entra dans la forêt où vivaient ces oiseaux. Soutantra le vit, et soudain ébloui de tant de richesses, il forma ce souhait : « Puissé-je devenir semblable à ce roi, si j'ai acquis quelque « mérite par mes austérités et ma pénitence! Je suis malheureux d'avoir « jeûné, de m'être mortifié sans aucun fruit. »

[1] J'ai ainsi traduit le mot ब्रह्मवादिन् :

VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

PRÉDICTION DE SOUMANAS.

Mârcandéya dit à Bhîchma :

Alors deux des canards sauvages, ses compagnons, lui dirent : « Nous « voulons te suivre, et partager la destinée de notre ami. » « Ainsi soit fait, » répondit Soutantra, jusqu'alors uniquement animé par des pensées religieuses, et ils s'associèrent tous trois pour cette résolution. Souvâk lui dit : « Puisque ne consultant que ta passion, tu rejettes nos pieux exercices, pour « former des vœux mondains, écoute mes paroles. Sois maudit de nous[1] : « tu seras roi à Câmpilya, et ces deux amis t'y suivront. » C'est ainsi que les quatre oiseaux, fidèles à leur vocation, adressaient des imprécations et des reproches à leurs anciens compagnons que le désir d'un trône avait détournés de la bonne voie. Maudits, déchus de leur dévotion, tout éperdus, ces trois malheureux demandaient grâce à leurs camarades. Leur désespoir était touchant, et Soumanas leur parla au nom des autres : « Notre « malédiction aura son effet. Vous deviendrez hommes, mais vous reprendrez un jour les saintes pratiques de la dévotion. Soutantra connaîtra les « langues de tous les animaux. C'est à lui que nous devons les faveurs dont « nous ont comblés les Pitris. Quand nous avons tué la vache de notre « maître, c'est lui qui nous a conseillé de l'offrir en sacrifice aux mânes : « c'est donc à lui que nous devons attribuer la science que nous possédons, et la dévotion que nous avons pratiquée. Oui, un jour, en entendant quelques mots qui vous rappelleront, d'une manière concise, un « passé dont la conscience aura été cachée au fond de vos âmes, alors vous « abandonnerez tout pour revenir à la dévotion. »

[1] Remarquez qu'une malédiction a toujours son effet; en annonçant à Soutantra qu'il serait roi, Souvâk accédait à ses vœux, et cependant il le punissait en même temps, puisque ce roi futur perdait le fruit qu'il avait mérité d'obtenir par sa pénitence.

VINGT-TROISIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua :

Je disais donc que, tandis que ces sept oiseaux, sur les ondes du Mânasa, ne se nourrissant que d'air[1] et d'eau, laissaient dessécher leurs corps, le roi Vibhrâdja se rendit dans ces bois, entouré de toute sa cour, et brillant comme Indra au milieu de son jardin céleste du Nandana[2]. Il y vit ces oiseaux occupés de leurs pieuses pratiques : humilié de la comparaison qu'il fit d'eux et de lui-même, il revint tout pensif dans sa ville. Il eut un fils extrêmement religieux, qui fut nommé *Anouha*, parce qu'oubliant ce corps composé d'atomes (*anou*) matériels, il s'élevait jusqu'à la contemplation de l'âme[3]. Souca lui donna pour épouse sa fille, l'illustre Critwî, non moins estimable par ses bonnes qualités que par sa dévotion. C'est elle dont m'avait parlé Sanatcoumâra, quand il daigna m'apparaître, et qu'il me désigna, ô Bhichma, comme née de l'esprit des Pitris, comme vertueuse entre toutes les personnes vertueuses, échappant par l'excellence de sa nature à l'intelligence même des plus habiles, enfin comme étant *Yogâ*, l'épouse d'*Yoga*, et la mère d'*Yoga*[4]. C'est là ce que je t'ai déjà dit en te racontant l'origine des Pitris.

[1] Expression consacrée pour représenter l'excès de l'abstinence d'un pénitent. Cet acte d'austérité s'appelle प्राय *prâya*, et va quelquefois jusqu'à donner la mort.

[2] C'est ainsi que l'on nomme les jardins, l'Élysée du dieu Indra.

[3] Le poëte veut donner l'étymologie du mot *anouha*. अणु *anou* signifie *mince*, *petit*, *atome*. J'ai cherché quelque temps le sens de ce passage. Les trois manuscrits me présentaient trois leçons diverses : ce qui me prouvait que le vers renfermait une véritable difficulté. J'ai adopté la leçon du manuscrit de M. Tod, et je me suis efforcé de m'en rendre compte. L'exercice que faisait Anouha porte le nom d'*anoudharma*. Le manuscrit bengali m'aurait mené à un sens différent : il semble indiquer la lecture d'un genre de vers, appelé *anou*. Cette idée d'atome est encore exprimée, dans les livres sanscrits, par le mot सूक्ष्म *soûkchma*.

[4] Voyez ces mots dans la XVIII^e^ lecture.

Vibhrâdja, ayant cédé le trône à son fils Anouha, donna ses derniers avis à ses sujets, fit ses adieux aux Brahmanes, et se rendit, pour y faire pénitence, sur les bords du lac où il avait vu les sept amis. Là, jeûnant, se contentant de l'air pour toute nourriture, renonçant à toute espèce de désirs, il ne pensait qu'à mortifier son corps. Son but, cependant, était d'obtenir par la force de ses austérités le privilége de devenir le fils de l'un de ces êtres qu'il admirait. L'ardeur de sa pénitence donna bientôt à Vibhrâdja une apparence lumineuse. C'était comme un soleil qui éclairait toute la forêt. O fils de Courou, ce bois fut de son nom appelé *Vébhrâdja*[5], ainsi que le lac, où les quatre oiseaux, constants dans la dévotion, et les trois autres, égarés du bon chemin, abandonnèrent leur dépouille mortelle.

Alors tous de concert, ils se rendirent à Càmpilya; et là, ces sept âmes nobles et saintes, purifiées par la science, la méditation, la pénitence, instruites dans les Vèdes et les Védângas, subirent une naissance nouvelle. Mais il y en eut quatre seulement qui conservèrent la mémoire du passé; les trois autres se trouvèrent dans les ténèbres de leur folie.

Soutantra devint fils d'Anouha, et fut le glorieux Brahmadatta : le souhait qu'il avait formé, quand il était oiseau, fut ainsi accompli. Pour Tchitradarsana[6] et Sounètra, ils naquirent dans une famille de Brahmanes[7] : ils furent fils de Bâbhravya et de Vatsa, habiles dans la science des Vèdes et des Védângas, et amis de Bhrahmadatta, comme ils l'avaient été dans ses naissances précédentes. L'un se nomma *Pantchâla* ou *Pântchica* : c'était celui qui, dans les diverses transmigrations, avait été le cinquième; le sixième s'appela alors *Candarica*. Brahmadatta avait été le septième. Pantchâla, savant dans le Rig-véda[8], fut un grand Âtchârya[9]; Candarica posséda deux Vèdes, le Sâma et l'Yadjour[10]. Le roi, fils d'Anouha, eut le privilége de connaître la langue de tous les êtres. Il cultiva l'amitié de Pantchâla et de Candarica. Livrés, comme le commun des

[5] Le Matsya-pourâna met ce bois sur les bords du Mânasa.

[6] Les manuscrits l'appellent ici *Tchhidradarsin*.

[7] Le mot par lequel on désigne un Brahmane dans ce passage est *Srotriya*, c'est-à-dire, *instruit dans les Vèdes*.

[8] Autrement Bahwritcha.

[9] L'Âtchârya est le maître spirituel, qui donne l'instruction et en même temps l'initiation religieuse. Voyez dans la XX[e] lecture; ce Pantchâla est le même personnage que Gâlava.

[10] Autrement Tchhandoga et Adhwaryou.

hommes, à l'empire des sens et des passions, à raison de ce qu'ils avaient fait dans leurs naissances précédentes, ils savaient cependant distinguer avec sagesse les exigences du devoir, des désirs et des richesses [11].

L'excellent prince Anouha, après avoir sacré roi le vertueux Brahmadatta, animé par la dévotion, entra dans la voie qui mène au ciel. Brahmadatta épousa la fille de Dévala, appelée *Sannati*, et qui devait ce nom au respect qu'elle inspirait [12]. Son père l'avait instruite lui-même dans la grande science de la dévotion, et sa vertu était telle qu'elle était destinée à ne naître qu'une fois sur la terre.

Les quatre amis, qui avaient suivi à Câmpilya Pantchâla, Candarica et Brahmadatta, naquirent dans une famille de Brahmanes fort pauvre. Ces quatre frères se nommaient *Dhritimân*, *Soumanas*, *Vidwân* et *Tatwadarsin*; profonds dans la lecture des Vèdes, et pénétrant tous les secrets de la nature, ils réunissaient toutes les connaissances qu'ils avaient recueillies dans leurs précédentes existences. Heureux de l'exercice de leur dévotion, ils voulurent encore aller se perfectionner dans la solitude. Ils le dirent à leur père, qui s'écria : « C'est manquer à votre devoir que de m'abandonner « ainsi. Comment pouvez-vous me quitter, en me laissant dans la pauvreté, « en m'enlevant mes enfants qui sont ma seule richesse, et me privant de « leurs services? » Ces Brahmanes répondirent à ce père désolé : « Nous allons « vous donner un moyen de sortir de cet état de pauvreté. Écoutez ces mots : « ils vous procureront de grandes richesses. Allez trouver le vertueux roi « Brahmadatta, dites-les-lui devant ses conseillers. Heureux de vous en- « tendre, il vous donnera des terres et des richesses, il comblera enfin tous « vos désirs. Allez, et soyez satisfait. » Alors ils lui dirent certaines paroles, et après l'avoir honoré comme leur maître spirituel, ils s'adonnèrent uniquement aux pratiques de l'*yoga*, et obtinrent l'émancipation finale [13].

[11] C'est là ce que les lois de Manou, lect. II, sl. 228, appellent le *trivarga* त्रिवर्ग (*la réunion des trois qualités*).

[12] Le mot सन्नति *sannati* signifie *respect*.

[13] C'est-à-dire qu'ils moururent pour ne plus renaître.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

RETRAITE DE BRAHMADATTA.

Mârcandéya continua :

Le fils de Brahmadatta fut Vibhrâdja lui-même régénéré ; animé par la piété, et couvert de gloire, il se nomma *Viswaksêna*. Un jour Brahmadatta, l'âme contente et heureuse, se promenait dans un bois avec son épouse : il ressemblait à Indra accompagné de Satchi. Ce prince y entendit la voix d'une fourmi : c'était un amant qui cherchait à fléchir sa maîtresse par son tendre langage. En recueillant la réponse de l'amante courroucée, et en pensant à la petitesse de cet être, Brahmadatta ne put s'empêcher de rire aux éclats. Sannati en parut offensée, et rougit. Son ressentiment alla jusqu'à lui faire refuser de manger : son mari voulut en vain l'apaiser. Elle lui répondit avec un sourire amer : « O prince, vous avez ri de moi, je ne puis plus vivre. » Le roi lui dit le fait tel qu'il était. Elle ne voulut point y ajouter foi, et lui répondit avec humeur : « O prince, cela n'est pas dans la nature. Quel « homme peut connaître le langage des fourmis? à moins que ce ne soit un « effet de la faveur d'un dieu récompensant les bonnes actions d'une vie pré- « cédente, ou le fruit d'une grande pénitence, ou le résultat d'une science « surnaturelle. O roi, s'il est vrai que vous ayez ce pouvoir, si vous connais- « sez la langue de tous les êtres, daignez me communiquer votre science, « ou que je meure, comme véritablement maudite de vous. »

Brahmadatta fut touché des tendres plaintes de la reine : il eut recours à la protection de Nârâyana, seigneur de tous les êtres. Recueilli, et jeûnant, pendant six nuits, il l'adora : alors ce glorieux prince, dans une vision, aperçut le dieu, qui est l'amour de toute la nature, et qui lui dit : « Brahmadatta, demain matin tu auras le bonheur. » Ainsi parla le dieu, et il disparut.

Cependant le père des quatre Brahmanes ayant appris de ses enfants les paroles mystérieuses qu'ils lui avaient confiées, se regardait comme sûr de

son fait. Il cherchait un moment où il rencontrerait le roi avec ses conseillers, et ne put de quelque temps trouver l'instant de lui faire entendre les mots qu'il avait à lui dire. Nârâyana avait rendu son oracle; le roi, satisfait de sa réponse, avait fait son ablution de tête, et monté sur un char tout brillant d'or, rentrait dans la ville. Le chef des Brahmanes, Candarica, tenait les rênes des chevaux, et le fils de Bâbhravya portait le *tchâmara* et l'éventail royal[1]. « C'est le moment, » se dit le Brahmane, et aussitôt il adresse ces mots au roi et à ses deux compagnons : « Les sept chasseurs « du pays de Dasârna, les cerfs du mont Câlandjara, les oies du Sarod« wîpa, les cygnes du Mânasa étaient anciennement dans le Couroukchétra « des Brahmanes instruits dans les Vèdes : dans ce long voyage pourquoi « donc restez-vous en arrière[2]? » A ce discours, Brahmadatta demeura interdit, ainsi que ses deux amis Pantchâla et Candarica. En voyant l'un laisser tomber les rênes et l'aiguillon, et l'autre, l'éventail royal, les spectateurs et les courtisans furent frappés d'étonnement. Un instant après, le roi, élevé sur le char avec ses deux compagnons, reprit ses sens et continua sa route. Mais tous les trois se rappelant les bords du lac sacré, recouvrèrent aussi leurs anciens sentiments de dévotion. Ils comblèrent de richesses le Brahmane, à qui ils donnèrent des pierres précieuses et d'autres présents. Brahmadatta céda son trône à Viswaksêna, et le fit sacrer roi : pour lui, il se retira dans la forêt avec sa femme. C'est là que la pieuse fille de Dévala, Sannati, heureuse de se livrer uniquement à la dévotion, dit à son époux : « O grand roi, je savais bien que tu connaissais la langue des fourmis; mais « en feignant de la colère, je voulais t'avertir que tu étais dans les chaines « des passions. Nous allons maintenant suivre la route sublime qui est l'ob« jet de nos désirs. C'est moi qui ai réveillé en toi cet amour de la dévotion « qui n'y était qu'assoupi. » Le prince fut charmé de ce discours de sa femme; et par le moyen de la dévotion, à laquelle il se consacra avec toutes les forces de son âme, il entra dans cette voie supérieure où il est difficile d'arriver.

Candarica, animé du même zèle, fut aussi habile dans la science du *sân-*

[1] Les insignes de la puissance royale sont l'étendard (*dhwadja*), le parasol (*tchhatra*), l'éventail (*vyadjana*) et le chowri (*tchâmara*), qui est un émouchoir formé d'une queue de vache de Tartarie.

[2] J'ai suivi le manuscrit dévanâgari de Paris. Les deux autres présentent un sens plus obscur : ils semblent dire que ces trois personnages restent, quand leurs compagnons sont déjà partis.

khya que dans celle de l'*yoga*[3], et, purifié par ses œuvres, il obtint la perfection et l'union mystérieuse avec Dieu.

Pantchâla travailla à expliquer les règles de la loi sainte, et s'appliqua à développer tous les préceptes de la prononciation[4]; il fut maître dans l'art divin de la dévotion, et par sa pénitence il acquit une haute gloire.

Fils de Gangâ, voilà ce qui s'est passé autrefois, et ce que j'ai vu par l'œil de la science. Conserve ce trésor de connaissances; tâche même de le répandre et de l'accroître. Quiconque racontera l'histoire de ces antiques personnages, ne risquera point de rétrograder dans la chaîne des renaissances. Celui qui écoutera ces grands récits sur la voie que suivent les êtres supérieurs, et conservera toujours dans son cœur le sentiment qui l'attache à la dévotion, obtiendra, par le moyen de cette continuelle application, une tranquillité d'esprit, présage de son bonheur, et il entrera dans cette route divine de l'*yoga*, où sur la terre il est si difficile de parvenir même pour les hommes les plus purs.

Vésampâyana dit à Djanamédjaya :

Voilà ce que dit autrefois à Bhichma le sage Mârcandéya, voulant lui enseigner le fruit du *srâddha* et les moyens de concourir à l'accroissement de la lune. Je vais t'apprendre maintenant quelle est la famille de cet être divin que l'on appelle *Soma*, afin d'arriver ensuite à celle de Vrichni.

[3] Le Sânkhya est le système de philosophie enseigné par Capila. L'Yoga est un autre système de philosophie attribué à Patandjali, et qui a été développé par Vyâsa dans le Bhagavad-gîtâ.

[4] Voyez la xx[e] lecture et la note 4. Cette science de la prononciation est appelée *sikchâ*. Pantchâla est le même personnage que Gâlava. Pânini, qui a écrit le Védânga appelé *sikchâ*, était petit-fils de Dévala : on peut ici juger de son âge, puisque l'épouse de Brahmadatta est une fille de Dévala.

VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE SOMA.

Vêsampâyana dit :

O roi, le père de Soma fut le divin Richi, nommé *Atri*[1], qui naquit quand Brahmâ de sa pensée forma la première création. Atri se trouva bientôt entouré d'une foule d'êtres de toute espèce qui étaient ses enfants. Grand par ses œuvres, ses pensées, ses paroles, bon envers toutes les créatures, animé par la dévotion, parfait dans ses actions, il était devenu pour les choses du monde insensible comme le bois et la pierre[2]. Il pouvait pour se mortifier tenir constamment son bras élevé[3]; les feux de sa pénitence l'entouraient d'un brillant éclat; et pendant trois mille ans, dit-on, il avait supporté la rigueur de ces austérités incomparables. Tandis que ce vertueux personnage demeurait les yeux fixes et immobiles[4], subissant toutes les privations de la continence[5], son corps produisit la substance de Soma : cette substance, ani-

[1] Toute cette lecture est une fable astronomique, dont il faut chercher l'explication dans les phénomènes célestes. Je ne donnerai pas au lecteur mes propres conjectures, dans la crainte de l'induire en erreur : je le prie seulement de remarquer que tous les personnages dont il sera question appartiennent à la sphère céleste. Soma, c'est la lune. Atri est une des sept étoiles qu'on appelle les *sept Richis*, et qui forment la constellation de la grande Ourse : M. Colebrooke (Rech. asiat. t. IX, pag. 358) nous apprend qu'Atri est une des étoiles du carré, au coin du N. E. Wilford (*ibid.* pag. 83) dit que c'est l'étoile γ. Vrihaspati est la planète de Jupiter; Ousanas ou Soucra, c'est Vénus, et Boudha, c'est Mercure. Târâ est un mot par lequel on désigne une étoile.

[2] C'est là une qualité du pénitent arrivé à la perfection. On cite comme exemple de cette insensibilité ces Mounis, autour desquels des fourmis forment et construisent leurs habitations sans être dérangées par aucun mouvement. Voyez *Sacountalâ*, act. VII.

[3] Genre de mortification encore très-commun dans l'Inde. Par suite de cette habitude contractée en esprit de pénitence, les articulations du bras s'endurcissent tellement qu'on ne peut plus l'abaisser.

[4] C'est ici un privilége des dieux, dont la paupière est toujours fixe. Voyez à ce sujet une note de M. Wilson, dans sa traduction du théâtre indien, acte III[e] de Vicramorvasî.

[5] Le pénitent qui se livre à cet acte de mortification s'appelle *Oûrddhwarêtas*.

mée de son esprit, s'éleva vers sa tête, et sous la forme d'eau coula de ses yeux, illuminant les dix déesses qui président aux dix points de l'horizon. Celles-ci recueillirent ce germe, et toutes réunies le concurent en leur sein : mais elles ne purent l'y garder longtemps. Il tomba promptement, entouré de lumière, éclairant le monde de ses froids [6] rayons, embryon destiné à féconder un jour la nature. Ainsi comme les déesses ne pouvaient porter ce fruit, avec elles il descendait rapidement vers la terre. A cette vue, le père du monde, Brahmâ, retint Soma dans sa chute, et le fit monter sur un char pour le plus grand avantage des mortels. Considéré comme l'essence même des Vèdes [7], animé par un zèle pieux, et riche en vertus, il s'avance sur ce char traîné par mille [8] chevaux blancs : tel est le récit de la tradition. En voyant le noble fils d'Atri, les sept fils de Brahmâ, ces fils issus de sa pensée, se mirent à chanter ses louanges. Les enfants de Bhrigou et d'Angiras, les Ritchas, les Yadjours, les Sâmas, les Atharvas [9] se joignirent à leurs transports. Soma, célébré par eux, brilla de tout son éclat, et les trois mondes éprouvèrent un heureux accroissement. Son char illumine la terre que borne au loin l'Océan. Vingt-une fois [10] il reprend sa glorieuse carrière en tournant par la droite. A mesure qu'il éclaire le monde de ses rayons, les plantes naissent et brillent de l'éclat qu'elles lui empruntent, ces plantes qui doivent servir à la nourriture des trois mondes, et au soutien des quatre castes. Car Soma est le protecteur des mondes, ô prince : ce dieu acquérant chaque jour plus de force et par les éloges qu'on lui adresse et par ses propres œuvres, se soumit aux rigueurs de la pénitence pendant des milliers de *padmas* [11] d'années. Il est le trésor où puisent ces

[6] L'imagination des poëtes indiens donne de la fraîcheur aux rayons de la lune, et fait naître le cristal de ces mêmes rayons congelés. Voyez dans Wilson le mot *Tchandracânta*.

[7] वेदमय : *Védamayah*.

[8] Ordinairement le char de la lune n'a que dix chevaux.

[9] Ces différents êtres ne sont que les diverses parties des Vèdes personnifiées. Nous avons déjà vu les Ritchas, IIIe lect. note 30.

[10] Je ne sais à quoi peut avoir rapport ce nombre 21, ou plutôt trois fois 7, suivant le texte. On compte 30 jours lunaires ou *tithis* : peut-être déduit-on ceux pendant lesquels la lune est obscure. Voyez dans les Rech. asiat. t. VII, pag. 252, un passage des Vèdes où les bûches du foyer sacré sont au nombre de 21.

[11] Ce mot est un nombre exagéré, équivalent à dix billions. Une note du manuscrit bengali exprime cette idée en disant que *c'est comme une montagne d'années*. Je n'ai donc pas dû croire qu'il fût ici question de cette ère, nommée *Padma calpa*, qu'inventa Sri Dhara Padma, il y a huit à neuf cents ans, et que cite Bentley (Rech. Asiat. t. VIII, pag. 196).

déesses [12] dont les ondes dorées sont le salut de la terre, et c'est pour cela qu'on l'appelle *Vidhou* [13]. Brahmâ, dans sa sagesse suprême, le fit roi des semences et des plantes, des Brahmanes et des eaux. Soma fut solennellement consacré souverain d'un si puissant domaine, et les trois mondes furent remplis de sa lumière incomparable.

Le fils des Pratchêtas, Dakcha, donna au dieu qui préside à la lune ses vingt-sept filles célèbres par leur vertu, et connues sous le nom de *Nakchatras*.

Soma, le plus illustre de ceux qui distribuent la boisson du sacrifice [14], fut à peine monté sur le trône, qu'il se disposa à faire la cérémonie du *râdjasoûya*, pour laquelle cent mille présents étaient préparés. Celui qui y chantait le Rig-véda (Hotri) [15], c'était le divin Atri; le divin Bhrigou y lisait l'Yadjour (Adhwaryou); Hiranyagarbha y récitait les prières du Sâma (Oudgâtri); Brahmâ y faisait les fonctions d'officiant (Brahman) [16]; Hari Nârâyana lui-même y remplissait l'office de directeur suprême (Sadasya), entouré de Sanatcoumâra et des principaux Brahmarchis. Soma donna, dit-on, les trois mondes pour présent à ces Brahmarchis et au dieu qui dirigeait le sacrifice. Il était assisté de neuf déesses, la Veille de la nouvelle lune (Sinî), la Nouvelle lune (Couhoû), la Lumière, la Prospérité, la Splendeur, la Richesse, la Gloire, la Constance et la Fortune (Lakchmî).

Après s'être acquitté de la cérémonie qui complète le sacrifice [17], heureux et chéri de tous les Dévarchis, il brilla parmi les rois dont il était le souverain, étendant sa lumière sur les dix régions du ciel. Mais à peine eut-il obtenu cette domination si difficile à acquérir, et que les Mounis eux-

[12] Ces déesses me semblent être les rivières : voilà pourquoi j'ai parlé de leurs ondes. Mon texte ne portait qu'une épithète हिरण्यवर्णा *hiranyavarnâ*, dont M. Wilson, dans son Dictionnaire, forme un nom qu'il attribue aux rivières.

[13] Cette étymologie du mot *Vidhou* ne semble pas d'accord avec celle que donne M. Wilson : il paraît que le poëte regarde ce mot comme composé de वि et de धा.

[14] Cette boisson porte le nom de *soma*. Il en a été question déjà plusieurs fois.

[15] J'ai conservé à dessein tous ces mots techniques, dont la signification spéciale m'a été fournie par M. Wilson.

[16] Dans les sacrifices solennels, ces fonctions sont toujours remplies par un Brahmane instruit, qui, d'ailleurs, peut être représenté par un paquet de cinquante brins de *cousa*. Voyez le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. Asiat. t. VII, pag. 234.

[17] Ce sacrifice de supplément s'appelle *avabritha*. Il est fait pour expier les fautes qu'on a pu commettre dans le sacrifice principal.

mêmes avaient sanctionnée de leurs bénédictions, que sa raison se troubla, égarée par l'orgueil. Il enleva la glorieuse épouse de Vrihaspati, nommée *Târâ*, manquant ainsi au respect qu'il devait au fils d'Angiras. En vain les dieux et les Râdjarchis vinrent-ils le prier de réparer cet affront : il refusa de rendre Târâ. Le précepteur des dieux, Vrihaspati, fut indigné de sa conduite, (et lui déclara [18] la guerre.) Ousanas se mit dans l'arrière-garde du fils d'Angiras; il avait été le disciple de Vrihaspati, plutôt que de Bhrigou son père. Le dieu Roudra lui-même, par amitié pour son maître outragé, prit le commandement de cette arrière-garde et s'arma de son arc appelé *Adjagava*. Il lança contre les dieux (partisans de Soma) un trait redoutable nommé *Brahmasiras* [19], qui abattit tout leur orgueil. Alors se livra ce combat terrible auquel Târâ a donné son nom [20], combat sanglant, également funeste aux Dévas, aux Dêtyas, et aux mondes. Ceux d'entre les dieux qui avaient échappé, et les Touchitas [21], se présentèrent devant Brahmâ leur protecteur, maître suprême et éternel. Ce dieu arrêta Ousanas et Roudra, et rendit lui-même Târâ au fils d'Angiras. Mais Vrihaspati s'étant aperçu qu'elle était enceinte, lui dit : « Le sein de ma femme ne doit point « garder ce fruit. » Aussitôt il la débarrassa avec violence d'un enfant, qui devait un jour être terrible pour ses ennemis, et qui brilla comme un feu qui tombe sur une jonchée de roseaux. A peine était-il né que déjà il avait toute la beauté des dieux. En ce moment les Souras indécis dirent à Târâ : « Déclare la vérité; de qui est-il fils? de Soma ou de Vrihaspati? » A cette question des dieux elle ne répondit rien de satisfaisant : son fils lui-même allait la punir par une imprécation. Brahmâ le retint, et interrogea cette épouse embarrassée : « Târâ, lui dit-il, explique-toi sur la vérité. De qui « est ce fils? » Saluant Brahmâ avec respect, elle répondit au dieu qui répand ses dons sur la terre : « Il est fils de Soma. » Alors Soma, père et protecteur des êtres, embrassant ce noble fils, si grand, si redoutable, « Voilà « Boudha [22], » s'écria-t-il, et ce fut là le nom d'un dieu qui devait se distinguer par sa sagesse. Il s'élève dans le ciel d'un côté opposé [23].

[18] Ces mots sont ajoutés pour liaison.

[19] Dans ce sujet tout astronomique, je ne puis pas dire ce que c'est que Brahmasiras, *tête de Brahmâ*; il y a une étoile (Capella) qu'on appelle *Brahmahridaya*, cœur de Brahmâ.

[20] तारकामय *Târacâmaya.*

[21] Nous avons vu ailleurs ce que c'était que les Touchitas. Voyez III^e lect. note 27.

[22] Le mot *boudha* signifie *sage*, *instruit.*

[23] Ces mots expliquent sans doute la position

Boudha épousa Ilâ, fille d'Ikchwâcou. Il eut pour fils le grand roi Pouroûravas, surnommé *Êla*, à qui la nymphe Ourvasî donna sept fils nobles et généreux.

Soma, attaqué d'une consomption funeste, sentit diminuer ses forces, et son disque s'amaigrit. Il se rendit auprès d'Atri son père pour lui demander aide et protection. Atri, recommandable par sa pénitence, délivra son fils de la punition de son péché, et Soma reprenant ses forces, brilla de nouveau de tout l'éclat de sa splendeur.

Je t'ai raconté la naissance de Soma, source d'honneur et de gloire : ô grand roi, je vais te dire maintenant quelle fut sa postérité.

On est délivré de ses péchés, quand on entend ce récit de la naissance de Soma, récit qui procure des richesses, de la santé, une longue vie, de la famille et l'accomplissement de tous les désirs.

VINGT-SIXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE POUROURAVAS.

Vêsampâyana dit :

Grand roi, le fils de Boudha fut Pouroûravas, prince sage, glorieux, magnifique, dévot, généreux, habile dans la science sacrée, puissant, invincible dans les combats, et maître sur la terre, aimant à allumer le feu du sacrifice, et à présenter les offrandes, partisan de la vérité, sage en ses projets et heureux en mariage. Nul dans les trois mondes n'eut plus de renommée que lui. En voyant les lumières de ce monarque, sa vertu, sa justice, son amour pour la religion, la célèbre Ourvasî [1], renonçant à l'orgueil de

relative de Mercure dans le moment indiqué : j'ai traduit littéralement प्रतिकूलं *praticoûlam*. Mais ce mot n'indique pas assez le rapport des deux astres entre eux.

[1] Ourvasi est une de ces bayadères célestes qu'on appelle *Apsarâs*. Ses aventures avec Pouroûravas sont un épisode fameux de l'histoire antique de l'Inde : mais elles sont racontées différemment par les auteurs. Câlidâsa, dans sa pièce intitulée *Vicramorvasî*, a suivi une autre tradition que celle du Harivansa, et il faut

sa naissance, le choisit pour époux. Il passa avec elle cinquante-neuf ans [2], tantôt dans le parc de Tchêtraratha [3], tantôt sur les bords de la Mandâkinî [4], ou dans la belle cité d'Alacâ [5], ou bien dans les jardins du Nândana [6]. Transporté dans ces régions septentrionales, si riches en arbres magnifiques, en fruits délicieux, en suaves parfums, errant sur le mont Mérou dans ces belles forêts habitées par les dieux, ce prince accompagné d'Ourvasi s'abandonnait aux doux plaisirs de l'amour. Il établit sa capitale à Prayâga [7], lieu célèbre pour sa sainteté, et vanté par les Maharchis. Il eut sept fils, pareils aux enfants des dieux, et que leur mère Ourvasi enfanta dans le séjour céleste : ce fut le sage Âyous, Amâvasou, le pieux Viswâyous, le grand Sroutâyous, Dridhâyous, Vanâyous et Satâyous.

Djanamédjaya dit :

Comment Ourvasî, une déesse de la race des Gandharvas, dédaignant ceux de son rang, a-t-elle pris un époux parmi les mortels? Toi, qui sais tant de choses, raconte-moi cette histoire.

avouer aussi qu'elle est plus intéressante et plus digne de son siècle civilisé. A l'occasion du titre de cette pièce, je consignerai ici une observation de mon savant maître et regrettable ami, M. de Chézy. Si la mort n'était point venue le surprendre, il eût donné une édition critique de ce drame, pour faire le pendant de Sacountalâ. Dans sa conversation, j'ai recueilli une de ses idées sur la traduction que le docte Wilson a donnée du titre *Vicramorvasî*. Ce savant décompose ce mot, et traduit *vicrama* par *héros*. Mais dans son Dictionnaire, *vicrama* est plutôt donné comme un nom de chose que comme un nom de personne. Ce mot signifie *force*, *héroïsme*, et c'est विक्रामिन् *vicramin* qui représenterait mieux le sens de *héros* attribué à विक्रम. Ensuite l'opposition établie entre un nom abstrait et un nom propre, *le héros et Ourvasî*, ne serait pas très-logique. C'est ce qu'a fort bien senti M. Wilson en traduisant *le héros et la nymphe*. Raisonnant d'après l'analogie de quelques autres titres, comme *Gîta Govinda*, *Abhidjnâna Sacountala*, où le nom de chose précède celui de personne qu'il régit, M. de Chézy était porté à traduire *Vicrama Ourvasî* par *la retraite*, *l'exil d'Ourvasî*, ou peut-être, *le triomphe d'Ourvasî*, puisque cette nymphe subjugue le roi par son amour.

[2] Le manuscrit bengali dit 61 ans.

[3] C'est le jardin du dieu Couvéra.

[4] Nom du Gange céleste.

[5] On donne ce nom à la ville céleste du dieu Couvéra.

[6] Le Nandana est le séjour de plaisance du roi des dieux, Indra.

[7] Le nom de *Prayâga* est donné aux lieux situés au confluent de deux rivières. On désigne ici l'endroit où l'Yamounâ se jette dans le Gange. Ce Prayâga, aujourd'hui Allahabad, était sur la rive droite de ce fleuve, et Pratichthâna, capitale de Pouroûravas, était, comme on le dira plus bas, sur la rive gauche. Voyez x[e] lect. note 9.

Vêsampâyana reprit :

Ourvasî, par suite d'une imprécation de Brahmâ, avait été réduite à la condition humaine. Cette beauté s'unit au fils d'Ilâ, mais à une condition, qui devait contribuer à la relever de cet état d'interdit. « J'exige, lui dit-elle, « que, tout le temps de notre union, mes yeux ne vous voient jamais nu, que « deux béliers soient constamment attachés près de notre lit, et que le lait, « prince, soit mon unique nourriture. Tant que les clauses de ce traité seront « observées, je resterai auprès de vous : telles sont mes conditions. » Le roi se montra fidèle à son engagement, et Ourvasî ne songea point à le quitter. Leur union dura cinquante-neuf ans, et la déesse se trouvait heureuse de la malédiction qui l'attachait dans de pareils liens.

Cependant les Gandharvas commençaient à regretter l'absence de cette nymphe. « Il faudrait, se disaient-ils, aviser au moyen de faire revenir près de « nous la belle Ourvasî, l'ornement du ciel. » Alors le prudent Viswâvasou leur parla en ces termes : « J'ai entendu autrefois les conditions du traité qu'ils « ont fait ensemble. Si le roi y manque jamais, elle doit l'abandonner. Je « connais un moyen de lui faire violer sa promesse; et sans employer la vio- « lence, je vais travailler à remplir vos intentions. » Ainsi parla l'illustre Gandharva; et sur-le-champ il partit pour Pratichthâna : se glissant pendant la nuit auprès des deux époux, il enleva un des béliers. La belle Ourvasî avait pour ces animaux une affection presque maternelle : elle avait connu l'arrivée du Gandharva, et comprenait que son exil touchait à sa fin [a]. Elle dit alors au roi : « On vient de m'enlever mon enfant. » A ces mots, le prince se rappelle qu'il est nu et ne veut point se lever. « La déesse, pensait-il, « me verrait dans cet état, et notre traité serait rompu. » Les Gandharvas aussitôt enlèvent encore l'autre bélier; et la déesse de dire au fils d'Ilâ : « O roi, mon enfant m'est enlevé, comme si je n'avais personne pour me « protéger. » Aussitôt le prince se lève avec empressement, nu comme il était. Il cherche où sont les béliers. En ce moment, un brillant éclair, pro-

[a] Ourvasî a presque l'air de conspirer avec les Gandharvas : ce qui ôte l'intérêt qu'on peut porter à son amour. Dans le drame, au contraire, elle aime véritablement : forcée de retourner à la cour d'Indra, elle a des distractions, qui lui attirent la malédiction du Mouni Bharata, regardé par les Indiens comme l'inventeur du drame.

duit par les Gandharvas, parcourt tout l'appartement. Ce rayon de lumière a montré Pouroûravas nu aux yeux de son épouse, et la belle Apsarâ a disparu soudain. Les Gandharvas, voyant le succès de leur ruse, retournent au ciel, et le roi, qui a retrouvé les deux béliers, revient dans son appartement; mais Ourvasî n'y est plus. Le malheureux pousse des cris de douleur : il parcourt la terre, cherchant de tous côtés l'épouse qu'il a perdue. Enfin dans le pays de Couroukchétra, il l'aperçoit sur l'étang sacré de Plakcha [9], au moment où elle se baignait dans ses ondes fraîches, et se livrait avec cinq autres Apsarâs à de joyeux ébats. Ourvasî folâtrait, et lui, il était en proie au chagrin. Il la voit toujours brillante de mille attraits : elle aussi le voit à peu de distance, et dit à ses compagnes en le leur montrant : « Voilà le héros « qui m'avait accueillie dans son palais. » Celles-ci étaient toutes frappées d'étonnement. Le roi prend alors la parole : « Épouse que j'adore, rends-moi « ton amour, et réponds à ma voix. » Ils échangent ensemble mille tendres discours. Entre autres, Ourvasî lui dit : « Prince, je porte dans mon sein « un gage de ton amour. D'année en année je te donnerai un fils; mais il ne « me sera permis de rester avec toi qu'une seule nuit. » Le roi, content de cette assurance, retourna dans sa capitale. Au bout de l'année, Ourvasî vint le visiter, et une seule nuit fut accordée à leurs amours.

Ourvasî dit un jour au fils d'Ilâ : « Les Gandharvas veulent t'accorder une « faveur. Tu peux choisir, et t'adresser à eux avec confiance. O grand roi, « demande de ressembler aux Gandharvas. » Tel fut le vœu que forma Pouroûravas, et ceux-ci le lui accordèrent. Ils remplirent un vase de feu, et lui dirent : « Emploie ce feu pour le sacrifice, ô roi, et tu obtiendras d'habiter « avec les Gandharvas. »

Pouroûravas, emmenant avec lui ses fils, entra dans sa capitale et se rendit à son palais; cependant le feu qu'on lui avait donné était au sein de l'*arani* [10]; et à son arrivée, à la place de ce feu, il vit avec étonnement une branche d'*aswattha* [11], insérée dans un morceau de bois de *samî* [12]. Il se plaignit aux Gandharvas que le feu se fût éteint : alors ceux-ci lui enseignèrent

[9] *Plakcha* est aussi le nom d'une des sept provinces qui partagent le monde.

[10] Le lecteur se rappelle que l'*arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes font le feu pour les sacrifices. Voy. v[e] lect. note 9.

[11] *Ficus religiosa.*

[12] C'est ainsi que j'ai traduit l'épithète difficile शमीज्ञात. Le *samî* est, suivant M. Wilson, l'*acacia suma.*

l'usage de l'*arani*. Ils lui montrèrent comment avec l'*aswattha* on produit du feu par le frottement. Pouroûravas les imita, et pour les divers sacrifices, il inventa trois feux [13]. Ce présent qu'il avait reçu des Gandharvas le conduisit à imaginer la distinction du *trétâgni* [14]. Autrefois on n'avait connu qu'un seul feu, ce roi en établit de trois sortes, et par sa piété il obtint d'être admis dans le monde des Gandharvas.

Telle fut la puissance du fils d'Ilâ : il fut grand parmi les hommes; et, comme nous l'avons vu, il avait transporté sa capitale à Prayâga, lieu sacré; il l'avait établie sur la rive septentrionale du Gange, et, environnant cette ville de toute sa gloire, il l'avait nommée *Pratichthâna*.

VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

FAMILLE D'AMAVASOU.

Vêsampâyana dit :

Pouroûravas eut d'Ourvasî, comme nous l'avons dit, sept fils généreux, et pareils aux enfants des dieux, qui naquirent dans le ciel, et se nommèrent le sage *Âyous*, *Amâvasou*, le pieux *Viswâyous*, le grand *Sroutâyous*, *Dridhâyous*, *Vanâyous* et *Satâyous*.

Le fils d'Amâvasou [1] fut le grand roi Bhîma, qui donna le jour au riche

[13] Pouroûravas a ce rapport avec le second roi de Rome qu'il introduisit le culte du feu et fut aimé d'une nymphe. Ce rapprochement est peut-être utile : le lecteur en jugera.

[14] Il paraît que l'on n'est pas d'accord sur la distinction de ces trois feux. M. Wilson, au mot त्रेता, dit que ce sont le feu du midi ou du soleil, le feu ordinaire ou domestique, et le feu du sacrifice, tiré de l'*arani*. D'autres les distinguent en feu domestique, feu du sacrifice, et feu perpétuel, allumé à la naissance d'un Indien et destiné un jour pour son bûcher. Dans une de ses notes sur Mâlatî et Mâdhava, M. Wilson reconnaît cinq feux, qu'il nomme *gârhapatya*, *âhavanîya*, *dakchinâgni*, *sabhya* et *âvasathya*. A ce sujet, on peut remarquer qu'il y a une pratique de pénitence qui consiste à s'exposer à l'action de quatre feux placés aux quatre points cardinaux, et à celle du soleil qui est le cinquième feu : de là, le pénitent qui supporte ces cinq feux, est appelé *Pantchâgni*.

[1] Francis Hamilton pense qu'Amavâsou se nomma aussi Vidjaya.

Cântchanaprabha [1]. De celui-ci naquit le sage et vaillant Souhotra; Souhotra et Késinî mirent au monde Djahnou [2]. Ce dernier prince fit un jour un grand et magnifique sacrifice [3]; Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa : celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ce désastre, le fils de Souhotra irrité dit à Gangâ : « Je rendrai ta « vengeance vaine en buvant tes eaux. Voilà la récompense de ton orgueil. » Alors les Maharchis, s'apercevant qu'il avait bu les eaux de Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, et qu'elle se nommerait *Djâhnavî* [4].

Djahnou eut pour épouse la vertueuse Câvérî, fille d'Youvanâswa, qui, par suite d'une imprécation de son père, fut changée en une rivière célèbre, formée d'une moitié du Gange [5]. Le fils chéri de Djahnou et de Câvérî fut le pieux Sounaha; Sounaha donna le jour à Adjaca; Adjaca, au roi chasseur Balâcâswa, et Balâcâswa, à Cousa.

Cousa eut quatre fils, instruits dans la science sacrée : Cousica, Cousanâbha, Cousâmbha et Moûrttimân. Ce prince augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas [7], et se plut à parcourir les forêts.

Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte, devint son fils. Car ce dieu aux mille yeux [8], ayant remarqué les sévères austérités que ce prince subissait déjà depuis mille ans, consentit

[1] On le nomme aussi simplement *Cântchana*.

[2] Le lecteur retrouvera ce prince dans la XXXIIe lecture, où son histoire est répétée, avec les mêmes détails sur sa race; mais il éprouvera une difficulté pour constater la généalogie de Djahnou, qui est ici fils de Souhotra, et qui, dans cette XXXIIe lecture, est fils d'Adjamidha. Il faut supposer qu'ici, par une méthode assez ordinaire, on a omis quelques princes intermédiaires, le mot *fils* signifiant alors *descendant*. De même, dans la XXe lecture, le père d'Adjamidha est *Hastin*, qui est omis dans la XXXIIe. Ce qu'il y a de singulier pour Djahnou, c'est qu'en lui donnant ainsi deux pères différents, on lui donne la même mère.

[3] Ce vers renferme une répétition que je n'ai pu rendre en français. महासत्रं सर्वमेधं महामखं.

[4] Le roi Djahnou fit sans doute des tranchées, des canaux pour prévenir les inondations du Gange; un de ces canaux fut appelé de son nom *Djâhnavî*. De là cette fable que Djahnou était devenu père du Gange : fiction que nous avons vue déjà employée plusieurs fois.

[5] La Câvérî est une des sept rivières regardées comme sacrées : on l'appelle *Arddha Gangâ*, ou moitié du Gange. On annonce par ce mot qu'elle possède la moitié des vertus de ce fleuve. La Câvérî est une rivière du Décan, qui porte encore le même nom.

[7] Au lieu de Pahlava, le manuscrit de M. Tod porte le mot *vallava*, qui veut dire *pasteur*. Il faudrait alors comprendre que Cousa étendit sa domination sur des peuples pasteurs qui erraient dans les bois, वल्लवैः वनचरैः.

[8] L'aventure du dieu Indra condamné par une malédiction du sage Gôtama à porter cent

à naître lui-même, et cet *avatare*[9] d'Indra fut le roi Gadhi. C'est pour cette raison que, fils de Cousica, le roi des dieux est surnommé *Cósica*. Il eut pour épouse Pôroucousî, qui lui donna un fils nommé *Gâdhi*.

Ce Gâdhi eut une fille belle et vertueuse, appelée *Satyavatî*, qui fut donnée pour épouse à Ritchica, fils de Soucra et petit-fils de Bhrigou. Gâdhi avait préparé un sacrifice à l'effet d'obtenir un fils. Ritchica dit alors à son épouse : « Il faut t'unir à ta mère pour ce sacrifice. Voici deux offrandes, « l'une pour toi, l'autre pour elle. Ta mère aura un fils, brillant de gloire « et célèbre parmi les Kchatriyas, qui ne pourront le vaincre et dont il « sera le fléau. Au contraire, la vertu de cette autre offrande te donnera « un fils plein de fermeté, d'amour pour la pénitence, et de résignation : « il sera fameux parmi les Brahmanes. » Ainsi parla à sa femme le petit-fils de Bhrigou; et toujours occupé de ses austérités, il se rendit à la forêt. Cependant Gâdhi, accompagné de son épouse, arriva à l'ermitage de Ritchica pour visiter sa fille, profitant de l'occasion du voyage[10] qu'il faisait à l'étang consacré. Satyavatî prenant les deux offrandes préparées par le saint Richi, s'empressa de les montrer à sa mère; celle-ci les toucha et, par une fatalité inexplicable, se trompa en les remettant à sa fille : elle lui rendit celle qui lui était destinée à elle-même, et, au moment du sacrifice, elle obtint, par le fait de cette erreur, un fruit qui n'était point pour elle. Satyavatî au contraire conçut un enfant qui un jour devait être le fléau des Kchatriyas, héros à la forme lumineuse, à l'aspect effrayant. Ritchica, par la force de sa dévotion, vit la méprise qui avait eu lieu; il revint auprès de sa femme et lui dit : « Tu as été trompée par ta mère, et ton sacrifice aura un effet con- « traire à celui que tu attendais. Ton fils sera un jour terrible et cruel dans « ses œuvres : ton frère sera un pénitent que l'on pourra regarder comme la « science divine incarnée : car j'ai réuni en lui pour composer ce personnage « et l'amour de notre loi sainte, et le goût de la mortification. » Tel fut le discours de Ritchica à l'illustre Satyavatî. Celle-ci chercha à fléchir son

marques ressemblant à l'organe féminin, est racontée dans le Râmâyana. Le dieu avait abusé d'Ahalyâ, femme du Môuni : celui-ci consentit plus tard à ce que ces cent marques devinssent autant d'yeux. On a dit que ces yeux représentaient les étoiles, Indra étant dieu du ciel.

[9] Un *avatare* est l'incarnation d'un dieu qui descend dans un corps terrestre. On distingue l'*avatare* complet de l'*avatare* partiel, ou *ansavâtare* : ce dernier a lieu quand ce n'est qu'une portion de la divinité qui revêt des organes matériels. Ici, il est question d'un *ansâvatare*. Voy. lect. LIV, note 1.

[10] Ce voyage porte le nom d'*yâtrâ*.

mari. « Que tel ne soit pas mon fils, s'écria-t-elle, inférieur aux autres Brahmanes! » Le Mouni lui répondit : « Ce n'est pas moi qui avais formé ce « vœu : cependant il doit être accompli. Ce fils sera terrible dans ses œuvres, « et par le fait de son père et de sa mère. » Satyavatî reprit la parole et lui dit : « Vous avez l'empire sur les mondes, et vous n'auriez point de pouvoir « pour vous créer un fils! Donnez-m'en un qui soit juste en ses œuvres et « patient dans sa conduite. Et s'il faut absolument que la destinée s'accomplisse, que ce caractère, que je redoute, passe à notre petit-fils. » Le solitaire, par le privilége de sa pénitence, lui accorda cette faveur. « O femme, « lui dit-il, je ne mets point de différence entre mon fils et mon petit-fils. « Que ton désir soit satisfait. »

Satyavatî mit au monde Djamadagni, surnommé *Bhârgava* ou descendant de Bhrigou, fameux par sa pénitence, sa mortification et son égalité d'âme. Dans ce sacrifice où l'influence de Roudra [11] et celle de Vichnou étaient en balance, l'influence de Vichnou l'emporta, et Djamadagni naquit comme *avatare* de ce dieu sur la terre. Satyavatî, pure de toute souillure du péché et fidèle aux règles de la piété, fut changée en rivière sous le nom de *Côsikî* [12].

Il y eut un prince de la race d'Ikchwâcou, nommé *Renou*, dont la fille, riche en bonnes qualités, se nommait *Câmalî*, et du nom de son père était aussi appelée *Rénoucâ*. Elle épousa ce fils de Ritchica, Djamadagni, fameux par ses austérités et son instruction : elle en eut un fils terrible en sa colère, habile dans toutes les sciences et surtout dans celle de l'archer, Râma [13], qui extermina les Kchatriyas et brilla comme un feu destructeur.

Ainsi par la vertu de la pénitence de Ritchîca, descendant de Bhrigou, et surnommé *Órva* [14], Satyavatî donna la naissance au célèbre Djamadagni, instruit dans la science divine. Son second fils fut Sounah-sépha, et le dernier Sounah-poutchha.

[11] Roudra ou Siva est considéré comme le dieu de la destruction. Vichnou est le dieu conservateur : Djamadagni, Mouni sage et paisible, paraît comme une image vivante de cette divinité. Son fils Parasourâma fut un héros exterminateur, véritable représentant du dieu de la mort.

[12] Rivière du Bahar, appelée *Cau* ou *Cousa*.

[13] C'est celui des trois Râmas qu'on a appelé *Parasou râma* (le mot परशु signifie *hache*). On le regarde comme un *avatare* de Vichnou : cette opinion semble un peu contraire à ses actions cruelles.

[14] Voyez plus haut, note 3 de la XIVe lecture.

Gâdhi, petit-fils de Cousica, engendra Viswâmitra, qui fut un trésor de pénitence, d'instruction, de patience, et qui, devenu Brahmane [15], s'éleva jusqu'à la dignité de Saptarchi.

Outre le pieux Viswâmitra, Gâdhi, par la faveur de Bhrigou, eut encore un fils nommé *Viswaratha* [16].

Les fils de Viswâmitra furent Dévarâta et d'autres, dont la gloire est répandue dans les trois mondes; voici leurs noms : *Dévasravas*; *Cati*, qui donna son nom aux Câtyâyanas; *Hiranyâkcha*, fils de Sâlâvatî; *Rénoumân*, fils de Rénou; *Gâlava*, fils de Sâncriti; *Moudgala*, *Madhoutchhanda*, *Djaya*, *Dévala*, *Achtaca*, *Catchhapa* et *Harita*.

Voici les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de *Côsica* : les *Pânins*, les *Babhrous*, parmi les sages et les hommes pieux; parmi les princes, les *Dévarâtas*, les *Sâlancâyanas*, les *Vâchcalas* [17], les *Lohityas*, les *Yâmadoûtas*, les *Cârichis*, les *Sôsroutas* [18], les *Sêndhavâyanas*, les *Dévalas*, les *Rénous*, les *Yâdjnavalkyas*, les *Aghamarchanas*, les *Ôdoumbaras*, les *Abhiglânas* [19], les *Târacâyanas*, les *Tchantchoulas*, les *Hiranyâkchas*, enfants de Sâlâvatî, les *Gâlavas*, enfants de Sâncriti, tous issus du sang du sage Viswâmitra. Celui-ci eut également un grand nombre de gendres, qui portèrent aussi le nom de *Côsicas*, entre autres les Vâdarâyanis [20]. La race de Pourou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

L'aîné des fils de Viswâmitra avait été auparavant Sounah-sépha [21]. Cet

[15] Nous avons déjà vu plusieurs fois le nom de ce personnage. Il était, par sa naissance, de la caste des Kchatriyas : il obtint d'être Brahmane, c'est-à-dire qu'il usurpa les fonctions sacerdotales. Émule de Vasichtha qui était prêtre et Saptarchi, il partagea avec lui l'honneur de ces deux titres. J'ai dit aussi que l'on pouvait regarder le nom de *Viswâmitra* et celui de *Vasichtha* comme des noms de dignité; et par conséquent reconnaître plusieurs personnages ainsi nommés. Cette explication peut rendre la chronologie des enfants de *Viswâmitra* bien moins incertaine.

[16] J'ai traduit ce vers en le comparant au 55e sloca de la XXXIIe lecture.

[17] La XXXIIe lecture, au lieu de ce mot, porte celui de *Sôsravas*.

[18] Au lieu de ce mot, cette même lecture donne विश्रुता : ; de manière à signifier : *il y a d'autres Côsicas appelés Sêndhavâyanas*.

[19] Ce mot est peut-être une épithète. Le manuscrit bengali donne *Abhichnâna*.

[20] Le même manuscrit bengali, au lieu de ce mot, porte les noms de *Nârâyana* et de *Nara*.

[21] Plus haut il est dit qu'un fils de Satyavatî se nommait *Sounah-sépha*. Il paraît qu'il y eut un second personnage de ce nom, fils de Viswâmitra : et pour expliquer cette ressem-

illustre Mouni, après avoir paru dans la famille de Bhrigou, voulut naître aussi dans celle de Cousica : il se fit enfant de Viswâmitra. Dans une autre existence, il avait été un des coursiers attelés au char du soleil [22]; les dieux le donnèrent à Viswâmitra, et, par cette raison, il fut ensuite appelé *Dévarâta*. La mère de Dévarâta donna sept enfants à Viswâmitra.

Celle d'Achtaca se nommait *Drisadwati* : Achtaca eut un fils appelé *Lôhi*.

Telle fut la postérité de Djahnou : je vais te dire maintenant quelle fut la famille du grand Âyous.

VINGT-HUITIÈME LECTURE.

CHUTE ET RESTAURATION D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Âyous eut cinq fils, tous courageux et habiles à conduire un char. Leur mère fut Prabhâ, fille de Swarbhânou. L'aîné fut Nahoucha, et les autres, Vriddhasarman, Rambha, Radji, et Anénas, fameux dans les trois mondes.

Radji eut cinq cents enfants; cette famille de Kchatriyas, appelée de son nom *Râdjéya*, inspirait une juste crainte à Indra. Une guerre cruelle avait éclaté entre les Dévas et les Asouras. Les deux partis se présentèrent devant le père commun, et lui dirent : « O dieu, qui de nous sera vainqueur « dans cette lutte ? O maître souverain de tous les êtres, daigne nous le faire « connaître, nous attendons ta réponse. »

Brahmâ leur dit : « Ceux-là obtiendront la victoire, qui auront pour auxi« liaire le belliqueux Radji : telle est la vérité. Où est Radji, là est la force; « où est la force, là sont les richesses; où sont la force et les richesses, là « sont le droit [1] et la victoire. »

blance de mot, on suppose que c'est la même personne qui revient à la vie.

[22] On lit dans le texte *Haridaswa*, qui est un nom du soleil, dont le char est attelé de sept chevaux verts, dit-on. Le manuscrit bengali porte le nom de *Haristchandra*, prince qui habite une ville suspendue au milieu des airs. Voy. la XII[e] lecture.

[1] J'ai ainsi traduit le mot धर्म्म, qui désigne ici le droit de rendre la justice, inhérent à la

Les Dévas et les Dânavas, contents de la réponse du dieu qui leur montrait la victoire dans l'assistance de Radji, se rendirent auprès de lui, pour gagner l'amitié de ce roi puissant, petit-fils de Swarbhânou [2] par Prabhâ sa fille, et descendant de Soma. Ils lui dirent avec empressement : « Charge-« toi de nous donner la victoire. » Radji, en prince habile et prudent, déclara aux Dévas et aux Dêtyas quelles étaient les conditions et les honneurs qu'il exigeait. « Vous, leur dit-il, qui suivez les drapeaux de Vâsava [3], si je « consens à vous donner la victoire sur les Dêtyas, je veux avoir le titre « d'Indra [4] : c'est à cette condition que je combattrai pour vous. » Les Dévas aussitôt lui répondirent avec joie : « Prince, qu'il soit fait ainsi que vous le « désirez. » Radji, après avoir entendu le discours des Asouras, leur fit aussi la même demande. Les Dânavas pleins de présomption, et ne voulant rien céder de leurs droits, répondirent orgueilleusement au grand Radji : « Notre « Indra, à nous, c'est Prahlâdâ : c'est pour lui que nous voulons vaincre. « Mais nous pouvons consentir à te regarder comme un autre Indra. » Radji, d'après cette réponse, préféra la condition que lui offraient les Dévas : se fiant à la parole qu'ils lui avaient donnée de le prendre pour Indra après la victoire, il extermina tous les Dânavas que le maître du tonnerre n'avait pu frapper, et, puissant, chargé de dépouilles, il se rendit maître des richesses que ceux-ci avaient enlevées aux Dévas. Alors le roi du Swarga vint avec ses sujets complimenter le vaillant Radji, et lui dit : « Je ne suis plus que le « fils de Radji. O prince, vous êtes Indra, le chef de tous les êtres; je le « reconnais, et celui qui était votre maître est maintenant votre fils : je sou-« tiendrai ce nom par mes œuvres. » C'était de la part du dieu une flatterie trompeuse. Radji accepta cet hommage avec affection.

souveraineté. Ce mot est d'une signification bien étendue : il se dit du devoir imposé à chacun par la loi; et comme cette loi est divine, le devoir devient religieux. Le devoir des rois est la justice; mais comme un roi juste ne peut l'être que par esprit de piété, il en résulte que *dharma* s'entend pour le mérite moral et religieux, et même pour l'acte par lequel on prouve son obéissance à la loi sacrée. Je n'ai pas cru devoir m'astreindre à rendre ce mot d'une manière uniforme, et je l'ai traduit par *piété, justice, vertu, attachement aux lois*, ne cherchant qu'à varier mon expression.

[2] Swarbhânou (voyez IIIe lecture) était Dânava. Ainsi Radji tenait par sa mère à la race des Dânavas, et par son père, descendant de Soma, à la race des Dévas.

[3] Nom du dieu Indra.

[4] Le mot *Indra*, dans sa signification générale, veut dire *roi*; dans sa signification spéciale, il s'applique au roi des Dévas, dont le règne est de cent années divines.

Quand ce prince, semblable à un dieu, fut parti pour le ciel [5], ses enfants vinrent demander à Indra sa succession : ils étaient cinq cents, qui envahirent de tous côtés le Swarga [6], demeure de cette divinité qu'ils dépouillaient. Un long temps s'était déjà écoulé, quand le puissant Indra, ainsi privé de son royaume et de ses honneurs, dit à Vrihaspati [7] : « Saint « Brahmarchi, daignez au moins m'accorder une offrande [8] de fruits du *ba-* « *dari* [9], pour que je puisse reprendre et soutenir mes forces : faible, éperdu, « privé de ma royauté, de mon ancienne splendeur, de ma nourriture « même, je suis, par les fils de Radji, réduit à la dernière extrémité, et « l'excès de la misère m'a presque ôté la raison. »

« O Sacra [10], lui répondit Vrihaspati, si tu m'avais plus tôt appelé à ton « secours, mon amitié pour toi ne serait pas restée oisive. Roi des dieux, « compte sur les efforts que je vais faire pour te servir : avant peu tu auras « recouvré tes honneurs et ton royaume. Oui, je vais agir pour toi; que ton « âme ne soit point abattue. »

C'est alors que Vrihaspati conçut et exécuta un projet qui devait rendre à Indra toute sa splendeur, en privant ses spoliateurs de leur raison. Il fit un livre [11] où l'athéisme était enseigné, où l'on conseillait la haine des devoirs sacrés, où par une suite de récits et de raisonnements on engageait les hommes à s'attacher plutôt aux doctrines des livres impies qu'aux enseignements d'une religion divine. Les enfants de Radji écoutèrent la lecture de ce livre : faibles de raison, ils conçurent du mépris pour les livres qui jus-

[5] C'est-à-dire, quand il fut mort.

[6] Le Swarga est le paradis, royaume du dieu Indra. On le place vers l'est : mais il semble quelquefois que ce n'est qu'un royaume allégorique, et que l'on désigne par ce mot la part d'honneurs et d'autorité accordée à une espèce de roi des sacrifices. Indra est un chef spirituel, dont quelques princes temporels usurpèrent les prérogatives.

[7] Maître spirituel des dieux. C'est lui qui, dans leurs palais, leur explique les Vèdes et accomplit les rites religieux.

[8] Le mot employé ici est पुरोडाश *pourodâsa*.

[9] *Zizyphus jujuba* ou *scandens*.

[10] Nom du dieu Indra.

[11] Ce moyen de séduction est employé souvent dans les livres indiens : c'est ainsi qu'on explique l'origine des sectes. Le Bouddhisme lui-même, suivant les légendes brahmaniques, a été prêché par Vichnou pour faire perdre à des Dêtyas vertueux le fruit de leurs bonnes œuvres. Il est aisé de reconnaître ici l'histoire d'une famille qui, parvenue au pouvoir spirituel, quitta les principes orthodoxes, et se trouva bientôt déchue du rang qu'elle avait usurpé. Voyez Rech. asiat. t. XVI, p. 5, où un Vrihaspati est le chef d'une secte d'athées.

qu'alors avaient dirigé leur conduite. Ils oublièrent les règles d'une saine logique (*nyâya*), et se prêtèrent ainsi au dessein de Vrihaspati. Leur impiété les conduisit au péché, et le péché à la mort. Par le secours du saint Richi, Indra recouvra l'empire des trois mondes qu'il est si difficile d'acquérir, et rentra dans toutes ses prérogatives. Ses adversaires, persistant dans leur folie, poussés par les passions, dégagés des liens du devoir, se rendirent les ennemis de Brahmâ, et perdirent leur force et leur puissance. Indra, les voyant livrés à la colère et à tous les désirs, leur donna facilement la mort, et se trouva de nouveau prince souverain des Souras.

Celui qui écoute et garde en sa mémoire le récit de la chute et de la restauration d'Indra ne connaîtra point les décadences de la fortune.

VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

DESCENDANTS DE KCHATRAVRIDDHA.

Vêsampâyana dit :

Rambha n'eut pas d'enfants : je te parlerai de la famille d'Anénas, dont le fils fut l'illustre roi Pratikchatra. Celui-ci donna le jour à Srindjaya; Srindjaya, à Djaya; Djaya, à Vidjaya; Vidjaya, à Criti; Criti, à Haryaswata; Haryaswata, au grand roi Sahadéva; Sahadéva, au pieux Nadina; Nadina, à Djayatséna; Djayatséna, à Sancriti; et Sancriti, au juste et fameux Kchatradharma.

Tels furent les enfants d'Anénas : voici ceux de Kchatravriddha [1].

Kchatravriddha eut pour fils l'illustre Sounahotra [2]; de celui-ci naquirent

[1] C'est le prince que, dans le chapitre précédent, l'auteur a nommé *Vriddhasarman*. Nous avons déjà vu plus d'un exemple de cette confusion de noms : ou le poëte a oublié d'avertir qu'un prince avait plusieurs épithètes, ou bien ces chapitres, réunis par un compilateur, appartenaient à des auteurs différents.

[2] Dans la XXXII[e] lecture où se retrouvent plusieurs passages de celle-ci, ce prince est Souhotra, fils de Vitatha. Il y a dans l'histoire de ces dynasties une confusion qu'il est difficile, surtout ici, de débrouiller. On y voit plusieurs anachronismes choquants. Cette matière exige un examen particulier, que nous ne pouvons faire ici.

trois fils, distingués surtout par leur attachement aux lois : Câsya, Sala et le puissant Gritsamada [3]. Gritsamada fut le père de Sounaca, qui donna naissance aux Sônacas [4], parmi lesquels on compte des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Archtichéna dut le jour à Sala ; et Câsyaca, à Archtichéna.

De Câsya naquit Casyaya [5] ; de Casyaya, Dîrghatapas ; de Dîrghatapas, le savant Dhanwantari. Le sage Dirghatapas était déjà vieux, quand à la suite d'une longue pénitence il obtint que le dieu Dhanwantari [6] descendît ici-bas sous une forme humaine.

Djanamédjaya dit :

Comment le dieu Dhanwantari s'est-il fait homme ? Ce sont là des détails que je désire avoir de toi.

Vêsampâyana reprit :

O chef des Bharatas, je vais te raconter la naissance de Dhanwantari. Il était déjà né de la mer quand elle fut barattée pour produire l'ambroisie : il sortit aussi [7] jadis d'un de ces vases de terre où l'on met l'eau ; de brillantes parures le couvraient. Non loin de là était Vichnou qui regardait le travail : « Tu es Abdja [8], » s'écria-t-il, et ce nom resta à Dhanwantari. Abdja dit donc à Vichnou : « Seigneur, je suis votre fils [9]. Maître des Souras, indiquez-moi

et qui a déjà été tenté par Fr. Hamilton dans l'introduction de son ouvrage sur les généalogies des Hindous.

[3] Dans la XXXII[e] lecture, c'est Gritsamati.

[4] Le personnage à qui se raconte le Harivansa est précisément de cette race. Voy. la I[re] lecture.

[5] On peut lire aussi Casyapa. Ce vers est un peu obscur ; il serait possible que ce mot ne fût qu'une épithète, et que Dirghatapas fût le fils de Câsya. Lect. XXXII, on lit *Câsyâ* au lieu de *Casyaya*.

[6] Dhanwantari est le dieu de la médecine ; il sortit de la mer, quand elle fut *barattée*, tenant à sa main la fiole où était l'*amrita*, breuvage d'immortalité. Voyez ce récit dans les notes que M. Wilkins a mises à la suite de sa traduction du Bhagavad-gîtâ.

[7] Je suppose que l'auteur parle ici d'une naissance de Dhanwantari pareille à celle d'Agastya, surnommé par cette raison *Calasîsouta* et *Ghatodbhava*.

[8] *Abdja* signifie *né de l'eau*.

[9] Ces mots ne me paraissent être qu'une formule de respect. Ils se trouvent dans la précédente lecture ; Indra s'en sert pour flatter Badji. C'est ainsi que le mot latin *puer* signifie également *enfant* et *serviteur*.

« la part que je dois avoir aux sacrifices, et la place que je puis occuper dans « ce monde. » Vichnou lui répondit en ces termes : « Depuis longtemps les « Souras ont pris dans les sacrifices la part qui leur est réservée. Les Maharchis ont déterminé les cérémonies et les holocaustes par lesquels on « peut honorer les dieux. Il n'est point possible d'y faire pour toi aucune « addition. Tu es venu après les autres dieux, dont tu es l'enfant et non le « maître. Mais tu naîtras une seconde fois dans le monde, et tu obtiendras « de la célébrité. Tu posséderas dans cette naissance la faculté de te « rendre invisible[10], et les autres priviléges des êtres surnaturels. Dans ton « corps mortel tu obtiendras la condition des dieux, et les Brahmanes t'ho« noreront par des offrandes, des invocations et des prières. Ensuite tu « donneras huit divisions à l'Âyour-Véda[11]. Tel est le sort qui t'est destiné « par celui qui est né du sein du lotus[12]. Tu apparaîtras dans la seconde « partie du Dwâpara[13] : tu peux compter sur ma parole. » Vichnou, après avoir rendu cet oracle, disparut.

La deuxième partie du Dwâpara était arrivée : le roi de Câsi, Dirghatapas, petit-fils de Sounahotra, voulant avoir un fils, se livra aux exercices de la pénitence. Il adressait ses vœux à Dhanwantari, à ce même dieu qui porte le nom d'*Abdja* ; il le priait et lui demandait un fils. Satisfait de son hommage, Dhanwantari lui dit : « Pieux pénitent, parle, que désires-tu ? « je te l'accorderai. » « O dieu, répondit le roi, s'il est vrai que j'aie pu vous « plaire, devenez mon fils, et rendez votre nom célèbre. » « Ainsi soit fait, » répliqua le dieu, et il disparut.

C'est ainsi que le dieu Dhanwantari naquit dans la maison de Dirghatapas, et devint roi de Câsi, aussi habile à gouverner les hommes qu'à les guérir de toutes les maladies. Il reçut de Bharadwâdja l'Âyour-Véda, ouvrage qui contient les préceptes de la médecine. Il le divisa en huit parties, et le donna à ses disciples.

[10] Cette faculté s'appelle अणिमन् : c'est la propriété de se réduire à un atome imperceptible. Il y a huit facultés de ce genre, regardées comme surnaturelles, et que les humains peuvent obtenir par la voie de la pénitence. On en peut voir le détail dans le dictionnaire de M. Wilson, au mot विभूति.

[11] L'Âyour-Véda est celui des quatre Oupavédas qui est consacré à la médecine. Ce livre, dit-on, est perdu. L'Agni-pourâna en contient un abrégé.

[12] C'est Brahmâ, né du lotus qui est sorti de l'ombilic de Vichnou.

[13] Voy. plus haut la note 13 de la XVIII[e] lecture.

Dhanwantari fut père de Kétoumân ; Kétoumân, du vaillant Bhîmaratha ; Bhîmaratha, du grand Divodâsa, qui fut animé de l'amour des lois, et fut roi de Bârânasi [14].

Or dans ce temps [15], cette ville de Bârânasi, devenue déserte, fut occupée par un Râkchasa, nommé *Kchémaca*. Elle avait été maudite par le sage et magnanime Nicoumbha, qui l'avait condamnée à rester déserte pendant mille ans. Tandis qu'elle subissait les effets de cette imprécation, le roi Divadâsa habita, à quelque distance, une ville charmante sur les bords de la Gomati [16]. La ville de Bârânasi avait auparavant appartenu à Bhadrasrénya, qui avait cent fils, tous excellents archers. Divodâsa leur avait donné la mort, s'était emparé de Bârânasi, et le royaume de Bhadrasrénya était devenu la proie du plus fort.

Djanamédjaya dit :

Pour quelle raison Nicoumbha [17] avait-il maudit Bârânasi? Comment un

[14] C'est Bénarès, mot formé de Bârânasi par transposition de lettres. Fr. Hamilton fait venir le nom de Bénarès de Banar-Râdja, prince moderne. M. Wilson donne deux étymologies du mot *Bârânasî* ou *Vârânasî*, qu'on écrit aussi *Varanasî*. Il dit que *Varanâ* est un petit ruisseau, aujourd'hui le Berna, qui passe au nord de Bénarès et va se jeter dans le Gange ; et *Asî*, un autre ruisseau qui coule au midi ; de là le nom de *Varanasî*. Mais dans ce cas, ce serait *Varanâsî*. Ailleurs il dérive ce mot de *vara*, qui signifie *très-bon*, et d'*anas*, qui veut dire *eau*, parce que la ville est située sur les bords du Gange, fleuve sacré par excellence.

[15] Voy. la lecture XXXII^e, où ce passage est répété. Il est singulier que Bârânasi, qui avait disparu, soit cependant occupée par les Râkchasas. Mais comme les Râkchasas représentent des peuples sauvages et pillards, on doit supposer que ce pays livré à Siva, c'est-à-dire à la destruction, par suite d'une guerre qui semble avoir eu la religion pour objet, devint le séjour de bandes errantes et barbares, qui ne furent chassées que plus tard. Au reste, l'histoire de Divodâsa est assez importante à étudier : elle est racontée diversement suivant les opinions religieuses des écrivains ; dans les livres des Brahmanes, elle sert à expliquer comment le Bouddhisme s'est établi. Les Recherches asiatiques, t. III, pag. 409, donnent une légende extraite du Sancara-prâdourbhâva. Cette légende est moderne ; celle qui est racontée ici indique également quelque intrigue religieuse, mais elle ne parle point du réformateur Bouddha, que les Brahmanes plus tard ont représenté comme un *avatare* de Vichnou, destiné à tromper les Dêtyas pour leur ravir leurs mérites. C'est, je crois, une preuve de l'antiquité de cette partie du Harivansa.

[16] La Gomati est aujourd'hui le Goumti. Wilford dit que les ruines de la ville habitée par Divodâsa subsistent encore à Chanwoc, à quatorze milles au-dessus du confluent du Goumti et du Gange, et à vingt milles de Bénarès.

[17] Ce Nicoumbha est un génie de la cour du dieu Siva, chef d'une de ces classes de divinités qui composaient sa suite.

personnage pieux avait-il pu lancer une imprécation sur une terre sainte, sur le champ de perfection?

Vésampâyana répliqua :

Le Râdjarchi Divodâsa, maître de Bârânasî, habita quelque temps avec gloire cette ville agréable. C'était à l'époque où Siva venait de se marier, et où, toujours épris de sa femme, il demeurait auprès de son beau-père. D'après l'ordre du dieu, les doctes pénitents qui formaient sa suite, charmaient Pârwatî[18] par la représentation de pièces anciennes[19]. La déesse était dans l'enchantement : mais Ménâ, sa mère, ne partageait point ses transports; elle blâmait sa fille qui recevait de pareils hommages, elle blâmait aussi son gendre. « Siva ton mari, dit-elle à Pârwatî, entouré de tous ces baladins et ne « suivant aucune règle de conduite, sera toujours pauvre. Je ne lui vois au« cune qualité solide. » En entendant ce discours de sa mère, la bienfaisante déesse éprouva du chagrin : cependant elle sourit, et alla retrouver son époux. Elle était pâle et abattue, et elle dit à Mahâdéva[20] : « O dieu, je ne « veux plus rester ici : conduisez-moi dans votre demeure. » Pour complaire à ses désirs, Mahâdéva regarda tous les mondes, et se déterminant à se fixer sur la terre, ce dieu embellit de tout l'éclat de sa puissance, à Bârânasî, le champ de perfection (*Siddhikchêtra*). Mais comme cette ville était occupée par Divodâsa, il appela Nicoumbha, un de ses officiers ordinaires, et lui dit : « Chef de ma cour divine[21], rends-toi à Bârânasî, et que cette ville

[18] C'est un des noms de l'épouse de Siva, ainsi appelée parce qu'elle était la fille du *mont* Himâlaya : पर्व्वत *parwata* veut dire *montagne*.

[19] Le mot employé pour exprimer cette idée est उपवेप ou उपवेश, qui indique une suite d'entrées et de sorties formant des scènes, ou bien la pompe des costumes et des décorations. Le manuscrit bengali donne उपदेश, *instruction, avertissement*. Il ne faut pas s'étonner de voir des pénitents occupés de pareils divertissements : le Mouni Bharata passe pour l'inventeur du drame; les Mounis Silâlin ou Siloûcha et Crisâswa, pour les auteurs des préceptes de l'art mimique; et le Mouni Tandou, pour le premier maître d'une danse de caractère nommée *tândava*, accompagnée de gestes violents, et en usage parmi les sectateurs de Siva. Dans l'*Outtara-Râma-tcharitra*, le vénérable Valmiki donne ses soins à la représentation d'une pièce. Les directeurs des troupes de comédiens sont des Brahmanes. Voyez les prologues des différentes pièces contenues dans le recueil du docte Wilson.

[20] *Mahâdéva* est une épithète de Siva, signifiant *grand dieu*.

[21] Le mot sanscrit est गणेश्वर *ganéswara*.

« devienne déserte. Par des moyens de douceur, enlève à Divodâsa la puis- « sance qu'il y exerce. » Nicoumbha exécute cet ordre : il arrive à Bârânasî, et apparaît en songe à Divodâsa sous la forme d'un barbier [22], nommé *Cantaca*. « Je suis disposé à te faire du bien, pieux monarque, lui dit-il ; « fais-moi construire, dans le faubourg de la ville, une chapelle [23] où je me « trouverai sous la forme que j'ai dans ce moment. » Le roi suivit les indications qui lui avaient été données en songe : il fit faire à la porte de la ville les proclamations d'usage : « Que des offrandes nombreuses se suc- « cèdent en ce lieu. » Et en effet c'était merveille de voir les parfums, l'encens, les guirlandes, les victimes, les gâteaux et les liqueurs que les dévots apportaient ; et l'officier de la cour céleste ne cessait de recevoir ces marques de respect. En revanche, il accordait aux habitants tout ce qu'ils lui demandaient, des enfants, de l'or, de la santé : il accédait à tous leurs vœux. La première des femmes du roi, nommée *Souyasâ*, d'après l'avis de son époux, vint aussi à la chapelle pour y demander un fils : elle ne ménagea pas les dons et les offrandes. Elle s'y rendit bien souvent, toujours dans la même intention, et Nicoumbha n'accomplit point le juste désir de la reine. Il avait son motif. « Le roi, se disait-il, se mettra en colère, et mon « but sera rempli. » En effet, à la fin, le prince se fâcha. « Comment, s'écria- « t-il, celui dont j'ai fait proclamer la puissance à la porte de ma ville, « accorde aux habitants, et avec profusion, tous les bienfaits qu'ils de- « mandent ! Pourquoi ne fait-il rien pour moi ? Il est par mes sujets entouré « de toute espèce d'hommages. Il a été supplié par moi et par la reine mon « épouse de nous accorder un fils, et il se refuse à notre désir. Pour quelle « raison manque-t-il à la reconnaissance ? Il est évident qu'il repousse les « vœux que je lui adresse. Je ferai détruire la chapelle de cet ingrat. » Telle fut la résolution du roi, et, suivant l'habitude des princes, emporté par sa passion, il l'exécuta : la chapelle du chef des chœurs célestes fut abattue, et, en voyant son autel renversé, celui-ci maudit le roi. « Je ne t'ai point offensé, « dit-il, et cependant tu as détruit ma chapelle. En punition de ta faute,

[22] C'est une singulière idée que cette métamorphose d'un demi-dieu en un homme d'une profession vile et peu respectée ; mais tel est le texte, नापित. Les barbiers ont partout une réputation de gens adroits. Dans la légende citée note 15, *Ganésa* (mot qui a la même signification que *Ganéswara*) se déguise en astrologue.

[23] J'ai rendu ainsi le mot स्थान.

« ta ville deviendra déserte. » Par suite de cette imprécation, Bârânasi cessa d'être habitée : elle disparut dans les airs. Nicoumbha retourna auprès de Siva, après avoir lancé cette malédiction puissante. Le dieu établit sa demeure dans ces lieux et s'y livra aux plaisirs, aimé de la fille d'Himâlaya, et la rendant heureuse de son amour. Cependant la déesse était distraite par l'admiration que lui causait ce séjour. « C'est ici, dit-elle à Siva, c'est ici « que je veux demeurer, et non dans une ville. » « Oui, répond le dieu, je ne « quitterai point cette demeure : elle sera toujours habitée par nous (*avi-* « *moukta*). Je n'irai point ailleurs, ô déesse, ce palais sera votre séjour. » Ainsi parlait en riant le dieu qui vainquit Tripoura[24], et que l'on surnomme *Tryambaca*[25]. Ces mots de Siva ont fait donner à Bârânasi, soumise à l'imprécation de Nicoumbha, le nom d'*Avimoukta*[26]. Mahâdêva y demeura avec la déesse pendant trois âges, animé par le sentiment du devoir, et honoré de tous les dieux. Dans le Cali-youga, l'habitation du grand Siva a disparu; alors l'ancienne ville s'est rétablie, et Bârânasi autrefois maudite a été habitée de nouveau.

(Un fils de Bhadrasrénya, nommé *Dourdama*, avait été épargné par Divodâsa, à cause de son enfance. S'étant emparé de l'héritage d'Hêhaya, ce prince céda les domaines que Divodâsa lui avait enlevés, voulant, Kchatriya généreux, mettre fin à toutes les inimitiés.

Divodâsa eut de Drichadwatî un fils qui fut le belliqueux Pratardana, et qui était encore enfant quand il recueillit l'héritage de son père[27].) Pratardana donna le jour à deux fils, Vatsa et Bharga. De Vatsa naquit Alarca; et d'Alarca, Sannati[28].

Alarca, roi de Câsi, fut dévoué au culte divin et ami de la vérité. Les Pourânas chantent dans leurs vers la gloire du Râdjarchi Alarca. Illustre

[24] Nom d'un pays situé à l'est de l'Inde, aujourd'hui le Tipperah, ainsi appelé à cause de trois villes qui le défendaient. Ce pays fut subjugué par Siva.

[25] Ce mot *Tryambaca* rappelle l'épithète θρίαμβος, donnée à Bacchus : on a dit de même que le nom de *Bacchus* n'était autre chose que le mot sanscrit *Bhagavân*. *Tryambaca* signifie *trioculus*. M. Wilson donne cependant de ce terme une autre explication.

[26] M. Wilson assigne à ce mot une étymologie différente. Voyez son Dictionnaire.

[27] Ce passage, dans cette lecture comme dans la XXXIIe, est d'une concision presque incorrecte, et j'avoue que j'ai deviné plutôt que je n'ai trouvé le sens de ces phrases. Les vers d'ailleurs ne sont pas identiques dans les deux lectures.

[28] Dans la XXXIIe lecture, ce prince est omis, et à sa place se trouve une épithète qui se rapporte à Alarca.

rejeton de la maison de Câsi, il resta jeune pendant soixante-six mille ans, et dut ce privilége à la faveur de Lopâmoudrâ, qui lui accorda de régner aussi longtemps, toujours remarquable par sa jeunesse et sa beauté. La fin de l'imprécation étant arrivée, ce vaillant prince donna la mort au Râkchasa Kchémaca, et revint habiter la belle ville de Bârânasî.

Sannati fut père du pieux Sounitha; Sounitha, de l'illustre Kchémya; Kchémya, de Kétoumân; Kétoumân, de Soukétou; Soukétou, de Dharmakétou [29]; Dharmakétou, de Satyakétou, habile à conduire un char; Satyakétou, du roi Vibhou; Vibhou, d'Ânartta; Ânartta, de Soucoumâra; Soucoumâra, de Dhrichtakétou, renommé pour sa justice; Drichtakétou, du prince Vénouhotra; et Vénouhotra, du roi Bharga.

Le fils de ce prince fut appelé *Vatsabhoûmi*, du nom de son aïeul Vatsa, et *Bhargabhoûmi*, du nom de Bharga [30].

Tous ces princes étaient de la race d'Angiras, et ils s'allièrent à celle de Bhrigou : il sortit d'eux un nombre infini d'hommes puissants, appartenant aux castes des Brahmanes, des Kchatriyas et des Vêsyas.

Je viens de te parler de la famille des rois de Câsi; je vais t'entretenir de celle de Nahoucha.

TRENTIÈME LECTURE.

HISTOIRE D'YAYATI.

Vêsampâyana dit :

De Nahoucha et de Viradjâ, une des vierges des Pitris [1], naquirent six fils, nobles et puissants, comparables à Indra, savoir : Yati, Yayâti, Sa-

[29] Plusieurs de ces princes ne se trouvent point sur la liste donnée dans la XXXIIe lecture.

[30] J'ai suivi la leçon de la XXXIIe lecture et celle du manuscrit bengali pour ce passage, en me permettant toutefois de changer भार्गवात् en भर्गात्; *sua de Bharga*, au lieu de *sua de Bhârgava*. Il est juste de dire que les deux manuscrits dévanâgaris présentent une leçon qui donnerait ce dernier sens : « *Vatsabhoûmi* venant « de *Vatsa*, et *Bhrigoubhoûmi* de *Bhârgava*. »

[1] Voy. la XVIIIe lecture, pag. 86.

myâti, Ayâti, Yâti et Souyâti. Yati était l'aîné; mais ce fut Yayâti qui régna, bien supérieur en mérite à son frère. Yati, modèle de piété, épousa Gô, fille de Cacoutstha : occupé de la pensée de son salut [1], il devint un Mouni identifié avec Brahma. L'un des cinq autres fils, Yayâti, subjugua ce monde terrestre; il prit pour épouses Dévâyanî, fille d'Ousanas [2], et Sarmichthâ, fille de l'Asoura Vrichaparwan. Dévâyanî lui donna deux fils, Yadou et Tourvasou : Sarmichthâ fut mère de Drouhya [3], d'Anou et de Poûrou [4].

Indra donna à ce prince, comme gage de satisfaction, un char divin, tout brillant d'or, incomparable pour sa légèreté, et traîné par des chevaux divins, superbes, et rapides comme la pensée. C'est sur ce char qu'il avait emmené son épouse [5]. C'est avec ce même char qu'en six nuits il avait conquis la terre, et, toujours invincible, soumis les dieux eux-mêmes avec leur chef. Ce char appartint ensuite à tous les Pôravas, jusqu'à ce qu'il fût possédé par Vasou, et perdu pour Djanamédjaya, fils de Parikchit et petit-fils de Courou. Ce prince avait encouru la malédiction du sage Gârgya, dont il avait par ses paroles outragé le jeune fils : il fut puni comme s'il eût donné la mort à un Brahmane. Ce Râdjarchi fut condamné à errer par le monde, portant partout avec lui une odeur de sang. Tous les hommes et ses propres sujets le fuyaient; il ne pouvait plus goûter aucun plaisir. Le malheureux, accablé de chagrin, ne recevait aucune consolation. Indra lui fit obtenir la protection de Sônaca : ce saint Brâhmane, à la prière du roi des dieux, fit célébrer à Djanamédjaya le sacrifice du cheval, pour le purifier de sa faute; et dès que la cérémonie supplémentaire [6] eut été achevée, l'odeur de sang disparut. Cependant, ô prince, le char divin [7] fut

[1] Cette idée est exprimée par le mot मोक्ष, qui signifie *délivrance*. L'âme arrivée à un certain degré de perfection, ne doit plus s'unir à la matière, et se trouve identifiée avec Dieu.

[2] *Ousanas* est un nom de Soucra, régent de la planète de Vénus. Il était fils de Bhrigou et précepteur des Dêvas.

[3] Ce personnage est, dans cette lecture, appelé *Drouhya* : dans la lecture suivante, c'est *Drouhyou*.

[4] La première syllabe de ce mot est presque toujours longue : elle n'est brève que dans quelques exemples.

[5] Telle est la leçon du mss. bengali. Les autres au lieu de भार्य्यां donnent कार्य्यं : ce qui pourrait s'expliquer par cette idée, *que ce char lui avait servi à exécuter ses exploits*.

[6] Ce sacrifice s'appelle अवभृथ *avabritha* : quand le sacrifice principal est achevé, on en fait un autre pour suppléer à tout ce qui a pu manquer dans le premier.

[7] Il me semble que ce char est un symbole de la souveraineté : il y a peut-être quelque rapport entre cette fiction et le mot *tchacravartin*, épithète donnée à certains souverains :

donné par Indra à Vasou, roi de Tchédi, en récompense de sa piété : après lui, Vrihadratha le posséda, et le laissa en héritage à son propre fils. Après avoir tué Djarâsandha, Bhîma en fit présent au fils de Vasoudéva, à Crichna son allié et son ami.

Le fils de Nahoucha, Yayâti, maître des sept Dwîpas et de leurs mers, divisa la terre en cinq parties pour ses enfants. Dans sa sagesse, il donna le sud-est à Tourvasou, l'occident et le septentrion à Drouhya et à Anou, le nord-est au fameux Yadou, et le milieu à Poûrou qu'il fit sacrer roi. Ces princes gouvernèrent donc les sept Dwîpas et les villes qui en dépendent dans les limites que je viens de te dire, et se firent remarquer par leur justice. Noble rejeton de Courou, je t'apprendrai quels ont été leurs enfants.

Laissant à ces cinq fils le soin des affaires, Yayâti quitta l'arc et les flèches; sa faiblesse ne lui permettait plus de porter le poids du gouvernement. L'invincible monarque, ainsi désarmé, contemplait avec plaisir la terre qu'il avait partagée à ses enfants. Il dit un jour à Yadou : « Mon fils, charge-toi « de ma vieillesse et de ses incommodités [9]; laisse-moi revêtir ta jeunesse, « que je puisse sous cette forme parcourir encore la terre. » Yadou lui répondit : « Ce n'est point ici la charité [10] que demande le Brahmane men- « diant, et qu'on ne peut s'empêcher de lui accorder. O roi, je ne saurais « prendre votre vieillesse avec tous ses inconvénients. La vieillesse est sujette « à mille souffrances que lui cause la nécessité de boire et de manger. Par « conséquent je ne puis accepter cette proposition. Vous avez d'autres fils « qui vous sont plus chers que moi. Prince, choisissez parmi eux quelqu'un « qui accède à vos désirs. » Ainsi parla Yadou; et le puissant Yayâti, outré

car le mot चक्र *tchacra* signifie aussi *roue d'un char*.

[9] On raconte que le père de Dévâyanî, irrité du mariage secret d'Yayâti avec Sarmichthâ, condamna ce prince à une vieillesse anticipée, et lui permit ensuite, à la prière de Dévâyanî elle-même, de faire passer cette vieillesse à l'un de ses enfants. On peut croire que ce conte a été fait pour désigner une incapacité légale, ou une espèce de captivité à laquelle ce prince aurait été condamné, et dont il se serait délivré en substituant à sa place un de ses fils. Cette histoire a fourni le sujet d'un drame en sept actes, dont M. Wilson donne l'analyse dans son ouvrage sur le théâtre indien.

[10] Le mot sanscrit qui désigne cette aumône, est भिक्षा *bhikchâ*. Il y a quatre ordres religieux appelés आश्रम *âsramas*, dont le quatrième est l'ordre des mendiants. Il ne faut pas refuser l'aumône à un mendiant; car sa malédiction est inévitable. Voyez, dans le drame de *Sacountalâ*, l'effet de la malédiction de Dourvâsas.

de colère, dit à son fils en l'accablant de reproches : « Et quelle est donc ta « condition [11] ? quels sont tes devoirs, insensé, toi qui oses me manquer de « respect, comme si j'étais un étranger pour toi? » Et dans son indignation il maudit Yadou : « Misérable! que ta postérité soit privée du trône. » Il s'adressa pareillement à Tourvasou, à Drouhya, à Anou, et il reçut d'eux la même réponse. L'invincible Yayâti, emporté par son courroux, prononça aussi contre eux la même imprécation. Après avoir maudit ses quatre fils aînés, il tint à Poûrou un semblable discours : « Poûrou, je voudrais, revêtu « des formes de ta jeunesse, parcourir la terre. Consens-tu à te charger de « ma vieillesse? » Le généreux Poûrou accepta sa proposition, et Yayâti, prenant la jeunesse de son fils, se mit à parcourir la terre. Pour terminer dignement le cours de cette carrière de plaisirs, il séjourna dans le bois de Tchêtraratha [12], occupé de ses amours avec la belle Viswâtchî [13]. Quand il fut rassasié de ce bonheur que donne le désir satisfait, ce prince revint trouver Poûrou, et reprit sa vieillesse.

Voici, ô grand roi, fils de Bharata, les vers que prononça alors Yayâti, et dans lesquels il conseille à l'homme de concentrer en soi ses désirs [14], comme la tortue retire ses membres dans son écaille. « Jamais, dit-il, la « passion n'est contente des concessions qu'on lui fait : c'est ainsi que le feu « du sacrifice est alimenté par le beurre sacré qu'on y jette. En voyant que « tous les biens de la terre ne suffisent pas aux désirs d'un seul homme, que « le riz, l'orge, l'or, les bestiaux, les femmes, rien n'est assez pour lui, on « doit devenir raisonnable. Celui qui respecte tous les êtres et ne les outrage « ni en actions, ni en paroles, ni en pensées, obtient un jour le bonheur « de Brahmâ. Ce bonheur est réservé à celui qui ne craint pas les autres et « qui n'en est pas craint, qui n'éprouve aucun sentiment d'amour ni de « haine. Heureux celui qui n'est point tourmenté de cette soif, funeste ma-

[11] Il y a dans le texte ग्राश्रम, et ce mot renferme peut-être un reproche adressé à un prince dépendant de son père, et ne devant ce qu'il possède qu'à sa générosité. Yadou a fait entendre à Yayâti qu'il ressemble à un mendiant; et Yayâti, renvoyant le reproche à son fils Yadou, lui demande s'il n'est pas un mendiant lui-même.

[12] Tchitraratha est un Gandharva de la cour d'Indra, et de son nom le parc de plaisance de ce dieu est appelé *Tchêtraratha*.

[13] C'est le nom d'une Apsarâ ou nymphe céleste.

[14] Cette pensée, et quelques-unes de celles qui viennent après, se trouvent dans le Bhagavad-gîtâ. Voy. lect. II, sl. 58 et alibi.

« ladie qui tue l'âme, difficile à guérir dans les insensés qui en sont pos-« sédés, maladie qui ne vieillit point dans l'homme, lors même qu'il vieillit ! « Ses cheveux, ses dents vieillissent toujours; son désir de richesses, son « amour de la vie ne vieillissent point. Le bonheur que donne en ce monde « la passion satisfaite, et la félicité supérieure que l'on goûte dans le ciel, ne « valent pas la seizième [15] partie du contentement que procure l'extinction « de cette soif insatiable. »

Après avoir ainsi parlé, le Râdjarchi se retira dans la forêt avec sa femme, et pendant longtemps encore il s'y livra à une austère pénitence. Après avoir, sur la montagne de Bhrigou (*Bhrigoutounga*), subi tous les genres de mortifications, enfin ce glorieux monarque, s'abstenant de manger, quitta son corps mortel, et, avec son épouse, alla au ciel. Les cinq Râdjarchis ses fils ont rempli toute la terre de leurs enfants, comme le soleil la remplit de ses rayons.

Apprends quels furent les descendants du Râdjarchi Yadou, objets de vénération pour les Râdjarchis, et parmi lesquels on compte Nârâyana, autrement Hari, né dans la maison de Vrichni.

Celui qui lit ou qui écoute l'histoire sacrée d'Yayâti, ô roi, obtiendra une juste confiance en soi-même, une famille nombreuse, une heureuse vieillesse et une grande gloire.

TRENTE ET UNIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE CAKCHÉYOU.

Djanamédjaya dit :

Cependant je voudrais bien, ô saint Brahmane, entendre séparément l'histoire de la race de Poûrou, de Drouhya [1], d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou. Avant d'arriver à la famille de Vrichni, donne-moi, en remon-

[15] Le diamètre de la lune est divisé en seize parties que l'on appelle *calâs*. Ce passage fait allusion à cette division.

[1] Dans le texte de cette lecture on trouve *Drouhyou* au lieu de *Drouhya* que porte la lecture précédente.

tant vers la première source, quelques détails préliminaires sur ma propre généalogie.

Vêsampâyana reprit :

O grand roi, écoute en détail l'histoire de la race de Poûrou, si féconde en héros, et de laquelle tu es sorti. Je te parlerai d'abord de la noble famille de Poûrou, et ensuite de celles de Drouhya, d'Anou, d'Yadou et de Tourvasou.

Le fils de Poûrou fut le généreux Djanamêdjaya : il donna le jour à Pratchinwân, qui soumit l'orient; Pratchinwân, à Pravîra; Pravîra, à Manasyou; Manasyou, au roi Abhayada; Abhayada, à Soudhanwan; Soudhanwan, à Vahougava; Vahougava, à Samyâti; Samyâti, à Ahamyâti; et Ahamyâti, à Rôdrâswa [2].

Rôdrâswa eut de l'Apsarâ Ghritâkchî dix fils, savoir : Ritchéyou, Cricanéyou, Cakchéyou, Sthandiléyou, Sannatéyou, Dasârnéyou, Djaléyou, le glorieux Sthaléyou, Dhanéyou, et Vanéyou. Il eut aussi dix filles, Bhadrâ, Soûdrâ, Madrâ, Sâladâ, Mâladâ, Khalâ, Tchalâ, Baladâ, Sourasâ, et Gotchapalâ, qui fut la perle des femmes.

Un Richi de la race d'Atri, nommé *Prabhâcara*, épousa ces princesses. Il eut de Bhadrâ un fils célèbre qui s'appela *Soma* [3]. C'est lui qui, dans un

[2] Cette partie est, sur les manuscrits dévanâgaris, incomplète : plusieurs princes y sont omis. J'ai suivi le manuscrit bengali, qui donne plus de détails.

[3] Ce nom est celui de la lune : mais le personnage dont il s'agit dans cet endroit, n'est pas le dieu Soma, fils d'Atri, puisqu'on y dit qu'il n'en est que le descendant. On prétend que des yeux d'Atri sortit un rayon, suivant d'autres une humeur blanche, qui fut recueillie par la mer, et qui donna naissance à la lune, appelée *Soma*. Mais la légende rapportée ici, quoique un peu obscure, ne me paraît pas devoir s'appliquer au dieu, régent de la lune. Il me semble plutôt qu'il s'agit d'un astronome qui expliqua les éclipses du soleil. Au reste, le texte est assez peu clair pour qu'il me soit permis de douter si le fait dont on parle doit être attribué à Soma ou à son père Prabhâcara. Par les dix princesses qu'on donne pour épouses à celui-ci, il semble qu'on désigne les *disas* ou points cardinaux, qu'on a en effet représentés ailleurs comme dix déesses. Je trouve dans le dictionnaire de M. Wilson, que *Bhadrâ* est le nom de l'une de ces périodes astronomiques, nommées *Câranâs*. Il serait possible que ce conte allégorique indiquât l'invention d'un système céleste sur lequel le poëte ne donne ici aucun détail. Cependant, d'un autre côté, il est question de ces Câranâs, tom. IX, pag. 366 des Recherches asiatiques. On en compte onze, dont sept variables et quatre invariables. Mais leurs noms ne répondent pas à ceux des dix filles de Rôdrâswa. C'est encore là un de ces

moment où le soleil frappé par Swarbhânou [4] tombait du ciel, et où le monde était couvert de ténèbres, fit apparaître la lumière; lui qui bénit [5] ce soleil, et par ses paroles l'arrêta dans sa funeste chute; lui qui, fameux par ses austérités, a enrichi la famille d'Atri de ses plus beaux rejetons; qui dans les sacrifices a reçu des dieux les avantages [6] d'Atri. Prabhâcara, adonné aux rigueurs de la pénitence, eut de ces dix épouses dix nobles fils qui portèrent les mêmes noms que leurs mères: pieux Richis, attachés aux préceptes des Vèdes, ils furent chefs d'une race nombreuse, et connus sous le nom de *Swastyâtrêyas*; mais ils n'héritèrent point des prérogatives d'Atri.

Cakchéyou eut trois fils habiles à conduire un char de guerre, et nommés *Sabhânara*, *Tchâkchoucha* et *Paramanyou*. Sabhânara donna le jour au sage Câlânala; Câlânala, à Srindjaya renommé pour sa connaissance des lois; Srindjaya, au vaillant Pourandjaya; Pourandjaya, à Djanamédjaya; le Râdjarchi Djanamédjaya, à Mahâsâla estimé parmi les dieux et célèbre parmi les hommes; et Mahâsâla, au juste Mahâmanas honoré par les Souras eux-mêmes. Mahâmanas fut le père de deux enfants, d'Ousinara instruit dans la science du devoir, et du puissant Titikchou.

Ousînara eut cinq épouses, filles de Râdjarchis et nommées *Nrigâ*, *Crimî*, *Navâ*, *Darbâ* et *Drichadwatî*. Elles lui donnèrent cinq fils qui, enfants de sa vieillesse, furent une récompense accordée à ses œuvres de pénitence. Nrigâ fut mère de Nriga; Crimî, de Crimi; Navâ, de Nava; Darbâ, de Souvrata; et Drichadwatî, du roi Sivi, surnommé *Ôsînara*.

Sivi donna naissance aux Sivis [7], Nriga aux Youdhéyas. Le pays de *Na-*

petits problèmes que j'indique, mais sans pouvoir les expliquer.

[4] C'est un Asoura, ennemi des dieux, et par conséquent de Soûrya, le soleil. Il joue un rôle dans tous les combats allégoriques des Dêtyas contre les habitants du ciel.

[5] Littéralement, *il lui dit swasti* (*benè est*). Cette parole était une bénédiction, ou une expression de bon augure, ou un terme d'approbation.

[6] Le mot employé ici est धन *dhana*, qui signifie *richesses*, *propriété*. Je suppose qu'il désigne les priviléges que pouvait avoir Atri dans les sacrifices, les offrandes qu'on lui faisait comme à l'un des patriarches.

[7] Ces différents princes ont donné leurs noms à des peuples ou à des provinces. La description de l'Inde que Ward a insérée dans le commencement de son premier volume, pag. 9, range Sivi parmi les provinces de l'est, et Youdhéya parmi celles du nord. Au nombre des régions du nord-est, je vois Vanarâchtra; c'est probablement Navarâchtra. Je ne me rappelle rien sur Crimilâ. Quant aux Ambachthas, Wilford (t. VIII des Recherches asiatiques) croit que ce sont les *Ambastæ* d'Arrien: ils habi-

varâchtra fut ainsi appelé du nom de Nava, et la ville de *Crimilâ* de celui de Crimi. De Souvrata sont descendus les Ambachthas.

Je te dirai quels furent les fils de Sivi; il en eut quatre, dont la renommée s'étendit dans le monde : Vrichadarbha, Souvîra, Kêkêya et Madraca. Leurs sujets furent nombreux : on les connaît sous les noms de *Kêkêyas*, de *Madracas*, de *Vrichadarbhas* et de *Souvîras* [8].

Voici maintenant, ô descendant de Bharata, la famille de Titikchou. Son fils, nommé *Ouchadratha*, régna dans l'orient. Il donna le jour à Phéna; Phéna, à Soutapas; Soutapas, à Bali. Ce dernier prince, au carquois d'or, était l'ancien roi Bali, connu par sa haute dévotion [9], et qui se soumit à naître de nouveau parmi les hommes. Il eut cinq fils dont la race s'étendit sur la terre. Anga fut l'aîné : les autres étaient Banga, Souhma, Poundra et Calinga [10]. Ces enfants de Bali sont connus comme Kchatriyas : il en eut d'autres qui furent Brahmanes [11] et chefs de familles nombreuses.

Brahmâ, satisfait de la piété de Bali, lui avait accordé, pour récompense, d'être un dévot parfait, de vivre un *calpa* [12] entier, d'être victorieux dans les combats, d'être le premier dans l'accomplissement de ses devoirs royaux, de voir les trois mondes [13], d'avoir une nombreuse postérité, de jouir d'une force incomparable, et de connaître les principes de la sagesse et de la vertu. Brahmâ lui avait dit : « Tu seras sur la terre l'auteur et le chef de quatre « castes [14] d'hommes soumis au joug d'une pieuse obéissance. » Cette assu-

taient dans l'est de l'Inde. C'est au moins ce qu'indique la liste ci-dessus indiquée.

[8] Je trouve encore là trois noms de pays cités sur la même liste : Kêkéya et Madra, placés parmi les provinces du nord, et Souvîra parmi celles du sud-ouest. Le Târâ-tantra appelle le Souvîra le pire des pays, et le place à l'est du Soûrasêna; quant au Madra, il le met entre la province de Virâta et celle de Pândya. Il ne dit rien sur le Vrichadarbha.

[9] C'était un *Mahâyogin* महायोगिन्. Nous verrons plus tard l'histoire de cet ancien Bali, dans l'*avatare* de Vâmana : par sa piété il avait obtenu l'empire du ciel et de la terre; il en fut dépossédé par Vichnou, et envoyé, comme souverain, dans l'enfer ou *Pâtâla*. La ressemblance des noms a donné lieu à la fable de sa renaissance.

[10] Banga habita le Bengale; Anga, le Bhâgalporé ou Bengale propre; Poundra, une partie du Chaudail; et Calinga, le Bundelcund. Le pays de Souhma ou Soukcha devait se trouver dans l'est de l'Inde.

[11] Voilà une nouvelle preuve que la distinction des castes n'était pas déterminée dans ces temps anciens comme elle le fut plus tard, et qu'elle s'établissait plus par la position sociale que par la naissance.

[12] Voy. lect. VIII.

[13] Le ciel, la terre et les enfers.

[14] Le mot qui exprime cette idée est वर्ण *varna*, qui signifie *couleur* : ce qui a fait pen-

rance du dieu donna à Bali une tranquillité parfaite. Tous ses enfants reçurent d'un illustre Mouni une instruction solide, qui dissipa en eux les ténèbres de l'ignorance, et les fit briller de tout l'éclat du savoir. Ils détestèrent le vice. Bali les fit sacrer tous les cinq; alors heureux père et prince vénéré, animé de l'amour de la dévotion, il s'y livra entièrement. Enfin respecté de tous les êtres, il retourna près de Câla [15] qu'il assiste dans ses fonctions, et rentra dans son royaume infernal.

Les peuples sur lesquels régnèrent ses cinq enfants sont les Angas, les Bangas, les Souhmacas, les Calingas et les Poundracas [16].

Apprends quelle fut la postérité d'Anga. Il eut pour fils le grand roi Dadhivâhana. Dadhivâhana fut le père du prince Diviratha; Diviratha, du sage Dharmaratha, qui confondit ses ennemis par sa puissance; et Dharmaratha, de Tchitraratha.

Dharmaratha fit, sur le mont Vichnoupada [17], un sacrifice avec Indra, et ce grand prince y but le *soma* [18].

De Tchitraratha naquit Dasaratha, surnommé *Lomapada*, dont la fille se nomma *Sântâ*. Il eut pour fils un héros fameux, nommé *Tchatouranga*, qu'il dut à la protection de Richyasringa [19]. Tchatouranga donna le jour à Prithoulâkcha; Prithoulâkcha, à l'illustre roi nommé *Tchampa*, qui habita la ville de Tchampâ [20], auparavant Mâlinî, et qui, par la bienveillante intercession de Poûrnabhadra [21], obtint un fils appelé *Haryanga*. Celui-ci eut pour protecteur le fils de Vibhândaca, qui lui servit de bouclier contre ses ennemis, et qui par des *mantras* particuliers fit descendre pour lui sur la terre un char merveilleux.

Le fils de Haryanga se nomma *Bhadraratha*. De Bhadraratha naquit le roi Vrihadcarman; de Vrihadcarman, Vrihaddarbha; de Vrihaddarbha, Vrihanmanas; du grand roi Vrihanmanas, le vaillant Djayadratha; de Djayadratha, Dridharatha; de Dridharatha, Viswadjit; de Viswadjit, Carna; et

ser que la distinction des castes provient de celle des couleurs de la peau humaine.

[15] Câla est ici le même qu'Yama, juge des hommes et souverain de l'enfer ou *Nâraça*.

[16] Voy. la note 10.

[17] Sur le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *Vichnoupada*, on lit *Câlandjara*, le Callinger, montagne du Boundelcund.

[18] Jus de l'*asclepias acida*, qu'on buvait dans les sacrifices.

[19] Voy. dans les notes de *Sacountalâ*, p. 201, l'épisode de Richyasringa, traduit du Râmâyana.

[20] Ville du Bhâgalpore.

[21] Je suppose que c'est une épithète de Richyasringa, fils de Vibhândaca.

de Carna, Vicarna, qui eut cent fils, glorieux rejetons de la famille des Angas.

Le roi Vrihanmanas, fils de Vrihaddarbha, eut deux femmes, Yasodévi et Satyâ [22], qui lui donnèrent deux fils. D'où il arriva que sa race se partagea en deux branches. Yasodévi fut mère de Djayadratha; et Satyâ, de Vidjaya qui fut accordé par Brahmâ à sa piété. Vidjaya donna le jour à Dhriti; Dhriti, à Dhritavrata; Dhritavrata, à Satyacarman, fameux par sa mortification; Satyacarman, à Adhiratha, surnommé *Soûta*, qui recueillit Carna; de là vient que celui-ci est appelé *fils de Soûta* [23]. Telle est la tradition qui court sur le vaillant Carna, qui eut pour fils Vrichaséna : Vrichaséna fut père de Vricha.

Ce sont là les princes issus d'Anga, princes vertueux, magnanimes, habiles à diriger un char, et pères de nombreux enfants.

O roi, je vais te parler maintenant, comme je te l'ai annoncé, de la famille de Ritchéyou, fils de Rôdrâswa, famille dans laquelle tu es né.

TRENTE-DEUXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUROU.

Vêsampâyana dit :

Ritchéyou, respectable Râdjarchi, fut distingué par le titre d'*Écarât* (souverain unique). Il eut pour femme Djwalanâ, fille de Takchaca. Elle donna le jour au saint roi Matinâra, qui fut le père de trois fils, renommés pour leur piété, Tansou [1], Pratiratha, et le sage Soubâhou, tous savants dans les Vèdes, possédant la science sacrée, et professant la vérité dans

[22] Le manuscrit dévanâgari de Paris l'appelle *Satwî*.

[23] Le mot *Soûta*, qui signifie *conducteur de char*, est regardé par M. Wilson comme synonyme de *Soûrya*, c'est-à-dire le soleil, dont Carna était fils illégitime.

[1] Le manuscrit bengali et celui de M. Tod portent *Tansourodha*. J'ai pris la leçon du mss. dévanâgari de Paris, parce que plus bas on nomme ce prince simplement *Tansou*. Sur les tables de Fr. Hamilton, on lit *Tansarasa*, que ce savant confond avec le prince Soumati.

leurs discours, tous exercés au métier des armes, courageux et guerriers expérimentés. Matinâra eut aussi une fille nommée *Gôrî*, qui fut la mère de Mândhâtri [2].

Le fils de Pratiratha se nomma *Canwa*. Il régna, et eut pour fils Médhâtithi, saint Dwidja [3] qui est aussi appelé *Cânwa*. O Djanamédjaya, Médhâtithi donna le jour à une fille habile dans la science de Brahma; elle se nommait *Ilâ*. Elle fut l'honneur de son sexe, et devint l'épouse de Tansou.

Tansou eut pour fils Sourodha, roi pieux et illustre, qu'on nomme aussi *Dharmanétra* [4] (œil de la justice). Celui-ci fut invincible et habile dans la science des saints. Il eut pour épouse Oupadânavî [5], qui le rendit père de quatre fils, Douchmanta [6], Souchmanta [7], Pravira et Anagha.

Douchmanta donna le jour au vaillant Bharata, qui eut la force de dix mille éléphants [8], et fut surnommé *Sarwadamana* [9]. C'est à ce grand roi Bharata, fils du magnanime Douchmanta et de Sacountalâ, que tu dois, ô prince, ton surnom de *Bhârata* [10].

[2] Ce prince est celui qu'on a surnommé *Yôuvanâswa*, c'est-à-dire fils d'Youvanâswa, et dont il a été question lect. XII, p. 61. Ce passage renferme un synchronisme précieux pour l'histoire des deux races des rois indiens; synchronisme observé dans les tables de Jones et de Bentley, mais non dans celle de Wilford.

[3] Canwa était Kchatriya: ainsi le mot *dwidja* ne peut signifier un Brahmane, quoique Médhâtithi soit regardé comme un Mouni. Dans le drame de *Sacountalâ*, le solitaire à qui se trouve confiée cette princesse, se nomme aussi *Canwa*. Mais je ne pense pas que ce puisse être ce personnage, quoique ce fût alors un usage, pour les rois, de se retirer dans les bois, et de s'y livrer aux exercices de la piété.

[4] Ailleurs il est appelé *Dharmamitra*.

[5] Ce passage prouve que les rois indiens, malgré leur piété, ne se faisaient point un scrupule de s'allier aux familles étrangères qui peut-être professaient d'autres sentiments religieux. Car Oupadânavi, comme nous l'avons vu, III[e] lect., était fille du Dânava Vrichaparwan. Fr. Hamilton appelle son époux *Songhara* au lieu de *Sourodha*.

[6] Le manuscrit bengali porte *Douchmanta*, et les autres *Douchyanta*, qui est, à ce qu'il paraît, la leçon la plus usitée; car, sur ce même manuscrit, par surcharge, on a écrit *Douchyanta*. Dans le drame de *Sacountalâ*, on lit *Douchmanta*.

[7] On peut lire également *Souchyanta*.

[8] Le texte peut se prêter à un autre sens: « qui eut une armée de dix mille éléphants. » नागायुतवलः *nâgâyoutavalah*.

[9] Voy. au septième acte du drame de *Sacountalâ*, la scène où le jeune Sarwadamana joue avec un lion. Je saisis cette occasion pour recommander à mes lecteurs la traduction de ce drame, qu'a donnée quelque temps avant sa mort mon savant maître, M. de Chézy, traduction qu'un de ses confrères à l'Académie a si justement appelée *le chant du cygne*.

[10] Le manuscrit dévanâgari de Paris contient ici cinq vers empruntés (lect. VI, sl. 107) à l'épisode du Mahâbhârata où est racontée l'histoire de Sacountalâ, épisode qui se trouve à la suite de la belle édition du drame dont je viens de parler. Ces cinq vers donnent l'étymologie

Je t'ai déjà raconté comment [11] les fils du roi Bharata périrent par la jalousie de ses épouses. O roi, le grand Mouni Bharadwâdja, fils de Vrihaspati et petit-fils d'Angiras, fut, par la vertu de grands sacrifices et l'invocation aux vents [12], transféré dans la famille de ce prince, et appelé, dit-on, à perpétuer sa race. Ce sage indiqua au roi les cérémonies qu'il avait à remplir dans cette circonstance. C'est ainsi qu'il naquit à ce prince un fils qu'il n'avait pas engendré, et qui reçut en conséquence le nom de *Vitatha* [13]. Après cette naissance de Vitatha, Bharata alla au ciel : Bharadwâdja donna au nouveau prince le baptême royal, et se retira ensuite dans la forêt.

Ce roi Vitatha eut cinq enfants, Souhotra, Souhotri, Gaya, Garga et le grand Capila.

Souhotra donna le jour à deux fils, le pieux Câsica et Gritsamati.

Gritsamati eut des enfants qui furent Brahmanes, Kchatriyas et Vêsyas [14].

Le fils de Câsica fut Câsêya : Câsêya fut le père de Dirghatapas, qui eut lui-même pour fils le sage Dhanwantari. Le fils de Dhanwantari se nomma *Kétoumân* : celui-ci donna le jour au sage Bhimaratha ; Bhimaratha, à Divodâsa, roi de Bârânasi [15], qui extermina les Râkchasas.

du mot *Bharata*, que le poëte dérive de la racine भृ, *porter*, laquelle fait au présent भरति. J'ai déjà indiqué que l'*â*, comme dans Bhârata, marquait la descendance.

[11] Il est probable que cette histoire est dans le Mahâbhârata. Cependant Ward, qui a donné l'analyse de ce poëme, n'en parle point.

[12] J'ai traduit littéralement le mot मरुद्भिः. Comme il s'agit ici d'une cérémonie qui doit servir à continuer une famille, peut-être on invoque le vent, parce qu'il « est le souffle vital, « la vigueur, l'énergie, la force. » (Bhâgavata, liv. II.) J'avais cru d'abord que, Bharadwâdja étant un Angiras, et les Marouts se trouvant associés aux Angiras dans la cérémonie du sacre de Djanamêdjaya, rapportée dans les Vèdes, et mentionnée par M. Colebrooke (Recherches asiatiques, t. VIII), il fallait regarder cette cérémonie comme un sacrifice de famille. Je pense maintenant qu'il faut y voir une adoption par les vents, comme dans la XXXIVe lecture il y en a une autre par les eaux. L'enfant ainsi adopté est nommé *Critrima* par les lois de Manou, lect. IX, sl. 169.

[13] *Vitatha* signifie *faux*. On voit par ce passage que ce prince fut un fils adoptif de Bharata. Quelques-uns pensent qu'on doit considérer Vitatha et Bharadwâdja comme la même personne. Le texte indique, cependant, qu'en effet Bharadwâdja fut adopté, mais qu'il ne régna point, et que le trône passa à son propre fils qui reçut le nom de *Vitatha*, et qui n'était que le petit-fils adoptif de Bharata. Le poëte appelle *sancramana* संक्रमन cet acte de translation, dont Manou ne parle point.

[14] Ce n'est pas la première fois que nous remarquons une pareille circonstance, qui indique la confusion des castes, et par conséquent l'oubli des lois divines. Pour ce passage et pour le nom de *Gritsamati*, comparez la lecture XXIXe.

[15] C'est Bénarès. Ce passage se trouve déjà

En ce temps, un prince Râkchasa, nommé *Kchémaca*, occupa la ville de Bârânasî, qui devait rester déserte pendant mille ans, par suite d'une malédiction prononcée contre elle par le sage et grand Nicoumbha. Voyant sa capitale sous le coup de cette imprécation, le roi Divodâsa habita, non loin de là, une ville charmante sur les rives de la Gomatî. Bârânasî avait auparavant appartenu à Bhadrasrénya, prince de la famille d'Yadou, qui trouvait son bonheur dans les œuvres de pénitence [16]. Il eut cent fils habiles à tirer de l'arc : le roi Divodâsa les avait tués, et s'était emparé de leur capitale.

Le fils de Divodâsa fut un héros : on l'appela *Pratardana*. Il eut deux fils, Vatsa et Bharga. Le fils de Vatsa fut Alarca, prince qui sut se faire respecter sur la terre [17].

(Cependant il était resté un fils de Bhadrasrénya, nommé *Dourdama*, que Divodâsa avait épargné parce qu'il était encore enfant. Maître de tout l'héritage d'Héhaya, ce prince céda à Divodâsa les domaines de son père. Bhîmaratha avait aussi laissé un autre fils, nommé *Achtâratha* : généreux Kchatriya, ce souverain jaloux de mettre un terme à toutes les inimitiés, rendit à Dourdama la partie de son héritage qu'il possédait et qui lui avait été enlevée dans son enfance par Divodâsa [18].)

Alarca, roi de Câsi, fut attaché à la loi divine et ami de la vérité. Il régna soixante-six mille ans [19] : son royaume avait une grande étendue. Noble rejeton de la maison de Câsi, il fut beau de sa personne, et conserva toujours sa jeunesse, par un privilége particulier que lui donna Lopâmoudrâ [20]. Il obtint aussi de cette sainte la faveur d'une longue vie. Quand le temps de l'imprécation fut terminé, le vaillant Alarca donna la mort au Râkchasa Kchémaca, et vint habiter la belle ville de Bârânasî.

Le fils d'Alarca fut le prince Sounîtha : Sounîtha donna le jour à l'illustre Kchémya ; Kchémya, à Kétoumân ; Kétoumân, à Varchakétou ; Varchakétou,

dans la XXIXe lect. : il y a seulement ici quelques vers de plus, qui servent à expliquer plusieurs endroits trop concis de l'autre lecture.

[16] Cette phrase manque sur le man. bengali.

[17] Cette périphrase est la traduction du mot सन्नतिमान् *Sannatimân*, épithète donnée ici au roi Alarca. Dans la XXIXe lecture, le fils de ce prince se nomme *Sannati*.

[18] J'ai traduit ce passage sans être bien assuré du sens. Il y a confusion dans les phrases, et transposition dans les vers. J'en ai tiré ce que j'ai pu, et j'en avertis le lecteur.

[19] Exagération plus que poétique, que le lecteur réduira peut-être à soixante-six ans.

[20] Lopâmoudrâ était la femme du saint Mouni Agastya.

à Vibhou; le roi Vibhou, à Ânartta; Ânartta, à Soucoumâra; Soucoumâra, au belliqueux Satyakétou [21].

De ce prince naquit un fils qui, du nom de son aïeul Vatsa, fut appelé *Vatsabhoûmi*, et du nom de Bharga, *Bhargabhoûmi* [22]. Vatsabhoûmi fut un roi puissant et juste.

Ces enfants d'Angiras contractèrent des alliances avec la race de Bhrigou, ô fils de Bharata : dans ces familles on trouve des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras.

Un fils [23] de Souhotra fut Vrihan [24], qui eut trois fils, Adjamîdha, Dwimîdha, et le vaillant Pouroumîdha [25]. Adjamîdha avait trois épouses célèbres pour leur beauté, Nilinî, Késinî et Dhoûminî. Késinî devint mère de l'illustre Djahnou [26]. Ce prince faisait un jour un grand et magnifique sacrifice. Gangâ se présenta à lui pour être son épouse. Il la refusa : celle-ci, pour se venger, submergea le champ du sacrifice. En voyant ces désastres, Djahnou irrité dit à Gangâ : « Je boirai tes eaux qui arrosent les « trois mondes; voilà la récompense de ton orgueil. » Alors les Maharchis s'apercevant qu'il avait bu Gangâ, décidèrent qu'elle serait sa fille, sous le nom de *Djâhnavî*.

Djahnou eut pour épouse Câvérî, fille d'Youvanâswa, laquelle, de la moitié de son corps, qui fut doublé par suite d'une imprécation de Gangâ, a formé une rivière [27] de son nom. Le fils bien-aimé de Djahnou fut le vaillant Adjaca; Adjaca eut pour fils le roi Balâcâswa, prince chasseur; celui-ci donna le jour à Cousica [28], qui augmenta sa puissance de l'alliance des Pahlavas [29], et se plut à parcourir les forêts.

[21] Il y a ici quelque différence avec les noms cités dans la XXIX[e] lect., et plusieurs omissions.

[22] Le texte porte भार्गवात्. Je traduis comme s'il y avait भर्गवान् ou plutôt भर्गतः. On a vu un peu plus haut que Vatsa et Bharga étaient deux fils du roi Pratardana. Voy. la note 30 de la XXIX[e] lecture.

[23] Voy. lect. XX.

[24] Fr. Hamilton pense que Vrihan est le même que Vrihatkchétra.

[25] Ces trois princes, dans la XX[e] lect., sont fils de Hastin; Hastin, de Souhotra; et Souhotra, de Vrihatkchétra. Voy. la XXIX[e] lect., note 2.

[26] Voy. la XXVII[e] lecture, où cette histoire est déjà racontée. Djahnou s'y trouve indiqué comme fils de Souhotra.

[27] Voyez lect. XXVII, note 6. La Câvérî sort du mont Sahya. L'auteur fait sans doute ici allusion à l'épithète *Ardha-Gangâ*.

[28] Voy. la XXVII[e] lecture : Cousica y est fils de Cousa, et Adjaca de Sounaha.

[29] Ici le manuscrit de M. Tod porte le nom des Pahlavas. Voy. lect. XXVII, note 7.

Cousica fit une pénitence austère pour avoir un fils pareil à Indra. Celui-ci, par crainte, devint son fils, et fut le roi Gâdhi[50] : c'est par cette raison qu'on surnomme Indra *Côsica*.

Gâdhi donna le jour à Viswâmitra, à Viswaratha, à Viswakrit et à Satyavatî.

Satyâvati épousa Ritchica et mit au monde Djamadagni.

Viswâmitra eut pour fils Dévarâta et d'autres dont la gloire est répandue dans les trois mondes. Voici leurs noms : *Dévasravas*; *Cati*, qui donna son nom aux Câtyâyanas; *Hiranyakcha*, fils de Sâlâvatî; *Rénou*, qui fut père de Rénoucâ[51]; *Gâlava*, fils de Sâncriti; et *Moudgala*.

Voici maintenant les noms des familles dont les membres portèrent le surnom de *Côsica* : les *Pânins*, les *Babhrous*, dévoués à la méditation et à la prière; et parmi les princes, les *Dévarâtas*, les *Sâlancâyanas*, les *Sâsravas*, les *Lohityas*, les *Yâmadoûtas*, les *Cârichis*. Parmi les Côsicas, on cite encore les *Sêndhavâyanas*. Le Richi Viswâmitra eut aussi un grand nombre de gendres qui portèrent ce nom de *Côsica*. La race de Poûrou et celle du Brahmane-Kchatriya, descendant de Cousica, s'unirent par des liens de parenté.

L'aîné des fils de Viswâmitra eut aussi le nom de *Sounah-sépha*. Ce Mouni, après avoir appartenu à la famille de Bhrigou, voulut encore paraître dans celle de Cousica.

Ainsi Dévarata et les autres sont les fils de Viswâmitra.

Achtaca fut fils de Viswâmitra et de Drisadwatî.

Lôhi dut le jour à Achtaca : telle fut la postérité de Djahnou[52].

Je te dirai maintenant, ô fils de Bharata, quelle fut d'un autre côté la noble race d'Adjamidha. Ce monarque eut de Nilinî le prince Sousanti : celui-ci donna le jour à Pouroudjâti, et Pouroudjâti à Vâhyâswa. Vâhyâswa eut cinq fils, semblables à des immortels : Moudgala, le roi Srindjaya, Vrihadichou, Yavinara l'invincible, et Crimilâswa. « Ces cinq princes sont, disait-on, suffisants pour la défense des provinces (*pantcha alam*). » Telle est l'origine de

[50] Encore une lacune : on passe le roi Gadhi, pour ne citer que son fils Gâdhi. C'est Gadhi qui était Indra incarné. Voy. la XXVII[e] lecture.

[51] Voy. la XXVII[e] lecture; la femme de Djamadagni s'appelait aussi Rénoucâ, mais ce n'était pas certainement la personne dont il s'agit dans ce passage.

[52] Cette phrase peut vouloir dire aussi : « J'avais plus haut expliqué la généalogie de la « famille de Djahnou. »

ce nom de *Pântchâla*, donné à cinq princes puissants, qu'environnaient de nombreux vassaux.

Le fils de Moudgala fut le glorieux Môdgalya.

Tous ces Kchatriyas furent généreux et pleins de qualités dignes de leur caste. Les enfants de Moudgala, et ceux de Canwa, reçurent aussi le surnom d'*Angiras*, et s'unirent entre eux par des alliances.

Le fils aîné de Môdgalya [33] fut un illustre Brahmarchi, qui épousa Indrasénâ et donna le jour à Badhryaswa. Badhryaswa eut, dit-on, de Ménacâ deux enfants jumeaux, le Râdjarchi Divodâsa et la glorieuse Ahalyâ. Ahalyâ fut l'épouse de Saradwân [34], et lui donna pour fils le grand Richi Satânanda. Satânanda fut le père du fameux Satyadhriti, aussi habile à tirer de l'arc qu'à expliquer les Vèdes. Un jour, à la vue d'une Apsarâ, il laissa échapper sa liqueur séminale, qui tomba sur un faisceau de ces roseaux appelés *sara* : il en naquit deux jumeaux, que le roi Sântanou rencontra à la chasse, et qu'il prit par compassion (*cripa*) ; de là vient que le garçon fut appelé *Cripa*, et la jeune fille *Cripî;* on la nomme aussi *Gôtamî* [35]. Ceux qu'on distingue par le surnom de *Sâradvatas*, sont les mêmes que ceux qu'on appelle *Gôtamas*.

Je reprends la suite de la famille du Râdjarchi Divodâsa. Son fils fut le Brahmarchi Mitrayou, qui a donné naissance à la branche des Mêtréyas. Kchatriyas distingués, ils se multiplièrent, unis entre eux par des alliances, et connus quelquefois par l'épithète de *Bhârgavas* ou enfants de Bhrigou.

Le noble Srindjaya [36] eut pour fils Pantchadjana : celui-ci fut le père du roi Somadatta ; Somadatta, de l'illustre Sahadéva ; Sahadéva, du prince Somaca, lequel donna son nom à cette famille, qui portait auparavant celui d'Adjamîdha. De lui naquit Djantou, qui eut cent fils. L'aîné fut Prichata, père de Droupada : Droupada donna le jour à Dhrichtadyoumna, et Dhrichtadyoumna à Dhrichtakétou.

Voilà pour quelle raison les généreux Âdjamîdhas furent dès lors appelés *Somacas*, parce qu'une partie d'entre eux sont les fils de Somaca.

La troisième épouse d'Adjamîdha était Dhoûminî : c'est elle qui fut, ô

[33] Les deux manuscrits dévanâgaris disent *Moudgala*.

[34] *Saradwân* est sans doute ici un surnom de Gotama, l'époux d'Ahalyâ.

[35] C'est-à-dire, petite-fille de Gotama.

[36] L'auteur a oublié de dire que Srindjaya était fils de Mitrayou, que l'on donne pour un Brahmarchi, et qui engendra des Kchatriyas.

rôi, la mère de tes ancêtres. Elle n'avait point d'enfants, et elle en désirait vivement. Livrée à tous les exercices de la piété, elle se soumit pendant dix mille ans [37] à une pénitence sévère, entretenant le feu du sacrifice selon l'usage, ne mangeant qu'une nourriture légère et purifiée, dormant [38] sur le gazon sacré qui avait servi pour les offrandes. Enfin Adjamîdha, usant avec elle des droits d'époux, engendra Rikcha, Dhoumravarna et Soudarsana. Rikcha fut le père de Samvarana; Samvarana, de Courou, qui soumit le pays au-dessus de Prayâga, et le nomma *Couroukchêtra* [39], terre sacrée, agréable, et habitée par des hommes vertueux. La postérité de Courou fut nombreuse, et ses descendants s'appelèrent *Côravas*.

Les fils de ce roi furent au nombre de quatre, Soudhanwan, Soudhanous, le puissant Parikchit et le vaillant Arimédjaya. Soudhanwan donna le jour au sage Souhotra; Souhotra, à Tchyavana, prince ami de la justice; Tchyavana, à Critayadjna, qui aux soins qu'il prit des sacrifices, joignit la connaissance des lois; Critayadjna, à un prince fameux [40], aimé d'Indra, héros s'élevant dans les plaines de l'air et planant au-dessus du pays de Tchédi, d'où lui est venu le surnom de *Tchêdyouparitchara*. Son nom était *Vasou;* il eut [41] de Giricâ sept enfants : Vrihadratha, qui fut un roi célèbre de Magadha, habile à conduire le char de bataille; Pratya-

[37] Exagération poétique pour exprimer un temps fort long.

[38] J'ai traduit ainsi littéralement le verbe सुष्वाप. Voy., dans le dictionnaire de M. Wilson, le mot स्थण्डिलशायिन्. Je me suis rappelé à cette occasion les vers de Virgile, Enéid. l. VII

Cæsarum ovium, sub nocte silenti,
Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.

Au reste, cette expression se trouve dans l'épisode extrait du Brahmavêvarta-pourâna, dont M. Stenzler a donné une édition. Mais il la traduit par *incidit in mœrorem*, lect. I, sl. 31.

[39] C'est la contrée qui environne Dehli.

[40] J'ai traduit par une épithète le mot विश्रुत *Visrouta*, que quelques-uns regardent comme le nom de ce prince. Il est dit, lect. XXX, que Vasou reçut un char volant. On conçoit aisément pour quelle raison on a feint que ce monarque avait le privilége de voler dans l'air : occupant les hautes montagnes d'un pays, il semblait avoir des ailes. Ainsi les Sogdiens, en voyant les soldats d'Alexandre maîtres de leurs rochers, pouvaient croire qu'ils y avaient volé. Alexandre disait à leur chef : *Se effecturum ut crederet Macedones etiam volare... Pennas ait habere milites Alexandri.* Quint. Curc. l. VII. Voyez plus loin la lecture CXV.

[41] Les grammairiens regardent le verbe जन comme n'ayant qu'un sens neutre. Je le trouve dans cette phrase avec un sens actif : जज्ञे गिरिका सप्त मानवान्. M. Wilson, au mot जनि, traduit जन par *naître* ou *porter*.

graha; Cousa [42], appelé aussi *Manivâhana;* Sâcala [43], Yadou, Matsya, et Câlî.

Le fils de Vrihadratha porta le nom de *Cousâgra :* il donna le jour au sage et vaillant Richabha; Richabha, (au pieux Pouchpavân; Pouchpayân [44]), à l'invincible Satyahita; Satyahita, à Oûrdja, animé de l'esprit de justice. D'Oûrdja naquit un fils, rempli de valeur, qui se trouva formé de deux parties séparées, unies par Djarâ; de là lui vint son nom de *Djarâsandha* [45]. Ce monarque puissant fut le vainqueur de tous les Kchatriyas.

Djarâsandha fut le père de l'illustre Sahadéva; Sahadéva, de l'auguste et glorieux Oudâpi [46]; et Oudâpi, du pieux Sroutasarman.

Le fils de Courou, nommé *Parikchit* ou *Parikchit*, engendra le juste Djanamédjaya. Celui-ci eut trois fils, habiles à conduire un char, Sroutaséna, Agraséna et Bhimaséna, tous trois pleins de hautes qualités, de force et de valeur. Sroutaséna [47] donna la naissance à deux fils, Souratha et Matimân; Souratha, à l'invincible Vidoûratha; Vidoûratha, à Rikcha, prince habile à diriger un char, et qui fut le second de ce nom. Il y eut dans ta famille deux Rikcha, deux Paritchit, trois Bhimaséna, et deux Djanamédjaya.

Bhimaséna dut le jour à Rikcha; Pratîpa, à Bhimaséna; Sântanou, à Pratîpa. Sântanou eut deux frères, Dévâpi et Bâhlica; tous trois ils furent fameux dans l'art de conduire un char de guerre. O prince, c'est de Sântanou que tu es descendu.

Le royaume de Bâhlica fut Saptabâhlî. Ce prince eut pour fils le célèbre Somadatta, qui fut le père de Bhoûri, de Bhoûrisravas et de Sala.

Dévâpi fut un Mouni, précepteur spirituel des Dévas.

Pour Sântanou, il fut roi et ancêtre des Côravas. O prince, je te dirai la généalogie de cette famille qui est la tienne. Sântanou eut de Gangâ un fils nommé *Dévavrata*, et qui est le même que Bhichma, aïeul [48] des Cô-

[42] Le manuscrit de M. Tod appelle ce prince *Cratha*.

[43] Le manuscrit bengali, au lieu de *Sâcala*, porte *Mâvouta*.

[44] Ce vers ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

[45] *Djarâ* est le nom d'un démon femelle qui réunit les deux parties dont fut formé ce prince. *Sandha* signifie *union*, *jonction*. On raconte, à ce sujet, qu'un saint solitaire ayant partagé une grenade entre deux femmes d'Oûrdja, elles conçurent chacune une moitié d'enfant, et que Djarâ réunit les deux moitiés. De là ce prince est surnommé *Dwémâtoura* (*qui a deux mères*).

[46] Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Oudâyou*.

[47] Le texte dit *Djanamédjaya;* mais c'est une faute, et d'ailleurs le vers aurait une syllabe de trop.

[48] Bhichma n'était point, comme le dit le texte, l'aïeul (पितामहः) des Côravas, mais

ravas. Câlî lui donna aussi un autre fils bien-aimé, Vitchitravîrya, monarque ami de la justice et pur de tout péché.

L'épouse de Vitchitravirya conçut de Crichna-Dwêpâyana [49] trois fils, Dhritarâchtra, Pândou et Vidoura.

Dhritarâchtra eut de Gândhârî cent fils, dont l'aîné fut le prince Douryodhana.

De Pândou naquit Ardjouna, surnommé *Dhanandjaya* : le fils d'Ardjouna fut Abhimanyou, surnommé *Sôbhadra*, du nom de sa mère *Soubhadrâ* : le fils d'Abhimanyou fut Parikchit ton père, ô Djanamédjaya.

Telle est l'histoire de la race de Poûrou, dont tu es sorti [50]. Je vais te parler maintenant des familles de Tourvasou, de Drouhya, d'Anou et d'Yadou.

Tourvasou donna le jour à Vahni; Vahni, à Gobhânou; Gobhânou, à l'invincible monarque Trêsânou; Trêsânou, à Carandhama; Carandhama, à Maroutta. Je t'ai déjà parlé d'un roi Maroutta, fils d'Avikchita.

Maroutta n'avait point d'enfants : par ses sacrifices et ses présents magnifiques, il obtint une fille, nommée *Sammatâ*, qu'il accorda, comme cadeau de sacrifice [51], au grand Samvartta. Il adopta aussi pour fils un prince de la race de Poûrou, le vertueux Douchmanta [52]. C'est ainsi que par suite d'une imprécation d'Yayâti, la famille de Tourvasou s'éteignit, et fut remplacée par celle de Poûrou.

De Douchmanta naquit le roi Carouthama, et de Carouthama naquit

leur grand oncle. Il n'eut point d'enfants, et nous avons déjà dit que les Indiens font une fois par an des libations funéraires en son honneur, afin de remplir envers lui le devoir de fils.

[49] Les uns disent que ces trois princes furent fils de Vitchitravirya; les autres, que ce roi étant mort sans enfants, son frère de mère, nommé *Vyâsa*, autrement Crichna-Dwêpâyana, épousa sa veuve dont il eut Dhritarâchtra et Pândou, et, de plus, l'esclave de cette princesse, qui lui donna Vidoura. Chez les Juifs, c'était aussi l'usage que les frères suscitassent de même des enfants à la veuve de leur frère. Cette espèce d'enfant chez les Indiens s'appelait क्षेत्रज *kchêtradja*. Voy. lois de Manou, lect. IX, sl. 167. Il est permis aussi de ne voir dans cette paternité de Vyâsa qu'une paternité toute spirituelle : il n'a peut-être été que le tuteur de ces jeunes princes et leur *gourou*.

[50] Le manuscrit de M. Tod termine ici la XXXII^e lecture. Ce qui suit forme la XXXIII^e; celle qui porte ici le n° 33 est sur ce manuscrit la XXXIV^e, et ainsi de suite.

[51] A la fin des sacrifices, on fait des cadeaux aux Brahmanes présents : ces cadeaux portent le nom de दक्षिणा *dakchinâ*.

[52] C'est le Douchmanta que nous avons vu tout à l'heure, le père de Bharata et l'époux de Sacountalâ. Il paraît qu'il eut deux fils, Bharata et Carouthama.

Âcrîda, qui eut quatre fils, Pândya, Kérala, Gola, et le vaillant Tchola : d'eux est descendue la nombreuse population des Pândyas, des Tcholas et des Kéralas [33].

Drouhya eut pour fils Babhrousétou, qui donna le jour à Angârasétou, comparable pour sa force aux Marouts. Ce vaillant prince périt dans une guerre terrible qu'il soutint contre Yôvanâswa (fils d'Youvanâswa), et qui dura quatorze mois. Angârasétou fut père du prince Gândhâra, qui donna son nom à la grande province de Gândhâra [34], où naissent les meilleurs chevaux.

Anou donna le jour à Gharma; Gharma, à Ghrita; Ghrita, à Doudouha; Doudouha, à Pratchétas; Pratchétas, à Soutchétas. Voilà les Ânavas ou fils d'Anou.

Je vais actuellement ajouter quelques détails sur la race de l'illustre et grand Yadou. Écoute les éclaircissements que tu désires.

TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE CARTAVIRYA.

Vêsampâyana dit :

Yadou eut cinq fils, pareils aux enfants des dieux : Sahasrada, Payoda, Crochtou, Nila et Andjaca.

Sahasrada fut père de trois fils, renommés par leur justice : Hêhaya, Haya et Vénouhaya.

Hêhaya donna le jour à Dharmanétra; Dharmanétra, à Cârtti; Cârtti, à Sâhandja, qui bâtit la ville de Sâhandjanî. Le fils de Sâhandja fut le prince Mahichmân, fondateur de la ville de Mâhichmatî [1], lequel donna le jour au

[33] Le Pândya est le pays de Maduré; le Kérala, le Malabar; et le Tchola, le Tanjore.

[34] Il paraît que le Gândhâra est le Candahar d'aujourd'hui.

[1] Cette ville était située dans la partie occidentale de l'Inde; Wilford la place sur les bords de la Narmadâ. En effet nous verrons tout à l'heure le prince Ardjouna prendre ses ébats dans les eaux de cette rivière. Cependant l'Hêhaya est un pays que les tables géographiques

superbe Bhadrasrênya, qui, comme je l'ai dit plus haut, régna sur Bârânasî. Bhadrasrênya eut pour fils Dourdama; et Dourdama, le sage Canaca. Canaca fut le père de quatre fils célèbres dans le monde, Critavîrya, Critôdjas, Critadhanwan et Critâgni. Critavîrya eut pour fils Ardjouna, qui, armé de mille bras [2], devint le maître des sept *dwîpas* [3], et seul parcourut le monde en vainqueur sur un char brillant comme le soleil. Après dix mille ans d'une pénitence rigoureuse, il avait obtenu de la bonté d'Atri quatre dons merveilleux : c'étaient d'abord mille bras forts et vigoureux [4]; c'était la faculté de prévenir avec l'aide des gens de bien les mauvaises pensées des impies, de s'illustrer par ses victoires et sa terrible justice sur la terre, et de terminer sa vie après mille combats heureusement soutenus, après mille ennemis terrassés, au milieu d'une bataille qui couronnerait sa carrière glorieuse.

Par la vertu de la piété du saint Richi, les mille bras de ce prince, ô fils de Bharata, apparaissaient, dit-on, au moment du combat. C'était une espèce de magie : et la terre avec ses sept *dwîpas*, avec ses montagnes, ses mers et ses villes, ressentit la force terrible d'un semblable vainqueur. On dit, ô Djanamédjaya, que dans les sept *dwîpas* ce roi fit sept cents sacrifices, suivis de cent mille présents : les poteaux où se trouvaient attachées les victimes, ainsi que les tabernacles [5], étaient d'or. Ces sacrifices étaient honorés de la présence des dieux assis sur leurs chars divins [6], et toujours embellis par les chants des Gandharvas et des Apsarâs.

Dans une de ces solennités, un sage Ghandharva [7], Nârada, fils de Varîdâsa, frappé de la grandeur de ce prince, célébra ainsi sa gloire : « Aucun

mettent plus haut parmi les provinces de l'ouest; le confondant avec le Kêkaya, et le prenant pour le Caboul. Voy. la XCIX[e] lecture.

[2] On lui donne pour cette raison l'épithète de *Sahasrabâhou*.

[3] Les Indiens partagent la terre en sept provinces, ou plutôt en sept îles (*dwîpas*) séparées les unes des autres par un océan particulier. Le Djambhou-dwîpa, qui est l'Inde, occupe le centre. Voyez pour ces notions le tome VIII des Recherches asiatiques.

[4] Le lecteur comprend que ces mille bras désignent les nombreuses armées de ce puissant monarque.

[5] J'ai rendu ainsi le mot वेदि *védi*. Tantôt c'est une place carrée dans la cour d'un temple ou d'un palais, contenant une espèce d'estrade, et couverte d'un toit que soutiennent des colonnes. Tantôt c'est un simple autel, qui peut avoir différentes formes, et sur lequel on place les vases du sacrifice, on allume le feu sacré, on attache la victime. Ainsi s'explique M. Wilson. J'ai suivi le premier sens.

[6] Ces chars s'appellent विमान.

[7] La première partie du Brahmavêvarta-pourâna raconte comment le Richi Nârada, fils de Brahmâ, fut condamné à renaître comme Gan-

« héros n'égalera Cârtavîrya (le fils de Critavîrya) pour la magnificence des « sacrifices, pour sa générosité, sa pénitence, sa force et son instruction. « Ceint du cimeterre, couvert de la cuirasse, armé de son arc, porté sur son « char, il parcourt les sept *dwipas*, et apparaît aux yeux des mortels, recom- « mandé par sa piété. Tout prospère; il n'est plus ni trouble ni chagrin « dans le monde : la puissance et la justice du grand roi protégent ses sujets. « Dans son trésor il a rassemblé toutes les pierres précieuses; maître univer- « sel, il a les rois pour vassaux[8]. Depuis cinquante mille ans, ce prince appa- « raît comme un génie qui veille sur les bestiaux et la campagne[9], ou comme « le nuage qui répand la pluie, et tel est l'heureux fruit de sa dévotion « (*yoga*). Avec ses mille bras armés de l'arc formidable, il brille comme le « soleil d'automne resplendissant de mille rayons. Vainqueur des fils de Car- « cotaca, des Nâgas[10] habitant sur la terre, il est venu orner de sa présence « la ville de Mâhichmati. Ses yeux ressemblent aux fleurs du lotus; et dans « la saison des pluies, de ses bras il fend, comme en se jouant, les vagues « de cette mer qui couvre la plaine, et les fait reculer devant lui. La Nar- « madâ[11], troublée par ses jeux, se couronne d'écume, et roule ses flots nom- « breux, agités et tremblants. L'Océan lui-même est ému par le balancement « de ses bras, et la terreur va glacer les grands Asouras jusqu'au fond du « Pâtâla[12]. Les flots sont réduits en poussière humide, les monstres marins « tremblent dans leurs retraites : on dirait une tempête soulevant, du fond « des abimes, les ondes écumeuses, et excitée par le souffle du dieu des

dharva ou musicien céleste. Ce Mouni passe pour avoir inventé la *vînâ*, qui est le luth indien. Ce luth est composé d'une longue tablette sur laquelle sont tendues les cordes, ordinairement au nombre de sept (on dit même de cent), et dont les deux extrémités portent deux calebasses qui donnent le son.

[8] Ces idées sont exprimées par les mots सम्राट् et चक्रवर्त्तिन् *samrât* et *tchacravarttin*. Le Samrât est un prince suzerain, qui a célébré le sacrifice nommé *râdjasouya*. Le Tchacravarttin est le souverain qui règne sur un *tchacra*, contrée s'étendant d'une mer à l'autre, ou pour mieux dire, qui règne sur le *globe* : car *tchacra* signifie *cercle*.

[9] J'ai traduit ainsi les mots पशुपाल : et क्षेत्रपाल :

[10] Voyez la III[e] lecture, note 48. Ce passage indique bien une race humaine, et non une famille de demi-dieux.

[11] La Narmadâ, aujourd'hui le Nerbudda, est une rivière qui sort du mont Vindhya, coule à l'ouest et se jette dans le golfe de Cambaye. Il paraît qu'elle coulait dans les états des princes de Mâhichmati. C'était une des rivières regardées comme sacrées par les Indiens.

[12] Régions inférieures, séjour ordinaire des serpents, que l'on confond avec les Asouras ou les ennemis des Dévas. C'est là que règne Bali, en attendant qu'il devienne Indra dans le ciel.

« vents. De ses mille bras le roi agite les flots, comme jadis le mont Mandara, ébranlé par les dieux et les Asouras, battait la mer de lait [13]. A l'aspect de ce roi terrible, les grands serpents tremblent, comme s'ils allaient « voir renaître le jour où, effrayés par le mouvement du Mandara, ils assistèrent à la naissance de l'Amrita : ils se lèvent, et restent le front baissé, « la tête immobile. Tourmentés par le vent que forment ses bras, vers la fin « du jour, les bananiers en frémissent encore. »

Ardjouna, après avoir percé de cinq flèches Râvana, tyran de Lancâ [14], le vainquit, malgré les troupes qui l'environnaient, et le chargeant de chaînes, le conduisit à Mâhichmati. En apprenant que son fils était prisonnier d'Ardjouna, Poulastya vint auprès de lui, et sur sa demande, le Râkchasa [15] fut mis en liberté. Enfin, le bruit de la corde des arcs qui armaient ces mille bras était pareil à celui de la foudre qui, vers la fin de l'année, déchire le nuage. Mais hélas! la force du fils de Bhrigou [16] abattit ces mille bras tout brillants d'or; ils tombèrent sous ses coups comme une forêt de palmiers. Le dieu qu'on honore sous les noms de *Tchitrabhânou* et de *Vibhâvasou* [17], vint un jour demander l'aumône [18] à ce héros, qui lui donna les sept

[13] Événement fameux dans les fables indiennes, et qui forme le sujet d'un épisode du Mahâbhârata. Le célèbre Wilkins a traduit cet épisode. Voyez ses notes sur le Bhagavad-gitâ.

[14] Nom de l'île de Ceylan.

[15] Par ce mot on désigne Râvana, qui, quoique fils ou petit-fils d'un saint Richi, n'en était pas moins flétri de cette qualification, par laquelle on semble désigner des peuples barbares adonnés au vol ou à la piraterie.

[16] Cette qualité qui convient à beaucoup de personnages, comme nous l'avons vu, s'applique ici à Parasou-Râma, l'exterminateur des Kchatriyas. Ce personnage de race sacerdotale a quelques traits de ressemblance avec Samuel. Il semble avoir été suscité par les Brahmanes pour punir les princes qui paraissaient s'éloigner de la pureté de la foi, autant qu'il est possible de le conjecturer par l'histoire qui suit.

[17] Ce sont là deux épithètes du feu ou du soleil, dont elles rappellent la splendeur.

[18] C'est ce qu'on appelle भिक्षा *bhikchâ*. Le Bhikchou ou mendiant suit le quatrième genre de vie religieuse (आश्रम *âsrama*). Je ne puis m'empêcher de voir dans ce récit l'histoire de l'apostasie d'Ardjouna. Ce prince quitte le culte des Brahmanes pour celui du soleil ou du feu, à qui il consacre tous ses états; il pousse même le zèle jusqu'à la persécution, et l'asile du chef de l'orthodoxie, de Vasichtha, n'est point respecté par lui. C'est ainsi que je m'explique la colère du Brahmane Parasou-Râma. Une autre légende dit qu'Ardjouna visitant la forêt où vivait le père de Parasou-Râma, Djamadagni, fut défrayé, lui et sa suite, d'une manière très-libérale; qu'étonné de cette générosité de la part d'un solitaire qui ne possédait qu'une vache, il apprit que cet animal était la fameuse vache d'abondance, qui fournissait tout ce qu'on pouvait désirer. Il la demanda : le solitaire la lui refusa. En vain Ardjouna en échange offrit

dwîpas; et Tchitrabhânou, dans son vif désir de les posséder, brûla tout, villages, cités, campagnes et provinces. Abusant de la générosité du noble fils de Critavîrya, du descendant d'Hêhaya, il incendia même les rochers et les forêts. Bien plus, il dévora l'ermitage solitaire et agréable du fils de Varouna, de l'illustre et vertueux Vasichtha. Ce Mouni, qui portait le surnom d'*Âpava*[19], transporté de colère, maudit Ardjouna. « O fils d'Hêhaya, « lui dit-il, parce que tu n'as pas protégé ma demeure, cet édifice qui t'a « coûté tant de peines à élever, sera détruit par un héros nommé *Râma*, fils « redoutable de Djamadagni. Ce descendant de Bhrigou, pénitent et Brah- « mane, rempli de force et de promptitude, tranchera tes mille bras et te « donnera le coup de la mort. »

Ainsi, le prince qui par sa puissance avait maintenu la prospérité dans son royaume et protégé ses sujets par sa justice, par l'effet de la malédiction du saint Mouni, succomba sous le bras de Râma, et trouva, ô fils de Courou, la mort qu'il avait lui-même souhaitée. Il avait eu cent fils : il lui en restait cinq, héros magnanimes, guerriers pleins de force et de courage, couverts de gloire et amis de la justice; c'étaient Soûraséna, Soûra, Dhrichtokta, Crichna, et le grand Djayadhwadja, roi d'Avanti[20].

Djayadhwadja eut pour fils le vaillant Tâladjangha, qui donna le jour à cent enfants appelés de son nom les Tâladjanghas.

Ainsi dans la famille des grands Hêhayas, on distingua les Vitihotras, les Bhodjas d'Avanti, les Tôndikêras et les Tâladjanghas; on y compta même des Bharatas[21]; famille immense dont il est impossible d'évaluer le nombre.

Vricha et d'autres encore, ô roi, furent de pieux Yâdavas. Vricha fut chef de race : son fils fut Madhou; celui-ci eut cent enfants, et entre autres Vrichana, qui étendit cette famille. De Vrichana[22] vinrent les Vrichnis; de

son royaume. La guerre éclata entre le prince et le Mouni, qui, malgré les soldats fournis par la vache, fut vaincu et tué. Parasou-Râma le vengea par la mort d'Ardjouna et l'extermination des Kchatriyas. Cette dernière légende me présente encore les traces d'une guerre religieuse. Je ferai aussi la remarque que Cârtavîrya est un des Tchacravarttins reconnus par les Djênas.

[19] Dans une de ses naissances, Vasichtha avait été fils de Varouna, dieu de la mer. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu le surnom d'*Âpava* (*aquatique*).

[20] C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjayanî, aujourd'hui Oudgein.

[21] Le manuscrit bengali corrige ce mot par celui de *Toumboura*. Le Brahmânda place derrière le Vindhya des contrées appelées Toundikêra et Vitihotra.

[22] Ceci est peu exact : car, dans la lecture

Madhou, les Mâdhavas; d'Yadou, les Yâdavas, et, comme nous l'avons dit plus haut, les Hêhayas.

De cette race sont aussi sortis les Soûras, les Soûravîras et les Soûrasénas; le grand roi Soûraséna a donné son nom au pays sur lequel il a régné [22].

Celui qui se plaira ici-bas au récit de la naissance de Cârtavîrya, ne perdra point sa fortune, et recouvrera celle qu'il aura perdue.

Telles sont, ô prince, les cinq familles que formèrent les enfants d'Yayâti[23], héros nobles soutiens du monde. De même qu'il y a cinq éléments qui formèrent les diverses classes d'êtres animés ou inanimés, il sortit aussi de ces cinq fils comme cinq créations; et le prince pieux et instruit qui se pénètre de ce récit, obtient cinq avantages difficiles à acquérir ici-bas sur la terre, une longue vie, de la gloire, des enfants, de l'autorité et une puissance surnaturelle [24]: tel est le résultat du soin qu'il met à écouter et à retenir dans sa mémoire les détails de l'histoire de ces cinq familles.

O fils de Bharata, apprends maintenant ce qui concerne la famille de Crochtou, famille féconde en héros. Crochtou fut un prince pieux et attaché aux pratiques du culte; et il augmenta le nombre des enfants d'Yadou. Quiconque écoute l'histoire de cette race, est délivré de tous ses péchés : c'est dans cette famille, dans la maison des Vrichnis, qu'est né Vichnou que l'on nomme *Hari*.

suivante, l'auteur va parler des Vrichnis, qui proviennent d'une autre souche. L'étymologie est même ici forcée, car il est difficile de croire que le mot *vrichni* soit formé de *vrichana*.

[22] Ce passage ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

[23] Je ferai remarquer qu'en comparant les généalogies des Yâdavas avec celles des races collatérales, on les trouve fort abrégées. Il est probable qu'un certain nombre de noms en auront été éliminés, ou que la mémoire en aura été effacée. Une autre observation plus importante encore, c'est que plus tard, lect. XCIII, nous trouverons une généalogie toute différente de cette famille, qui, au lieu d'être issue de la race lunaire, serait descendue des princes de la dynastie solaire.

[24] J'ai ainsi rendu le mot भूति *bhoûti*, qui au reste veut dire aussi *prospérité*, *succès*. On entend par *bhoûti* une puissance surnaturelle qui s'obtient par les austérités de la pénitence et les secrets de la magie. Cette puissance consiste en huit facultés merveilleuses, par lesquelles on peut se rendre invisible, changer le cours de la nature, etc. M. Wilson, comme nous l'avons dit plus haut, les détsille dans son Dictionnaire, au mot विभूति.

TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE VRICHNI.

Vêsampâyana dit :

Crochtou eut deux épouses, Gândhâri et Mâdrî : la première lui donna le puissant Anamitra, la seconde Youdhâdjita, et un autre fils nommé Dévamîdhoucha. Ces princes formèrent trois familles, désignées par le nom général de *Vrichnis*[1].

De l'un des fils de Mâdrî (Youdhâdjita) naquirent deux enfants, Vrichni et Andhaca. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca, animé d'un esprit juste et pieux, eut, dit-on, ô grand roi, le privilége de chasser de devant lui la maladie et la sécheresse. Pendant trois ans, Indra avait refusé la pluie aux états du roi de Câsi[2] ; celui-ci fit venir le vénérable Swaphalca, et partout où ce Mouni paraissait, le dieu du ciel[3] envoyait la pluie. Swaphalca obtint pour épouse la fille du roi de Câsi, nommée *Gândinî*. Cette princesse avait l'habitude de faire aux Brahmanes des cadeaux en vaches. Elle était restée pendant de longues années dans le sein de sa mère. Son père lui dit : « Nais promptement à la lumière, nous t'attendons

[1] Pour pouvoir se rendre compte de cette lecture, il faut supposer que le nom de *Vrichni* était un surnom de Crochtou, et que par conséquent les trois branches de sa famille ont dû prendre ce nom. Si on l'attribue uniquement à son petit-fils, dont il va être question dans la phrase suivante, alors on ne sait plus pourquoi l'on dit que Crichna est né dans la famille de Vrichni, puisque de fait il ne descend pas d'Youdhâdjita, mais bien de Dévamîdhoucha : on ne s'explique pas davantage pour quelle raison il est dit ci-après qu'Anamitra fut le plus jeune des fils de Vrichni. Je conclus que Crochtou et Vrichni sont un même personnage, lequel eut pour fils un second Vrichni, qui fut frère d'Andhaca et père de Swaphalca. Le nom de famille, *Vrichni*, a donc un sens plus ou moins étendu. Dans la lecture XXXVII, il est question d'un autre Vrichni et d'un autre Andhaca, fils de Sâtwata.

[2] C'est Bârânasî ou Bénarès.

[3] Le texte donne l'épithète de *Harivâhana*. Par ce mot on désigne ordinairement Garouda, qui est la monture de Vichnou, autrement de Hari. Ici, c'est un surnom d'Indra, appelé de même *Haryasea*, parce qu'on le représente porté sur un char que traînent deux chevaux d'une certaine couleur, laquelle se nomme *hari*.

« avec amour et inquiétude; pourquoi tardes-tu? » L'enfant lui répondit des entrailles de sa mère : « Si vous me promettez *une vache par jour*[4] « (*gândiné*), je naîtrai aussitôt. » Son père fit cette promesse et lui tint parole.

Swaphalca eut pour fils Acroûra, prince généreux, aimant les sacrifices, vaillant, instruit dans la science sacrée, hospitalier et magnifique en présents. Il lui donna des frères, comme Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchipa, Oupékcha, Satroughna, Arimardana, Dharmadhrik, Yatidharma, Grighramodja, Andhaka, Âvâha, Prativâha, et une sœur nommée Soundarî.

D'Acroûra et de la belle Ougrasénâ, ô fils de Courou, naquirent Praséna et Oupadêva semblables à des dieux.

Les fils de Tchitraca furent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou, Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit, Soubâhou, Vahoubâhou, et deux filles, Sravichthâ et Sravanhâ.

De Dévamîdhoucha et d'Asmakî, Soûra reçut le jour. Il eut de Bhodjî dix enfants, dont l'aîné fut le puissant Vasoudéva, nommé aussi *Ânacadoundoubhi*[5], parce qu'à sa naissance les tambours retentirent dans le ciel et sur la terre. Une grande pluie de fleurs tomba sur la maison de Soûra. Dans ce monde mortel, rien n'était comparable à lui pour la beauté; c'était le plus distingué, le plus aimable d'entre les hommes, et son doux éclat était pareil à celui de la lune.

Les neuf autres fils de Soûra furent Dévabhâga, Dévasravas, Anâdhrichti, Canavaca, Vatsavân, Grindjima, Syâma, Samîca et Gandoûcha. Soûra eut encore cinq filles, Prithoukîrtti, Prithâ, Sroutadévâ, Srcutasravâ et Râdjâdhidévî. Elles devinrent mères de nobles héros.

Counti, connu sous le nom de Countibhodja[6], voulut adopter Prithâ. Soûra la remit entre les mains de ce vieux et respectable prince : de là vient

[4] L'auteur, comme on le voit, ne résiste jamais au désir de donner de mauvaises étymologies des noms propres.

[5] Mot composé de आनक et de दुन्दुभि : ces mots signifient *un grand et large tambour*.

[6] Le mot *Bhodja*, qui est le nom d'une famille de princes, semble aussi quelquefois synonyme du mot *roi*. *Countibhodja* veut dire ou le roi de Counti, ou le Bhodja distingué par le nom de *Counti*. Les Bhodjas descendent de Drouhya, fils d'Yayâti : leur ville, Bhodjapoura, était au sud du Gange. M. Wilson la retrouve dans Bhâgalpore. Toutefois la filiation de ces Bhodjas n'est pas bien claire.

qu'elle passe pour sa fille et est appelée *Counti*. Elle donna le jour à trois des héros Pândavas, qu'elle dut, dit-on, à trois dieux.

Sroutadévâ fut la mère du vaillant Sisoupâla, roi de Tchédi [7], qui, dans une naissance précédente, avait été Hiranyacasipou, roi des Dêtyas. De Prithoukîrtti et de Vriddhasarman naquit un puissant héros, Dantavaktra, souverain de Caroucha [8]. Prithâ, devenue fille de Counti, épousa Pândou. Elle eut de Dharma (dieu de la justice) Youdhichthira, roi juste et habile dans la science des lois. Du dieu des vents elle eut Bhimaséna; et d'Indra, Ardjouna surnommé *Dhanandjaya*, héros fameux dans le monde et doué d'une force égale à celle du prince céleste.

D'Anamitra, le plus jeune des fils de Vrichni [9], naquit Sini. Sini donna le jour à Satyaca; Satyaca, à Youyoudhâna; Youyoudhâna, à Asanga; Asanga, à Bhoûmi; Bhoûmi, à Yougandhara : telle fut la postérité d'Anamitra.

Dévabhâga eut pour fils l'illustre Ouddhava : un autre Ouddhava, fils de Dévasravas, passa pour le plus fameux des Pandits. Anâdhrichti épousa Asmaki, dont il eut le glorieux Ninoûrttasatrou. Sroutadévâ [10] lui donna Satroughna, connu sous le nom de *Nêchâdi;* de Nêchâdi, ô grand roi, naquit Écalavya. Vatsavân n'avait point d'enfants; l'illustre fils de Soûra, Vasoudéva, son père, lui fit adopter, par l'invocation aux eaux [11], un héros de la famille de Cousica. Gandoûcha aussi manquait de fils: Vichwaksêna lui donna pour enfants Tchâroudechna, Soutchârou, Pantchâla et Critalakchana.

Il y eut plus tard un autre Tchâroudechna, vaillant héros, fils de Rouk-

[7] M. Wilson croit que le Tchédi est le Chandail.

[8] Le même savant reconnait le Caroucha dans le pays qu'on nommait *Vrihadgriha*, et qu'on représente comme situé derrière les monts Vindhyas, près de la province de Malwa : c'est peut-être le Bundelcund.

[9] Voyez la note 1 de cette lecture.

[10] Le manuscrit dévanâgari de Paris lui donne le nom de *Dévasravâ*. Ce vers renferme encore un exemple de la signification active du verbe जन : शत्रुघ्नं देवश्रवा व्यजायत.

[11] Je suis ici en contradiction avec W. Jones et le commentaire des lois de Manou, lect. IX, sl. 168. Ils supposent une libation d'eau उदपूर्व्वकं au lieu d'une invocation. Mais j'ai préféré mon sens, après avoir comparé l'adoption par les vents dont il est question dans la XXXII^e lecture, avec celle-ci qui doit se faire par les eaux. L'enfant adopté de cette dernière manière se nomme *datrima*. Je présume que dans la cérémonie religieuse de cette adoption, il y a une invocation aux eaux, comme dans l'autre il y a des *mantras* adressés aux vents. L'eau est la première des choses créées : l'air et l'eau sont deux des huit formes sous lesquelles on invoque la Divinité. Voyez le prologue du drame de *Sacountalâ*.

minî, qui ne vécut que pour les combats, et que des milliers de corbeaux suivaient sans cesse, comptant sur la riche curée de cadavres que Tchârou-dechna leur promettait.

Canavaca eut deux fils, Tantridja et Tantripâla. Grindjima donna aussi le jour à deux héros, Vîra et Aswahanou. Le fils de Syâma fut Soumitra. Quant à Samîca, il devint roi; il se fit redouter, et en sa qualité de Bhodja[12], il offrit le sacrifice royal (*râdjasoûya*). Il eut pour fils Adjâtasatrou, fléau de ses ennemis.

Écoute, je vais te parler des héros, fils de Vasoudéva.

Celui qui garde en sa mémoire l'histoire de ces trois familles de Vrichnis, si fécondes en rejetons fameux, ne connaît jamais ici-bas les embarras de la pauvreté.

TRENTE-CINQUIÈME LECTURE.

FAMILLE ET NAISSANCE DE CRICHNA.

Vésampâyana dit :

Vasoudéva eut quatorze épouses: Rohinî de la famille de Pourou, l'illustre Madirâ, Vèsâkhî, Bhadrâ, Sounâmnî, Sahadévâ, Sântidévâ, Srîdévâ, Déva-rakchitâ, Vricadévî, Oupadévî, Dévakî, Soutanou et Badavâ ; ces deux dernières étaient esclaves.

Rohinî était, comme nous l'avons dit, de la famille de Pourou, et fille de Bâhlîca[1]; c'était la première épouse de Vasoudéva et la plus chérie. Elle eut dix enfants : Râma son aîné, Sârana, Satha, Dourdama, Damana, Soubhra, Pindâraca, Sousînara, la belle Tchitrâ et Coumârî. O fils de Courou, Tchitrâ porta plus tard le nom de *Soubhadrâ*.

De Vasoudéva et de Dévakî on vit naître le glorieux Crichna, surnommé *Sôri* (ou petit-fils de Soûra).

[12] Voyez plus haut la note 6.

[1] Je trouve ce mot écrit *Bâhlica* ou *Bâhlîca*. Râma, fils de Rohinî, est le même que Bala-râma, ou Baladéva.

Râma eut de Révatî un fils chéri, nommé *Nisatha*.

Soubhadrâ, unie à Ardjouna, surnommé *Rathipârtha*, mit au jour Abhimanyou.

(D'Acroûra et de la fille du roi de Câsi, naquit Satyakétou[1].)

Sept des nobles épouses de Vasoudéva[2] eurent des enfants qui comptèrent parmi les héros : c'est ainsi que Sântidévâ fut mère de Bhodja et de Vidjaya ; Sounâmnî, de Vricadéva et de Gada ; et Vricadévî, d'Agâvaha[3].

Une fille du roi de Trigartta[4] épousa Sisirâyana, et donna le jour à un fils nommé *Gârgya*, qui, outré d'une parole injurieuse qu'on lui avait adressée[5], obtint, au bout de douze années de pénitence, qu'il serait le père d'un héros pareil au dieu Scanda et rival de Crichna lui-même. Gârgya choisit pour femme une jeune bergère. Or, cette bergère était une Apsarâ qui avait pris ce déguisement : par la volonté du dieu qui porte pour arme le trident[6], elle conçut de Gârgya un fils qui se nomma *Câlayavana*, et qui devint un roi très-puissant. Des chevaux qui avaient la tête et la moitié du corps d'un taureau, le traînaient dans les combats. Il avait été élevé dans le gynécée d'un prince Yavana qui n'avait point d'enfants : de là son nom de *Câla-yavana*[7]. Quand il eut succédé au roi (son père adoptif), il rassembla les Kchatriyas. Le divin Nârada avertit les Vrichnis et les Andhacas des préparatifs qu'on faisait pour les subjuguer par la force des armes. En effet, Câlayavana marcha contre Mathourâ et envoya un héraut à ses ennemis. Ceux-ci, se présentant devant le sage Crichna, délibérèrent ensemble sur les craintes que leur inspirait l'Yavana. Trouvant qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, et cédant à la terreur que leur inspirait l'oracle de Siva, ils résolurent de se

[1] Ce passage n'est pas ici à sa place. Il semblerait devoir appartenir à la lecture précédente.

[2] Ce sont les sept épouses, filles de Dévaca, dont il sera question dans la XXXVII[e] lecture.

[3] Ce passage me présente le verbe ज्ञन dans le sens actif et neutre. C'est un fait dont je ne parlerai plus.

[4] Le Trigartta est placé au nord-ouest de l'Inde. M. Wilson pense que ce peut être le pays appelé aussi *Djâlandhara*, qui formait une partie du Lahore, ou bien le Bâhlica, qui était le pays de Balkh.

[5] Les compagnons de Crichna lui avaient reproché en termes déshonnêtes son défaut de postérité. Nous verrons dans la suite cette histoire traitée avec plus de détail.

[6] Telle est l'arme ordinaire du dieu Siva, surnommé pour cette raison *Trisoûlin*.

[7] Mot composé de *Câla*, qui est le dieu du temps ou de la mort, et d'*Yavana*, nom général donné par les Indiens aux peuples de l'Occident.

retirer et d'abandonner la belle ville de Mathourâ, pour aller se fixer à Dwâravatî, dans le pays de Cousasthali[9].

L'homme instruit qui, purifiant son corps et domptant tous ses sens, dans les jours de fête[10], fait la lecture de cette naissance de Crichna, sera libre de toute dette et jouira d'une fortune prospère.

TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

FAMILLE DE DJYAMAGHA.

Vêsampâyana dit :

Crochtou eut encore un fils célèbre nommé *Vridjinîvân*. Celui-ci donna le jour à Swâhi, fameux par les offrandes[1] dont il honorait les dieux. Swâhi engendra Ousadgou[2], qui se fit remarquer par son éloquence et sa piété dans les sacrifices, lesquels sous son règne furent nombreux et solennels, et accompagnés des plus riches présents. Ousadgou désirait un fils qui lui fît honneur par ses hautes qualités; et le ciel lui donna Tchitraratha, illustre par ses exploits.

Tchitraratha fut le père d'un prince guerrier, pieux et libéral, de Sasavindou, qui obtint le rang élevé de Râdjarchi, et eut pour fils Prithousravas, dont la gloire s'étendit au loin. Les savants, instruits dans les Pourânas, célèbrent le siècle de Prithousravas. Souyadjna lui dut la naissance : celui-ci donna le jour à Ouchan, uniquement occupé du soin des sacrifices; Ouchan à Sinéyou, terreur et fléau de ses ennemis; Sinéyou, à Maroutta le Râdjarchi; et Maroutta, à Cambalavarhicha qui fut son fils aîné.

Celui-ci, par sa piété et sa justice, acquit de grands mérites, dont la

[9] C'est le pays de Cutch, au fond du golfe de Cambaye. Dwâravatî devait être dans une petite île de la partie septentrionale de la côte de Malabar.

[10] J'ai traduit ainsi d'une manière générale le mot पर्व्वन्, qui désigne certains jours du mois lunaire dans lesquels on fait des sacrifices.

[1] Littéralement *swâhâ*, qui était une exclamation employée au moment des sacrifices, quand on jetait l'offrande dans le feu. On en avait fait le nom d'une déesse, épouse du dieu Agni.

[2] Autrement *Rousadgou*.

colère lui fit perdre le fruit. Il désira un fils, qui lui fut accordé : ce fils se nomma *Sataprasoûti*[3], et fut père de Roukmacavatcha. Ce prince tua sur le champ de bataille, de ses flèches aiguës, cent ennemis couverts de leurs armures et armés de leurs arcs, et s'empara d'un riche butin. Il eut pour fils Parâdjit, sous les coups duquel succombèrent de nobles héros.

Parâdjit fut le père de cinq guerriers forts et invincibles, Roukméyou, Prithouroukma, Djyâmagha, Pâlita et Hari. Il donna en adoption ces deux derniers à deux princes du pays de Vidêha[4]. Roukméyou fut roi, et Prithouroukma lui prêta son secours. Ils chassèrent du royaume Djyâmagha, qui se retira dans un ermitage. Il vécut quelque temps paisible habitant de la forêt, et disciple des Brahmanes; ensuite, prenant son arc, déployant son drapeau, il monta sur son char de guerre, et se dirigea vers un autre pays. Il conquit, seul, sur les rives de la Narmadâ, la ville de Moûrticâvatî, et soumit à ses lois le mont Rikchavân qui forme une partie de la chaîne appelée *Souktimatî*[5].

Djyâmagha avait pour épouse une femme forte et pieuse, nommée *Sêvyâ*. Il était privé d'enfants, et cependant ne songeait point à former d'autres nœuds. Dans un de ces combats dont il sortit vainqueur, il fit prisonnière une jeune fille, qu'il présenta avec quelque embarras à sa femme en lui disant : « Voilà ta bru ! » La jeune fille, en l'entendant, dit aussi : « Voilà « votre bru ! » L'excellent roi Djyâmagha reprit la parole : « O reine, le fils « qui naîtra de toi, sera l'époux de Djâtabhî[6]. » Celle-ci se livra donc à une pénitence sévère, et enfin l'illustre Sêvyâ, humble et pieuse, obtint un fils qui se nomma *Vidarbha*. Ce prince épousa celle que le roi son père avait appelée sa belle-fille, et il la rendit mère de deux héros sages et habiles dans l'art des batailles, Cratha et Kêsica.

(Vidarbha eut un troisième fils[7], distingué surtout par sa justice, et

[3] Autrement appelé *Sataprasatan*.

[4] Le Vidêha formait une partie de la province de Bahar, aujourd'hui le Tirhut. C'était la même contrée que celle de Mithilâ, au nord-ouest du Bengale. Dans cette contrée a régné le fameux Djanaca, qui a donné son nom à Djanacapoura, dont Buchanan retrouve les ruines dans Janickpour.

[5] C'est une des sept chaînes de montagnes qui traversent l'Inde. Wilford (Rech. asiat. t. XIV) dit que le Rikcha est la partie orientale du Vindhya, s'étendant du golfe de Bengale à la source de la Narmadâ.

[6] Le manuscrit bengali lui donne le nom d'*Oupadânavî*.

[7] Ce passage, que je crois extrait du Bhâgavata-pourâna, ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

nommé *Lomapâda*. De Lomapâda naquit Babhrou; de Babhrou, Âhlâdi; d'Âhlâdi, le sage et pieux Kêsica; de Kêsica, Tchédi, qui donna son nom aux princes Tchêdyas.)

De Vidarbha naquit encore un fils appelé *Bhîma*[8]. Bhîma fut le père de Counti; Counti, de Dhrichta, prince superbe et terrible dans les combats; et Dhrichta, de trois héros distingués par leurs hautes vertus et nommés *Âvanta*, *Dasârha* et *Vichahara*. Dasârha donna le jour à Vyoman; Vyoman, à Djîmoûta; Djîmoûta, à Vrihati; Vrihati, à Bhîmaratha; Bhîmaratha, à Nararatha; Nararatha, à Dasaratha; Dasaratha, à Sacouni; Sacouni, à Carambha; Carambha, à Vêdarâta; Vêdarâta, à Dêvakchatra; Dêvakchatra, à l'illustre Madhou, prince d'une éloquence douce et facile, pareil aux dieux, orgueil de son père, et chef de la famille des Madhous. O fils de Courou, de ce roi et de Bhadravati[9], princesse de la maison de Vidarbha, naquit le grand Pouroudwân[10]; celui-ci eut pour épouse Êkchwâkî[11], et, ami de la vérité[12], il la rendit mère de Sâtwata, qui fut le chef de la race illustre et vertueuse des Satwas.

Celui qui apprend l'histoire de la famille du grand Djyâmagha, obtient un grand bonheur et de nombreux enfants.

TRENTE-SEPTIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE COUCOURA.

Vêsampâyana dit :

Côsalyâ donna au vertueux Sâtwata plusieurs fils : Bhadjin, le divin Bhadjamâna, le roi Dévâvridha, le puissant Andhaca, et Vrichni, orgueil de

[8] Il paraît que Bhîma est plutôt le petit-fils de Vidarbha et le fils de Cratha.

[9] Le manuscrit de M. Tod appelle cette princesse *Indravatî*.

[10] Le manuscrit dévanâgari de Paris intercale entre Madhou et Pouroudwân un prince nommé *Marooghasa*.

[11] Le manuscrit de M. Tod l'appelle *Ikchwâkî*.

[12] L'auteur donne la raison du nom que porta le fils de Madhou; car le mot *satwa* dont est formé *Sâtwata*, veut dire *vérité*, *vertu*. Ce passage est un peu obscur, et les manuscrits ne sont pas d'accord.

la maison d'Yadou. Ils formèrent quatre familles, sur lesquelles je vais te donner des détails.

Bhadjamâna eut deux femmes du nom de *Srindjayâ*, qui avaient le rang, l'une de première, l'autre de seconde épouse [1]. Elles lui donnèrent plusieurs enfants : de la première naquirent Crimi, Cramana, Dhrichta, Soûra et Pourandjaya ; et de la seconde, Ayoutâdjit, Sahasrâdjit, Satadjit et Dâsaca.

Le roi Dévâvridha fit des sacrifices et embrassa les rigueurs de la pénitence pour obtenir un fils doué de toutes les vertus. Plongé dans ses pensées pieuses, il faisait des libations de l'eau de la Parnâsâ [2]. En le voyant occupé de cette œuvre religieuse, la nymphe de la rivière conçut pour ce prince un tendre sentiment. Pensant au moyen de combler les vœux de Dévâvridha, elle se dit à elle-même : « Il n'a pas encore vu la femme qui doit lui donner « un fils tel qu'il le souhaite. Il faut que je prenne une forme humaine et « que je devienne son épouse. » Elle dit, et en même temps elle apparut sous l'extérieur d'une vierge brillante de beauté. Elle fixa le choix du prince et devint reine. Noble et généreuse princesse, elle conçut et mit au monde, au bout de dix mois, un fils plein de force et de vertu, qui s'appela *Babhrou*, et qui fut l'honneur de sa race, comme le disent les hommes instruits dans les Pourânas ; car en célébrant les qualités du grand Dévâvridha, ils s'écrient : « Admirables tous deux et de loin et de près, Babhrou s'éleva au premier « rang parmi les mortels, et Dévâvridha s'égala aux dieux. » Sous les coups de Babhrou, successeur de Dévâvridha, soixante et treize mille [3] héros perdirent la vie. Ce fut un prince aimant la pompe des sacrifices, généreux, prudent, attaché à la science sacrée, ferme dans les combats, habile à conduire un char de guerre, glorieux et puissant parmi les descendants de

[1] Le texte porte les deux mots वाह्यका et उपवाह्यका, que j'ai cru pouvoir rendre par l'idée qu'exprime ma traduction. Le verbe वह् a le même sens que le mot latin *ducere* ; et de ce verbe on dérive वधू, qui veut dire *femme*, et ऊढा, qui signifie *épousée*. Je ne crois pas que ces deux mots se trouvent dans les lois de Manou.

[2] Wilford (Rech. asiat. t. XIV, p. 396) dit que *Parnâsâ* est un nom de la Tâmasâ, rivière qui se jette dans le Gange, au-dessus de la ville de Mirzapour.

[3] Je crois n'avoir point ici commis d'erreur dans mon addition. En général la manière d'énoncer les nombres sanscrits est assez obscure ; voici le vers tout entier : षष्टिश्च षट् च पुरुषाः सहस्राणि च सप्त च, mot à mot, *sexagintaque sexque heroes milliaque septemque*.

Sâtwata. Sa postérité fut nombreuse, et composée des Bhodjas, surnommés *Márticâvatas*.

Andhaca épousa la fille de Câsya; il en eut quatre fils, Coucoura, Bhadjamâna, Sâma et Cambalavarhicha.

Coucoura donna le jour à Dhrichnou; Dhrichnou, à Capotaroman; Capotaroman, à Têttiri; Têttiri, à Pounarvasou; et Pounarvasou, à Abhidjit. Abhidjit eut deux enfants très-fameux, Ahouca et Aboukî.

C'est d'Ahouca que les poëtes disent dans leurs vers: « Que ce grand « prince marche le premier, pareil au soleil, accompagné d'un cortége d'of« ficiers habillés de blanc, chargé d'un bouclier que recouvrent quatre-vingts « cuirs d'animaux [4]. Pour marcher avant Bhodja [5], il faudrait avoir plus d'en« fants que lui, il faudrait être plus libéral, entouré de plus de cent mille « combattants [6], plus renommé par des œuvres pieuses et la magnificence « des sacrifices. Bhodja possède dans l'orient dix mille éléphants armés en « guerre, ornés de drapeaux, formant des attelages superbes, dix mille chars « retentissants comme le bruit du tonnerre, vingt et un mille *cakchâs* [7] d'or et « d'argent; il en possède autant dans le nord. Près de lui sont d'autres Bho« djas, qui protégent au loin la terre, et ornés de riches ceintures que gar« nissent de bruyantes clochettes. »

Les Andhacas donnèrent Aboukî sa sœur aux Avantis.

Ahouca eut de Câsyâ deux fils, pareils à deux immortels: Dêvaca et Ougraséna. De Dêvaca naquirent quatre fils, semblables à des dieux: Dêvavân, Oupadêva, Soudêva et Dêvarakchita; et sept filles qu'il donna à Vasoudêva:

[4] Ainsi dit le texte: अशीतिचर्मणावृतः. L'exagération poétique est ici bien forte, et cependant elle rappelle ce que les Grecs disaient aussi de leur Ajax, *dominus clypei septemplicis*.

[5] J'ai déjà fait remarquer que ce mot est ou un nom de famille, ou une expression générale qui remplace le mot *roi*.

[6] J'ai pris sur moi de corriger ici mon texte, et de lire नासहस्रशतायुधः, au lieu de आयुषः, leçon que portent les deux manuscrits dêvanâgaris. Le bengali donne आयुशः. Mon habile et savant maître, M. de Chézy, croyait que आयुषः pouvait bien être considéré comme un adjectif au nominatif singulier; mais comme sa mort, malheureusement trop prématurée pour la science, m'a empêché de lui soumettre de nouveau ce passage, j'ai mieux aimé basarder ma correction. Les deux leçons peuvent jusqu'à un certain point être ramenées à une même idée, *centum millia habens telorum*, ou bien *vitarum* (*hominum*).

[7] La *cakchâ* est une mesure de poids dont se servent les joailliers. On la nomme aussi *goundjâ* et *rakticâ* (retti). Voy. ces mots dans le Dictionnaire de M. Wilson.

Dévakî, Sântidévâ, Srîdévâ [1], Dévarakchitâ, Vricadévî, Oupadévî et Sounâmnî.

Ougraséna fut père de neuf enfants, dont Cansa était l'aîné. Les autres se nommaient *Nyagrodha*, *Sounâman*, *Canca*, *Sancou*, *Sambhoûchana*, *Râchtrapâla*, *Soudhanou* et le vénérable *Anâdhrichti*. Ils eurent cinq sœurs, Cansâ, Cansavatî, Soutanou, Râchtrapâlî et la belle Cancâ.

Ougraséna et ses enfants sont renommés comme descendants de Coucoura.

Celui qui garde en son esprit l'histoire de ces illustres Coucouras, obtient une nombreuse postérité.

TRENTE-HUITIÈME LECTURE.

FAUSSE ACCUSATION PORTÉE CONTRE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Bhadjamâna eut pour fils Vidoûratha, fameux par ses chars de guerre. Vidoûratha fut le père de Soûra, connu aussi sous le nom de *Râdjâdhidéva*. Celui-ci donna le jour à des fils renommés surtout par leur vaillance, aux courageux Datta et Atidatta, et à leurs frères, Sonâswa, Swétavâhana, Samin, Dandasarman, Dattasatrou et Satroudjit. Il eut aussi deux filles, Sravanâ et Sravichthâ.

De Samin naquit Pratikchatra; de Pratikchatra, Swayambhodja; et de Swayambhodja, Hridica. Tous les enfants de celui-ci devinrent puissants et redoutables : l'aîné fut Critavarman, le second Satadhanwan; les autres, Dévânta, Narânta, Bhichadj, Vêtarana, Soudânta, Abhidânta, Câmada et Câmadambhaca.

Dévânta eut pour fils le sage Cambalavarhicha. Celui-ci fut le père de deux enfants, Asamôdjas et Nâsamôdjas. Asamôdjas n'avait point d'enfants : son père lui fit adopter Soudechna, Soutchârou et Crichna, tous trois Andhacas.

On comprend sous le nom d'*Andhacas* ceux que je viens de te citer, et

[1] Le manuscrit bengali la nomme *Sandévâ*; et le manuscrit de M. Tod, *Soudévâ*.

beaucoup d'autres encore. Conserver le souvenir de l'histoire de toute cette race des Andhacas, c'est, n'en doute pas, s'assurer à soi-même l'avantage d'une nombreuse famille [1].

Nous avons vu que Crochtou avait eu deux épouses, Gândhârî et Mâdrî. Gândhârî avait enfanté le vaillant Anamitra; et Mâdrî, Youdhâdjita et Dêvamîdhoucha.

Anamitra fut un prince invincible et redoutable pour ses ennemis. Il eut pour fils Nighna. Celui-ci donna le jour à deux guerriers toujours vainqueurs, Prasêna et Satrâdjit. Prasêna, se trouvant à Dwâravati, obtint de Soûrya [2] une pierre précieuse d'une qualité divine, et nommée *Syamantaca*. Satrâdjit était un ami intime de ce dieu. Un matin, au moment où la nuit se retirait, cet illustre prince, montant sur son char, se rendit sur les bords d'un lac pour y faire ses ablutions et rendre ses hommages au soleil. C'est alors que Vivaswân lui apparut : le dieu au disque brillant avait une forme que les sens ne pouvaient supporter. Le prince lui dit : « Roi des astres, je te « vois en ce moment, comme tu te montres toujours dans le ciel, orné d'un « disque resplendissant : tu daignes me visiter en ami, et quelle différence de « toi à moi ! » Le dieu, en l'entendant, détacha de sa poitrine la pierre *Syamantaca*, et la jeta à terre : le roi le vit alors sous une forme supportable, et heureux de cette marque d'amitié, il prolongea avec lui l'entretien pendant une heure. Il finit par dire à Vivaswân : « O dieu, voudrais-tu bien me « donner cette pierre dont tu éclaires les trois mondes ? » Le soleil consentit à lui donner la pierre *Syamantaca* : le prince l'attacha sur sa poitrine et revint à la ville; le peuple l'environnait en s'écriant : « C'est le soleil qui « vient vers nous. » Toute la ville et le gynécée du prince étaient ravis d'admiration. Satrâdjit, par amitié pour son frère [3], lui céda cette pierre divine. Elle faisait tomber une pluie d'or dans la maison de Vrichni et d'Andhaca : les nuages donnaient dans la saison leurs ondes bienfaisantes; la maladie n'inspirait aucune crainte [4].

[1] Ce paragraphe n'est que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

[2] *Soûrya*, et plus bas *Vivaswân*, sont des noms du soleil.

[3] Ce frère est appelé ici *Prasênâdjit*, au lieu de *Prasêna*.

[4] Qu'était-ce que cette pierre poétique du *Syamantaca* ? On pourrait, d'après ce récit, supposer que c'était quelque mine de diamants, qui avait répandu la richesse et l'abondance dans les états du prince qui la possédait. On pourrait croire aussi que le *Syamantaca*

La possession de ce trésor excita la jalousie contre Praséna. Govinda devint maître de cette pierre : mais, malgré sa puissance, il n'avait jamais eu la pensée de la prendre ou de la ravir. Un jour Praséna, partant pour la chasse, s'en était orné. Un lion[6], errant dans la forêt, le tua pour la lui enlever. Le roi des ours (Rikcharâdja)[7] rencontra ce lion qui fuyait : il lui donna la mort, prit la pierre, et se retira dans sa caverne. Les Vrichnis et les Andhacas, apprenant la mort de Praséna, soupçonnèrent d'abord Crichna, qui autrefois avait paru désirer le *Syamantaca*. Crichna, constamment animé de l'amour du devoir, leur répondit qu'il n'était point l'auteur de cet accident, et qu'il retrouverait la pierre précieuse. Il se rendit dans la forêt, où Praséna avait dirigé sa chasse. Avec ses compagnons fidèles, il rechercha les traces de ce prince ; il parcourut avec soin le mont Rikchavân[8] et le mont Vindhya : enfin accablé de fatigue, le sage Crichna trouva le cadavre de Praséna et celui de son cheval; mais la pierre avait été enlevée. A quelque distance, il vit le lion tué par le roi des ours, et à la marque des pas il reconnut sous quel ennemi ce lion avait succombé. Mâdhava suivit les traces qu'il voyait sur la poussière, et arriva à la caverne de ce roi, nommé *Djâmbavân*. Il entendit alors dans l'intérieur la voix d'une femme, d'une nourrice, qui prenant l'enfant du prince, et le faisant jouer avec la pierre précieuse, lui disait : « Ne pleure pas, bel enfant; le lion a tué Praséna; « Djâmbavân a tué le lion. Ne pleure pas, le *Syamantaca* est à toi. »

En entendant ces mots, Crichna entra, sans rien dire, dans la caverne du roi des ours, faisant placer à la porte les Yâdavas, et son frère armé du soc guerrier[9]. Lui-même s'avança, son arc à la main, et aperçut Djâmbavân.

était la même chose que cette pierre merveilleuse appelée par les Indiens *soûryacânta*, et que nous prenons quelquefois pour le cristal ; ou bien un ornement royal, marque distinctive de l'autorité, que tous ces princes se disputaient.

[5] *Govinda*, et plus bas *Mâdhava*, sont des surnoms de Crichna.

[6] Le mot सिंह *sinha*, qui veut dire *lion*, s'applique également à un prince guerrier.

[7] *Rikcharâdja* peut aussi se traduire par *roi du Rikcha*; et en effet, nous verrons tout à l'heure Crichna parcourir cette montagne.

[8] C'est la partie orientale des monts Vindhyas, dont la partie méridionale est spécialement désignée par le nom de *Vindhya*.

[9] Bâlarâma, Baladéva ou Balabhadra, frère de Crichna, porte dans les combats une arme en forme de soc qu'il lance au milieu des rangs de ses ennemis, tandis que Crichna porte quelquefois un *tchacra* ou disque dont le bord est aiguisé et tranchant.

Aussitôt dans la caverne même commença un combat entre ce prince et le fils de Vasoudéva ; et serrés dans les bras l'un de l'autre, les deux rivaux luttèrent vingt et un jours. Ne voyant point sortir Crichna, Baladéva et les autres retournèrent à Dwâravatî, et y portèrent la nouvelle de sa mort.

Cependant le fils de Vasoudéva, vainqueur du robuste Djâmbavân, enleva sa fille, qui était la célèbre Djâmbavatî, et prit la pierre *Syamantaca*, dont il se para. Il sortit de la caverne, emmenant avec lui ce roi des ours, et revint à Dwâravatî, chargé des plus brillantes richesses. Pour se justifier complétement des soupçons qu'on avait conçus contre lui, ce noble héros donna au vertueux Satrâdjit la pierre qu'il avait reconquise. C'est ainsi que Crichna, vainqueur de ses ennemis et maître du *Syamantaca*, se vengea de ses accusateurs et confondit lui-même leur injustice.

Satrâdjit eut dix femmes et cent fils : parmi ces fils on en distingue trois, Bhangacâra l'aîné, le vaillant Vâtapati, et Oupasthâvân[10]. Il eut aussi trois filles, célèbres dans le monde : Satyabhâmâ, la première des femmes, la pieuse Vratinî, et Praswâpinî, qu'il donna pour épouses à Crichna.

Bhangacâra fut père de deux fils, Sabhâkcha et Narîya, doués des qualités les plus éminentes et célèbres par leurs vertus.

Du fils de Mâdrî, Youdhâdjita, naquit Vrichni[11]. Vrichni eut deux fils, Swaphalca et Tchitraca. Swaphalca épousa la fille du roi de Câsi, nommée *Gândinî*, à qui son père, chaque jour, donnait une vache. Elle devint mère d'un prince vaillant et hospitalier, savant dans les écritures sacrées, rempli de hautes qualités, aimant à célébrer les sacrifices, et magnifique en présents. Il se nommait *Acroûra* : il eut pour frères Oupamadgou, Madgou, Mridoura, Arimédjaya, Arikchipa[12], Oupekcha[13], Satrouhan[14], Arimardana, Dharmabhrit[15], Yatidharma[16], Grighramodja, Andhaca[17], Âvâha et Prativâha[18]. Il eut aussi une sœur, nommée *Soundarî*, qui épousa Aswa et lui donna une fille, appelée *Vasoundharâ*, brillante de jeunesse, de beauté et de vertu.

[10] Un manuscrit donne *Viyatsndta*.

[11] Voyez la xxxiv[e] lecture, où se retrouve mot pour mot tout ce passage, sauf les variantes que je signale.

[12] Les manuscrits dévanâgaris portent *Girikchipa*.

[13] Le manuscrit de M. Tod donne *Outkchépa*.

[14] La lecture xxxiv[e] l'appelle *Satroughna*.

[15] La même lecture porte *Dharmadhrik*.

[16] Le manuscrit bengali de Paris écrit *Dharmin* ; et celui de M. Tod, *Dharmâtmâ*.

[17] Le manuscrit bengali le nomme *Antaca*.

[18] Sur les manuscrits dévanâgaris on lit *Soubâhou* et *Pratibâhou*.

Acroûra rendit Ougrasénî[19] mère de deux enfants, Soudéva[20] et Oupadéva, pareils aux immortels.

De Tchitraca naquirent Prithou, Viprithou, Aswagrîva, Aswabâhou[21], Soupârswaca, Gavéchin, Arichtanémi, Aswa, Soudharman, Dharmabhrit[22], Soubâhou, Vahoubâhou; et deux filles, Sravichthâ et Sravanâ.

Celui qui lit avec attention cette histoire de la fausse accusation portée contre Crichna, ne sera jamais exposé aux imprécations mal fondées que pourraient lancer les dieux.

TRENTE-NEUVIÈME LECTURE.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE LA PIERRE SYAMANTACA.

Vêsampâyana dit :

Crichna avait donc donné à Satrâdjit cette pierre *Syamantaca*. Acroûra, qu'on nomme aussi *Babhrou*[1], en devint possesseur par l'intermédiaire du Bhodja[2] Satadhanwan. Depuis longtemps il la désirait, et il avait, dans cette intention, demandé la main de la vertueuse Satyabhâmâ. Le vaillant Satadhanwan ayant tué Satrâdjit, prit cette pierre pendant la nuit, et en fit présent à Acroûra. En la recevant, celui-ci lui promit sa reconnaissance. « Si « tu es attaqué par Crichna, nous te secourrons. N'en doute pas, aujourd'hui « Dwâravatî tout entière est à moi. » La pieuse Satyabhâmâ, affligée de la mort de son père, monta sur son char, et se rendit à la ville appelée *Vârana*[3].

[19] La lecture xxxiv[e] porte *Ougrasénâ*.

[20] Cette même lecture donne *Prasêna*, au lieu de *Soudéva*.

[21] Le manuscrit bengali appelle ces deux princes *Aswasêna* et *Agrabâhou*.

[22] Le manuscrit de M. Tod porte *Dharmavit* ici comme à la xxxiv[e] lecture.

[1] J'ai dû ajouter ces mots, parce qu'il me semble que dans tout le cours de cette lecture on confond Babhrou et Acroûra. J'en ai conclu que *Babhrou* était une épithète donnée au fils de Gândinî et de Swaphalca, et non pas le nom du personnage fils de Devâvridha, dont il s'agit dans la xxxvii[e] lecture.

[2] *Bhodja* me paraît un nom général de famille : car Satadhanwan est un fils de Hridica. Voyez la lecture précédente.

[3] Je ne connais pas cette ville : nous avons vu ailleurs qu'à quelque distance de Bénarès, il y avait un ruisseau nommé *Varanâ*. Était-ce

La malheureuse, les yeux baignés de larmes, révèle à son époux l'action du Bhodja Satadhanwan. Crichna, faisant ses ablutions à la suite d'un sacrifice de famille que les frères Pândavas venaient de célébrer, ordonne à Sâtyaki d'atteler son char, et le vainqueur de Madhou[4] arrive promptement à Dwâravatî. Il dit à son frère aîné, au héros qui est armé du soc : « Le « lion avait tué Praséna, Satadhanwan a tué Satrâdjit. Celui-ci avait reçu « de moi le *Syamantaca*, j'en suis le maître. Monte rapidement sur ton char; « que le vaillant Bhodja soit détruit, le *Syamantaca* nous appartient. »

C'est alors qu'une guerre cruelle commença entre Crichna et Satadhanwan, qui attendait le secours d'Acroûra. Mais celui-ci, en voyant l'acharnement de ces deux ennemis, malgré son traité d'alliance, n'eut pas le cœur de se montrer. Le Bhodja, vaincu par la crainte, songea à la retraite, et fit cent *yodjanas*[5] sur le même cheval avec lequel il avait combattu et qui s'appelait *Hridaya*. Trouvant alors un char, il quitta sa monture harassée de fatigue; et l'animal, d'épuisement et de regret, expira sur-le-champ.

Crichna dit à Balarâma : « Reste en cet endroit, nos chevaux sont fatigués; je veux aller à pied à la conquête du *Syamantaca*. » Alors mettant pied à terre, le héros poursuivit Satadhanwan jusqu'auprès de Mithilâ[6], où il le tua. Mais vainement il avait déployé sa force et son adresse; après avoir terrassé le Bhodja, il ne vit point le *Syamantaca*. A son retour, son frère lui dit : « Donne-moi cette pierre. » « Je ne l'ai point, » répondit Crichna. « O honte! répéta plusieurs fois Balarâma irrité; je vous le pardonne, parce « que vous êtes mon frère. Adieu, je vous quitte. Je n'ai plus rien à démêler « avec Dwâravatî, avec vous et les Vrichnis. » Le terrible Balarâma se retira à Mithilâ, dont le prince lui rendit tous les honneurs qu'il pouvait désirer.

Cependant le prudent Acroûra multipliait sans ménagement toutes les espèces de sacrifices. Ce glorieux et savant fils de Gândinî[7], afin de pouvoir

une ville fondée sur ses bords, et par conséquent appelée *Vârana*? Voy. lect. CLXVI, note 1. Le mss. de M. Tod l'appelle *Vârandanta*.

[4] Mauvais génie tué par Vichnou, dont Crichna est un avatare.

[5] L'*yodjana* est une mesure itinéraire que l'on évalue à 9 milles : d'autres calculs ne la portent qu'à 5 milles ou 4 milles et ½.

[6] C'était la capitale d'un royaume dans le nord-est du Bengale. Voy. lect. XXXVI, note 4.

[7] Ce vers offre un exemple des licences que se donne quelquefois le poëte; les trois syllabes du mot *Gândinî* le gênaient, il a réduit ce mot à deux syllabes, *Gândî*. J'ai déjà rencontré plusieurs cas semblables que je n'ai point relevés : ainsi il dit *Djanmédjaya*, pour *Djanamédjaya*.

conserver le *Syamantaca*, fit composer une espèce de charme [8] religieux, et pendant soixante ans, il ne cessa de présenter aux dieux des pierreries et mille autres offrandes magnifiques : ce sont là les sacrifices si fameux du grand Acroûra, dans lesquels était déployée la plus grande somptuosité en dons et en présents de tout genre.

Le prince Douryodhana vint à Mithilâ pendant le séjour qu'y fit Balarâma, et apprit de lui l'art difficile de manier la massue. A la fin, les Vrichnis et les Andhacas, avec le grand Crichna, parvinrent à apaiser le héros et à le faire revenir à Dwâravatî.

Acroûra s'était éloigné aussi avec les Andhacas, soupçonné d'avoir participé, avec son parent, à la mort de Satrâdjit. Crichna, à qui il inspirait quelque méfiance, le surveillait avec soin. Aussitôt après son départ, Indra cessa d'envoyer des pluies sur la terre, et la sécheresse dépeupla le pays. Alors les Coucouras et les Andhacas s'entremirent pour le ramener : il rentra dans Dwâravatî ; et à l'arrivée du prince magnifique qui employait si pieusement ses richesses, le roi du ciel, aux mille yeux, ouvrit le trésor des eaux, et envoya la pluie aux plantes de la terre. Pour sceller sa réconciliation avec Crichna, le prudent Acroûra lui donna en mariage sa sœur, qui était douée de toutes les vertus [9].

Par la vision de l'*yoga* [10], Crichna découvrit que le *Syamantaca* était en la possession d'Acroûra ; il lui dit en pleine assemblée : « Prince digne de tout « mon respect, je vous donne cette pierre précieuse qui est maintenant entre « vos mains. J'ose attendre de votre part tous les égards que j'ai pour vous. « Il y a soixante ans que ma colère éclata plus d'une fois avec trop de vio- « lence : le temps, qui détruit tout, a éteint cette inimitié. » Ainsi parla Crichna dans l'assemblée de tous les Sâtwatas [11] ; alors le sage Acroûra lui

[8] Ce charme, ce talisman porte le nom de कवच *cavatcha*, qui signifie proprement *armure*. C'est ordinairement une prière écrite sur l'écorce de l'arbre qu'on appelle *bhoûrdja*.

[9] Il y a ici quelque erreur, ou le poëte s'est trompé dans la lecture précédente en donnant Soundari au prince Aswa. Il est vrai de dire que les manuscrits, pour cette lecture, n'étaient pas d'accord. Le bengali, avec une syllabe de trop dans le vers, faisait Soundari épouse de Sâmba : c'est le même manuscrit qui lui donne Vesoundharâ pour fille.

[10] Nous avons déjà vu que la dévotion procurait une espèce de seconde vue à celui qui se trouvait, par sa méditation profonde, uni au grand Être : le mot *yoga* signifie *union*.

[11] Nom de famille, qui s'étend à toute la race des Yâdavas. Voyez lect. XXXVI et XXXVII.

remit de sa propre main le *Syamantaca* : le héros satisfait reçut cette pierre pour la lui rendre aussitôt; et le fils de Gândini, après l'avoir prise des mains de Crichna, l'attacha sur sa poitrine et brilla de tout l'éclat du soleil.

L'homme qui, pur et recueilli, écoute cette histoire, obtiendra un jour le bonheur céleste. Sa gloire et sa renommée, ô prince, s'étendront jusqu'au monde de Brahmâ. N'en doute point, je ne te dis ici que la vérité [11].

QUARANTIÈME LECTURE.

DÉSIR DE CONNAITRE LA GRANDE MERVEILLE.

Djanamédjaya [1] dit :

Les Pourânas rapportent la manifestation du tout-puissant Vichnou sous la forme d'un sanglier [2] : elle y est racontée par les sages. C'est une histoire dont je ne connais point les détails. Quels furent les motifs et le but de l'apparition de cet être merveilleux? ses œuvres et ses qualités? sa nature, sa forme, son essence divine, sa grandeur, sa vie enfin et ses actions? Un jour que les Brahmanes, rassemblés pour le sacrifice, se livraient à des disputes de rivalité, Crichna-Dwêpâyana [3] leur raconta les aventures du grand sanglier, et leur dit comment Nârâyana, sous cette forme, éleva sur une de ses défenses la terre plongée dans les eaux de la mer.

[11] Ce paragraphe ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris.

[1] L'intervention de Djanamédjaya dans cette lecture est une faute de goût : car il y parle comme un maître, et non plus comme un disciple qui a besoin de s'instruire. Au reste, son discours est formé de morceaux que l'on retrouvera en différents endroits des lectures subséquentes.

[2] Le mot sanscrit pourrait aussi se traduire par cochon ou pourceau. Sur les monuments égyptiens, le cochon joue un rôle particulier : à la suite des inondations, il aime à se plonger dans le limon; et il est devenu, par cette raison, le symbole de la nature qui renaît à la suite des pluies ou des déluges. Quoi de plus conforme aux idées des mythologues, que de choisir, pour relever la terre submergée, un animal accoutumé à se vautrer dans les eaux immondes et bourbeuses?

[3] Même personnage que Vyâsa, fils de Parâsara et de Satyavatî. C'est lui que l'on regarde comme l'auteur du Mahâbhârata; c'est aussi à lui que l'on attribue les Pourânas.

O saint Brahmane, je désire aussi connaître en détail toutes les œuvres de Hari, revêtu de la forme du sage Crichna et terrassant tous ses ennemis. Reprenant, dès l'origine, l'histoire de ses actions, fais-moi connaître quelles furent ses diverses manifestations, quelle est sa nature, et comment le dieu Vichnou, maître des Souras et vainqueur de ses adversaires, jugea convenable de devenir le fils de Vasoudéva. Quittant le monde des Dévas, habité par les immortels et les âmes vertueuses, il descendit dans ce monde mortel. Comment celui qui est le maître des dieux et des hommes, qui est la majesté souveraine remplissant le ciel et la terre, a-t-il uni sa nature divine à la nature humaine? Celui qui, seul, fait tourner ce disque[1], espoir et salut de la terre, comment est-il venu parmi les hommes manier le disque des combats? Celui qui est le pasteur universel du monde, ce divin Vichnou, comment est-il descendu sur la terre pour s'y faire pasteur? Celui qui, âme de tous les êtres, porte en son sein et enfante les éléments, comment est-il né au sein d'une femme mortelle?

C'est lui qui, cédant aux désirs des dieux, et devenu en trois pas maître des trois mondes[2], établit les trois voies de l'univers, les trois qualités supérieures qui font l'essence de la nature[3]; lui qui, à la fin des âges, dévorant la terre sous la forme de l'eau, produit un monde qui n'est plus qu'une vaste mer où il circule par des routes visibles et invisibles; qui, anciennement, âme des temps antiques[4], sous l'apparence d'un sanglier terrible pour ses ennemis, a soulevé la terre sur le bout d'une de ses défenses; qui, le premier parmi les Souras, n'a jadis vaincu les Asouras que pour donner aux dieux les trois mondes, source inépuisable de biens pour toutes les créatures; qui, devenu moitié homme et moitié lion[5], a mis autrefois à

[1] C'est le mot चक्र *tchacra*, qui signifie *roue* et *disque* et peut désigner ici le soleil, auquel on compare le disque de guerre qui est ordinairement l'arme de Crichna. Dans l'Oupnék'hat, t. II, pag. 97, il y a une comparaison détaillée du monde avec la roue d'un char.

[2] Ce passage fait allusion à l'histoire de Bali, à qui Vichnou, sous la forme d'un Brahmane nain, vint demander qu'on lui donnât autant de terre qu'il en pouvait mesurer en trois pas. Bali le lui accorda, et le nain, grandissant tout à coup, remplit les trois mondes. Voilà pour quelle raison Vichnou fut surnommé *Trivicrama*.

[3] Ce sont le *satwa*, le *radjas* et le *tamas*. Voy. la XVII[e] lect. du Bhagavad-gîtâ. Quant aux trois voies, voyez les lois de Manou, XII[e] lect.

[4] On pourrait traduire aussi : *dans les Pourânas, âme des Pourânas*, पुराणे पुराणात्मा.

[5] C'est l'avatare appelé *Nârasinha*.

mort le puissant Dêtya Hiranyacasipou; qui, placé dans le Pâtâla [9], sous la forme d'un volcan nommé *Ôrva* [10], a desséché l'eau de la mer; lui, que d'âge en âge on a célébré comme un dieu à mille têtes, à mille yeux, à mille dents, à mille pieds; sur l'ombific duquel naquit le lotus, demeure de Brahmâ, quand tous les êtres, animés et inanimés, étaient ensevelis sous les flots de la mer universelle.

C'est lui qui, dans le combat de Târacâ [11], terrassa les Dêtyas, en se présentant sous une forme qui renfermait tous les dieux et se servait de toutes les armes; qui, monté sur Garouda, terrassa le Dêtya Câlanémi, et vainquit Târaca, terrible et grand Asoura; qui, dans le nord, sur les flots de l'Océan de lait, de la mer d'ambroisie, dort au milieu des ténèbres profondes, plongé dans une pieuse méditation [12]; lui, dont Aditi, par la force de sa pénitence, obtint d'être mère [13], heureuse d'enfanter celui qui est la source divine de tous les Souras; lui, qui délivra Sacra [14], pressé par les Dêtyas, en brisant le sein qui le contenait [15]; qui créa, pour être les pieds du monde, les Dêtyas, habitants des eaux [16], fit les Dévas pour être les habitants du ciel, et donna à ceux-ci un roi qui fut Indra.

C'est lui qui inventa les vases sacrés [17], les présents pieux [18], les cérémonies [19], la coupe pour boire le *soma* [20], le mortier [21] pour nettoyer le riz,

[9] Le Pâtâla est l'enfer où habitent les Nâgas ou serpents.

[10] Nous verrons plus tard l'histoire de cet Ôrwa, mais sans y retrouver un avatare de Vichnou.

[11] Combat fameux entre les Dêtyas et les dieux, auquel le poëte fait souvent allusion, et dont la description se trouvera plus loin.

[12] Le terme qui exprime cette idée est *yoga*.

[13] Aditi fut la mère des douze Âdityas, au nombre desquels on met Vichnou.

[14] Nom du dieu Indra.

[15] Je crois que l'on indique ici une légende qui se rapporte à celle qui est racontée à la fin de la IIIe lecture; quoiqu'elles diffèrent l'une de l'autre, je suppose que toutes les deux ont le même objet en vue; il faut y voir un conte allégorique sur l'origine de l'aire des vents.

[16] La terre s'élève au-dessus de la mer, qu'habitent les grands serpents, lesquels servent de base et en quelque sorte de pieds à cette terre.

[17] पात्राणि *pâtrâni*. C'est le mot qui exprime en général les ustensiles nécessaires au sacrifice, comme plats, coupes, cuillers, etc.

[18] Nous avons déjà vu que dans tous les sacrifices on faisait aux Brahmanes des présents, qu'on appelle दक्षिणा *dakchinâ*.

[19] J'ai rendu ainsi le mot दीक्षा *dîkchâ*, qui veut dire en général une cérémonie quelconque, et en particulier certains rites ou certaines prières qui précèdent le sacrifice.

[20] Le *soma* est le jus de l'asclépias; cette coupe se nomme चमस *tchamasa*.

[21] उलूखल *ouloûkhala*, mortier de bois dans lequel on nettoie le riz. Parmi les péni-

le feu domestique et perpétuel [22], les rites funéraires [23], le feu sacré [24], l'emplacement destiné au culte [25], le gazon [26] et la cuiller du sacrifice [27], la victime, le vase appelé *dhrouvâ* [28], et les offrandes supplémentaires [29]; lui qui, par un triple effet de sa sagesse, nous a créés tous deux, nous Dwidjas, pour offrir le *havya* et le *cavya* [30], en même temps qu'il créait les Souras pour recevoir le *havya*, et les Pitris pour profiter du *cavya*; qui enfin, pour le bonheur des êtres, imagina, avec les prières, les poteaux et les anneaux [31] où l'on attache les victimes, les matières qui servent à entretenir le feu, la cuiller sacrée, le *soma*, les ablutions, les objets des sacrifices, les sacrifices mêmes et les différents feux, les sacrificateurs, les assistants [32], les offrandes et les cérémonies les plus efficaces.

C'est lui qui, autrefois, remplissant les fonctions de créateur suprême

---

tents de divers genres, il y en a qu'on nomme *dantoloûkhalicas*, et qui s'astreignent à manger leur riz sans le monder.

[22] Ce feu domestique, appelé गार्हपत्य *gârhapatya*, est transmis de père en fils aux chefs de maison, qui doivent l'entretenir à perpétuité.

[23] Les cérémonies funèbres portent le nom général de *srâddha* : l'expression employée ici est अन्वाहार्य *anwâhârya*. Cette cérémonie consiste en un repas célébré en l'honneur des mânes, le jour de la nouvelle lune.

[24] Ce feu est nommé आहवनीय *âhavanîya*. Il est pris au feu domestique perpétuel, et sert aux sacrifices.

[25] Le mot sanscrit est वेदि *védi*. C'est une place carrée, destinée au sacrifice.

[26] कुश *cousa* (*poa cynosuroides*).

[27] स्रुव *srouva*. C'est une cuiller de bois, avec laquelle on verse dans le feu du sacrifice le beurre clarifié. On dit aussi स्रुच् et स्रुव.

[28] La *dhrouvâ* est un vase qui a la forme de la feuille de figuier indien : il est fait du bois du *flacourtia sapida*. (Voyez Wilson.)

[29] Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice, qui se nomme अवभृथ्य *avabhrithya*.

[30] Le *havya* et le *cavya* sont deux sacrifices, l'un en l'honneur des dieux, l'autre en l'honneur des mânes.

[31] Ces poteaux se nomment यूप *yoûpa* : ils sont faits ordinairement de bambous ou de bois de *tchadira*, tchayar (*mimosa catechu*). On attache, selon quelques auteurs, un anneau de bois à la partie supérieure, ou, suivant d'autres, un anneau de fer à la partie inférieure de ces poteaux, qui sont plantés avec certaines cérémonies, et consacrés par une libation de beurre. Le mot que j'ai rendu par *anneaux* est परिधि *paridhi*. M. Wilson dit que c'est la branche d'arbre à laquelle on attache la victime. La préposition परि m'a paru présenter l'idée de *cercle*, d'*anneau* : je vois là une espèce de hart fixée au poteau sacré.

[32] Cette idée est exprimée par le mot सदस्य *sadasya*, qui s'entend d'un prêtre chargé d'assister l'officiant, et de lui faire remarquer les fautes qu'il peut commettre dans le cours du sacrifice.

en formant la révolution des mondes, divisa le temps en âges successifs, et distingua les Kchanas, les Lavas, les Câchthâs, les Calâs [33], les trois temps, les heures [34], les jours, les mois, les Pakchas [35], les années, les saisons [36] et les Yogas [37] chroniques, voulant que ces diverses mesures fussent multiples du nombre trois [38], fondant les ternaires du temps, de l'espace et de la matière [39], de l'attribut, de la forme et du sujet [40], établissant trois castes [41], trois mondes, trois Vèdes, trois feux, trois temps, trois œuvres, trois résultats de l'action [42], trois qualités, créant enfin, dans son éternelle action, ces trois mondes éternels avec les êtres de toute espèce, et toutes les qualités qui les distinguent.

C'est lui qui se joue dans les merveilles de l'organisation humaine, maître du passé et de l'avenir et souverain du monde, voie suprême des hommes vertueux, fermée aux pécheurs, principe des quatre castes, con-

[33] Un *kchana* est composé de trente *calâs* et forme 4 minutes. Un *lava* est un soixantième de *nimécha* ou clin d'œil ; quelquefois c'est une division de temps plus grande renfermant trente-six *nimèchas* ou deux *câchthâs*, autrement $\frac{1}{4}$ seconde. Une *câchthâ* est un trentième de *calâ* ou dix-huit *nimèchas*. Une *calâ* est trente *câchthâs* ou 8 secondes.

[34] On compte trente heures ou *mouhoûrttas* par jour, de 48 minutes chacune.

[35] Un *pakcha* est une moitié de mois lunaire : il y a le *pakcha* noir et le *pakcha* blanc, suivant les phases de la lune. Voyez lect. VIII.

[36] Les Indiens comptent six saisons.

[37] Ces *yogas* sont au nombre de vingt-sept. Un *yoga* est $\frac{1}{27}$ des 360 degrés de l'écliptique, et sert à mesurer les longitudes du soleil et de la lune. C'est aussi une période astronomique.

[38] Tels sont les mots du texte : प्रमाणं त्रिविधं त्रिषु.

[39] Ainsi ai-je rendu le mot उपचय. J'ai vu ici la double idée d'accumulation et d'agrégation de molécules, ce qui me semble expliqué par le mot *matière*.

[40] Le texte porte : लक्षणं रूपसौष्ठवं. J'ai vu dans सौष्ठवं formé de सुष्ठु, et dérivé de सु et de स्था (*benè stare*), l'idée de la substance supportant la modification de la forme et de l'attribut qui la distingue particulièrement. *Roûpa* signifie aussi *couleur*.

[41] L'auteur, par esprit de système, supprime la quatrième caste, dont les membres en effet ne portaient pas le nom de *douidjas* ou *régénérés*. Tout à l'heure il la rétablira, quand il voudra parler de la division par quatre. Il en est de même des Vèdes, dont le quatrième, l'Atharva, passe pour plus moderne. Quant à ce que l'auteur entend par les trois temps, il nous semble que c'est le passé, le présent et l'avenir. Tel est au moins l'avis de M. Wilson, dans son Dictionnaire, au mot *Tricâladjna*. Voy. cependant dans l'Oupnék'hat, t. I, p. 61, t. II, p. 167, et alibi, une autre explication moins naturelle.

[42] Voyez lois de Manou, lect. XII, sl. 3 et suiv. Le mot अपाय *apâya* (*résultat de l'action*) est peut-être synonyme de गति *gati*.

servateur des quatre holocaustes [43], savant dans les quatre Vèdes, protecteur des quatre ordres de dévots, horizon [44], atmosphère, terre, eau, air et feu, splendeur du soleil et de la lune, précepteur des Yogins; lui, qui dissipe les ténèbres de la nuit, et que l'on célèbre comme étant la suprême lumière, la suprême pénitence, l'être supérieur qui ne voit rien au-dessus de lui, l'âme sublime et universelle, Nârâyana, plus grand que les Vèdes, les cérémonies du culte, les saints devoirs, la voie du salut, la vérité, la pénitence, la délivrance finale [45], enfin, plus grand que ce qui est vraiment grand. C'est lui qui est le divin Âditya et ses frères, et la mort pour les Dètyas, la mort pour le monde à la fin de chaque âge, la mort pour celui même qui a tué le monde; lui, qui est le salut de ceux qui sont le salut du monde [46], l'offrande du sacrificateur, le docteur des hommes savants dans les Vèdes, le principe des principes actifs, Soma [47] pour tout ce qui est sous l'influence de la lune, le feu des objets brûlants, l'intelligence des êtres intelligents, la pénitence des pénitents, la modestie des gens modestes [48], la vigueur des hommes vigoureux, la force des forts, la voie de ceux qui suivent la voie suprême, le créateur des créations diverses, la cause première du monde. C'est lui enfin qui est l'auteur de l'éther, l'air qui est l'âme de l'air, le feu qui est l'âme du feu, les dieux [49] qui sont le souffle de ce même feu, et le vainqueur de Madhou.

[43] Ces quatre holocaustes sont sans doute les quatre sacrifices que les lois de Manou, lect. II, sl. 86, désignent sous le nom de *pâcayadjnas*. Plus bas, les quatre ordres de dévots sont les quatre *âsramas*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

[44] दिगन्तरः *digantarah*. C'est l'espace compris entre les divers points du ciel.

[45] मोक्ष *mokcha*. Voyez XXX^e lect. note 2.

[46] Le texte porte सेतुर्यो लोकसेतुनां. Le mot *sétou* désigne ces chaussées qui séparent les champs, et qui servent, pendant les inondations, pour le passage des voyageurs. Je n'ai pas trouvé d'expression française qui rendît ce mot, dont l'interprétation devient facile si l'on suppose que les hommes sont jetés dans ce monde comme dans une mer, et que les bons, par leurs exemples comme par leurs mérites, sont des espèces de *sétous* ou chaussées, qui servent de communication entre la terre et le ciel. Cette pensée me paraît contenue dans le passage suivant de l'Oupnek'hat, t. I, p. 386: *Et ille âtma pons ad mokcham et liberationem (salutem) est.*

[47] Soma est la lune, qui exerce une grande influence sur l'organisation humaine, comme nous le verrons un peu plus loin.

[48] Voy. Bhagavad-gitâ, lect. v, vers la fin.

[49] Je crois que par ces dieux on entend les sept flammes ou langues (*septem apices*) que l'on donne au feu et que l'on a divinisées.

Le sang vient du fluide élémentaire (*rasa*)[50]; du sang vient la chair; de la chair, la matière séreuse; de la matière séreuse, les os; des os, la moelle; de la moelle, le sperme; du sperme, l'embryon; et cette suite de productions a pour fondement le *rasa*. La première influence est donc l'influence[51] aqueuse, qu'on appelle lunaire (*sômya*); la seconde est celle du feu, qui échauffe l'embryon. Ainsi le sperme est animé par la lune (*soma*); le sang menstruel, par le feu : or, ce feu et cette lune sont également animés par le *rasa*, comme le sperme lui-même. Celui-ci se convertit en flegme, le sang devient bile : le siége du flegme est le cœur; celui de la bile est l'ombilic. Au milieu du corps est placé le cœur, qui est aussi le siége de l'âme; entre l'ombilic et l'estomac est établi le dieu du feu; l'âme est Pradjâpati, le flegme est Soma, la bile est Agni[52]; et c'est ainsi que le monde est fondé sur l'union d'Agni et de Soma[53]. Le fœtus, une fois constitué, s'augmente comme le nuage : l'air s'y introduit et s'y confond avec le souffle suprême. Il forme, nourrit, agrandit les membres de ce corps où il est établi, et il poursuit ses accroissements, se divisant lui-même en cinq espèces d'air qu'on nomme *prâna*, *apâna*, *samâna*, *oudâna* et *vyâna*[54]. Le souffle appelé *prâna* augmente et fortifie le siége principal où réside l'air; l'*apâna*, les organes inférieurs du corps; l'*oudâna*, les organes supérieurs; le *vyâna*, les parties intérieures où, avec le *samâna*, il exerce son action. Les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la lumière, s'unissent ensemble pour former les organes des sens, dont chacun s'accroît des molécules qui lui conviennent. De la terre vient le corps; de l'air, le souffle vital; de l'éther, les parties creuses[55]; de l'eau, les humeurs; de la

[50] Le *rasa* est la qualité particulière à l'eau formée de la lumière. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 78. Voyez aussi le Dictionnaire de M. Wilson, pour ce mot qu'il croit signifier le *chyle*. J'ai traduit ce passage aussi exactement qu'il m'a été possible. Il est curieux de voir comment les Indiens entendaient la physiologie. Je ne défends pas leurs idées, et je ne veux pas non plus les déguiser. Voyez dans l'Oupnék'hat, t. II, p. 235, des détails sur la formation successive du fœtus.

[51] Je rends राशि *râsi* par *influence*.

[52] *Agni* est le nom du dieu du feu, *ignis*.

[53] Le mot qui rend cette idée est अग्निष्टोम *agnichoma*. Voyez la Grammaire de Wilkins, n° 1095.

[54] Voyez à ce sujet l'Oupnék'hat, t. I, p. 19 et 302. Le *prâna* est la respiration, le souffle qui sort des poumons. L'*apâna* a son siége dans les intestins; le *samâna*, dans l'estomac; l'*oudâna*, dans la tête; et le *vyâna*, dans toutes les veines du corps.

[55] J'ai traduit littéralement le mot छिद्र.

lumière, la vivacité perçante de la vue. Enfin arrive l'intelligence, qui dirige les sens, comme le cocher guide ses chevaux, et qui établit la communication entre eux et les objets extérieurs [56].

C'est Vichnou, principe fécondant (*pouroucha*), qui a créé tous ces mondes éternels : comment donc est-il venu, dans ce monde périssable, se revêtir de l'humanité? Saint Brahmane, voilà ce qui m'embarrasse et m'étonne. Comment celui qui est la voie suprême a-t-il pris une forme mortelle? Tu m'as appris la généalogie de ma propre famille : je désire connaître aussi l'histoire de Vichnou et la suite de celle des Vrichnis. Vichnou est pour les Dévas et les Dêtyas la grande merveille. Raconte-moi, ô savant Mouni, le miracle de ses naissances : récit étonnant, source d'une grande félicité, monument de gloire pour le tout-puissant Vichnou, célèbre par sa force et son courage, admirable par ses œuvres immortelles.

QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.

COURTE EXPOSITION DES AVATARES [1] DE VICHNOU.

Vêsampâyana répondit :

La demande que tu me fais est importante : tu veux connaître les actions du dieu qui porte l'arc *Sârnga* [2]. Je me conformerai à ton désir, ô prince, autant qu'il me sera possible, et je vais t'entretenir de la gloire de

[56] Dans ce passage on rencontre le mot ग्राम *grâma*, avec le sens de *collection*, *réunion*, *assemblage*, quoique M. Wilson semble exiger que pour avoir ce sens il soit en composition avec un autre mot. La XLV[e] lecture le reproduit, mais en composition, dans इन्द्रियग्राम et भूतग्राम *indriyagrâma* et *bhoûtagrâma*.

[1] Ce mot, qui signifie *descente*, indique l'apparition d'une divinité sous une forme mortelle. Il s'agit spécialement ici des incarnations de Vichnou, dont les principales sont au nombre de dix. Mais il paraît que les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de ces avatares. Le poëte, dans cette lecture, ne fait aucune mention du Poisson et de la Tortue, regardés par quelques écrivains comme les deux premiers avatares; mais il en cite d'autres sur lesquels il donnera plus tard d'assez longs développements.

[2] *Sârnga* est en général un arc de corne, et en particulier celui du dieu Vichnou.

Vichnou. Tu éprouves le désir de connaître les effets merveilleux de sa puissance. Écoute, je te dirai et sa nature et ses œuvres divines : dieu infini, il a mille yeux, mille bouches, mille pieds, mille bras, mille mains, mille langues ; seigneur généreux et resplendissant, ses mille têtes sont ornées de mille diadèmes : il possède toutes les perfections qui le rendent le premier des êtres. Il est l'ablution, l'offrande, l'holocauste et le sacrificateur, les vases consacrés, les purifications, l'autel [3], les rites préparatoires [4], l'oblation [5], la cuiller, le *soma*, la corbeille, le pilon [6], la victime, la promenade autour du foyer sacré [7], le prêtre instruit dans l'Yadjour [8], le lecteur du Sâma, le Brahmane [9], l'acolyte [10], le temple [11], l'assemblée [12], le poteau, l'aliment du feu, le *cousa*, la louche [13], la coupe, le mortier, la chambre de famille [14], l'emplacement pour la cérémonie, l'officiant et l'auditoire [15], tout objet enfin, petit ou grand, animé ou inanimé, les pénitences [16] ; l'*arghya* [17], le terrain préparé pour le culte [18], le gazon, la prière [19], le feu qui dévore le

[3] C'est le mot वेदि *védi*, que j'ai rendu ici par *autel*.

[4] दीक्षा *dîkchâ*.

[5] चरु *tcharou*.

[6] Le pilon sert à émonder le riz dans le mortier.

[7] दक्षिणायणं *dakchinâyanam*. Nous avons déjà vu que dans les sacrifices, il y avait une cérémonie qui consistait à tourner autour du feu sacré, en laissant toujours ce feu à sa droite.

[8] अध्वर्यु *adhwaryyou*.

[9] विप्र *vipra*.

[10] सदस्य *sadasya*.

[11] सदन *sadana*.

[12] सदस् *sadas*.

[13] C'est la traduction du mot दर्वि *darvi*, qui désigne une espèce de cuiller.

[14] प्राग्वंश *prâgvansa*.

[15] Ce mot est la traduction de चयन *tchayana*, qui m'a fort embarrassé, parce que rien ne m'indiquait le sens de cette expression technique. J'ai vu, dans le Dictionnaire de Wilson, que चय *tchaya*, entre autres significations, voulait dire *assemblage*, *multitude*, *collection*. J'ai pensé que चयन pourrait bien se prêter au sens de *rassemblement*.

[16] प्रायश्चित्त *prâyastchitta*.

[17] L'*arghya* est la même chose que l'*argha*. Voyez lect. XIV, note 21.

[18] स्थण्डिल *sthandila*, terrain uni et carré préparé pour le sacrifice. Nous avons vu ailleurs que cette idée était exprimée par le mot *védi* ; et quelques lignes plus haut, यज्ञभूमि *yadjnabhoûmi* (*champ du sacrifice*) rappelle la même circonstance. Je ne saurais dire s'il existe quelque différence entre ces mots : ce passage d'ailleurs me semble contenir quelques autres répétitions.

[19] मन्त्र *mantra*.

sacrifice, la portion réservée aux assistants, et les dévots qui la mangent. Voilà le portrait que donnent de Vichnou les Brahmanes savants dans les Vèdes; ils disent que le feu et le *soma* forment ses deux bras, que le beurre du sacrifice compose ses rayons, et que c'est un souverain éternel à l'arme toujours haute et menaçante. Il est le roi des Souras; sur sa poitrine est gravé le *Srîvatsa* [20]. Dans sa suprême sagesse, il s'est déjà mille fois manifesté, et sans doute il daignera encore se manifester au monde : c'est ce que nous a révélé le saint patriarche [21].

O grand roi, tu m'as demandé le récit d'une histoire mémorable et divine : tu as désiré savoir pour quelle raison le grand Vichnou, le maître des Dévas, le vainqueur de si puissants ennemis, quittant le séjour des dieux, est né dans la famille de Vasoudéva. Je vais donc te raconter en détail les hauts faits de l'illustre Crichna.

Pour l'avantage des dieux et des mortels et le bien des mondes, celui qui est l'âme de tous les êtres a plusieurs fois revêtu une forme extérieure. Je te dirai quelles furent ces saintes apparitions, et leurs caractères divins, ainsi que les célèbrent les poétiques récits de nos saints livres. D'un cœur pur, d'une âme recueillie, écoute, ô Djanamédjaya, ces histoires antiques et révérées, dont les Vèdes aussi font mention. Voici ce que l'on raconte de Vichnou.

Fils de Bharata, quand l'amour pour les saints devoirs commence à s'affaiblir, pour rallumer le zèle qui s'éteint, le maître du monde naît sur la terre. Sa forme divine, et qui reste toujours dans le ciel, se livre à de rigoureuses austérités. Son autre forme, étendue sur sa couche, tombe dans le sommeil. L'âme supérieure (*Adhyâtma*) s'occupe en elle-même de la destruction et de la reproduction des créatures. Au bout d'un sommeil de mille ans, apparaît, pour accomplir son œuvre, le dieu des dieux, le père du monde. L'aïeul de la création [22], Brahmâ, Capila [23], le souverain dieu [24], les gar-

[20] Le *Srîvatsa* est un signe particulier en forme de rosace que forment les poils bouclés sur la poitrine de Vichnou.

[21] Le texte emploie d'une manière vague le mot *pradjâpati*, sans désigner quel est le personnage dont il est ici question.

[22] पितामह *Pitâmaha*. C'est ordinairement un nom que l'on donne à Brahmâ, ainsi que le mot *Paramechthin*, qui vient un peu plus loin.

[23] *Capila* n'est pas ici le nom du philosophe, fondateur du système *sânkhya*. C'est un avatare de Siva ou de Vichnou, par lequel on désigne un des principes actifs du monde.

[24] परमेष्ठिन् *Paramechthin* (*in primo stans*).

diens de la terre [25], le soleil, la lune, le feu, les Dévas, les Saptarchis, le glorieux Tryambaca [26], l'air, les mers et les montagnes, sont tous renfermés dans son corps, avec le puissant Sanatcoumâra et le grand Manou, divins fondateurs de la race humaine. L'ancien des dieux travaillait ainsi à la reproduction des mondes [27], et brillait comme le feu le plus éclatant. Toute la nature, animée et inanimée, avait péri; les dieux, les Asouras, les hommes, les serpents, les Râkchasas n'existaient plus. S'élevant du milieu de la mer, deux Dânavas, Madhou et Kêtabha, fiers de leur force et de leur courage, demandaient le combat. Ils succombèrent sous les coups de ce dieu puissant, qui daigna les consoler en leur accordant la faveur de revivre un jour.

Celui sur l'ombilic duquel s'éleva un lotus [28], dormait au milieu des flots de la mer. De ce lotus naquirent les dieux, et les divers ordres de Richis. Dans le Pourâna qui célèbre la gloire de ce dieu, cette manifestation porte le nom de *Pôchcara* [29].

Vient ensuite l'apparition de Vichnou, le premier des Souras, sous la forme d'un sanglier, être mystique qui a pour face l'écriture sainte, pour pieds les Vèdes, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour bras les sacrifices mêmes, pour bouche le bûcher sacré, pour langue le feu, pour soies le *darbha* [30], pour tête la science divine; il est habile dans les exercices de la pénitence; le jour et la nuit sont ses deux yeux; les Védângas sont sa

[25] Le nom sanscrit est *locapâla* : on entend par ce mot les dieux ou génies chargés spécialement de garder les différents points du ciel et les diverses parties de la création.

[26] Nom du dieu Siva, que nous avons déjà vu.

[27] Ce passage, qui m'a paru interpolé, renferme un mot qu'il m'a été impossible de rendre littéralement : c'est le mot पुराणि *pourâni*, qui signifie *ville*. Je ne conçois pas que Vichnou, dans la position où le place le poète, puisse fonder des villes. J'avais essayé de faire rapporter cette idée à Manou : mais la difficulté était toujours la même. J'avais pensé ensuite que ce mot signifiait *collection, classe d'êtres*. J'ai mieux aimé le regarder, dans ce passage, comme synonyme de *loca* (*monde*), c'est-à-dire, *réceptacle, habitation* des diverses créatures. C'est dans ce sens que, par métaphore, *poura* signifie *calice* d'une fleur, et *corps*. Le Bhagavad-gîtâ appelle le corps humain *la ville aux neuf portes*.

[28] Il s'agit ici de Vichnou, sur l'ombilic duquel s'éleva le lotus mystique d'où sortit Brahmâ; fiction qui a donné lieu à plusieurs épithètes par lesquelles ces deux divinités sont désignées.

[29] Un des noms du lotus (*nymphæa nelumbo*), est *pouchcara*. Voyez le tome VIII des Recherches asiatiques; Wilford y donne une carte indienne qui représente la terre sous la forme d'une fleur de lotus.

[30] Le mot *darbha* est synonyme de *cousa*, le gazon sacré.

parure, le beurre est son nez, la cuiller son boutoir, les airs du Sâma son grognement : grand, terrible, vénérable, il est la loi et la vérité même ; les saintes pratiques [31] sont sa démarche et son pas ; les œuvres de pénitence ses ongles, les victimes [32] ses genoux, l'holocauste son pénis ; les plantes employées dans les sacrifices sont les autres organes de la génération ; le souffle des instruments est son âme, les prières sont ses reins, le *soma* son sang, le *védi* [33] ses épaules : il a pour odeur celle du beurre clarifié ; sa force est celle du *havya* et du *cavya* [34] ; le *prâgvansa* [35] est son corps, lumineux et orné de mille cérémonies ; les donations pieuses forment son cœur ; occupé des exercices de l'*yoga*, il est le grand sacrifice personnifié : la lecture des Vèdes est l'opiat qui embellit ses lèvres [36] ; les tourbillons du feu l'entourent comme un vêtement ; les vers des livres sacrés [37] sont une jonchée que foulent ses pas, et les mystérieux Oupanichats [38] forment ses aliments ordinaires. Il s'élance avec la majesté du dieu qui occupe le sommet du Mérou et qui s'avance accompagné de son épouse Tchhâyâ [39]. La terre, entourée de mers,

[31] Ce passage m'a embarrassé ; il contient cet hémistiche : क्रमविक्रमसत्क्रियः *cramavicramasatcriyah*. Je trouve dans Wilson que *crama* est un précepte divin, ou une pratique prescrite par les Vèdes. M. Colebrooke nous avertit que *crama* est une des petites divisions des Vèdes. Mais cette expression signifie aussi *force*, *pouvoir*, ainsi que *vicrama*. Il m'a semblé que ces deux mots devaient avoir entre eux un rapport et non une opposition de signification ; que par conséquent je ne pouvais pas traduire *le pouvoir des cramas* ; que je devais aussi rejeter un sens éloigné, tel que *force* et *pouvoir*, et prendre le sens propre qui indique *marche* et *mouvement*.

[32] C'est le mot पशु *pasou* (*pecus*) que j'ai rendu par *victime*. Il désigne en général un être vivant, et en particulier une chèvre. Ce mot signifie aussi *sacrifice*, *offrande*.

[33] Le *védi*, comme nous l'avons déjà dit, est le terrain sur lequel on sacrifie. Voyez note 18, et lect. XXXIII, note 5.

[34] Nous avons dit, p. 179, que le *havya* est le sacrifice en l'honneur des dieux, et le *cavya* le sacrifice en l'honneur des mânes.

[35] Le *prâgvansa* (voyez note 14) est une pièce située vis-à-vis de la salle qui contient les ustensiles du sacrifice ; c'est là que s'assemblent la famille et les amis de la personne par qui le sacrifice est offert.

[36] Cet opiat porte le nom de *routchaca*, et plus communément de *rotchanâ* ou *gorotchanâ*. C'est une substance jaune et brillante, préparée avec l'urine de la vache ou avec des matières que cet animal a vomies. Elle sert à marquer sur le front des dévots les signes de secte, appelés *tilacas*. On l'emploie aussi dans la peinture, la teinture et la médecine.

[37] छन्दस् *tchhandas*.

[38] Ce sont des traités sur la théologie des Vèdes ; quelques-uns de ces traités, traduits en persan, ont été reproduits en latin par Anquetil Duperron, et forment l'ouvrage connu sous le nom d'*Oupnek'hat*.

[39] Voyez la lecture IX[e].

avec ses montagnes et ses forêts, ne présentait plus que l'apparence d'un immense Océan, et elle était plongée dans les vastes flots. Le dieu qui a mille têtes, le maître de la nature, pour le bien des mondes, prit cette forme de sanglier du sacrifice, forme puissante et miraculeuse : sur une de ses défenses, il souleva la terre submergée sous l'eau de la mer. Telle est l'apparition que l'on appelle l'apparition du sanglier (*Vârâha*).

Voici maintenant celle où il se montra sous la forme d'un homme-lion, et donna la mort à Hiranyacasipou. Ce fut dans l'âge appelé *Crita* : cet ennemi des dieux, ce héros Dêtya, fier de sa force, se livra à une rigoureuse pénitence pendant onze mille cinq cents ans [40], s'abstenant de boire de l'eau, restant avec constance silencieux et immobile dans la même place. Par sa mortification, son abstinence et son application aux saintes études, par sa pénitence et ses austérités, il gagna la faveur du divin Swayambhou, du grand Brahmâ, qui lui apparut sur un char aussi brillant que le soleil et traîné par des cygnes [41], entouré des Âdityas, des Vasous, des Sâdhyas, des vents et des autres dieux, des Roudras, des Viswâs, des Yakchas, des Râkchasas, des Kinnaras [42], des points principaux de l'horizon et des points intermédiaires [43], des fleuves, des mers, des constellations, des heures, des oiseaux, des poissons, des Dévarchis, riches de leur pénitence, des Siddhas, des Saptarchis, des saints Râdjarchis, des Gandharvas et des Apsarâs. Le maître des êtres animés et inanimés, le sage Brahmâ, environné de tous les Souras, dit au Dêtya : « Je suis satisfait de ta dévotion et de ta ferveur. Je « viens t'en féliciter : demande-moi un don, je promets d'accomplir ton « vœu. »

« Je demande, répondit Hiranyacasipou, que les dieux, les Asouras, les « Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les hommes et les Pisâtchas ne puis- « sent me donner la mort. O père du monde, je demande que les Richis

[40] Comme j'ai averti que la méthode indienne pour compter les années me paraissait incertaine, je donne ici le vers qui contient le nombre que j'ai adopté :

दशवर्षसहस्राणि शतानि दश पञ्च च

$10{,}000 + 100 \times 10 + 100 \times 5 = 11{,}500.$

[41] L'oiseau consacré à Brahmâ est appelé en sanscrit *hansa* (*anser*).

[42] Les Kinnaras étaient des demi-dieux, que l'on représentait avec une tête de cheval. Ils étaient attachés au service de Couvéra, comme musiciens.

[43] Outre les dix points cardinaux reconnus chez les Indiens et dont on faisait des divinités, sous le nom de *Disas*, il y avait encore des points intermédiaires appelés *vidisas*, et d'autres nommés *pradisas* et *apadisas*.

« puissants par leur pénitence, ne puissent dans leur colère me nuire par « leurs imprécations. Tel est le don que je choisis. Qu'invulnérable à toute « espèce d'arme, je ne puisse mourir ni par le coup d'une pierre ou d'un « arbre, ni par l'effet du sec ou de l'humide, ni d'aucune autre manière; « que je ne succombe que sous la puissance de celui qui de sa main seule « me terrassera au milieu de mes serviteurs, de mes soldats et des animaux « qui me servent de monture; que je sois aussi le soleil, la lune, l'air, le « feu, l'eau, le firmament, les constellations, les dix points cardinaux, la « colère, le désir, Varouna, les Vasous, Yama, le dieu dispensateur des « richesses, roi des Yakchas et des Kimpourouchas [44]. »

Ainsi parla le Dêtya au divin Swayambhou, qui lui répondit en riant : « Mon ami, je t'accorde tous ces dons merveilleux : tu jouiras, sans aucun « doute, de l'objet de tes désirs. » Il dit, et disparut dans les airs pour retourner dans sa brillante demeure qu'habite la troupe des Brahmarchis. En apprenant quel privilége venait d'être accordé à Hiranyacasipou par le dieu qui est sorti du sein de l'onde [45], les dieux avec Indra à leur tête, et les serpents, les Gandharvas et les Mounis, vinrent remontrer à Brahmâ le danger d'une pareille concession. « Grand Dieu, lui dirent-ils, fort de ce « privilége, l'Asoura nous donnera la mort. Ayez pitié de nous, et trouvez « le moyen de le détruire lui-même. » Le divin Swayambhou, père et souverain de tous les êtres, fondateur des *havyas* et des *cavyas* [46], esprit invisible et matière organisée, maître éternel, en entendant ce discours des dieux, prononcé dans l'intérêt du monde, leur répondit : « O dieux, il doit « jouir du fruit de sa pénitence; mais à la fin, le divin Vichnou lui don- « nera la mort. » A ces mots du dieu né du sein d'un lotus, tous les Souras retournèrent avec joie dans leurs demeures.

Cependant le Dêtya Hiranyacasipou, orgueilleux du privilége qu'il avait obtenu, tyrannisait tous les êtres. Il allait, jusque dans leurs ermitages, tourmenter les saints Mounis, occupés d'œuvres pieuses et de mortifications, et ne connaissant d'autre plaisir que celui que donnent le devoir et la vérité. Vainqueur des Dévas habitants des trois mondes, et souverain de

[44] Ce mot est synonyme de *Kinnara*. Voyez la note 42.

[45] Cette idée rappelle le moment de la création où Brahmâ, dans l'œuf d'or, apparut sur la mer universelle.

[46] Voyez la note 34.

ce triple empire, le puissant Asoura avait établi son séjour dans le ciel. Sa grandeur l'avait comme enivré : il n'admettait plus aux sacrifices que les Dêtyas, et en avait exclu tous les dieux. C'est alors que les Âdityas, les Roudras, les Viswas, les Vasous, demandèrent la protection du dieu des dieux, puissant et sauveur, de Vichnou, maître des sacrifices, seigneur adoré par le monde, de Nârâyana qui est le passé, le présent et l'avenir.

« Maître des dieux, lui dirent-ils, secourez-nous aujourd'hui contre Hi-« ranyacasipou. Vous êtes notre dieu, notre protecteur, notre conseil ; vous « êtes pour nous bien au-dessus de Brahmâ et de tous les Souras. O vous, « dont l'œil ressemble à la feuille du lotus, vous qui pouvez détruire les « armées de vos ennemis, sauvez-nous aujourd'hui des fureurs de la race « de Diti. » Vichnou leur répondit : « Dieux immortels, soyez sans crainte ; « croyez-en ma parole, avant peu vous rentrerez au ciel. Ce Dêtya, en-« touré de sa cour et fier d'un privilége usurpé, ce roi des Dânavas, qu'au-« cun immortel ne peut mettre à mort, ne saura me résister. »

Ainsi parle le grand Hari, et il quitte les dieux pour se rendre au conseil d'Hiranyacasipou. Il prend cette forme que l'on appelle *Nârasinha ;* la moitié de son corps est d'un homme, l'autre moitié d'un lion. Il est brillant, fort, retentissant et rapide comme le nuage orageux. Il frappe ses deux mains l'une contre l'autre, et d'une seule il va saisir et tuer le Dêtya vigoureux et superbe, comparable au tigre pour la force, et protégé par la foule de ses orgueilleux compagnons. Tel fut l'homme-lion : Vichnou apparut aussi sous la forme d'un nain pour le malheur des Dêtyas.

Le puissant Bali faisait un sacrifice : le puissant Vichnou, en trois pas, renversa ces grands Asouras, qu'il semblait que rien ne pouvait renverser. Là se trouvaient assemblés Vipratchitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras [47], le courageux Hayagrîva, le rapide Kétoumân [48], Ougra, le grand Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa [49], Aswapati, Prahrâda, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Sambara, Ahara, Sarabha [50], Salabha, Coupatha, Copana, Cratha, Vrihatkîrtti, Mahâdjihwa, Sancoucarna, Mahâswana, Dîrghadjihwa, Arcanayana, Mri-

[47] Ce nom est répété deux fois dans cette liste.

[48] Même observation.

[49] Le manuscrit de M. Tod l'appelle *Sâkha.*

[50] Le même manuscrit de M. Tod porte ici *Sarala.*

doutchâpa [51], Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhahantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlakéya, Vritra, Crodha, Virotchana, Garichtha, Varichtha [52], Pralamba, Naraca, Indratâpana, Vâtâpin, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Khasoûma, Câlavadana, Carâla, Côsica, Sara, Ecâkcha, Tchandrabâhou, Samhâra, et Bhidouraswana [53]. Leurs mains sont armées des instruments qui tuent cent hommes [54], de disques, de massues, de machines qui lancent les pierres, de traits [55], de mortiers [56] garnis de dards, de haches, de nœuds coulants [57], de larges marteaux, de pilons, de quartiers de rocher et de tridents. L'extérieur de ces guerriers, terribles et impétueux, est aussi varié que leurs armes. A voir leurs têtes, on les prendrait pour des têtes de tortues, de coqs, de corbeaux, de hiboux, d'ânes, de chameaux, de porcs, de poissons, de chakals, de rats, de grenouilles, de loups, de chats, de lièvres, de crocodiles, de béliers, de vaches, de chèvres, de brebis, de buffles, d'alligators, de hérissons, de hérons, de *sarabhas* [58], de rhinocéros et de paons. Ils sont couverts de peaux d'éléphants ou d'antilopes noires, ou bien d'écorces d'arbres. Ces Asouras sont magnifiquement ornés de turbans, de diadèmes, de pendants d'oreille, d'aigrettes, de panaches, de colliers. Tel est le costume varié de ces Dêtyas, parés aussi de mille et mille guirlandes. Ils saisissent leurs armes qui semblent lancer des flammes. Ils environnent Hrichîkesa; mais celui-ci marche, et de ses pieds, de ses mains, il renverse les Dêtyas. Sa forme devient terrible, et du premier pas, il est

[51] Le même manuscrit donne *Mridouvâkya*.

[52] Ce manuscrit, au lieu de ce personnage, met *Tchacrahasta*.

[53] Je me suis permis ici une correction, ne pouvant me résoudre à adopter *Mridouraswana*, qui ne me paraissait pas un mot sanscrit.

[54] Le nom de cette arme est शतघ्नी *sataghnî*. On a voulu la faire passer pour une espèce d'arme à feu, connue des anciens Indiens; mais il paraîtrait que c'était une pierre garnie de piquants de fer.

[55] Mes trois manuscrits appellent cette arme भिण्डिपाल *bhindipâla*. M. Wilson donne भिन्दपाल *bhindapâla*. Il dit que c'est une petite flèche lancée à la main, ou par le moyen d'un tube.

[56] Je ne sais pas trop quelle espèce d'arme peut être un mortier. Je suppose que cette arme ressemble à la description que l'on donne de la *sataghnî*. Voyez note 54.

[57] पाश *pâsa*.

[58] Le *sarabha* est un animal fabuleux, qui habite les Montagnes de neige et à qui l'on donne huit jambes. Le manuscrit dévanâgari de Paris, au lieu de *sarabha*, porte *garouda*, qui est le nom d'un oiseau fabuleux, compagnon de Vichnou.

maître de la terre : la lune et le soleil sont à la hauteur de sa poitrine. Du second pas il s'empare du ciel, et ces astres sont à son ombilic. Il va plus haut, et ils ne lui viennent plus qu'au genou. Tel est le récit des saints Brahmanes [59]. Maître de la terre et vainqueur des Asouras, le tout-puissant Vichnou rendit le ciel à Indra. C'est ainsi que les sages, instruits dans les Vèdes, racontent à la gloire de Vichnou l'apparition du nain, qu'ils appellent *Vâmana*.

Ce dieu, âme de tous les êtres, se montra encore sous le nom de *Dattâtréya* [60], modèle de patience et de miséricorde. Les dieux n'existaient plus; les cérémonies et les sacrifices avaient cessé; les obligations des quatre castes étaient confondues; l'amour du devoir était affaibli; le vice croissait en force; la vérité avait perdu son influence; l'injustice régnait avec audace, les êtres dépérissaient, et toute distinction entre les familles était méconnue. C'est le sage Dattâtréya qui rétablit les sacrifices, les cérémonies, les Vèdes; lui, qui arrêta la confusion des castes. C'est lui aussi qui donna au roi des Hêhayas, au prudent Ardjouna [61], fils de Critavîrya, un heureux privilége. « Je t'accorde, lui dit-il, que tes deux bras s'augmentent « au nombre de mille. Tu régneras sur toute la terre, vainqueur de tes en- « nemis, et fidèle à toutes les règles du devoir. »

Grand roi, après t'avoir parlé de cette noble et brillante manifestation de Vichnou, je te raconterai son apparition comme fils de Djamadagni, quand il vint sous le nom de *Râma*, prince et guerrier, donner la mort sur le champ de bataille à cet Ardjouna, fort de ses mille bras. En vain celui-ci, élevé sur son char, menaçait en grondant comme la nuée chargée d'orages : le petit-fils de Bhrigou le terrassa, le frappa à plusieurs reprises, lui et sa famille, et lui coupa ses mille bras avec sa hache [62] brillante comme le feu.

[59] C'est cette aventure qui a fait donner à Vichnou le surnom de *Trivicrama* (*le dieu aux trois pas*). Le mot *trivicrama* est aussi employé pour désigner la personne qui possède les trois degrés de la science magique, appelés *âcrama*, *pracrama* et *vicrama*.

[60] Ce mot signifie *Datta, fils d'Atri*. La légende raconte que la Trimoûrtti indienne s'incarna dans le sein d'Anousoûyâ, femme d'Atri : Soma fut l'avatare de Brahmâ; Datta, l'avatare de Vichnou; et Dourvâsas, l'avatare de Siva. Wilford veut que Datta soit le Thoth égyptien.

[61] Voyez la lecture XXXIII[e].

[62] Cette hache s'appelle *parasou* : de là vient que ce Râma (car il y a trois Râmas) est nommé *Parasourâma* (*le Râma à la hache*). Cette légende a cela de singulier, que Vichnou vient, sous le nom de *Râma*, défaire ce qu'il a fait sous le personnage de Datta. Pour la naissance de Pârasourâma, voyez la XXVII[e] lecture.

La terre, couronnée des monts Mérou et Mandara, fut dix-sept fois couverte du sang des Kchatriyas, qu'il massacra par milliers. Quand il eut détruit cette race guerrière, consacrant ses victoires par la pénitence, pour effacer la trace de tous ses péchés, il célébra le sacrifice du cheval. C'est dans ce sacrifice magnifique, que, satisfait de Casyapa, fils de Marîtchi, il lui donna la terre en présent. Vaillant guerrier, sage et glorieux vainqueur, il profita de cette circonstance solennelle pour distribuer à ses compagnons d'armes des armures, des chevaux, des chars, de l'or, des vaches et des éléphants. Aujourd'hui retiré sur le mont Mahendra [63], et livré, pour la félicité des mondes, aux ferveurs de la pénitence, il brille d'un éclat tout divin. C'est ainsi que le sage Vichnou, chef des Souras, le dieu marqué du signe *Srîvatsa*, se manifesta comme fils de Djamadagni.

Dans le 24e *youga* [64], celui dont l'œil ressemble à la feuille du lotus, naquit comme fils de Dasaratha et disciple de Viswâmitra. Pareil à un soleil resplendissant, il apparut dans le monde sous le nom d'un guerrier puissant, de Râma, partagé en une quadruple forme [65]. Il vint, plein de gloire et de majesté, terminer les souffrances du monde, confondre les Râkchasas, et ranimer l'amour du devoir. Ce prince mortel fut une incarnation du souverain des êtres.

D'abord il reçut du sage Viswâmitra des armes que les Souras eux-mêmes devaient redouter, et destinées à la mort de leurs ennemis. Orgueilleux de leur force, Mâritcha et Soubâhou troublaient les sacrifices des pieux Mounis. Le vaillant Râma les attaqua et leur donna la mort. Pendant les cérémonies du sacrifice du grand Djanaca, il rompit en se jouant l'arc de Siva.

[63] Le Mahendra est une chaîne de montagnes que l'on regarde comme la partie septentrionale des Gates.

[64] Le mot *youga* présente une idée trop vague pour que je puisse expliquer ce chiffre 24. Il y a quatre *yougas;* mais ils sont subdivisés en un certain nombre de parties qu'on nomme *bhâgas*. *Youga* serait-il ici un mot synonyme de cette dernière expression? Dans ce cas, l'auteur désignerait la 24e partie de l'âge Trétâ, vers la fin duquel naquit ce second Râma, que l'on appelle *Râmatchandra*. Voyez pag. 84.

[65] Ce passage est obscur : il dit que *le maître aux grands bras se fit quadruple*, कृत्वात्मानं महाबाहुश्चतुर्धा प्रभुरीश्वरः. J'avais d'abord pensé que l'auteur faisait ici allusion aux quatre bras avec lesquels on représente Vichnou. J'ai soupçonné ensuite qu'il voulait dire que Vichnou était venu animer à la fois Râma et ses trois frères. Cette dernière explication, que j'ai adoptée, ne me satisfait pourtant pas. Les mêmes expressions se retrouvent ailleurs : voyez la LXXVIIIe lecture.

Durant quatorze ans, ce petit-fils de Raghou, fidèle observateur de toutes les lois, séjourna dans la forêt, et s'y soumit aux rigueurs de la pénitence : son frère Lakchmana n'avait point voulu le quitter; et là, heureux du bonheur de tous les êtres, Râma avait encore pour compagne celle que les hommes ont appelée *la belle Sitâ*, et qui n'était autre que Lakchmî, descendue sur la terre avec son divin époux. Habitant du séjour des mortels, il y accomplit l'œuvre des dieux.

Poursuivant les traces du ravisseur de Sîtâ, ce héros donna la mort à deux Râkchasas terribles et puissants, Virodha et Cabandha, qui se trouvaient sous le coup d'une imprécation des Gandharvas. Il perça leurs corps de ses traits aussi brillants que les rayons du feu et du soleil, de ses traits dont la tête était ornée d'un or éblouissant, et dont la force égalait celle de la foudre d'Indra.

Il combattit et tua Bâlin, roi des singes, et fit sacrer à sa place Sougrîva dont il avait embrassé la cause.

Le roi des Râkchasas, Râvana, avait obtenu la faveur de pouvoir braver tous les coups des Dévas, des Asouras, des Yakchas et des Râkchasas leurs alliés. Entouré d'une troupe innombrable, pareil à un nuage noir et menaçant [66], ce monarque, puissant et cruel, se rendait redoutable aux trois mondes. Fier d'un privilége qui le protégeait contre les Souras, terrible et semblable au tigre pour la force du corps, cet impie furieux, cet invincible fils de Poulastya, vint, malgré son courage, sa grande taille, ses clameurs retentissantes et l'armée qui l'environnait, tomber sous la main de Râma, maître divin de tous les êtres, et entraîna dans sa ruine son frère, ses enfants, ses amis et tous ses guerriers.

Un Dânava superbe, fils de Madhou et nommé *Lavana*, avait aussi reçu un privilége dont il abusait pour répandre au loin la terreur. Ce grand Asoura fut tué par Râma dans le bois de Madhou (Madhouvana).

Râma, le plus instruit des hommes dans la science du devoir, aprés avoir accompli toutes ces œuvres, offrit sans obstacle dix sacrifices sanglants [67]

[66] Je n'ai pas rendu un mot qui se présente quelquefois, et qui signifie *masse d'onguent noir*, नीलाञ्जनचय. L'*andjana* est un onguent dont on se sert dans l'Orient pour noircir les sourcils.

[67] Le texte sanscrit porte जारूथ *djâroutha*, qui signifie *charnel* : les autres sacrifices n'étaient que des offrandes de fleurs et de fruits présentés aux dieux, ou du beurre jeté dans le feu.

de cheval. Sous le règne de Râma, on n'entendit aucune mauvaise parole, le vent ne transmit aucune indigne rumeur [68]; on respectait les propriétés; les veuves ne se livraient point aux plaisirs, et elles n'avaient point perdu, en perdant leurs époux, toute espèce de protection. Sous le règne de Râma, tout le monde aima la vertu; les mortels n'avaient à redouter ni l'eau ni le vent, et les vieillards ne se voyaient point obligés de célébrer les funérailles des enfants. Les Kchatriyas étaient soumis aux Brahmanes, les Vêsyas aux Kchatriyas, et les Soûdras aux trois autres castes. Le mari ne négligeait point sa femme; la femme respectait son mari. Les hommes pratiquaient la vertu, et la terre n'était point irritée. Râma, souverain des mortels, se montrait aussi leur protecteur. La vie humaine durait alors mille ans; et les hommes, pères de mille enfants, ne connaissaient point les maladies. Sous le règne de Râma, les dieux, les Richis et les hommes habitaient ensemble sur la terre. Tels sont les récits que font sur ce grand et sage monarque les hommes qui connaissent nos antiques annales, et qui savent la vérité sur son histoire. Ce prince avait le corps noirci par le soleil [69], les yeux rouges, le visage enflammé, les bras longs [70], les épaules d'un lion; il possédait les formes et la beauté de la jeunesse et l'éloquence la plus variée. Il régna sur Ayodhyâ pendant onze mille ans [71]. Durant tout ce temps, on ne cessa d'entendre le son religieux du Rig, de l'Yadjour et du Sâma, ou le son guerrier de la corde de l'arc : c'étaient des libéralités, des sacrifices continuels. Ami de la vérité, orné de mille vertus, Râma, fils de Dasaratha, brilla, comme le soleil et la lune, de son propre éclat. Après avoir fait des centaines de sacrifices accompagnés des plus riches présents, cet illustre petit-fils de Raghou, ce noble descendant d'Ikchwâcou, fameux

[68] J'ai pensé que le mot मारुत *mârouta* (*ventus*) devait être pris ici dans un sens figuré: j'ai cru cependant, en traduisant ce passage, pouvoir réunir les deux sens, नाकुलमारुतो ववौ.

[69] श्याम *syâma*.

[70] Le texte dit que ses bras descendaient jusqu'à ses genoux.

[71] Quant à ce nombre, voici le vers du texte : दश वर्षसहस्राणि दश वर्षशतानि च. 10,000 + 10 × 100 = 11,000. En prenant ces années pour des jours, on trouve que le règne de Râma aurait été de 30 ans. Bailly dit dans son Astronomie, tom. I, p. 154 : « On peut « soupçonner que dans les deux premiers âges « on a compté par des jours : ce que l'on a fait « par continuation dans les âges suivants. » Et dans le même tome, pag. 97 : « 360 années « d'homme forment une année divine. »

par la mort de Râvana et la destruction de son armée, quitta Ayodhyâ pour monter au ciel.

Une autre manifestation de Vichnou eut lieu à l'époque de la catastrophe [72] de Mathourâ : ce dieu vint, pour l'avantage du monde entier, combattre et tuer Sâlwa, Mênda, Dwivida [73], Cansa, Arichta, Vrichabha [74], Kési, la prostituée Poûtanâ, l'éléphant Couvalayâpîda, Tchânoûra et Mouchtica, tous Dêtyas revêtus d'une forme mortelle. Il coupa les mille bras de l'enchanteur Bâna; il donna la mort sur un champ de bataille à Naraca et au puissant Câlayavana : il dépouilla les rois de leurs richesses et de leurs pierres précieuses, et frappa tous les princes que l'on regardait sur la terre comme invincibles.

La neuvième manifestation de Vichnou arriva dans la 28ᵉ section du Dwâpara [75] : il naquit alors sous le nom de *Védavyâsa*, disciple de Carna. Védavyâsa divisa les Vèdes en quatre parties; ce fut d'un fils de Satyavati sa mère que sortit la famille de Bharata.

Telles sont les manifestations passées du grand Vichnou né autrefois pour le bien du monde : on parle aussi de manifestations futures. C'est encore pour l'intérêt de tous les êtres que, dans sa dixième manifestation, il viendra sous la forme de Calkin, surnommé *Vichnouyasas*, Brahmane sorti de Sambalagrâma [76], et disciple d'Yâdjnavalkya [77]. Réunissant tous ceux qui devront participer à sa mission, il s'établira avec sa suite dans le pays situé entre le Gange et l'Yamounâ, et les temps se trouvant alors accomplis, il n'y aura plus sur la terre que des gens armés; les rois seront tués, les peuples resteront sans lois et sans protecteurs. Les hommes se massacreront dans les batailles, se volant mutuellement, accablés de maux et sans

[72] C'est ainsi que j'ai rendu कल्प *calpa*. Ce mot semble indiquer que le temps pendant lequel a fleuri la ville de Mathourâ, forme une ère, une époque.

[73] Au lieu de *Dwivida*, qui est un personnage de l'histoire de Râmatchandra, le manuscrit dévanâgari de Paris porte le mot द्विविध *dwividha*, qui signifie *double*, et qui, appliqué à Cansa, rappellerait que ce personnage est un Asoura incarné.

[74] Autrement dit *le taureau*.

[75] Voyez la XVIIIᵉ lecture, note 13.

[76] J'ignore si par ces mots j'ai bien rendu शम्बलग्रामको द्विजः. Le mot *sambalagrâma* décomposé signifie *bourg de prostituées*.

[77] Yâdjnavalkya est un fameux législateur, auteur supposé d'un code très-célèbre; on dit aussi qu'il enseigna le premier la partie de l'Yadjour-Véda appelée *blanche*, que le soleil lui révéla en lui apparaissant sous la forme d'un cheval. Les traditions mythologiques le font vivre à la cour du roi Djanaca, et par conséquent du temps du deuxième Râma, qui est Râmatchandra.

pitié pour les maux des autres. Ils arriveront par cette suite de calamités à l'époque du crépuscule (*Sandhyâ*) du Cali-youga, où tous les êtres cesseront d'exister. A cet âge succédera celui que l'on appelle *Crita*, âge de vertu et de perfection.

Ces manifestations divines que nous venons de citer, et beaucoup d'autres encore où différents dieux viennent aussi jouer un rôle, sont rapportées dans les Pourânas, par les maîtres de la science sacrée, pour exalter la gloire du souverain maître des mondes. En écoutant ces antiques histoires, consignées dans les Vèdes et les saintes écritures, les dieux éprouvent un vif sentiment d'admiration et les Pitris se livrent à des transports de joie. Quant au mortel qui, dans la posture du respect et de l'adoration [78], entend le récit de ces métamorphoses merveilleuses, il est délivré de tous ses péchés, et il obtient pour longtemps, par la faveur de Vichnou, la fortune, les richesses et les plaisirs.

QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

COMBAT MERVEILLEUX DE TARACA [1]; PROMESSE DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

O roi, je te dirai comment Vichnou, dans le Crita-youga, fut Vichnou et Hari; comment il est Vècountha [2] parmi les dieux et Crichna parmi les hommes; comment ici-bas il est Iswara [3], voie secrète et impénétrable de toutes les œuvres passées et futures.

Celui qui est à la fois l'être simple et matériel [4], est aussi Nârâyana,

[78] Cette posture est celle du *critândjali*. Voyez lecture v, pag. 29.

[1] *Târacâ* signifie *étoile*. Cette lecture et les suivantes renferment plusieurs fictions allégoriques ayant rapport à l'astronomie, ou du moins à la météorologie, et dans lesquelles les poëtes puisent souvent des allusions.

[2] Nom patronymique formé du nom de Vicounthâ, femme de Soubhra et mère d'un avatare de Vichnou. On donne de ce mot d'autres étymologies moins positives.

[3] Voyez lecture I, pag. 5. Ce mot signifie ordinairement *seigneur*.

[4] Cette épithète mérite d'attirer l'attention du lecteur, parce qu'elle est composée d'un mot remarquable, qui rappelle un symbole

dieu des dieux, âme de l'infini, source intarissable de créations. Ce Nârâyana, dans le Crita-youga, fut Hari : il fut même aussi Brahmâ, Indra, Soma, Dharma, Soucra et Vrihaspati. C'est lui encore qui devint fils d'Aditi[5], et qui prit naissance dans la famille des Yâdavas. Comme fils d'Aditi, il porta le nom de *Vichnou*, et se trouva frère d'Indra et plus jeune que lui. Il naquit en cette qualité pour venger les Souras et donner la mort à leurs irréconciliables ennemis les Dêtyas, les Dânavas et les Râkchasas.

Esprit vivifiant de la nature, il a créé Brahmâ; celui-ci fut le premier mâle, et pour la formation du monde, donna naissance aux Pradjâpatis[6], lesquels, devenus chefs de sept races dont Brahmâ est le premier auteur, ont par là étendu et perpétué l'œuvre éternelle du créateur.

Oui, Vichnou mérite les louanges du monde; et je veux te faire le récit de ses œuvres miraculeuses.

Le Crita-youga venait de s'ouvrir, et Vritra[7] avait déjà été tué, lorsque commença dans les trois mondes le combat de Târacâ. Les terribles Dânavas, transportés d'une ardeur guerrière, terrassaient les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents et les Râkchasas. Abattus, le front baissé, n'ayant plus dans leurs mains que les tronçons de leurs armes brisées, ceux-ci vinrent trouver le grand Nârâyana dont ils implorèrent le secours et la protection. Cependant des nuages, semblables à un noir charbon, couvraient le soleil, la lune, les étoiles et le ciel entier; on les voyait déchirés par les éclairs, et ils s'annonçaient par un long et affreux murmure. S'attaquant mutuellement avec violence, les sept ordres de Marouts[8] ébranlaient tout de leur souffle. La pluie rougie par la foudre, les coups de tonnerre, le feu, le vent, formaient un horrible concert dont résonnait le ciel enflammé par des météores effrayants. Mille feux traversaient l'air en forme de comètes : les chars des dieux[9], détournés de leur route, s'égaraient çà et là.

fameux, व्यक्तलिङ्गः *vyaktalingah*. Le mot *linga* exprime ici la qualité extérieure et sensible que revêt l'Esprit universel.

[5] Voyez la IIIe lecture, pag. 25.

[6] Voyez la première lecture, pag. 6.

[7] Dêtya qui fut tué par Indra, lequel porte différents surnoms tirés de cette circonstance.

[8] Le texte porte simplement *les sept Marouts*. Je suppose que l'auteur veut désigner la première division septénaire de la rose des vents chez les Indiens. Voy. lect. III, pag. 25.

[9] Le mot qui exprime cette idée est विमान *vimâna*. Ces chars, qui transportent les dieux à travers les airs, se meuvent, dit-on, d'eux-mê-

Le monde craignit la catastrophe qui doit arriver à la fin des quatre âges : telle était l'apparence épouvantable de ces phénomènes menaçants. Les ténèbres avaient tout enveloppé : une profonde obscurité voilait les dix régions célestes. Le jour, comme entouré d'un vêtement noir, ressemblait à la nuit : et dans cette horrible confusion on eût dit que le soleil n'existait plus.

De ses deux bras, le puissant Hari déchirant cet amas d'épaisses vapeurs, montra sa forme divine et noire [10], pareille à une masse impénétrable de nuages qui composeraient son corps. Cette forme s'étend comme une vaste montagne aux flancs éclairés d'une sombre lumière. Le teint du dieu est d'un pourpre foncé, et son vêtement d'un jaune brillant : sa parure étincelle d'un or pur. Tel paraîtra le feu qui doit tout consumer à la fin des âges. Ses huit membres [11] sont larges et robustes, ses cheveux ornés d'un diadème, ses armes éblouissantes d'or. Il brille des rayons du soleil et de la lune, et s'élève comme une colline orgueilleuse; portant dans ses mains son irréprochable *Nandaca* [12], et dans son carquois ses flèches pareilles à des serpents; armé en même temps de la lance, du tonnerre, du soc [13], de la conque [14], du disque et de la massue; dieu puissant qui est le *Vichnousêla* [15] (roc de Vichnou), la

mes, avec une espèce d'intelligence qui obéit aux désirs de ceux qui les montent.

[10] कृष्ण *crichna*, que j'ai traduit par le mot *noir*, indique aussi la couleur bleu foncé, laquelle en effet convient à Hari, qui est le ciel personnifié : voilà pourquoi le même Hari reçut le nom de *Crichna*, lorsqu'il descendit sur la terre pour naître de Vasoudéva.

[11] C'est-à-dire les avant-bras et les bras, les jambes et les cuisses.

[12] On appelle ainsi le cimeterre de Vichnou. Dans les poëmes sanscrits, les armes des héros ont des noms propres qui les distinguent.

[13] Nous avons déjà vu que le soc et le pilisque étaient deux espèces d'armes employées dans les combats.

[14] On représente ordinairement les guerriers indiens avec une conque marine qui leur sert de trompe.

[15] Je ne sais s'il faut donner aux mots *Vichnousêla* et *Srîvrikcha* un sens propre ou un sens figuré. Je doute qu'il soit ici question de cette pierre de Vichnou, appelée *sâlagrâma*, objet d'une haute vénération chez les Indiens, et de l'arbre consacré aussi à ce dieu, qu'on appelle *toulasî* (*ocymum sanctum*.) Au reste, voici l'histoire de cette pierre et de cet arbre. Les légendes rapportent qu'une femme, nommée *Toulasî*, après une longue pénitence, demanda à Vichnou de devenir son épouse. Lakchmî, qui l'avait entendue, la changea en plante. Alors Vichnou promit à Toulasî qu'il prendrait la forme du *sâlagrâma* et resterait sans cesse avec elle. En effet, les dévots conservent le *sâlagrâma* entre deux feuilles de *toulasî*. Or, le *sâlagrâma* est une pierre ou plutôt un coquillage qu'on trouve dans la Gandakî, et au sein duquel on prétend que Vichnou a séjourné. Le

source de toute constance, le *Srîvrikcha* (arbre de Srî ou de la félicité), le possesseur de l'arc *Sârnga*. Le char qui le porte est attelé de chevaux verts [16]; Gârouda lui sert de bannière [17]; le soleil et la lune sont les roues, le Mandara l'essieu [18], et le Mérou le timon de ce char entouré de rayons incomparables, que l'œil ne peut soutenir. Les astres y brillent comme des fleurs dont un peintre l'aurait orné; les planètes et les constellations forment une espèce de guirlande qui l'environne. Monté sur ce char merveilleux, le dieu apparaît dans l'air aux Souras vaincus par les Dêtyas : sa présence calme leurs terreurs. Tous, dans une posture respectueuse, implorent leur sauveur; Indra s'avance à leur tête, et leur bouche a prononcé le mot qui témoigne de leur amour et présage la victoire [19]. Vichnou, en entendant leurs voix, se sent touché d'une tendre compassion. Il pense au moyen de détruire les Dânavas dans un grand combat. Au milieu des airs, le maître souverain de la nature fait aux dieux cette promesse : « Rassurez-vous, ô Marouts! que le « salut soit avec vous, ne craignez rien. Je saurai vaincre les Dânavas, et je « vous rendrai les trois mondes. »

Heureux de l'assurance que leur donne Vichnou, source de toute vérité, les dieux sont remplis de joie, comme s'ils venaient d'acquérir l'eau d'im-

docte Wilson, dans son Dictionnaire, dit que le *srîvrikcha* est le figuier sacré (*ficus religiosa*).

[16] Je traduis ainsi le mot हरि *hari* : on donne au soleil sept chevaux de cette couleur.

[17] Garouda est un demi-dieu, qui a la tête et les ailes d'un oiseau. Il sert de monture à Vichnou. Il combattit un jour contre ce dieu au sujet de l'*amrita* qu'il avait dérobé, et vaincu par son adversaire, obtint de lui d'avoir une place plus élevée que la sienne. De là vient que, quand Vichnou monte sur son char, Garouda se place au-dessus en forme de bannière flottante.

[18] Le lecteur verra probablement comme moi dans ce passage une allégorie cosmogonique. Le Mérou, que les poëtes indiens prennent ordinairement pour le pôle terrestre, me semble ici figurer la longitude; et par conséquent le Mandara, qui, en qualité d'essieu, forme avec le timon un angle droit, ne peut représenter que la latitude. En partant de cette supposition, on expliquerait aisément la fameuse fable du barattement de la mer, dans lequel le Mandara, servant de bâton, est tourné par le serpent Sécha, qui est la figure de l'écliptique. Cette fable, où l'on a vu l'histoire déguisée du déluge universel, ne me semble qu'une description allégorique du phénomène annuel de l'inondation de l'Inde, commençant en juin et finissant en octobre. Le mot que j'ai traduit par *essieu* est अक्ष *akcha*, que M. Wilson donne seulement comme signifiant une *partie du char*. Peut-être aussi me suis-je laissé trop séduire par la ressemblance d'*akcha* avec *axis*. Ce mot a pourtant cette signification d'*essieu* dans le 291ᵉ sloca de la lecture VIIIᵉ des lois de Manou.

[19] Le mot *victoire* est un cri d'acclamation ordinaire chez les Indiens.

mortalité. Les ténèbres disparaissent, les nuages se fondent, les vents soufflent paisiblement, et les dix régions célestes recouvrent leur tranquillité. Les astres reprennent leur clarté, et font autour de la lune leur révolution respectueuse [20]. Les rayons lumineux rendent un pareil hommage au soleil. Les planètes retrouvent leur cours, et les océans rentrent dans leur lit. Les trois voies célestes [21] brillent de nouveau de tout leur éclat. Les fleuves roulent leurs ondes paisibles, et le tumulte des mers s'apaise. Les hommes, dont les sens sont rassurés, respirent tranquillement. Les Maharchis, exempts d'inquiétude, lisent les Vèdes sans se troubler, et dans les sacrifices le feu consume heureusement l'offrande pieuse. Fidèle à suivre la règle du devoir, chacun, dans le monde, se livre à la joie en entendant la promesse que vient de faire Vichnou d'exterminer l'ennemi commun.

QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana continua :

En apprenant la menace de Vichnou, les Dêtyas et les Dânavas résolurent de se préparer au combat et de faire l'épreuve de leurs forces. Maya [1], avide de gloire, monte sur son char brillant et divin, qui le porte à travers les plaines de l'air, et dont la force est supérieure à tout. Ce char est d'or, long de douze cents coudées [2], porté sur quatre roues, hérissé, dans son

[20] C'est-à-dire *ils font le pradakchina*, cérémonie qui consiste, comme nous l'avons dit, à tourner à droite autour de l'objet que l'on veut honorer.

[21] Le lecteur pensera peut-être avec moi que ces trois voies sont le méridien, l'équateur et l'écliptique. Voyez, pour trois autres voies différentes de celles-là, l'Oupnék'hat, tom. II, pag. 98. Voyez encore la XII^e lecture des lois de Manou, sl. 3, qui désigne aussi trois voies, l'une supérieure, l'autre inférieure, et la troisième intermédiaire ou terrestre.

[1] Maya est l'ingénieur des Dêtyas. C'est lui qui construit leurs palais; il a dans ses attributions tous les objets d'art, et il exécute ses ouvrages avec un talent qui tient de la magie.

[2] Le mot sanscrit qui exprime cette mesure est नल्व *nalwa*. Un *nalwa* équivaut à 400 coudées.

immense largeur, de toute espèce d'armes, garni de tous les côtés de bruyantes clochettes, recouvert de peaux de tigre, et orné d'or et de pierreries : partout l'œil y rencontre de nombreuses figures de loups et d'oiseaux. L'essieu et le fond[3] de ce char sont d'une solidité remarquable : aussi haut qu'une montagne, il résonne comme mille nuages ou comme la mer en courroux. Il contient un carquois rempli de traits divins, des massues et des haches; des drapeaux, des bannières le couvrent en flottant à une grande hauteur; à voir les filets d'or qui le décorent, son timon et ses roues[4] de même métal, on dirait le palais du soleil dans toute sa splendeur. On le prendrait à sa masse, à sa couleur, pour le roi des éléphants, ou pour un nuage, ou pour la vaste crinière d'un lion. Mille ours le traînent, et Maya, qui le monte, ressemble au soleil s'élevant sur le mont Mérou.

Quant au char de Târa, long d'une lieue[5], surmonté d'une bannière où brille la figure d'un corbeau, et dont les huit roues sont de fer ainsi que le timon, c'est une masse toute noire, qui ressemble à un monceau de rochers. Il luit de la clarté sombre d'un charbon qui brûle, et résonne d'un bruit sourd, comme le nuage. Il est percé de larges meurtrières rondes[6] garnies d'un grillage de fer, et armées de haches d'armes, de tridents, de traits, de flèches, de nœuds coulants, de dards barbelés, de massues, de leviers et de cognées, dont l'horrible éclat effraye au loin les regards. Attelé de mille ânes vigoureux, ce char s'élève au milieu des bataillons ennemis comme un autre Mandara.

Virotchana, animé par la colère et brandissant sa massue, se distinguait au front de l'armée, et ressemblait à un volcan qui brûle par son sommet. Le Dânava Hayagrîva fait avancer au combat un char attelé de mille chevaux, et menace d'exterminer ses ennemis. Allongeant ses mille bras armés d'un grand arc, Varâha à la tête des combattants, paraît comme une haute montagne. Kchara, dans sa colère orgueilleuse, verse des pleurs; ses dents, ses lèvres, sa bouche tremblent; il attend avec impatience le signal de l'attaque. Arichta est monté sur un char traîné par douze chevaux, et ce

[3] C'est-à-dire, l'endroit où se place le guerrier, उपस्थान *oupasthâna*.

[4] Ainsi ai-je rendu le mot मण्डल *mandala*.

[5] Ou d'un *crosa* (क्रोश), mesure itinéraire qu'on peut évaluer à 2 milles ¼.

[6] गवाक्ष *gavâkcha*, littéralement *œil de bœuf*.

vaillant chef parcourt les rangs des Dânavas. Swéta, fils de Vipratchitti, remarquable par la blancheur de sa parure, et placé sur le devant de l'armée, ressemble à une roche blanche. Arichta [1], le plus cher des enfants de Bali, a pour armes des arbres ou des quartiers de rochers, et se tient à la tête des bataillons, prêt à combattre, et pareil à une montagne. Kisora, plein d'orgueil, brille au milieu des Dânavas comme le soleil à son lever. Lamba, orné d'un vêtement traînant, rappelle à la vue le nuage suspendu dans les airs : il traverse les rangs des Dêtyas, et brille comme le soleil entouré d'une couronne de frimas. Le terrible [2] Swarbhânou est redoutable dans le combat par ses mâchoires : ses dents, ses lèvres, ses yeux, voilà ses armes, et il se tient, en riant grossièrement, à la tête des Dânavas.

Parmi ceux-ci, les uns sont portés sur des chevaux ou sur des éléphants; les autres sur des lions, des léopards, des sangliers, des ours; quelques-uns sur des ânes et des chameaux, d'autres sur un nuage. Plusieurs s'avancent montés sur des oiseaux de toute espèce, ou soutenus par les vents. Un grand nombre sont à pied, horribles à voir et difformes pour la plupart : les uns n'ont qu'un pied [3], et cependant, comme ceux qui en ont deux, ils sautent dans l'impatience du combat, criant et frappant leurs mains l'une contre l'autre. Mais les chefs surtout se faisaient remarquer par leurs clameurs qui ressemblaient aux rugissements des superbes léopards. Agitant leurs arcs et leurs massues de bois ou de fer, ils balançaient leurs bras tout armés, et provoquaient les dieux. Ils élevaient, en se jouant, leurs dards, leurs nœuds coulants, leurs massues, leurs leviers, leurs traits, leurs instruments qui tuent cent hommes, et leurs masses au tranchant affilé. Avec leurs poignards, leurs tridents, leurs massues de bois, leurs masses de fer, leurs disques brillants, les nobles Dêtyas faisaient une espèce d'épreuve de leurs forces menaçantes, et ils appelaient le combat, comme s'il eût dû leur apporter la victoire.

[1] Dans les noms de ces trois derniers personnages, il me semble qu'il y a un peu de confusion.

[2] Le texte porte *grande planète*, महाग्रहः. On confond ce personnage de Swarbhânou avec Râhou, qui est le nœud ascendant personnifié par les Indiens, et complétant avec Kétou, lequel est le nœud descendant, le nombre de leurs neuf *grahas* ou planètes. Râhou, dit-on, dévore la lune et le soleil au moment des éclipses, et la description ici donnée de Swarbhânou semble se rapporter à cette circonstance.

[3] Il y a bien dans le texte एकपादाः : *écapâdâh* (*unipedes*).

Telle était cette armée de Dânavas, fière de sa force et de ses ressources ; elle s'agitait vis-à-vis des Dévas, tumultueuse comme une armée de nuages : étonnant assemblage, où des milliers de Dêtyas viennent se heurter, et dans lequel l'œil ébloui trouve la confusion de tous les éléments, de l'air, du feu, de l'eau, des nuages et des rochers. Avant le combat leur ardeur est déjà si grande qu'on la prendrait pour cette ivresse qui suit la victoire.

QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : ARMEMENT DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

Je viens de te dépeindre, ô roi, l'armée des Dêtyas ; maintenant je vais te donner la description de celle des Souras, commandée par Vichnou. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, et les deux vaillants Aswins, accompagnés de leur suite, se placent à leur rang de bataille. A leur tête se présente Indra[1], le prince des Souras, le gardien du monde, le roi aux mille yeux, monté sur son éléphant divin[2]. A la gauche de ce dieu est son char, aussi rapide que le vol de l'oiseau, porté sur des roues magnifiques, et orné d'un foudre d'or ; il passe, accompagné d'une foule innombrable de dieux, de Gandharvas et d'Yakchas, célébré par la voix des prêtres fervents et des Maharchis, et environné de nuages orageux, sillonnés par l'éclair, gonflés par le tonnerre et pareils à des montagnes volantes. Le dieu quitte ce char pour monter sur son éléphant, quand il parcourt les rangs de son armée. Partout, dans le ciel, à la suite d'Indra, des Brahmanes, placés devant un brasier, chantent des airs sacrés, et font les offrandes de beurre et de riz, au son d'une musique divine. Partout des troupes d'Apsarâs dansent en sa présence. Au-dessus de ce char, attelé de mille chevaux aussi prompts que la pensée, et conduit

[1] Le mot du texte est *Pourouhoûta*, qui signifie *fort honoré*.

[2] Cet éléphant s'appelle *Êrâvata*. Il est sorti de la mer lorsque les dieux l'ont baratée.

par le fils de Matali, flotte l'étendard royal. En apercevant cette masse brillante, on croit voir le Mérou tout enveloppé de la splendeur du soleil.

Aux premiers rangs de l'armée des Souras apparaît Yama [3], élevant sa terrible verge et sa massue qu'accompagne la mort : par ses cris il épouvante les Dètyas.

Au milieu des Dévas se montre Varouna [4], entouré des quatre Océans, et de serpents qui le caressent de leurs langues. Dieu des eaux, il en a la forme : il porte des bracelets formés de coquillages, de coraux et de perles : il tient dans sa main un nœud qui serre l'ennemi et donne la mort : ses chevaux, pareils pour la couleur aux rayons de la lune, soufflent l'eau avec violence et se livrent à mille ébats joyeux. Le dieu est couvert d'un vêtement jaune, et orné de pierres précieuses du noir le plus brillant; des colliers de perles descendent jusqu'au bas de sa poitrine. Il attend le moment du combat avec la fureur de la mer dont le vent vient de fendre la vague.

Couvéra brille à la tête des Yakchas, des Râkchasas et des Gouhyacas [5]; ce dieu, roi des rois, maître des richesses, dispensateur de la fortune, est paré de pierres du plus beau jais, et entouré de la troupe des Trésors [6], Sankha, Padma et les autres, qui obéissent à ses ordres. Ordinairement il se fait porter sur les épaules des hommes [7]; mais dans un jour de bataille,

[3] Yama est le dieu qui juge les morts; il est en même temps le régent du midi. Cette verge qu'il porte se nomme *danda*, et sert de marque distinctive au magistrat chargé de la justice : voilà pourquoi Yama a reçu le nom de *Dharma*. On le confond quelquefois avec le Temps ou Câla et la Mort.

[4] Varouna est le dieu de la mer et le régent de l'ouest. En voyant que les Indiens avaient pris pour présider à l'occident le dieu de la mer, j'ai pensé quelquefois qu'il ne fallait pas rapporter l'origine de cette idée mythologique à l'Inde, mais à un pays plus septentrional, par exemple aux contrées bornées à l'ouest par la mer d'Aral ou par la mer Caspienne.

[5] Les Gouhyacas, comme on le voit, sont des demi-dieux de la suite de Couvéra, dieu des richesses, et les gardiens de ses trésors. Leur nom dérive d'une racine qui signifie *garder, cacher*.

[6] Les Trésors (निधि *nidhi*) sont personnifiés dans la mythologie indienne, et forment une partie du cortége de Couvéra. On les représente avec une corbeille qui renferme des substances diverses, mais dont la nature n'est pas bien déterminée. Les poëtes en comptent neuf, savoir : *Padma*, *Mahâpadma*, *Sankha*, *Macara*, *Catchtchapa*, *Moucounda*, *Nanda*, *Nîla* et *Kharba*.

[7] Les auteurs indiens donnent à Couvéra l'épithète de नरवाहन, qui signifie *porté sur un homme*. Je ne sais si cette épithète fait allusion à une légende particulière. J'ai pensé qu'appliquée au dieu des richesses, elle était caractéristique, et indiquait l'habitude des gens riches et voluptueux de se faire porter en palanquin.

c'est sur un char, sur le char *Pouchpaca*[8] qu'il apparait plein de majesté et d'ardeur. Ami de Siva, on le prendrait pour Siva lui-même.

L'aile de l'orient est commandée par Indra; celle du midi par Yama, roi des Pitris; celle de l'occident par Varouna, et celle du nord par Couvéra. Ces quatre régents du monde, aux quatre postes confiés à leur zèle et à leur courage, combattent sous les ordres du souverain des dieux, appuyés par leurs quatre autres collègues[9].

Parmi les dieux s'avance Soûrya (le soleil), l'âme des douze mois, le père du jour, illuminant le monde de ses mille rayons. Son char aérien est traîné par sept chevaux; riche, éblouissant de lumière, il a pour roues la porte orientale et la porte occidentale du ciel; il tourne autour du Mérou[10], échauffant l'univers de ses ardeurs inépuisables.

Soma (la lune), aux rayons glacés[11], brille sur un char attelé de chevaux blancs, baignant le monde de ses splendeurs humides et gelées. Ce dieu, chef des Brahmanes, accompagné de la troupe des constellations, portant sur son corps les taches de l'ombre d'un lièvre[12], ennemi mortel des ténèbres de la nuit, ce prince des astres, maître et dispensateur des fluides[13], conservateur des planètes, dépositaire de l'ambroisie, premier partage[14] des hommes, fluide élémentaire et glacé, apparaît aux yeux des Dânavas, ayant le froid pour arme.

Celui qui, âme de tous les êtres, dans l'homme se divise en cinq parties, qui va parcourant en maître les sept étages[15] des trois mondes, qui excite

[8] Ce char se meut de lui-même au gré de celui qui le monte.

[9] Nous avons déjà vu que les Indiens reconnaissaient dix points cardinaux : en retranchant le zénith et le nadir, il en reste huit à l'horizon. Les quatre régents que le poëte ne nomme pas sont Vâyou, Agni, Îsa et Nèrrita.

[10] Le mont Mérou est considéré comme placé au centre des sept continents, et le soleil paraît exécuter autour de lui sa révolution.

[11] On ne doit pas s'étonner que passant de la chaleur excessive des jours à la fraîcheur des nuits, l'Indien s'exagère l'influence de la lune, dont les rayons lui semblent tenir de la nature de la glace. Il suppose qu'une pierre particulière (peut-être le cristal), appelée *tchandracânta*, est formée des rayons congelés de la lune.

[12] Les taches de la lune passent chez les Indiens pour être des lièvres; de là l'épithète de *sasin* qu'on donne à cet astre.

[13] Principalement des fluides du corps humain, que l'on désigne par le mot *rasa*. Voyez la XI.e lecture, pag. 182.

[14] Les Pitris, ou âmes des hommes, vont d'abord dans la lune, et s'y nourrissent de l'ambroisie dont elle est le réservoir : voilà vraisemblablement pour quelle raison on appelle Soma *le premier partage des hommes*.

[15] J'ai ainsi rendu le mot सप्तस्कन्ध *sap-*

et anime le feu [16], source suprême de la nature, qui dans la voix humaine se produit par les sept tons de la gamme [17], qui est le premier entre les éléments, et qu'on surnomme *l'incorporel*, qui, léger dans sa course, a l'éther pour voie et le son [18] pour essence, Vâyou enfin, qui donne la vie à tout ce qui existe, se lève aveo toute sa force, et de son souffle trouble les Dêtyas : il les prend en face comme de revers, et amène avec lui les nuages.

Les Marouts, les Dêvas, les Gandharvas et les Vidyâdharas [19] se jouaient avec leurs brillantes épées qui ressemblaient à des serpents déchaînés. Les princes des dragons célestes, tels que les flèches des Souras, lançaient, dans leur colère, un poison brûlant, et couraient par les airs la gueule ouverte. Les montagnes et les rochers [20], avec leurs pointes aiguës et leurs arbres aux cent branches, se rangeaient du côté des dieux pour abattre la puissance des Dânavas.

Cependant le divin Hrichîkésa, sur l'ombilic duquel s'éleva le grand lotus, qui en trois pas a parcouru les trois mondes, qui à la fin des âges brille sous la forme du feu aux noires empreintes [21], le maître de l'univers qui a eu la mer pour berceau, le vainqueur de Madhou, honoré par les sacrifices et qui dévore l'holocauste, qui est à la fois la terre, l'eau et le ciel,

tascandha. J'ai pensé que par ce mot, qui littéralement signifie *sept épaules*, l'auteur désignait les sept mondes ou *locas*, lesquels existent dans ces autres mondes qui sont au nombre de trois. Voyez à ce sujet le Dictionnaire de M. Wilson, au mot लोक *loca*.

[16] Sans doute l'auteur fait allusion à l'instrument qui sert à souffler le feu; l'expression qu'il emploie est अग्नेर्यन्तृ *agneryantri*. Je sais que l'on pourrait aussi bien l'interpréter par *celui qui arrête et comprime le feu*. J'aime mieux y voir *celui qui agit sur le feu par le moyen d'une machine*.

[17] L'échelle musicale porte le nom de *swaragrâma*. Les Indiens font des notes de la gamme autant de nymphes. Voyez à ce sujet les Recherches asiatiques, tom. III, pag. 64, et tom. IX, pag. 446.

[18] Le son est la propriété particulière de l'éther; de l'éther naquit le vent, qui a deux propriétés, le tact et le son; la lumière, formée du vent, a trois propriétés, la forme, le tact et le son, etc.; chaque élément possédant ainsi toutes les qualités de ceux qui le précèdent. Voyez le Bhâgavata-pourâna, liv. II.

[19] Nom d'une classe de demi-dieux, qui vivent au milieu des airs, avec le pouvoir de rester invisibles. Le mot *vidyâ* s'entend d'une espèce de boulette magique qui, placée dans la bouche d'une personne, lui donne la puissance de s'élever dans le ciel.

[20] Autrefois les montagnes avaient des ailes et se transportaient par les airs de place en place. Ce fut Indra qui, avec sa foudre, leur brûla ces ailes.

[21] कृष्णावर्त्मा *crichnavartmâ*. On donne au feu cette épithète, parce qu'il est obscurci de fumée, ou parce qu'il noircit tout sur sa route.

l'âme de la nature, l'être bon, magnanime et généreux, qui donne la paix à ses amis, la mort à ses ennemis, matrice et semence du monde, précepteur des hommes, Vichnou, au milieu de l'armée des immortels, tient dans sa main droite son disque victorieux, brillant comme le disque du soleil armé de tous ses rayons; de sa main gauche il brandit sa large et terrible massue, qui porte le trépas dans les rangs de ses ennemis. Dans ses autres mains[22], le maître divin et glorieux, qui a pour étendard l'oiseau destructeur des serpents[23], agite son arc ou d'autres armes éblouissantes de lumière.

Hari, au moment du combat, est monté sur cet oiseau, frère aîné d'Arouna[24] et fils de Casyapa, ornement des airs qu'il parcourt avec orgueil et puissance. Garouda porte, comme collier[25], un des rois des serpents ses ennemis. Il enleva jadis l'astre qui est le réservoir de l'ambroisie[26], et il garde encore la trace de la foudre d'Indra irrité contre le ravisseur, auquel Vichnou seul put reprendre sa proie. Sa hauteur égale celle du Mandara, et sa force a cent fois paru dans les disputes des Dévas et des Asouras. Une aigrette surmonte sa tête, ceinte d'un diadème et ornée de pendants d'oreilles magnifiques. Son plumage varié brille comme une montagne féconde en minéraux divers. Ses serres et son bec sont aigus : un duvet blanc comme les rayons de la lune couvre sa gorge parée du trophée conquis sur les serpents, lequel est pour lui la plus brillante des pierres précieuses. Quand il s'amuse à déployer dans le ciel ses ailes peintes de riches couleurs, on dirait deux nuages, pareils à ceux que, vers la fin des temps[27], sillonne l'arc

[22] Vichnou a ordinairement quatre bras.

[23] Ces mots désignent Garouda, appelé aussi *Souparna*, espèce de vautour qui est, par sa nature, l'ennemi naturel de la race des serpents. La mythologie dit que Vinatâ, mère de Garouda, et Cadrou, mère des serpents, toutes deux femmes de Casyapa, avaient eu ensemble une dispute, dont le résultat avait été de diviser à jamais leurs enfants.

[24] Arouna est le conducteur du char du soleil. Il joue dans la mythologie indienne le personnage de l'Aurore.

[25] Garouda voulut se marier : les serpents, déjà assez malheureux, se récrièrent. Il en fit un grand carnage. Un seul échappa, et tombant aux [illegible] Garouda, il lui demanda grâce. Celui-ci le prit, et l'attacha pour trophée autour de son col.

[26] Vinatâ, mère de Garouda, étant devenue, à la suite d'une gageure, l'esclave de Cadrou, mère des serpents, ceux-ci, pour prix de sa délivrance, demandèrent à Garouda l'*amrita* dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra l'attaqua et fut vaincu. Vichnou eut de la peine à triompher de lui, et pour honorer son courage lui accorda l'immortalité, et l'honneur de lui servir de monture et de drapeau.

[27] C'est-à-dire vers la fin de l'année, dans la saison des pluies : nouvel exemple du rapport

d'Indra. Son grand corps est un étendard resplendissant, où se déploient les trois couleurs, le noir, le rouge et le jaune.

Vichnou lui-même, assis sur l'oiseau Souparna, entraîne à sa suite les divers ordres de dieux et les sages Mounis. Leurs voix saintes, accoutumées à la prière, célèbrent à l'envi celui qui porte la massue, celui qu'embrasse le fils de Visravas [28], qui précède le fils de Vivaswân [29], qu'entoure le roi des ondes, qui brille de l'éclat du prince des dieux, qu'embellissent les rayons de la lune, emporté par l'ardeur du combat, retentissant comme l'air, brûlant comme le feu, celui enfin qui est à la fois le pénétrant, le vainqueur, le patient et le resplendissant [30].

Cependant les deux puissantes armées engagent le combat; les chefs ont donné le signal. En l'entendant : « Victoire soit aux Dévas! » a dit d'un côté Angiras. Ousanas a dit de l'autre : « Victoire soit aux Dêtyas! »

QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : NAISSANCE DU FEU ORVA.

Vêsampâyana dit :

Les dieux paraissaient animés de l'ardeur de leur chef, de ce Vichnou qui est la divinité, la vertu elle-même. Suivis de leurs troupes et remplis d'espoir, ils attaquent rapidement les Dânavas. Les deux armées se pressent en tumulte, et cherchent à s'entamer mutuellement : chaque parti aspire à la victoire. Dressant leurs armes menaçantes, ils se précipitent les uns sur les autres, comme des montagnes qui viendraient heurter d'autres

établi entre la période annuelle et la période du grand Calpa.

[28] C'est-à-dire Couvéra, fils de Visravas, et surnommé pour cette raison *Vêsravana*. *Sravas* et *sravana* sont deux mots synonymes.

[29] Ce fils de *Vivaswân*, nom qui désigne le soleil, n'est autre qu'Yama, régent du midi.

[30] Ce passage renferme un rapprochement puéril de mots ayant la même terminaison. Voici le vers : विष्णोर्जिष्णोः सहिष्णोश्च भ्राजिष्णोस्त्रसा वृतं.

montagnes. Dans ce combat des dieux et des Asouras, c'était une chose étonnante à voir que la piété aux prises avec l'impiété, la sagesse avec l'orgueil. Les chars sont lancés, et les montures des combattants poussées avec vigueur. Des bras armés de glaives ou de massues s'allongent de tous côtés dans le ciel; les arcs frémissants décochent au loin les flèches : horrible mêlée de dieux et de Dânavas, qui répand la terreur dans le monde et ressemble à la destruction générale de la fin des âges.

Mais enfin les Dânavas, avec leurs masses de fer et leurs quartiers de rochers, accablent les soldats d'Indra. Forts et victorieux, ils les pressent et les terrassent sous leurs coups. Les dieux sont abattus et consternés. Une grêle de traits jette la confusion dans leurs rangs; leurs têtes fléchissent sous les masses de fer, leurs poitrines s'ouvrent déchirées par les traits, et de leurs blessures jaillissent des torrents de sang. Ils se trouvent saisis par les nœuds coulants de leurs ennemis, et privés de tout moyen de résistance. Les Dânavas emploient aussi contre eux l'art de la magie. L'armée des Souras se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'agir; elle reste immobile, sans respiration, comme enchaînée, et incapable de tenir ses armes. Mais Indra, d'un coup de tonnerre, brise ces liens et ces traits magiques : en même temps il pénètre au milieu de cette armée terrible de Dêtyas, et les frappe de traits [1] dont la nature est telle qu'ils couvrent le champ de bataille d'une obscurité profonde. Au sein de cet effrayant brouillard, créé par Indra, les dieux et les Asouras ne peuvent se reconnaître. Ceux-ci, arrêtés par ces ténèbres magiques, font de vains efforts pour résister aux formes mystérieuses qui viennent les assaillir au milieu de l'ombre. Découragés, éperdus, enveloppés de cette noire obscurité, les Dânavas tombent, comme les montagnes quand elles perdirent leurs ailes. Leur foule se trouve confondue, submergée dans ce noir océan de ténèbres, composé de sombres nuages.

Pour détruire cette arme magique de l'obscurité, le chef des Dânavas, avec le feu d'Órva, fit une autre arme magique et incendiaire, brûlant comme la flamme qui doit consumer les mondes à la fin des siècles. Cette arme dévora les ténèbres; et en même temps des Dêtyas, sous la forme de soleils, apparurent au milieu du combat, et les dieux attaqués avec l'élément d'Órva, furent brûlés et recherchèrent le voisinage protecteur de Soma, de

[1] तामसी माया *tâmasî mâyâ* (*tenebrosa magia*).

ce dieu aux rayons glacés. Privés de toutes leurs forces, ils demandèrent le secours de celui qui porte le tonnerre. Dans cette cruelle extrémité, Indra fit appeler Varouna, qui lui tint le discours suivant [1].

Varouna dit :

O roi du ciel, un fils de Brahmarchi, nommé *Ourva*, se livra jadis aux rigueurs de la plus austère pénitence : par son éclat, par ses qualités, il ressemblait à Brahmâ. Son zèle ardent, comme le soleil, éclairait, échauffait le monde : les Mounis, les Dévarchis et les dieux vinrent le trouver. Hiranyacasipou lui-même, roi des Dânavas, lui adressa aussi quelques représentations respectueuses. Les Maharchis lui firent entendre le langage du devoir. « Pieux Mouni, lui dirent-ils, tu veux donc couper par la racine, « parmi les familles de Richis, celle dont tu es sorti? Tu prétends rester « seul et sans enfants, négligeant le soin de perpétuer ta race : tu persistes « dans le célibat, abandonnant les affaires de ce monde. Un grand nombre

[1] Le récit qui va suivre est assez mal placé au milieu d'un combat. Cette légende retrace l'origine du feu Ôrva, qui, dans les livres sanscrits, peut être considéré comme une espèce de feu grégeois. Lorsque mon excellent et docte maître, M. de Chézy, a publié son édition de *Saconntalâ*, je lui ai fourni l'analyse de ce petit conte, et je me suis même permis d'en donner l'explication qui me semblait la plus naturelle. Le lecteur, qui a maintenant sous les yeux l'ensemble de l'histoire d'Ourva, jugera si j'ai eu tort de supposer, dans cette analyse, que les poëtes ont voulu, par ce personnage, désigner une montagne stérile, que l'on avait inutilement essayé de cultiver, de même qu'ils ont personnifié l'Himâlaya, le Vindhya, etc. Je présume que sur un point de l'Ourva, s'ouvrit un de ces volcans que les Indiens connaissent sous le nom de *djwâlâmoukhîs* ; que les eaux de la mer rongèrent et engloutirent cette portion de la montagne, et qu'il ne resta que la bouche du volcan, qu'on appela *Badavâmoukha* : phénomène purement physique, auquel je réduis toute cette histoire que la poésie a jugé à propos d'orner de ses fictions. Ce volcan fournissait sans doute une espèce de bitume ou de naphte, que l'on employait dans les armes à feu ou projectiles enflammés de ces temps antiques. Ces *djwâlâmoukhîs* ou bouches de feu sont en général des objets de vénération : on s'y rend en pèlerinage, et l'on y fait des sacrifices. On les regarde quelquefois comme des formes apparentes de la déesse Dourgâ. M. Wilson cite, entre autres lieux de cette espèce, un endroit près de Balkh, d'où le gaz hydrogène s'exhale en telle quantité, qu'il s'enflamme dès qu'il se trouve en contact avec l'air extérieur : quelquefois il suffit, pour allumer ce gaz, d'approcher une lumière de l'orifice des trous qui se forment dans ces lieux, et la flamme se trouve ensuite entretenue par le torrent de gaz qui s'en échappe. Voyez aussi Nouv. Journal asiatique, nº 64, pag. 358. Donnez de pareils phénomènes à décrire à un poëte : il voudra personnifier cette flamme, et l'histoire d'Ourva sera inventée avec des détails plus ou moins bizarres.

« de familles de saints Mounis se sont déjà éteintes, parce qu'ils ont voulu « rester isolés. Mais que nous font ces anciens personnages qui ont rejeté « leur propre postérité? Toi, illustre pénitent, non moins brillant qu'un « Pradjâpati, songe à propager ta race et à doubler ton existence. De ta « propre substance fais sortir un autre toi-même. »

A ces mots, Ourva fut vivement piqué, et gourmanda les Richis en ces termes : « Le Brahmane, qui descend d'une race pure et sainte, conservera « en lui-même l'être divin, s'il suit les règles du *Brahmatcharya* [3] : tel est « le devoir autrefois imposé aux Mounis, devoir à jamais indispensable pour « ceux qui aspirent au titre de *Richis* et se nourrissent de fruits et de ra- « cines. Les Brahmanes qui veulent être pères de famille [4], ont trois moyens « de subsister. Pour nous, qui vivons dans la forêt [5], nous n'avons que l'eau « pour boisson et l'air pour nourriture : notre dent est le seul mortier [6] « dont nous nous servions : le rocher est notre lit, et, sans cesse jeûnant, « nous nous exposons encore à l'ardeur des cinq feux [7]. Des Brahmatchârins « tels que nous s'ouvrent la voie suprême par les œuvres d'une pénitence « pénible. Le Brahmane même ne tient son nom que de ces règles saintes, « appelées *brahma* [8], et que l'oblige d'observer sa qualité de Brahmatchârin : « ainsi l'ont déclaré autrefois ceux qui ont possédé la science divine. La « fermeté et la pénitence constituent le *Brahmatcharya* : les Brahmanes « qui en suivent les pratiques, sont déjà dans le ciel. Point de perfection « sans dévotion, point de gloire sans perfection; on ne connaît dans ce « monde aucune source de gloire au-dessus de la pénitence, et de la péni- « tence du *Brahmatcharya*. Que peut-on comparer à l'état de celui qui sait

[3] Le *Brahmatcharya*, qu'on regarde comme le premier des quatre *âsramas*, est l'état du jeune Brahmane se formant par l'étude et par la pratique, sous les yeux de son *gourou*, aux devoirs de sa caste. Mais ce mot s'applique aussi à l'état de ceux qui veulent poursuivre toute leur vie le cours de ces saintes études, ou de ceux qui, par la mortification et la pénitence, cherchent à s'identifier avec Dieu : c'est dans ce dernier sens qu'il faut ici l'entendre.

[4] Le second *âsrama* est l'état de *Grihastha* ou chef de maison.

[5] Cet état est celui du *Vanaprastha*.

[6] Nous avons vu ailleurs que pour nettoyer le riz, les Indiens se servent d'un pilon et d'un mortier de bois.

[7] Genre de pénitence auquel se livrent certains dévots pendant l'été; ils allument quatre feux autour d'eux dans la direction des quatre points cardinaux; le cinquième feu est celui du soleil qui darde sur leur tête.

[8] Le mot *brahma* ne s'applique pas seulement à l'Être spirituel et suprême : il s'entend aussi de la loi sainte et de la science sacrée.

« se rendre maître de ses propres sens et des cinq éléments? Porter le *djatâ*[9], « quand on n'est point dévot; faire des œuvres de piété et de religion, quand « le cœur n'y entre pour rien; se livrer à de simples pratiques, quand on n'est « point un vrai Brahmatchârin, voilà trois actes de fourberie. Où était la « femme, l'union charnelle, le désordre de la passion, quand Brahmâ tira de « son *manas* la race spirituelle des Mânasas[10]? Si votre âme est vraiment ferme « et forte dans les voies de la pénitence[11], faites comme les Pradjâpatis; c'est « avec elle qu'il vous faut procréer des enfants. Qu'elle devienne une espèce « de matrice que la pénitence se chargera de remplir. Il n'est pas besoin « du rapprochement des sexes : la seule semence ici nécessaire, c'est la mor- « tification du pénitent. Imprudents! sans mauvaise intention sans doute, « vous m'avez provoqué à abandonner mon devoir : vous agissiez envers moi « comme des ennemis. Eh bien! je remplirai vos vœux. Je vais donner une « forme à ce sentiment intérieur qui m'enflamme. Sans le concours d'une « femme, je ferai naître un fils de mon propre corps : c'est ainsi que je « mettrai au jour un second moi-même par une méthode convenable à un « habitant de la forêt : mais je vous préviens que cet enfant ne vivra qu'aux « dépens des autres qu'il consumera. » Il dit, reprend sa pénitence, et plaçant sa cuisse sur le feu, il agite avec une tige de *darbha*[12] le foyer où s'accomplit la conception de son fils. La cuisse s'entr'ouvre; il s'en élève un feu couronné de flamme et destructeur, qui manquant d'aliment veut brûler le monde; ce fils redoutable d'Ourva s'appelle *Ôrva*. A peine né, il dit à son père d'une voix éclatante: « Mon père, j'ai faim, laissez-moi dévorer « le monde. » De sa bouche qu'il ouvre s'élancent vers le ciel des flammes qui envahissent les dix régions : tous les êtres sont consumés et servent à l'accroissement de ce feu exterminateur.

Cependant Brahmâ, qui veille au bien de toutes les créatures, se rendit à

[9] Les pénitents réunissent ordinairement en touffe leurs cheveux, qu'ils ramènent ensuite au-dessus du front en forme de corne. Cette chevelure s'appelle *djatâ*, et c'est celle du dieu Siva.

[10] Voyez lect. 1, pag. 6, la création des êtres appelés *Mânasas*, formés du *manas*.

[11] Ici le manuscrit de M. Tod intercale neuf vers qui n'ajoutent rien au sens de ce discours et qui ne font que l'allonger. Ils sont un peu incorrects : je suis parvenu à les restituer, mais d'une manière trop arbitraire pour que j'en donne la traduction.

[12] Le *darbha* est ordinairement le même gazon que le *cousa*. On donne aussi le nom de *darbha* à deux espèces de roseau, distinguées par les dénominations de *saccharum spontaneum* et *cylindricum*.

l'endroit où le Mouni venait de donner naissance à un fils si redoutable. Il vit la jambe d'Ourva tout enflammée par l'incendie qu'allumait le nouveau-né; il aperçut les mondes et les Richis brûlés par le feu de la colère d'Órva. Brahmâ, saluant d'abord le Mouni, lui adressa ces mots : « Mon enfant, « contiens ces feux, aie pitié des mondes. O Brahmane, je veux donner « à ton fils une demeure convenable [13] et une nourriture qui lui tiendra « lieu d'ambroisie. Je te fais une promesse que je saurai accomplir. » Ourva lui répondit : « Je suis bien heureux de cette faveur et de cette protection « divine que vous accordez à mon fils. Mais dans les jours de fête [14] et de « joyeux rassemblement, par quels holocaustes, ô dieu, voulez-vous qu'on « l'honore? Où sera sa demeure? Quel aliment lui donnerez-vous, qui puisse « répondre à sa force et à son ardeur? » « J'établirai, reprit Brahmâ, sa de- « meure à Badavâmoukha [15], au sein [16] même de la mer. O pieux Brahmane, « c'est de l'eau que je suis sorti, et c'est aussi l'eau que je donne pour de- « meure à ton fils : qu'il sache s'y contenir. Qu'il reçoive l'eau pour offrande, « comme Agni reçoit le beurre consacré. Quand viendra la fin des âges et « l'heure de la destruction des êtres, lui et moi nous nous unirons pour dé- « vorer les mondes, et ce feu, à qui je donne aujourd'hui l'eau pour nour- « riture, consumera tous les êtres, dieux, Asouras et Râkchasas. » « Ainsi « avienne, » dit Ourva; et ce feu, comme un tourbillon enflammé, se préci- pita au sein de la mer, couvrant son père d'un grand éclat.

Brahmâ s'en alla, et tous les Maharchis, après avoir contemplé la puissance du feu Órva, retournèrent dans leur demeure. Hiranyacasipou avait vu cette merveille : il se prosterna devant Ourva et lui dit : « O vénérable Mouni, voilà « un grand miracle dont le monde vient d'être témoin. Le père de la nature a

[13] J'ai quelque scrupule sur la manière dont j'ai rendu सह्य *sahya*. Ce mot ne serait-il pas un nom propre, désignant la position géographique du volcan ? Le Sahya est une chaîne de montagnes, qui a donné son nom à une contrée située dans le nord-ouest de la presqu'île de l'Inde, vers Pounah.

[14] Nous avons fait remarquer plus haut que les volcans et les bouches du feu souterrain étaient des lieux de rendez-vous pour les dévots : à certaines époques on y célébrait des fêtes, et l'on y offrait la *poudjâ* et des holocaustes.

[15] *Badavâmoukha* désigne en général un volcan sous-marin ; mais ce même mot signifie *tête de cavale :* peut-être le cône du volcan présentait-il cette forme à l'œil de l'observateur ; et si nous entendions *sahya* comme je l'ai proposé dans la note 13, nous pourrions placer ce volcan au nord de la côte de Malabar.

[16] L'expression sanscrite (आस्य *asya*, synonyme de मुख *moukha*), signifie *bouche*.

« paru satisfait de votre pénitence. Quant à moi, je suis le serviteur de votre « fils et de vous; faites quelque chose pour moi. Vous me voyez soumis à « votre volonté, et attendant l'effet de votre faveur. O le plus fervent des « Mounis, si jamais je succombe, vous vous ressentirez de ma chute. » Ourva lui répondit : « Je veux que tu puisses te réjouir de m'avoir pour maître. Fort « de ma protection, tu n'as rien à craindre désormais. Prends cette arme ma-« gique faite de l'essence même de mon fils, arme qui brûle sans aliment et « qu'un autre feu ne peut détruire. Qu'elle devienne la propriété de ta race « pour la destruction de ses ennemis : qu'elle te protége toi-même, qu'elle « sauve ton armée et dévore celle de tes adversaires. » « Ainsi soit-il, » dit le prince des Dânavas : il prit cette arme, salua respectueusement le grand Mouni, et s'en retourna dans le ciel, heureux de ce qu'il venait d'obtenir.

Voilà, continua Varouna, cette arme magique et pernicieuse, faite jadis avec le feu du fils d'Ourva, et contre laquelle les dieux ont peine à se défendre. Notre ennemi avait perdu ses forces : mais sans doute cette arme les lui rend, et tel est l'effet des paroles autrefois prononcées par le puissant Mouni qui l'a donnée aux Dânavas. Si cependant ta gloire exige que je lui résiste, ô Indra, donne-moi pour compagnon celui qui est le principe du fluide et l'auteur de la nuit. J'irai au combat, accompagné de Soma, suivi des monstres de la mer, et sans doute, avec ta faveur, je parviendrai à dissiper l'influence magique qui nous accable.

QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : APPARITION DE CALANÉMI.

Vêsampâyana dit :

« Ton désir sera accompli, » s'écrie le roi des dieux, et aussitôt il appelle Soma, qui va combattre, armé de frimas et de glace. « Soma, lui dit-il, unis « tes efforts à ceux de Varouna pour détruire les Asouras et donner la vic-« toire aux habitants du ciel. Ta force est incomparable, et tu règnes sur

« les astres. Les personnes instruites savent que tu es la source du fluide qui coule dans tous les mondes. Pareil à la mer qui ramène ses flots dans son lit, tu répares les pertes successives de ton disque. Tu formes la révolution du jour et de la nuit, et tu es pour le monde la mesure du temps. L'astronome, avec toute sa science, ne peut expliquer ces ombres qui tachent ta face, et que l'on a comparées à des lièvres. Ta voie est plus élevée [1] que celle du soleil, et que celles des autres astres. Chassant devant toi les ténèbres, tu viens illuminer le monde entier. Ta lumière est blanche, ton corps est glacé, ô roi des constellations, auteur de l'année, âme du temps, maître vénérable, inépuisable fluide [2] du sacrifice, souverain des plantes, source des cérémonies sacrées, astre qui engendres l'eau et dont les rayons sont froids et gelés, dépositaire de l'*amrita*, entraîné dans ton cours inconstant sur un char éclatant de blancheur; tu es l'agrément des formes, le *soma* [3] pour ceux qui boivent cette liqueur; tous les mondes te désignent par l'épithète de *Sômya* [4], ô toi, vainqueur des ténèbres et roi des étoiles. Va donc avec le belliqueux Varouna, et tâchez d'éteindre cette flamme magique des Asouras, qui dans le combat nous brûle et nous consume. »

« O roi des dieux, maître du monde, répondit Soma, puisque tu m'ordonnes de combattre, voilà que déjà je fais tomber une pluie de glace qui doit amortir le feu des Dêtyas. Regarde comme ils sont engourdis par mes frimas, enveloppés d'un vêtement de givre, désarmés de leurs traits magiques, et trompés dans leur fol orgueil. »

En effet, de froides vapeurs, s'étendant comme de larges nuages, se résolvaient en pluie et pénétraient les terribles Dêtyas, arrêtés dans leur course. Ces dieux, tous les deux maîtres de l'onde, se jettent sur leurs ennemis. L'un, armé de ses frimas, accable les Dânavas de ses traits glacés : l'autre les enlace dans son nœud coulant qu'il leur jette. On dirait, en les

[1] Les Indiens regardaient la lune comme plus élevée dans le ciel que le soleil et les autres astres. C'est cette opinion erronée que rappelle ce passage.

[2] यज्ञरस *yadjnarasa*. Ce mot *rasa* que j'ai rendu par *fluide*, signifie encore *goût* et *saveur*.

[3] *Soma* est un des noms de la lune; mais c'est aussi la liqueur des sacrifices, formée du jus de l'asclépias.

[4] Il peut paraître singulier qu'une des épithètes de Soma soit l'adjectif *sômya* formé de ce même mot *soma*, comme si l'on disait *luna lunaris*. *Sômya* veut dire aussi *doux*, *aimable*.

voyant courir, deux mers immenses dont les flots sont soulevés. Le monde se trouvait couvert de vastes nuages qui se fondaient sur la terre, et qui submergeaient l'armée des Dânavas. Ainsi Varouna et Soma, se servant chacun des moyens qu'ils avaient à leur disposition, éteignirent l'incendie allumé par les Dêtyas. Ceux-ci enchaînés dans le combat et par les rayons gelés de l'un et par les lacets de l'autre, restaient sans mouvement : ils ressemblaient à des arbres dont la cime a été coupée. Percés par le froid, ils tombaient insensibles et perclus de tous leurs membres, et s'éteignaient comme des feux sans chaleur. Leurs chars, si brillants et si magnifiques, avaient perdu leur éclat : ils erraient çà et là dans le ciel.

Maya vit que ses feux, naguère vainqueurs, étaient arrêtés par Varouna ou éteints par Soma aux lueurs glaciales. Aussitôt, par son art magique, ce chef des Dêtyas forma une montagne [5] immense, hérissée de larges rochers et de pics aigus, couverte d'arbres élevés, remplie de bois et de cavernes, peuplée de lions, de tigres, d'éléphants et de loups; les échos y répètent les cris des chefs Dêtyas, et le vent qui agite la cime des arbres augmente encore ce bruit terrible. Cette montagne que Maya vient de créer de la substance de son fils Crôntcha [6], s'élève dans les airs : une grêle de pierres, de rochers et d'arbres tombe sur les dieux et sauve les Dânavas. Les armes de Soma et de Varouna s'émoussent, et leur force magique s'évanouit. Les bataillons des Dévas se trouvent couverts de quartiers de roches aussi durs que le fer, qui viennent les heurter. Le ciel encombré de pierres, d'arbres, de pics amoncelés, ressemble à des terres coupées par de hautes montagnes. Frappés, meurtris par des éclats de rochers et par les arbres, les dieux ont disparu sous ces masses accumulées. Leurs arcs sont brisés, leurs armes fracassées et rompues; incapables de résister, ils laissent seul, exposé à tous les coups, le dieu qui porte la massue, le puissant Djanârddana [7]. Ce maître du monde, ferme au milieu du combat, ne témoignait ni faiblesse ni colère. Pareil au nuage azuré, lui qui connaît le temps, attendait le moment favorable, et contemplait la lutte des Dévas et

[5] पार्व्वती माया *pârwatî mâyâ* (*montosa magia*.)

[6] *Crôntcha* est à la fois le nom d'une partie de l'Himâlaya, et celui d'un Asoura, vaincu par le dieu Cârtikéya. Le poëte fait ici Crôntcha fils de Maya, et confond ensemble la montagne et le mauvais génie.

[7] Surnom du dieu Vichnou.

des Asouras. En cet instant, le dieu envoie Vâyou et Agni, et leur ordonne d'arrêter les triomphes de Maya et le succès de son invention magique.

Alors s'excitant mutuellement, l'un ardent, l'autre impétueux, ils partent dociles à l'ordre de Vichnou, et attaquent le fléau qui accable les dieux. Cette montagne, produit de la magie, est brûlée au milieu des tourbillons que forment ces deux chefs, et bientôt réduite en cendres. Le vent et le feu, confondant leurs efforts, répandent sur l'armée des Dêtyas des flammes pareilles à celles qui brilleront à la fin des siècles; et le souffle de l'un et les ardeurs dévorantes de l'autre semblent se jouer cruellement à travers les rangs des Dânavas, dont les chars embrasés par un feu vainqueur, ou brisés par le vent, s'égarent çà et là dans leur course.

La puissance magique des Dêtyas se trouvait abattue; leurs efforts semblaient désormais vains et impuissants. Dans les trois mondes, rendus à la liberté, retentissaient les louanges de Vichnou : les dieux, heureux de ce triomphe, applaudissaient à la victoire d'Indra et à la défaite de Maya. Tout, dans les diverses régions du ciel, était rentré dans l'ordre; la lune parcourait librement sa route, le soleil avait repris son cours accoutumé. On observait le culte prescrit par la loi et adressé aux trois ordres de parents décédés, mais vivant encore dans la nature [8] : la mort ne brisait point les liens de la famille, et le feu du sacrifice était allumé (pour les mânes par les vivants). Les dieux, appelés à partager les offrandes, donnaient en échange la possession du ciel. Tous les gardiens du monde veillaient dans leur char au poste qui leur est confié. Il n'y avait plus que des êtres purs et mortifiés; nulle apparence de péché. La joie régnait parmi les dieux, la confusion parmi les Dêtyas. La Piété s'appuyait sur trois pieds [9], l'Impiété n'en avait qu'un. La bonne voie

[8] Il m'a semblé que ce passage faisait allusion à un ordre de parents désignés par le nom de *sapindas*. Voyez l'explication que donne à ce sujet le Dictionnaire de Wilson. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tom. VII. Je pense qu'il s'agit ici du Srâddha appelé *pârwana*, et qui s'offrait en l'honneur de trois ancêtres, le père, l'aïeul et le bisaïeul. Au mot बन्धु *bandhou*, M. Wilson parle aussi de trois espèces de parents, considérés sous le rapport de leurs droits à un héritage. Mais ce n'est point cette dernière idée que le poëte me paraît avoir voulu exprimer.

[9] Voici le vers entier : त्रिपादविग्रहे धर्म्मे ग्रधर्म्मे पादविग्रहे. Je l'ai traduit sous l'impression du 81e sloca de la première lecture des lois de Manou, où il est dit que la Piété (*Dharma*) a quatre pieds dans le Crita-youga, et qu'elle en perd un à chaque âge. Ces quatre pieds sont le *satya* (vérité), ou plutôt le *tapas* (pénitence), le *djnâna* (science), l'*yadjna* (sacrifice), et le *dâna* (libéralité). Il résulterait

était large et ouverte : on suivait religieusement les règles des castes et des quatre états [10] de la vie. Les rois, environnés de splendeur, s'occupaient de la défense de leurs sujets. Par de saints cantiques on célébrait les louanges des dieux : le péché ne souillait plus la terre, et les ténèbres avaient partout disparu. Tel était le résultat de la victoire d'Agni et de Vâyou. Les mondes, purs comme eux, se réjouissaient de leur triomphe.

En apprenant cet exploit d'Agni et de Vâyou, les Dêtyas éprouvèrent d'abord une grande terreur. Alors apparut un Dânava, nommé *Câlanémi* [11] : sur sa tête brille un diadème d'or; des bracelets de clochettes entourent ses membres, tout couverts d'ornements d'argent. Il ressemble, pour la hauteur, au Mandara. Il porte cent armes menaçantes; il a cent mains, cent visages, cent pieds, et se dresse avec la majesté d'un mont à cent têtes. Son immense et riche ceinture brille comme un feu placé au milieu des neiges [12]. Sa chevelure est pourpre, et sa barbe verte [13]; de larges dents garnissent sa bouche. De son vaste corps il remplit l'intervalle des trois mondes : ses bras vont toucher le ciel, et ses pieds battent les montagnes de la terre. Sa respiration produit des nuages orageux. Ses grands yeux sont farouches et rouges. Il semble vouloir consumer de ses feux tous les Dévas : il les gourmande avec violence. Sa masse couvre les dix régions du ciel. En le voyant, on prendrait l'orgueilleux Dânava pour la Mort se levant affamée au moment de la destruction universelle.

Il élève son bras droit que parent de magnifiques guirlandes; il étend ses longs et larges doigts, qu'il agite quelque temps; il dit aux Dânavas frappés par les dieux : « Levez-vous! » Ainsi parle ce Câlanémi, semblable à Câla : le combat va recommencer, et les Souras n'ont aperçu cet ennemi qu'en tremblant. Pleins de frayeur, tous les êtres l'ont vu marchant avec

de ce vers que l'événement raconté dans ces lectures serait censé avoir eu lieu dans le deuxième âge, c'est-à-dire dans le Trétâ, pendant lequel le *Dharma* perd un pied que gagne l'*Adharma*. Cependant il est juste d'observer que l'auteur se trouve en contradiction avec lui-même; car il a dit, lect. XLII, pag. 198 : *le Crita-youga venait de s'ouvrir* : mais il nous a accoutumés à ces défauts d'exactitude.

[10] C'est-à-dire des quatre *asramas*.

[11] Ce mot signifie *roue de Câla*. Câla est le Temps qui détruit le monde, ou la Mort. Le lecteur jugera si, dans l'histoire de ce personnage, il doit voir un conte astronomique, ou bien le récit poétique de l'invasion d'un ancien conquérant.

[12] Cette comparaison porterait à croire que Câlanémi avait un vêtement blanc.

[13] On se rappelle que le vert est aussi la couleur des chevaux du soleil.

orgueil, et pareil à l'immortel Nârayâna, qui en trois pas s'empare des trois mondes. Le terrible Asoura n'a encore levé le pied qu'une fois pour s'élancer au combat : le vent tourbillonne dans son vêtement, et la crainte est au cœur de tous les dieux. Il marche, tenant embrassé Maya, le roi des Dêtyas; et ce groupe ressemble à celui que formerait le Mandara avec Vichnou. Les dieux et Indra lui-même sont épouvantés à la vue de Câlanémi s'avançant escorté de la terreur qui environne Câla.

QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : SUCCÈS DE CALANÉMI.

Vêsampâyana dit :

Le grand Asoura, Câlanémi, prêt à secourir les Dânavas, apparaissait, étendu et brillant, comme le nuage à la fin de l'été. En le voyant marcher dans l'intervalle des trois mondes, les chefs Dânavas se relevèrent et reprirent des forces nouvelles, comme s'ils eussent goûté un breuvage d'immortalité. Les soldats de Maya et de Târa, auparavant mornes et consternés, maintenant exaltés par l'espoir de terminer glorieusement le combat de Târacâ, couraient à l'ennemi avec ardeur et remplis d'une ivresse belliqueuse. A l'aspect du Dânava Câlanémi, tous saisissaient leurs armes et volaient à leur rang, au milieu des transports de la joie la plus vive. Rassurés à sa vue, auprès de lui accourent Maya et ses généraux les plus habiles, Târa, Varâha, le vaillant Hayagrîva, Swéta fils de Vipratchitti, Kchara, Lamba, Arichta fils de Bali, Kisora, Ouchtra, et le grand Swarbhânou, que les dieux nomment *Vaktrayodhin*[1] : tous expérimentés et savants dans l'art de la guerre, tous éprouvés par la pénitence. Ils se rangent auprès de Câlanémi, armés de lourdes massues, de disques, de haches, de pilons meurtriers, de traits, de longs maillets, de pierres énormes, de débris de rochers, de javelots, de piques, de masses de fer, de cognées, d'instru-

[1] Voyez la lecture XLIII^e, pag. 203, et la note 8. Ce passage explique le surnom de *Vaktrayodhin*, qui signifie que ce Dânava *combat de la bouche*.

ments qui tuent cent hommes; plusieurs portaient des machines en forme de jougs de chars, ou des espèces de balistes et de béliers [2]; quelques-uns n'avaient que leurs bras nerveux et tendus; d'autres se présentaient avec des nœuds coulants, des dards barbelés, des flèches pareilles à des serpents à la langue menaçante, des projectiles fulminants, des lances enflammées, des épées nues, des tridents affilés et brillants. Remplis d'ardeur et brandissant leurs armes, ils se placent à la suite de Câlanémi et sur le front de bataille.

Cette armée de Dêtyas, d'où s'échappent de sombres lueurs, ressemble à un ciel parsemé d'étoiles et de nuages au lever du soleil. De l'autre côté apparaît l'armée des dieux, conduite par Indra, resplendissante des brûlants rayons du soleil et des rayons glacés de la lune, forte de l'impétuosité de Vâyou, belle des grâces de Soma [3], étincelante des feux des étoiles qui sont comme ses enseignes, environnée des nuages jetés autour d'elle en forme de vêtement, ornée de l'éclat des planètes et des constellations, dirigée par Yama, Indra, Varouna et le sage Couvéra, enflammée de toute l'ardeur d'Agni et de Pavana [4], et soumise au commandement suprême de Nârâyana. Magnifiques par leurs armes, terribles par leur nombre immense, ces dieux, auxquels se sont joints les Yakchas et les Gandharvas, ressemblent aux flots d'une mer agitée. Les deux armées viennent alors s'attaquer, comme un jour, à la fin des siècles, viendront se heurter le ciel et la terre : spectacle affreux que cette mêlée de dieux et de Dânavas, où la modération combat contre la violence, la sagesse contre l'orgueil.

Les Souras et les Dêtyas s'avançant en fureur les uns contre les autres, ressemblaient à des nuages s'élevant de la mer orientale et de la mer occi-

[2] Je ne me suis pas bien rendu compte des expressions de ce vers, indiquant toutes des instruments de guerre : युगयन्त्रैश्च निर्मुक्तै ou निर्युक्तैरर्गलैश्चाग्रताडितैः. *Youga* est le joug d'un char, et peut-être par extension poétique, le timon ; *yantra* est une machine quelconque; *argala* est une barre de porte. J'ai pu me tromper dans l'interprétation que j'ai donnée de ces mots, et à laquelle m'ont amené les épithètes qui les accompagnent. Dans la XLI^e lecture, pag. 191, le poëte a déjà fait mention d'une machine à lancer des pierres, अश्मयन्त्र *asmayantra*. Je crois qu'il veut parler ici d'une petite baliste, et non pas d'une simple fronde. Comme le mot *youga* signifie *couple*, l'*youga* pourrait bien être une espèce de fléau composé de deux pièces assemblées, et servant à chasser les projectiles. Je me figure l'*argala* comme une barre de fer aplatie par le haut et offrant une espèce de tête, *agratâdita*.

[3] C'est l'épithète *sômya*, que nous avons vue dans le chapitre précédent. Voyez note 4.

[4] Surnom du dieu du vent, de Vâyou.

dentale, et poussés par la violence de deux vents ennemis; ou à deux éléphants rivaux sortant de deux forêts opposées, dont les arbres chargés de fleurs couvrent au loin les montagnes. On entendait le bruit des tambours, le son des conques guerrières. Le ciel, la terre, les dix régions en retentissaient avec fracas, et les échos répétaient le frémissement des arcs et le sourd mugissement des tambours dêtyas. Les deux partis s'attaquaient avec rage, se renversant mutuellement : les bras tombaient sous les coups qu'on se portait de part et d'autre : en quelques endroits la lutte générale avait dégénéré en combats singuliers. Les dieux brandissaient leurs masses de fer, les Dânavas leurs cimeterres et leurs lourdes massues. Les corps des combattants étaient ou brisés par ces massues ou percés par les flèches. Les uns, couverts de blessures, tombaient çà et là; les autres continuaient à lancer leurs traits. Quelques-uns, portés sur des chars rapides qu'entraînaient de légers coursiers, s'approchaient pour se combattre, animés d'une mutuelle fureur; et dans cette vaste mêlée de chars et de fantassins, l'œil ne voyait qu'un horrible tourbillon où tout était confondu. Le bruit tumultueux des chars, joint aux cris des guerriers, monte dans l'air comme les clameurs gémissantes des vaches qu'on retient attachées. Tandis que ceux-ci font voler les chars en éclats, ou tombent abattus sous les roues, ceux-là ne peuvent avancer et maudissent l'obstacle qui les arrête. Les uns, menaçants et superbes, élevant leurs bras, s'élancent l'épée haute et le bouclier en avant; et sur tous leurs membres résonnent l'or et l'argent de leurs parures. Les autres, blessés et percés de traits, vomissent des flots de sang, comme les nuages qui, au commencement de l'automne, répandent l'eau dont ils sont gonflés. Des traits lancés et se croisant dans l'air, des coups de massue reçus et rendus, des Dévas, des Dânavas acharnés les uns contre les autres, tel était l'aspect de ce champ de bataille. Ainsi éclaterait un grand orage, où les Dânavas seraient la nue grosse de tempêtes, les armes des dieux l'éclair qui la sillonne, et les flèches des deux partis la pluie qui traverse l'air.

Cependant le terrible Asoura, Câlanémi, croissait dans sa fureur comme le nuage qui s'enfle des eaux de la mer. De la partie de son corps appelée *Nagasiras*[1] se détachent des nues entourées comme d'un collier d'éclairs

[1] J'ignore entièrement ce que l'auteur désigne par ce mot, qui signifie *tête de montagne ou d'arbre*. Dans un autre endroit nous avons vu pareillement *Brahmasiras* (*tête de Brahmâ*).

tremblotants, vomissant la foudre étincelante, et se grossissant de la sueur qui se forme entre ses deux sourcils. Il respire avec rage, et de sa bouche s'exhale un air mêlé de flammes. Il agite dans le ciel ses longs bras qu'il abaisse ou qu'il relève, et qui ressemblent à de noirs serpents à cinq têtes et aux dards menaçants. De ses armes variées, de ses arcs, de ses masses de fer il remplit les airs : on dirait autant de hautes montagnes. Son vêtement est soulevé par le vent; et placé devant le front des combattants, il ressemble au Mérou, dont la tête se trouve éclairée par les feux du crépuscule. Des troncs d'arbres énormes et des pics de rochers qu'il brise d'un coup de genou, il accable les dieux, qu'on prendrait pour de hautes collines frappées par la foudre. De ses traits aigus, de ses armes tranchantes, Câlanémi perce, fend leurs têtes, leurs poitrines : les Souras sont comme paralysés par la terreur, et parmi les chefs des Yakchas, des Gandharvas et des grands serpents, quelques-uns sont abattus par la force de son poing ou taillés en pièces par le fer de ses armes. Les autres effrayés, éperdus, renoncent à tenter un dernier effort. Indra vient, sur l'éléphant Érâvata, essayer de combattre ce rival : il est percé d'une grêle de flèches qui engourdissent tous ses mouvements. Varouna, privé de son nœud coulant et réduit à une honteuse inaction, ressemble à une nuée épuisée d'eau, ou à une mer desséchée. Le fils de Visravas, Couvéra, le plus illustre des régents du monde, fléchissant sous le poids de masses meurtrières, abandonne le combat. Yama lui-même, accoutumé à tout enlever, l'immortel Yama, qui porte les armes de la mort, est repoussé vers le midi, et va se cacher dans sa propre région.

Vainqueur des gardiens du monde, Câlanémi se chargea de leurs fonctions : il fit de son corps quatre parts, et se plaça aux divers points du ciel. Swarbhânou lui montrant la voie divine des constellations, il y entra hardiment. Il enleva à Soma sa beauté et son noble domaine [*]; il chassa de la porte céleste le soleil aux rayons de flammes, et lui ôta son

Voyez lect. XXV, note 19. Si cette fable est astronomique, on doit supposer que l'auteur indique ici un point particulier de la sphère céleste.

[*] Je retrouve dans ce passage le mot विषय *vichaya*, qui m'embarrassait dans la IIIe lecture, note 18. Il se rapporte ici à la lune et au soleil, et je le rends par *domaine* et *empire*. M. Wilson me semble l'expliquer fort bien par *department*, *sphere*, *province*, etc. Il était plus difficile d'en rendre compte dans la IIIe lecture, où le poëte faisait une classe d'êtres animés de ce que je regarde comme l'entourage ou l'atmosphère de la terre. En astronomie, l'horizon se nomme *kchitidja* (*né de la terre*).

empire, ses deux voies et la charge de présider au jour. Il aperçut Agni dans la bouche des dieux[7] : il le prit et le plaça dans la sienne. Il vainquit Vâyou et le soumit à ses ordres. Il enleva à l'Océan tous ses fleuves, et par la force il réduisit sous ses lois les mers elles-mêmes qui devinrent une partie de son corps. Il réunit sous son empire les eaux terrestres et les eaux célestes, et consolida la terre à laquelle il donna de forts appuis. Il brille comme Swayambhou, maître des éléments et souverain des mondes qu'il renferme et qu'il épouvante. Il est l'unique gardien de la nature entière; il est l'âme de la lune, du soleil, des planètes; il est le feu et l'air, et ce Dânava, couronné par la victoire, va se placer au trône de Brahmâ[8], père inépuisable de tous les êtres; là, il reçoit les hommages des Dêtyas, comme l'aïeul des mondes y recevait ceux des Dévas.

QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

COMBAT DE TARACA : MORT DE CALANÉMI.

Vêsampâyana dit :

Cependant Câlanémi ne voit point autour de lui la Science, la Justice, la Modération, la Vertu et la Félicité, qui, fidèles à leur devoir, sont restées toutes cinq auprès de Nârâyana. Irrité de leur absence, le maître des Dânavas recherche les traces de Vichnou, et arrive en présence de ce dieu. Il le voit monté sur Garouda, tenant dans ses mains la conque guerrière, le disque et la massue, cette massue brillante qu'il brandit pour le malheur des Dêtyas. Vichnou ressemble au nuage azuré; son vêtement brille de la couleur de l'éclair, et l'oiseau, fils de Casyapa, qui lui sert de monture, agite ses ailes dorées. Ferme et intrépide, le dieu est prêt à combattre et à porter la mort dans les rangs des Dêtyas; et en le voyant, Câlanémi, sans se troubler, s'écrie : « Voilà donc l'ennemi qui, couché sur la mer, a immolé les antiques

[7] *Agni* ou le feu est, suivant les poëtes, la bouche des dieux : car c'est lui qui dévore les holocaustes qu'on leur offre. Cette phrase signifie que Câlanémi voulut qu'on fît des sacrifices en son honneur.

[8] Brahmâ, surnommé *Paramechthin*.

« Richis [1] Dânavas, Madhou et Kêtabha! Le voilà, ce vainqueur irréconciliable, qui aujourd'hui même a sacrifié à sa haine un grand nombre de Dânavas! Le voilà, ce guerrier sans pitié qui ne respecte ni les enfants ni les femmes, et qui livre au déshonneur du veuvage [2] les épouses des Dêtyas! C'est donc lui qu'on nomme *Vichnou* parmi les dieux et *Vécountha* [3] parmi les habitants du ciel, *Ananta* parmi les serpents, *Swayambhou* sur les eaux, *Swâyambhouva* parmi les hommes! Lui, qui est le maître des dieux et notre ennemi juré, qui, dans sa colère, a donné la mort à Hiranyacasipou! Lui qui, protégeant les dieux réfugiés à l'ombre de son bras, leur fait manger [4] par le feu du sacrifice les trois holocaustes de beurre offerts par les Maharchis! Lui qui, envoyant le trépas dans les rangs des ennemis des dieux, moissonne nos bataillons avec son disque brûlant! Lui qui, dans les combats, dévouant sa vie pour les Souras, lance au milieu de leurs adversaires ce disque aussi resplendissant que le soleil! C'est lui qui est la mort des Dêtyas; et moi aussi, je suis la mort, j'apporte à cet insensé le prix de cette valeur invincible et meurtrière. Allons! que Vichnou paraisse devant moi, et ma flèche aujourd'hui va le percer et lui donner la mort. Oui, ce Nârâyana, l'épouvante des chefs Dêtyas, je veux aujourd'hui m'illustrer en lui ôtant la vie; et son trépas sera bientôt suivi de celui des insensés qui ont mis en lui leur espoir. Dans ses diverses naissances, il a combattu les Dânavas : ils tombèrent jadis sous les coups de cet immortel Ananta, alors que de son ombilic s'éleva le lotus. Au milieu des flots de la mer universelle, il terrassa, en les frappant au genou, les princes Dânavas, Madhou et Kêtabha. Plus tard il revêtit la double forme de lion et d'homme, et seul, donna la mort à mon père Hiranyacasipou. Mère des dieux, Aditi le conçut aussi dans son sein. Au moment du

[1] C'est un Dânava qui parle, et par conséquent ce mot *Richi* est employé pour désigner les patriarches de sa race.

[2] Littéralement, *leur enlevant l'honneur du sîmanta*, qui consiste à séparer les cheveux de chaque côté, laissant sur le haut de la tête une ligne distincte, quelquefois marquée en rouge. C'est un soin que prennent surtout les femmes enceintes, le quatrième, le sixième ou le huitième mois de leur grossesse; cette cérémonie s'appelle *sîmantonnayana*. La femme se nomme d'une manière générale *sîmantinî*. En l'absence de son mari, elle se contente de tresser ses cheveux, sans y joindre aucun ornement : cette coiffure est appelée *pravéni*.

[3] Voyez lecture XLII, note 2.

[4] Les Indiens considèrent le feu comme la bouche des dieux, parce que c'est lui qui dévore les sacrifices qui leur sont offerts. Une autre bouche des dieux, c'est celle des Brahmanes.

« sacrifice de Bali, il vint sous la forme d'un nain, et en trois pas s'empara « des trois mondes. Mais aujourd'hui, dans ce combat de Târacâ, lui et les « dieux vont périr sous mes coups. » Ainsi parlait Câlanémi, par ses discours insolents provoquant Nârâyana et le défiant au combat.

Insulté par le prince des Asouras, le dieu qui porte la massue ne témoigne aucune colère. Fort par sa modération, il sourit et lui répond en ces termes : « O Dêtya, elle est bien faible la force qui vient de l'orgueil : il « n'y a de force solide que celle qui naît de la modération. Tu te perds « avec ta présomption, toi qui, par tes discours, braves ma patience. Je « connais ton impiété. Malheureux ! ta puissance n'est qu'en paroles. Je te « vois engagé dans la même route que tes devanciers. Le père des êtres a « construit pour chacun la chaussée[5] qu'il doit suivre dans ce monde. Est-ce « donc en la coupant soi-même que l'on peut se sauver? Tu succomberas « aujourd'hui sous mes coups, toi qui as outragé les dieux; et je les réta- « blirai sur leurs trônes. »

Tel fut le langage de celui dont la poitrine est ornée du *Srivatsa*[6]. Le Dânava a souri de rage et s'est jeté sur ses armes. Il élève ses cent bras chargés de cent instruments meurtriers : ses yeux sont rouges de colère, et il frappe Vichnou à la poitrine. A cette vue, les Dânavas conduits par Maya et par Târa brandissent leurs lances et leurs glaives, et attaquent aussi le dieu. Assailli par ces robustes Dêtyas, frappé par toutes leurs armes à la fois, Hari n'a point été ébranlé : il est resté ferme comme une montagne.

Le grand Asoura, Câlanémi, engage le combat avec Garouda, dont le souffle est si puissant : de ses bras il élève sa lourde massue, et il la laisse tomber, terrible, foudroyante, sur son ennemi. Vichnou lui-même admire le coup que vient de porter le Dêtya furieux. La massue a frappé la tête de Souparna, et l'oiseau, tout meurtri, est venu se reposer sur notre globe. Cependant avec des mottes de terre, des glaives, des pierres et des foudres, les Dêtyas harcelaient le grand Vichnou : celui-ci paraissait ému, incertain, et les dieux l'encourageaient par leurs louanges : « La victoire est à toi, « ô dieu puissant, vainqueur de Madhou et de Kêtabha, ô toi qui jadis de « ton ongle aigu as déchiré la poitrine d'Hiranyacasipou. » Leurs voix firent

[5] सेतु *sétou*. Voyez lect. XL, p. 181, note 45.

[6] Voyez lecture XLI, pag. 185, note 20.

sortir Vichnou de sa tranquillité. Déjà les conques des Dânavas proclamaient sa défaite : déjà leurs tambours avaient battu trois fois, et frappant leurs mains l'une contre l'autre, les Dêtyas sautaient dans l'ivresse de leur joie.

En voyant la chute de Souparna, en se sentant lui-même blessé, Vêcountha, les yeux rouges de colère, a saisi son disque. Il s'élance, et sa rapidité est égale à celle de Garouda. Ses bras s'étendent et touchent les dix régions. Il grandit et remplit tous les points du ciel, l'air et la terre : il grandit encore, et les mondes sont pleins de lui. A l'aspect de ce dieu qui s'élève et grossit, apportant la victoire aux Souras, les Richis et les Gandharvas font retentir les louanges du vainqueur de Madhou. Son aigrette touche au firmament, ses vêtements flottent dans les airs, ses pieds mesurent la terre, ses bras couvrent l'horizon. Il élève son disque éclatant, connu sous le nom de *Soudarsana :* arme terrible, incomparable, et brûlante comme le feu; roue[7] fatale aux bataillons ennemis, brillante par ses mille rayons, et semblable au soleil par son éclat; sa circonférence est d'or et tranchante comme un rasoir; son centre est le siége de la foudre; la terreur l'accompagne; épouvantable instrument de mort, couvert de la moelle, des débris d'os, de la graisse, du sang des Dânavas, orné de larges guirlandes de fleurs, intelligent et docile dans la main de son maître, création immortelle de Swayambhoû, exécuteur redoutable et superbe de la sentence des Maharchis irrités; en le voyant briller, les êtres animés et inanimés frémissent, et tous ceux qui se nourrissent de la chair des cadavres poussent des cris de joie en attendant les effets des œuvres merveilleuses de ce disque, rival du soleil.

Enflammé de colère, le dieu orné du *Srîvatsa* et armé de la massue montre de loin son *tchacra*, qui consume de son éclat immense l'éclat de ses ennemis. Il le lance, et abat de ce coup les bras de Câlanémi et ses cent têtes qui vomissent des torrents de flammes. Le Dânava, dont les bras et les têtes viennent d'être abattus, reste sans mouvement sur le champ de bataille, et son cadavre mutilé ressemble à un arbre sans branches. Volant avec la rapidité du vent, Garouda, les ailes étendues, foule la poitrine de Câlanémi. Ce grand corps, sans tête, sans bras, tombe du ciel à travers les airs, et vient frapper la terre qui se trouble. Au bruit

[7] Cette arme s'appelle चक्र *tchacra*, et le *tchacra* est aussi une roue.

de sa chute, les Richis et les dieux applaudissent à Vêcountha, et tous d'une même voix célèbrent sa gloire.

Les autres Dêtyas, témoins de cette catastrophe, restèrent tous interdits: leurs bras furent comme enchaînés. Hari les prend les uns par les cheveux, les autres à la gorge, frappe ceux-ci au visage, ceux-là au milieu du corps, les brise à coups de massue, les brûle de son disque : sans respiration, sans vie, le corps tout rompu, ils tombent du ciel sur la terre. Vainqueur de tous les Dêtyas, glorieux et triomphant, Vichnou vient auprès d'Indra pour le complimenter.

Le combat de Târacâ était terminé : le maître des mondes, Brahmâ, arriva dans ces lieux avec tous les Brahmarchis, les Gandharvas et les Apsarâs, et saluant le grand Hari, le dieu des dieux lui dit : « O Vichnou, tu « viens d'accomplir une grande œuvre : par la mort des Dêtyas tu as sauvé « les Souras et ramené le bonheur parmi nous. Toi seul as pu vaincre le « terrible Câlanémi; à toi seul appartient cette gloire. Ce contempteur des « dieux, bravant tous les êtres animés et inanimés, attaquant les Richis, « osait m'outrager moi-même. Je dois donc aussi me réjouir de ce noble « exploit, par lequel tu as terrassé Câlanémi, l'émule de Câla. Reçois mes « félicitations, et daigne m'accompagner au plus haut des cieux. Là, les « Maharchis rassemblés célébreront tes louanges. Je me joindrai à eux, « et nos voix s'élèveront de concert pour te chanter. Et par quel présent « digne de toi puis-je reconnaître tes bontés, ô toi, généreux bienfaiteur, « qui étends tes faveurs sur les Souras et même sur les Dêtyas, toi qui viens « aujourd'hui, dans ce combat, de rendre au grand Indra l'empire des trois « mondes libre et florissant? »

Ainsi parla le divin Brahmâ; le noble Hari répondit, s'adressant aux dieux et à Indra leur chef :

« Écoutez, ô dieux qui êtes ici rassemblés avec Indra, et qui, la tête « baissée devant moi, me donnez en cet instant les preuves du respect le « plus religieux. Dans la bataille qui vient de se livrer, les puissants Dânavas, plus forts qu'Indra lui-même, ont tous succombé avec leur héros « Câlanémi. Dans ce même combat, deux autres de leurs chefs sont aussi « tombés, le fils de Virotchana et le grand Swarbhânou. Indra peut donc « reprendre son poste accoutumé, ainsi que Varouna. Qu'Yama retourne « gouverner le midi, et Couvéra le septentrion. Que Soma revienne avec son

« cortége de constellations, et les visite successivement. Que le soleil, reprenant ses deux voies[8], ramène tour à tour les saisons. Que les prêtres, « honorant les dieux, leur présentent la part qui leur est due dans le « beurre sacré. Que les Brahmanes allument les feux que prescrivent les « Vèdes. Que les dieux reçoivent le saint hommage de l'holocauste[9], les « Maharchis celui de la prière[10], les Pitris celui du Srâddha. Que Vâyou « suive sa route; qu'Agni brûle de trois manières[11], et que les trois castes[12] fassent le bonheur des trois mondes par les œuvres qui leur sont « attribuées. Que les sacrifices soient célébrés par les saints Brahmanes, « les présents offerts, suivant l'usage, par la générosité des fidèles. Que par « leurs heureuses et douces influences, le soleil favorise les vaches, Soma « les fluides, et Vâyou les divers souffles des êtres animés. Que les rivières, « formées de l'eau qui vient des grandes montagnes, mères fécondes des « trois mondes, continuent de se rendre à l'Océan. Enfin, que, délivrés de « la crainte des Dêtyas, les dieux vivent désormais en sécurité. Soyez heureux, je m'en vais dans le monde éternel de Brahmâ. Cependant au sein « de vos demeures particulières, dans le ciel ou dans les combats, ne vous « laissez point aller à une confiance téméraire : les Dânavas sont humiliés, « mais ils sont toujours en armes dans leurs sombres retraites, et ils ne « resteront pas constamment en repos. Ils pourront abuser de votre droiture et de votre franchise. Mais je saurai déjouer les projets de cette « race perverse, acharnée contre vous et forte par sa déloyauté; et s'ils « vous donnaient encore quelque crainte fondée, je viendrais à votre secours, et je vous aurais bientôt rendu la paix. »

Tel fut le discours qu'adressa aux dieux celui dont la vérité est toute la force. Comblé de gloire, Vichnou suivit Brahmâ dans son séjour immortel.

O prince, voilà le récit que tu m'avais demandé du combat merveilleux de Târacâ, livré par les Dânavas contre Vichnou.

[8] Le mot est *ayana* : ce sont les deux parties de l'écliptique coupée par l'équateur.

[9] बलिहोम *balihoma*.

[10] स्वाध्याय *swâdhyâya*.

[11] L'auteur désigne les trois espèces de feu, le *trétâgni* ; ce sont, dit-on, le feu du midi, le feu domestique et le feu du sacrifice.

[12] Il ne parle que des trois castes de *dwidjas* ou *régénérés*. Il ne compte pas les Soûdras.

QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DE VICHNOU DANS LE MONDE DE BRAHMA.

Djanamédjaya dit :

Que fit Vêcountha après son départ pour le monde de Brahmâ, où il accompagna ce souverain des dieux qui jadis naquit au sein des ondes? Pourquoi fut-il conduit dans ce séjour après avoir achevé la défaite des Dêtyas et reçu les hommages des dieux? Quelle place y occupe-t-il? A quel exercice [1] s'y est-il livré? A quelle pénitence s'est soumis ce maître suprême, essence de tous les êtres? Pendant ce temps, comment l'univers jouissait-il de cette félicité enviée des Souras et des Asouras? Comment se fait-il qu'il dorme à la fin de l'été, qu'il s'éveille à la fin des pluies? Comment, placé dans le monde de Brahmâ, tient-il le timon des mondes? O saint Brahmane, j'ai le désir de connaître, dans tous ses détails, dans toute sa vérité, l'histoire divine de Vichnou dans le ciel.

Vêsampâyana répondit :

Je te donnerai d'abord quelques renseignements sur les saints plaisirs de Brahmâ et de Nârâyana dans le séjour où ils viennent de monter. Certes, la voie de Vichnou est imperceptible, et peut à peine être connue des dieux: écoute ce que je vais t'en révéler. Ce dieu est le monde; et les trois mondes, c'est lui-même : il comprend aussi les dieux, et les dieux dans le ciel sont encore lui. C'est un fleuve dont la pensée la plus profonde n'aperçoit point l'autre rive; lui seul, Mâdhava, connaît les bornes suprêmes des mondes. Voici maintenant quelle fut la conduite autrefois suivie dans le séjour de Brahmâ par cet être mystérieux, dont les dieux recherchent la trace. A son arrivée dans ces lieux, où réside le père de la nature entière, Vichnou salua

[1] योग *yoga*.

tous les Richis, suivant le rite qui leur est particulier. En apercevant le feu du sacrifice allumé à l'orient [2] par les Maharchis, ce dieu, éclatant de lumière, se joignit à eux pour la cérémonie pieuse du matin [3]. Il les vit honorer sa personne par les offrandes de beurre, lui donner une portion dans les sacrifices, et lui assigner la première place. Il s'établit un échange de politesses entre lui et ces Richis ressemblant à Brahmâ lui-même. Incompréhensible divinité, il parcourt ce monde éternel. Il voit les poteaux élevés dont le haut est orné d'un anneau [4], et qui sont illustrés par les innombrables sacrifices des Brahmarchis. Il sent la fumée du beurre consacré, il entend les Vèdes récités par les Brahmanes : il poursuit sa visite et se mêle aux sacrifices. Les Richis, les dieux et les prêtres réunis lui adressent la parole, élevant leurs bras vers lui, et tenant dans leurs mains le vase [5] qui renferme l'offrande de l'*argha*.

Tout ce qui appartient aux dieux, dépend de Djanârddana : tout ce que font les dieux est l'ouvrage du vainqueur de Madhou. Le monde que les savants connaissent pour être celui d'Agni et de Soma, Brahmâ sait que c'est Vichnou; que Vichnou est Agni et Soma. Du lait vient la partie séreuse; de cette partie séreuse vient le beurre : de même c'est de Djanârddana que viennent les mondes où les êtres sont en quelque sorte baratés [6]. Les dieux, les Vèdes et les mondes reconnaissent Hari comme étant l'âme suprême revêtue de sens et entourée des éléments. C'est Vichnou qui se renferme dans les corps, qui vivifie sur la terre et la matière et les organes des sensations; comme c'est lui qui, dans le ciel, d'un souffle souverain pénètre et anime les dieux. C'est lui qui donne, à ceux qui sacrifient, le fruit de leur piété; lui qui est en même temps l'offrande sacrée : esprit suprême, il tient le fil qui fait mouvoir tout le monde, et, honoré par la prière, il est lui-même la prière vivante.

Les Richis lui dirent : « Salut, ô toi le premier des Souras; dieu de lu-
» mière, toi qui portes le lotus sur ton ombilic, sois en ces lieux le bien-
» venu, et reçois avec nos prières les honneurs du sacrifice et de l'hospitalité.

[1] प्राक्सवन *prâksavana*.

[2] पौर्व्वाह्णिका क्रिया *pôrwâhnicâ criyâ*.

[3] Voyez lect. XL, pag. 179, note 31.

[4] Ce vase porte le nom de पवित्र *pavitra*. Nous avons vu ailleurs ce que c'était que l'*argha*, lect. XIV, pag. 70, note 21.

[6] Image familière à un peuple tel que les Indiens, chez qui la vache est particulièrement honorée.

« Tu es la sainteté [7] dans le sacrificateur, la pureté dans l'eau de l'ablution « des pieds [8]; tu es l'hôte que célèbre la prière, l'être à jamais ferme dans « le bien. Dans le temps que tu t'occupais des combats, nos cérémonies se « trouvaient interrompues : il n'y a point de sacrifice, quand Vichnou est « absent. C'est de toi que doit venir le fruit de notre sacrifice qu'accom- « pagnent les présents de la reconnaissance. C'est à toi qu'aujourd'hui « s'adressent nos hommages. »

« Que vos vœux soient remplis, » dit le dieu en honorant à son tour ces Brahmanes; et désormais habitant du séjour de Brahmâ, il s'y livre aux plaisirs qu'y goûte ce souverain créateur.

CINQUANTIÈME LECTURE.

LEVER DE VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

Ainsi le grand Hari, après avoir accueilli les hommages de ces Richis, entra dans cet asile antique et mystérieux, séjour divin de Nârâyana. Son âme était remplie de joie; dès son arrivée, il tint conseil avec les saints personnages, baissant la tête avec respect devant l'ancien des dieux, Brahmâ, né du sein d'un lotus. En mettant le pied dans ce séjour, qui de son nom est appelé l'*ermitage* [1] *de Nârâyana*, le dieu quitta ses armes. A ses yeux se

[7] पात्र *pâtra*, expression qui signifie *vase*, et en même temps *mérite particulier* (*propriety*, *fitness*).

[8] पाद्य *pâdya*.

[1] Traduction littérale de नारायणाश्रम *nârâyanâsrama*. Les fonctions des dieux sont considérées comme un exercice pieux, *yoga*; et par conséquent Vichnou est assimilé à un solitaire renfermé dans son ermitage, *âsrama*. Dès le commencement on l'a représenté comme porté sur les eaux : cette lecture décrit son sommeil mystérieux au sein de la mer universelle. J'avoue encore une fois que je ne puis voir ici une tradition du déluge de la Bible : je n'y trouve qu'une peinture de l'inondation annuelle, qui, en couvrant la terre, arrête la végétation endormie, détruit la riante magie de la nature, mais en même temps prépare la terre à une production nouvelle. Cependant un esprit vital circule par des voies secrètes et cachées dans toutes les parties de ce grand tout, qui paraissait menacé dans son existence, et qui bientôt passe de la mort à la vie :

déployait une vaste mer, qu'entouraient les dieux et les Maharchis. Elle est enveloppée d'un nuage noir et menaçant [2], et semble se confondre avec le séjour des étoiles. La profonde obscurité qui l'environne ne saurait être percée ni par les Souras, ni par les Asouras. On n'y sent l'influence ni de l'air, ni de la lune, ni du soleil : ces lieux sont éclairés par l'éclat même du dieu. Le serpent aux mille têtes [3], relevant l'énorme poids de sa chevelure, s'approche et vient former la couche du grand Vichnou. Le Sommeil qui pressent la fin des mondes, arrive auprès de lui : son œil est comme celui de Câli [4]; sa forme est variable. Hari est étendu sur ce lit divin qu'entourent ses disciples et que rafraîchissent les ondes de l'Océan; il se livre à cette œuvre pieuse que l'on distingue par le nom d'*écârnava* (*mer universelle*). Près du dieu endormi, pour le salut du monde, veillent les dieux et les Richis. Du milieu de son ombilic s'élève un lotus, première demeure de Brahmâ, et brillant comme le soleil, orné de mille feuilles et couvert de fleurs. Ce chef des Mounis, tout en dormant, tient dans sa main les fils de Brahmâ [5], et produit les révolutions du temps pour tous les mondes. De sa bouche et du feu de son haleine sortent les Pradjâpatis. Ces premiers d'entre les êtres, à peine nés, reçoivent leur destination de Brahmâ, s'élancent dans les quatre voies [6] qui leur sont ouvertes, et s'y livrent aux

espèce de résurrection que les poëtes de toutes les nations ont dépeinte, mais avec des couleurs particulières à leurs climats. Dans nos contrées, c'est un vêtement de neige et de glace qui couvre la nature : dans l'Inde, où le Gange débordé inonde les campagnes, c'est une mer universelle, *écârnava*, qui précède la création du printemps, comme elle succède aux chaleurs de l'été.

[2] Le mot du texte est सम्वर्त्तक *samvarttaca*, qui désigne ordinairement le bouleversement général de la fin du monde. C'est donc ici un nuage pareil à ceux qui doivent accompagner la dernière catastrophe.

[3] Le poëte désigne ici le grand serpent Sécha, connu aussi sous le nom d'*Ananta*, et qui soutient la terre sur une de ses mille têtes.

[4] Câli, déesse de la destruction, dont le nom signifie *noire*. On peut observer du reste que ce Sommeil (*nidrâ*, nom féminin), est lui-même la déesse Câli. Voyez la lecture LVII[e].

[5] Vichnou, dans la lecture précédente, est représenté sous la figure d'un directeur de petits spectacles, qui tient les fils par lesquels ses acteurs sont mis en mouvement : il est appelé *Soûtradhâra*, nom que l'on donne au directeur d'une troupe de comédiens, qui semble aussi tenir le fil de l'intrigue d'un drame. Une autre comparaison bien connue nous montre Brahmâ comme l'araignée qui tire son fil d'elle-même, et qui ensuite le reprend et le renferme dans son corps. C'est sous l'impression de cette idée que j'ai traduit ce passage : peut-être aussi le sens en est-il bien plus simple, et l'auteur a-t-il voulu dire que le dieu *a la main élevée sur son cordon brahmanique*, ब्रह्मसूत्र *brahmasoûtra*.

[6] Je crois que l'on désigne ici les quatre

œuvres d'une création destinée un jour à périr. Ni les grands Brahmarchis, ni Brahmâ lui-même ne voient ce Vichnou, enseveli dans le sommeil et environné de ténèbres. Ni les uns ni les autres ne peuvent savoir en quel lieu il dort, en quel endroit il repose sur son siége divin, quand il doit s'éveiller, quand il sommeille : ils n'aperçoivent aucune trace de cet être bienheureux, plein de lumière à la fois et d'obscurité. Les dieux peuvent bien le sentir à ses opérations merveilleuses; mais ils ne sauraient suivre son action ou deviner sa naissance.

Les anciens Richis ont autrefois chanté dans les Pourânas ces mystères qui leur avaient été révélés. Ils y racontent les œuvres de Vichnou parmi les dieux : tous ces antiques récits s'accordent à reconnaître sa divine prééminence. Les traditions [7], quelles qu'elles soient, ou tirées des Vèdes, ou transmises par les hommes, célèbrent la puissance de cet être suprême, puissance qui n'a d'autre origine que lui seul.

Quand le moment de la naissance des mondes est arrivé, celui qui est la source immortelle de la nature, le vainqueur de Madhou, s'éveille pour la perte des Dânavas. Au fond de cet asile où les dieux ne peuvent l'apercevoir, il s'était endormi à la fin des chaleurs; il s'éveille à la fin des pluies, ce dieu impérissable, ce Vichnou qui est à la fois les sacrifices, les Vèdes, les cérémonies et la voie du sacrifice. Tandis qu'il dort, l'œuvre du prêtre, sanctifiée par la prière, a dû cesser entièrement. Quand le règne [8] de l'automne est fini, il sort de ce sommeil, pendant lequel le roi des nuages, Indra, a supporté le cercle des saisons et rempli les fonctions de Vichnou. Dès que ce sommeil mystérieux commence, cette magie intérieure et terrestre qui transforme sans cesse le monde, devient funeste et terrible : elle est alors pour les protecteurs de la terre comme cette nuit qu'on appelle *la nuit de Câla* [9]; revêtue de ténèbres, elle vient détruire et la nuit et le jour, elle enlève à tous les êtres qui respirent sur la terre la moitié

points cardinaux, qui sont les postes assignés aux Pradjâpatis. Peut-être aussi fait-on allusion aux quatre castes qu'ils doivent perpétuer.

[7] श्रुति *srouti*.

[8] Le mot que j'ai rendu ainsi est यज्ञ *yadjna*, qui signifie *sacrifice*. L'esprit religieux ne voit que des sacrifices dans l'exercice des fonctions des dieux, dans la succession des saisons, dans tous les phénomènes de la nature.

[9] En sanscrit, कालरात्रि *câlarâtri*. Ainsi s'appelle une nuit particulière, qui arrive le 7[e] jour du 7[e] mois de la 77[e] année, laquelle semble devoir être ordinairement la dernière

de leur vie. On frémit à son approche; personne ne peut supporter sa mortelle influence : l'homme qu'elle accable ressemble à celui qui se sent submergé dans la mer. Ce sommeil n'est point celui qui surprend quelquefois les mortels à la suite d'un repas ou du travail : ce n'est point celui que la nuit apporte au monde. Le sommeil dont nous parlons ici exténue les êtres affaiblis par les rigueurs du jeûne, et les livre sans défense à la mort. Parmi les dieux, c'est en Nârâyana que repose cette magie qui fait et défait la nature visible, magie merveilleuse, amie du dieu qui détruit tout, et produite de son corps. C'est elle qui, brillante comme la beauté à l'œil de lotus, apparaît sur la face de Vichnou, et, séduisant tous les êtres, consume en peu de temps les mondes. C'est elle alors qui, pour le bien de la terre doucement humectée, se dispose à recevoir la semence féconde, pareille à la chaste épouse qui attend les embrassements de son époux.

Ainsi, plongé au sein de ce sommeil, dans l'ermitage de Nârâyana, Vichnou reposait, tout en travaillant à la propagation du monde. Ce sommeil a duré mille ans [10] : déjà le Crita et le Trétâ sont finis, le Dwâpara [11] est arrivé à la fin de sa révolution, quand, voyant le désastre des mondes, le dieu de lumière s'éveille à la voix des Maharchis.

« Sortez, lui disaient-ils, de ce sommeil dans lequel vous semblez vous « plaire naturellement, et qui presse votre front comme une guirlande « agréable. Les dieux et Brahmâ aspirent à vous voir. Ces Richis habiles « dans la science divine, parfaits dans les œuvres de pénitence, occupés à « chanter les hymnes sacrés, implorent votre secours, ô Hrichîkésa. Ame de « la nature, source de la vie, ô Vichnou, écoutez les voix suppliantes de la « terre, du ciel, du feu, de l'air et de l'eau. Les sept Richis, des sphères « qui leur sont assignées, vous adressent leurs chants divins. Levez-vous, ô « Dieu brillant de lumière, dont l'œil ressemble à la fleur du lotus, levez-« vous; la tâche des dieux est maintenant trop lourde, et votre secours « devient nécessaire. »

---

de la vie humaine. Celui qui passe ce terme est exempt de toute observance religieuse. On appelle aussi cette nuit *bhîmarathî.*

[10] Ces mille ans sont peut-être une saison, ou plutôt un douzième de l'année commune, que le poëte, par une exagération de calcul, représente comme une révolution de douze mille ans.

[11] Ce sont là les noms des trois premiers âges ou *yougas :* le quatrième est le *Cali*, qui, à l'époque des événements qu'on va raconter, n'était pas encore commencé.

Aussitôt Hrichîkésa, qui vient de répandre partout des semences de création, fendant les ténèbres qui l'enveloppent, se lève resplendissant de gloire et de richesses. Il aperçoit tous les Souras rassemblés avec Brahmâ; leur trouble est visible, et ils semblent vouloir lui parler en faveur du monde. Hari, les yeux encore fatigués par le sommeil, adresse aux dieux un discours où règne l'amour de la vérité et de la justice: « O dieux, d'où vous vient « cette inquiétude? quel est le motif de vos alarmes? que désirez-vous? quel « besoin avez-vous de mon secours? Certes, le monde n'a rien de bon à « attendre des Dânavas. Je veux connaître sans retard la cause de la souf- « france des mortels. Je quitte la couche où je dormais entouré des Brah- « manes, et je viens vous demander ce que je dois faire pour votre bonheur. »

CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

DISCOURS DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu ces paroles de Vichnou, Brahmâ, père du monde, lui répondit au nom des dieux :

« O Vichnou, vainqueur des Asouras, les dieux n'ont aucune crainte « pour eux-mêmes; tu as daigné mettre un terme à leurs inquiétudes, et les « diriger dans leurs combats. Indra est victorieux, tu veilles sur le monde, « les hommes sont constants au chemin du devoir; et d'où vient donc qu'ils « éprouvent des alarmes? Pratiquant la justice et la piété, délivrés de toute « maladie, tant qu'ils resteront fidèles à la loi divine, peuvent-ils être vic- « times d'une mort prématurée? Or, les chefs des peuples, les princes de « la terre, ornés des six qualités[1] qui distinguent les rois, ne cherchent « point à se nuire entre eux. Bienfaiteurs de leurs sujets, irréprochables

[1] Ces six qualités sont sans doute celles qui sont désignées dans le Dictionnaire de M. Wilson, au mot षट्प्रज्ञ *chatpradjna*. Cependant voyez aussi le mot षट्कर्म्मन् *chatcarman*. Voyez encore les lois de Manou, lect. VII, sl. 160, et lect. X, sl. 75.

« dans la perception des impôts [2], ils tirent de grandes richesses de leurs « mines et remplissent leur trésor sans violence. Gouvernant avec sagesse « les nombreuses populations qui leur sont soumises, ils ne font point « peser sur elles un sceptre trop lourd, et maintiennent l'ordre parmi les « quatre castes. Les êtres se plaisent à naître sous leur empire [3]; ces rois « sont entourés d'amis qui les respectent, protégés par de grandes armées, « et heureux de leurs propres vertus. Habiles dans l'art de tirer de l'arc et « dans la science des Vèdes, ils offrent, aux époques convenables, des sacri- « fices accompagnés de riches présents : les dieux y sont honorés par des « holocaustes; les Maharchis, par des exercices de piété, et les Pitris, par « des milliers de Srâddhas. Ces princes n'ignorent rien de ce qui est ordonné « sur la terre par le triple enseignement des Vèdes, des traditions humai- « nes [4] et des livres de droit [5]. Ainsi, possédant toute espèce de science, et pa- « reils à des Maharchis, ils semblent renouveler l'âge Crita. Pour leur com- « plaire, Indra envoie sur la terre des pluies fécondes; le souffle des vents « est favorable, et les dix régions du ciel sont calmes et tranquilles. La terre « n'est effrayée par aucun phénomène céleste, et les planètes poursuivent « leur course régulière. La lune, à travers les constellations, achève en « paix ses révolutions diverses; et le soleil, sans contradiction, parcourt les « deux voies de sa carrière. Le feu du sacrifice reçoit l'hommage parfumé « des différents holocaustes offerts avec dévotion. »

« Quand les cœurs sont disposés à la vertu, quand la piété règne par-

[2] Les impôts qui constituent le revenu d'un prince, se nomment कर *cara*; le contribuable s'appelle करद *carada*. Les lois de Manou donnent quelques détails sur la nature et la perception des impôts. Voyez lectures VII et VIII. Le 62[e] sloca de la VII[e] lecture enjoint au prince de choisir pour l'exploitation des mines et la perception de ses revenus des gens intelligents et de bonne famille.

[3] Ces mots semblent prêter une espèce de libre arbitre aux êtres qui ne sont pas encore nés, et qui choisissent le pays qui leur offrira le plus de bonheur. Mais abstraction faite de l'exagération poétique, cela signifie qu'un bon gouvernement favorise la population, et que les sujets heureux ne craignent pas de voir augmenter leur famille.

[4] Cette idée me semble exprimée par le mot लौकिक *lôkica* (*mundanus*) opposé au mot वैदिक *vêdica*. Ce sont les instructions renfermées dans les commentaires des saints docteurs, et dans les livres qui ne sont pas l'ouvrage même de Dieu. Cette opposition se trouvait déjà dans la lecture précédente, pag. 234. Voyez aussi lois de Manou, lect. II, sl. 117.

[5] Ces livres s'appellent धर्म्मशास्त्र *dharmasâstra*.

« tout, d'où vient donc que les hommes ont à redouter le terrible Câla? « La Terre gémit sous les armées de rois puissants, brillants de gloire, et « se prêtant mutuellement leur secours. Fatiguée de ce poids, exposée aux « ravages des soldats, elle succombe, comme un vaisseau trop chargé s'en« fonce dans les flots. Il semble que la fin des âges soit arrivée : les mon« tagnes qui lui servent de ceinture sont ébranlées, les eaux sont lancées « dans ses plaines; une sueur abondante l'inonde, oppressée comme elle l'est « par la multitude des puissants Kchatriyas, et couverte de royaumes popu« leux. Dans les villes, le prince est entouré d'armées innombrables; les « royaumes sont composés de mille et mille bourgs; et tous ces rois, et leurs « armées, et ces bourgs, et ces riches royaumes, ne laissent plus sur le sol « aucune place vacante. Faisant un instant trêve à ses douleurs, la malheu« reuse est venue dans ton séjour, ô Vichnou; elle t'implore, toi qui es « son espoir et son sauveur. Elle est souffrante, et ses peines sont causées « par les hommes : c'est à toi de faire en sorte qu'elle ne succombe pas; car « elle est éternelle dans ce monde. C'est un grand mal, ô vainqueur de « Madhou, que les ravages commis sur la Terre : il en résulte l'interruption « des devoirs imposés à tous les êtres, et les dommages les plus déplorables. « Or, il est évident qu'aujourd'hui, harassée par cette multitude de princes, « elle ne peut résister à cette fatigue : la fermeté, qui lui est particulière, « commence à lui manquer; immobile par sa nature, elle est tremblante et « agitée.

« Je viens de te répéter ce que nous avons appris d'elle-même. Nous vou« lons nous entendre avec toi pour la soulager de ce poids. Sans doute ces « rois, dont les états ont pris de si grands accroissements, se trouvent dans « la bonne voie, et les trois autres castes sont religieusement soumises aux « Brahmanes. Toutes les paroles sont empreintes de vérité, tous les hommes « reconnaissent la règle du devoir. Tous les Brahmanes respectent les Vèdes, « tous les mortels respectent les Brahmanes. Puisque la piété existe dans le « monde, il faut aviser au moyen de l'y conserver. Songeons que c'est dans « cette route que l'homme vertueux doit marcher pour arriver à la perfec« tion : mais, d'un autre côté, il faut délivrer la Terre du poids qui l'accable, « et ce n'est que par la mort des princes que nous obtiendrons ce résultat. « O grand dieu, si j'ose ouvrir un avis, c'est de nous rendre ensemble sur « le sommet du Mérou, pour y prêter l'oreille aux plaintes de la Terre. »

CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

PLAINTES DE LA TERRE.

Vêsampâyana dit :

« J'y consens, » dit Vichnou, et aussitôt il part avec cette assemblée céleste : il est enveloppé d'un nuage noir et retentissant, et ressemble à une montagne entourée de brouillards. Sa chevelure, relevée sur sa tête, est ornée de perles et de pierres précieuses, et comparable au nuage au sein duquel brille la lune. Sur sa large poitrine on distingue les boutons de ses deux seins adorables, et les boucles de poils qui forment l'auguste *Srîvatsa*. Son vêtement est jaune, et ce maître tout-puissant des mondes, Hari, s'élève comme une montagne enveloppée de l'ombre du crépuscule. Il s'avance sur Garouda, suivi du dieu né du calice d'un lotus et de tous les Souras qui tiennent leurs regards attachés sur lui. En quelques instants ils arrivent sur la montagne brillante de tout l'éclat des pierres précieuses[1]. Là, sur le sommet du Mérou, les dieux admirent la salle magnifique où ils sont admis : ouvrage étonnant de Viswacarman, cette salle resplendissait comme le soleil; les colonnes y étaient d'or, les arcades de diamants et de lapis lazuli. On y trouvait tout ce que l'esprit peut imaginer dans son caprice; cent trônes brillants; des filets de pierres précieuses couvrant les intervalles d'une croisée à l'autre; des métaux de toute espèce; les fleurs de toutes les saisons; de tous côtés une magie vraiment divine. L'âme transportée de joie, les dieux entrent dans cette salle, où leur place est déterminée suivant leur dignité, et ils vont s'asseoir sur des siéges superbes, sur des trônes élevés, couverts de riches tapis. Alors Vâyou[2], d'après l'ordre de Brahmâ, parcourt tous les rangs pour faire faire silence. L'assemblée

[1] C'est le Mérou, qui pour cette raison est surnommé *Ratnaparwata* ou *Ratnasânou*.

[2] Vâyou, ou le dieu de l'air, fait ici l'office d'huissier, prononçant les mots माशब्द *mâsabda*, qui correspondent au mot français *silence*.

divine, encore agitée, se tait peu à peu, et la Terre commence son discours d'une voix qu'altère la souffrance.

La Terre dit :

[1] Je fus, dans l'origine des choses, formée par le dieu qui sortit du sein du lotus. En même temps que moi apparurent deux grands Asouras terrestres; ils naquirent de l'oreille de Vichnou endormi sur l'Océan, et s'élevèrent comme deux murailles à l'horizon. Vâyou, dirigé par Brahmâ, les pénétra, et ils s'accrurent de manière à couvrir le ciel. Gonflés comme ils l'étaient par le souffle du vent, Brahmâ les prit, les toucha de tous les côtés et trouva que l'un était mou et l'autre dur[2]. Le dieu né du sein de l'onde leur donna des noms : celui qui était mou fut appelé *Madhou;* celui qui était dur, *Kêtabha.* Ainsi nommés, ces deux Dêtyas se mirent à courir par le monde qui n'était qu'une vaste mer, orgueilleux de leurs forces, intrépides et demandant le combat. Brahmâ, aïeul de tous les êtres, en les voyant s'élancer sur la masse liquide, disparut, et ce dieu aux quatre fronts[3] alla retrouver sa demeure mystérieuse dans le lotus qui s'élevait de l'ombilic de Vichnou. Ces deux divinités, Brahmâ et Nârâyana, restèrent sur la surface des eaux, immobiles et endormies, durant de nombreuses révolutions d'années. Longtemps après, les deux Asouras, Madhou et Kêtabha, arrivèrent à l'endroit où séjournait Brahmâ. A l'approche de ces géants terribles et menaçants, le dieu, habitant du lotus, poussa Vichnou : celui-ci s'éveilla aussitôt, tout brillant de lumière, et un combat furieux s'engagea entre lui et les Asouras dans les trois mondes couverts d'un

[1] Le manuscrit dévanâgari de Paris place au commencement de ce discours quelques vers qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans l'avatare du Sanglier : la Terre y dit longuement qu'elle soutient tout (circonstance qui lui a fait donner l'épithète de *Dharanî*), et elle demande à être à son tour soutenue par Vichnou.

[2] Telle est la géologie indienne : toujours des fables allégoriques, pour expliquer des faits naturels. Une autre observation à faire sur le personnage de Madhou, c'est que son nom est celui du premier mois de l'ancienne année indienne (mars-avril). Le deuxième mois s'appelait *mâdhava.* Or Vichnou, qui tue Madhou, se nomme *Mâdhava ;* n'est-ce pas une manière de représenter la succession des mois, dont le second semble tuer le premier? Nécessairement ce même Madhou renaîtra, et l'on pourra dire qu'il est le fils de celui qui l'a tué.

[3] Brahmâ est représenté avec quatre têtes : c'est peut-être par allusion aux quatre points cardinaux.

déluge universel. Ce combat dura des milliers d'années : les deux Dêtyas n'avaient aucun moment de repos. Enfin, épuisés par leurs efforts, ils dirent à Nârâyana : « Nous sommes satisfaits de la lutte que nous avons soutenue « contre toi ; nous nous soumettons avec plaisir, et notre vie est à ta discré« tion. Donne-nous la mort, mais non sur la terre maintenant submergée. « Cependant, ô maître des Souras, nous demandons à devenir ensuite tes en« fants. Nous pouvons avec honneur être les fils de celui qui nous a vaincus. »

Vichnou les saisit de ses bras et les frappa. Après leur mort, leurs deux corps plongés dans l'eau n'en formèrent plus qu'un, et battus par les flots, rendirent une espèce de moelle. L'eau, s'engraissant de cette moelle, disparut, et le divin Nârâyana put alors créer les êtres. Ainsi couverte de la moelle (*médas*) de ces Dêtyas, j'ai reçu le nom de *Médinî*, et par la puissance de Vichnou, je suis devenue l'éternelle Djagatî[6]. C'est lui qui, sous la forme de sanglier (ainsi l'a vu Mârcândéya[7]), me souleva du milieu des eaux sur une de ses défenses. C'est lui encore qui, en votre présence, m'enleva, d'un seul pas, à la domination du Dêtya Bali.

Aujourd'hui je suis malheureuse ; et privée de la protection d'un maître, je viens implorer le secours du dieu sauveur, maître du monde, et redoutable par sa massue. Le feu est le maître de l'or, le soleil celui des vaches, Soma celui des constellations : c'est toi qui es le mien. Seule, je supporte tous ces êtres animés et inanimés : mais ce que je porte, c'est toi qui le soutiens.

Râma, fils de Djamadagni, irrité de la mort de son père, voulut me délivrer du poids[8] des Kchatriyas, et vingt et une fois je fus jonchée de leurs cadavres. Je fus le théâtre[9] de ces sacrifices où le sang des rois était

[6] Ce mot *djagatî* est un des noms de la terre. Il signifie *mouvant*, *passager*, et semble former une opposition avec le mot शाश्वती *sâswatî*, qui veut dire *éternel*, *perpétuel*. La terre est à la fois *éternelle* et *changeante*.

[7] Il y a un Pourâna qui porte le nom de *Mârcândéya*.

[8] Je suis fâché de n'être point de l'avis de M. Stenzler, pour la traduction de भारावतरण *bhârâvatarana*, que, dans son Brahmâ-vêvarta, sl. 2, il explique par *Bhâri incarnatio*. *Bhâra* est en effet un nom de Vichnou ; mais j'ai cru devoir entendre différemment le mot *bhârâvatarana* qui se présente souvent, et qui, vers la fin de cette même lecture, a pour synonyme भारशैथिल्य *bhâraséthilya*. Le texte de M. Stenzler porte अवतारण *avatârana* ; mes manuscrits me donnent partout अवतरण *avatarana*.

[9] Je rends ainsi le mot technique वेदि.

largement répandu : dans le Srâddha célébré en l'honneur de son père, le petit-fils de Bhrigou me donna à Casyapa [10]. Couverte de la chair, de la moelle, des os des Kchatriyas, dégoûtante de leur sang, j'étais auprès de Casyapa, dans l'état de la jeune fille nubile au moment du flux menstruel. Le Brahmarchi me dit : « O Terre, pourquoi détournes-tu la tête? « n'es-tu pas dans l'état qui convient à la femme d'un héros [11]? » Alors je répondis à l'illustre Casyapa : « O saint Brahmane, ceux qui étaient mes « maîtres ont été tués par le vaillant fils de Bhrigou. Veuve de ces guerriers, « de ces intrépides Kchatriyas, je ne puis plus exister avec mes villes dé- « sertes. Qu'il me soit donné pour maître un roi semblable à toi, et qu'il « protége mes bourgs et mes cités jusqu'aux mers qui forment ma ceinture. »

« Ainsi soit-il, » dit le Mouni après avoir entendu mes paroles, et il me confia à Manou [12], roi des hommes. C'est ainsi que je me trouve sous la domination des enfants d'Ikchwâcou, fils de Manou : pendant longtemps j'ai été soumise à une suite de princes qui arrivaient successivement au trône. Devenue de cette manière la propriété du roi Manou, j'ai été l'objet des soins d'un grand nombre de princes, issus de la race des Maharchis. Mais aussi beaucoup de héros Kchatriyas ont voulu me subjuguer; ils ne sont plus, ils sont tombés sous l'empire de la mort, et il semble que j'aie été pour eux une source de destruction [13]. A cause de moi, des combats se sont livrés, et se livrent encore dans le monde : les vaillants Kchatriyas ne cessent de se disputer ma possession les armes à la main. Ces malheurs n'arrivent que par vos décrets divins. Pour le bien

[10] C'est de là que la terre est surnommée *Câsyapî*. Je pense que, si l'on parvient à connaître de quel pays chacun des saints Richis était patron, on expliquera quelques-unes des fables indiennes. Ainsi je crois que Casyapa présidait spécialement au Cachemire. Ce passage n'indiquerait-il pas une cession de provinces faite par Parasourâma à un prince cachemirien? Je ne fais cette réflexion que pour indiquer le parti que l'on peut quelquefois tirer des fables indiennes.

[11] Si je n'avais pas voulu rester fidèle au système rigoureux de traduction que je me suis imposé, je n'aurais point reproduit cette indécente grossièreté.

[12] Voilà un de ces passages capables de faire le désespoir de la critique. Manou a dû nécessairement précéder Parasourâma, qui est un de ses descendants, et cependant il résulterait de ce passage qu'il lui est postérieur. Que décider au milieu de cette confusion? Je ne vois d'autre moyen de s'en tirer, que de regarder le nom de Manou comme désignant une des deux dynasties dont ce personnage fut le père, plutôt qu'un simple individu.

[13] Cette idée est exprimée par le mot प्रलय *pralaya*, qui ordinairement désigne la catastrophe de la fin du monde.

du monde, mettez un terme aux querelles des rois. Si je mérite quelque pitié, sauvez-moi; le dieu puissant qui porte le *tchacra*, peut seul me délivrer d'un pareil fardeau. Ce poids m'accable, j'ai besoin de secours; que Vichnou daigne me dire si je dois espérer le soulagement que j'implore.

CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.

AVATARES DE TOUS LES DIEUX.

Vêsampâyana dit :

Tous les habitants du ciel applaudirent à ce discours de la Terre, et dirent au père commun des êtres : « O dieu, que la Terre soit délivrée de « ce fardeau sous lequel elle succombe. C'est vous qui êtes dans ces mondes « le créateur des corps et le maître de la nature. Ordonnez donc; dites ce « que doivent faire Indra, Yama, Varouna, Couvéra et Nârâyana lui-même. « O Brahmâ, commandez à la lune, au soleil, au vent, aux Âdityas, aux « Vasous, aux Sâdhyas habitants des demeures célestes, à Vrihaspati, à « Ousanas, à Câla et à Cali [1]; à Siva et à son fils Cârtikéya; aux Yakchas, « aux Râkchasas, aux Gandharvas, aux Tchâranas [2], aux grands serpents, aux « montagnes et aux mers orageuses; aux bouches divines du Gange et aux « fleuves. Si, dans cette circonstance, vous croyez devoir revêtir la forme « d'un prince terrestre, dites-nous, ô maître des Souras, quelle part nous « devons prendre à vos projets. A quel avatare faut-il que nous nous sou- « mettions? Quels sont ceux d'entre nous qui resteront dans le ciel, ceux « qui descendront sur la terre dans les familles des saints Brahmanes ou « des princes? Nous sommes même prêts à nous créer des corps qu'aucune « matrice n'aura produits. »

[1] Ne confondez pas le nom de la déesse *Câli* avec le mot *Cali*, qui est le nom du quatrième *youga*, âge terrible et pernicieux.

[2] Les Tchâranas sont des demi-dieux, chargés de chanter dans les assemblées célestes, et de célébrer les louanges des grandes divinités.

Après avoir entendu ces propositions unanimes des Souras, l'aïeul des mondes dit aux dieux qui l'environnaient :

Brahmâ dit :

Habitants du ciel, votre résolution me plaît. Oui, incarnez-vous sur la terre d'une manière conforme à votre nature. Que votre influence divine descende dans un corps terrestre : les trois mondes sont à votre disposition. Jadis, par prévoyance, j'ai déjà fait naître l'un d'entre vous dans la famille royale de Bharata : voici comment arriva cette aventure.

Je me promenais un jour sur la mer orientale; je me dirigeai vers le rivage qui était à l'occident, et je vins m'y asseoir avec le grand Casyapa, mon fils [3]. Nous causions ensemble de ces antiques histoires, dont le monde a conservé le souvenir, et de ces événements racontés dans les Pourânas, quand l'Océan avec Gangâ s'approcha de nous, accompagné des nuages et des vents, agitant les flots, et soulevant sur sa route la tempête. Il avait un vêtement d'eau, orné de poissons : il était couvert de coquillages, de perles, de corail et de pierres précieuses. Enflé par la lune, il était aussi environné de nuages sombres et retentissants. Il osa me manquer de respect, et, poursuivant sa course, il vint me mouiller de ses ondes tremblantes et salées : il semblait vouloir envahir le lieu où je me trouvais. D'une voix irritée je lui dis : « Sois Sânta [4]. » Et aussitôt prenant un corps, l'Océan devint Sânta, réprimant l'impétuosité de ses flots, ferme et entouré d'une opulence royale. Je prononçai encore contre lui et Gangâ une seconde malédiction : j'avais en vue les services qu'aujourd'hui vous attendez de moi. « Ton extérieur, lui dis-je, est vraiment royal; prince « de la mer, deviens roi sur la terre. Là, tu pourras te livrer à ton humeur « folâtre, tout en conservant ta puissance : tu vas être un monarque de la « race de Bharata. Je t'avais dit : sois Sânta; conservant ce corps que tu as « pris, sois sur la terre le glorieux Sântanou [5]. Quant à Gangâ, la plus illustre

[3] Le texte porte तनुज tanoudja. Cependant Casyapa est ordinairement considéré comme fils du Pradjâpati Maritchi, et par conséquent comme petit-fils de Brahmâ. Voy. lect. 1, p. 6.

[4] *Sânta* signifie *calme*, *tranquille*. C'est quelquefois un substantif désignant un solitaire qui a dompté ses passions et dirigé toutes ses pensées vers Dieu.

[5] Il semble que ce mot soit une abréviation

« des nymphes des fleuves, si belle avec ses grands yeux, avec ses membres « gracieux et charmants, elle y sera ta compagne. » A ces paroles, l'Océan tout troublé me regarda et me dit : « Souverain des dieux, pourquoi me mau- « dis-tu, moi qui te suis soumis et dévoué? pourquoi prononces-tu une « imprécation pareille contre ton propre fils? O dieu, n'est-ce pas toi qui « as voulu que mes flots s'enflassent à certaines époques? Si mes vagues « sont tumultueuses, ô Brahmâ, en quoi suis-je coupable? Au moment de « la marée, mes eaux ont été poussées par le vent jusque sur toi : était-ce « là un motif de malédiction? Trois causes produisent mon agitation, la « violence des vents, le poids des nuages et l'influence de la lune. Si donc « je ne t'ai offensé que par le résultat d'un ordre que tu as établi, daigne « m'excuser, ô Brahmâ, et retirer ton imprécation. Fais que je ne sois « pas obligé de m'incarner, que ta malédiction n'ait point son effet; aie « pitié de moi, souverain des dieux, et sois assez bon pour céder à mes « discours. Sois également indulgent pour Gangâ, qui n'est venue sur la « terre que par ton ordre [6], et qui ne peut être coupable de ma faute. » Je répondis avec douceur à l'Océan, qui ne connaissait point mes desseins, et qui tremblait sous le souffle de mon imprécation : « Sois tranquille, tu « n'as rien à craindre, ma colère est épuisée. Apprends, roi des fleuves, quel « est le motif secret de cette malédiction. Tu vas animer un corps humain « dans la famille de Bharata. Quittant ta forme marine, souverain des ondes, « tu seras prince sur la terre, environné d'une opulence royale, gouvernant « les quatre castes, et goûtant tous les plaisirs. La belle Gangâ, revêtue « aussi d'une forme humaine, sera ton épouse et l'ornement de ta cour.

pour *Sântatanou*, mot qui signifierait *corps de Sânta*. Cependant les deux manuscrits dévanâgaris portent *Santanou* au lieu de *Sântanou* : ce qui est plus conforme à l'étymologie que M. Wilson donne de ce mot, शं *sam* (*feliciter*), et तनु *tanou* (*corpus*). Nous voyons encore ici un exemple de cette manie des Indiens, de faire des légendes sur les étymologies des noms propres.

[6] Gangâ est descendue du ciel sur la terre pour le bien des mortels. On explique son nom par ces mots : *venue sur la terre*. Le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même du monde : il arrive en vapeurs légères, et se repose dans le *counda* ou bassin de Brahmâ, qui est le Mânasarovara : c'est de là qu'il descend sur un roc consacré à Siva et qui a la forme d'une tête, puis il est recueilli dans un autre bassin appelé *Vindousarovara*. Par Haridwâra ou Porte de Hari, il entre ensuite dans les plaines de l'Indoustan. Il reçoit un grand nombre de rivières, qui, dit-on, le quittent lorsqu'il approche de la mer, pour s'y jeter chacune de son côté. Ce sont là les bouches du Gange, dont il est question au commencement

« Avec cette déesse, qui fut autrefois la fille de Djahnou [7], tu jouiras d'un « bonheur parfait, vous rappelant quelquefois ces jeux qui vous charmaient « sur les eaux [8]. Hâte-toi d'exécuter mes volontés, et de contracter avec « Gangâ cette union que formaient jadis les Pradjâpatis. Déjà les Vasous [9] « sont descendus du ciel dans la région inférieure : c'est de toi qu'ils rece- « vront une nouvelle naissance. Gangâ renferme dans son sein le germe de « ces huit Vasous, égaux en vertu au soleil lui-même, et noble espoir des Sou- « ras. Après avoir donné la naissance aux Vasous et augmenté la race des « Courous, tu quitteras ton corps humain pour reprendre ta forme marine. »

C'est ainsi que depuis longtemps, ô dieux, j'ai disposé les choses, en voyant ce fardeau dont les princes chargeaient la terre. Là, j'ai préparé la famille de Sântanou; et les Vasous, habitants du ciel, y sont nés de Gangâ. Aujourd'hui c'est le huitième qui règne : les sept autres sont déjà venus, il ne reste plus que celui-ci [10].

Une seconde femme [11] a donné à Sântanou un fils, qui est une régénération de lui-même; c'est Vitchitravîrya, roi puissant et magnifique. Ce Vitchitravîrya a eu deux enfants, qui existent encore aujourd'hui; fameux entre les héros, ils se nomment *Dhritarâchtra* et *Pândou*. Celui-ci a deux jeunes épouses, brillantes de beauté et de richesses, pareilles sur la terre aux femmes des dieux : ce sont Countî et Mâdrî. Le roi Dhrita-

de cette lecture, et auxquelles on donne le nom de ces rivières qui s'étaient réunies à lui.

[7] Voyez cette légende, lect. XXVII, pag. 120, et lect. XXXII, pag. 147.

[8] Le texte porte सलिलसङ्क्लेद *salilasanclêda*, et ce mot sans doute renferme une allusion peu décente.

[9] Voyez, lect. III, pag. 16, ce que c'est que les Vasous. Si nous savions quel était l'emploi de ces demi-dieux, nous pourrions expliquer cette fable de leur naissance au sein de Gangâ. Cette histoire est racontée avec des circonstances différentes dans Ward, tom. II, à l'article *Gangâ*. On y dit que par suite d'une imprécation de Vichnou, cette déesse détruisait ses enfants à mesure qu'ils naissaient : allégorie inexplicable dans l'état de nos connaissances sur la mythologie indienne.

[10] Ce passage et le suivant eussent été pour moi tout à fait inintelligibles sans les leçons du manuscrit dévanâgari de M. Tod, qui, fautif en bien des endroits, m'a cependant été extrêmement utile en plusieurs circonstances, et m'a sauvé quelques contre-sens inévitables. Je dois des actions de grâces à l'honorable Société qui, en daignant agréer mon travail, m'a encore fourni les moyens de le perfectionner.

[11] Sântanou avait quitté Gangâ, dès l'instant qu'il s'était aperçu du sort qu'elle réservait à ses enfants. Il avait ainsi sauvé le huitième, qui fut Bhîchma. La seconde épouse, dont il est ici question, est Satyavatî, qui, auparavant amante de Parâsara, avait eu de lui le Mouni Vyâsa.

râchtra n'a qu'une épouse, aussi distinguée par sa beauté que par sa vertu, et nommée *Gândhârî*.

Ces deux familles seront divisées, et deviendront ennemies. Une lutte s'établira pour décider quelle est celle des deux branches qui doit occuper le trône. Cette querelle de succession sera la cause de la perte de bien des rois : il existera dans le monde une terreur pareille à celle que l'on verra à la fin des âges. Par la mort de ces rois et la destruction mutuelle de leurs armées, la Terre divisée en tant de villes et de royaumes, se trouvera soulagée. Ainsi la fin du Dwâpara sera témoin de cette catastrophe que j'ai prévue depuis longtemps, et dans laquelle des princes succomberont sous le fer même de leurs parents. Les autres mortels, plongés dans les ténèbres d'une nuit profonde, éperdus et troublés, seront consumés par l'arme de feu qui brillera dans la main d'un avatare de Siva.

Cette œuvre de mort terminée, le troisième âge, appelé *Dwâpara*, sera fini. Sous l'influence de cet avatare de Siva, naîtra un âge qui lui sera consacré, âge terrible, qui se nommera *Tichya* [12], puissant en impiété, faible en vertu, témoin de la décadence de la justice et du triomphe de l'iniquité. Les hommes ne s'adresseront plus qu'à deux divinités, Siva et Cârtikéya, et leur vie sera désormais abrégée.

Voilà pour quelles raisons je vous ai dit que la perte des princes était assurée. Ainsi c'est à vous maintenant, ô Souras, à revêtir des corps humains. Hâtez-vous : que Dharma et d'autres s'incarnent dans le sein de Countî et de Mâdrî [13]. Que Gândhârî conçoive le germe de Cali. Autour de ces deux partis viendront se grouper les rois, poussés par le dieu de la mort, animés par la passion des conquêtes et l'ardeur des combats. Que la Terre reprenne donc la forme sous laquelle elle soutient les hommes. Tel est le moyen que j'ai imaginé pour la délivrer de ces princes.

[12] Tichya est un nom de l'âge Cali, qui suit le Dwâpara. C'est aussi le huitième astérisme lunaire, contenant trois étoiles, dont l'une est le δ du Cancer. Ainsi se nomme encore le mois *pôcha*, qui correspond à décembre et à janvier. L'âge Tichya ou Cali vient à la fin des temps, comme le mois *pôcha* à la fin de l'année et dans la mauvaise saison.

[13] Une autre fable dit que cinq dieux devinrent les pères des cinq Pândavas ou fils de Pândou, dont le premier fut Youdhichthira, fils de Countî et du dieu Yama ou Dharma, surnommé *Dharma-râdja*; le second, Bhîma, fils de Countî et de Vâyou; le troisième, Ardjouna, fils de Countî et d'Indra; le quatrième et le cinquième, Nacoula et Sahadéva, fils de Mâdrî et des Aswini-coumâras, dieux jumeaux dont la naissance est rapportée, lect. IX, pag. 51.

Vêsampâyana dit :

A ces mots de Brahmâ, la Terre le quitta, accompagnée du dieu de la mort qui déjà menaçait les rois. Pour prévenir aussi les mauvais desseins des Asouras, le dieu donna ses instructions à l'antique Richi Nara [14], au serpent Sécha [15] qui porte la terre, à Sanatcoumâra, aux Sâdhyas présidés par Agni, à Varouna, à Couvéra, au soleil et à la lune, aux Gandharvas, aux Apsarâs, aux Roudras, aux Âdityas, aux Aswins. Les dieux descendirent donc pour s'incarner sur la terre, comme je viens de te le dire. Ces chefs des êtres, ces anciens vainqueurs des Dêtyas naquirent, subissant ou dédaignant les lois ordinaires de la conception [16], pareils au *kchîrikâ* [17], revêtus d'un corps solide comme le diamant [18]; les uns ayant la force de dix mille éléphants, les autres l'impétuosité du torrent; portant pour armes des massues de bois ou de fer, des javelots, des haches, des quartiers de roches. Des milliers d'entre eux prirent naissance dans la famille de Vrichni, dans celle de Courou, ou dans le Pantchala, dans des maisons de princes et de saints Brahmanes; guerriers expérimentés, savants archers, instruits dans la pratique des Vèdes, aimant les sacrifices et les actes de piété, deux fois plus forts en tout que les autres, soit qu'il fallût ébranler les montagnes ou dans leur courroux fendre la terre, soit qu'il fût question d'agiter les plaines de l'air ou de soulever l'Océan. Après leur avoir donné ses avis, Brahmâ, maître du passé, du présent et de l'avenir, remettant le soin des mondes à Nârâyana, rentra dans son repos.

Apprends maintenant comment Vichnou descendit sur la terre pour sauver les êtres, lui qui est leur espérance et leur seigneur : comment ce dieu, rempli de gloire et de sainteté, naquit dans la famille d'Yayâti et dans la maison du sage Vasoudéva.

[14] C'est un des noms du dieu Vichnou : c'est aussi celui d'un saint solitaire, frère de Nârâyana et fils de Dharma.

[15] Voyez la 1.re lecture, note 3, et alibi.

[16] Le texte porte *avec ou sans matrice*.

[17] Arbre à fruit qui est le *mimusops kauki*. C'est aussi le *convolvulus paniculatus* (*bhuincaonra*).

[18] Le mot qui exprime l'idée de la foudre, वज्र *vadjra*, signifie *diamant*; de manière que ce passage pourrait se traduire aussi par ces mots, *brillant ou terrible comme la foudre*.

CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

DISCOURS DE NARADA.

Vêsampâyana dit :

Le temps était arrivé d'exécuter ce grand projet et de venir habiter la terre : quelques-uns des membres de la famille de Bharata devinrent des émanations[1] de Dharma, d'Indra, de Vâyou, des deux Aswins, les médecins célestes, et du Soleil. Ailleurs s'incarnèrent le pontife des dieux, le huitième Vasou, la Mort, Cali, Soma, Soucra, Varouna, Mitra, Couvéra, les Gandharvas, les serpents et les Yakchas. La cour céleste étant ainsi passée sur la terre, Nârada apparut et s'approcha de Nârâyana[2]. Ce Richi brille comme un feu étincelant et ressemble à un petit soleil : la masse de ses cheveux, tournée à gauche, se relève au-dessus de sa tête : lui-même, vêtu d'une robe blanche qui lui donne l'apparence d'un rayon de la lune,

[1] C'est à dessein que j'ai employé le mot *émanation*, parce qu'il est assez vague et ne dit pas précisément si ces dieux s'incarnèrent eux-mêmes ou s'ils engendrèrent des enfants, comme on l'a dit plus haut, note 13 de la lecture précédente. Le lecteur trouvera dans toute cette histoire des allusions astronomiques. Les dieux sont les régents des astres ou des diverses parties du ciel ; on dit qu'ils descendent sur la terre, quand peut-être ils sont arrivés à un point tel qu'ils touchent l'horizon. Ils font *partie* ou du système céleste en général, ou d'une classe particulière de génies : idée exprimée par les mots भाग *bhâga* et अंश *ansa*. Ainsi Varouna, Vichnou, etc. sont des *ansas* de la classe des douze Âdityas. Quand un de ces dieux s'incarne, son avatare s'appelle *ansâvatare* ; dans ce sens que c'est un *membre* d'un ordre céleste, ou bien une *portion* de ce même dieu qui revêt un corps : dans ce dernier cas, il est censé n'avoir pas quitté tout à fait son poste divin. Pour montrer la synonymie de *bhâga* et d'*ansa*, je citerai ces deux vers :

अंशावतरणे वृत्ते शुराणां भारते कुले।
भागे ऽ वतीर्णे धर्म्मस्य शक्रस्य
पवनस्य च ॥

Remarquez aussi qu'on donne le nom d'*ansa* aux 360 parties du cercle de l'écliptique. Voy. Rech. asiat. tom. II, pag. 291.

[2] नारायणांशे *nârâyanânsé*. L'*ansa* de Nârâyana est la partie où ce dieu se tient ordinairement dans le ciel ; ou bien, Nârâyana étant synonyme de Vichnou, c'est la région de l'un des douze Âdityas appelé *Vichnou*.

et couvert d'ornements d'or, il tient sa grande guitare attachée à son côté comme une amie; il a pour vêtement supérieur une peau noire, et son cordon brahmanique est d'or. Il porte un bâton et un vase appelé *camandalou* [3]. Magnifique, fort et terrible, ce grand Mouni ressemble à Indra, à Cârtikéya, à Cali; sage et savant dans la science de Brahmâ, il possède les quatre Vèdes; docteur parmi les docteurs, instituteur des dieux, des Gandharvas, des hommes; habile aussi dans les arts des musiciens célestes : mais il découvre et trahit tous les secrets, et se plaît à semer partout la division. Cet illustre Brahmarchi, se promenant dans le monde de Brahmâ, arriva dans l'assemblée des dieux, et dit à Vichnou avec vivacité :

Nârada dit :

Les dieux habitent maintenant des corps humains; mais cela suffit-il pour la perte des rois de la terre? Il était convenu que tu deviendrais toi-même prince et Kchatriya : je ne m'aperçois pas que cette partie du plan confié à Nârâyana soit exécutée. Cependant, ô maître des dieux, tu connais la nécessité des circonstances, tu vois la vérité; et la Terre attend encore ton secours. Toi, le plus clairvoyant et le plus puissant des êtres, le premier d'entre les saints *yogins*, la voie de ceux qui marchent au salut, pour quelle raison, quand les autres dieux sont partis, tardes-tu, malgré ton rang, à prendre ton rôle dans cette coalition en faveur de la Terre? Ceux qui te reconnaissent pour maître, et qui participent de ta nature, vont naître d'après tes ordres, pour mettre bientôt la main à l'ouvrage. O Vichnou, je viens au conseil des Souras pour presser ton départ et t'apprendre ce qui se passe hors d'ici. Connais donc ce qu'ont fait ces Dêtyas que tu as terrassés dans le combat de Târacâ : ils se sont rendus sur la terre.

Près des bords de l'Yamounâ [4] s'élève une ville populeuse et floris-

[3] Vase de terre ou de bois qui sert à puiser de l'eau, et que portent habituellement les dévots pour leurs ablutions.

[4] C'est le Jumna, qui sort de l'Himâlaya à quelque distance au nord-ouest de la source du Gange, et qui se jette dans ce fleuve un peu au-dessous d'Allahabad : la mythologie fait d'Yamounâ, comme nous l'avons vu plus haut, lect. IX, pag. 52, une fille du Soleil, sœur d'Yama.

sante, nommée *Mathourâ* [5]. Sur l'emplacement de cette ville existait jadis une forêt effrayante, plantée de grands arbres, et appelée *Madhou-vana*, du nom du grand *Madhou*. Ce Dânava puissant et belliqueux s'y était établi, répandant la terreur autour de lui, et y avait eu pour successeur son fils Lavana; celui-ci n'eut pas moins de force que son père, et fut aussi formidable que lui. Il régnait depuis longues années, et sa cruauté superbe semblait se jouer des mondes et des dieux. Cependant le trône de l'invincible Ayodhyâ [6] tomba en partage à Râma, fils de Dasaratha, prince ami de son devoir et redoutable pour les Râkchasas. Le Dânava, renommé pour sa force, restait retranché dans sa forêt; il envoya à Râma un héraut qui lui tint ce langage hardi: « O Râma, je suis ton voisin et ton ennemi; « et je sais que les rois n'aiment point pour voisin un homme fort et puissant. Le prince véritablement digne de ce nom, s'il veut le bien de ses « sujets et la tranquillité de ses provinces, doit sans doute vaincre tous ses « ennemis. Mais il existe pour celui qui a reçu le baptême royal et qui a le « désir de s'illustrer, une victoire bien plus solide: c'est celle qu'il remporte d'abord sur lui-même. Il appartient surtout au souverain de réprimer ses passions. Il n'est point de maître dont l'enseignement soit « comparable à celui des livres moraux. Le prince sage et fort n'a rien à « craindre d'un voisin dégradé par les vices, et n'accomplissant que la moitié « de ses devoirs; car le monarque qui s'abandonne à ses frivoles désirs, périt « bientôt sous les coups de ces ennemis intérieurs, victime de la violence « de ses sens, et ses adversaires profitent de ses fautes. C'est ainsi qu'égaré « par l'amour d'une femme, tu as tué Râvana et son armée: cette action n'est « pas juste, et je blâme cette grande expédition. Pendant que tu habitais « l'ermitage de la forêt, malgré l'esprit de pénitence qui devait t'animer, tu « as pris les armes contre les Râkchasas: cette conduite est également indigne « de l'homme pieux qui met son honneur à ne point se livrer à la colère. Les « habitants de la forêt ont pu se réjouir de ta victoire, qui n'avait eu que la « passion pour premier motif. Mais ne fut-il pas glorieux pour Râvana d'avoir « péri dans le combat, sous les coups d'un prince qui oubliait en faveur

[5] Ville de la province d'Agra, que visitent encore aujourd'hui les pèlerins indiens: on l'appelle *Matra* ou *Matura*.

[6] Le texte renferme un jeu de mots sur le nom d'*Ayodhyâ*: अयोध्यायोध्या *ayodhyâyodhyâ*. Voyez lecture x.

« d'une femme les devoirs de la pénitence, et ne songeait qu'aux intérêts « de son amour? Au reste, l'insensé Râvana n'a recueilli que le triste fruit « de ses passions, que lui-même aussi il n'avait point domptées. Cependant, « si tu es courageux, tu combattras aujourd'hui contre moi. » A ce discours superbe du héraut, le petit-fils de Raghou, sans s'émouvoir, répondit en souriant : « Héraut, ton discours de morale manque de raison : tu m'accuses, « moi qui ne me suis jamais conduit que d'après les règles de la loi divine. « Au reste, que j'aie dévié de la bonne route, que Râvana ait été tué ou mon « épouse enlevée, que t'importe? L'homme sage et vertueux s'abstient de « blesser les autres même en paroles; il sait qu'il y a un destin qui veille « pour les bons comme pour les méchants. Tu t'es acquitté de ta commis- « sion, tu peux maintenant te retirer. Les gens comme moi ne s'arment « point contre de faibles ennemis remplis d'une folle admiration d'eux- « mêmes. Voici mon jeune frère Satroughna : c'est lui qui sera chargé de « la punition de ce Dêtya insensé. » Ainsi parla Râma, et le héraut partit avec le fils de Soumitrâ [7].

Monté sur un char rapide, celui-ci arriva à Madhouvana, et s'arrêta à l'entrée de la forêt en attendant son adversaire. Le Dêtya, au seul rapport de son envoyé, s'enflamma de colère, et sortit de la forêt pour s'offrir au combat. Cette rencontre fut terrible : les deux héros, acharnés l'un contre l'autre, se lançaient des traits cruellement acérés. Aucun des deux ne détournait la tête, aucun ne paraissait fatigué. Satroughna ne cessait d'assaillir de ses flèches le Dânava furieux. Celui-ci quitta son trident et prit une espèce de croc qui était un présent des dieux. Il tournait çà et là, poussant des cris comme s'il avait menacé le monde entier. Enfin, il enfonça son arme dans le col de son ennemi, et l'attirait à lui. En ce moment Satroughna levant son glaive à la poignée d'or, coupa la tête de Lavana.

Le fils de Soumitrâ, vainqueur du Dânava, prit la sage résolution d'abattre cette forêt, et ce prince habile disposa cet emplacement pour y fonder une capitale de ce pays. Sur le lieu où était Madhouvana, dans l'endroit où Lavana avait reçu la mort, s'élève une ville nommée *Mathourâ* :

[7] C'était le nom d'une des femmes de Dasaratha, mère de Lakchmana et de Satroughna. On l'appelle aussi quelquefois *Mitrî*. Râma devait le jour à Côsalyâ.

cité magnifique, ornée de tours, de remparts et de portes; populeuse, environnée de riches campagnes, remplie de soldats et de montures de toute espèce, couverte de jardins et de parcs; ses hautes murailles et ses fossés sont pour elle comme une ceinture, ses balcons comme des bracelets, ses terrasses comme des boucles d'oreilles, ses portes comme autant de bouches; ses larges places s'étendent et brillent comme le sourire de la beauté. Elle est remplie de héros pleins de force, d'éléphants, de chevaux et de chars; et placée sur la rive de l'Yamounâ, elle ressemble à une lune partagée par la moitié. Sainte, opulente, forte, riche en pierres précieuses, elle possède des champs fertiles qu'Indra arrose toujours dans la saison. Les hommes et les femmes s'y livrent sans réserve à leur bonheur.

Cette contrée populeuse a eu pour roi Soûraséna, issu de la race de Bhodja, et surnommé *Ougraséna;* il avait sous ses ordres une puissante armée. O Vichnou, ce fameux Dêtyâ, Câlanémi, que tu as terrassé dans le combat de Târacâ, est devenu son fils : sous le nom de *Cansa,* il a pris naissance dans la famille de Bhodja : cet ennemi, aux yeux larges et terribles, a voulu posséder sur la terre le titre de roi. Avec toute la force d'un lion, il se montre la terreur des princes, l'épouvante de tous les êtres : éloigné de la bonne voie, et n'ayant au fond du cœur que de mauvaises intentions, rempli d'un funeste orgueil, objet d'horreur pour ses propres sujets, ne remplissant aucun de ses devoirs de roi, fléau de ses états, il se laisse emporter par le feu de ses passions, le bras toujours levé pour le mal. C'est ainsi que ce mauvais génie, que tu as jadis vaincu, séjourne sur la terre, et poursuit les mondes de sa haine d'Asoura.

Le Dêtya, invincible cavalier, nommé *Hayagrîva*, est maintenant un jeune frère de Cansa, nommé *Késin*, sous la forme d'un cheval. Méchant, invincible, terrible par ses hennissements, il hante seul le Vrindâvana, et s'y nourrit de chair humaine. Arichta, fils de Bali, a pris la forme d'un taureau, et ce grand Asoura, ainsi métamorphosé, fait la guerre aux vaches. Le Dêtya Richta, grand parmi ses frères, s'est changé en éléphant et sert de monture à Cansa. Le redoutable Lamba est devenu *Pralamba*, habitant du figuier *bhândîra*. Le grand Asoura Khara, sous le nom de *Dhénouca*, répand aujourd'hui la terreur et le carnage dans le bois des palmiers. Les robustes Dânavas Varâha et Kisora combattent comme lutteurs sur le théâtre, et se nomment *Tchânoûra* et *Mouchtica*. O vainqueur des

Dêtyas, Maya et Târa demeurent à Prâgdjyoticha[8], capitale de Naraca, fils de la Terre. Ainsi, tous ces Asouras que tu avais vaincus, se cachent sous une forme humaine et tourmentent les mortels. Tressaillant à ton seul nom qu'ils détestent, ils donnent la mort aux hommes qui ont quelques rapports avec toi. Dans le ciel, sur la mer, sur la terre ils ne craignent que toi. O dieu orné du *Srivatsa*, le funeste Dêtya, frappé par toi seul, se voit, des régions supérieures, précipité sur la terre; et s'il y succombe encore sous ce déguisement humain qu'il a pris, il lui sera difficile de remonter au ciel, pour peu que tu veilles sur lui, ô Késava. Lève-toi donc, ô Vichnou; viens, pour la perte des Dânavas, te créer un corps à toi-même. Tes formes, visibles ou invisibles, sont des mystères pour les Souras: en elles ces dieux vont être enfantés, en elles ils existeront parmi les hommes. Que la mort de Cansa soulage la Terre du poids qui l'accable: qu'elle obtienne la grâce qu'elle sollicite. O Hrichîkésa, toi que l'on représente comme le maître des œuvres, l'œil, la voie suprême du monde, la guerre de Bharata approche; descends sur la terre pour triompher encore des Dânavas.

CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ORACLE DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parla Nârada : le maître des dieux sourit, et lui répondit avec douceur: « O Nârada, puisque tu t'intéresses au bien des trois mondes, apprends « quelles sont mes résolutions. Je sais que les Dêtyas ont revêtu des corps sur « la terre; je sais quelle forme a prise chacun d'eux. Je n'ignore pas ce que « c'est que Cansa fils d'Ougraséna, le cheval Késin, l'éléphant Couvalayâ- « pîda, les lutteurs Thânoûra et Mouchtica, et le taureau Arichta. Je con-

[8] Ville ou contrée que M. Wilson place dans l'Asam.

« nais Khara, et le grand Asoura Pralamba, et Poûtanâ fille de Bali, et « Câliya qui, craignant le fils de Vinatâ, s'est réfugié dans les marais de « l'Yamounâ. Rien ne m'échappe, ni Djarâsandha placé à la tête des rois, « ni Naraca devenu prince mortel dans la ville de Prâgdjyoticha pour le « tourment des hommes vertueux, ni Bâna habitant aujourd'hui Sonitapoura, fort comme Cârtikéya, fier de ses mille bras, et redoutable même « pour les dieux. Je vois d'avance tout le poids de la guerre entre les en« fants de Bharata retombant sur moi, l'arrivée de tous ces rois, leur des« truction sur la terre, et les honneurs rendus dans le monde d'Indra à « tous ces héros qui se sont revêtus de corps étrangers à leur nature : j'aper« çois clairement ce qui doit nous arriver, à moi et aux autres, pendant notre « incarnation[1]. Arrivé dans le monde terrestre et couvert d'une forme hu« maine, je donnerai la mort à Cansa et à tous ces grands Asouras. C'est en « moi que sont les voies par lesquelles chacun exécute ses fonctions et par« vient au repos. Oui, ces ennemis des Souras périront dans le combat. C'est « pour le bien de la terre que viennent de naître les habitants du ciel, les « Souras, les Dévarchis, les Gandharvas; c'est moi qui l'ai voulu, et j'ai « promis de les suivre, ô Nârada. Je tiendrai parole : mais Brahmâ ne m'a « point encore dit quelle devait être ma demeure. O père des êtres, indique« moi le lieu où je dois naître, et la forme que je prendrai pour détruire « ces ennemis. » Brahmâ lui répondit :

Brahmâ dit :

O Nârâyana, je vais te dire par quels moyens tu dois arriver à ton but, quels seront parmi les hommes ton père et ta mère; en quel lieu tu vas naître; comment, chef d'une nombreuse famille, tu soutiendras la noble maison des Yâdavas; comment, après avoir exterminé ces Asouras, tu étendras ton illustre race, et fonderas la vertu sur la terre.

Autrefois, ô Vichnou, Casyapa enleva au grand Varouna les vaches qui lui donnaient du lait pour les sacrifices, et en fit cadeau à ses deux épouses Aditi et Sourabhi. Varouna se présenta devant moi, et baissant la tête

[1] Le mot योग *yoga*, employé pour exprimer cette idée, est également usité en astronomie; observation que nous croyons utile à l'explication de cette légende.

avec respect, il me dit : « Mon maître m'a enlevé mes vaches, et il refuse « de me donner satisfaction. Elles sont maintenant sous la direction de ses « deux femmes, Aditi et Sourabhi. Ces vaches immortelles et divines, « qu'on peut traire à volonté, qui parcourent toutes les mers, protégées « par leur propre force, qui donnent un lait inépuisable et pareil au breu- « vage d'immortalité, qui oserait les enlever, sinon Casyapa? Qu'un souve- « rain, un précepteur, ou un autre, commette une injustice, ô Brahmâ, « c'est toi qui les punis tous, c'est toi qui es notre premier maître. Si les « puissants, qui connaissent le mieux l'ordre du monde, ne se soumettent « point à l'autorité d'un supérieur, alors tout est perdu. Que chacun rem- « plisse ses fonctions : toi, tu dois commander. Que je recouvre mes vaches, « et je m'en retournerai dans mon séjour. Et ces vaches, ne sont-elles pas « une partie de toi-même? ne sont-elles pas l'essence éternelle[2]? Ces mondes « que tu gouvernes ne forment-ils pas un seul tout, composé de vaches et « de Brahmanes (*Gobrâhmana*)? Il faut d'abord conserver les vaches : elles « conserveront les Brahmanes; la conservation du *Gobrâhmana* sera le « salut du monde. » Ainsi me parla le maître des eaux : instruit de l'ac- tion de Casyapa, je le maudis : « Le grand Casyapa a enlevé des vaches; « il descendra sur la terre[3] et y sera pasteur. Ses deux épouses, Sou- « rabhi, et Aditi, mère des Souras, l'y accompagneront. Cet ansâvatare de « Casyapa, habitant sur la terre au milieu des vaches, brillera comme Ca- « syapa lui-même, et portera le nom de *Vasoudéva*. Non loin de Mathourâ « existe une montagne nommée *Govarddhana*. Là même demeurera le sage « Vasoudéva, heureux de sa condition, et chargé de percevoir les droits « de Cansa. Aditi et Sourabhi seront ses deux épouses, appelées la pre- « mière *Dévakí*, et la seconde *Rohinî*. »

[2] Langage emphatique, qui exprime le respect que les Indiens ont pour la vache. Ainsi, tout se réduit aux biens de la terre représentée par la vache, et aux Brahmanes appelés à en jouir et à en faire jouir le monde et les dieux par le sacrifice.

[3] Cette phrase renferme un mot que je n'ai pas traduit, mais que j'ai expliqué dans la première note de la lecture précédente : c'est *ansa*. On dit que *Casyapa viendra sur la terre avec cet* ansa, *dans lequel il a péché*. Il faut donc considérer ce Casyapa comme un personnage astronomique qui a divers aspects, ou dont la région est partagée en plusieurs parties ; de la même manière que le soleil, ou plutôt sa région est divisée en douze *ansas*. Ne suis-je pas fondé à ne voir dans ce récit qu'une allégorie toujours astronomique, dont je n'ai pas la clef, mais qui perce à chaque instant? N'oublions pas encore que Varouna est le régent de l'ouest, et de plus un Âditya.

C'est là, ô vainqueur de Madhou, c'est là que tu vas descendre pour le bonheur des mondes, t'enveloppant toi-même d'un corps mortel, et fécondant heureusement le sein de Dévakî et celui de Rohinî. C'est là que tu passeras ta première enfance sous l'habit d'un pasteur, trompant les yeux par cette forme que produira ta divine magie, comme autrefois tu apparus sous la forme d'un nain, qui en trois pas s'empara des trois mondes. Les suffrages et les bénédictions des dieux te suivront, et proclameront d'avance ta victoire. Des milliers de jeunes bergères trouveront en toi leur bonheur: elles admireront les charmes du pasteur qui parcourra les bois, orné d'une guirlande de fleurs sauvages [4]. Tes yeux seront comparés à la fleur du lotus; aimable berger, enfant adorable, le monde, à ta vue, tombera dans une espèce d'heureuse enfance. Les femmes attachées à tes pas, occupées de ta seule pensée, te suivront constamment dans les bois, dans les pâturages, partout où tu mèneras ton troupeau; et quand tu te baigneras dans l'Yamounâ, elles seront transportées d'amour pour toi. O fortuné Vasoudéva, qui s'entendra appeler par toi du nom de père, et qui pourra te donner le nom de fils! Et quel autre père peux-tu souhaiter que Casyapa? Quelle autre mère plus digne de toi qu'Aditi? Va donc consommer cette union avec l'humanité; va, ô Vichnou, la victoire t'accompagne. Pour nous, nous retournerons dans notre séjour.

Vêsampâyana reprend:

Alors Vichnou, saluant les dieux, se rendit vers le nord, dans son habitation de la mer de lait, dans un endroit du ciel secret et solitaire. Sur le mont Mérou est une caverne de difficile accès, appelée *Pârwatî*, que l'on ne manque jamais, dans les fêtes nommées *Parwans*, d'honorer avec ses trois gardiens [5]. Là, le grand Hari laissa son antique forme, et il descendit ensuite dans la maison de Vasoudéva pour s'y unir à un corps mortel.

[4] C'est la *vanamâla*, guirlande de fleurs, ou chapelet de graines des bois. Les rosaires communs sont faits avec les graines de l'*eleocarpus*.

[5] J'ai traduit par *gardien* le mot विक्रान्त, auquel M. Wilson donne le sens de *héros*, *guerrier*. J'avoue que je ne sais à quoi cette expression peut avoir rapport. Les gardes du palais de Vichnou sont au nombre de deux, Djaya et Vidjaya. Qui l'auteur désigne-t-il par ces trois *vicrântas*? Ferait-il allusion aux trois pics du Mérou, et aux trois dieux qui y président? Voyez, dans le tome II des Recherches asiatiques, le dessin du mont Mérou.

CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

VISITE DE NARADA A CANSA.

Vêsampâyana dit :

Nârada, sachant que Vichnou et les dieux s'étaient incarnés, vint à Mathourâ pour annoncer à Cansa les malheurs qui le menaçaient. En descendant du ciel, il s'arrêta dans un bois voisin, et de là envoya au prince un messager pour lui faire part de son arrivée. A cette nouvelle, Cansa accourut de sa capitale avec empressement auprès de l'illustre Mouni; et, l'œil aussi rouge que le lotus, en voyant cet hôte vénérable qui venait le visiter, ce saint Dévarchi qui, tout resplendissant de feu, ressemblait à un soleil, il le salua, lui présenta l'offrande [1] d'usage, et lui donna un siége éclatant comme la flamme. Le Mouni, ami d'Indra, s'assit, et dit à ce fils d'Ougraséna, dont la colère était si terrible : « Prince, tu m'as reçu avec honneur. « Écoute en récompense mon discours, et tâche d'en profiter. Parcourant « les mondes célestes où règne Brahmâ, j'arrivai au vaste Mérou, aimé « du soleil; je visitai le jardin du Nandana et le bois de Tchêtraratha [2]; « je me baignai avec les dieux dans leurs étangs consacrés; je vis le Gange « dont les ondes coulent dans les trois mondes, et effacent tous les « péchés dont on se repent; je fis des libations aux divers lacs, suivant « l'usage; enfin, j'entrai dans le palais de Brahmâ, habité par la troupe « des Brahmarchis, et retentissant des chants des Gandharvas et des Apsarâs, et je me présentai, avec ma guitare, dans l'assemblée des dieux qui « se tenait sur le sommet du Mérou. Je les vis, ces dieux, sur leurs siéges « divins, présidés par le père des êtres, ornés de turbans blancs et de mille « pierres précieuses. Ils délibéraient sur les moyens de causer ta perte et celle « de tes compagnons. Apprends que le huitième enfant de Dévakî, la sœur

[1] Cette offrande qui porte ici le nom général de पूजा *poûdjâ*, doit être la cérémonie de l'*arghya*, dont nous avons déjà parlé ailleurs.

[2] Jardin et parc de plaisance du dieu Indra.

« de ton père, doit te donner la mort. Cet ennemi qui te menace, c'est « celui qui renferme en soi toutes les qualités divines, qui est la voie du « ciel, le grand mystère des dieux, celui qui parmi eux est le plus grand, « et qui n'existe que par lui-même[1]. Je te révèle cet important secret. Tu « dois le respect à celui qui va te frapper à mort; car c'est le premier des « êtres : il faut t'en souvenir. Cependant, si tu le peux, Cansa, attaque-le, « tant qu'il n'est encore qu'un embryon. L'amitié que je te porte m'a con- « duit auprès de toi. Essaye donc de tous les moyens. Adieu, je te quitte. »

Ainsi parla Nârada, et il partit. Cansa, en pensant à ce discours, se mit à rire; dans son rire indécemment prolongé, il montrait toutes ses dents. Il dit à ceux de ses serviteurs qui l'entouraient : « Il mérite bien « qu'on rie de lui, ce Nârada qui doute de nos moyens! suis-je donc fait « pour avoir peur des Dévas et de leur chef Vâsava? Assis ou couché, je « puis, en badinant, de ces deux larges bras, ébranler la terre : qui donc, « dans ce monde terrestre, est capable de m'ébranler? Je veux aujourd'hui « la perte de tous ces êtres qui dépendent des dieux : hommes, oiseaux, « quadrupèdes. Qu'on instruise de mes volontés le cheval Késin, Pralamba, « Dhénouca, le taureau Arichta, Poûtanâ et Câliya. Parcourez toute la terre « sous la forme que vous voudrez, et armez-vous contre ceux qui sont du « parti de nos ennemis. Épions le moment où ceux-ci, enfermés dans le « sein de leur mère, apparaîtront au jour; car Nârada n'a point dit que « jusque-là nous eussions rien à craindre d'eux. Quant à vous, livrez-vous « au plaisir, bannissez toute alarme, ayez confiance en moi, et ne redoutez « rien des dieux. Ce brahmane Nârada aime à jouer la comédie et à semer « partout la division : il prend plaisir à brouiller ceux qui sont unis, cou- « rant sans cesse les mondes, capricieux, malin, et fomentant par ses intri- « gues les inimitiés des rois. » Ainsi s'exprimait publiquement Cansa; mais il rentra dans son palais, l'âme dévorée d'inquiétude.

[1] C'est-à-dire Swayambhou.

CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

CONCEPTION DE CALI.

Vêsampâyana dit :

Dans sa colère, il donna ses ordres à ses amis intimes. « Faites tout, « leur dit-il, pour détruire les fruits de Dévakî. N'épargnez pas même les « sept premiers. Là où il y a du doute, il faut couper le mal par la ra- « cine[1]. Que Dévakî soit gardée à vue dans sa maison; qu'observée avec « soin à travers les jalousies, elle se croie libre, et surtout que la vigi- « lance redouble au temps de son accouchement. Mes femmes m'averti- « ront des signes qui dénonceront la grossesse, et nous en suivrons ensuite « les progrès. Il faut donc que Vasoudéva et sa femme, dans les riches « domaines où ils vivent, soient surveillés jour et nuit par mes propres « amis; que ceux-ci y mettent la plus grande attention; et que, parmi « les femmes et les eunuques, personne ne trahisse notre secret. Mortels « que nous sommes, nous n'attaquons enfin que des mortels. Au reste, il « est des moyens par lesquels les gens de ma sorte peuvent détruire la des- « tinée : des prières convenables, des prescriptions efficaces[2], des efforts « constants, voilà ce qui sert à détourner la loi de la fatalité. »

C'est ainsi que Cansa, averti par Nârada et conseillé par la crainte, prenait ses précautions pour détruire le fruit de Dévakî. En apprenant ces résolutions communiquées à Arichta, Vichnou, invisible qu'il était, se dit

[1] Comme dans ce sujet, qui me paraît complétement astronomique, les moindres détails peuvent être importants, je ferai remarquer que *racine* se dit मूल *moûla*, et que ce mot *moûla* est le nom du dix-neuvième astérisme lunaire, qui, figuré par la queue d'un lion, contenait onze étoiles que l'on croit reconnaître dans celles de la queue du Scorpion. D'un autre côté, on distingue Cansa par le surnom de *Moûladéva* ou *Moûlabhadra*, que M. Wilson explique d'une manière incertaine.

[2] औषध *óchadha*. C'est ordinairement un médicament, une composition végétale ou minérale, usitée en médecine; mais ici c'est une recette à laquelle on attribue un pouvoir magique.

à lui-même : « Le fils de Bhodja[3] donnera la mort aux sept premiers fruits « de Dévakî; c'est dans le huitième que je dois être conçu! » Son âme, tout en réfléchissant, descendit dans le Pâtâla, à l'endroit où reposaient six embryons Dânavas, issus de Câlanémi; c'étaient d'invincibles héros, qui, comparables aux dieux dans les combats, et brillants comme le feu qui dévore l'offrande du sacrifice, avaient autrefois quitté leur aïeul Hiranyacasipou; ces Dêtyas avaient adressé leurs hommages à l'auteur souverain du monde, se distinguant par leur pénitence, et portant leurs cheveux ramassés sur leur tête. Brahmâ, dans un moment d'affection pour eux, leur avait donné le choix d'un don qu'il voulait leur accorder. « Chefs « Dânavas, leur avait-il dit, je suis satisfait de votre pénitence; déclarez-« moi ce que vous désirez, et vous l'obtiendrez. » Tous, d'une voix, demandèrent à Brahmâ le privilége de n'être tués ni par les dieux, ni par les grands serpents, ni par les saints Maharchis armés d'imprécations, ni par les Yakchas, les Gandharvas, les Siddhas, les Tchâranas et les hommes. Brahmâ leur répondit avec bonté : « Tout ce que vous souhaitez vous arri-« vera. » Et aussitôt après il retourna au ciel. Mais Hiranyacasipou, irrité contre eux, leur dit : « Vous m'avez rejeté, vous avez renoncé à mon amitié, « dès lors que vous avez demandé cette faveur au dieu qui est né du lotus; « je ne vous regarde plus que comme des ennemis, et je vous abandonne. « Vous n'êtes plus que les six embryons (*Chadgarbhas*)[4]; votre père lui-« même vous donnera ce nom, et c'est à lui qu'un jour vous devrez la « mort. Quoique Asouras d'origine, vous passerez plus tard dans le sein « de Dévakî : à cette époque Cansa sera l'auteur de votre perte. »

Vichnou se rendit donc dans le Pâtâla où ces Asouras, sous la forme de six embryons, reposaient dans l'eau. Il les vit tous renfermés dans le sein

[3] *Bhodja*, nous l'avons déjà vu, est un nom de famille.

[4] Voilà, sans doute, une fable imaginée pour expliquer le mot *chadgarbha*, qui, je le présume, désigne un endroit du ciel, une constellation peut-être près de laquelle arrivent les phénomènes que le poëte raconte maintenant. Ces six embryons peuvent encore figurer les six demi-mois d'hiver, qui avortent en naissant, et alors Balarâma et Crichna représenteraient le premier mois du printemps. La partie méridionale du ciel est considérée comme le séjour des Asouras par les poëtes, qui font du Coumérou ou pôle méridional le palais de ces mauvais génies, comme ils font du Soumérou ou pôle septentrional celui des dieux. Le soleil passant la ligne à l'équinoxe, semble remporter alors sur les Asouras une espèce de victoire : ce qui explique le mot *abhidjita* que nous verrons plus bas.

de Câlî endormie [5]. Prenant la ressemblance du Sommeil, il s'approcha de ces corps; il les remplit du souffle vital, les tira après lui, et les remit à Câlî, en lui disant avec cette force que donne la vérité : « O Câlî, va d'après « mon ordre dans la maison de Dêvakî; prends avec toi les six embryons « Dânavas, que je viens d'animer du souffle de vie. Souveraine de tout ce qui « respire, charge-toi de déposer successivement les Chadgarbhas dans le « sein de Dêvakî. Dès qu'une fois ils auront vu le jour pour être à l'instant « détruits, dès que la haine de Cansa aura manqué son but, et que Dêvakî « aura enfanté, alors tu posséderas sur la terre, ô déesse, une faveur « qui t'égalera à moi-même : tu recevras les hommages du monde entier. « Quant au septième enfant de Dêvakî, ansâvatare de la nature de Soma [6], « qui se trouvera mon aîné, tu auras soin de le transférer le septième « mois dans le sein de Rohinî [7]; extrait de cette manière des entrailles « déchirées de sa mère, il recevra pour cette raison le surnom de *Sancarchana*. Ce sera là mon frère aîné, pareil à la lune, septième fruit de Dêvakî, que la crainte aura détaché de son sein. Moi, je serai le huitième, « principal objet des attaques de Cansa. Toi, tu seras le neuvième enfant « de notre famille, et tu naîtras de la bergère Yasodâ, femme de Nanda, « pasteur de Cansa. Tu viendras au monde le neuvième jour du Pakcha « noir [8]; et moi, c'est sous l'aspect de l'Abhidjit [9], au milieu de la nuit,

[5] Le mot du texte, निद्रा *nidrâ*, signifie *sommeil*. Il me fallait un nom féminin, j'ai pris le mot *Câlî*, la suite me prouvant qu'il s'agit de cette déesse. Dans cet endroit même on donne à Nidrâ l'épithète de कालरूपिणी *câlaroûpinî*. Voyez la lecture I.

[6] Je traduis littéralement सौम्य *sômya*.

[7] Rohinî est aussi le nom du quatrième astérisme lunaire qui contient cinq étoiles α, ζ, γ, δ, ε du Taureau. Le mot *sancarchana* signifie *labourant*, et le personnage connu sous ce nom porte en effet un soc pour arme. N'aurait-on pas voulu indiquer par là qu'il est né au moment des labours, quand on déchire avec le soc le sein de la terre?

[8] Le mois lunaire, nous l'avons vu ailleurs, est composé de deux portions qui portent le nom de Pakchas. Les Pakchas sont noirs (*crichnas*) ou blancs (*souclas*) suivant les phases de la lune : les Pakchas blancs durent depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune.

[9] L'Abhidjit ou Abhidjita est une constellation lunaire placée entre Outtarâchâdhâ et Sravanâ, et correspondant, à ce qu'il paraît, à une étoile brillante de la Lyre. Les astronomes indiens disent que les étoiles qui la composaient ont disparu : peut-être étaient-elles autrefois distinctes à la simple vue, et par leur motion se sont-elles unies en un faisceau de lumière. Un triangle servait à figurer cette constellation, qui occupait parmi les vingt-huit

« que je sortirai heureusement du sein de ma mère. Nous naîtrons tous « deux également le huitième mois [10]; et pour prévenir les projets de Cansa, « nous ferons un échange de mère. Je deviendrai le fils d'Yasodâ, et toi, « déesse, la fille de Dévakî. C'est à cette époque que Cansa se livrera à tout « l'excès de la folie. Il te prendra par le pied, et te jettera sur la pierre. « Tu te relèveras pour aller occuper au ciel une place éternelle. Noire, « brillante comme moi, avec une face semblable à celle de Sancarchana, tu « agiteras dans l'air deux bras vigoureux, pareils aux miens. Dans tes mains « tu tiendras un trident et un poignard à manche d'or, une coupe pleine « de miel, et un lotus éclatant de blancheur. Ta robe sera de soie noire; ton « vêtement supérieur, de couleur jaune : sur ta poitrine tombera un collier « de perles brillant comme un rayon de la lune; tes oreilles seront ornées de « larges pendants; ton visage aura toute la splendeur de la lune, et un riche « diadème entourera ta tête. Tu brandiras de terribles serpents, qui rempli- « ront d'épouvante les dix régions. Une queue de paon sera ton étendard, et « des plumes de cet oiseau tu te feras un bracelet magnifique. Des troupes « d'êtres redoutables t'environneront : soumise à mes commandements, « ornée d'une immortelle jeunesse, tu t'élèveras au ciel. Là, le monarque « aux mille yeux, suivant mes ordres, te donnera le baptême divin, et « t'admettra parmi les dieux. Il te désirera même pour sœur; tu naîtras « alors dans la famille de Cousica, et tu seras Côsikî [11]. Indra te donnera sur « le superbe Vindhya une demeure à jamais révérée, et la terre te verra « former mille autres établissements renommés. Tu parcourras les trois « mondes, magnifique et bienveillante déesse, ne voulant que la vérité, ne « cherchant qu'à répandre des bienfaits, et prenant mille formes variées. « C'est alors qu'en pensant à moi tu extermineras, avec leur suite, deux Dâ- « navas fameux, Soumbha et Nisoumbha, sauvages habitants des montagnes. « Honorée par de pieuses processions, avide de sacrifices sanglants [12], chaque

astérismes lunaires le vingt-deuxième rang : elle en est maintenant exclue, et on ne la représente plus qu'en dehors. On ne compte aujourd'hui que vingt-sept astérismes.

[10] Les Indiens célèbrent la fête de la naissance de Crichna le 8 du Pakcha noir de *bhâdra* (août-septembre). Cette circonstance peut embarrasser dans leurs calculs ceux qui ne voudraient voir dans Crichna qu'un personnage astronomique : car cette époque ne correspond à aucune de celles qui sont marquées dans l'année par quelque phénomène céleste.

[11] Voyez plus haut, lect. XXVII, pag. 121.

[12] J'ai traduit ainsi le mot बलि *bali*.

« neuvième jour tu obtiendras une offrande, composée de quadrupèdes. « Et les mortels qui, reconnaissant mes vertus, voudront t'honorer, recevront tout ce qu'ils pourront désirer, enfants ou richesses. Ceux qui tomberont dans de mauvais chemins, ceux qui seront battus par la tempête « sur l'Océan ou assiégés par leurs ennemis [13], auront recours à toi. Tu « seras la perfection, la félicité, la constance, la gloire, la pudeur, la « science, la modestie, la prudence, le crépuscule, la nuit, la lumière, le « sommeil et la nuit de Câla (*Câlarâtri*) [14]. Et quand quelqu'un réjouira tes « oreilles par un hymne en ton honneur, ô déesse, qu'il sache que je ne « serai jamais perdu pour lui, comme il ne sera jamais perdu pour moi. »

CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE.

ÉLOGE DE DOURGA.

Vêsampâyana dit :

« Je chanterai la gloire de la déesse surnommée *Âryâ*, ou la vénérable, « comme l'ont fait autrefois les Richis. Salut à Nârâyanî, souveraine des trois « mondes ! »

« Tu es la perfection, la fermeté, la gloire, la prospérité, la science, la « modestie, la sagesse, le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil et « Câlarâtri. »

« C'est toi qu'on appelle *Âryâ*, *Câtyâyanî* [1], *Câsikî*. Soumise aux règles « de la loi divine, attachée aux pratiques d'une austère pénitence, tu en« fantas le chef de l'armée des saints [2]. »

[13] Le portrait que fait Hésiode de la déesse Hécate dans la Théogonie (vers 411 et seq.) offre des traits de ressemblance avec celui de Câlî. Un amateur d'étymologies pourrait même à la rigueur retrouver le nom d'*Hécate* dans *Câtyâ* et *Câtyâyanî*, surnoms de la déesse indienne.

[14] Voyez lect. L, note 9.

[1] Sous ce nom on désigne Dourgâ comme étant la fille d'un saint nommé *Câtyâyana* ou *Câtya*. Ce mot signifie encore une *veuve de moyen âge*; et l'on a pu donner cette épithète à la déesse, parce qu'elle porte le costume et se livre aux austérités d'une veuve.

[2] C'est Cârtikêya, dieu de la guerre, fils de Siva et de Dourgâ.

« Tu es la victoire, le triomphe, le plaisir, la félicité, la constance, la « compassion. »

« Sœur aînée d'Yama [3], tu te couvres d'un vêtement de soie noire. « Tu te présentes sous toutes les formes, les unes agréables, les autres « hideuses : tantôt ton regard est affreux, tantôt ton œil est large et « attrayant. »

« Protectrice puissante de tes serviteurs, ô déesse, tu demeures sur les « sommets terribles des montagnes, sur le bord des rivières, dans les « cavernes, les bois et les forêts. Tu reçois les hommages des Savaras [4], des « Barbaras [5] et des Poulindas [6]. »

« Ton étendard se compose de plumes de paon; tu règnes sur les « mondes. Entourée de coqs, de boucs, de béliers, de lions et de tigres, « tu fais entendre au loin le son de tes clochettes [7]. Tu as choisi le Vind- « hya [8] pour ton séjour favori. »

« Tes mains portent le trident et la lance : le soleil et la lune forment « ton drapeau. »

« Tu es le neuvième jour du Pakcha noir, et le onzième du Pakcha « blanc; tu es la nuit, sœur de Baladéva [9]. Tu mets ton bonheur dans les « combats. Tu es le centre, la fin, la première voie de tous les êtres. »

« Tu naquis du pasteur Nanda, apportant la victoire aux Dévas : on te « voit couverte, tantôt de tristes haillons, tantôt de vêtements magnifiques. « Tu es à la fois la nuit et le crépuscule. »

« Tu vas, les cheveux épars; tu es la mort, et tu aimes à dévorer la chair « sanglante. Tu es pour quelques-uns *Lakchmî* ou le bonheur, et en même « temps *Alakchmî* ou le malheur pour les Dânavas. »

« C'est toi qui es Sâvitrî [10], mère des dieux et des génies; tu es l'empla-

[3] Yamounâ est sans doute ici considérée comme une forme de Dourgâ. Voyez lect. IX, pag. 48.

[4] Nom d'un peuple grossier qui habite les montagnes de l'Inde, et porte pour ornement des plumes de paon.

[5] Ce nom de *Barbaras* se donnait à des hommes d'une caste dégradée et vivant loin de la société.

[6] Les Poulindas sont des montagnards sauvages, qui parlent un dialecte barbare et inintelligible.

[7] Les femmes indiennes portent aux pieds ou aux bras, et même autour des reins, des ornements en grelots ou en petites sonnettes.

[8] De là vient qu'on l'appelle *Vindhyavâsinî*.

[9] Elle est sœur de Baladéva, en ce sens qu'elle a passé un instant pour fille de Vasoudéva.

[10] C'est sans doute la Sâvitrî personnifiée, c'est-à-dire la prière indiquée par les Vèdes,

« cement du sacrifice, le présent fait aux prêtres, la pompe sacrée des processions, le flux et le reflux de la mer. »

« Parmi les Yakchas, tu es la première Yakchî [11], et Sourasâ [12] parmi les serpents : tu es la piété dans les jeunes filles, le bonheur dans les épouses. Instruite dans la science sacrée, tu es le sacrifice et la lumière suprême. »

« Tu es la splendeur des étoiles, et Rohinî [13] parmi les constellations. Dans les palais des princes, sur les lacs consacrés, au confluent des rivières, on célèbre ta grandeur. Tu es la pleine lune dans l'astre des nuits; c'est toi que, sous le nom de *Crittivâsas*, on adore comme vêtue d'une peau de tigre. »

« Tu es Saraswatî [14] dans Vâlmikî [15], Smriti [16] dans Dwêpâyana [17], Sitâ [18] pour les laboureurs, la Terre [19] pour les êtres animés, la science du devoir pour les Richis, Aditi pour les Dévas, Sourâdévî [20] pour les êtres dont tu réjouis les yeux et obtiens les louanges. »

« C'est toi qui formes le beau regard d'Indra, toi qu'on appelle la déesse aux mille yeux [21]. Tu es le feu des pénitents et des holocaustes, l'objet de la faim de tous les êtres, et le plaisir des dieux. »

« Tu es Swâhâ [22], la félicité, la fermeté, la réflexion; Vasoûmati parmi

considérée ailleurs comme la fille de Brahmâ et la mère mystique des castes indiennes.

[11] *Yakchî* est aussi le nom de la femme de Couvéra, dieu des richesses.

[12] Sourasâ, une des femmes de Casyapa, mère des serpents.

[13] Voyez la LVIIe lecture, note 7. Rohinî, comme une des vingt-sept nymphes qui président aux constellations lunaires, est une des femmes du dieu Soma : elle est même son épouse favorite.

[14] Déesse des beaux-arts et de l'éloquence.

[15] Auteur du Râmâyana.

[16] Je crois que par ce mot on personnifie la Tradition. On entend par *smriti* ce corps d'ouvrages de religion et de jurisprudence que les anciens sages ont transmis oralement à leurs élèves, et que ceux-ci ont recueillis de mémoire et confiés à l'écriture.

[17] Nom de Vyâsa, qui arrangea les Védes et recueillit les Pourânas. Ce saint passe aussi pour être l'auteur du Mahâbhârata. Au reste, on compte, dit-on, plus de vingt-sept personnages du nom de Vyâsa.

[18] Le mot *sîtâ* signifie *sillon* : c'est aussi le nom de l'épouse de Râma, que l'on suppose avoir été trouvée dans un sillon.

[19] *Dharanî*, c'est-à-dire *qui porte* les êtres.

[20] Sourâdévî est une nymphe qui sortit de la mer barattée par les dieux : elle préside aux liqueurs fermentées, qui sont personnifiées en elle.

[21] Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler d'Indra et de ses mille yeux. Voyez lect. XXVII, note 8.

[22] *Swâhâ* est une exclamation employée dans les sacrifices. On l'a personnifiée, et on la regarde comme la femme du dieu Agni et la déesse des holocaustes.

« les Vasous, l'espérance pour les mortels, et le bonheur de ceux dont le « succès couronne le travail. »

« C'est en toi que l'on voit les points principaux et les points intermé- « diaires de l'horizon. Tu es la lumière qui brille à la pointe de la flamme. »

« Tu es encore l'oiseau Poûtanâ [23], la terrible Révati [24], le sommeil de « tous les êtres; tu es Mohinî [25] pour troubler leur raison, et pour les frap- « per tu es Kchatriyâ. »

« Parmi les sciences, tu es la science de Brahmâ; tu es les saintes excla- « mations *Aum* et *Vachat* [26]. Les antiques Richis savaient que parmi les « femmes tu es Pârwati, et Aroundhatî [27] parmi les fidèles épouses, suivant « l'oracle des Pradjâpatis. »

« Tu es pour les plaideurs l'objet en litige : on te connaît sous le nom « d'*Indrâni* [28], et c'est toi qui remplis le monde entier, soutenant tous les « êtres, animés ou inanimés. »

« Dans tous les combats, dans les incendies, sur le bord des fleuves, « dans les cavernes des voleurs, au milieu des bois, dans les voyages, dans « les prisons, sous les coups même des ennemis, enfin, dans tous les dan- « gers de la vie, tu es la protectrice assurée des mortels. »

« O déesse, en toi est mon cœur, ma pensée, mon âme : délivre-moi « de tout péché, et accorde-moi ta faveur. »

Voilà l'éloge divin de la puissante Dourgâ, tel que nous l'ont transmis les antiques traditions [29]. Quiconque, le matin en se levant, le corps pur et l'âme recueillie, l'aura lu pendant trois mois, recevra de la déesse le bien qu'il aura désiré. S'il le lit durant six mois, elle lui accordera le don le plus précieux à son choix. Cet hommage continué pendant neuf

[23] Voyez plus bas, lect. LXII.

[24] *Révatí* est le nom d'une des Mâtris, et en même temps celui de la femme de Balarâma et d'une constellation lunaire.

[25] Ainsi se nomma Vichnou, quand il se changea en femme pour troubler la raison des Asouras et leur enlever le breuvage d'immortalité qu'ils avaient en leur possession.

[26] Exclamation usitée dans les holocaustes.

[27] Aroundhati, femme de Vasichtha, passe pour le modèle de la fidélité conjugale. Agni devint amoureux des femmes des sept Richis, et toutes, dit-on, excepté Aroundhati, se montrèrent sensibles à sa tendresse. Elles furent chassées hors du cercle arctique, et accueillies depuis dans le zodiaque, où elles forment la constellation des Pléiades, qui, selon les Indiens, ne sont qu'au nombre de six.

[28] Femme d'Indra.

[29] On nomme ces traditions écrites *itihâsa*. Un des manuscrits porte à la place de ce mot le nom de *Vyâsa*.

mois, lui vaudra l'œil divin [30]. S'il y a persisté pendant un an, il obtiendra la perfection, l'accomplissement de tous ses désirs; il connaîtra la vérité et toute la science de Brahma : ainsi l'a déclaré Dwêpâyana.

« O déesse, continua Vichnou, honorée par les mortels, tu peux éloi-« gner d'eux la prison, la mort, la perte de leurs enfants, la ruine de leur « fortune, la crainte de la maladie et du trépas. Sous quelque forme que « ce soit, tu les combles de bienfaits. C'est toi, pour ta part, qui bientôt « délivreras le monde, en privant Cansa de sa raison. Quant à moi, je vais « aussi m'établir au milieu des troupeaux, sous l'apparence d'un pasteur, et « pour le bien commun, devenir le berger de Cansa. »

Après avoir donné ses instructions à la déesse, Vichnou disparut. Dourgâ le salua avec respect, et dit : « Que votre volonté soit accomplie ! »

CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

La divine Dévakî conçut donc les sept enfants dont nous avons parlé. Quand les six embryons parurent au jour, Cansa les prit et les écrasa sur la pierre [1]. Le septième fut transféré dans le sein de Rohinî. Au milieu de la nuit, le fruit de Dévakî se détacha; Rohinî, qui s'était endormie sur la terre, sentit, comme dans un songe, cet enfant étranger qui pénétrait en

[30] Voyez au sujet de l'œil divin, lect. XVIII, pag. 87 : voyez aussi le Nouveau Journal asiatique, n° 63, mars 1833, p. 216.

[1] On est naturellement porté, en lisant cette fable, à se rappeler celle de Saturne qui dévora ses enfants par l'ordre de Titan. Le lecteur, comparant ensemble la naissance de Jupiter et celle de Crichna, verra jusqu'à quel point les deux mythologies peuvent se rapporter, malgré leur différence, et si une même idée n'a pas enfanté ces deux fictions. Je ne puis pas dire l'espèce de relation que je vois entre les Vasous et le personnage de Crichna; mais je ferai remarquer que les Vasous sont au nombre de huit, et que Crichna a pour père Vasoudéva ou le dieu Vasou.

ses entrailles : elle se trouva un instant troublée de cet événement, et Câlî, sous la forme du Sommeil [2], au milieu de l'obscurité de la nuit dit à cette Rohinî de Vasoudéva comparable à celle de Soma [3] : « Cet enfant, qui vient « de déchirer le sein où il était né, sera appelé *Sancarchana* et deviendra « ton fils. » Heureuse de sa maternité, et baissant la tête par pudeur, la belle Rohinî rentra dans la maison.

Délivrée de ce fruit, Dévakî en conçut un huitième : elle pensait que ses sept premiers enfants avaient tous eu le même sort, et qu'ils avaient été écrasés par Cansa. Cependant les ministres de ce prince surveillaient toujours avec soin sa grossesse. Le jour même où Hari descendit, de son plein gré, au sein de Dévakî, Yasodâ conçut aussi une fille : c'était Câlî, formée du corps de Vichnou, et obéissant à ses ordres. Le huitième mois, quand l'instant de leur délivrance fut venu, ces deux femmes, Dévakî et Yasodâ, accouchèrent en même temps. La nuit où le puissant Vichnou naquit dans la famille de Vrichni, Yasodâ mit au monde une fille. Ainsi l'épouse du berger Nanda et celle de Vasoudéva, Yasodâ et Dévakî, enceintes dans le même temps, au milieu d'une belle nuit, au moment où l'heure [4] *Abhidjit* était arrivée, amenèrent au jour, l'une Câlî, et l'autre Vichnou. Cependant les mers frémissaient, et les montagnes tremblaient jusqu'en leurs fondements, les feux divers brillaient d'un doux éclat : car Djanârddana apparaissait au monde. Les vents soufflaient paisiblement, le trouble des éléments était apaisé, les étoiles resplendissaient au ciel : Djanârddana venait de naître. La nuit se trouvait dans la constellation appelée *Abhidjit*, et l'on a donné le nom de *Vidjaya* [5] à l'heure où se montra au monde le divin Hari, le puissant Nârâyana, esprit éternel, premier élément des mondes. De ses regards il va réjouir la terre; les tambours célestes résonnent avec force, une pluie de fleurs tombe du haut des airs; et dans leurs chants de joie célébrant le vainqueur de Madhou, les Maharchis arrivent avec les Gandharvas et les Apsarâs. Le monde entier est

[2] C'est toujours le mot निद्रा *nidrâ*, que nous avons vu ailleurs.

[3] Voyez lecture précédente, note 12.

[4] Le mot *yoga*, qui, dans la LVII[e] lecture, désignait la 28[e] partie de l'écliptique, est ici remplacé par le mot *mouhoûrtta*, qui s'entend de $\frac{1}{15}$ de jour, et dans ce sens *abhidjit* se dit aussi de la huitième heure. Voyez la note suivante.

[5] *Vidjaya* signifie *victoire* : la même idée est présentée par le mot *abhidjit*.

heureux de la naissance de Hrichîkésa; et Indra, de concert avec les dieux, chante ses louanges.

Au milieu de la nuit, Vasoudéva contemplait le fils qui venait de lui naître: il voyait sur sa poitrine le *Srîvatsa* et les autres marques qui trahissaient sa divinité. « O seigneur, s'écrie-t-il, cachez à nos regards ces « formes merveilleuses. C'est la peur que m'inspire Cansa, qui me fait tenir « ce langage. Mes autres fils, vos aînés, ont déjà péri sous ses coups, et « vous me restez seul. »

En entendant ce discours, le dieu voila ses formes; alors obéissant au sentiment paternel qui le guidait, Vasoudéva prit l'enfant et le porta sur-le-champ dans la maison du berger Nanda. Il profita de la nuit pour pénétrer jusqu'auprès d'Yasodâ; là, sans être reconnu, il déposa son fils, enleva la jeune fille, et vint la mettre sur le lit de Dévakî. L'échange des deux enfants était consommé: tremblant encore de frayeur, mais heureux d'avoir réussi dans son projet, Vasoudéva sortit de sa maison.

Cependant Ânacadoundoubhi [6] annonça au fils d'Ougraséna que sa femme était accouchée d'une fille. A cette nouvelle, Cansa accourt promptement avec ses gardes, et arrive à la porte de la maison du sage Vasoudéva. De là il s'écrie: « Qu'on me livre à l'instant l'enfant qui vient de naître. » Et son air était terrible comme ses paroles. Toutes les femmes de Dévakî remplissaient la maison de leurs cris. La malheureuse mère, d'une voix entrecoupée de sanglots, dit d'un ton suppliant: « C'est une fille qui m'est « née; ô seigneur, vous avez déjà donné la mort à sept de mes enfants. « Elle vit à peine, et il faut que ma pauvre fille meure aussi. » Cansa transporté d'une vaine fureur, aperçoit l'enfant et s'écrie: « Elle n'est née « que pour mourir. » Aussitôt l'insensé prend par le pied cette petite, encore toute meurtrie des travaux de l'enfantement, et les cheveux humides des eaux de sa mère; il la serre avec rage, l'enlève, la balance, et la jette rapidement à ses pieds sur la pierre, où son faible corps gît tristement étendu. Mais à l'instant, du sol où elle vient d'être écrasée, elle se relève: elle a quitté sa forme et ses cheveux d'enfant: elle traverse les airs, ornée d'une couronne magnifique. Tous ses membres brillent de l'éclat des perles; un diadème décore son front. Elle est maintenant cette vierge divine, objet

[6] Voyez pour ce personnage la lecture XXXIV, où l'on dit qu'ainsi se nommait Vasoudéva.

des hommages éternels des dieux. Elle porte une robe noire et jaune; ses seins ressemblent à ces globes qui se dessinent des deux côtés sur le front de l'éléphant[7]. La partie inférieure de son corps s'étend comme un char[8]; elle a quatre bras; sa face resplendit comme la lune; ses yeux étincellent comme des soleils; sa couleur est celle de l'éclair; on peut la comparer, avec ses larges mamelles, au crépuscule entouré de nuages[9]. Environnée d'une foule confuse d'êtres de tout genre, elle dissipe par son éclat l'obscurité de la nuit; elle apparaît dans l'air, tenant à la main une coupe immense où se désaltère sa soif. Elle danse, elle rit d'un rire effrayant[10], et laisse enfin en ces termes éclater son courroux : « Cansa, Cansa, s'écrie-t-elle, c'est pour ta « perte que tu m'as donné la mort; c'est pour ton malheur que tu m'as écra- « sée sur la terre. Je vois déjà ta fin prochaine, je vois ton corps déchiré par « les mains de ton ennemi, et ton sang qui rougit la poussière. » A peine a-t-elle prononcé ces terribles mots, que, sous sa forme nouvelle, elle s'élève au séjour céleste, avec le cortége qui l'environne. Mais, née dans la famille des Vrichnis, par l'ordre du souverain des dieux, elle y est à jamais honorée, et conserve toujours pour cette maison l'affection d'un enfant. C'est ainsi que, pour protéger le bienfaisant Késava, apparut l'ansâvatare de celle qui est surnommée *Écânansâ*[11], de celle qui se rendit autrefois célèbre par ses austérités. Tous les sages de la race d'Yadou adressent leurs hommages à la déesse puissante qui a sauvé Crichna.

Elle avait disparu, et Cansa la voyait toujours lui annonçant sa mort. Couvert de honte, il vint en secret dire à Dévakî sa tante : « Oui, j'avoue « ma faute, j'ai détruit vos enfants, et voilà que la mort me menace d'un « autre côté. Le désespoir m'a fait porter une main meurtrière sur ma pro- « pre famille; mais mon triste courage n'a pu triompher du destin. Cessez « de penser à vos enfants, cessez de les regretter. Je n'ai été qu'un instru-

[7] गजकुम्भ *gadjacoumbha*.

[8] Cette comparaison est assez obscure, ou du moins fort bizarre; on trouve dans le texte : रथविस्तीर्णजघना *rathavistîrnadjaghanâ*.

[9] Ce vers contient le mot पयोधर *payodhara*, dans ses deux acceptions. C'est au moins ainsi que je l'ai compris. Nous avons vu dans la lecture précédente que Câlî était le crépuscule, appelé *Sandhyâ*, duquel on fait une déesse, fille et femme de Brahmâ, et quelquefois épouse de Siva.

[10] C'est là le portrait ordinaire de Dourgâ, s'enivrant de sang, et sautant de joie après la victoire. Voyez dans *Mâlatî et Mâdhava* l'acte 5, scène 2.

[11] Voyez pour l'explication de ce mot, le Dictionnaire de Wilson, et la lecture CLVIII, note 3.

« ment, le Temps [12] seul a été leur ennemi. C'est de lui que viennent nos « malheurs; c'est lui qui produit tous les changements, lui qui est la pre- « mière cause de tout : ne voyez en moi et dans les miens que ses aveugles « ministres. Les événements suivront leur cours, quoi que nous fassions; « et mon chagrin, c'est de passer pour votre ennemi et pour l'auteur de « vos maux. Tâchez d'éloigner le souvenir de vos enfants : mettez un terme « à vos regrets et à vos gémissements. Telle est la destinée humaine, on « ne peut maîtriser le Temps. O Dévakî, de mon front je touche vos pieds; « je vous rends le respect qu'un fils doit à sa mère : cessez d'être irritée « contre moi, je reconnais tous mes torts. »

En l'écoutant, la malheureuse avait le visage baigné de larmes. Elle regardait le prince qui restait à ses pieds : « Levez-vous, lui dit-elle enfin, « mon fils, levez-vous. Vous vous êtes montré pour moi aussi cruel que le « Temps, et vous avez tué mes enfants. Je veux bien croire que vous n'avez « été qu'un instrument, et que je dois voir dans le Temps seul la cause de mes « malheurs. Votre tête s'abaisse à mes pieds, vous cherchez à vous excuser, « vous qui avez déchiré le fruit de mes entrailles; et il faut que je vous par- « donne! Le trépas attaque l'enfant dès le sein de sa mère, et le menace « à chaque instant dans le premier âge; le jeune homme subit sa puis- « sance, et le vieillard se trouve déjà comme mort. Tout dans le monde est « mûr pour le Temps, et je sens qu'il n'a fait que se servir de vous. On ne « peut pas dire qu'il est né, le germe qui n'a point paru au monde : on n'ar- « rive au jour que quand Brahmâ, surnommé *Vidhâtri* [13], vous y amène. Allez, « mon fils, je n'ai point de colère contre vous, et je n'accuse plus que le « Temps, qui est le premier auteur de mes maux. Il suit la direction qu'il a « reçue dès le moment de la création des êtres. Le père et la mère agissent, « l'homme naît, et la mort est une conséquence de cette naissance. »

Après ce discours de Dévakî, Cansa rentra dans son palais. Son âme était agitée; malheureux d'avoir vu son espoir trompé, il allait, portant la rage en son cœur et le trouble en sa raison.

[12] C'est-à-dire le dieu de la destruction, autrement appelé *Câla* ou la Mort.

[13] Brahmâ, sous le nom de *Vidhâtri*, vient, dit-on, six jours après la naissance d'un enfant, écrire son destin sur son front. A cette époque tout le monde se retire, excepté la mère, et on laisse auprès de l'enfant de l'encre et une plume.

SOIXANTIÈME LECTURE.

DÉPART POUR LE VRADJA.

Vêsampâyana dit :

Le matin du même jour, Vasoudéva apprit que Rohinî venait aussi dans le Vradja [1] d'accoucher d'un fils plus beau que la lune. Il alla aussitôt trouver le pasteur Nanda, et lui dit dans sa prévoyante tendresse : « Rends-toi « avec Yasodâ dans le Vradja. Là, tu feras pour cet enfant et pour le tien les « cérémonies ordinaires [2], et tu surveilleras leurs premières années. Je te « recommande mon sang, ce fils de Rohinî que je confie à ta garde. Des « pères, plus heureux que moi, me reprocheront de me priver de la vue de « l'unique rejeton de ma race. Mais la sagesse doit céder à la violence : si « je vis loin de mon fils, c'est par prudence. L'impie Cansa m'inspire des « craintes : il ne respecterait point les jours de cet enfant. C'est donc toi, « ô Nanda, qui vas devenir le protecteur du fils de Rohinî, et tu auras « pour lui les mêmes soins que pour le tien. Les enfants sont expo- « sés dans le monde à bien des dangers. Mon fils est l'aîné, le tien est le « cadet : cependant traite-les également et sans distinction. Qu'ils croissent « heureusement, comme deux émules; qu'ils brillent, ô Nanda, au milieu « de vos pâturages : tel est mon désir. L'enfance aime à jouer, elle est folâ- « tre, elle est ardente : ce point exige surtout ta surveillance. Qu'on se « garde bien de mener paître les vaches dans le Vrindâvana [3] : c'est l'habi- « tation du méchant Késin. Il faut protéger ces deux enfants contre lui, « comme aussi contre les serpents, les insectes, les oiseaux, et, dans « les pâturages, contre les vaches et les veaux. Nanda, la nuit est venue,

[1] Le mot *vradja* signifie *pâturages pour les vaches*, *réunion de pasteurs*. Il se dit spécialement d'un endroit situé près de Mathourâ, qu'on appelle aussi quelquefois *Govradja*.

[2] C'est-à-dire les cérémonies qui portent le nom général de *sanscâra*. La première à remplir dans la circonstance présente, était celle du *djâtacarman*. Voyez le mot *Sanscâra* dans le Dictionnaire de Wilson.

[3] Bois voisin du pays de Vradja.

« monte sur ton char, et rends-toi promptement dans le Vradja. Vole comme « si tu étais soutenu à droite et à gauche sur l'aile des oiseaux. »

Après avoir reçu cet ordre secret du grand Vasoudéva, Nanda monta gaiement sur son char avec Yasodâ. Son enfant fut soigneusement enveloppé dans un berceau, et placé sur une litière. Nanda suivit, sur les bords de l'Yamounâ, une route solitaire, rafraîchie par le souffle du vent et les vapeurs humides de la rivière. Enfin, dans un beau site, voisin du Govardhana [4], il aperçut le pays de Vradja, que baigne l'Yamounâ. Un air doux et frais règne dans ces belles campagnes : on entend les cris de divers animaux de proie au milieu de magnifiques forêts, formées d'arbres et de plantes de toute espèce. Le paysage est orné de vaches couchées ou errantes sur le gazon, et coupé de lacs et d'étangs. De leurs larges épaules, de leurs cornes aiguës les taureaux froissent ou déracinent les arbres. On aperçoit des vautours avides qui s'envolent de dessus leur proie, des chacals, des lions qui se repaissent de chair et de moelle : l'oreille est frappée des rugissements du léopard, et l'œil réjoui de la vue d'une multitude d'oiseaux. Les arbres produisent des fruits délicieux : un tapis de verdure couvre la terre; heureuse contrée, où, au milieu des mugissements des vaches et de leurs veaux, brillent d'aimables bergères [5], circulent au loin les chars champêtres, et s'étendent des plants de *cantakins* [6]. Les propriétés y sont séparées par de grands et gros arbres couchés par terre. De larges verrous ferment les portes des enclos, au centre desquels s'élève l'étable. Çà et là, à de nombreux poteaux, pendent les liens qui servent à attacher les veaux : la terre est engraissée de la bouse des vaches, et le faîte des maisons en est couvert [7]. Le mouvement règne partout : les habitants y paraissent heureux et riches dans leur simplicité. De tous côtés

[4] Nom d'une montagne.

[5] J'emploie ce mot au lieu du mot *vachères*.

[6] *Mimosa catechu*.

[7] La bouse de vache sert de chauffage pour les pauvres ; on en fait, en la broyant sur une pierre, une poussière qu'on emploie à assainir et à purifier le sol, et même à frotter le corps. On la laisse sécher sur les toits au soleil, et dans le *Moudrâ-Râkchasa*, act. 3, la maison du Brahmane, premier ministre, en est toute couverte. La lecture v des lois de Manou, sl. 122 et 124, semble indiquer qu'on s'en sert aussi quand elle est fraîche, puisqu'il y est dit qu'on en forme un enduit. Elle est une des cinq choses précieuses tirées de la vache, et connues sous le nom de *pantchagavya*. Les dévots en mettent dans leur boisson : ce qui est un genre d'expiation indiqué par les lois de Manou, lect. XI, sl. 91, 165 et 212. Voy. une autre méthode de purification, Rech. asiat. t. IX, p. 97.

retentit le bruit des barattes[8]; le babeurre[9] s'épaissit, le caillé[10] écume et jaillit sur la terre qui en est humectée; l'on entend le frémissement de la corde qui, sous la main des femmes, se roule autour d'un poteau et fait mouvoir le ribot[11]. Le beurre s'achève, et l'air est embaumé d'une odeur agréable. Les jeunes garçons, avec leurs mèches de cheveux pendantes sur les tempes[12], se livrent à leurs ébats. Les jeunes bergères ont un vêtement noir et jaune; leurs boucles d'oreilles sont formées de fleurs sauvages; leur poitrine est modestement voilée, et, dans des vases qu'elles portent sur leur tête, elles vont chercher de l'eau à l'Yamounâ.

C'est dans ce séjour habité par les pasteurs que Nanda se fixa avec plaisir. Il se présenta aux vieillards et à leurs femmes, qui le reçurent avec affection, et il se prépara une demeure dans un enclos, où tout fut réuni pour le bonheur de la vie. C'est ainsi que Crichna, alors inconnu, mais déjà semblable à un soleil naissant, fut amené dans le pays où demeurait la divine Rohinî, épouse chérie de Vasoudéva.

SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE.

ENFANCE DE CRICHNA : LE CHARIOT RENVERSÉ.

Vêsampâyana dit :

Cependant un temps déjà assez long s'était écoulé, et Nanda[1], fixé dans le Vradja, exerçait toujours l'état de pasteur. Les deux enfants croissaient

[8] गर्गर *gargara*.

[9] तक्र *tacra*.

[10] दधि *dadhi*.

[11] मन्थान *manthâna*. La corde s'appelle वलय *valaya*; c'est comme une espèce de bracelet passé autour du poteau, lequel se nomme दण्डविष्कम्भ *dandavichcambha*, मञ्जीर *mandjîra*, ou कुठर *couthara*.

[12] Cette coiffure se nomme *câcapakcha* (*aile de corbeau*), ou *sikhandaca*. La première fois qu'on rase la tête aux enfants, on leur laisse trois ou cinq mèches de chaque côté.

[1] Le nom de ce personnage est écrit toujours *Nandagopa* : *gopa* veut dire *pasteur*.

heureusement: des noms leur avaient été imposés[2]; l'aîné s'appelait *Sancarchana*, et le plus jeune *Crichna*. Or, Crichna était Hari incarné, Hari revêtu d'un nuage noir[3]: il grandissait au milieu des vaches, comme le nuage au-dessus de la mer.

Un jour Yasodâ, occupée de ses affaires, l'avait placé tout endormi sous un chariot, et s'était rendue sur les bords de l'Yamounâ. (L'enfant se réveille): il agite en jouant ses mains et ses pieds, et crie doucement. Tout à coup, avec un de ses pieds qu'il dresse, il pousse le chariot et le renverse; il se retourne ensuite, cherche à se lever[4] et pleure comme pour appeler sa nourrice. Celle-ci arrive tremblante de peur, toute mouillée, inquiète comme la vache qui a perdu son veau. Elle apercevait le chariot qui avait été renversé: le vent n'avait point soufflé, et elle ne savait comment s'expliquer cet événement. « Hélas! hélas! » disait-elle en accourant. Elle prend son fils : heureuse et tremblante encore, elle s'écrie : « Mon « enfant est sauvé! Pauvre petit, que va dire ton père? Quelle sera sa « colère quand il saura que je t'ai placé pour dormir sous ce chariot, et « qu'il a été renversé subitement! O malheureuse idée d'avoir voulu des- « cendre à la rivière! Voilà le chariot jeté par terre, en désordre, et je te « retrouve, cher enfant, perdu dans cette confusion! »

[2] C'est là une des cérémonies du *sanscâra*, appelée *nâmacârana* : elle se fait le 10e, le 11e, le 12e ou le 101e jour après la naissance de l'enfant.

[3] *Crichna* signifie *noir* ou *bleu foncé*. On dit que c'était la couleur de ce personnage; mais cependant cette phrase semble indiquer la raison mystérieuse qui avait fait donner ce nom au nourrisson de Nanda. A ce sujet, qu'il me soit permis d'emprunter au savant M. Haughton l'explication ingénieuse qu'il a bien voulu me donner de la triade indienne, et qui jettera quelque lumière sur cette épithète. M. Haughton regarde cette triade comme une personnification de la nature, où Brahmâ est la matière, Vichnou l'espace, et Siva le temps. Dans ce système, Brahmâ naissant de l'ombilic de Vichnou est la matière produite au centre de l'espace. En regardant ainsi Vichnou comme l'espace personnifié, on comprend le sens de ce nom symbolique de *Crichna*, donné à l'avatare dont il est ici question; et comme de l'idée philosophique de l'espace les poëtes passent facilement à la signification bornée et toute physique de l'étendue céleste, on voit pour quelle raison Hari est environné par eux d'un nuage noir : image que l'on peut à la fois entendre au propre et au figuré, ténèbres profondes et mystère dans le sens métaphysique, vapeurs humides obscurcissant le ciel dans le sens grossier et littéral.

[4] Je me suis peut-être trompé en rendant ainsi le mot न्युब्जं *nyoubdjam*, qui exprime une position où le corps est courbé. Je me représente en cette circonstance l'enfant appuyé sur ses mains, et le dos courbé et arrondi (*crooked*), cherchant à se dresser. Ce mot est

Dans le même moment, Nanda, revenant du bois avec les vaches, arriva sur les lieux. Les deux pièces de son vêtement [5] étaient de couleur brune [6]. Il aperçoit le chariot [7] tout bouleversé, les différents vases et ustensiles qu'il contenait brisés, les bagages jetés au loin, l'essieu enfoncé dans le sol et une roue en l'air. A cet aspect, effrayé, il accourt : des larmes sont dans ses yeux. « Grâce pour mon enfant ! » s'écriait-il, et bientôt il est rassuré en le voyant au sein de sa nourrice. Il dit alors : « Qui « donc a pu renverser ce chariot, sinon les taureaux en se jouant? » Yasodâ lui répondit en tremblant et d'une voix agitée : « J'ignore comment ce « chariot a été jeté par terre. J'étais descendue au fleuve pour y laver mon « linge [8]. En revenant, j'ai trouvé tout ce désordre. » Ils causaient ensemble, quand de jeunes enfants leur dirent : « C'est votre nourrisson lui-même « qui, avec son pied, a renversé le chariot. Nous sommes accourus et nous « avons vu la chose. » En entendant ces mots, Nanda fut saisi d'admiration. Son cœur se livrait à la joie, et cependant il tremblait. « Que veut dire « ceci? » pensait-il en lui-même. Cependant les autres pasteurs, dont l'intelligence ne s'élevait pas au-dessus des choses humaines, ne pouvaient retenir leurs larmes. « Quel prodige! » se disaient-ils; et ils ouvraient les yeux d'étonnement. Ils relevèrent le chariot [9], et le fixèrent en place en attachant les roues.

employé dans la 103e lecture, pour exprimer la posture de gens prosternés à terre.

[5] Le vêtement indien se compose de deux pièces principales, l'une inférieure qui enveloppe les reins et les cuisses comme un pagne, l'autre supérieure qui est jetée sur les épaules et retombe par devant.

[6] Cette couleur est appelée *cachâya*, et formée du rouge et du jaune.

[7] Il paraît que ce chariot servait d'habitation pour le pasteur, qui menait une espèce de vie nomade, et se transportait à volonté dans les meilleurs pâturages.

[8] चैल *tchéla*. Ce mot vient de चिल *tchila* (*s'habiller*). Je l'ai traduit par *linge*. Ce doit être une espèce de ceinture ou de mouchoir, car je trouve dans le Bhâgavata un endroit où Crichna attache Roukmin avec cette pièce de son vêtement, चैलेन. L'auteur des lois de Manou (lect. XI, sloc. 205) parle d'un vêtement avec lequel on peut attacher, mais sans le désigner. Dans la CVIe lecture du Harivansa, le col des urnes des Nidhis est représenté comme couvert d'un linge appelé चैल.

[9] Il y a sans doute dans cette légende une allusion astronomique. La constellation de Rohinî est figurée par un chariot, et, pour cette raison, surnommée *Sacatâhwâ*. Crichna, qu'à la fin du chapitre précédent on a dépeint comme un petit soleil, traverse la région de Rohinî. Car cette action de briser le char (*sacatabhéda*) exprime, à ce qu'il paraît, le passage d'un astre dans cette constellation. C'est au moins ce que j'infère d'un passage des Re-

SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE.

MORT DE POUTANA.

Vêsampâyana dit :

Quelque temps après, Poûtanâ, nourrice du Bhodja Cansa, arriva au milieu de la nuit sous la forme d'un oiseau[1]. Monstre effrayant, elle agitait ses ailes avec colère, et remplissait l'air d'un bruit terrible. Son cri ressemblait à celui d'un tigre. Montée sur la roue[2] du chariot, pendant que la famille dormait, elle tendit à Crichna sa mamelle, d'où coulait un véritable poison. L'enfant la saisit : mais à l'instant Poûtanâ poussant un grand soupir, tomba par terre : elle avait la mamelle coupée. Effrayés de ce bruit, Nanda, Yasodâ, tous les pasteurs se réveillèrent. Ils trouvèrent étendue par terre et sans connaissance Poûtanâ, privée d'un sein, et comme frappée de la foudre. « Qu'est-ce donc que ceci? se disaient-ils « dans leur frayeur : quel est l'auteur de cette étrange blessure? » Les pasteurs s'assemblèrent autour de Nanda, et ne pouvaient comprendre ce merveilleux événement. « Miracle! miracle! » disaient-ils en retournant chez eux. Quand ils furent rentrés dans leurs demeures, Nanda encore tout étonné dit à Yasodâ : « Que signifie cet événement? je l'ignore; et ma sur- « prise est extrême. Femme, quel est donc le danger qui a menacé notre « enfant? » « Maître, répliqua Yasodâ, je ne saurais vous répondre. Je dor- « mais près de notre fils, et je n'ai été réveillée que par le bruit. » Dans

cherches asiatiques, tom. III, pag. 460, où cette expression est employée à l'occasion de Saturne, à qui, dans l'intérêt des hommes, il est défendu, ainsi qu'à Mars, de traverser Rohini, tandis que Jupiter, Vénus, Mercure et la lune y passent sans inconvénient pour la terre. Les légendes qui vont suivre paraîtront aussi bien puériles. Mais si elles n'étaient, comme celle-ci, que des fables astronomiques, représentant le passage du soleil dans les signes célestes, alors elles pourraient trouver grâce aux yeux du lecteur.

[1] C'est un monstre ailé plutôt qu'un oiseau : car il a des mamelles, comme nous allons le voir. Le mot employé ici est *sacouni*.

[2] C'est le mot अक्ष *akcha*, qu'ailleurs j'ai rendu par *essieu*.

l'ignorance où se trouvait Yasodâ, Nanda et ses parents comprirent que c'était Cansa qui devait causer toutes leurs craintes, et leur surprise n'en devint que plus grande.

SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE.

LES DEUX ARDJOUNAS DÉRACINÉS.

Vêsampâyana dit :

Cependant le temps s'écoulait, et les deux enfants, remplis de grâces et d'agréments, avaient ensemble essayé leurs premiers pas. Crichna et Sancarchana ne se quittaient point, et semblaient n'avoir qu'un seul corps. C'étaient comme le soleil et la lune sous les formes aimables de l'enfance. Soumis aux mêmes règles, couchés dans le même lit, assis sur le même siége, ils portaient les mêmes vêtements, et recevaient la même éducation. Exécutant à la fois les mêmes actions, ils n'avaient qu'une même volonté pour deux corps. Dans les mêmes exercices, ils développaient une égale force, une constance pareille, prouvant tous deux aux hommes que des dieux habitaient parmi les mortels. Et en effet, les pasteurs du monde étaient devenus enfants des pasteurs; et au milieu de ces jeux où leurs membres s'entrelaçant avec grâce brillaient de tant d'éclat, ils ressemblaient au soleil et à la lune, quand leurs rayons dans le ciel se mêlent et se confondent. Tantôt ils s'avançaient, élevant leurs bras pareils à deux serpents, et le corps tout souillé de poussière, fiers et superbes, comme deux jeunes éléphants. Tantôt cachés sous une enveloppe de cendres et de bouse[1], ils se roulaient comme deux feux qui commencent à brûler. Quelquefois se traînant à genoux, ils jouaient dans les étables, les membres et les cheveux tout couverts de fumier. D'autres fois, richement parés et dignes par leur costume des parents auxquels ils appartenaient, ils s'amusaient à regarder les gens avec une espèce d'orgueil, et se livraient aux éclats d'un rire

[1] La bouse est une espèce de chauffage : de là vient la comparaison qui suit.

bruyant. Enfin, ces deux enfants animés de toute la vivacité de leur âge, les yeux voilés par les touffes de leurs cheveux, brillaient comme la lune aux doux rayons.

Nanda les voyait avec peine courir ensemble le pays de Vradja, et leur imposait un joug, qu'ils secouaient à chaque instant. Un jour Yasodâ en colère amena au pied du chariot le jeune Crichna, après l'avoir grondé à plusieurs reprises, et lui passant une corde autour du corps, elle l'attacha au mortier. « Cours maintenant, si tu le peux! » lui dit-elle, et elle se remit à son ouvrage. Pendant qu'elle était distraite, Crichna, tout en jouant, sortit de la cour, traînant après lui le mortier, au grand étonnement de tous les habitants. En courant avec force, l'enfant passa entre deux grands *ardjounas*[1] : le mortier auquel il était attaché fut arrêté par les deux arbres : Crichna les entraîna dans sa course. Ils furent déracinés, et l'enfant, au milieu de ces débris, se mit à rire, montrant ainsi aux pasteurs sa force divine. Le lien qui lui serrait le corps, par un effet de sa puissance, avait résisté à ce choc. Les bergères, sur les bords de l'Yamounâ, l'aperçurent; elles en poussèrent des cris d'effroi et d'admiration, et allèrent trouver Yasodâ. Toutes tremblantes et agitées, elles lui dirent : « Viens, viens donc, « Yasodâ! es-tu folle, pour t'arrêter ainsi? Ces deux *ardjounas*, qui faisaient « la parure du pays, ont été abattus par ton fils. Attaché, comme un jeune « veau, par le milieu du ventre avec un fort lien, ton enfant rit au milieu « des deux arbres couchés par terre. Lève-toi, viens, malheureuse insensée, « orgueilleuse comme un savant. Va chercher ton fils, il vit encore; mais « la Mort a bien failli le dévorer. » A ces mots, Yasodâ épouvantée se lève en poussant des cris de douleur : elle court, elle arrive à l'endroit où étaient tombés les deux *ardjounas*. Elle voit son fils entre ces mêmes arbres, toujours sa corde autour du corps et traînant son mortier. Tous les pasteurs, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, se rassemblent pour contempler ce grand miracle. Et ces pâtres, accoutumés à vivre dans les bois, se disaient mutuellement : « Comment ces arbres, qui couvraient « de leur ombre presque tout le village, ont-ils été abattus sans vent, sans « orage, sans tonnerre? Ce ne sont point des éléphants qui ont causé ce « dommage. Qui faut-il accuser? Hélas! ces pauvres *ardjounas* déracinés

[1] *Pentaptera arjuna.*

« gisent par terre, comme des nuages épuisés d'eau. Nanda, ils ne sont plus, « ces arbres qui te plaisaient tant. Mais tu dois te féliciter que ton fils « n'ait pas été blessé de leur chute : voilà le troisième miracle dont nous « sommes témoins dans nos pâturages : le char renversé, la mort de Poû- « tanâ, et ces arbres déracinés. Dans ces circonstances, il ne fait pas bon « habiter ici : tous ces prodiges ne présagent rien d'heureux. »

Nanda vint aussitôt débarrasser Crichna du mortier, et le prit dans ses bras, avec la joie qu'on éprouverait en revoyant un enfant mort depuis longtemps, et qui serait rendu à la vie. Cependant il ressentait une peine secrète, et en rentrant chez lui, il adressa des reproches à Yasodâ. Les autres pasteurs se répandirent dans le pays. Par suite de cet événement, les femmes du Vradja donnèrent à Crichna le nom de *Dâmodara* [3], parce qu'il avait eu le ventre serré d'une corde. Tel est le récit merveilleux que l'on a fait, ô chef des Bharatas, sur Crichna, pendant son séjour au milieu des bergers.

SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE.

APPARITION DES LOUPS.

Vêsampâyana dit :

C'est ainsi que Crichna et Sancarchana passèrent leur enfance : ils restèrent sept ans dans le Vradja. Couverts l'un d'un vêtement noir, l'autre d'un vêtement jaune, marqués [1] d'une poussière jaune et blanche, les tempes garnies de longues boucles de cheveux [2], ils gardaient les jeunes veaux. Ils allaient dans les bois, les faisant retentir des sons agréables qu'ils tiraient des feuilles [3] : ils brillaient comme deux serpents à trois têtes. Rien n'éga-

[3] दामा *dâmâ* signifie *corde*, et उदर *oudara*, ventre.

[1] Ce passage fait sans doute allusion aux signes du *tilaca*, qui sont des marques faites sur le front avec des terres colorées, soit comme ornement, soit comme distinction de secte.

[2] C'est le *càcapakcha*.

[3] पर्णवाद्यं *parnavâdyam*. Ce sont là des

lait la beauté de leurs traits : avec des plumes de paon ils s'étaient formé des bracelets; ils avaient sur la tête une couronne de fleurs; sur la poitrine, un collier de fruits sauvages : à les voir, on les aurait pris pour deux enfants de la forêt. Ornés de guirlandes de lotus, parés du cordon de leur caste [4], suspendant à leur côté une gourde et une tasse [5], ils font résonner une flûte [6] pastorale. Ils rient, ils folâtrent, ils dorment sur des lits de feuillage ou se promènent. Tout en gardant leur troupeau, ils animent de leur gaieté la vaste forêt, et s'abandonnent à toute l'ardeur, à toute la légèreté de leur âge.

Un jour le beau Dâmodara dit à Sancarchana : « Mon cher, nous ne « pouvons plus nous amuser dans ces bois avec les pasteurs. Rien de plus « insipide maintenant pour nous que ces lieux. L'herbe et le bois ont « disparu : les pasteurs ont abattu les arbres. Ces forêts, jadis sombres « comme le nuage, sont maintenant ouvertes comme l'espace. Les arbres, « forts et vigoureux, qui formaient les enclos des pâturages et en défen- « daient l'entrée, ont été livrés aux flammes. Il faut aller chercher au loin « ces abris champêtres et ces gazons que l'on avait alors près de soi. Les « bois n'ont plus d'eau, plus de verdure, plus de fraîcheur. Les arbres y « sont rares : à peine y trouve-t-on un endroit pour se reposer. Les Brah- « manes et les Dwidjas ne peuvent plus recevoir leur salaire en bois [7]. Plus « d'agrément, plus de bonheur, plus de vent frais et prolongé, plus d'oi- « seaux; et un séjour sans oiseaux est comme un mets sans assaisonnement. « Sans bois, sans herbe, sans gazon, le pâturage ne ressemble plus qu'à

jeux ordinaires aux enfants qui savent faire claquer les feuilles sur leurs mains, et en tirer un bruit sonore, ou bien encore les mettre dans leur bouche, et s'en former une espèce d'instrument musical. Voyez dans le Dictionnaire पत्रकाहल *patracâhala*, et मुखवाद्य *moukhavâdya*.

[4] यज्ञसूत्र, c'est l'*yadjnasoûtra*. L'initiation des trois premières castes consiste dans l'investiture d'un cordon particulier qui descend de l'épaule gauche sous le bras droit. Cette cérémonie s'appelle *oupanaya*. L'initié se nomme *oupanîta*; le cordon, *oupavîta*. Voyez dans les lois de Manou, la lecture II, sloc. 36, 63 et *alibi*.

[5] करक *caraca* est quelquefois une moitié de coco, disposée pour en former un vase.

[6] वेणु *vénou*.

[7] Tel est le sens que j'ai cru pouvoir donner à ces mots अकर्म्मण्येषु वृक्षेषु *acarmanyéchou vrickchéchou*. Dans les lois de Manou, lect. II, sl. 186, il est parlé de bois que le disciple d'un Brahmane doit rapporter à son maître. Ce bois est peut-être donné comme récompense et comme salaire au Brahmane, कर्म्मण्य. Voyez aussi *ibid.* lect. IV, sl. 247.

« une ville. Un pâturage est l'ornement des montagnes, une forêt est l'ornement des pâturages, les vaches sont l'ornement des forêts, ces vaches « qui font aussi notre plus grand honneur. Ainsi, cherchons une autre « forêt qui nous fournisse et du gazon pour nos troupeaux, et du chauffage « pour nos feux. Nos vaches demandent d'autres pâturages; que nos riches « troupeaux s'étendent dans des lieux ornés d'un gazon nouveau; qu'ils ne « soient point retenus dans leurs parcs, ou renfermés dans leurs étroites « demeures : il n'y a d'heureux dans le monde que les êtres qui jouissent « librement d'un vaste horizon. Là, du moins, les vaches ne sont pas exposées à brouter une herbe souillée de fumier ou d'urine, et n'ayant plus « qu'un goût salé : ce qui n'est point une nourriture propre à donner du « lait. Sous les vastes et charmants ombrages d'une autre forêt, allons « accompagnés de nos vaches : transportons ailleurs notre établissement.

« On parle d'un bois délicieux, où le sol est couvert d'un gazon magnifique, où l'on trouve des arbres agréables, des fruits et de l'eau, et qu'on « appelle le *Vrindâvana*. Il réunit les avantages de tout genre : on n'y entend « point les sons criards du grillon; on n'y trouve pas de ronces piquantes : « mais la vue y est réjouie par l'aspect des *cadambas* [8]. Placé sur le bord « de l'Yamounâ, il jouit d'un air doux et frais : c'est un séjour agréable « dans toutes les saisons. Les routes variées de cette forêt peuvent offrir « aux bergères de charmantes promenades. A quelque distance est la haute « montagne nommée *Govarddhana*, qui déploie ses cimes élevées, comme « le Mandara dans le divin Nandana [9]. Au milieu même de ce pays, on « distingue un *nyagrodha* [10], haut d'un *yodjana* [11] : il porte le nom de *Bhândira* [12], et ressemble à un nuage noir dans le ciel. Ce pays est traversé par « l'Yamounâ, surnommée *Câlindî* [13] : telle se dessine sur la tête d'une femme « la raie de cheveux appelée *sîmanta* [14]; telle encore apparaît la Nalinî au milieu du Nandana. Nous verrons donc en ces lieux le Govarddhana, et le

[8] *Nauclea cadamba.*

[9] Parc d'Indra.

[10] *Ficus indica.*

[11] L'*yodjana* est une mesure de distance égale à quatre *crosas* ou *cos*, et dont nous avons déjà donné l'évaluation plus haut, lect. XXXIX, pag. 174, note 5.

[12] Nom particulier du figuier indien.

[13] L'Yamounâ tire ce nom du Calinda, montagne de la chaîne de l'Himâlaya, où cette rivière prend sa source.

[14] Le *sîmanta* est la ligne que laissent sur le haut de la tête les cheveux séparés de chaque côté. Voyez lect. XLVIII, pag. 225.

« Bhândîra, roi de la forêt, et la charmante rivière de Câlindî. Quel charme « pour nos promenades! Oui; allons y fixer notre séjour, quittons ces lieux « dévastés. Mais, écoute, pour arriver à nos fins, il faut imaginer quelque « ruse. »

Ainsi parla le sage fils de Vasoudéva. Il réfléchit un instant, et aussitôt une multitude de loups terribles, avides de sang et de chair, sortirent de son corps. Ils se répandirent de tous côtés, portant avec eux la terreur dans le pâturage. Quand on les vit attaquer indistinctement les vaches, les veaux, les hommes et les femmes, la crainte devint générale. Ils arrivaient par troupes de cinq, de dix, de vingt, de trente, ou de cent, sortant du corps de celui qui porte le *Srîvatsa*. Ils avaient l'apparence noire de Crichna; la frayeur se propageait parmi les bergères. Ils dévoraient les veaux, portaient l'épouvante dans le pays, et enlevaient la nuit les petits enfants. Tout était en rumeur: on n'osait plus aller au bois, ni traverser la rivière; on abandonnait la garde des vaches, et chacun restait enfermé chez soi. Tel était l'effroi, l'abattement des habitants: tel était le trouble jeté dans la contrée par ces loups énormes et comparables à des tigres pour leur force.

SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ÉMIGRATION DANS LE VRINDAVANA.

Vêsampâyana dit :

Le nombre de ces terribles loups croissait tous les jours; le village, enfin, s'assembla, hommes et femmes, pour délibérer sur cet événement: « Nous ne pouvons plus rester ici; cherchons quelque autre forêt où il nous « soit permis d'habiter en sûreté, pour nous-mêmes et pour nos vaches. « Mais c'est aujourd'hui même qu'il faut partir. Pourquoi attendre plus « longtemps? Allons ailleurs avec nos troupeaux et nos biens, avant que « ces loups aient achevé de détruire le pays. Ces animaux au corps fauve, « aux dents aiguës, aux ongles tranchants, à la gueule noire, nous épou- « vantent toute la nuit de leurs cris. On entend dans chaque maison de

« tristes lamentations : l'un a perdu son fils; l'autre, son frère; celui-ci, son « veau; celui-là, sa vache. »

Les vieillards, au milieu de ces cris et des mugissements plaintifs des vaches, prirent le parti de s'éloigner de ces pâturages, et de se diriger, pour l'avantage général, du côté du Vrindâvana. Nanda, en apprenant ce résultat de leur délibération, les encouragea comme un autre Vrihaspati[1], par un long discours. « Si vous avez pris, leur dit-il, la résolution de partir au« jourd'hui, il faut sur-le-champ en instruire tous les habitants, et faire « sans tarder vos préparatifs. Hâtez-vous de donner vos ordres à vos servi« teurs : que les vaches soient comptées, tous vos ustensiles rassemblés, « les veaux réunis par troupes, et les chariots attelés. Rendons-nous d'ici au « Vrindâvana. » En entendant ce discours sensé de Nanda, tous les pasteurs se levèrent, et se disposèrent à partir. « Allons, se disaient-ils, marchons. « Que ferions-nous ici? partons sans délai. » Tout est en mouvement dans le pâturage, où se répand un long et vaste murmure. Tout s'agite; le bruit des chars résonne au loin, comme le tumulte des flots de la mer en courroux. Les femmes s'en vont, portant sur leur tête les barattes et leurs vases à deux anses. Dans les plaines s'allonge une ligne d'émigrants, que l'on pourrait comparer à ces étoiles qui se détachent du ciel. On distingue, semblable à l'arc céleste d'Indra, une immense file de bergères, aux vêtements noirs, jaunes et rouges, qui dessinent les contours de leur sein. Quelques pasteurs, chargés de liens et de cordes qui pendent sur leur dos, ont l'air de ces arbres dont les branches retombent sur la terre. Sous cette foule de chariots qui brillent dans les champs, la plaine ressemble à une mer couverte de bateaux poussés par le vent. En un moment tout le pays resta désert, dépouillé de ses richesses et de son éclat, et n'offrant plus aux regards que de tristes rassemblements de corbeaux.

Bientôt on arriva dans le Vrindâvana, où l'on prit toutes les précautions que nécessitait ce nouvel établissement. On laisse au milieu une enceinte de la longueur d'un *yodjana*, en forme de demi-lune, afin que les chariots puissent tourner en liberté. Elle est de tous côtés bornée par de hauts *cantakins*[2] et par des arbres épineux, et défendue par des fossés garnis de branches épaisses. Çà et là sont dressés les ribots avec la corde qui les fait

[1] Vrihaspati est le précepteur des dieux.

[2] *Mimosa catechu.*

mouvoir; les barattes sont purifiées avec une onde claire; les poteaux élevés, chargés de liens et d'anneaux; les chariots retournés[3], solidement fixés, et retenus par un fort lien aux têtes des poteaux de barattes. Pour se mettre à l'abri, les pasteurs se forment des huttes couvertes de gazon, ou des cabanes faites de branches d'arbres. Les étables sont assainies, les mortiers établis en place, les foyers tournés vers l'orient, le feu allumé et arrosé de beurre clarifié[4]. Des étoffes, des peaux, des tapis sont étendus pour servir de lits. Les femmes transportent l'eau, visitent la forêt et arrachent le feuillage. Tous les pasteurs, jeunes et vieux, se mettent à l'ouvrage avec ardeur, et bientôt la hache abat les branches et les arbres mêmes.

Ce nouvel établissement leur parut convenable: placé au milieu des bois, pourvu de plantes potagères, de fruits et d'eau, il réunissait tous les agréments. Les vaches y donnaient un lait abondant : de tous côtés résonnait le doux chant des oiseaux. Le Vrindâvana était pour eux un véritable Nandana. Tel était le jugement qu'en avait porté Crichna, lorsque, se promenant dans ces bois, il avait heureusement pensé qu'ils offriraient aux troupeaux toute espèce d'avantages. La terrible saison des chaleurs n'exerçait plus ses ravages; on était dans le mois où la santé ranime les corps: l'ambroisie semblait tomber du ciel avec la pluie; le gazon croissait avec force. En effet, là où se trouve le vainqueur de Madhou, le bienfaiteur du monde, quel mal pourrait arriver aux veaux, aux vaches, à tous les autres êtres? C'est donc ainsi que les troupeaux, les pasteurs, et le jeune Sancarchana, se trouvèrent établis dans la demeure désignée par Crichna.

[3] Il me semble retrouver ici la description que donne Ammien-Marcellin du campement des Alains : *Cùmque ad graminea venerint, in orbiculatam figuram locatis sarracis, velut carpentis civitates impositas vehunt*, etc., l. XXXI.

[4] Ce beurre est appelé *ghrita* (mot que l'on écrit *ghee* en le dénaturant) : on le fait chauffer doucement, puis on le laisse refroidir, et l'on s'en sert pour la cuisine comme pour les sacrifices.

SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE L'AUTOMNE [1].

Vêsampâyana dit :

Les deux charmants enfants de Vasoudéva, une fois fixés dans le Vrindâvana, coururent de tous côtés, entraînant avec eux leurs troupeaux. L'été venait de finir, et dans ces bois ils se livraient à tous les plaisirs de la saison. Ils jouaient avec les pasteurs, ou se baignaient dans l'Yamounâ. L'automne comblait tous leurs vœux. De grands nuages, dont le sein était sillonné par l'arc d'Indra, se fondaient en pluies abondantes. L'œil n'apercevait plus le soleil ni la terre : l'un est voilé par la nue, qui s'épuise pour se grossir encore d'une onde toujours nouvelle; l'autre est cachée sous un déluge qui la rajeunit. Les bois, brûlés par les ardeurs de l'été, se trouvent rafraîchis par l'eau du ciel et remplis d'une armée de ces insectes à la rouge cuirasse [2]. C'est le moment où les paons s'agitent en cadence, et déploient les richesses de leur queue : le plaisir ravive leurs couleurs, et leurs cris aigus résonnent au loin. Le *cadamba* [3], que raniment les pluies d'automne, reprend sa vigueur et sa grâce, et fournit une pâture nouvelle à l'abeille. La forêt, remplie du parfum de ces fleurs, offre un aspect riant : la chaleur est éteinte; la terre reçoit avec joie l'eau du nuage, et les montagnes qui en sont arrosées semblent respirer de l'incendie allumé par les rayons du soleil. Le ciel, tourmenté par le vent et couvert de ces

[1] C'est là un des thèmes favoris des poëtes indiens. Quelques ouvrages spéciaux sont fondés sur de pareilles descriptions, tels que le Méghadoûta, le Ghatacarpara, etc. Dans le cinquième acte du *Mritchtchhacatî*, une scène entière est consacrée à la peinture des pluies d'automne. Plus loin, nous trouverons encore d'autres descriptions de ce genre, surtout dans l'épisode de Vadjranâbha. En général, tous ces tableaux sont uniformes, et les auteurs, quoiqu'ils aient écrit dans des mètres différents, semblent se copier les uns les autres.

[2] Ce sont ces petits insectes connus sous le nom vulgaire de *bêtes à Dieu* (*coccinella*). Le nom sanscrit est शक्रगोप *sacragopa*, ou इन्द्रगोप *indragopa*.

[3] *Nauclea cadamba*.

grandes masses de vapeurs, ressemble à ces capitales bruyantes et populeuses des rois de la terre. Humectés de ce lait qu'Indra fait jaillir du haut du ciel, et rafraîchis par l'haleine des vents, les bois étalent ici la riche parure du *silíndhra*[4]; là les doux parfums du *cadamba;* ailleurs les feux étincelants de la fleur du *nipa*[5]. En respirant l'odeur qui s'exhale de la terre, l'homme se sent agité de plaisir. L'air retentit des accents du *tchâtaca*[6], du coassement de la grenouille et de la voix perçante du paon. Les torrents impétueux qu'ont grossis les pluies nouvelles franchissent leurs limites, et entraînent les arbres de leurs rives. Les oiseaux qu'enchaînent les orages qui se succèdent, les ailes toutes mouillées, restent immobiles sur les branches. L'auteur du jour est lui-même comme noyé au sein de ces nuages épais, suspendus dans l'air où ils se heurtent avec fracas. Couverte d'arbres que la force des eaux a déracinés, et n'ayant plus de routes tracées, la terre se couronne de gazon. Des quartiers de rochers, coupés par les torrents, tombent de la montagne avec les arbres qu'ils ont vus naître, comme s'ils étaient frappés de la foudre; et les allées de la forêt sont remplies de ces débris qui, arrachés de la colline, roulent et s'enfoncent dans la terre, comme une grêle que vomirait la nue. Les éléphants sauvages, en entendant la voix de la tempête, élèvent leurs trompes, et inondés par la pluie, ils ressemblent à des nuages qui seraient descendus sur la terre.

A la vue de ces masses humides qu'amène dans l'air la saison de l'automne, le fils de Rohinî, dans un moment d'épanchement amical, dit à Crichna : « Regarde ces nuages noirs, entourés d'une espèce de bracelet « de grues. O Crichna[7], en s'élevant dans le ciel, ils semblent t'avoir volé « la teinte de ton corps; le temps a pris ta couleur, le ciel s'est rendu sem- « blable à toi. Comme toi, la lune se cache, et habite au sein des nuages « orageux. Le ciel, couvert de ténèbres, et comparable pour sa couleur à la « feuille du lotus noir, est sombre et obscur. Vois, Crichna, dans cet « intervalle où la chaîne des nuages a détaché un de ses anneaux, vois

[4] M. Wilson, dans les notes de sa traduction de *Mâlatî et Mâdhava*, dit que cet arbre est inconnu. Dans son Dictionnaire, il nous apprend que le *silîndhra* est la fleur du bananier (*plantain-tree*). C'est aussi une espèce de champignon.

[5] Ce nom convient à trois espèces d'arbres, le *nauclea cadamba*, l'*ixora bandhuca*, et l'*asoca*.

[6] Le *tchâtaca*, appelé aussi *sâranga*, est une espèce de coucou (*cuculus melanoleucus*). On suppose qu'il ne boit que l'eau des nuages.

[7] On a déjà vu que le mot *Crichna* signifie *noir*.

« de quel éclat brille la belle montagne du Govarddhana. Le noir *tchâtaca*, « ivre de bonheur à l'arrivée de la pluie, remplit les bois des accents de sa « joie. Le gazon, arrosé d'une eau vivifiante, couvre la terre de sa douce « verdure. Au moment de l'automne, ces roches inondées, ces bois, ces « fruits de la terre, tous ces champs ont un instant perdu leurs charmes « et leur beauté. O Dâmodara, c'est le règne des nuages audacieux, qui, « effrénés et bruyants, soulevés par le vent rapide, portent l'inquiétude « et le regret au cœur du voyageur. O Hari, toi qui parcourus les mondes « en trois pas, ta demeure est au milieu de ces masses ceintes de l'arc « d'Indra [8] à trois couleurs, qui n'a ni flèches ni corde. L'astre, œil bril- « lant du monde, poursuit sa carrière dans l'obscurité; il a perdu sa cha- « leur et sa couronne de rayons. Le ciel et la terre semblent confondus « et unis ensemble par ces torrents non interrompus de pluies et cet « océan de nuages. Sur la terre, les *nîpas*, les *ardjounas* [9] et les *ca- « dambas* laissent aussi tomber leurs pluies de fleurs; et les vents tumul- « tueux, se chargeant de leurs parfums, soufflent pour allumer l'amour. « Quant au ciel, occupé par ces vagues nuageuses, immense et profond, « il ressemble à une mer : on le prendrait aussi pour un guerrier disposé « à combattre; son arc est celui d'Indra; sa flèche, c'est la pluie allongée « en traits aigus; son armure éblouissante, c'est l'éclair. Les vapeurs lé- « gères se groupent, s'amoncellent autour du sommet des rochers et des « arbres : on dirait des troupes d'éléphants qui vomissent de l'eau; et « l'air, qui en est obstrué, présente aux yeux la couleur de l'Océan. Sortis « du sein de la mer, les vents s'en vont, courbant les pointes des gazons, « frais, humides, déchaînés et violents. Pendant la nuit, la lune est comme « endormie au milieu de ces nuées qui se fondent en eau : pendant le « jour, le soleil paraît comme submergé, et les dix régions du ciel flottent « dans les ténèbres. Les trésors du lotus sont çà et là dispersés au gré du « souffle des vents, et la pluie empêche de faire la distinction du jour et de « la nuit. O Crichna, le Vrindâvana réparant les dommages que lui avaient « causés les chaleurs et couronné par les nuages, ressemble au divin Tchê- « traratha [10]. »

[8] Le texte porte *Haryasua*, synonyme de *Harivâhana*. Voyez ce dernier mot, lect. XXXIV, p. 159, note 3.

[9] *Pentaptera arjuna.*

[10] C'est le jardin du dieu Couvéra, ainsi appelé du nom de son gardien *Tchitraratha*.

C'est ainsi que le frère aîné de Crichna, le robuste Sancarchana, célébrait les avantages de l'automne en visitant les pâturages. Ces deux enfants, occupés de leurs plaisirs, passaient ce temps à parcourir avec leurs parents cette immense forêt.

SOIXANTE-SEPTIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DU LAC DE CALIYA.

Vêsampâyana dit :

Il arriva un jour à Crichna de s'engager dans cette belle forêt sans être accompagné de Sancarchana. Son visage était charmant : les boucles de ses cheveux tombaient sur ses tempes, et son teint avait la couleur du lotus noir [1]. Le *Srivatsa* brillait sur sa poitrine, comme les taches sur le disque de la lune. Sa jambe était ornée d'un bracelet, comparable pour sa forme au lotus épanoui, et pour sa couleur sombre, à la *soucoumârâ* [2]. D'un pas rapide Crichna s'élançait dans les lieux les plus inaccessibles. Sous son vêtement jaune, moelleux, léger, tel que les filaments du lis aquatique, il charmait les yeux des mortels et ressemblait au nuage qui accompagne le crépuscule. Ses bras, objet d'adoration pour les dieux, étaient occupés à soigner les veaux, et portaient des cordes et le bâton pastoral. Dès son enfance, sa bouche, garnie de lèvres rouges, rappelait, par sa beauté comme par ses parfums, l'agréable lotus; et son visage, entouré des boucles pendantes de ses cheveux, ressemblait au calice de cette fleur entouré d'une rangée d'abeilles. Sur sa tête brillait une guirlande formée des boutons de l'*ardjouna*, du *cadamba*, du *nîpa;* on aurait dit une couronne de ces étoiles, qui sont l'ornement du ciel; en le voyant ainsi paré, on l'aurait

[1] Nous avons déjà dit que cette couleur noire est plutôt un bleu foncé. On distingue des lotus de différentes couleurs; il y en a de bleus, de rouges et de blancs. Cette variété de teintes est la cause d'une certaine confusion dans les comparaisons des poëtes. Le lotus est le lis d'eau (*nymphæa nelumbo* ou *nelumbium speciosum*).

[2] La *soucoumârâ* est une espèce de jasmin double.

pris pour le beau Nabhasya [3], noir et caché sous sa couronne de nuages. Son cordon, formé de *cousa* [4], pendait sur sa poitrine, agité par le souffle du vent. Il s'en allait chantant, jouant ou dansant, apprenant à la forêt à redire, tantôt le son des feuilles dont il se faisait un instrument agréable, tantôt les doux accents de la flûte pastorale, et conduisant ses vaches au milieu des bois.

Ainsi le maître de la lumière, Crichna, aussi sombre que le nuage, vit au milieu des pasteurs, se livrant à mille ébats joyeux, dans ces forêts agréables et variées, où résonnent les cris des paons, où le plaisir enflamme les cœurs, où de tous côtés retentit le fracas des nuages qui se poussent et se heurtent, où les routes sont couvertes d'un tapis de gazon, et ornées des panaches du *silîndhra* [5]; où les bourgeons, rafraîchis par la pluie nouvelle, s'empressent d'éclore; où les parfums du *késara* [6] exhalent l'ivresse du plaisir; où tout, enfin, respire le tendre amour. Dans ces lieux charmants, Crichna, caressé par l'haleine des vents que renouvellent et entretiennent les arbres agités, s'abandonnait doucement à son bonheur. Un jour, errant avec ses vaches au milieu de ces bois, il aperçut le haut et superbe *nyagrodha;* ce roi des arbres s'élève au-dessus de la terre comme un nuage, il étend au loin la masse de ses rameaux, dont il couvre la moitié du ciel, et brave les coups de la tempête. La couleur noire des nombreux oiseaux auxquels il sert d'asile, la teinte de ses fruits et celle de ses feuilles se confondent ensemble pour présenter à l'œil le spectacle d'une multitude d'arcs-en-ciel. Magnifique ornement de ces lieux, superbement paré de ses branches et de ses fleurs, poussant profondément ses larges racines, il supporte le choc des vents et des nuées, et semble régner

[3] C'est un nom du mois de *bhâdra* (août-septembre), qui tombe dans la saison des pluies.

[4] Le cordon appelé ici कण्ठसूत्र *cantha-soûtra*, est celui qui distingue les trois premières castes : il se compose de matières différentes, selon la différence des classes. Celui de Crichna est de *cousa* (*poa cynosuroides*) ; or le *cousa* forme la ceinture de la caste brahmanique. Je ne sais en vérité pour quelle raison on le donne ici comme composant le cordon de Crichna; car celui-ci par sa naissance véritable était Kchatriya, et par sa naissance supposée il était Vêsya. Son cordon devait par conséquent être de laine ou du moins de chanvre.

[5] Voyez lect. précédente, note 4.

[6] *Mesua ferrea*, nommé communément *nagesar*. C'est encore le *mimusops elengi*, qui produit des fleurs blanches très-odorantes.

sur les autres arbres de ce canton, entretenant le bonheur sous son ombrage, interceptant également la pluie et la chaleur.

En voyant ce *nyagrodha*, comparable à une haute montagne, et surnommé *Bhândîra*[7], Crichna résolut d'y établir sa demeure. C'est là qu'avec les jeunes et vertueux pasteurs de son âge, pendant le jour, il s'occupait de ses jeux : ce lieu était pour lui comme le Swarga. A l'ombre du *Bhândîra*, toute cette jeunesse se livrait à des amusements champêtres. Les uns, formant un rond, font éclater leur joie par des chants : les autres, entraînés par le plaisir, célèbrent les louanges de Crichna. Ils chantent, et lui, il fait résonner ou la feuille qu'il sait rendre harmonieuse, ou la flûte, ou la courge bruyante[8], ou le luth mélodieux.

Ce jeune pasteur, à l'œil vif comme le taureau, en menant paître ses vaches, arriva sur les bords de l'Yamounâ, ornés d'arbres touffus et magnifiques. Il vit cette rivière dont les eaux serpentent mollement, arrosant les campagnes où elles portent une heureuse fécondité et une douce fraîcheur. Son lit est rempli de lotus : son onde rapide et tumultueuse promet un bain délicieux et une boisson salutaire. Au moment de l'inondation, ses vagues furieuses courbent les arbres de ses rives. Ses eaux sont couvertes de cygnes et de canards sauvages : elles résonnent du cri des grues et des autres oiseaux qui viennent par couples nombreux les visiter. Ses flots, réunissant tous les genres d'agréments, sont remplis de poissons, et ornés de fleurs et de verdure. S'il était permis de personnifier l'Yamounâ, je dirais qu'on peut prendre ses courants pour ses pieds, ses îles pour ses reins arrondis, ses abîmes profonds pour son ombilic, son limon pour la teinture de ses cheveux, ses bancs de sable pour son ventre, ses vagues pour le triple pli de sa gorge, ses troupes de canards sauvages pour ses seins, ses rives allongées pour son visage, l'écume de ses flots pour ses dents brillantes, les cygnes qui jouent à sa surface pour son doux sourire,

[7] On l'a, dit-on, surnommé *Bhândîra*, parce que Crichna prenait ses repas sous cet arbre : de भाण्ड *bhânda*, qui signifie *vase*, *vaisselle de terre*.

[8] Nous avons vu que le luth indien était formé de deux calebasses attachées aux deux bouts d'une tablette allongée. Il est possible qu'il y eût aussi un instrument composé d'une seule gourde. On appelle *caccoubha* ou *prasévaca* la partie qui, dans d'autres luths, forme comme le ventre : c'est un vaisseau de bois, couvert de peau, placé sous le manche, ou bien une pièce de bois courbée au bout du luth.

ses belles plantes rouges pour ses lèvres, la courbure de ses bords pour ses sourcils, les lotus de ses ondes pour ses yeux, les larges étangs qu'elle alimente pour ses tempes, les fibres des *sévâlas*[9] pour ses cheveux, ses longs affluents pour ses bras, ses anses pour ses oreilles, les lignes d'oies sauvages pour ses pendants, ses coquillages pour sa parure, ses poissons pour son éclatante ceinture, le balancement de ses eaux pour sa robe de lin, les cris des grues pour le bruit des clochettes de ses pieds; il semble que son vêtement est formé de la poussière du *câsa*[10]. Les cygnes et les tortues sont les taches de son corps, et les crocodiles frottent doucement et caressent ses membres: les hôtes des forêts viennent se baigner dans ses ondes, qui forment la boisson de ces animaux et le lait des hommes. Ses bords sont aussi couverts de saints ermitages.

Crichna contemplait cette rivière, épouse de l'Océan[11]; et sa présence semblait encore embellir l'Yamounâ. Dans ses courses sur les bords de cette noble rivière, il aperçut un grand lac, large d'un *yodjana*, que les dieux eux-mêmes craignent de traverser, et dont les eaux noires et immobiles présentent l'apparence d'une mer tranquille. On n'y voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. Abîme profond, il ressemble à un ciel couvert de sombres nuages. Ses rives dangereuses sont percées çà et là de larges trous remplis de serpents, et couvertes de la fumée d'un feu allumé au foyer d'un poison brûlant. Les troupeaux ne trouvent point d'herbage aux environs; aucun animal ne peut s'y désaltérer, et l'homme pieux ne vient point y faire les trois ablutions[12] ordonnées par la loi. Les habitants de l'air évitent ce voisinage; les eaux de ce lac répandues sur le gazon semblent le brûler, et la solitude s'étend un *yodjana* à la ronde: telle est la force terrible et dévorante du venin renfermé dans ces ondes, c'est comme une flamme pernicieuse dont l'influence s'étend jusqu'à un *crosa*[13] au nord du Vradja[14].

[9] Plante aquatique (*Vallisneria octandra*).

[10] Espèce de gazon (*saccharum spontaneum*). Au moment de l'automne, ce gazon remplit les bords des fleuves. Il s'élève à dix ou quinze pieds de haut, et la base de ses fleurs est environnée d'un duvet blanc, qui semble blanchir tous les champs.

[11] Les rivières sont, dans la mythologie indienne, épouses de l'Océan.

[12] Ce passage désigne sans doute la cérémonie de la *sandhyâ*, qui consiste à réciter certains *mantras*, et à se rincer la bouche avec de l'eau (*âtchamana*) à certaines heures déterminées, et particulièrement au lever et au coucher du soleil et à midi.

[13] Le *crosa* est le quart de l'*yodjana*, lequel est évalué le plus ordinairement à 9 milles.

[14] La signification de ce mot s'est étendue

En voyant ce lac profond, large, effrayant, Crichna se dit : « Il est évi-
« dent que ce lac est aujourd'hui le séjour du terrible et noir Câliya,
« prince des serpents. Autrefois il demeurait sur la mer : il l'a quittée par la
« crainte que lui inspirait Garouda, roi des oiseaux, ennemi des serpents,
« et il infeste aujourd'hui l'Yamounâ qui coule vers la mer. La terreur
« qu'inspire sa présence en ces lieux a rendu ce canton désert. Ces bois
« tristes et sombres, remplis d'herbes, encombrés de branches nom-
« breuses et d'arbres renaissant de leurs propres racines, sont encore fré-
« quentés par les compagnons de Câliya, et de tous côtés hérissés de ce
« *nirvichâ* [15] qui semble nourri de poisons, obstrués de larges troncs que
« noircissent les *sévâlas*, et de rejetons rabougris. Il faut que l'on puisse
« se promener sur les deux rives de ce lac : et par conséquent, il est néces-
« saire que je triomphe du roi des serpents, pour que ces ondes, mainte-
« nant impures, deviennent, après ma victoire, bonnes, salutaires, et qu'heu-
« reusement visitées par tous les habitants du Vradja, elles servent sans
« inconvénient à leurs usages journaliers et à leurs pieuses ablutions. C'est
« pour accomplir une pareille mission que je suis venu habiter le Vradja ;
« c'est pour détruire tous les monstres de cette espèce que je suis né sous
« la forme d'un pasteur. En jouant, je vais monter sur ce *cadamba;* je me
« jetterai de là dans ce lac redoutable, et je triompherai de Câliya. Cette
« action mettra en renom dans le monde la force de mon bras. »

au nouvel établissement formé par les pasteurs. Il veut dire particulièrement *station de bergers.*

[15] *Curcuma zedoaria.* Le poëte semble donner l'explication du mot *nirvichâ* en ajoutant विषान्नं *vichânnam* (*veneno nutritum*). Je fais cette remarque, parce que cette étymologie est contraire à celle qu'indique M. Wilson.

SOIXANTE-HUITIÈME LECTURE.

VICTOIRE REMPORTÉE SUR CALIYA.

Vêsampâyana dit :

Aussitôt le jeune Crichna s'approchant des bords du lac, attache avec force sa ceinture, et monte légèrement sur le haut d'un *cadamba*. De là, se laissant pendre comme un nuage, il tombe au milieu du lac. Le bruit de sa chute retentit au loin; l'onde en est troublée, et rejaillit comme la pluie que l'on voit s'élancer de la nuée qui vient de crever. La grande demeure des serpents est dans l'agitation : leur prince sort de l'eau, le courroux étincelle dans ses yeux rouges de colère, et Câliya en ce moment ressemble à une masse de sombres nuages qui renferment la tempête. Cinq têtes larges et horribles s'élèvent autour de son vaste corps, terminées par cinq gueules qui vomissent des feux et agitent leurs dards. Il bondit en fureur, il lance des éclairs, et semble remplir tout le lac de sa masse enflammée. L'onde frémit, et l'Yamounâ recule comme épouvantée. En voyant les gueules du monstre regorgeant de feux, en voyant le jeu téméraire de Crichna qui se jette dans le lac, le vent lui-même s'arrête avec effroi. Le roi des serpents, environné de fumée, lance des flammes qui, en un moment, réduisent en cendres les arbres voisins de la rive : tel sera un jour l'effet terrible du feu qui viendra à la fin des âges. Ses enfants, ses femmes, et les autres serpents, ses grands officiers, tous arrivent et vomissent un feu terrible, mêlé de flots de poison et de tourbillons de fumée. Ils forment d'horribles nœuds, dont les pieds et les mains de Crichna sont enchaînés : le merveilleux enfant reste immobile comme une montagne. De leurs dents aiguës et venimeuses, les serpents le piquent avec fureur : l'onde est troublée, Crichna seul est tranquille, leur rage et leurs poisons ne peuvent rien contre sa vie.

Cependant tous les pasteurs tremblants reviennent au Vradja en pleurant ; les larmes affaiblissent leur voix. « Crichna, disent-ils, est devenu fou,

« et s'est jeté dans le lac de Câliya : en ce moment le roi des serpents « le dévore; venez, hâtez-vous. Annoncez promptement cette nouvelle « à Nanda et à ses gens : dites-lui que son enfant vient de lui être enlevé par « le serpent qui habite le grand lac. »

Nanda, en entendant ces mots, est frappé comme d'un coup de tonnerre : abattu, consterné, il se rend aussitôt sur les bords du lac, suivi des enfants, des jeunes gens, des vieillards et de Sancarchana : toute cette foule arrive près de la demeure du roi des serpents. Nanda et les autres pasteurs avaient les yeux remplis de larmes : ils gémissaient hautement, immobiles sur la rive. Quelques-uns s'écriaient : « Pauvre enfant, hélas! » « Hélas! » répondaient quelques autres. Il y en avait qui se contentaient de pleurer, suffoqués par leur douleur. Les femmes surtout plaignaient Yasodâ : « C'en « est fait de toi; ton cher enfant se trouve au pouvoir du roi des serpents. « Ton cœur serait dur comme une pierre, s'il ne se fendait point. Et com« ment résisterait-il à ce triste spectacle? Hélas! regardez Nanda : le voilà « qui, sur les bords du lac, jette les yeux sur son fils, et semble avoir « perdu tout sentiment. Suivons Yasodâ, et allons avec elle nous précipiter « dans ce lac où demeure le serpent. Que ferons-nous désormais dans le « Vradja sans Dâmodara? Qu'est-ce que le jour sans le soleil, la nuit sans « la lune, les vaches sans le taureau? Qu'est-ce que le Vradja sans Crichna? « Sans Crichna nous sommes perdues; il en sera de nous comme des va« ches qui n'ont plus leur veau. »

Sancarchana, qui participe à la nature de Crichna, et qui ne forme avec lui qu'un seul corps en deux moitiés, entendit les plaintes de ces femmes et celles de tous les habitants du Vradja. Il en fut touché, et dit avec émotion à l'immortel Dâmodara : « Crichna, Crichna, ô toi qui fais le bonheur « de ces bergers, hâte-toi d'user de ta force pour dompter ce roi des ser« pents, armé de ses poisons. Nos parents et les autres, qui te croient un « simple mortel, gémissent amèrement sur ton sort. » Crichna n'eut pas plutôt entendu ce discours du fils de Rohinî, discours qui était accompagné de gestes expressifs, qu'il se mit en jouant à remuer les bras, à briser ces nœuds de serpents dont il était serré, et à fouler sous ses pieds ces troupes de monstres qui sortaient de l'eau. Bien plus, de sa main il saisit une des têtes énormes de leur roi, il l'abaissa devant lui et s'élança légèrement dessus. Élevé sur cette espèce de théâtre, Crichna se mit à danser, balan-

çant ses membres ornés de bracelets brillants. Le serpent, tout meurtri de ces mouvements, et vomissant par ses gueules un sang noir, dit à son vainqueur : « O Crichna, si j'ai témoigné tant de fureur, c'est que j'ignorais « qui tu étais. Je me déclare vaincu; mes poisons sont épuisés, et je me « remets en ton pouvoir. Dis-moi ce que je dois devenir avec mes femmes, « mes enfants et toute ma famille. A qui serai-je soumis désormais? Je « ne demande pour moi que la vie. »

En voyant à ses pieds le monstre aux cinq têtes, le dieu qui a pour étendard l'oiseau ennemi des serpents [1], sentit sa colère s'éteindre tout à coup, et il répondit au roi suppliant : « Je ne puis te laisser habiter les ondes « de l'Yamounâ. Va chercher un asile au milieu des flots de la mer avec ta « famille et tes parents. Mais celui de tes sujets ou de tes enfants qui se « trouvera désormais sur cette terre ou dans les eaux qui en dépendent, « recevra aussitôt la mort de ma main. Abandonne cette contrée-ci, dont « le bonheur doit être assuré par ta retraite; que la grande mer devienne « ton séjour. Si Garouda, ton ennemi, t'y poursuivait, et venait à te me- « nacer de quelque coup mortel, montre-lui sur tes têtes la marque de « mes pieds, et il cessera ses attaques. » Ainsi parla Crichna : le roi des serpents vint de ses têtes lui toucher les pieds, et à la vue des pasteurs qui contemplaient ce spectacle, il sortit du lac.

Après son départ, les pâtres, transportés d'admiration, accourent vers Crichna, célébrant ses louanges et tournant autour de lui avec de profondes salutations [2]. Pénétrés d'amour pour leur bienfaiteur, ils disaient tous à Nanda, quand ils se trouvaient avec lui dans les bois : « Tu es heureux d'a- « voir un tel fils : le ciel t'a bien favorisé. Crichna se montre aujourd'hui dans « nos maux le sauveur des bergers, des vaches et des pâturages : c'est notre « maître maintenant, que cet enfant aux grands yeux. Le bonheur règne « sur tous les bords de l'Yamounâ si chérie des Mounis : nos vaches peuvent « en sûreté errer sur ses rives. Nous serions des pâtres bien grossiers, si « nous ne reconnaissions toute la grandeur de Crichna, qui est dans le « Vradja comme un feu caché dans le foyer. »

C'est ainsi que, pleins d'admiration pour l'immortel Crichna, et ne

[1] On se rappelle que Garouda est la monture et l'étendard du dieu Vichnou.

[2] C'est-à-dire qu'ils firent la cérémonie appelée *pradakchina*, qui consiste à tourner à droite autour de la personne qu'on veut honorer.

tarissant plus sur ses louanges, les pasteurs vivaient dans leurs pâturages, aussi heureux que les dieux dans le Tchêtraratha.

SOIXANTE-NEUVIÈME LECTURE.

MORT DE DHÉNOUCA.

Vêsampâyana dit :

Après cette victoire remportée par Crichna sur le roi des serpents, habitant du lac d'Yamounâ, les deux fils de Vasoudéva se mirent à parcourir le pays, et ils arrivèrent avec leurs vaches à la belle montagne de Govarddhana. Au nord de cette montagne, près de la rive de l'Yamounâ, ils aperçurent une grande et magnifique forêt de palmiers. Ils entrèrent avec plaisir sous l'ombrage de cette forêt, et s'y livrèrent à leurs joyeux ébats, semblables en ce moment à deux jeunes taureaux. Ce pays était une plaine étendue et fertile, d'une terre ferme, noire et non pierreuse, couverte d'un épais gazon. Ces palmiers, qui faisaient son ornement, élevaient leurs branches nombreuses et pareilles à des trompes d'éléphants; ils étaient remarquables par leurs nœuds larges et noirs, et chargés de fruits déjà mûrs. Alors l'aimable Dâmodara dit à son frère : « Vois, que de fruits pré« sentent ces palmiers! Il ne faudra qu'un léger effort pour faire tomber à « terre ces dattes odorantes, douces, noires et remplies de jus. Si leur « parfum charme à ce point notre odorat, elles doivent, par leur goût, « ressembler à l'ambroisie : telle est ma pensée. » Le fils de Rohinî sourit à ce discours de Dâmodara, et secoua ces arbres pour en faire tomber les fruits. Or, ce bois non fréquenté passait pour être le séjour des mauvais esprits; désert, abandonné, on le comparait à l'enfer. Il était la demeure d'un Dêtya terrible, nommé *Dhénouca*, qui avait la forme d'un âne, et qui marchait accompagné d'une troupe d'animaux de la même espèce. Rempli d'un orgueil farouche, ce monstre défendait l'approche de ces lieux aux hommes, aux oiseaux, aux quadrupèdes. Il entendit le bruit de ces palmiers que l'on secouait et des dattes que l'on faisait tomber. Transporté

de colère, et tel qu'un éléphant furieux, il accourt. Ses crins sont hérissés, ses yeux fixes, son hennissement horrible. De son pied il creuse la terre : sa queue se redresse, tout son poil se lève, sa bouche est ouverte et menaçante comme la Mort qui dévore tous les êtres. Il s'avance, et voit le fils immortel de Rohinî sous ces palmiers qui deviendront plus tard l'emblème de ce héros et l'ornement de son étendard[1]. Il le mord, et se retournant aussitôt, il lui lance à la poitrine ses deux pieds de derrière. Le fils de Rohinî, n'ayant aucune arme, saisit par ces pieds-là même le Dêtya métamorphosé en âne, le fait tourner en l'air, et le jette sur le haut d'un palmier. L'âne tout meurtri, les jambes, les épaules et le dos fracassés, retombe à terre avec les dattes qu'il abat dans sa chute. Dès que Sancarchana l'a vu étendu sans vie et sans honneur, il saisit également les autres ânes et il les traite de la même manière. La terre est couverte de leurs corps et des dattes qui sont tombées avec eux, et ressemble au ciel sur lequel s'étendent les nuages dans la saison de l'automne.

Ce Dêtya une fois détruit avec ses compagnons, le bois de palmiers, déjà si beau, le parut encore davantage. La terreur est désormais bannie de ce lieu : on peut contempler sans effroi les beautés et les agréments qu'il étale, et les vaches y paissent en sûreté. Tous les pasteurs, délivrés de leurs craintes, viennent s'y promener avec plaisir; et pendant que les vaches errent tranquillement dans ces pâturages, nos deux jeunes bergers, doués de la force des éléphants, se font une couche de feuillée, et s'y livrent aux douceurs du repos.

[1] Un des surnoms de Sancarchana est तालध्वज *Táladhwadja*, parce qu'un palmier était représenté sur sa bannière.

SOIXANTE ET DIXIÈME LECTURE.

MORT DE PRALAMBA.

Vêsampâyana dit :

Le bonheur régnait dans toute la contrée, et on le devait aux deux fils de Vasoudéva. Ils quittèrent le bois des palmiers pour revenir vers le *Bhândîra*. Les vaches que conduisaient ces charmants pasteurs croissaient en nombre : les forêts se couvraient de fleurs et de fruits. Il était beau de voir ces deux jeunes bergers s'agiter en cadence, chanter, former des berceaux avec les branches des arbres, distinguer par des noms les vaches et leurs veaux. Leurs épaules sont chargées des liens qui servent à attacher leurs troupeaux, leur poitrine est ornée de guirlandes tressées avec les fleurs des bois. Ardents, impétueux comme deux jeunes taureaux à la corne naissante, marqués de belles taches de poudre d'ocre jaune [1], couverts d'un vêtement uniforme et champêtre, ils ressemblent à deux nuages dont les teintes sont noires et blanches, et qu'embrasse l'arc du grand Indra. Ils se promènent dans les routes de la forêt, et cueillent des pointes de *cousa* et des fleurs dont ils se font des pendants d'oreilles.

Mais non contents d'errer seuls dans les bois de Govarddhana, ils prenaient aussi avec eux des compagnons, et s'exerçaient à des jeux où leur adresse avait toujours l'avantage. Ces deux êtres, objet de l'adoration des Souras, et descendus maintenant à la condition [2] humaine, se réunissaient à leurs parents, et tous ensemble ils couraient la forêt en folâtrant. Quelquefois, à l'ombre de ce magnifique et large figuier appelé *Bhândira*, ils

[1] Cette substance s'appelle *souvarnândjana* ou *swarnagérica*. Les Indiens s'en servent pour se faire, par ornement ou par dévotion, certaines marques qu'ils renouvellent avec soin.

[2] Le mot qui exprime cette idée est दीक्षा *dîkchâ*. Il signifie proprement *sacrifice préparatoire*. La pensée religieuse des Indiens voit un sacrifice dans l'accomplissement d'un devoir quelconque : outre cela, l'expression du poëte est ingénieusement inventée pour représenter la partie de la vie de son héros, par laquelle celui-ci prélude à sa virilité.

s'arrêtaient pour jouer. Là, ils simulaient les marches et contre-marches des soldats; armés de pierres et de traits, ces bergers se formaient en rang, s'avançant en ordre de bataille sous les ordres de leurs deux jeunes capitaines.

Telles étaient leurs occupations : le Dêtya Pralamba[3] conçût le dessein de partager leurs amusements, afin de mieux observer les fils de Vasoudéva. Sous le vêtement d'un berger, orné de fleurs des bois, il les imitait dans leurs rires et dans leurs jeux : à la faveur de ce déguisement, Pralamba, sans aucune crainte, mêlé parmi ces hommes auxquels il s'était rendu semblable, pouvait remplir en secret son rôle d'espion. Les pasteurs le prenaient pour un de leurs parents, et sans méfiance ils jouaient avec cet ennemi des dieux qui leur apparaissait sous une forme trompeuse. Cependant Pralamba, pénétrant les ténèbres qui couvraient l'existence des deux enfants mystérieux, attachait son regard sur Crichna et sur le fils de Rohinî. Il aurait voulu les perdre tous les deux : mais Crichna lui paraissait doué d'une force invincible et miraculeuse. Pralamba aima mieux s'attaquer au fils de Rohinî. Ces bergers, un jour, jouaient tous ensemble à un jeu d'enfant, nommé *harinâcrîdana*[4]; ce jeu consiste à se former en deux partis; chacun se choisit un rival, et lui dispute le prix de la course. Crichna courait avec le berger Sridâman, et Sancarchana avec Pralamba : les autres pasteurs avaient également chacun leur adversaire, et tous à l'envi cherchaient à se surpasser par leur légèreté. Crichna l'emporta sur Srîdâman, Sancarchana sur Pralamba; enfin les pasteurs du parti de Crichna eurent tous l'avantage. Les vainqueurs exigèrent qu'on les portât en courant jusqu'au pied du *Bhândîra*, qui était le but désigné. Le Dêtya prit donc Sancarchana sur ses épaules : mais sur-le-champ il pâlit, comme le nuage qui passe devant la lune. Incapable de supporter le poids du fils de Rohinî, son grand corps se gonfle, s'allonge, comme la nue que remplit la majesté d'Indra. Pralamba prend alors une forme épaisse et noire, pareille au *Bhândîra*. Cinq brillants ornent son turban, qui a l'éclat de l'astre du jour. Sa face étincelle comme le soleil au milieu d'un nuage. Sa tête est longue, son col épais, sa taille énorme, son aspect effrayant et pareil à celui du Trépas, et son œil aussi large que la roue d'un char.

[3] Dans la LIV[e] lecture, pag. 253, on dit que Pralamba habitait le figuier *Bhândîra*.

[4] Espèce de jeu de barres : ce mot signifie *jeu de cerf*.

La terre s'abaisse sous ses pas. Une guirlande pend sur sa poitrine, son vêtement est flottant, et il s'avance, tel que la nuée surchargée d'humides vapeurs. Il emporte le fils de Rohinî avec la même rapidité que la Mort entraîne le monde entier submergé sous les flots. Sancarchana enlevé par Pralamba ressemblait à la lune apparaissant dans l'air sur un nuage sombre. Placé sur les épaules du Dêtya, il éprouva un moment de trouble et d'hésitation, et il dit à Crichna : « Je me sens enlevé par cet Asoura qui se hausse « comme une montagne. Il n'avait pris la forme humaine que pour déguiser « sa puissance magique. Que dois-je faire à ce Pralamba, méprisable enne- « mi, à qui l'orgueil conseille de doubler sa taille et de prendre cet étrange « accroissement? » Crichna lui répondit en riant, et d'un air enjoué, lui qui connaissait la nature et la force du fils de Rohinî [5] : « Subis l'inconvénient de « ta nature humaine. Mais il en est une autre en toi, nature spirituelle et « inaltérable. Tu as revêtu une forme terrestre, forme mystérieuse d'un être « incompréhensible. Cependant souviens-toi que tu es aussi l'esprit de Nârâ- « yana dans les révolutions successives des mondes : songe que c'est toi-même « qui es le souffle de vie, animant la mer universelle. Rappelle-toi que tu es « l'essence première des dieux antiques, de Brahmâ, de l'eau, et que ce « grand tout repose sur toi. Le ciel est ta tête, le monde ton corps, la terre « ta base, le feu ta bouche; c'est ta respiration qui est l'âme des êtres; c'est « ton intelligence qui les a créés. Tu as cent visages, cent membres, cent « pieds, cent yeux; mille lotus s'élèvent sur ton ombilic [6], tu brilles de mille « rayons, et tes ennemis ne sauraient te résister. Les habitants des cieux voient « bien ce que tu as daigné manifester dans ce monde; mais ce que tu n'as « pas toi-même révélé, qui pourrait oser le rechercher? C'est toi qui as dé- « claré ce que l'on pouvait connaître dans l'ordre présent des choses : mais « qui peut savoir les secrets que tu as gardés pour toi? Les dieux eux-mêmes « n'en ont aucune connaissance. Ils ne voient point dans l'air ta forme spi- « rituelle, ils n'aperçoivent et ne peuvent honorer que ta forme matérielle « et factice. Tes limites sont invisibles pour l'œil même des dieux; de là

[5] Ce discours est bien déplacé sous le rapport de l'art; mais il nous révèle ce que nous devons penser du personnage que nous n'avons encore connu que sous le nom de *Sancarchana*.

[6] Allusion à la fable de Vichnou étendu sur les eaux, où il donne naissance au mystérieux *pouchcara*, ou lotus, qui s'élève sur son nombril. Voyez aussi la note 3 de la LXI[e] lecture, pag. 276.

« vient que tu as été surnommé *Ananta* [7] (l'infini). Tu es l'être unique, simple, impalpable comme l'atome, plus délié encore que l'atome même. Tu es la colonne sur laquelle est fondée la terre appelée *éternelle* (*sâswati*), l'immuable matrice des êtres animés, le soutien de l'univers. C'est toi qui te joues sur les quatre océans, qui as imaginé la distinction des quatre castes, qui es le maître des quatre âges, et qui jouis des fruits des quatre holocaustes. Tu es dans le monde ce que j'y suis moi-même; nous ne formons qu'un seul corps qui pour le bien des êtres est divisé en deux parties. Dieu éternel, tu es l'immortel Sécha; ce sont ces deux moitiés de notre corps, séparées et cependant toujours unies, qui servent à soutenir la terre. Ce que je suis, tu l'es aussi; ce que tu es, je le suis également. Nous sommes deux en un seul corps. Pourquoi donc restes-tu interdit? Sur la tête du Dânava, ennemi des dieux, assène avec force un coup de ton poing aussi fort que la foudre. »

Ainsi parla Crichna; et le fils de Rohinî, rappelé au souvenir de son existence antique et divine, se trouva rempli de toute cette force qui circule dans les trois mondes. De son poing fermé il frappe la tête de l'insensé Pralamba. Le crâne du géant est fracassé, sa tête enfoncée dans son corps; le Dânava tombe sur ses genoux, et couvre le sol de sa masse inanimée : telle la nuée qui couvrait le ciel et qui tout à coup se trouve fendue et déchirée. De ce corps, dont la tête est brisée, coulent des flots de sang, pareils à cette onde que la colline envoie, toute colorée par l'ocre rouge. Le fils de Rohinî, fier de la victoire qu'il doit à sa force, court embrasser Crichna. Celui-ci, et les pasteurs, et les dieux placés au milieu des airs, célèbrent par leurs acclamations le triomphe que Sancarchana a remporté. Des voix, que font entendre les Souras, disent du haut du ciel : « La force (*bala*) d'un invincible enfant vient d'abattre un Dêtya. » C'est de là que Sancarchana a reçu le nom de *Bala-dêva* [8], que lui imposèrent les dieux; et les hommes sur la terre connurent dès lors sa force prouvée par la mort de ce Dêtya, émissaire de Cansa, et redoutable pour les immortels eux-mêmes.

[7] Sancarchana est quelquefois considéré comme une incarnation du grand serpent qui sert de couche à Vichnou, et dont le nom est *Ananta* ou *Sécha*. Quelques auteurs ont voulu voir dans ce serpent l'image de l'écliptique personnifiée.

[8] Ce mot signifie *dieu de la force* : de *bala* ou *vala* on dérive le mot latin *valere*. Suivant Wilford, *Baladêva* est l'Hercule indien, que Cicéron appelle *Bélus* (*de Nat. Deor.* lib. III), et que l'on représente quelquefois, comme l'Hercule grec, armé d'une massue.

SOIXANTE ET ONZIÈME LECTURE.

FÊTE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Pendant que Crichna et Bala passaient ainsi leur temps dans la forêt, les deux mois [1] de pluie arrivèrent. Les deux jeunes bergers revinrent alors dans le Vradja, et apprirent que la fête de Sacra [2] approchait, et que les pasteurs se livraient déjà aux plaisirs de cet anniversaire. Crichna en voyant tous leurs préparatifs leur avait demandé : « Quelle est donc cette fête de « Sacra qui vous cause tant de joie? » Alors un vieux pasteur lui avait dit : « Mon ami, écoutez pour quelle raison dans le Vradja on honore Sacra. Il « est le souverain des dieux et des nuages; il est l'heureux vainqueur de ses « ennemis; et dans cette fête que nous célébrons chaque année, nous hono- « rons le maître du monde. C'est lui qui envoie les nuées et qui les arme de « ses traits : soumises à ses ordres, elles viennent par leurs ondes nouvelles « féconder les moissons. C'est lui qui donne à la terre le lait du nuage, lui « qui s'honore des surnoms de *Pourouhoûta* et *Pourandara* [3], lui qui, heu- « reux de nos hommages, donne en revanche le bonheur à la terre. C'est « par lui que prospèrent toutes les productions, c'est lui qui est le nourricier « des hommes, c'est à lui que nous devons les moyens d'honorer les dieux. « Il envoie la pluie, et les moissons s'empressent d'éclore; partout sur la

[1] C'est-à-dire *bhâdra* et *âswina*, ou suivant d'autres, *âswina* et *cârtica*. *Bhâdra* correspond à la deuxième moitié d'août et à la première de septembre.

[2] La fête d'Indra ou Sacra (*Sacrotsava*) arrive le 12 du mois de *bhâdra*, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août. Il y a aussi, à la pleine lune d'*âswina* (septembre-octobre), une fête appelée *Saratparwan*, c'est-à-dire, *fête de l'automne*; mais on y honore la déesse *Lakchmî*. Cette fête porte encore le nom de *Codjâgara*; ce qui signifie, *qui est éveillé?* On suppose que la déesse, qui descend alors sur la terre, a promis la fortune à ceux qu'elle trouverait éveillés pendant cette nuit de fête, que l'on passe pour cette raison en réjouissances. De là le nom de *Rangabhoûti*, par lequel on la distingue aussi quelquefois.

[3] *Pourouhoûta* signifie *adoré par beaucoup de gens*; *Pourandara* veut dire *qui brise les villes*.

« terre enchantée semble naître l'ambroisie. Par lui les génisses et les tau- « reaux reprennent leur embonpoint au milieu des gazons verdoyants : les « vaches sont heureusement fécondes, et fournissent un lait plus pur. La « terre se couvre de fruits et d'herbages, la faim ne menace plus les hom- « mes, dès que les nuées apparaissent au ciel et amènent la pluie. Ce sont là « les vaches divines que le grand Sacra s'empresse de traire, et dont le sein « renferme un lait pur et nouveau. Au milieu de ces nuages, poussés par « le vent et volant en tourbillons, le dieu fait retentir sa grande voix. En- « tendez-vous, se disent les mortels, ce murmure sourd et lointain? C'est « lui qui parle. Oui, c'est Indra, qui, porté sur les nues et les vents, prélude « par ces sons à la tempête, et annonce la foudre qui brise les montagnes. « Sa voix éclate dans l'air, et l'eau tombe de ces nombreux nuages déchirés « par le tonnerre, et qui environnent leur maître comme autant de servi- « teurs obéissants. Les formes variées que prennent tour à tour ces masses « immenses forment une espèce de décoration dont la main du dieu em- « bellit le ciel : tantôt l'horizon semble entièrement fermé; tantôt ce voile « se déchire çà et là; quelquefois l'air est obscurci comme d'une noire « fumée, ou bien il est traversé d'une pluie fine et légère. L'eau du ciel « est le lait que nous donnent ces vaches du soleil [1], et le nuage cède son « onde à la terre pour le bonheur de tous les êtres. O Crichna, comme c'est « Indra qui nous ramène les pluies, les princes et les autres mortels s'accor- « dent à honorer, dans cette saison, le roi des dieux par des sacrifices où « règne la joie. »

SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.

PEINTURE DE L'AUTOMNE.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu le discours du vieux pasteur sur les honneurs dus à Sacra, Dâmodara qui connaissait toute la puissance de ce dieu, répondit

[1] Les nuages sont appelés ici *vaches du soleil*, parce que c'est lui qui pompe les eaux qui les forment. Ces vaches semblent paître dans les plaines célestes, dont il est le roi.

en ces termes : « Nous autres pasteurs, errant sans cesse dans les bois, « et vivant du produit de nos vaches, nous n'avons d'autres divinités que nos « vaches, les collines et les bois. Le laboureur s'occupe d'agriculture, le mar- « chand de commerce, et nous de nos vaches : ce sont là les trois industries « qui forment le *trévédya* [1]. L'industrie qu'un homme cultive, est pour lui sa « première divinité : c'est à elle qu'il doit son culte et son hommage, car « c'est elle qui le protége et le soutient. Jouir des avantages qu'on reçoit « d'un côté et adresser ailleurs sa reconnaissance, c'est s'exposer à un double « malheur; c'est risquer de se voir dépouillé de toute espèce de fruits dans « cette vie et dans l'autre. Les travaux de nos laboureurs ont pour limites « quelques levées de terre [2]; ces levées de terre sont bornées par des bois, « et les bois par des collines : voilà notre domaine. Au delà du bois voisin « il est, dit-on, des monticules agréables, où nos génisses peuvent s'établir « et errer en liberté. Laissons les vastes forêts aux lions à l'épaisse crinière, « et aux tigres à l'ongle puissant; qu'ils défendent leurs retraites et soient « la terreur des bûcherons. Malheur aux imprudents qui s'égareraient près « de leurs repaires! ils deviendraient victimes de ces monstres dévorants. « Réciter les *mantras*, c'est le sacrifice du Brahmane; tracer le sillon, c'est « celui du laboureur; le nôtre, c'est d'errer sur la colline : que la colline « soit donc l'objet de nos hommages. Tel est mon avis : oui, faisons le sa- « crifice de la colline. Allons-y célébrer les cérémonies convenables, ou à « l'ombre des arbres, ou sous l'abri du ciel. Là, que les victimes soient « immolées, et les offrandes offertes sur un saint et brillant autel. Que « tout le village sans exception soit rassemblé. Que les vaches, couronnées « de fleurs d'automne, fassent autour de la colline une promenade [3], telle « que la religion le commande, et qu'ensuite elles se rendent au pâturage.

« En effet, voici l'aimable automne avec ses gazons doux et vigoureux, « avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est, ici, blanche sous les « fleurs du *priyaca* [4]; là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les

[1] Le mot वेद्य *védya* désigne une *chose qu'on doit apprendre*. त्रैवेद्य *trévédya* veut dire *assemblage de trois sciences*.

[2] Les champs sont marqués par des levées de terre appelées सीमन् ou सीमा *síman*, *símá*. Ces limites se nomment aussi जङ्गाल *djangâla*.

[3] C'est la cérémonie dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et appelée *pradakchina*.

[4] On désigne par ce mot le *nauclea cadamba*

« arcs[5]; partout hérissée des pointes du gazon. L'écho résonne des cris des « paons. Les nuages blancs, épuisés d'eau, sans force, sans éclair, se ba- « lancent dans le ciel et ressemblent à des éléphants privés de leurs dé- « fenses. Au bruit sourd de la nue qui se charge d'une onde nouvelle, les « arbres semblent respirer, et leurs feuilles s'empressent de naître. Le ciel est « comme un roi qu'on vient de sacrer, et qui paraît entouré des attributs de « sa dignité : le nuage blanc est son diadème : les ailes des cygnes lui servent « de *tchâmara*[6]; la lune pleine et brillante, de parasol. Les nuages dans cette « saison semblent prendre un corps : les cygnes sont leur sourire, les grues « sont leur voix. Les rivières s'en vont vers l'Océan leur époux : leurs rives « bordées de canards sauvages, voilà leurs seins; leurs îles, voilà leurs reins « arrondis avec grâce. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant « d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre, étonnés de « leur ressemblance mutuelle. L'œil aime à parcourir ces plaines rafraîchies « par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir, et jaunies des moissons « de riz qui mûrissent[7]. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de « fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature « étale sa brillante richesse. Les lotus rouges, blancs et noirs se distinguent « parmi les plantes aquatiques. Les paons témoignent leur joie, la violence « des vents s'apaise : l'air est sans nuage, et la mer est tranquille. Quand « ces paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent « en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre « d'yeux étincelants. L'Yamounâ étale avec orgueil ses rives largement hu- « mectées, brillantes de gazons, de fleurs et de rameaux verdoyants, cou- « vertes de cygnes et de grues. Dans les champs coupés de rizières, dans les « bois, les oiseaux poussent des cris de joie à la vue de la pâture que leur « présentent la terre et l'eau. Les moissons qui, jeunes encore à l'arrivée des

Le *priyaca* est aussi une plante médicinale et odorante, appelée communément *priyangou* : c'est encore un arbre nommé *pentaptera tomentosa*.

[5] Le texte ne dit pas quelle est cette espèce d'arbre, qu'il qualifie de *vânâsana*. C'est peut-être le *tchâpapata* ou *priyâla*, communément *piyal* (*Buchanania latifolia*). Il y a aussi un arbre dont les feuilles sont noires et qui, pour cette raison, est surnommé *câlaparna* : c'est le *tagara* (*Tabernæmontana coronaria*).

[6] Autrement le *chowri*, ou émouchoir, formé avec la queue du *tchamara* (*bos grunniens*).

[7] Cette espèce de riz (*calama*) vient en pleine eau. Il est blanc : on le sème en mai et en juin, et il est mûr en décembre et en janvier.

« pluies, ont été arrosées de l'onde céleste, ont pris plus de force et de « consistance. Quittant son vêtement de nuage, et parée des beautés de « l'automne, la lune apparaît au ciel pure et brillante. Les vaches fournissent « deux fois plus de lait, les taureaux sont deux fois plus ardents, les forêts « deux fois plus belles; la terre se charge de fruits. Les étoiles brillent de « tout leur éclat, les eaux sont remplies de lotus, et le cœur des mortels « est ouvert à la joie. Le soleil, délivré des nuages qui obscurcissaient le « ciel, allume ses feux qui échauffent l'automne, s'entoure de rayons plus « ardents et sèche les terres. Les rois, protecteurs du monde et pleins du « désir de vaincre, passent leurs armées en revue [8], et se menacent mutuel- « lement sur leurs frontières. Les yeux se promènent avec plaisir sur les « magnifiques allées de la forêt, rouges des fleurs du *bandhoudjiva* [9], et « raffermies sous les pieds par une douce chaleur. Parmi les arbres qui font « la parure des bois on distingue l'*asana* [10] aux sept feuilles, le *covidâra* [11] « fleuri, l'*ichîcâ* [12], le *nicoumbha* [13], le *priyaca* [14], le *swarnaca* [15], le *srimara* [16], « le *pitchouca* [17] et la *kétakî* [18]. Mais dans nos villages surtout où résonnent « gaiement les ribots, c'est là que brille l'automne, comme une jeune femme « au milieu d'un groupe de pasteurs. Et n'est-ce point dans cette saison « que les dieux arrachent à son heureux sommeil le maître du monde, celui « dont Garouda est le drapeau?

« Allons donc, tandis que règne la fertile saison d'automne et quand les « pluies ont cessé, allons honorer, comme nos divinités, et la colline et les « vaches. Que celles-ci, les cornes ornées de beaux pendants et de plumes « de paon, parées de clochettes et de fleurs d'automne, deviennent, pour « notre bonheur, l'objet de nos hommages, et que le sacrifice de la colline

[8] Cette cérémonie s'appelle *nîrâdjana* : elle est fixée au 19 d'*âswina* (septembre-octobre). On lui donne encore le nom de *lohâbhisâra*.

[9] Autrement le *bandhoûca*, buisson qui porte une fleur rouge (*pentapetes phœnicea*).

[10] *Terminalia alata tomentosa*.

[11] Espèce d'ébénier (*Bauhinia variegata*).

[12] Le Dictionnaire de M. Wilson donne l'*ichîcâ* comme étant le *saccharum spontaneum*. Les deux manuscrits dévanâgaris portent *ichousîdca*; je n'ai sur ce mot aucun renseignement.

[13] Plante appelée aussi *danticâ*, communément *dantî*.

[14] *Nauclea cadamba*.

[15] Ce mot signifie *doré* : c'est peut-être une épithète du *priyaca*. Mais comme plus haut on dit que la fleur de ce *priyaca* est blanche, j'ai pensé que *swarnaca* désignait un autre arbre, comme le *swarnapouchpa* (*Michelia champaca*) ou le *swarnavalcala* (*Bignonia indica*).

[16] Inconnu.

[17] *Vangueria spinosa*.

[18] *Pandanus odoratissimus*.

« soit célébré. Laissons les dieux honorer Sacra : pour nous, honorons la « colline, et, malgré tous les obstacles, que nos respects s'adressent à nos « vaches. Oui, si vous avez pour moi quelque amitié ou quelque recon- « naissance, nos vaches recevront les honneurs d'un culte religieux. Croyez- « moi, c'est pour votre bien que je vous ai parlé : suivez mes discours, et « vous n'aurez qu'à vous louer de votre docilité. »

SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE.

SACRIFICE DE LA COLLINE.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parlait sans crainte Dâmodara : les pasteurs l'écoutaient avec plaisir, et recueillaient avidement l'ambroisie de ses paroles. Ils lui répondirent : « Enfant, ta vue fait le bonheur de nos compagnes : nous aussi, nous sommes « heureux de ta prudence à laquelle nous devons l'accroissement de nos « troupeaux. Tu es notre voie, nos délices, notre science, notre guide : tu « nous rassures dans nos alarmes, et tu sais répondre à notre amitié. Par toi, « Crichna, le bonheur règne dans ce hameau, la paix dans ces pâturages : tout « en ces lieux est ennemi de l'indifférence [1], et nous vivons comme si nous « étions dans le paradis. En songeant à ta naissance et à tes œuvres que les « dieux ne pourraient exécuter, nos esprits restent frappés d'admiration et de « respect. Ta force extraordinaire, ta gloire, tes triomphes te distinguent « parmi les mortels, comme Indra est distingué parmi les dieux. Ton ardeur « brûlante, ton éclat et ta splendeur, font de toi au milieu de nous ce que le « soleil est au milieu des êtres divins. Par ta grâce, ton aimable gaieté, ta « douceur, la beauté de ta face et ton doux sourire, tu es sur la terre ce que la « lune est au ciel. Enfin, pour le courage et la beauté, pour tant de glorieuses « actions dans un âge si tendre, Cârtikéya lui-même ne peut t'être comparé :

[1] Cette idée est rendue par le mot शान्तारि *sântâri*. Le *sânta* est un état d'indifférence pour toutes les sensations de peine et de plaisir : ordinairement c'est le résultat d'une grande dévotion, et de l'habitude de la méditation religieuse.

« et quel mortel oserait se dire semblable à toi? Quel est l'homme capable « de nous tenir un discours comme celui que nous venons d'entendre sur le « sacrifice de la colline? C'est avec une force pareille à celle de tes paroles « que l'Océan roule ses flots. Ainsi, mon cher enfant, plus de fête d'Indra; « ne songeons qu'à ce grand sacrifice de la colline que tu nous conseilles « pour l'avantage des pasteurs et de leurs troupeaux. Allons, que l'on prépare « les vases [2] les plus beaux et les plus brillants, dans lesquels on met le lait « ou l'eau. Que l'on remplisse de lait les vaisseaux les plus larges et les plus « longs [3]. Qu'on apprête les mets et les boissons de toute espèce, et qu'on « transporte et les plats de viande et les jarres d'eau. Que pendant trois nuits « toute la population du hameau soit occupée : que l'on tue les animaux « dont on peut manger la chair [4], tels que les buffles et les autres, et que ce « sacrifice soit célébré par tous les pasteurs réunis. »

La joie régnait donc de tous côtés : le bonheur des habitants éclatait par le son des instruments, et par des chants auxquels se mêlait le mugissement des taureaux et des veaux. C'étaient des lacs de caillé, des torrents de crème, des ruisseaux de lait, des monceaux de viande, des montagnes de riz. Le sacrifice de la colline s'accomplissait : les vaches étaient rassemblées; de tous côtés apparaissaient des troupes joyeuses de pasteurs, et leurs compagnes embellissaient encore la fête. Tout se trouvait préparé d'une manière convenable; un jour propice avait été choisi, et les pâtres, accompagnés des Brahmanes, avaient observé les rites sacrés. Des mets variés étaient dressés çà et là avec profusion; des guirlandes de fleurs et des parfums de mille espèces répandaient au loin leurs odeurs suaves. Vers la fin du sacrifice, par l'effet d'une magie divine, Crichna devient la colline [5], et c'est à lui qu'est présentée cette offrande de riz, de lait, de caillé et de viande. Les Brahmanes, après avoir reçu une part abondante de toutes

[1] भाजन *bhâdjana* et कुम्भ *coumbha* (*cymbium*).

[2] Ces vases portent le nom de द्रोणि *droni*. Ils sont de bois ou de pierre, d'une forme ovale, et semblables à un bateau. Le texte porte un autre mot qui signifie proprement *rivière*, et qui doit désigner ici une espèce d'auge : c'est le mot नदी *nadî*. Ce sens n'est pas donné par M. Wilson.

[3] Voyez, à la fin de la IIIe lecture des lois de Manou, la liste des animaux dont on pouvait manger la chair pendant les Srâddhas.

[4] Je ne me charge pas d'expliquer cette espèce de transsubstantiation singulière, accompagnée d'ubiquité : je traduis seulement.

ces nourritures, se levèrent pénétrés de joie, et donnèrent à l'assemblée leur bénédiction[6]. Au moment du sacrifice supplémentaire[7], Crichna ayant mangé et bu du lait à sa fantaisie, s'écria : « Je suis satisfait, » et sourit aux bergers sous sa forme divine. En le voyant, pareil à une montagne, orné d'une guirlande merveilleuse, élevé sur le haut de la colline, les principaux bergers s'approchèrent. O merveille! parmi eux se trouvait Crichna, sous sa forme ordinaire, qui allait ainsi se rendre hommage à lui-même. Les pasteurs, remplis d'admiration, dirent au dieu de la colline : « O seigneur, nous sommes « en ton pouvoir : que devons-nous faire pour te prouver notre obéissance? » La colline prit la parole, et dit aux bergers : « C'est moi que vous devez « aujourd'hui honorer dans vos vaches, si vous vous aimez vous-mêmes : je « serai pour vous le plus grand des dieux, j'exaucerai tous vos vœux, par « ma puissance vous obtiendrez des milliers de vaches, et je protégerai « tous ceux qui m'adoreront dans les bois. Je serai au milieu de vous, « votre ami, le compagnon de vos jeux; ces lieux me plairont autant que « le ciel. Ceux d'entre les pasteurs qui, à commencer par Nanda, auront été « appréciés par moi, obtiendront en échange de leur amitié la prospérité « la plus grande. Nous allons nous voir bientôt entourés d'une immense « quantité de vaches et de veaux : tel sera pour vous l'heureux fruit de « mon attachement. »

Alors les troupeaux de vaches se rassemblèrent pour être passés en revue, et environnèrent la colline, accompagnés des taureaux. Elles arrivaient, joyeuses, couvertes de guirlandes et de bouquets, les cornes ornées de couronnes, tous les membres parés de mille et mille fleurs. Les pasteurs s'approchent aussi pour compter leurs richesses; ils portent les marques diverses que la dévotion a empreintes sur leur corps[8] : leurs vêtements sont rouges, jaunes ou blancs. Leurs bras sont chargés des instruments de leur profession : des plumes de paon forment leurs bracelets, et servent aussi à lier leurs cheveux. Le spectacle de ces pasteurs réunis était une chose éton-

[6] Les termes de cette bénédiction sont स्वस्ति *swasti* (*benè est*).

[7] Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ce sacrifice par lequel on rachète les fautes commises dans le sacrifice principal, et qui se nomme *avabritha*.

[8] Chaque Indien porte une marque distinctive, suivant la secte à laquelle il appartient. Ce signe est tracé avec une espèce de liniment dans lequel il entre quelque terre colorée. Voy. lect. LXX, note 1. On donne à ce genre de signe le nom général de *tilaca*.

nante : les uns montés sur des taureaux, les autres sautant de joie, quelques-uns portés sur des vaches au pas rapide [9]. Quand la cérémonie de cette revue pastorale eut été terminée, cette forme de colline disparut aussitôt. Crichna rentra au hameau avec les bergers, qui, tout étonnés du miracle arrivé au sacrifice de la colline, jeunes et vieux, chantaient les louanges du dieu qui tua autrefois Madhou.

SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE.

LE GOVARDDHANA SOULEVÉ PAR CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Le sacrifice était achevé; le roi des dieux, enflammé de colère, s'adressa à cette troupe de nuages qui portent le nom de *Samvarttaca*, et leur dit : « Princes [1] des nuages, écoutez mon discours, si vous voulez rendre à votre « roi l'obéissance que vous lui devez. Nanda et les autres pasteurs, qui ont « suivi Dâmodara dans le Vrindâvana, viennent de négliger ma fête. Que « ces vaches, dont ils tirent leur existence, soient, pendant sept nuits, « tourmentées par des vents pluvieux. Pour moi, monté sur Êrâvata, j'exci-« terai l'orage qui vomit l'eau et retentit du bruit de la foudre. Que l'in-« fluence de ces pluies chaudes et des vents déchaînés par vous cause la mort « de ces vaches et de leurs fruits. »

Tel fut l'ordre que donna aux nuages le dieu vainqueur de Pâca, irrité de voir son autorité détruite par Crichna. Alors ces nuages sombres, terribles, retentissants, couvrirent l'horizon de tous côtés : pareils à des montagnes, enfantant l'éclair et la foudre, ornés de l'arc d'Indra, ils avaient jeté sur le ciel un vêtement noir. Ils s'amassaient dans l'air, semblables les uns à des

[9] Cependant les lois de Manou, lect. IV, sl. 72, défendent expressément de monter sur une vache ou un taureau. Dans la lecture CXXXVI du Harivansa, il est question d'un char traîné par des vaches ou des bœufs, गोयानं *goyânam*.

[1] L'épithète employée ici par l'auteur signifie *éléphants*, मातङ्ग *mâtanga*. Les poëtes sont habitués à comparer les nuages à des éléphants.

éléphants, les autres à des poissons ou à des serpents : ils formaient comme une suite de troupeaux attachés ensemble, obscurcissant le jour, encombrant l'atmosphère, d'où ils tombaient ensuite sous la forme fantastique de bras d'homme, de trompes d'éléphant ou de roseaux. L'œil pouvait croire que l'Océan était monté au ciel, profond, immense, agité, ténébreux. Les oiseaux avaient cessé de voler, les quadrupèdes de courir, effrayés du fracas de ces montagnes de nuages, qui cachaient la vue du soleil, de la lune et des étoiles, et sous les déluges qu'elles vomissaient, enlevaient au monde sa beauté. Le ciel avait perdu le splendide ornement de tous ses flambeaux lumineux; et la terre, inondée sans relâche par ces cataractes intarissables, semblait être convertie en eau. Les paons faisaient seuls entendre leurs cris, les autres oiseaux gardaient un triste silence. Les rivières gonflées se précipitaient en torrents impétueux. Les gazons et les arbres tremblaient, comme s'ils eussent été alarmés de ce bruit horrible. Les pasteurs, frappés de crainte, se disaient : « La fin des temps est arrivée, la terre n'est plus que la mer universelle. » Les vaches, fatiguées par le tonnerre et la pluie, demeuraient interdites, remplissant l'air de leurs mugissements plaintifs. La jambe engourdie, le sabot roide, la tête immobile, le poil hérissé, la peau humide, le ventre maigre, la mamelle desséchée, les unes perdaient la vie de lassitude, les autres s'abattaient de faiblesse. Quelques-unes étaient, avec leurs veaux, terrassées par la violence de la pluie : d'autres se tenaient encore debout, allaitant leurs petits, mais la tête baissée, la jambe affaiblie, épuisées par le défaut de nourriture. Enfin elles tombaient, tremblantes, accablées sous le poids de la souffrance, et leurs pauvres petits veaux levaient la tête vers Dâmodara. Ils semblaient lui dire d'un air timide et malheureux : « Sois notre sauveur! »

Crichna, témoin de l'horrible désastre que le mauvais temps causait parmi les vaches, ne put retenir sa colère en voyant que les pasteurs perdaient toutes leurs richesses. Il réfléchit. « Oui, se dit-il à lui-même, je l'ai trouvé, « le moyen de les tirer d'embarras. C'est d'arracher de ses racines cette « colline avec ses bois et ses forêts, et de former pour les vaches une retraite « où la pluie ne puisse pénétrer. Cette montagne, soutenue par moi dans « les airs, deviendra comme un immense abri, sous lequel les vaches et leurs « veaux vivront tranquilles, tant que je le voudrai. » Telle fut la pensée de ce Crichna dont la puissance était fondée sur la vérité. Décidé à montrer en cette circonstance la force de ses bras, il s'approche de cette colline, l'ar-

rache de ses fondements, et non moins solide qu'une immense colonne, de sa main gauche il l'élève jusqu'aux nues. L'espace laissé entre le sol et le corps de la colline forme une espèce de vaste maison.

Cependant des quartiers de terre s'éboulaient çà et là, et quelques rochers, manquant de base, se détachaient et tombaient avec leurs arbres. Cette colline, auparavant immobile, allait se dressant vers le ciel, avec ses cimes agitées et branlantes. Elle tremblait encore sous l'impétuosité des torrents qui découlaient, le long de ses flancs déchirés, de ces nuages avec lesquels elle se trouvait confondue. Mais les protégés de Crichna ne sentaient ni la violence de la pluie, ni la chute des pierres, ni la fureur du vent. La montagne, ainsi mêlée aux nuages noirs qui la couronnent et qui se fondent en ruisseaux et en cascades, ressemble à la queue d'un paon fièrement élevée. « Voyez cette montagne qui a retrouvé ses ailes [2], » s'écrient les Vidyâdharas [3], les serpents célestes, les Gandharvas et les Apsarâs. Arrachée du sein de la terre où elle poussait ses racines à plus de mille palmes [4], elle montre à découvert les veines de ses mines d'or, d'argent et d'antimoine. Les crêtes de ses rochers s'enfoncent au milieu de son sol à présent sans lien et sans consistance, ou se trouvent brisées par la moitié. Les secousses données à la montagne avaient ébranlé les arbres, dont les différentes fleurs tombent et se dessèchent. Les serpents à la large tête, au corps marqué d'un demi *swastica* [5], sortent de leurs retraites, furieux, agitant leur double langue, et s'élancent de tous côtés dans l'air : les oiseaux tourmentés par la pluie, effrayés, éperdus, volent çà et là, et tombent bientôt étourdis de ce désordre. Les lions courroucés chancellent comme le nuage flottant, et le frémissement des tigres ressemble au son des ribots dans la baratte. A voir sur cette colline les hauteurs abaissées, les plaines élevées, il est impossible de la reconnaître. Telle qu'elle est, confondue dans les nuages, on la prendrait pour Tripoura [6] fixé dans les airs par Roudra. On pourrait la comparer à un

[2] Les montagnes, suivant les poëtes, ont eu des ailes dans l'origine. Elles volaient, obscurcissant l'air de leur corps épais, et allaient s'abattre inconsidérément au milieu des champs. Indra leur brûla les ailes avec sa foudre : depuis ce temps elles sont restées en place.

[3] Espèce de sylphes qui habitent les airs, avec le privilége de rester invisibles, et de se transporter partout avec la rapidité de la pensée. Ce privilége est accordé aussi à ceux qui tiennent dans leur bouche une boule magique, appelée *vidyâ*.

[4] तल *tala*.

[5] Espèce de figure mystique.

[6] C'est le nom d'un pays, à l'est de l'Inde.

vaste parasol [7] dont le dessus est formé d'un noir tissu de nuages, et dont la canne est le bras même de Crichna. Le sein de la nue creuse et entr'ouverte est, pour ainsi dire, une large couche où la montagne semble s'endormir dans le ciel, bercée par Dâmodara.

Les bois, quoique remplis d'oiseaux, sont devenus muets [8], parce qu'on n'entend plus leurs chants, et que les paons gardent le silence. A voir le mouvement et l'agitation des forêts et des rochers, on dirait qu'ils ont le frisson de la fièvre. Les nuages portés par le vent et poussés par Indra viennent couronner le faîte de la colline, et se fondent en torrents inépuisables. Toute cette énorme masse, portée sur le bras de Crichna, ressemble à une troupe innombrable de canards sauvages qui s'élève d'un pays qu'un roi vient de ravager, et le cercle de nuages qui l'entoure est comparable à une assemblée nombreuse qui environne le sacrifice.

Le bras tendu pour soutenir cette charge pesante, le sauveur des bergers, semblable ici-bas à un Pradjâpati, dit aux pasteurs : « Je viens, par une « œuvre divine, dont les dieux cependant sont incapables, de vous créer un « abri où vos vaches se trouveront à couvert du vent. Que vos troupeaux s'y « réfugient promptement pour leur salut, et qu'ils y restent éloignés de la « tempête. Partagez-vous le terrain, selon vos convenances et votre commo- « dité. Vous n'avez plus rien à craindre de la pluie. Cette colline, que ma « puissance vient d'élever, pourrait mettre à couvert les trois mondes. Ne « suffira-t-elle pas pour vous? »

« Oui, oui, » s'écrièrent les pasteurs, et ce cri de joie était accompagné des mugissements de leurs vaches et de la musique effrayante des nuages. Les vaches, disposées en troupes, vont çà et là se placer sous le large toit formé par la colline hospitalière que d'une seule main soutient Crichna, ferme comme un pilier. Après les vaches, on range aussi dans cette maison d'une forme nouvelle tous les ustensiles et les chars que la pluie pouvait gâter.

Le maître de la foudre, en voyant cette œuvre miraculeuse de Crichna,

aujourd'hui le Tipperah. C'est aussi une ville détruite par le dieu Siva, parce qu'elle avait quitté son culte pour embrasser celui de Bouddha. Dans la lecture LXXVIII, cette catastrophe est attribuée à Vichnou, métamorphosé en pierre.

[7] छत्र *tchhatra*.

[8] J'ai rendu ainsi le mot निरालम्ब *niralamba*, la racine लम्ब signifiant *résonner*.

reconnut sa méprise, et rappela les nuages. Les sept nuits étaient passées, et en même temps sa fête : le dieu vainqueur de Vritra [9] rentra dans le Swarga avec les nuages qui l'escortaient. L'épreuve des sept nuits ainsi terminée à la honte d'Indra, le ciel redevint pur, l'air calme, et le jour resplendissant des feux du soleil. Les vaches, délivrées de toute inquiétude, reprirent leurs anciens pâturages, et les pasteurs retournèrent dans leurs demeures. Crichna, après avoir donné cette preuve de sa force, remit la colline à sa place, disposé à combler encore ses amis de nouveaux bienfaits.

SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE.

SACRE DE GOVINDA.

Vêsampâyana dit :

A la vue du Govarddhana [1] élevé dans l'air, et du miracle opéré par Crichna pour sauver les vaches, Indra était resté interdit. Il monte sur l'éléphant Êrâvata, dont le corps est enveloppé d'un nuage léger, et le front mouillé d'une humeur odorante. Il arrive sur la terre, et aperçoit tranquillement assis sur le Govarddhana ce Crichna aux œuvres merveilleuses. Il considère cet enfant resplendissant de tant de gloire, et reconnaît avec joie sous l'habit d'un berger l'immortel et tout-puissant Vichnou. En fixant ses mille yeux sur ce Crichna dont la couleur est celle d'un sombre nuage, et dont la poitrine est ornée du *Srivatsa;* en le voyant, dans ce simple appareil et au milieu de ce monde mortel, semblable à une divinité, Sacra ne put s'empêcher de rougir. Le jeune berger reposait, mollement étendu sur le rocher; et le prince des oiseaux, l'ennemi des serpents, Garouda, quoique invisible, lui formait de ses ailes un parasol. Retiré dans la forêt solitaire, Crichna pensait au bonheur du monde : le dieu, vainqueur de Bala [2], s'approche et arrête son éléphant. Il apparaît dans toute sa splendeur royale, couvert de

[9] Vritra est un Asoura qui fut vaincu et tué autrefois par Indra.

[1] Le mot *govarddhana* signifie *accroissement des vaches*. Le Brahmânda-pourâna place un mont Govarddhana dans le Décan.

[2] Asoura tué par Indra.

guirlandes divines; sa main est remplie par la foudre; son aigrette rayonne comme le soleil et lance des éclairs; de magnifiques pendants d'oreilles tombent sur ses épaules; sur sa poitrine descend un collier à cinq rangs de perles, entremêlées de lotus qui relèvent la beauté de son corps : dans ses mille yeux brille une aimable vivacité. Il adoucit le son de sa voix qui commande aux dieux et retentit comme la tempête, et il s'adresse à son rival :

« Puissant Crichna, lui dit-il, ô toi qui fais le bonheur de ta famille, par « intérêt pour les vaches, tu viens d'exécuter une œuvre divine. Je suis « content de voir que tu les as sauvées de ces orages que j'avais suscités et qui « ressemblaient aux tempêtes de la fin des âges. Qui n'admirerait pas cet effort « surnaturel et digne du souverain créateur, par lequel tu as élevé dans l'air « cette haute montagne et en as formé une espèce de toit? Irrité de ce que « tu avais fait abandonner mon sacrifice, j'ai pendant sept nuits versé sur les « vaches des torrents de pluie. Tu les as garanties de ce fléau terrible, que « les dieux, unis aux Dânavas, auraient eu de la peine à combattre. Je dois « te remercier, Crichna, si, dédaignant d'employer toute la force de Vichnou, que tu conserves sous cette apparence humaine, tu as négligé de te « venger. Oui, je reconnais que la cause immortelle des dieux est gagnée : « en toi, ainsi fait homme et doué d'une si haute puissance, se réunissent « toutes les qualités qui assurent le succès. Car tu es le prince des dieux et « le chef de toute action. De tous les êtres, tu es le seul qui subsiste éternellement. Aucun autre que toi ne peut supporter le fardeau que tu t'es « imposé. De même qu'on attelle le plus robuste des taureaux au char qui « est embourbé, ainsi c'est toi, illustre maître de Garouda, c'est toi que les « dieux attendent pour libérateur au milieu de leur détresse. Le service que « tu rends au monde en prenant un corps mortel, a été reconnu par « Brahmâ : tu as parmi nous la même prééminence que l'or parmi les métaux. Le divin Swayambhou lui-même, pour la science et la force, est « près de toi comme le boiteux près du coureur le plus léger. L'Himâlaya « est la première des montagnes, la mer le premier des lacs, Garouda le « premier des oiseaux, et toi le premier des dieux.

« Le monde des eaux est dans la partie inférieure; au-dessus des eaux sont « les pieds des montagnes; au-dessus des montagnes est la terre; sur la terre « sont les hommes. Au-dessus du monde humain est l'air, domaine des « oiseaux : au-dessus de l'air est le soleil resplendissant, porte sublime

« du Swarga. Au-dessus du soleil est le monde des dieux, couvert de chars « brillants qui transportent les bienheureux : c'est là mon royaume. Au-dessus du Swarga est le monde de Brahmâ, rempli d'une foule de Brahmarchis, et traversé par la lune [3] et les astres les plus renommés. Au-dessus « du monde de Brahmâ est le monde des vaches [4] (*Goloca*), habité par les « Sâdhyas, monde élevé au-dessus de tout, au-dessus du grand éther [5]. La « région qui est encore supérieure à ce dernier monde, c'est la tienne, région de *tapas*[6], que personne d'entre nous ne peut connaître, malgré les « prières que nous adressons au père souverain des mondes. Les régions inférieures sont le séjour de ceux qui ont mal agi ; en remontant, se trouve le « monde terrible des serpents[7]. La terre est la demeure des êtres engagés dans « les liens de l'action. Le ciel [8] est le domaine de tout ce qui a la légèreté, « la rapidité du vent. Le Swarga est l'habitation de ceux qui ont bien agi, et « qui ont amassé des trésors de bonnes œuvres et de pénitence. Le monde de « Brahmâ appartient à ceux qui se sont asservis à des austérités agréables à « Brahmâ. Enfin, le Goloca est le séjour des vaches [9], et c'est avec peine que « l'on arrive jusque-là.

« Or, ce monde, descendu avec toi sur la terre [10], doit son salut à « ta force, et tu as éloigné des vaches le fléau qui les menaçait. Attiré par « leurs accents, cédant au respect que je te dois, à toi et à Brahmâ, je viens « vers toi, moi le maître des génies [11] et le roi des dieux, moi qui suis ton « aîné comme fils d'Aditi [12]. Sous le nuage dont tu t'es enveloppé, j'ai dé-

[3] Les Indiens croyaient, comme on le voit ici, que la lune était plus élevée que le soleil.

[4] Ce monde mystique se trouve particulièrement décrit dans le Brahmavêvartta-pourâna, 4e section. Les poëtes supposent qu'il est descendu sur la terre avec Crichna. On peut consulter l'épisode de Râdhâ, publié par M. Stenzler, et extrait du Pourâna que nous venons de citer.

[5] *Mahâcâsa*. Voyez, Nouveau Journ. asiat. n° 63, pag. 206, l'explication que M. le baron d'Eckstein donne de ce mot.

[6] Le mot *tapas* signifie *ardeur, pénitence*. Voy. encore, dans l'ouvrage que nous venons d'indiquer, p. 212, l'opinion de M. le baron d'Eckstein sur le *tapas*.

[7] Nâgaloca.

[8] खं *kham*.

[9] On conçoit bien que ce mot ne peut être que mystique, comme celui de *Govinda* qui va devenir un des noms de Crichna : c'est ainsi que nous employons, dans le langage religieux, les mots *pasteur* et *brebis*.

[10] Je crois avoir bien rendu ainsi le sens du mot सीदमानः *sîdamânah* (*lapsus*).

[11] भूतपतिः *bhoûtapatih*.

[12] Indra considéré comme un Âditya est frère

« couvert ta puissance : daigne me pardonner, ô mon seigneur; montre-moi « cette clémence qui est dans ta nature, ô toi qui unis la force à la douceur. « Écoute le discours que je te transmets au nom de Brahmâ et que t'adres- « sent par ma bouche ces vaches célestes [13], heureuses de tes œuvres divines « et des miracles que tu opères pour leur salut. Par toi ont été sauvés les « mondes et ce grand Goloca. C'est à toi que nous devons l'état prospère où « nous vivons avec nos taureaux et nos veaux : c'est par toi que nous pour- « rons fournir aux laboureurs des taureaux vigoureux, aux dieux l'offrande « d'un beurre pur, et à la déesse de l'abondance [14] un engrais favorable. « Ainsi tu es notre maître, notre libérateur : sois donc aujourd'hui notre « roi, notre Indra.

« Et c'est moi qui vais te donner le baptême royal, et de ma main vider « sur ta tête ces vases d'or remplis d'un lait divin. Je reste roi des dieux; tu « es le roi des vaches, et sur la terre on te célébrera sous le nom de *Govinda* [15]. « Comme les vaches t'ont reconnu pour Indra [16], supérieur à moi-même, « les dieux dans le ciel, ô Crichna, chanteront tes louanges en t'appelant « *Oupendra* [17]. Des quatre mois de pluie qui me sont consacrés, je t'en cède « la moitié : les deux derniers t'appartiendront, et formeront l'automne « (*sarad*). J'aurai pour moi d'abord deux mois pendant lesquels flottera mon « drapeau : ce temps expiré, tes honneurs commenceront. Alors les paons « perdront cette vivacité que leur donne l'arrivée de mes nuages : les autres « oiseaux que la pluie avait éveillés n'auront plus autant de voix et d'ardeur. « Tous les êtres, qui, durant ma saison, avaient repris leur activité, aspire- « ront au repos. Agastya [18] parcourra la région assignée à Trisancou, et Âdi- « tya de ses mille rayons échauffera la terre. Dans cette partie de l'année, « appelée l'*automne*, les paons aimeront la solitude; les oiseaux recherche-

aîné de Vichnou, caché sous la forme de Crichna. Voyez la lecture IX, pag. 51.

[13] श्राकाशगा: *âcâsagâh* (*æthere euntes*). Ces vaches sont maintenant sur la terre : mais elles appartiennent au monde céleste descendu avec Crichna du Goloca, et formant une espèce de Goloca terrestre et mystérieux.

[14] Le nom de cette déesse est *Srî*, d'où est venu, dit-on, le nom de Cérès. *Srî* est un des noms de la déesse Lakchmî, épouse de Vichnou, laquelle est quelquefois la terre divinisée.

[15] *Govinda* signifie *pasteur*. Un chant célèbre en l'honneur de Crichna, du poëte Djayadéva, est intitulé *Gîta-govinda*.

[16] Le mot *indra* signifie *roi*.

[17] C'est-à-dire, *associé à Indra*.

[18] Ce passage désigne une circonstance astronomique : Agastya est l'étoile Canopus. Nous avons vu, lect. XIII, pag. 65, l'histoire de Trisancou montant au ciel.

« ront l'eau; les divers animaux se livreront à de joyeux ébats : les îles des « rivières seront couvertes de cygnes et de canards sauvages: l'écho répétera « les cris des hérons et les mugissements des taureaux, tous ivres de plaisir; « les vaches, heureuses de leur sort, donneront un lait abondant : les nuages « cesseront d'envoyer leurs ondes à la terre; l'air sera sillonné de troupes de « cygnes, pareilles à une longue flèche; les lacs aux ondes pures et les fleuves « seront couverts de lotus épanouis; les champs humides offriront les tiges « de riz doucement inclinées; les rivières ramèneront leurs eaux dans leur « lit accoutumé; la campagne sera parée de moissons, de manière à ravir « l'âme même d'un Mouni; les vastes contrées de cette terre brilleront de « mille beautés à la fin de la saison des pluies; la richesse dans tous les « sillons, la fertilité dans toutes les prairies; de tous côtés s'élèvera la canne « à sucre. C'est alors que des sacrifices seront offerts en ton honneur; au « moment où tu te réveilleras de ton sommeil d'automne, on t'invoquera « et dans le ciel et sur la terre. Les hommes, arborant nos drapeaux, nous « adoreront tous deux, moi sous le nom de *Mahendra*, et toi sous celui « d'*Oupendra*. Heureux les mortels qui nous auront constamment honorés « sous ces deux noms ! »

Alors Sacra, prenant les vases remplis d'un lait divin, les répandit, suivant le rite accoutumé, sur la tête de Govinda. Les vaches, accompagnées de leurs pasteurs, assistaient à cette cérémonie, et elles le baptisèrent aussi de leur lait. Les nuages, du haut du ciel, firent tomber sur lui leur onde mêlée d'ambroisie; de tous les arbres, en son honneur, un lait découla, aussi blanc que le rayon de la lune, et des fleurs tombèrent en forme de pluie. Des instruments de musique résonnèrent dans le ciel; et les Mounis, de leurs voix habituées à réciter les saintes prières, chantèrent ses louanges. La terre commença à se dégager du déluge qui la couvrait entièrement : les mers s'apaisèrent, les vents soufflèrent doucement : le soleil poursuivit sa route lumineuse; la lune s'avança, accompagnée des constellations. Les divers fléaux cessèrent d'attaquer les hommes, et les rois mirent un terme à leurs inimitiés. Les arbres se parèrent de bourgeons, de feuilles et de fleurs. Les éléphants se livrèrent à l'ivresse de la joie, et les habitants des bois partagèrent le bonheur général. Les montagnes elles-mêmes étalèrent avec orgueil les trésors resplendissants de leurs métaux. Ce monde mortel fut, comme le monde des dieux, inondé, pour ainsi dire, d'ambroisie.

Tel était l'effet du sacre divin de Crichna, baptisé avec l'eau du Swarga.

Govinda venait de recevoir l'aspersion sacrée que lui donnaient les vaches: il était orné de guirlandes toutes divines. Le roi des dieux lui dit: « O « Crichna, tu as d'abord essayé ta puissance ici-bas en faveur des vaches. « Moi aussi, je suis venu sur la terre, et ma présence y a porté un fruit « dont j'ose me vanter, ô Crichna. Hâte-toi de faire tomber sous tes coups « Cansa, Késin qui, par la partie inférieure de son corps, ressemble à un « cheval, et Arichta, terrible sous quelque forme qu'il se présente: ces vic- « toires te vaudront la première place parmi les rois. Je recommanderai alors « à ta protection, à tes soins attentifs, à ton amitié même, un des fils de la « sœur de ton père, c'est une émanation [19] de ma personne, un autre moi- « même. Dévoué à tes intérêts, soumis à tes volontés, soutenu par ta puis- « sance, il obtiendra une grande gloire. De tous les enfants de Bharata, c'est « lui qui portera le mieux l'arc du guerrier; il sera juste et vertueux comme « toi, et l'amour couronnera ses vœux. C'est sur toi et sur lui que retom- « bera tout le fardeau de la guerre des descendants de Bharata. Tous deux, « au milieu des combats, vous donnerez la mort à un grand nombre de « princes. Oui, je le proclame, ô Crichna, au milieu des Richis et devant « les Souras: le fils de Counti, nommé *Ardjouna*, est né de moi. Il se dis- « tinguera dans la science des armes et dans l'art de la guerre. Les rois « les plus habiles sur un champ de bataille reconnaîtront son talent. Fidèle « à son devoir de Kchatriya, seul, il détruira les armées de princes aussi « vaillants héros que généraux expérimentés. Aucun roi, aucun dieu, excepté « toi, ne pourra suivre la voie tracée par son trait rapide ou sa flèche légère. « Déjà ton parent, il sera encore ton compagnon dans les combats. O Go- « vinda, en ma faveur, daigne entretenir avec lui cette douce liaison. Je « désire qu'en lui tu me voies toujours moi-même. Tu auras sans cesse pré- « sents devant tes yeux tous les hommes, mais surtout Ardjouna, qu'il te « sera facile de protéger dans les batailles. Si tu daignes prendre sa défense, « la mort ne saurait le toucher. O Crichna, sache que je suis Ardjouna, « qu'Ardjouna est un second moi-même. Enfin si je vis en toi, c'est aussi en « toi qu'Ardjouna doit vivre [20]. C'est toi qui m'as donné le titre que je possède

[19] अंशः *ansah.*

[20] Ces mots peuvent être une allusion à ceux du Bhagavad-gitâ, lect. x, où Crichna dit lui-même qu'il est Indra parmi les dieux, et Ardjouna parmi les fils de Pândou. Voy. la lecture LIII, pag. 247, note 13.

« maintenant de roi des dieux; je fus l'objet de ta préférence [21] lorsque, par « ta victoire sur Bali, tu conquis les trois mondes en trois pas. Quand ils « veulent perdre leurs ennemis, c'est ton secours que les dieux implorent : « appuyés sur la vérité, ils sont invincibles, et ils savent que tu n'es puissant « que par elle, que tu es son désiré, que tu es la vérité elle-même. Ainsi, « qu'Ardjouna, mon fils et ton cousin, devienne ton compagnon et ton ami. « Dans la guerre que tu soutiendras pour l'honneur de son empire et de sa fa- « mille royale, on te verra toujours au front de bataille : c'est toi qui, comme « le taureau robuste, supporteras tout le fardeau. Car tu n'ignores pas « l'avenir, ô Crichna : tu sais que, lorsque Cansa aura succombé sous tes « coups, une lutte terrible s'engagera entre les rois de la terre. Parmi tous ces « princes, agissant d'après les règles de la prudence humaine, Ardjouna, « grâce à toi, obtiendra le triomphe. O Crichna, daigne accéder à ma de- « mande, si tu as quelque amitié pour moi et pour les Souras, et si tu es « attaché à la vérité. »

A ce discours de Sacra, Crichna devenu Govinda, répondit avec douceur et affection : « Sacra, époux de Satchî [22], je suis heureux de te voir. Je ne « négligerai rien de tout ce qui peut te convenir. Je connais ta conduite, et « la naissance d'Ardjouna. Je sais que la sœur de mon père a épousé le grand « Pândou : je sais comment ses autres fils, Youdhichthira et Bhîmaséna [23], « doivent le jour l'un à Dharma, et l'autre à Vâyou; comment deux autres « Pândavas, Nacoula et Sahadéva, ayant Mâdrî pour mère, sont nés des « Aswins; comment ma tante, avant son mariage, a eu du Soleil un premier « fils nommé *Carna*. Je sais encore que tous les fils de Dhritarâchtra sont « belliqueux, et que Pândou, par suite d'une imprécation dont il a été « frappé comme d'un coup de foudre, a résigné les fonctions royales. Ainsi, « Sacra, tu peux retourner tranquillement au ciel pour le bonheur de ses « habitants. Devant moi tomberont tous les ennemis d'Ardjouna : en sa fa- « veur et de concert avec Countî, je ne cesserai de protéger, et pendant et « après la guerre de Bharata, les Pândavas ses frères. Tout ce que ton fils « Ardjouna pourra me demander, ô Sacra, pour l'amour de toi, je l'exécu- « terai comme un fidèle serviteur. »

[21] Vichnou prédit à Bali qu'il serait un jour Indra, et en attendant il lui donna la souveraineté du Pâtâla ou région infernale.

[22] Voyez la lecture III, pag. 20 et 21.

[23] Le nom le plus ordinaire de ce prince est *Bhîma*.

Après avoir entendu ce discours de Crichna, sincère dans ses attachements et vrai dans ses paroles, le roi du ciel reprit le chemin de son empire.

SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE.

JEUX DE CRICHNA AVEC LES BERGÈRES [1].

Vêsampâyana dit :

Indra venait de partir : Crichna, honoré par les bergers témoins du miracle du Govarddhana, revint dans le Vradja. Les vieillards le louaient : ses parents et leurs épouses s'empressaient autour de lui. « C'est à toi, lui « disaient-ils, c'est à ta force que nous devons notre salut et notre bonheur. « Nos vaches et nous-mêmes, nous avons été délivrés par toi des craintes « que nous causait la tempête. O Govinda, ta puissance est celle d'un dieu. « Tes œuvres ne nous paraissent pas les œuvres d'un homme : ô Crichna, « en soulevant ce rocher tu as prouvé que tu étais un dieu. O pasteur étonnant, à quelle race appartiens-tu? A celle des Roudras, des Marouts ou « des Vasous? Comment aurais-tu Vasoudéva [2] pour père? Dès ton enfance tu « t'es montré fort; tu joues au milieu de nous, ta naissance est commune, « ô Crichna, et tes actions sont divines. Notre pensée se confond. Comment, « sous l'habit d'un pasteur, préfères-tu parmi nous une condition vulgaire? « Comparable aux maîtres du monde, pourquoi gardes-tu les vaches? Bien « que tu paraisses notre parent, nous reconnaissons que tu dois être un dieu, « un Dânava, un Yakcha ou un Gandharva. Salut et adoration! Quel que soit « le motif qui te retient parmi nous, nous te sommes dévoués, et nous « voyons en toi un protecteur. »

[1] Ce mot *bergères* est la traduction du mot गोपी *gopî*, qui est devenu célèbre dans l'histoire de Crichna. On représente ce dieu formant avec douze Gopîs une danse circulaire, nommée *râsa*. Le Râsa est aussi une fête pastorale, accompagnée de danses et de chants. La plus célèbre des Gopîs est Râdhâ, maîtresse de Crichna. Voyez lect. précéd. note 4.

[2] Le poëte s'oublie en ce moment. Crichna n'a pu jusqu'à présent être considéré que comme fils de Nanda, et sa véritable naissance doit être ignorée des bergers.

Crichna, à l'œil de lotus [3], écoutait le discours de ses parents assemblés ; il leur répondit en souriant : « Je ne suis que votre parent, cessez de me « croire tel que me représente à vos esprits la crainte qui vous domine. S'il « y a quelque mystère dans mon existence, le temps vous l'apprendra : vous « me connaîtrez alors, vous me verrez comme je suis. Moi, votre parent, je « vous apparais comme un dieu ! qu'avez-vous besoin d'en savoir davantage, si « l'effet est toujours pour vous aussi favorable? » Ainsi parla aux pasteurs le fils de Vasoudéva : ceux-ci, gardant le silence, adressèrent successivement leurs hommages respectueux aux divinités qui président aux points de l'horizon [4].

Crichna, apercevant l'éclat de la nouvelle lune et la beauté des nuits d'automne, ne pensa plus qu'au plaisir. Sur les routes du Vradja couvertes de bouse, il disposait des combats de taureaux superbes ou des luttes de pasteurs vigoureux, ou bien il s'amusait dans le bois à surprendre les vaches, comme font les crocodiles [5]. Vers le soir, au moment qu'il savait le plus favorable aux plaisirs, il rassemblait les jeunes bergères, et se livrait avec elles aux jeux de leur âge. Dans l'ombre de la nuit, ces folâtres beautés attachaient leurs regards avides [6] sur la face gracieuse de Crichna, qui resplendissait comme la lune au firmament. Lui, vêtu d'une robe de soie [7] que l'orpiment avait teinte en jaune, n'en brillait que d'un plus doux éclat. Ses bras et sa tête étaient ornés de guirlandes de fleurs sauvages, et de sa beauté il embellissait tout le Vradja. « Voilà Dâmodara, » disaient les bergères en voyant ses mouvements divers dans le pâturage. Elles le poursuivaient, le sein tendu et haletant, fixant sur lui des regards animés. Loin de leurs pères, de leurs frères, de leurs mères, elles suivaient Crichna, entraînées par le plaisir, et légères comme des biches. Partagées en différents chœurs, elles s'amusent

[3] Je me sers de cette locution, de la même manière que l'on dit en français *l'Aurore aux doigts de rose*.

[4] Nous avons déjà vu que les points de l'horizon portent le nom de *disas*.

[5] Il y a dans cette phrase une circonstance que je ne connais pas. Crichna saisit les vaches, ग्राहवत् *grâhavat* (*comme un grâha*). Un *grâha* est un crocodile ou un hippopotame. La méthode qu'employait Crichna pour saisir les vaches avait quelque rapport, peut-être, avec celle des crocodiles, qui les prennent par le mufle au moment où elles boivent sur le bord des fleuves. Mais cette explication est encore trop vague pour me satisfaire.

[6] L'expression sanscrite est plus pittoresque, et se trouve répétée vers la fin de cette même lecture. On ne peut la reproduire littéralement qu'en latin, *avidis ora bibebant luminibus*.

[7] कौशेय *côséya*.

à reproduire dans leurs chants les actions de Crichna : elles imitent ses manières, ses regards, sa démarche, et, frappant leurs mains en mesure[8], elles forment une espèce de ballet dont Crichna est le héros. Elles représentent sa danse, son chant, ses gestes aimables, son sourire, la douce langueur de son regard. Leur joie éclate avec transport, leurs accents sont tendres et pénétrants, et elles parcourent tout le Vradja à la suite de Dâmodara. Leurs membres sont légèrement couverts d'une poussière de bouse[9]; et elles s'attachent, en folâtrant, sur les pas de Crichna : ainsi l'éléphant, courant à travers les bois, est escorté de ses jeunes femelles. Les bergères, au visage riant, à l'œil épanoui par le plaisir et tendre comme celui de l'antilope noire, dévorent de leurs regards, sans en être rassasiées, les charmes de leur aimable compagnon; et leur soif d'amour, pendant la nuit, se désaltère à la source du bonheur que leur donne la vue de sa face pareille à une lune brillante. « Ah! ah! » s'écrie en riant Dâmodara, pour les surprendre ou les effrayer; et ses exclamations avidement recueillies les ravissent d'amour et de joie; fatiguées de plaisir, elles laissent tomber en désordre leurs cheveux qui viennent avec grâce inonder leur sein. C'est ainsi que pendant ces nuits d'automne éclairées par la lune, Crichna poursuivait le cours de ses jeux, entouré des chœurs formés par les bergères.

SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE.

MORT D'ARICHTA.

Vêsampâyana dit :

Un soir Crichna s'abandonnait à ses ébats joyeux. On aperçut Arichta accourant en fureur, et la terreur se répandit dans le pays. Pareil à l'un de ces

[8] Je crois bien que tel est le sens du mot तालहस्ताग्र *tâlahastâgra*. Le mot *tâla* désigne en général l'*action de battre la mesure*, et en particulier celle de *frapper les mains l'une contre l'autre, ou contre les bras*. La mesure de la danse se marquait en frappant des mains, ou au moyen d'un instrument, tel par exemple que les castagnettes. Cette opération s'appelait *caratâli*, *écavarnî* ou *cancamâlâ*.

[9] Voyez lect. LX, note 7.

nuages noirs qui pèsent sur l'atmosphère, aussi terrible que le sombre génie de la mort, il s'avance : sa corne est menaçante; ses yeux brillent comme le soleil; son pied fourchu creuse la terre; tantôt ses dents se froissent en passant l'une sur l'autre, tantôt sa langue vient lécher ses lèvres; sa queue se recourbe avec orgueil; sa croupe se roidit; la bosse qui surmonte son dos[1] se hérisse; toutes ses formes sont larges et effrayantes; ses membres sont empreints de bouse, ses reins épais, sa bouche grande, son genou ferme, son ventre énorme; il court la corne baissée, les fanons pendants, s'élançant sur les vaches qu'il tourmente de ses horribles amours : sa face porte la trace des blessures que lui ont faites les branches des arbres; et toujours prêt à livrer combat, de l'arme terrible qui garnit son front il donne la mort à ses rivaux. Tel est Arichta, Dêtya redoutable qui a pris la forme d'un taureau, forme de sinistre présage[2] pour les vaches. Car, parcourant le pays, il leur prodigue à contre-temps ses dangereuses caresses : les unes avaient déjà conçu, et elles avortent; les autres étaient mères, et elles cessent de pouvoir allaiter leurs veaux. Mâle indomptable et maître par la violence, il règne seul dans le pâturage, excédant de ses tendresses furieuses les épouses qu'il a conquises, et les tuant à force de plaisirs. On ne voyait plus d'autres taureaux, plus de jeunes élèves.

Alors les vaches se rapprochèrent de Crichna pour trouver en lui secours et protection. Ce taureau, cruel ministre de la mort[3], les effrayait d'un bruit pareil à celui de la nue qui renferme le tonnerre d'Indra. Crichna, frappant ses deux mains[4] l'une contre l'autre, et poussant un cri de lion, accourut vers ce Dêtya métamorphosé en taureau. Celui-ci, à la vue de son

[1] Cette bosse qui distingue le bœuf indien se nomme ककुद् *cacoud*.

[2] Ces mots sont une allusion au nom d'*Arichta*, lequel signifie *signe de mauvais augure*, *phénomène sinistre*.

[3] J'ai rendu ainsi ces mots वैवस्वतवशे स्थित: *Vêvaswatavasé sthitah* (*Vêvaswatæ in potestate positus*). Ce Vêvaswata ou fils de Vivaswân, est Yama, dieu de la mort ou régent du midi. J'ai pensé qu'il fallait ici supposer qu'Arichta, par le mal qu'il faisait, était comme un serviteur de la Mort. Cependant la phrase pourrait avoir un autre sens, si cette histoire était regardée comme une légende astronomique. Crichna, symbole du soleil, est encore enfant; ce qui veut dire que le soleil n'a pas encore passé la ligne pour entrer dans les latitudes septentrionales : et le taureau Arichta, qui attaque Crichna, doit être une constellation du midi, auquel préside Yama.

[4] तालशब्द *tâlasabda*. Voyez la lecture précédente, note 8.

ennemi, s'irrite du bruit qu'il entend : sa queue se dresse, ses yeux étincellent, il s'élance au combat en mugissant. Crichna, immobile comme un rocher, attend paisiblement le monstre furieux qui s'avance. Arichta arrivait rapidement, l'œil fixé sur le ventre de Crichna. Il va le percer : le dieu, comparable alors lui-même à un taureau vigoureux, oppose à son noir et imprudent adversaire une force, une adresse égale à la sienne. Tous les deux ils se défient, ils se pressent, ils se heurtent : Arichta, avec un bruit terrible, rend par ses narines une écume sanglante. Les deux rivaux, serrés l'un contre l'autre, ressemblent à ces nuages qui, dans l'automne, apparaissent comme enchaînés ensemble. Enfin Crichna, abattant son superbe ennemi, lui met le pied entre les deux cornes, et lui presse la gorge, ainsi que l'on presse un vêtement mouillé. Ensuite il lui arrache la corne gauche [5], qui brillait comme la verge [6] d'Yama, et s'en sert pour le frapper à la tête. Le Dânava tombe et expire : sa corne est arrachée, sa tête mutilée, son épaule brisée ; de sa bouche coule le sang, comme l'eau jaillit de la nue qui la contient. En voyant le fier Dânava terrassé par Govinda, tous les êtres font entendre leurs acclamations. « Bien ! bien ! » s'écrient-ils, et ils vantent le courage du vainqueur. Oupendra, semblable à la lune, aimable flambeau des nuits, reprend le cours de ses jeux : ses yeux brillent tels que la fleur du lotus. Les pasteurs, heureux de sa protection, viennent le saluer avec respect, et l'honorent comme les immortels honorent Indra dans le ciel.

SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE.

MISSION D'ACROURA.

Vêsampâyana dit :

Cansa, en apprenant que Crichna, dans le Vradja, croissait comme un feu qui peut un jour tout dévorer, conçut aussitôt une grande crainte. On

[5] Le lecteur aura sans doute remarqué le rapport qui existe entre cette légende et celle d'Hercule luttant contre Achéloüs.

[6] Yama, comme roi des morts, chargé de juger les actions des hommes, porte la verge du commandement nommée *danda*, qui est aussi le bâton avec lequel on punit les criminels.

lui racontait comment Poûtanâ était morte, de quelle manière Câliya avait été vaincu, Dhénouca tué, Pralamba assommé, le Govarddhana élevé en l'air, l'autorité de Sacra méprisée, les vaches sauvées par un miracle étonnant, le taureau Arichta terrassé, les bergers délivrés de leurs terreurs et de la mort, et ramenés au bonheur et à la joie, les deux taureaux [1] attelés à un char tirés en arrière par la main d'un enfant surnaturel : telles étaient les œuvres incompréhensibles dont Cansa entendait le récit; il gémissait de l'accroissement de ses ennemis, et dans la mort d'Arichta le maître de Mathourâ voyait sa propre perte. Cette pensée l'accablait : distrait, éperdu, il avait l'air d'un homme dont les sens sont égarés. Alors terrible en ses commandements, au milieu de la nuit humide et silencieuse, il assembla dans Mathourâ ses parents, son père, le divin Vasoudéva, l'Yâdava Canca, Satyaca, Dârouca [2], le jeune frère de Canca, Bhodja, Vêtarana, le vaillant Vicadrou, le prince Bhayésakha, l'opulent Viprithou, son trésorier [3], Babhrou, Satyavarman, l'intrépide Bhoûritedjas, et Bhoûrisravas. Le roi du Mathourâ, fils d'Ougraséna, prit la parole, et s'adressant à tous ces enfants d'Yadou, il leur dit :

« Écoutez, vous qui avez l'expérience des affaires : aussi bien instruits « dans la science sacrée des Vèdes que dans la science profane de la poli- « tique [4] humaine, vous possédez le *trivarga* [5] : féconds en ressources, vous « êtes comme les dieux de la terre, et vous restez, dans l'accomplissement « de vos grands devoirs, aussi fermes que des rocs. On vous a vus rigides ob- « servateurs de la loi, humbles commensaux de votre chef spirituel, sages « dans vos conseils de prince, habiles à manier l'arc, glorieux flambeaux « des peuples, empruntant aux Vèdes la force de vos discours, connaissant

[1] Cette légende ne se trouve pas racontée dans cet ouvrage : il n'y a que celle du chariot renversé. Voyez la lecture LXI.

[2] Je crois que Dârouca est le même personnage qu'Youyoudhâna, qui porte le nom patronymique de *Sâtyaki*, et qui est le conducteur du char de Crichna.

[3] Le titre de cette dignité est दानपति *dânapati*. Nous verrons plus bas que le titulaire se nommait *Acroûra*. *Dânapati* est peut-être aussi un surnom de ce personnage, signifiant *riche*, *libéral*.

[4] J'ai rendu ainsi le mot न्याय *nyâya*, qui est aussi le nom que l'on donne à l'un des systèmes philosophiques indiens.

[5] Le mot *trivarga* désigne la réunion de trois qualités qui sont l'objet des désirs humains, savoir : l'amour, le devoir, la richesse. Voyez dans M. Wilson les diverses applications de ce mot.

« bien la distinction des *âsramas*[6] et des castes, vrais dans vos discours, « réservés dans vos manières, guides clairvoyants, abattant les rois les plus « puissants et protégeant les faibles; oui, le ciel serait honoré de vous pos- « séder, vous, si vertueux, si savants : que sera-ce donc de la terre? Vous « avez le mérite des Richis, la force des Marouts, la puissance terrible des « Roudras, l'éclat des Angiras. Votre gloire a illustré la grande famille « d'Yadou, qui s'élève soutenue sur vous comme la terre sur ses montagnes. « L'union de vos lumières a fait jusqu'à présent prospérer mon pouvoir : « comment donc aujourd'hui se trouve-t-il compromis? Voilà que l'on « parle d'un certain Crichna, né dans le Vradja du pasteur Nanda, et qui, « grandissant comme le nuage, menace notre trône jusqu'en ses fondements. « Aveugle, insensé que j'étais, seul, éloignant tout conseil, j'ai laissé croître « cet enfant dans la maison de Nanda. Comme la maladie que l'on néglige, « comme la nue qui s'emplit peu à peu et qui gronde sourdement à la fin « de l'été, son influence pernicieuse s'augmente chaque jour. Je ne sais quelle « est la nature ou le pouvoir magique de cet être, né dans la maison de « Nanda et opérant de semblables merveilles. Et comment pourrait-on s'em- « pêcher de le regarder comme un enfant des dieux, si l'on voulait le juger « d'après ses œuvres surhumaines et toutes divines? Le monstre ailé, Poû- « tanâ, lorsqu'il était encore enfant et au berceau, vint lui présenter la ma- « melle : il la lui arracha et lui donna la mort. Dans un lac de l'Yamounâ, le « serpent Câliya fut vaincu par lui : un instant ce Crichna descendit dans le « Rasâtala[7], et disparut de dessus le lac : mais bientôt par l'effet d'un pouvoir « surnaturel il se montra de nouveau. Il a jeté Dhénouca sur le haut d'un « palmier, d'où celui-ci est retombé sans vie. Pralamba, que les dieux n'o- « saient combattre, fut, de même qu'un ennemi ordinaire, assommé d'un seul « coup de poing par un enfant. La fête d'Indra s'est trouvée interrompue par « lui : le dieu irrité a suscité les tempêtes; Crichna les a vaincues, comme il a « élevé dans les airs le Govarddhana, pour fournir un abri aux vaches. Le vi- « goureux Arichta a été tué, après avoir perdu une corne. Crichna n'est pas un

[6] Mot déjà expliqué : la vie de l'Indien se partage en quatre *âsramas* ou conditions.

[7] Les régions infernales sont au nombre de sept; le Rasâtala est la plus basse de ces sept divisions où résident les serpents, les Asouras, les Détyas, et les autres êtres regardés comme monstrueux. Il ne faut pas confondre ces lieux avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort. Voyez lois de Manou, lect. IV, sl. 87 et suiv., et lect. XII, sl. 75 et suiv.

« enfant, et cependant il en a tout l'extérieur et il en aime tous les jeux.

« En songeant aux travaux de ce jeune pasteur, il y a de quoi effrayer « l'âme de Késin et la mienne. Je suppose que c'est un être qui, pourvu d'un « corps, dans une de mes naissances précédentes, a déjà causé ma mort, « et qui vient encore m'attaquer maintenant, et me provoquer au combat. « Tantôt cet ennemi n'est qu'un berger, un simple et pauvre mortel; tantôt « il semble se jouer, dans mes pâturages, avec toute la puissance d'un dieu. « Mais quel est-il donc ce dieu, qui se cache sous une apparence vulgaire, « et qui par des jeux prélude à son œuvre de destruction, semblable au feu « qui s'attache au bûcher funèbre? On dit qu'autrefois Vichnou, pour se- « courir les Souras, vint prendre possession de cette terre sous la forme « d'un nain. Il se revêtit aussi de celle d'un lion pour accabler de sa puis- « sance Hiranyacasipou, l'un des Dânavas. Quand il détruisit Tripoura, il « adopta la forme singulière d'une roche blanche, et tomba sur la tête des « Dêtyas qui en furent écrasés. Lorsqu'il naquit dans la famille de Bhrigou [8], « tourmenté par Angirasa [9], fils de son Gourou, il se changea en montagne [10] « et intercepta la pluie. Il est aussi l'immortel Ananta aux mille têtes : c'est « lui qui sous la forme d'un sanglier a relevé la terre submergée. Jadis, à la « naissance de l'ambroisie, Vichnou s'est métamorphosé en femme [11], et a « suscité une grande querelle entre les dieux et les Asouras. C'est encore « pour cette même ambroisie, qu'au moment où les dieux et les Dêtyas « étaient réunis, il se changea, dit-on, en tortue et souleva le Mandara. Sous « l'extérieur d'un pauvre nain, il s'empara en trois pas des trois mondes, « dont il fit le séjour de sa gloire. Il divisa aussi son essence divine en « quatre parties [12], lorsqu'il descendit dans la maison de Dasaratha, et que « sous le nom de *Râma*, il fut vainqueur de Râvana. C'est ainsi que ce dieu « revêt tantôt une forme, tantôt une autre, et travaille à faire triompher la « cause des Souras.

« Est-ce donc aujourd'hui ce Vichnou que nous avons pour ennemi? Ou « bien est-ce plutôt Indra ou le roi des Marouts? Je vous avouerai que Nâ-

[8] On désigne ici l'avatare connu sous le nom de *Parasourâma* : mais je n'ai aucun détail sur cette légende.

[9] Il ne faut pas confondre ce mot *Angirasa* avec *Ângirasa*, qui signifierait *fils d'Angiras*.

[10] Le mot दर्दुर *darddoura* employé ici signifie *nuage* ou *montagne*.

[11] Voyez lect. LVIII, note 23.

[12] Voyez lect. XLI, note 62.

« rada est venu me faire des révélations, et dans mes intérêts, il m'a fortement prévenu contre Vasoudéva. La science de ce Richi est connue, et son discours doit certes m'embarrasser et m'effrayer. J'avais eu avec lui une première entrevue dans le bois de Khatwânga [13]; il est venu une seconde fois me parler : Cansa, m'a-t-il dit, Vasoudéva a déjoué cette nuit les mesures que tu avais prises au sujet de l'enfant qui devait naître. C'est une fille d'Yasodâ que tu as écrasée sur la pierre; le fils de Vasoudéva, c'est Crichna. Malheur à toi! l'échange a été opéré par ce même Vasoudéva qui, sous l'apparence d'un ami, cache un véritable ennemi pour toi. Or, cette enfant, fille d'Yasodâ, est celle qui, sur le mont Vindhya, a donné la mort aux deux Dânavas Soumbha et Nisoumbha : déesse bienfaisante, elle a reçu le baptême royal [14], et marche environnée d'une foule de génies qui l'escortent : les brigands, fléau du voyageur, lui adressent leurs hommages; elle aime qu'on immole en son honneur des victimes choisies dans le grand bétail, et reçoit avec plaisir l'hommage de deux bassins, remplis l'un de liqueur spiritueuse [15], et l'autre de chair palpitante. Ses ornements divers sont formés de plumes de paon. Elle habite une forêt que font retentir de leurs chants les coqs et les corbeaux, que fréquentent les chèvres sauvages et les oiseaux au plumage varié : les échos y répètent les cris des lions, des tigres et des sangliers, et le sol y est couvert d'arbres épais et de *cântâras* [16]. Son palais, fondé sur le Vindhya, est orné de fenêtres [17] où s'agitent doucement, en forme de *tchowri* [18], de divins *bhringâras* [19], et retentit des sons harmonieux que rendent mille instruments célestes. C'est là que réside sans cesse la déesse, douce pour ses favoris, terrible pour ses ennemis, aimée et honorée des immortels.

« Ainsi Nârada m'a désigné, comme devant attirer toute mon attention,

[13] Voyez la lecture LVI. *Khatwânga* est le nom que l'on donne à une arme de Siva, qui a la forme d'un pied de lit : c'est une espèce de massue.

[14] Voyez la lecture LVII, vers la fin.

[15] Le nom général par lequel on désigne toute liqueur spiritueuse est *sourâ*. On a fait de Sourâ une nymphe, sortie de la mer dans le temps que les dieux l'ont barattée.

[16] Le *cântâra* est une variété rouge de la canne à sucre.

[17] आदर्श *âdarsa*.

[18] Ou *tchâmara*, émouchoir formé de la queue du buffle appelé *yack*.

[19] Ou *bhringarâdja*, espèce de buisson traînant (*eclipta* ou *verbesina prostrata*, ou plutôt peut-être *verbesina scandens*).

« ce Crichna, ce prétendu fils du pasteur Nanda. Il m'a déclaré qu'il avait « reçu le jour de Vasoudéva, qu'il devait à raison de sa naissance s'appeler « *Vâsoudéva*, et que dans ma famille je trouverais de cette manière l'auteur « de ma mort. Oui, Vâsoudéva est mon parent par les lois de la nature, « mais au fond du cœur il est mon ennemi mortel. De même que le corbeau « s'attache avec ses serres sur la tête de celui qu'il attaque, et avec son bec « cherche à lui crever les yeux, ainsi Vasoudéva, avec son fils et toute sa « race, mine sourdement ma puissance. Il est possible d'expier la destruction « d'un embryon, la mort d'une vache, celle même d'une femme : mais dans « quel monde peut être admis un parent ingrat [20]? Il ne jouit pas longtemps « de la chute du malheureux qu'il a perdu, celui qui met son bonheur à « prouver son ingratitude. L'homme au cœur méchant qui agit mal envers « celui qui ne l'a pas maltraité, prend la route qui mène au Naraca [21].

« Je crois avoir des titres au respect de ma famille; ton fils en a-t-il plus « que moi, ô Vasoudéva? Tes actes de pénitence te donnent-ils des qualités « qui doivent te faire préférer par nos parents? Quand les éléphants se livrent « des combats, ils arrachent, ils écrasent ces mêmes plantes dont ils font « ensemble leurs repas dans la forêt, leurs débats une fois terminés; ainsi, « lorsqu'une division éclate dans une famille, malheur à quiconque se trouve « sur votre chemin, qu'il soit ou non de votre race! il faut qu'il meure. Et moi, « cependant, je t'ai ménagé, Vasoudéva, sachant bien que tu étais comme le « dieu de la mort, toujours menaçant, toujours armé contre ma maison. « Plein de ressentiment, de haine, de méchanceté, tu n'as de sagesse que « pour le mal. Oui, tu perdras la race d'Yadou, insensé. Grâces à ma « bonté, Vasoudéva, tu as vieilli, mais sans profit pour toi. Malgré ses « cheveux blancs et ses cent années, un homme peut n'être pas vieux. Il l'est « bien plus que lui, celui dont l'intelligence a baissé. Pour toi, violent de « caractère, ignorant d'esprit, tu es réellement vieux, lourd comme le nuage « d'automne. Et quelle grande pensée as-tu donc conçue dans ta malheureuse « démence? Tu t'es dit : Après la mort de Cansa, mon fils régnera dans Ma- « thourâ. Vieillard stupide, ton espérance sera déçue, tu t'es trompé dans

[20] L'expression sanscrite est plus belle, et elle se trouve mieux en rapport avec la pensée qui précède : car un ingrat est appelé कृताघ्न *critaghna* (*qui tue le bienfait*), et comparé par conséquent à un assassin.

[21] Voyez plus haut, note 7.

« tes calculs : il faut aimer bien peu la vie pour oser me résister. Tu as eu « l'imprudente hardiesse de menacer mes jours ; ce que tu avais, dans ta mé- « chanceté, médité contre moi, je l'exécuterai, et sous tes yeux, contre tes « deux fils. Je n'ai point jusqu'à présent à me reprocher la mort d'un vieil- « lard, d'un Brahmane ou d'une femme ; mais tu m'auras donné l'exemple, « si j'attaque un des membres de ma famille. C'est ici que tu reçus la naissance « et l'éducation : tu fus le compagnon d'enfance de mon père : tu es devenu « l'époux de sa sœur : tu es le chef spirituel des Yâdavas ; et dans cette grande « et noble famille, composée de souverains, tu jouis de quelque estime : « ces hommes si sages, si pieux, si instruits, t'honorent comme leur maître. « Mais pourquoi t'adresser un discours qui ne conviendrait qu'à un homme « vertueux, lorsque tu t'avilis par un pareil projet, toi le premier des Yâda- « vas ? Par suite des intrigues de Vasoudéva, il faut que je meure ou que je « remporte la victoire. Mais il est certain que les Yâdavas, qu'il déshonore, « ne se rangeront que du bon côté. Oui, en cherchant à me donner la mort, « tu commettais un acte d'imprudence, mais en même temps tu flétrissais « le beau nom des Yâdavas. L'inimitié allumée entre moi et Crichna n'admet « aucun tempérament. Les Yâdavas ne peuvent trouver de repos que dans la « mort de l'un de nous deux.

« Vous, maître du trésor royal, rendez-vous promptement dans le Vradja, « et, d'après mon ordre, amenez ici les deux enfants, Nanda, et les pas- « teurs mes vassaux [22]. Dites à Nanda qu'il ait à recueillir le tribut de « l'année et à venir aussitôt à la ville, accompagné des bergers. Vous ajou- « terez que Cansa, avec sa cour et ses prêtres, a le désir de voir les deux fils « de Vasoudéva, Crichna et Sancarchana. On prétend que ce sont deux adroits « et vigoureux athlètes, habiles dans ces jeux où, sur un théâtre, on se dis- « pute, dans des combats simulés, une victoire souvent ensanglantée. Nous « avons aussi deux lutteurs, renommés par leur habileté à manier les armes, « Tchânoûra et Mouchtica. Nous ferons combattre ces deux couples l'un « contre l'autre. J'éprouve l'envie de voir ces deux enfants que l'on compare « aux immortels, ces deux héros, mes cousins, qui jusqu'à présent ont ha- « bité les forêts. Que l'on annonce de plus dans ce pâturage et aux environs « que le roi va faire célébrer une grande fête de l'arc [23]. Les habitants de la

[22] Voyez lect. II, note 2. करद *carada*. — [23] धनुर्मह *dhanourmaha*.

« campagne pourront en toute sûreté apporter ici leurs denrées, afin qu'il y « ait une grande quantité de lait, de beurre et d'excellent caillé, pour l'agré- « ment et la commodité des personnes invitées. Partez donc, Acroûra, ame- « nez-moi promptement ces deux enfants, Sancarchana et Crichna, que j'ai « hâte de voir. Leur arrivée me causera le plus grand plaisir, et je déciderai « alors de ce que j'aurai à faire. Si en recevant mes ordres ils refusaient d'y « obéir, je saurais bien les y contraindre par la force. Mais avec des enfants « il faut employer d'abord la douceur. Tâchez de les gagner par la bonté et « de faire en sorte qu'ils viennent ici d'eux-mêmes. J'attends de vous, « Acroûra, cet important service. A moins que Vasoudéva ne vous donne « quelques mauvais conseils, ce sont là les moyens que vous mettrez en « œuvre pour nous amener ces enfants. »

Telle fut l'accusation portée par Cansa contre celui que l'on comparait à un Vasou : Vasoudéva soutint cette attaque avec le calme d'un océan profond et tranquille. Frappé de ces traits que lui lançait la voix de l'imprudent Cansa, il se revêtit de patience, et ne lui fit aucune réponse. Les assistants, qui le voyaient ainsi provoqué, s'écrièrent plus d'une fois : « Fi! fi! » en détournant doucement la tête. Cependant le brillant Acroûra, qui voyait les choses avec l'œil divin [24], mit à accepter cette mission l'empressement de l'homme altéré qui aperçoit de l'eau. A l'heure même il sortit de Mathourâ, rempli de joie, et entraîné par le désir de contempler l'enfant à l'œil de lotus [25].

SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE.

DISCOURS D'ANDHACA.

Vêsampâyana dit :

Les chefs Yâdavas, témoins de la colère du roi, se frottaient les oreilles avec leurs mains, et regardaient Vasoudéva comme perdu. Mais Andhaca,

[24] Voy. lect. LVIII, note 28. — [25] *Poundarîcâkcha.*

conservant toute sa fermeté, répondit aussitôt à Cansa avec éloquence et courage : « Mon fils, le discours que tu viens de tenir mérite d'être relevé : « il est inconvenant; et les honnêtes gens ne sauraient approuver de semblables paroles, adressées surtout à un parent. Écoute tout ce que j'ai à te « dire : si l'on ne savait que tu es Yâdava, en vérité les Yâdavas ne pourraient « te reconnaître pour tel ; car tu ne respectes pas les fils de Vrichni, dont « tu es le chef. Que penser d'un roi de la famille d'Ikchwâcou [1], qui lui-« même se jette de la boue? Que l'on soit Bhodja, Yâdava ou Cansa, peu im-« porte; on doit respect à sa propre tête, qu'elle soit chauve ou couverte de « cheveux. Je plains Ougraséna d'avoir appartenu à une famille si méprisable, et de t'avoir donné de tels parents, à toi tel que tu es. Mon ami, « les sages ne se louent pas eux-mêmes, et les Vèdes n'approuvent que les « qualités qu'un autre peut vanter en vous. Quelle est donc l'idée que les « princes de la terre vont avoir de la race d'Yadou, qu'un enfant menace de « détruire et qui a pour chef un imprudent comme toi? Le discours impie « dans lequel tu te complaisais tout à l'heure n'a rien terminé, et seule-« ment a prouvé ton mauvais esprit. Qui pourrait approuver l'attaque dirigée « contre un maître respectable, que les plus grands d'entre nous doivent « honorer? Cette insulte est un crime égal à la mort d'un Brahmane. De « plus, une de nos premières obligations est d'avoir toute espèce d'égards « pour les vieillards, qu'il faut considérer comme ces feux, objet de nos « hommages : la flamme de leur colère peut consumer les mondes. Le sage, « humble et toujours vigilant, recherche le devoir comme le poisson re-« cherche l'eau, son élément. De ta voix orgueilleuse tu frappes les oreilles « de ces vieillards aussi respectables que le feu : mais tu sais que le sacrifice « que n'accompagnent pas les *mantras*, ne sert qu'à fatiguer le corps sans « produire aucun effet.

« Je te blâme des reproches injustes et grossiers que tu as faits à Vasou-« déva à cause de son fils. Si le fils t'inspire des craintes, le père est-il dans « le même cas? Les pères sont déjà assez malheureux des fautes de leurs « enfants. Vasoudéva, diras-tu, a sauvé son fils de ta colère. Si tu réfléchis-« sais bien, tu verrais qu'il ne pouvait faire autrement, et je t'invite là-dessus « à consulter ton père. Tes attaques contre Vasoudéva, tes outrages envers

[1] C'est un proverbe, ou une erreur de l'auteur : car les Yâdavas ne descendent pas d'Ikchwâcou, qui fut le père de la race solaire. Voyez cependant plus bas la lecture XCIII.

« toute la famille d'Yadou sont bien plutôt faits pour envenimer la haine « qui divise les Yâdavas. Si Vasoudéva est coupable pour n'avoir pas laissé « sacrifier son fils, comment Ougraséna serait-il excusable de t'avoir aussi « conservé la vie? Un enfant se nomme *poutra*, parce qu'il sauve son père « du Poun-naraca [2]. Voilà ce que disent les hommes instruits dans cette « partie de la science.

« Par leur naissance Crichna et le jeune Sancarchana sont Yâdavas; et « c'est toi qui le premier les as poursuivis de toute la haine d'un ennemi. « Toutes nos âmes se sont tout à l'heure soulevées, en entendant les injures « que tu adressais à Vasoudéva et les expressions de ta fureur contre son fils. « En examinant bien les motifs de ta haine contre Crichna, d'après les re- « proches mêmes que tu as faits à Vasoudéva, on voit seulement que tu as « peur. Mais les serpents ne mordent les gens endormis que quand la nuit « est passée. C'est par les effets que nous apprécions les phénomènes regar- « dés comme terribles [3]. Quand le redoutable Graha [4] va dans le ciel toucher « Swâti [5] de ses rayons, l'effrayant Angâraca [6] entame Tchitrâ [7]. Quand Bou- « dha [8] éclaire d'une sinistre lueur le crépuscule occidental, Soucra [9] s'avance « dans la région de Vêswânara [10]. Lorsque Dhoûmakétou [11] traverse les treize « constellations, Bharanî [12] et les autres, celles-ci voient s'éloigner l'astre « des nuits. Lorsque le crépuscule oriental, privé du disque lumineux [13],

[2] Voyez lois de Manou, lect. IX, sl. 138.

[3] Tout ce passage, rempli d'allusions astronomiques, a été traduit aussi littéralement qu'il m'a été possible. Je ne me flatte pas d'en avoir toujours saisi le sens. Mais comme ces détails ne sont pas techniques, les erreurs que j'aurai pu commettre ne seront pas bien dangereuses. Voyez dans le *Moudrâ-Râkchasa*, act. 4 vers la fin, un exemple des conséquences que l'on tire des conjonctions des étoiles.

[4] *Graha* est en général le nom des planètes, et en particulier le nom du nœud ascendant, que l'on personnifie, et que l'on compte au nombre des planètes. Si *graha* conserve ici son acception générale, on peut croire que ce mot désigne la planète Sani ou Saturne, regardée comme terrible et de sinistre augure.

[5] Swâti est le 15ᵉ astérisme lunaire, correspondant à l'Arcture.

[6] Nom de la planète de Mars.

[7] 14ᵉ astérisme lunaire : on y trouve l'étoile α de l'épi de la Vierge.

[8] Mercure.

[9] Vénus.

[10] *Vêswânara* est un nom du dieu Agni, régent du sud-est.

[11] Nom du nœud descendant personnifié.

[12] Bharanî est une des vingt-sept constellations lunaires : c'est le 2ᵉ astérisme, composé de trois étoiles (*musca*).

[13] J'ai rendu ainsi le mot ग्रस्तपरिघ *grastaparigha*. D'un autre côté, M. Wilson dit que le Parigha est le 19ᵉ *yoga* astronomique. Mais il

« vient à obstruer la voie du soleil, Sivâ[14], s'élevant des cimetières, vomit « les noires vapeurs de son haleine. Quand la ville aérienne[15] passe avec un « bruit terrible de l'un à l'autre crépuscule, le météore brûlant détone « avec fracas et tombe sur la terre. Dans le temps appelé *Aparwan*[16], la terre « tremble, les cimes des collines s'agitent; les cerfs et les oiseaux, en pous- « sant des cris de détresse, reculent épouvantés. Dès que Swarbhânou[17] « saisit Soûrya, la nuit obscurcit le ciel, les régions célestes se couvrent de « sombres voiles, et le tonnerre retentit sans nuages. Enfin, quand du sein « de la nue, où résonne le bruit sourd de la foudre, coulent des ruisseaux « de sang, les dieux sont ébranlés sur leurs siéges, et les oiseaux aban- « donnent les montagnes. Tels sont les signes qui, dit-on, présagent la mort « d'un roi : nous les voyons, du moins, et nous pouvons en tirer les consé- « quences. Mais toi, ennemi de ta famille, méprisant les devoirs de la « royauté, tu t'abandonnes sans motif à la colère, tu te laisses dominer par « la crainte. Malheureux insensé, tu outrages un vieillard que nous pouvons « comparer aux dieux, que nous regardons comme un Vasou. Quelle ga- « rantie peux-tu désormais nous offrir? Dès aujourd'hui nous renonçons à « cette amitié que nous avions pour toi : nous ne voulons plus avoir de rap- « port avec un homme qui déshonore notre famille. Heureux Acroûra, qui « va contempler dans ses forêts ce merveilleux Crichna à l'œil de lotus! « C'est toi qui perds la race des Yâdavas. Mais Crichna ne verra en nous que « des parents, et il nous sera facile de nous entendre avec lui. Même par « l'entremise du sage Vasoudéva, tu peux l'apaiser; profite de cette heu-

me semble qu'ici le mot *parigha* signifie *disque solaire*. Voyez lecture CLXII, note 10, et lecture CLXXII, note 27.

[14] *Sivâ* est un nom de l'épouse du dieu Siva, plus connue sous le nom de *Dourgâ*. Voyez, dans le drame de *Mâlatî et Mâdhava*, le commencement du 5e acte : la scène est dans un cimetière, près du temple de cette déesse, qui me semble ici représentée comme formant les brouillards avec les vapeurs des bûchers funèbres. Un cimetière s'appelle *roudrâcrîda*.

[15] Les Indiens pensent que les aérolithes se détachent de villes qui, suivant eux, existent dans l'air. Les Gandharvas se promènent quelquefois dans des cités aériennes. La légende dit que le roi Haristchandra fut élevé avec sa capitale au milieu de l'atmosphère, et le peuple croit que de temps en temps on aperçoit cette ville dans les nuages.

[16] J'ignore ce que l'on entend par le mot *aparwan* : voyez, lect. IV, note 18, pag. 25, ce que signifie le mot *parwan*. Dans la lecture CLXXII, on retrouve le mot *aparwan* employé pour désigner une époque où les éclipses ne doivent pas arriver.

[17] *Swarbhânou* et *Râhou* sont deux mots synonymes par lesquels on personnifie le nœud ascendant. Soûrya est le soleil.

« reuse circonstance, et qu'il sache de toi ce que tu peux désirer. Oui, « Cansa, fort de l'amitié de Vasoudéva, rends-toi auprès de Crichna, et tâche « de te réconcilier avec lui. »

QUATRE-VINGTIÈME LECTURE.

MORT DE KÉSIN.

Vèsampâyana dit :

A ce discours d'Andhaca, Cansa, rouge de colère, ne répondit rien, et rentra dans ses appartements. Tous les Yâdavas, présents à ces débats, retournèrent aussi chez eux, l'esprit troublé, et blâmant Cansa. Cependant Acroûra, obéissant à l'ordre qu'il avait reçu et en même temps au désir qu'il éprouvait de voir Crichna, était monté sur son char aussi rapide que la pensée et poursuivait sa route. Il pensait qu'à des signes extérieurs et naturels il reconnaîtrait un jeune parent qui devait ressembler à son père.

Le matin même, le roi de Mathourâ, fils d'Ougraséna, envoya un courrier à Késin : mais en l'excitant contre Oupendra, il l'envoyait à la mort. Le terrible Késin, obéissant à ses injonctions, se rend dans le Vrindâvana, et attaque les pasteurs. Ce Dètya, sous la forme d'un cheval indompté, violent et furieux, porte çà et là le ravage et la mort, massacrant les vaches et les bergers, dévorant leur chair [1], et ne reconnaissant aucun frein. La forêt se trouve bientôt semblable à un cimetière, couvert d'ossements humains, partout où l'horrible coursier dirige ses pas. De son sabot il fend la terre : son choc impétueux abat les arbres; son hennissement est aussi fort que le bruit du vent, et de ses bonds il touche le ciel. Poussé par une rage qui croît à chaque instant, ivre de sang et de carnage, il parcourt la forêt, remplissant la funeste mission qu'il a reçue de Cansa, dressant avec orgueil sa crinière hérissée. Les pasteurs qu'il menace fuient devant lui, et ces bois sont abandonnés par les hommes et les troupeaux qui les fréquentaient.

[1] Dans la légende de l'Hercule grec, il y a aussi des chevaux qui mangent de la chair humaine, et dont le maître se nomme *Diomède*.

Tous les environs deviennent déserts : on craint de rencontrer le monstre sanguinaire, qui erre çà et là dans l'espoir de trouver une proie.

Un jour, au lever du soleil, attiré par la voix humaine, il arrive en fureur jusqu'au hameau pour y accomplir son œuvre de mort. A sa vue les bergers, leurs femmes, leurs enfants, prennent la fuite, appelant à leur secours Crichna, maître du monde. Crichna, en entendant les gémissements des femmes et les cris des pasteurs, accourt pour les rassurer, et se dirige du côté de Késin. Celui-ci, le col élevé, les yeux étincelants, grince les dents, hennit, s'élance et arrive sur Govinda, qui le voit venir, et s'avance vers lui, comme le nuage vers la lune.

Les bergers, en apercevant Crichna placé à quelque distance de Késin, tremblèrent pour lui, et, dans leur pensée toute humaine, ils lui crièrent : « Crichna, ce n'est pas un cheval ordinaire que tu as provoqué. O notre ami, « ne vois-tu pas que tu n'es qu'un enfant, et que ce monstre n'a pas jusqu'à « présent connu de vainqueur? C'est un frère de Cansa : on ne peut con- « server sa vie qu'en l'évitant. Il est le premier parmi les coursiers, pareil « à un Dânava dans le combat, la terreur des plus grandes armées, le plus « fort entre les êtres malfaisants; personne n'a le pouvoir de le tuer. »

Ces paroles des pasteurs donnèrent au vainqueur de Madhou le désir de combattre Késin. Le coursier furieux, traçant différents cercles à droite et à gauche, du choc de ses pieds abattait les arbres. Sur son col et son épaule flotte son épaisse crinière; et de tout son corps découle, comme la pluie découle du nuage, une sueur abondante, produite par l'emportement de la colère. De sa bouche tombent des flots d'écume mêlés de poussière, semblables à ces frimas dont la lune couvre le ciel en hiver. En hennissant il lance sur Govinda une vapeur humide et légère, chargée d'écume. La poussière qu'il élève autour de lui, confondue avec la dépouille des arbres dont le printemps jonche la terre, donne une teinte jaunâtre aux cheveux de Crichna. Késin s'approche, caracolant, creusant le sol de ses pieds, et relevant ses lèvres. Le combat s'engage, et le coursier, de ses pieds de devant, frappe Crichna à la poitrine : puis, redoublant ses coups terribles, il lui meurtrit le flanc à plusieurs reprises. Sa bouche formidable, armée de dents aiguës, s'ouvre pour mordre avec fureur l'épaule de Crichna. Késin, les crins hérissés, aux prises avec son ennemi, ressemblait au soleil, entouré de rayons et engagé dans un nuage. Usant de toute sa force que la colère a dou-

blée, de son poitrail il cherche à heurter violemment la poitrine du fils de Vasoudéva. Au moment où il se trouve ainsi élevé, le tout-puissant Crichna étend le bras, et lui assène sur le front un coup qui pénètre dans la tête. En vain le monstre voudrait mordre et déchirer ce bras : ses dents sont ébranlées dans leurs racines; il vomit un sang mêlé d'écume; les tempes désunies se détachent des deux côtés; les yeux sortent de leur orbite, et pendent sur les bajoues. La mâchoire brisée, le chanfrein fendu, tout sanglant, aveugle, les oreilles pendantes, l'esprit éperdu, Késin se donnait de grands mouvements, battant le sol de ses pieds, lâchant tous ses excréments; couvert de sueur, accablé, harassé, il s'affaiblit peu à peu. Le bras de Crichna, enfoncé dans la tête de Késin, ressemblait au nuage, qui à la fin de l'été disparaît dans les rayons de la lune ou du soleil. Le féroce coursier, dont les membres fatigués fléchissaient dans le combat, était alors tel que la lune, quand le matin elle descend, toute défigurée, vers le Mérou où elle va se reposer. Les dents de Késin, ébranlées par le bras de Crichna, tombaient de sa bouche, comme on voit, en automne, se détacher les différentes parties du nuage épuisé d'eau. Ce bras vainqueur, pesant de toute sa force sur le corps de Késin, s'abaisse peu à peu en le divisant dans toute sa longueur; d'abord le Dânava, la tête fendue, pousse des sons horribles en vomissant le sang : il s'agite et se tourne sous cette masse qui descend et sépare ses membres en deux parts : ainsi l'on voit un rocher éclater en deux moitiés. Cet Asoura si terrible se débat longtemps, et sa face, se détachant en deux portions, ressemble au serpent qui vient d'être écrasé par le milieu du corps : le bras de Crichna continue de le pourfendre, et alors Késin offre le spectacle que présente un buffle déchiré par Siva : il gît par terre en deux moitiés, composées chacune de deux pieds, d'une portion de dos et de queue, d'une oreille, d'un œil et d'un naseau. Le bras du vainqueur, portant les empreintes des dents de Késin, est comme un vieux palmier de la forêt marqué par les défenses du superbe éléphant.

Quand Crichna a vaincu Késin et l'a étendu par terre, il s'arrête et sourit. Alors les pasteurs et leurs femmes, délivrés d'inquiétude et de crainte, se livrent aux transports de la joie la plus vive. De tous côtés, dans toutes les bouches retentissent les louanges du grand Dâmodara; on l'honore avec une tendresse respectueuse. « O notre ami, s'écrie-t-on, ô Crichna, quel triom-« phe! Tu as terrassé le terrible Dêtya, venu sur la terre sous la forme d'un

« cheval. Le bonheur va revenir dans le Vrindâvana, qui pourra désormais être « habité par les humains, les cerfs et les oiseaux, puisque ce méchant Dânava « est tombé sous tes coups. Nous avons perdu beaucoup de bergers; bien des « vaches ont à regretter leurs veaux. Ce monstre avait déjà immolé un grand « nombre de mortels, et disposé à poursuivre son œuvre de destruction, il « voulait anéantir la race des hommes. Personne ne pouvait lui résister, « même parmi les dieux. Que pouvaient faire les habitants de la terre? »

En ce moment le saint Mouni Nârada [1], invisible au milieu des airs, s'écria : « O Crichna, en toi je reconnais le dieu Vichnou : je suis content de « t'avoir vu accomplir, par la mort de Késin, une œuvre difficile. Tout dans « le ciel repose sur toi et sur Siva. Je suis venu du Swarga, curieux de con- « templer le combat qui allait avoir lieu entre un homme et un cheval. « J'avais déjà vu la mort de Poûtanâ et tes autres œuvres. Mais, Govinda, ce « dernier exploit surpasse les autres. Le vainqueur de Bala, Indra, tremblait « devant ce cheval, dont la fureur et la vue seule l'épouvantaient. De ton bras « vigoureux tu as frappé ce terrible corps, et tu as mis un terme à ses ravages « et à la crainte qu'il inspirait. Tu es la source immortelle de toutes choses. « Daigne écouter mes paroles. Parce que tu as tué Késin, tu seras désormais « connu dans le monde sous le nom de *Késava* [2]. Gloire à toi! bonheur aux « hommes! Mais je te quitte. Tu peux maintenant accomplir le reste de ta « mission. Ne tarde pas à te montrer tel que tu dois être. Quand tu prends « la défense des humains, ils sont aussi heureux que les habitants du ciel, « et s'abandonnent à de joyeux ébats. Voici le temps qui arrive, que la guerre « de Bhârata va commencer. Les princes, qui vont dans le ciel visiter Indra, « paraissent déjà disposés à en venir aux mains : les routes de l'air [3] sont ou- « vertes à leurs chars, qui s'élanceront bientôt aux combats : dans le palais

[1] Il faut avouer que Nârada joue dans la mythologie indienne un rôle bien équivoque. Le voilà qui complimente Crichna, et l'on se rappelle les conseils qu'il a donnés à Cansa dans la LVI[e] lecture : personnage vraiment odieux, existant peut-être dans les cours des princes ; mais il est toujours singulier qu'on attribue un semblable caractère à un saint Brahmane.

[2] Le mot *késin* signifie *chevelu*, et le mot *késava* a le même sens. Cependant M. Wilson donne une autre étymologie de ce mot *késava*. Voyez son Dictionnaire. Une autre légende rapporte que Vichnou prit deux de ses cheveux, un blanc et un noir, dont il forma les deux fils de Dévakî, Balarâma et Crichna : de là vint, dit-on, le nom de *Késava* donné à ce dernier.

[3] Les poëtes supposent que les chars des princes traversent les plaines de l'air : c'est une hyperbole qui peint l'extrême rapidité de leur course.

« même de Sacra, ils forment deux camps ennemis. Quand le fils d'Ougraséna aura succombé, ô Késava, alors sous tes yeux commencera ce grand combat de princes. Les Pândavas imploreront le secours de ton bras invincible, et dans cette querelle royale tu seras leur allié. Élevé sur le trône des souverains, tu t'empareras de leurs richesses; et ta force te livrera leur puissance. Cet avenir que je t'annonce, ô Crichna, sera glorieusement réalisé, et deviendra l'objet des entretiens du ciel et de la terre. O maître du monde, à tes œuvres je t'ai reconnu. Je te reverrai, quand tu auras triomphé de Cansa. Adieu, je te laisse. »

Ainsi parla Nârada, et il reprit le chemin du ciel. Les pasteurs, qui avaient entendu le discours de Nârada, se rendirent l'écho des louanges qu'il donnait à leur héros; et formant un cortége d'honneur à Crichna, ils rentrèrent dans le hameau.

QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE.

ARRIVÉE D'ACROURA.

Vêsampâyana dit :

Le soleil, amortissant l'ardeur de ses rayons, était descendu vers l'occident; le ciel se rougissait des feux du crépuscule; la lune élevait son disque jaunissant; les oiseaux étaient tranquilles dans leurs nids; les étoiles commençaient à briller; tous les points de l'horizon se couvraient de légères ténèbres : tandis que les hôtes ailés du hameau s'endormaient au sein des *vâsantis*[1] fleuries, les oiseaux de nuit s'agitaient en cherchant leur proie. Le soir, mettant fin aux travaux des hommes, appelait vers les flambeaux la troupe légère des papillons[2]; le soleil venait de se plonger, pour ainsi dire, au sein du crépuscule; les chefs de famille rentraient dans leurs foyers; on récitait pour honorer le feu les *mantras* usités parmi les gens qui habitent

[1] Liane touffue, *Gærtnera racemosa*. — [2] Ce sont les *sacragopas*, dont il a été question dans la LXVI^e lecture, note 2.

les forêts et vivent de racines[3]; on s'occupait à traire les vaches qui venaient de rentrer; on entendait les mugissements répétés de celles d'entre elles qui étaient mères, et près desquelles par une longe étaient attachés leurs jeunes veaux; les pasteurs, les épaules chargées de cordes, appelaient les vaches, faisant éclater leurs voix, et comptant les troupeaux; on entassait la bouse, et les feux s'allumaient de tous côtés; d'autres bergers arrivaient courbés sous une charge de branches; la lune, qui montait peu à peu, brillait d'un éclat moins pâle; la nuit apparaissait, le jour était fini; le soleil allait se reposer de ses travaux, et la lune lui succédait, escortée des ténèbres; les feux ardents de l'un étaient remplacés par la lumière tempérée de l'autre; c'était le moment où brillent de toutes parts les feux perpétuels du sacrifice, où s'opère dans le monde l'union[4] mystérieuse d'Agni et de Soma, où l'occident est encore enflammé de quelques lueurs, où l'orient perd ses dernières teintes, où le ciel, couvert d'étoiles, semble s'enflammer en partie; les jeunes bergers, réunis en famille, célébraient le bonheur de leur séjour; en cet instant sur son char rapide arriva le trésorier Acroûra.

Aussitôt il demanda où était la demeure de Crichna, du fils de Rohinî, et du pasteur Nanda; et, descendant de son char magnifique, il vint à celui-ci pour lui demander l'hospitalité. Il entra, le visage rayonnant, l'œil mouillé de pleurs; il regarda à l'endroit où l'on était occupé à traire les vaches, et au milieu des autres enfants il aperçut Crichna, aussi facile à distinguer que le taureau au milieu des jeunes veaux. Alors d'une voix altérée par le plaisir, le bon Acroûra s'écria : « Viens, ô mon cher Késava ! » Mais en même temps dans cet enfant pauvre il reconnaissait celui qui est le maître de toutes richesses, ce Crichna toujours jeune dans son essence spirituelle. « Je ne puis

[3] J'ai cherché par cette périphrase à rendre le mot वैखानसे : *vékhânaséh*, que j'ai regardé comme un adjectif en rapport avec मन्त्रे : *mantréh*. Pour la traduction de ce mot, j'ai suivi l'explication qu'en donne M. Wilson. (Voyez aussi dans son dictionnaire le mot वैखानसी). Cependant comme cette expression a pour racine खन *khana* (*creuser*), n'indiquerait-elle pas plutôt la cérémonie du *vitâna*, qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour le feu dit *gârhapatya*, et à le porter dans les deux trous creusés pour les feux appelés *âhavanîya* et *dakchina* ? Voyez la traduction française des lois de Manou, par M. Loiseleur Deslongchamps, p. 196, note. J'avoue cependant qu'en adoptant ce sens, je serais embarrassé pour rendre le mot वन्ये : *vanyéh*, qui accompagne aussi *mantréh*.

[4] सन्धि *sandhi*.

« en douter, se disait-il; cet enfant à l'œil de lotus, aussi fort que le lion et « le léopard, pareil à une nuée grosse d'orages, ou à une haute montagne, « ce héros terrible dans les combats, dont la poitrine est marquée du *Srivatsa*, dont les bras sont faits pour frapper de mort ses ennemis, c'est « Vichnou, l'âme du grand mystère, aujourd'hui revêtu de formes extérieures : c'est celui qui contient le monde [5]; c'est Vichnou sous le vêtement d'un pasteur. Il porte ses cheveux simplement relevés en pointe, « lui dont le front est orné d'un diadème, la tête ombragée d'un parasol merveilleux, la poitrine couverte d'un large collier de perles, et les deux bras « chargés de parures brillantes; sa beauté charme des milliers de femmes « qu'il entraîne sur ses pas, et un vêtement jaune entoure ses formes. « C'est bien l'éternel Vichnou. Vainqueur de ses ennemis, il voit la terre se « réfugier à l'abri de ses pieds, lui qui en trois pas a autrefois parcouru les « trois mondes. L'une de ses mains est armée du *tchacra*, l'autre élève la « massue pour engager le combat. Descendu sur la terre, il a fait de ces lieux « sa première demeure; et il vient pour soulager les maux de l'humanité, « lui qui est le plus grand des dieux. Les Brahmanes, qui voient l'avenir, « savent que ce berger étendra la race affaiblie d'Yadou. Aidés de sa puissance, d'innombrables rejetons augmenteront la famille des Yâdavas, « comme les fleuves augmentent l'Océan. Le monde, à sa vue, reprendra sa « stabilité; les inimitiés une fois éteintes dans le sang, les peuples vivront « en paix avec leurs voisins et se multiplieront, comme dans le Crita-youga. « Maître de la terre soumise à sa puissance, il sera au-dessus des rois, et ne « sera pas roi lui-même. Comme jadis, après avoir en trois pas réduit les « mondes sous son pouvoir, il dédaigna l'empire, et fit Indra roi des dieux et « souverain du ciel, de même aujourd'hui vainqueur de cette terre, qu'autrefois il avait déjà conquise, il la cédera sans doute au roi Ougraséna dont il « affermira l'autorité. Bon et clément, accessible à la prière, c'est lui que les « Brahmanes instruits ont chanté comme le plus ancien des êtres. Késava « deviendra le désiré des nations, tant sera grande sa prudence dans les affaires « de la vie humaine. Pour moi, j'honorerai aujourd'hui avec des signes extérieurs de respect sa demeure mortelle; mais au fond de mon âme, je le « prierai aussi comme étant Vichnou; et bien que je le reconnaisse pour mon

[5] Mot à mot *vas mundi*, भाजनं *bhâdjanam*.

« parent, bien qu'il soit homme au milieu des hommes, moi, et ceux qui « ont l'œil divin, nous savons que ce n'est pas un simple mortel. Cette « nuit, j'aurai une conférence avec ce dieu que je connais en mon âme, et, « s'il le veut bien, je me fixerai avec lui dans le Vradja. » Par la force de sa raison, Acroûra avait vu Crichna sous ses diverses formes, et avec lui il entra dans la maison de Nanda.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

VISION DU NAGALOCA[1].

Vêsampâyana dit :

Acroûra entra donc avec Késava dans la maison de Nanda ; et assemblant les pasteurs, le trésorier adressa en leur présence ce discours à Crichna et au fils de Rohinî : « Mes amis, demain nous devons nous rendre à Mathourâ « pour notre satisfaction commune : les habitants de tous les pâturages pour- « ront nous y accompagner avec leurs familles. Dès que j'aurai touché, au « nom de Cansa, le tribut annuel, alors remontant sur mon char, je ne ferai « que marcher à la tête du cortége. Le roi prépare dans Mathourâ une fête « de l'arc : vous assisterez à cette fête, et en même temps vous vous présen- « terez devant vos parents. Vous verrez votre père, le vieux Vasoudéva, trop « longtemps victime du malheur, et pleurant sur le destin de son fils, sans « cesse exposé aux fureurs de Cansa, accablé par le chagrin plus encore « que par les années, desséché par la douleur, succombant sous les craintes « que lui inspire Cansa, privé de votre vue, et consumé nuit et jour des « regrets qu'il nourrit intérieurement. O Govinda, tu verras Dévakî, sem- « blable à une déesse, Dévakî, abattue par la douleur; elle dont ses enfants « n'ont jamais pressé le sein, triste et morne, elle pleure la perte de son fils; « elle veut te voir, et ne peut supporter le chagrin de ton absence, sem- « blable à la vache que l'on a séparée de son veau : elle lève les yeux vers le

[1] Monde des serpents.

« ciel en soupirant, et porte constamment des vêtements noirs : telle apparaît « la lumière de la lune dévorée par Swarbhânou. Elle t'appelle, elle te de- « mande sans cesse, consumée du chagrin que tu lui causes, dévorée de ses « désirs maternels, heureuse si elle avait pu t'entendre bégayer tes premières « paroles, te voir essayer tes premiers pas : hélas ! elle ne connaît pas la « beauté de son fils, l'éclat de ce visage comparable à la lune. Si Dévakî, qui « t'a donné le jour, est aussi malheureuse, qu'est-ce donc que le bonheur « d'être mère? mieux vaut n'avoir point d'enfants. C'est sans doute un chagrin « pour les femmes d'être stériles. Mais être mère et ne point connaître les « douceurs de la maternité, c'est un malheur bien plus grand. Quel regret « pour un fils qui cause une telle douleur à sa mère ! Elle ne mérite point « d'être affligée celle à qui tu dois ta naissance, toi qui es égal à Indra, toi « qui brilles de qualités incomparables, toi qui fais le bonheur et la sécurité « des étrangers. Tes parents sont vieux; ils ont souffert la contrainte d'un « long esclavage, et à cause de toi ils supportent encore aujourd'hui les ou- « trages de l'insensé Cansa. Si Dévakî mérite les mêmes respects que la « terre qui te porte, délivre-la de cet état de deuil et d'affliction. Console ce « bon vieillard, Vasoudéva, qui porte à son fils une si grande affection. Rends- « lui ce fils qu'il regrette, ô Crichna, et tu auras rempli ton devoir. Tu as « bien pu dompter le redoutable serpent du lac d'Yamounâ, soulever une « montagne pour sauver les vaches, terrasser l'orgueilleux et robuste Arichta, « donner la mort au superbe et méchant coursier, nommé *Késin;* mais si tu « ne fais rien pour ces deux malheureux vieillards, ô Crichna, peut-on dire « que ton devoir a été rempli? Naguère, en entendant les reproches que « Cansa adressait à ton père, tous les assistants ont versé des larmes de cha- « grin. Le sein de Dévakî, ta mère, ô Crichna, a été violemment déchiré : « elle a été soumise à bien d'autres épreuves de la part de Cansa, et elle les « a toutes supportées avec résignation. Tout enfant a contracté envers son « père et sa mère une dette qu'il doit payer, quand l'occasion s'en présente. « O Crichna, jette sur tes parents un regard de bienveillance; ils sortiront « de leur affliction, et tu te seras conformé aux règles du devoir. »

Crichna, après avoir entendu ce discours, lui répondit aussitôt : « Je le « veux bien, » et il ne se fâcha point de ces observations. Suivant les ordres de Cansa, les pasteurs s'assemblèrent, dirigés par Nanda : l'agitation régnait dans le hameau, dont les habitants se disposaient à partir. Les vieillards

arrivèrent, apportant leur cadeau[2] et le tribut, qui consistaient en bœufs, en buffles servant aux attelages, en troupeaux, en lait, en crème, en caillé, en beurre. Le tribut et les présents une fois recueillis, les chefs des pasteurs n'attendaient plus que le signal du départ. Acroûra passa toute la nuit à causer avec Crichna et le fils de Rohinî.

Cependant l'aurore apparaissait dans toute sa pureté; les oiseaux recommençaient leurs chants; les rayons glacés de la lune s'éteignaient avec la nuit; le ciel se couvrait de teintes rougeâtres; les étoiles descendaient vers le couchant; la terre était rafraîchie par le souffle des vents du matin; les astres perdaient de leur éclat, et leurs feux s'amortissaient. Enfin la nuit disparut, et le soleil s'éleva à l'horizon. La lune, pâle et sans lumière, continuait sa course; on voyait d'un côté l'un de ces astres languir et s'effacer, de l'autre son rival grandir et s'accroître. Alors les vastes pâturages se couvrent de vaches; les barattes résonnent sous les coups du ribot retenu par son collier; les jeunes veaux sont attachés à leurs mères par des longes, et toutes les routes sont remplies de pasteurs. Les ustensiles les plus lourds sont placés sur les chariots; par derrière viennent sur des voitures les maîtres eux-mêmes. Crichna, le fils de Rohinî et le riche Acroûra s'avançaient sur le même char, pareils aux gardiens des trois mondes. Arrivé sur la rive de l'Yamounâ, Acroûra dit à Crichna : « Garde un instant le char, et veille « sur les chevaux. On va leur donner à manger dans le vase qui leur est « destiné[3]. Pour toi, reste sur ce char que j'abandonne à tes soins, et attends-« moi quelques moments. Je vais descendre au lac d'Yamounâ, où je réciterai « en l'honneur du roi des serpents les *mantras* divins, consacrés au maître du « monde. J'adorerai l'être mystérieux et souverain, essence de l'univers, le « serpent marqué de l'auguste *swastica*[4], le grand Ananta[5] à mille têtes, vêtu

[2] Ce genre de cadeau s'appelle उपायन *oupâyana*. Alors, comme aujourd'hui, on ne se présentait pas les mains vides devant les grands.

[3] हयभाण्ड *hayabhânda*.

[4] Voyez lect. LXXIV, note 5.

[5] Le serpent Ananta ou l'*infini* est le même que celui qu'on appelle *Sécha* : on lui donne mille têtes, dont l'une soutient le monde. Ce serpent sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes qu'il redresse forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'est incarné en Sancarchana ou Balarâma : il n'est donc pas étonnant de le trouver ici dans cette transfiguration de Crichna et de son frère. Balarâma est ordinairement représenté avec la tête blanche ou jaune, et un vêtement noir, et Crichna avec une tête noire et un vêtement jaune. Voy. Rech. asiat. t. VIII, pag. 62.

« de noir. Tout le venin de ce dieu, saint et juste, je le prendrai comme « l'ambroisie des immortels. Là, je verrai la troupe des serpents venant cher- « cher la paix de celui qui se distingue entre eux par la largeur de ses taches[6], « la vivacité de sa double langue et la richesse de ses ornements. Restez en- « semble en attendant que je revienne du lac du serpent. » Crichna lui dit en riant : « Allez, homme pieux, ne soyez pas longtemps. Ne pouvons-nous pas « bien rester ici quelques instants sans vous? » Acroûra alla donc se plonger dans le lac d'Yamounâ : il y aperçut le monde des serpents tel qu'il est dans le Rasâtala : dans le milieu apparaît le dieu à mille têtes, qui a pour symbole un palmier d'or[7], dont la main tient un soc, dont le ventre est couvert d'une massue[8], et le corps enveloppé d'un vêtement noir; la couleur de sa peau est jaune; ce dieu ne porte qu'un pendant d'oreille; son œil, semblable au lotus, se ferme, appesanti par le sommeil de l'ivresse; son siége est formé de cols de serpents, qui sont une partie de son propre corps[9]. Maître souverain et paré de deux *swasticas* précieux, il porte la terre; sa chevelure, soutenue par des ornements d'or, penche un peu sur le côté gauche; sa poitrine est ornée de guirlandes et de lotus dorés; son corps, teint de la poussière rouge du sandal; ses bras, allongés. Aucun ennemi ne peut résister à sa force. De son ombilic s'élève un lotus, comparable au camphre pour la blancheur et brillant de mille rayons. Tel Acroûra voit le maître des serpents, le souverain de la mer universelle; il recevait les hommages des rois de cette race dont Vâsouki est le chef. Les deux serpents Cambala et Aswatara lui servaient de *tchâmara*[10] : ils éventaient le dieu, siégeant sur son lit de justice; près de lui se tenait Vâsouki, dans un cercle formé par les autres reptiles, à la tête desquels est Carcotaca. Avec des vases d'or, vases divins sur le haut desquels s'élève un lotus, ils arrosaient leur prince qui sortait des eaux de la mer universelle. Acroûra aperçut encore Vichnou noir comme le nuage, avec sa poitrine marquée du *Srîvatsa*, et son vêtement jaune, Vichnou assis sur le dos du grand serpent.

[6] C'est-à-dire de ses *swasticas*.

[7] Nous avons vu ailleurs que c'est là le symbole de Balarâma, qui pour arme porte une espèce de soc.

[8] Ces mots nous représentent la massue du dieu comme suspendue en travers sur son ventre, quand il se repose de ses travaux ou qu'il se sert d'une autre arme.

[9] Cette description est un mélange un peu confus des formes du serpent Ananta et de celles de Balarâma, considéré comme homme.

[10] Émouchoir.

A la vue de cet être souverain et incomparable, à l'aspect du dieu dont le corps ressemble à la lune, et qui, pareil à Sancarchana, n'a point d'autre siége que lui-même, Acroûra voulut aussitôt appeler Crichna; mais l'éclat qui environnait ce personnage arrêta sa voix : alors comprenant ce que c'était que cette mystérieuse apparition, il sortit de l'eau tout frappé d'étonnement. Bala et Késava étaient toujours sur le char, se regardant mutuellement et revêtus d'une forme merveilleuse. Acroûra acheva donc ses ablutions avec un pieux empressement. Il adora le maître des dieux, dont le vêtement est noir et la face blanche, et celui qui assis sur le dos du serpent à mille têtes n'est autre que Crichna [11] lui-même. Il sortit une seconde fois de l'eau en récitant le *mantra* convenable, et revint auprès du char. Il avait l'air satisfait, et Késava lui dit : « Comment avez-vous trouvé le monde des « serpents dans ce lac divin? Vous êtes resté bien longtemps en contempla- « tion. Vous avez sans doute vu des choses merveilleuses : car votre cœur « est tout tremblant de joie. » Acroûra répondit à Crichna : « Qu'y a-t-il, « hors de toi, d'admirable parmi les êtres animés et inanimés? Oui, Crichna, « je viens de voir une chose merveilleuse, que l'on ne saurait rencontrer sur « la terre. Mais cette merveille, je la retrouve ici même et je m'en réjouis. Je « suis ici dans la compagnie de celui qui est le grand miracle des mondes et « qui a daigné revêtir une forme humaine. O Crichna, puis-je rien contem- « pler de plus grand, de plus étonnant? Mais continuons notre route; il faut « que nous arrivions à la ville du roi Cansa avant la fin du jour, avant que « le soleil soit descendu à l'occident. »

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

LE GRAND ARC BRISÉ.

Vêsampâyana dit :

Cependant Acroûra était remonté sur son char; il avait de nouveau lancé les chevaux, et bientôt avec Crichna et Sancarchana il arriva à la belle ville

[11] On se rappellera que *crichna* veut dire *noir*.

de Mathourâ, gouvernée par Cansa. Le soleil éclairait encore le ciel quand ils entrèrent dans la ville. Le sage et magnifique Acroûra introduisit dans sa maison Crichna et Sancarchana, et d'un air effrayé il dit à ces hôtes dont il s'honorait : « Il faut dans ce moment renoncer au désir de vous rendre au « palais de Vasoudéva. A cause de vous, ce vieillard est persécuté par Cansa : « nuit et jour il en est obsédé. Je ne vous conseille pas de descendre chez « lui. Vous vous consulterez tout aussi bien ici sur le parti que vous avez à « prendre pour rendre à Vasoudéva le bonheur qu'il mérite. » Crichna lui dit : « Nous voulons au moins visiter, en restant inconnus, la ville de Ma- « thourâ; nous suivrons la rue royale[1], sur laquelle se trouvent les demeures « des ministres de la loi, et de là nous irons, si tu le veux, au palais du roi. »

Acroûra, révérant en lui-même le grand Crichna, se rendit, l'âme satisfaite, auprès du roi Cansa, et laissa nos deux jeunes gens aller par la ville en curieux, semblables à deux éléphants avides de combats et libres de tout lien. En chemin, ils rencontrèrent un teinturier, à qui ils demandèrent les beaux vêtements dont il était porteur. Le teinturier leur répondit : « D'où « venez-vous donc, paysans, qui osez sans crainte me demander les vête- « ments du roi? Ce sont là les vêtements de Cansa, brillants produits de di- « verses contrées; et c'est moi qui leur donne ces couleurs vives et variées « qui les distinguent. Dans quel bois êtes-vous nés, avec quels animaux sau- « vages avez-vous donc été élevés pour avoir conçu le désir que vous m'ex- « primez à la vue de ces vêtements? Malheureux insensés, vous avez donc « renoncé à la vie, vous qui en arrivant en ces lieux, jetez un œil de con- « voitise sur le bien du roi? » L'insolent teinturier courait au-devant de son mauvais destin en vomissant ainsi le poison de ses sottes injures. Crichna, irrité, lève la main et lui donne sur la tête un coup qui retentit comme un éclat de tonnerre. Le teinturier tombe par terre sans connaissance, et rend

[1] राजमार्ग *râdjamârga* (*route royale*), où passent les chevaux et les éléphants, et large de quarante coudées. Je ne sais pas si j'ai bien rendu le mot धार्म्मिक *dhârmica*, par cette périphrase : *sur laquelle se trouvent les demeures des ministres de la loi.* धर्म्म *dharma* signifie *justice*, *devoir*, *loi*; et il me semble convenable que les premiers magistrats d'une ville, chargés d'administrer la justice, aient leur domicile dans la rue principale. Ce mot littéralement traduit signifierait *rue de la loi*. Il peut encore s'expliquer par le moyen du sloca 288 de la lecture IX des lois de Manou, où il est dit que le roi doit placer sur la voie publique toutes les prisons, afin que la vue des criminels, difformes et hideux, puisse servir d'exemple au peuple.

le dernier soupir. Ses femmes accourent et poussent des cris de douleur, et volent, les cheveux épars, au palais de Cansa.

Les deux jeunes héros se couvrent des vêtements, et cherchent ensuite à se procurer des guirlandes; en aspirant, comme font les éléphants, l'odeur suave des parfums, ils découvrent la rue où se tenaient les marchands de fleurs. Là était la boutique d'un certain Gounaca, marchand poli, riche et agréable de visage. Crichna lui dit d'un ton doux et honnête : « J'ai besoin « de guirlandes [2] pour le moment; voulez-vous m'en fournir une toute pré-« parée? » Le marchand présenta aussitôt à ces deux jeunes gens une guirlande magnifique. « Ceci est à vous, » leur dit-il, prévenu par leur extérieur aimable. Crichna reconnaissant bénit Gounaca de cette manière : « Mon ami, « je t'ouvre la source des richesses, qui vont couler vers toi par torrents. » Le marchand fut heureux d'entendre ces paroles d'heureux augure : il baissa la tête avec respect, et reçut le présent qui lui était annoncé. « Ce sont des « Yakchas, » se dit-il, et frappé d'une terreur religieuse, il ne répondit rien.

Les deux fils de Vasoudéva reprirent la rue royale, et aperçurent une femme bossue qui portait des vases de parfum. Crichna lui dit : « Aimable « bossue à l'œil de lotus, à qui destines-tu ces parfums? Daigneras-tu me « répondre? » Cette femme, dont la marche ressemblait au mouvement tortueux de l'éclair, regarda Crichna dont l'œil avait la forme du lotus, et le corps la sombre noirceur du nuage, et elle lui répondit en souriant : « Je vais à la salle de bain du roi : mais prenez ce parfum, si vous le vou-« lez. Allons, je suis à votre service, ne vous gênez pas. Vous êtes l'ami de « mon cœur. Mais, cher enfant, d'où vient-on pour ne point me connaître, « moi employée à la parfumerie du grand roi? » Et la bossue, en faisant à Crichna ces offres de service, continuait de lui sourire. Crichna lui dit : « Don-« nez-nous un cosmétique qui soit en harmonie avec la couleur de notre « corps. Nous sommes des provinciaux, ma belle, lutteurs de profession, et « nous venons voir la grande fête de l'arc, et visiter en même temps l'opu-« lente capitale. » La bossue répondit à Crichna : « Que j'ai de plaisir à vous « voir! Prenez ce parfum merveilleux et digne d'un roi. » Et aussitôt nos deux beaux jeunes gens, frottant leurs membres de cette essence précieuse, bril-

[2] L'usage est de porter une guirlande de fleurs en forme d'écharpe, ou, comme le cordon sacré, tombant de l'épaule gauche sous le bras droit, et pendant sur la hanche. Cette guirlande se nomme particulièrement *vécakcha* ou *vécakchaca*.

lèrent d'un éclat surprenant, pareils à deux taureaux qui descendent vers l'onde de l'Yamounâ, et en sortent, le corps tout couvert de limon [3]. Cependant Crichna, en badinant, pétrissait doucement de ses doigts la bosse de la bonne femme. Celle-ci tout à coup sentit sa bosse rentrer, son corps s'étendre et se redresser, son sein se relever. Elle se met à rire en se trouvant aussi droite que la tige élancée d'un arbre. C'est alors que ses transports de tendre affection éclatent avec force : elle ne se possède plus, elle dit à Crichna : « O charmant ami, prends-moi à ta suite. Partout où tu iras, je « veux t'accompagner. » Les deux frères, se tenant par la main, ne pouvaient s'empêcher de rire en entendant les paroles de la bossue, et Crichna la laissa gaiement au milieu de son accès d'amour.

En la quittant, ils se dirigèrent vers le palais du roi, où ils entrèrent sans difficulté : il était impossible de reconnaître sous leur vêtement nouveau ces jeunes pâtres élevés au milieu des pâturages et habitués à porter l'habit des bergers. Ils arrivèrent sans être arrêtés jusqu'à la salle de l'arc : tels s'avancent deux lions vigoureux nourris dans les forêts de l'Himâlaya. Ils témoignèrent le désir de voir le grand arc, avec ses magnifiques ornements, et dirent au gardien : « Gardien des armes de Cansa, faites-nous donc le plaisir « de nous montrer cet arc dont on va célébrer la fête, cet arc de Cansa si « beau, si renommé. » Le gardien leur fit voir cette arme qui ressemblait à une colonne, arme que personne ne pouvait tendre, que les dieux eux-mêmes et Vâsava [4] ne pouvaient briser. Le robuste Crichna, renfermant dans son cœur un sentiment de joie, prend cet arc honoré par les Dêtyas, le manie, le tend, le fait courber plusieurs fois. Tout à coup l'arc, courbé avec force, comme un serpent plein de souplesse, se brise en deux parties, et à l'instant Crichna et Sancarchana disparaissent subitement. Le son que rend cet arc en se brisant est pareil au bruit de l'ouragan ; il fait trembler tout le gynécée et s'étend dans toutes les régions de l'air. Le gardien effrayé court auprès du roi ; effaré comme un corbeau, il lui dit : « Recevez mon rapport sur le mi- « racle qui vient d'arriver dans votre salle d'armes : le monde en est comme « tremblant. Deux hommes (je n'ai pas vu qu'ils fussent accompagnés), deux « hommes portant leurs cheveux élevés en pointe, vêtus l'un d'une robe

[3] Pour que la comparaison soit comprise, il faut se rappeler que les cosmétiques servaient à marquer sur la peau certains signes recommandés par la coquetterie ou ordonnés par l'esprit de secte.

[4] Nom d'Indra.

« noire, l'autre d'une robe jaune, parfumés de cosmétiques jaunes et blancs, « semblables à deux enfants des dieux, brillants comme deux feux qu'on « vient d'allumer, éclatants de beauté, sont entrés dans la salle de l'arc, « comme s'ils arrivaient du ciel. Je les ai bien vus, ils avaient des vêtements « magnifiques ornés de guirlandes. L'un d'eux, à l'œil de lotus, au teint « noir, portant une robe et une guirlande jaunes, a pris cet arc magnifique, « cet arc que les dieux auraient craint de toucher, cet arc aussi dur que « le fer; enfant qu'il est, il l'a tendu avec force, il l'a courbé comme en se « jouant; et par l'effet de son bras puissant, sans qu'aucune flèche y eût été « ajustée, l'arc s'est brisé en deux à l'endroit de la poignée, en rendant un son « épouvantable. La terre en a tremblé, le soleil en a caché sa lumière, et le « ciel a frémi. A l'aspect de ce miracle, je suis resté stupéfait. O toi qui es la « terreur de tes ennemis, je l'avoue, j'ai eu peur, et je suis venu vers toi « pour te faire part de cet événement. Grand roi, je ne sais point quels sont « ces deux personnages redoutables. L'un ressemble au Kèlâsa [1], l'autre à « une montagne noire. Celui qui avait brisé l'arc, comme un éléphant brise « une colonne, est sorti avec la rapidité du vent, et son compagnon l'a suivi. « Je ne sais de quel côté ils ont porté leurs pas. » Cansa, après avoir écouté ce triste récit, laissa le gardien de ses armes, et rentra dans l'intérieur de son palais.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

RÉVÉLATION DE CANSA.

Vêsampâyana dit :

Le prince Bhodja pensait à son arc qui venait d'être brisé : troublé

[1] Montagne placée dans la chaîne de l'Himâlaya; on suppose qu'elle est le séjour de Couvéra, dieu des richesses. Les pics de cette montagne brillent comme le cristal : de là vient qu'on l'appelait स्फटिकाचल *sphaticâtchala* (*montagne de cristal*).

dans ses pensées, il s'abandonnait à la douleur. « Comment, se disait-il, un « enfant, dépouillant toute crainte et tout respect, vient avec mépris visiter « le palais d'un roi, se mêle parmi les hommes, brise mon arc et s'échappe ! « Ce ne peut être que celui qui m'a fait exécuter cette œuvre de sang que « le monde réprouve, celui pour lequel, dans mes terreurs, j'ai immolé six « enfants de ma tante. L'homme ne peut vaincre son destin. Nârada ne me « l'avait-il pas annoncé? » Telles étaient les réflexions de Cansa : il quitte l'intérieur de son palais, et vient visiter la salle de spectacle [1]. Il examine avec soin les charpentes solides et bien jointes qui forment et soutiennent les loges [2] où doivent se placer les chefs des diverses corporations [3]; il remarque l'élégante toiture [4] qui couvre l'édifice; la colonnade hardie qui le décore; la légèreté des corniches [5] qui le couronnent; l'heureuse combinaison de toutes ces parties suspendues avec habileté; la position du trône élevé au milieu de l'enceinte; la circulation adroitement ménagée; l'agrément des balcons et des terrasses [6]; enfin la solidité de l'ouvrage, capable de supporter une grande multitude.

Après s'être assuré que le théâtre était bien disposé, le roi ordonne que

[1] M. Wilson, dans son travail sur le système dramatique des Indiens, regrette de n'avoir aucun détail sur les théâtres proprement dits, et ajoute qu'il n'a trouvé de renseignements que sur une salle de musique, *sangîta-sâlâ*, qui faisait partie du palais des princes. J'ai rencontré dans ce poëme quelques passages qui ont rapport à des salles de spectacle, tels que celui-ci, et un autre dans l'histoire de Vadjranâbha. L'édifice est appelé प्रेक्षागार *prékchâgâra*. Je mentionnerai les autres mots techniques, à mesure qu'ils se présenteront.

[2] मञ्च *mantcha*. M. Wilson traduit ce mot par *plate-forme*, *échafaud*. Ce que je traduis par *loge* est le mot composé मञ्चवाट *mantchavâta*. Je me figure ces *mantchas* comme de vastes estrades, et non comme les loges étroites de nos salles de comédie.

[3] श्रेणि *sréni*.

[4] वडभि *vadabhi*. Le *vadabhi* est quelquefois aussi une chambre, une tourelle placée sur le haut d'un palais : d'autres fois c'est une grande toile qui couvre un emplacement fermé de murailles.

[5] सारनिर्व्यूह *sâraniryyoûha*.

[6] वेदिका *védicâ*. Je me suis convaincu par plusieurs passages que, comme l'indique M. Wilson en son dictionnaire, ce mot avait la même signification que वितर्द्दि *vitarddi*, et d'après son étymologie विद् *vid* (*videre*), il me semble qu'il faut lui donner le sens de *belvédère*, de *balcon*, ou de *terrasse*. M. Wilson (*Système dramatique des Indiens*), parle bien de balcon et de terrasse comme existant dans un théâtre, mais je crois qu'il les représente comme faisant partie des décorations de la scène.

le lendemain les loges soient ornées de guirlandes variées et de drapeaux, jonchées de fleurs et parées de draperies : il veut qu'on fasse de même pour le faîte [7] et les corridors [8] de la salle; que sur la scène [9] on étende de la bouse en grande quantité; que pour décoration on représente des portes en arc [10], garnies de grosses clochettes [11], et une enceinte de murailles [12]; qu'on établisse çà et là de larges vases remplis de boissons, des aiguières d'or, des mets, des liqueurs acidulées [13]; que l'on prévienne les spectateurs [14] et les chefs de corps; que l'on avertisse les athlètes [15] et les acteurs [16], et qu'enfin tout, dans les différentes loges, soit préparé avec le plus grand soin.

Ces ordres donnés, le roi sortit du théâtre et rentra dans son palais. Il y fit appeler les deux incomparables lutteurs, Tchânoûra et Mouchtica. Ces fameux et robustes athlètes, obéissant à l'ordre de Cansa, se présentèrent devant lui avec empressement. Le prince leur tint alors ce discours : « Je « vous ai mandés pour une affaire importante, lutteurs renommés parmi « les héros, et dignes de tous les honneurs que l'on vous accorde. Si vous « avez conservé quelque souvenir des égards que j'ai eus pour vous, des « faveurs que vous avez reçues de moi, vous me rendrez un grand service « pour lequel j'ai besoin de votre vigueur. Vous savez à quel point sont deve- « nus robustes ces deux bouviers, Sancarchana et Crichna : quoique jeunes, « ils se distinguent par leur vigueur. Ces paysans viendront au théâtre pour « s'essayer à la lutte : il faut sans ménagement les frapper et leur donner « la mort. N'allez pas vous arrêter à cette considération que ce sont des « enfants encore bien faibles et sans défense. Point de ces réflexions : usez « de toute votre force. Que ces deux pâtres succombent sur l'arène; c'est « mon intérêt, aujourd'hui et pour l'avenir. »

[7] C'est-à-dire pour les *vadabhis*.

[8] On désigne ici par le mot वीथि *vîthi* les différentes allées que l'on ménage pour la circulation.

[9] अक्षवाट *akchavâta*.

[10] तोरण *torana*.

[11] घण्टा *ghantâ*.

[12] वलय *valaya*.

[13] कषाय *cachâya*. M. Wilson dit que ce sont des infusions ou des extraits de plantes d'un goût astringent.

[14] प्राश्निक *prâsnica*.

[15] मल्ल *malla*. Espèce de lutteur, de boxeur.

[16] प्रेक्षक *prékchaca*.

Tchânoûra et Mouchtica, avides de combats et d'ailleurs attachés au roi, lui répondirent avec un joyeux empressement : « Si ces vils pasteurs paraissent devant nous, ils sont morts; ils peuvent déjà se compter au nombre « des mânes. S'ils osent nous attaquer, c'est pour leur malheur, et ces paysans « sentiront le poids de notre colère. » Ainsi s'exhalait le venin de la haine de cés deux lutteurs; le roi les congédia, et ils retournèrent chez eux.

Cansa ensuite s'adressa au grand-maître [17] des éléphants : « Que l'éléphant « Couvalayâpida, lui dit-il, attende à la porte de la salle de spectacle. Que « cet animal ardent et vigoureux, à l'œil tremblant de fureur, au corps frémissant de colère, fier de ses parures, prompt à s'irriter à la vue des « hommes et à briser tous les obstacles, soit excité par toi contre ces « deux vils paysans, fils de Vasoudéva : aie bien soin de les lui indiquer, et « qu'ils reçoivent la mort. Oh! si je pouvais voir, grâce à ton zèle, ces misérables pâtres foulés aux pieds du puissant éléphant au milieu de l'arène! « A ce spectacle, muet [18] de surprise, Vasoudéva expirerait avec sa femme « et ses parents : sa race serait coupée dans sa racine; et tous ces Yâdavas « insensés, qui s'attachent à Crichna, à la vue de son supplice mourraient « de désespoir. Je ne serai heureux qu'autant que j'aurai réussi à détruire « ces deux ennemis par le moyen de cet éléphant ou des lutteurs, ou par « moi-même, et à purger la ville de tous les Yâdavas. Oui, je renonce et à « mon père qui est de cette race d'Yadou, et à tous les Yâdavas qui sont du « parti de Crichna; et d'ailleurs, je ne suis point le fils d'Ougraséna, de cet « homme faible et de peu de cœur : c'est du moins ce que m'a dit Nârada. »

« Roi, lui dit son conseiller, quel est donc le discours que vous a tenu le « Dévarchi Nârada? Vous venez de me faire entrevoir un mystère étonnant. « Monarque victorieux, comment seriez-vous né d'un autre que d'Ougraséna? « comment donc se serait conduite votre mère? Une femme de vile extraction ne commettrait pas une action aussi répréhensible. En vérité, j'ai « le plus grand désir d'entendre cette histoire. »

[17] मह्रामात्र *mahâmâtra*. Tel était le titre de celui qui avait la surintendance des éléphants, et comme ces animaux formaient une partie de la force militaire des princes, il en résultait que le Mahâmâtra était un personnage important, et qu'il comptait parmi les conseillers de la couronne.

[18] C'est la même expression que j'ai relevée lect. LXXIV, note 8, निरालम्ब *nirâlamba*.

Cansa dit :

Je te crois un homme prudent, et je vais te rapporter ce que m'a raconté le grand Brahmane Nârada. Ce Mouni, favori d'Indra, venait de quitter le palais de ce dieu : couvert d'un vêtement pareil aux blancs rayons de la lune, portant ses cheveux réunis en une seule touffe [19], avec une peau d'antilope noire [20] pour vêtement supérieur, un cordon brahmanique de fil d'or, un bâton [21], un vase pour contenir l'eau [22], ce grand Dévarchi, comparable à un Pradjâpati, sage et instruit dans les quatre Vèdes, habile dans la science des Gandharvas [23], Nârada, qui parcourt à son gré le monde de Brahmâ, me rendit une visite. En le voyant, je m'empressai de l'honorer, suivant l'usage; je lui donnai l'eau pour l'ablution des pieds [24] et de la bouche [25], et les présents de l'*argha* [26]. Ensuite je l'introduisis dans le palais, et lui offris un siége. Le Mouni, satisfait de ma réception, me remercia avec bonté [27], et lui qui voyait le passé aussi bien que le présent, il me dit : « Prince, pour prix de ces honneurs que je reçois de toi, je ne te donnerai que des paroles : écoute. Je m'étais rendu au séjour des dieux, sur la montagne d'or du Mérou. Les dieux y tenaient conseil, et j'entendis qu'il était question des moyens à employer pour te détruire, toi et les tiens. Il fut décidé que le grand Vichnou naîtrait de Dévakî, qu'il serait son huitième enfant, et qu'il te donnerait la mort. Oui, celui qui est le dieu universel et la voie céleste, le grand et divin mystère, terminera tes jours. Essaie, Cansa, de détruire tous les fruits de Dévakî : il ne faut pas mépriser un ennemi faible, lors même qu'il serait notre parent. Bien plus, Ougraséna n'est pas ton père : c'est au roi de Sôbha [28],

[19] C'est-à-dire en *djatâ*. Voy. lect. XLV, note 9.

[20] Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 64.

[21] Voyez *ibid.* sl. 45 et suiv.

[22] Ce vase s'appelle *camandalou* : il est de terre ou de bois.

[23] Le texte porte : *le véda des Gandharvas*, c'est-à-dire la science de la musique. On se rappelle que Nârada passait pour être l'inventeur du luth indien, appelé *vînâ*. Le Gandharva-véda est un des quatre Oupavédas : on l'attribue à Bharata. Voyez Rech. asiat. tom. I, mémoire sur la littérature indienne.

[24] Appelée le *pâdya*.

[25] Cette dernière cérémonie s'appelle *âtchamana* ; elle consiste à prendre quelques gouttes d'eau dans le creux de la main pour s'en rincer la bouche avant les cérémonies religieuses et les repas.

[26] Voyez page 70, note 21.

[27] Mot à mot *il dit cousalam* : c'est là le terme de salut amical et de remercîment.

[28] Quinte Curce, liv. 9, chap. IV, parle d'un pays des Sobiens, au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine.

« à l'illustre Droumila, que tu dois le jour. » A ces mots, j'éprouvai un mouvement de colère. Quoi! lui dis-je, Droumila le Dânava! saint Brahmane, comment a-t-il pu avoir un commerce avec ma mère? C'est là un secret que je vous prie de me faire connaître.

« O prince, reprit Nârada, je te dirai toute la vérité. Tu sauras comment « Droumila s'est rencontré avec ta mère. Dans un moment d'impureté natu- « relle aux femmes [29] ta mère était partie, avec ses femmes, pour visiter le « mont Souyâmouna [30]. Elle se promenait sur les délicieux sommets de cette « montagne, plantés d'arbres magnifiques, visitant les grottes et les ruis- « seaux. Elle écoutait les sons tendres et mélodieux dont les chants des Kin- « naras [31] faisaient retentir l'écho, et charmaient les oreilles; elle se plaisait « aussi à entendre les cris des paons et les chants des oiseaux, remplissant « d'ailleurs les devoirs imposés aux femmes qui sont dans son état. Cepen- « dant dans les allées de la forêt soufflait un vent agréable, chargé des par- « fums des fleurs, et inspirant l'amour. Les *Cadambas* [32], renouvelant sans « cesse leur douce moisson de fleurs, abandonnaient aux vents qui les agi- « taient les odeurs les plus suaves, et se trouvaient couverts d'abeilles [33]. Les « *Késaras* [34] laissaient tomber leurs pluies odoriférantes, éveillant dans les « cœurs le sentiment du plaisir. Les *Nîpas* [35] brillaient comme des flambeaux, « présentant à la fois la fleur et l'épine. La terre, couverte d'un gazon nou- « veau et parée de légers insectes [36], comme une jeune femme, déployait ses « trésors et ses charmes. Par un effet du destin, dont Vidhâtri [37] possède le « secret, le grand roi de Sôbha, le Dânava Droumila fut amené dans cette « forêt. Sur son char léger et comparable au soleil levant, suivant unique- « ment son caprice, il partit pour voir le Souyâmouna. Avec une rapidité « égale à celle de la pensée, il traversa les airs et arriva au terme de son

[29] Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 45 et suiv.

[30] J'ignore quelle est cette montagne : son nom indique qu'elle ne devait pas être éloignée de l'Yamounâ.

[31] Les Kinnaras sont des musiciens célestes, attachés à la cour du dieu Couvéra. Ils étaient représentés avec une tête de cheval.

[32] *Nauclea cadamba.*

[33] Le mot qui signifie *abeille* en cet endroit est द्विरेफ *dwirépha* (*double répha*). Le nom ordinaire de l'abeille est भ्रमर *bhramara*, où se trouvent deux *r*; le *r* se nomme en sanscrit *répha*.

[34] Voyez lect. LXVII, note 6.

[35] *Nauclea cadamba*, ou *Ixora bandhuca*.

[36] C'est le *sacragopa*, que nous avons déjà vu plusieurs fois.

[37] Voyez lect. LIX, note 13.

« voyage. Il descendit de son char magnifique qu'il laissa dans un bosquet, « et avec son écuyer il gagna le sommet de la montagne. Ils admiraient « ensemble ces bois délicieux, brillante image du Nandana orné des fleurs « de toutes les saisons. Ils parcouraient les collines, contemplant les ca- « vernes et les ruisseaux, les masses de rochers, où brillaient tant de « métaux différents, l'or, l'argent, l'antimoine; ils s'élevaient sur ces hau- « teurs merveilleuses où s'exhalaient les parfums de mille fleurs; les diverses « tribus d'oiseaux y arrivaient en foule; les arbres de toutes les espèces s'y « paraient de fleurs et de fruits; les plantes y croissaient à l'envi; séjour chéri « des Richis, des Siddhas, des Vidyâdharas, des Yakchas, et des Râkchasas; « demeure habituelle des ours, des singes, des lions, des tigres, des san- « gliers, des buffles, des Sarabhas [38], des lièvres, des Srimaras [39], des Tcha- « maras [40], des Nyancous [41] et des éléphants. Le prince était ravi à la vue « de tant de beautés variées : mais voilà que de loin il aperçut une femme, « semblable à une fille des Souras, jouant, courant avec ses compagnes et « s'amusant à cueillir des fleurs. Aussitôt le roi de Sôbha, frappé d'étonne- « ment, dit à son écuyer : Quelle est cette beauté aux yeux de gazelle, « errante dans la forêt? Que d'attraits! On dirait Rati [42], l'épouse de l'Amour, « ou Satchi, l'épouse d'Indra. Serait-ce Tilottamâ [43], ou bien la perle des « femmes, la divine Ourvasî [44], née de la cuisse de Nârâyana, amante du fils « d'Ilâ? Quand la mer de lait fut barattée par les dieux et les Asouras réunis, « quand, pour obtenir l'ambroisie, ils se servirent du Mandara, comme de « ribot, avec l'ambroisie on vit aussi, dit-on, sortir la déesse Srî [45], espoir « et salut du monde, la bien-aimée de Nârâyana. Est-ce bien Srî elle-même

[38] Voyez lect. XLI, note 55.

[39] On croit que le Srimara était une espèce de bête fauve.

[40] Les écrivains par erreur mettaient le *tchamara* au nombre des bêtes fauves : c'est le *bos grunniens* ou Yac.

[41] Espèce de bête fauve non désignée.

[42] Rati ou la Volupté est l'épouse de Câmadéva, dieu de l'amour.

[43] Nom d'une Apsarâ, ou bayadère céleste.

[44] C'est la plus célèbre des Apsarâs. Elle naquit de la tige d'une fleur que Nârâyana plaça sur sa cuisse. Ce Nârâyana était un Mouni fameux par ses pénitences, qu'Indra, jaloux de ses mérites, voulut séduire en lui envoyant les nymphes du ciel. Le saint reconnut ce manége, et pour leur prouver qu'il ne serait pas embarrassé, s'il voulait avoir une compagne, il créa la belle Ourvasî. Voyez lect. XXVII, ses aventures avec Pouroûravas, fils d'Ilâ.

[45] Srî, autrement appelée *Lakchmî*, est l'épouse du dieu Vichnou, déesse de l'abondance et de la prospérité. Voyez dans les notes de M. Wilkins, ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, l'épisode du barattement de la mer, extrait du Mahâbhârata.

« que nous voyons? Comme l'éclair qui vient, au milieu de noirs nuages, « illuminer le ciel, de même dans ce groupe de jeunes femmes, les charmes « de cette beauté semblent parer la forêt. En voyant ce teint qui rappelle « l'éclat du jasmin, ce visage qui rivalise avec la majesté de la lune, tout « ce corps modèle de perfection, je me trouve les sens émus et troublés. Je « suis sous la puissance de l'amour, qui frappe et agite mon âme. Ses flèches « armées de fleurs[46] me percent le cœur, me brisent tous les membres; « ses cinq traits me brûlent le corps. Le feu de l'amour s'augmente en moi « comme la flamme du sacrifice arrosée avec le beurre clarifié. Comment « ferai-je pour apaiser ces feux d'amour? Quel moyen emploierai-je? Il « faut que cette femme soit à moi.

« Le Dânava réfléchit longtemps; enfin il dit à son écuyer : Attends-moi « ici un instant, je vais voir de qui elle est l'épouse. Reste, et observe tout « jusqu'à mon retour. C'est bien, lui répondit l'écuyer; et le prince se « disposa à partir, le cœur tout rempli de l'amour qu'y allumait la vue « de cette beauté aux yeux noirs. Il fit une libation d'eau pure, et se « mit à méditer. Aussitôt, par la force seule de sa pensée, il vit, des yeux « de l'âme, ce qu'il cherchait. Il connut que cette femme était l'épouse « d'Ougraséna, et il s'en réjouit. Le puissant roi des Dânavas prit la forme « de ce prince, et s'approcha de ta mère en souriant. A la faveur de son « déguisement il se permit quelques légères libertés, et peu à peu devint « plus entreprenant. Cette princesse, qui aimait son époux, répondait à ses « agaceries. Mais bientôt elle fut effrayée du résultat de ses caresses d'abord « innocentes[47] : elle se leva tremblante, et lui dit : Non, vous n'êtes point « mon époux. Qui êtes-vous donc, vous dont le crime vient de me souiller? « Une épouse fidèle, par la plus vile des supercheries, a manqué à ses de- « voirs en voyant en vous son mari. Que vont dire des parents irrités à « celle qui vient de déshonorer sa famille? Que répondrai-je moi-même aux « reproches des amis de mon époux qui vont me mépriser? Malheur à toi, « misérable, qui n'as pu dompter la fureur de tes passions, homme sans

[46] L'amour indien a autant de flèches que nous avons de sens, et chacune est armée d'une fleur particulière. Ces cinq fleurs sont l'*amra*, ou la fleur du manguier, celle de *nâgakésara* (*mesua ferrea*), celle du *tchampaca* (*michelia champaca*), appelée reine des fleurs, du *kétaca* (*pandanus odoratissimus*), et du *mâloura* ou *bilva* (*ægle marmelos*).

[47] Le texte porte तस्य गौरवदर्शणात्.

« honneur, indigne de vivre, honteusement fier d'avoir outragé l'épouse « d'un autre ! »

« Ainsi parlait la princesse indignée; Droumila lui répondit avec colère : « Je suis Droumila, puissant roi de Sôbha. Insensée que tu es, pourquoi « donc, avec ta vaine science, m'accuser d'un crime honteux? Sotte prédi- « lection que la tienne pour un mari vulgaire et mortel! Mais dans ton fri- « vole orgueil tu oublies que les femmes ne sont point souillées par de « semblables écarts. Leur sagesse ne s'arrête pas à ces règles étroites. « Combien n'en cite-t-on pas qui, par l'oubli même de leurs devoirs, ont « obtenu des enfants forts, puissants et semblables aux dieux? Dans tout le « monde féminin tu es certainement l'épouse la plus vertueuse; va, ne te « regarde pas comme impure, laisse croître les tresses de tes beaux che- « veux [48], et invente l'histoire que tu voudras. O femme, tu m'as dit : Qui « êtes-vous (*casya twam*)? De là le fils que tu enfanteras, redoutable pour « ses ennemis, sera appelé *Cansa* [49]. »

« La malheureuse princesse, encore plus agitée, maudit ce funeste don, « et dit au Dânava qui lui annonçait l'avenir : Ta conduite est infâme! Tu « représentes toutes les femmes comme coupables. Il en est qui agissent « mal, mais il en existe d'autres qui sont fidèles. On en cite, telles qu'Aroun- « dhati [50], qui ne se sont jamais écartées de leurs devoirs, et qui font la « gloire et le soutien des mondes. Misérable corrupteur, le fils que tu as « engendré en moi, je le maudis. Écoute de plus ce qui te regarde. Dans la « famille de mon époux, ô perfide, il naîtra un héros puissant, qui te don- « nera la mort, à toi et à ton fils. A ces mots, Droumila remonta sur son « char divin, qui le transporta dans son royaume à travers les airs; ta mal- « heureuse mère, ce jour-là même, revint à la ville. »

Tel fut le discours que m'adressa Nârada, ce grand Mouni, qui brille par l'éclat de sa pénitence comme un feu étincelant, qui fait résonner son

[48] Sans doute il l'engage à ne pas négliger le soin de sa chevelure et la cérémonie du *Simânta*, dans l'excès de son chagrin.

[49] Voilà encore une étymologie bizarre. Le mot *Cansa* est composé de कं *cam* (*quem*), et de सः *sah* (*ille*). Ces deux mots correspondent aux deux autres कस्य *casya* (*cujus*) et त्वं *twam* (*tu*). Les deux phrases renferment une ellipse : *cujus tu (natus)? quem ille (peperit)?* Je ferai remarquer que je n'ai substitué les mots sous-entendus que par conjecture.

[50] Voyez lect. LVIII, note 25.

luth sur sept tons [51], habile à représenter par ses chants toutes les passions [52]; il se rendit ensuite au palais de Brahmâ. Écoute maintenant, fidèle conseiller, et apprends mes intentions. Le sage Nârada, qui connaît également les trois temps, ne m'a dit que la vérité. Personne ne m'égale pour la force, la valeur, la politique, la prudence, la majesté, la générosité, la gloire, la puissance, la franchise et la libéralité [53]. J'ai constamment gardé le silence sur le mystère qui m'avait été révélé : je passe pour le fils de cet Ougraséna, et ne suis que le fils de sa femme [54]. Mon père et ma mère m'ont délaissé, et je ne dois mon élévation qu'à moi-même : détesté de tous mes parents, je leur donnerai la mort en la donnant à ces deux pâtres. Ainsi, monte sur ton éléphant, armé de ton croc, de ton dard barbelé et de ta masse de fer, et va promptement t'établir à la porte du théâtre.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

MORT DE L'ÉLÉPHANT COUVALAYAPIDA.

Vêsampâyana dit :

Le lendemain le grand théâtre se remplit de spectateurs curieux. Cet édifice était octogone, et présentait huit escaliers [1] décorés de peintures,

[51] Voyez lect. XLIV, note 19.

[52] Le texte porte लक्ष्यवीथी *lakchyavîthî*. On entend par *vîthî* une espèce de drame où sont exprimés tous les sentiments. Dans les pièces populaires qui ont rapport à la vie de Crichna, Nârada est introduit comme *Vidoûchaca* ou bouffon. (Voyez Wilson, *Syst. dram. ind.*)

[53] Il y a ici dix qualités ; mais ce ne sont pas les mêmes que celles que les lois de Manou recommandent, lect. VI, sl. 92.

[54] क्षेत्रज *khêtradja* (*né dans le champ*). La femme est assimilée à un champ. Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 36 et suiv., lect. X, sl. 69 et suiv.

[1] C'est le mot चरण *tcharana*, que j'ai traduit par *escalier*. Ce mot signifie *pied* : il semble, par une espèce d'hypallage, que les escaliers d'un édifice soient les pieds avec lesquels il va au devant du visiteur. Dans le mot अष्टास्रि *achtâsri*, j'ai cru trouver le mot अस्र *asra* (*angle*).

des balcons [2], des portes garnies de larges verrous, des fenêtres rondes [3] ou en demi-lune, de riches soubassements [4]. Dans l'intérieur, de vastes loges s'ouvraient sur la scène, élégamment ornées, parées de fleurs et de guirlandes, s'élevant comme des nuages d'automne à travers lesquels percent des reflets de lumière; leur ombre se prolonge sur l'arène, comme celle des nuages sur les flots de l'Océan. Ces vastes estrades, pareilles à des montagnes, sont couvertes des députations de chaque corps, distinguées par une foule de drapeaux particuliers. On remarque surtout les chambres [5] intérieures des habitantes du gynécée, brillantes d'or et de pierreries. Garnies de balustrades [6] uniformes et de rideaux [7] flottants, inondées des flots de lumière qui jaillissent des pierres précieuses, elles ressemblent à une rangée de nuages étincelants dans le ciel. Au milieu de l'agitation des *tchâmaras* [8] vacillants, du cliquetis des diverses parures [9], toutes ces pierreries lancent des éclairs éblouissants. Dans un endroit séparé sont les loges des courtisanes, ornées d'étoffes [10] magnifiques et comparables pour leur éclat aux chars [11] célestes qui traversent les airs. On y voit des siéges magnifiques, des divans [12] tout resplendissants d'or, des tapis [13] superbes sur lesquels sont représentés des fleurs, des bouquets et des arbres.

Çà et là on avait ménagé de brillants cabinets, où l'on trouvait des rafraîchissements : des vases [14] d'or renfermaient la boisson, des bassins

[2] वेदिका *vêdicâ*.

[3] गवाक्ष *gavâkcha (œil de bœuf)*.

[4] तलोत्तम *talottama*. Ce mot est traduit un peu par conjecture.

[5] Les salles de spectacle étaient adossées d'un côté au palais, pour que les personnes des appartements intérieurs pussent jouir de la vue des jeux sans sortir. Les loges où elles se trouvaient portent ici le nom de प्रेक्षागार *prékchâgâra*.

[6] प्रग्रह *pragraha*.

[7] जवनिका *djavanicâ*.

[8] J'aime mieux me servir du mot *tchâmara* que du mot français *émouchoir*.

[9] Les femmes indiennes ont autour des reins, aux jambes, aux orteils, aux bras, des ornements en métal, comme des ceintures et des bracelets formés d'une chaîne de petits grelots, qui font un bruit désigné par le mot शिञ्ज *sindja*. Ces parures bruyantes s'appellent *gharghari*, *cancanî* ou *kinkinî*.

[10] आस्तरण *âstarana*. Ce sont des étoffes peintes ou des tapisseries.

[11] विमान *vimâna*.

[12] पर्य्यङ्क *paryyanca*. De ce mot vient le mot *palanquin*.

[13] कुथ *coutha*

[14] कुम्भ *coumbha (cymbium)*.

contenaient des fruits : à la boisson était mêlé le jus de la *tchângéri*[15].

Il y avait encore un nombre infini d'autres loges, formées de bois, fermées par un léger grillage de roseaux de canne à sucre[16], et destinées aux femmes, qui venaient y briller, comme les cygnes dans le ciel.

Telle était la fameuse salle de spectacle construite par les soins de Cansa, aussi élevée que le sommet du Mérou, soutenue sur des colonnes dorées, riche de mille ornements divers, et couverte de guirlandes. La foule s'y portait; aux sourds murmures qui résonnaient au loin dans cette assemblée nombreuse, on aurait dit une mer agitée. Cansa, après avoir donné l'ordre de placer à la porte du théâtre l'éléphant Couvalayâpîda, entra dans la salle. Les deux pièces de son vêtement étaient blanches; son turban, son éventail et son *tchâmara* étaient de la même couleur : telle brille la lune au-dessus de la montagne blanche. Il se place sur son trône, et, en voyant l'éclat incomparable qui environne le puissant prince, les spectateurs le saluent par des cris de victoire[17]. Cependant les lutteurs entrent sur la scène : leurs vêtements sont flottants autour de leur corps; ils se présentent successivement devant les trois côtés de l'assemblée[18]. Le son des instruments se fait entendre, et couvre les autres bruits. C'est alors que les fils de Vasoudéva apparurent à la porte du théâtre. Ils arrivaient avec précipitation, quand ils se virent arrêtés par l'éléphant dont la fureur était excitée contre eux, et qui, formant sa trompe en bracelet, se préparait à sajsir Bala et Késava. Crichna, riant des menaces de l'éléphant, reconnut aussitôt la perfide malice de Cansa, et s'écria : « Cansa a donc hâte de descendre au séjour « d'Yama, puisqu'il me provoque avec cet éléphant! » Couvalayâpîda approchait, grondant comme un nuage. Govinda s'élance, frappe dans ses mains en présence de son ennemi, et reçoit sur sa poitrine la trompe de l'animal qui lui lance une pluie d'eau fine et serrée; puis, arrivant sous ses

[15] *Oxalis monadelpha* (*wood sorrel*).

[16] अङ्गारिका *angâricâ*. Les loges de ces femmes sont nommées प्रेक्षागृह *prékchâ-griha*.

[17] जयति *djayati* (*vincit*), telle est l'acclamation en usage chez les Indiens.

[18] J'ai traduit de cette manière le mot कक्षा *cakchâ*, qui signifie, entre autres choses, *enceinte*. Je me représente ces lutteurs, arrivant sur la scène, et se montrant aux spectateurs qui sont et devant eux et sur les deux côtés, comme chez nous les acteurs saluent successivement les trois parties de la salle. Peut-être l'auteur veut-il dire que les lutteurs font trois fois le tour du théâtre.

défenses entre ses pieds, il le frappe, il le heurte, comme le vent heurte le nuage. En vain l'éléphant roule sa trompe, pousse ses défenses, lève ses pieds pour l'écraser : Crichna, qui voit ses mouvements, évite son attaque avec légèreté, et continue de le tourmenter. Le grand Couvalayâpîda devient de plus en plus furieux; frappé sans pouvoir atteindre son ennemi, il frémit, tombe à genoux, et avance ses défenses menaçantes. Dans la rage qui l'anime, une liqueur épaisse coule de ses tempes, comme dans un été brûlant l'eau coule du nuage. Crichna, après avoir joué quelque temps avec l'éléphant, se décide enfin à donner la mort à ce complice de Cansa. Il lui met le pied sur le milieu du front, et de ses deux mains il lui arrache une défense dont il se fait une arme. Couvalayâpîda, attaqué sans relâche avec ce trait, aussi terrible que la foudre [19], frémit d'indignation; mais ses forces s'affaiblissent, il ne peut plus retenir ses excréments [20], et le sang coule de son front en abondance. De son côté, Bala lui arrache la queue; c'est ainsi que le fils de Vinatâ [21] enlève, sur la montagne, un serpent à moitié sorti de son trou. Crichna se sert de l'arme qu'il a ravie et contre l'éléphant lui-même et contre son conducteur. Couvalayâpîda, privé de sa défense, jette un dernier cri de détresse, et tombe avec son maître, comme le nuage que la foudre vient de sillonner. Les deux héros, déchirant les membres de l'éléphant, les lancent sur les gens de pied chargés de le défendre, les tuent, et pénètrent dans le théâtre, pareils aux deux Aswins [22] Nâsatyas qui descendraient du ciel. En voyant ces deux jeunes gens, parés de guirlandes de fleurs des bois [23], les Vrichnis, les Andhacas et les Bhodjas poussent des cris, et battent des mains. Ces cris de lion, ces applaudissements excitent le peuple. Le roi, trompé dans son attente, à cet aspect est frappé de stupeur. Il remarque avec peine la joie et l'allégresse de ses sujets, au moment où le héros à l'œil de lotus, accompagné de son frère aîné, paraît, après la mort du formidable éléphant, au milieu des flots de peuple qui composaient cette assemblée.

[19] Ou bien, *dur comme le diamant* : car le même mot वज्र *vadjra* signifie *diamant* et *tonnerre*.

[20] Trait caractéristique de la faiblesse de l'animal réduit aux abois. Nous avons déjà vu ce détail dans la LXXX[e] lecture. Quelque peu élégant qu'il soit, je n'ai pas dû le retrancher.

[21] C'est-à-dire l'oiseau Garouda.

[22] Voyez lect. IX, p. 52. *Nâsatya* est le nom de l'un des Aswins, et sert aussi à les désigner tous les deux.

[23] Appelées वनमाला *vanamâlâ*.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

MORT DE CANSA.

Vêsampâyana dit :

Le fils de Dévaki, Crichna, à l'œil aimable et doux, au bras puissant, entra rapidement dans la salle, précédé de son frère. Son vêtement était agité par le vent; il tenait dans sa main la défense de l'éléphant vaincu; il s'était fait en jouant une espèce de bracelet du sang de son ennemi et de l'humeur qui découlait de ses tempes; il s'élançait comme un lion, s'agitait comme le nuage, effrayant la terre du bruit de ses bras qu'il secouait. Le fils d'Ougraséna, en voyant Crichna brandir la défense de l'éléphant, ne put cacher l'expression de son chagrin et de sa colère. Crichna, avec cette défense à la main, ressemblait à la cime d'une colline couronnée du croissant de la lune. Son apparition excita dans l'assemblée un long murmure, pareil à celui qui se prolonge sur les flots d'une mer orageuse.

Cansa, les yeux rouges de colère, donna pour rival à Crichna le robuste Tchânoûra, et à Baladéva le chasseur [1] Mouchtica, lutteur plein d'adresse et de force, comparable pour sa taille à une haute montagne. « Tchânoûra, « dit Cansa, tu vas en premier lieu essayer tes forces avec Crichna. » Et Tchânoûra, les yeux enflammés de colère, s'approcha pour commencer le combat, semblable au nuage que grossit la tempête. Un silence profond régnait dans cette assemblée; alors les Yâdavas élevèrent la voix pour rappeler les conditions de ce genre de lutte : « Ce combat, livré devant des « spectateurs réunis au théâtre, doit se passer avec ordre : il fut autrefois « établi pour éprouver la force des bras et l'adresse des athlètes, qui s'y « présentent dépourvus de toute espèce d'armes. Pour s'y préparer ils doivent

[1] Ces lutteurs sont surnommés अन्ध्र *andhra* (*chasseurs*), parce qu'ils étaient pris, sans doute, dans cette classe d'hommes accoutumés aux fatigues et aux dangers. Voyez les lois de Manou, lect. x, sl. 36 et 48. Les Andhras doivent vivre hors des villages.

« toujours affronter la fureur des ondes noires, ou sur l'arène se couvrir « sans cesse de la poussière de bouse [2]. Les spectateurs déterminent l'ordre « du combat : ils voient quel est le lutteur qui est resté ferme, quel est celui « qui a été jeté par terre [3], et jugent si le vainqueur a suivi toutes les règles. « On doit examiner, à l'instant où l'athlète paraît sur la scène, s'il est jeune, « d'un âge moyen ou vieux, s'il est faible ou robuste. Ce genre de combat « ne consiste que dans la vigueur ou la dextérité [4]. Quand un athlète tombe, « toute action doit cesser. On vient d'annoncer le combat de Crichna avec « un lutteur renommé. Crichna est jeune, son rival est grand et exercé : « nous avons un examen à faire, une question à décider. »

Le silence se rétablit dans l'assemblée. Govinda s'avança et dit : « Sans « doute je suis jeune, et mon adversaire est grand et semblable à une mon- « tagne ; cependant l'idée de combattre ce géant robuste me sourit. Ce n'est « pas moi qui éviterai la lutte que l'on me propose : je me montrerai un « rival digne de mes concurrents. C'est une habitude fort utile que d'aller « se couvrir de la poussière de bouse, de lutter contre les ondes, ou bien de « faire usage des liniments [5] ; mais le véritable mérite, la perfection dans ce « genre de combat, c'est de posséder la patience, la fermeté, le courage, « la dextérité, la force. Si mon adversaire veut faire de cette lutte un combat « d'ennemi, ne l'en empêchez pas : le monde sera content de moi. Ce « Tchânoûra a été élevé au milieu de la poussière de bouse : le véritable

[2] Tout ce passage m'a donné quelque peine à comprendre. J'ai pensé qu'il s'agissait dans cette phrase des exercices par lesquels un athlète doit fortifier ses bras, comme la natation et la palestre ; c'est ce qu'on appelle plus bas तोयधर्म्म *toyadharma* et करीषधर्म्म *carîchadharma*. Nous avons vu plus haut, au commencement de la lecture LXXXIX, qu'on avait soin de parsemer le lieu du combat d'une poussière de bouse. C'était là pour les lutteurs indiens une poussière dont ils devaient se couvrir souvent dans la vue d'entretenir leur vigueur, *pulverem olympicum collegisse juvat*. Comme on se servait aussi de cette poudre pour se frotter le corps, le lecteur peut encore comprendre cette expression dans ce sens. J'ai donné au mot *ondes* l'épithète de *noires* ; mais कालदर्शिन् *câladarsin* peut indiquer le danger que présentent ces eaux, aussi bien que leur couleur.

[3] M. Wilson, au mot व्यायाम *vyâyâma*, semble indiquer qu'il y a un exercice de lutteurs qui consiste à se coucher par terre, *alternate rising and falling at full length on the ground.* Cependant je crois avoir donné ici le véritable sens du mot भूमिगत *bhoûmigata*.

[4] C'est le mot क्रिया *criyâ*, que je traduis par *dextérité*. M. Wilson me fournit ce sens, *bodily action*.

[5] L'expression employée ici est कषाय *cachâya*.

« lutteur se fera connaître ici à la force de son corps et à ses œuvres. Plusieurs athlètes, dit-on, ont été frappés par mon rival au moment de leur chute : c'est une brutalité qui déshonore un lutteur. Pour le guerrier sur le champ de bataille, comme pour l'athlète sur le théâtre, la plus belle gloire c'est la chute de leur adversaire. Le guerrier vainqueur obtient un renom immortel, et le ciel devient le partage de celui qui meurt dans le combat. A la guerre c'est la nécessité d'éloigner le danger qui fait donner la mort à un ennemi, et les grands envient la destinée glorieuse de celui qui triomphe; mais l'exercice du lutteur n'a été imaginé que pour fournir à un homme l'occasion de prouver sa force et son adresse. Où est le ciel de celui qui meurt sur un théâtre? En quoi consiste le plaisir de celui qui a tué son rival? Quand pour satisfaire aux ordres barbares d'un roi sottement orgueilleux, des athlètes donnent brutalement la mort à leurs adversaires, leur action est véritablement un meurtre. »

Ainsi parla Crichna, et bientôt entre lui et Tchânoûra s'engagea une lutte terrible, pareille à celle de deux éléphants dans la forêt. Leurs bras s'allongent ou se retirent, s'élèvent ou s'abaissent avec rapidité : ainsi s'agite le ribot dans la baratte. Les deux rivaux se serrent, se pressent; ils ressemblent à deux rocs inébranlables. Leurs traits, ce sont leurs poings, dont les coups résonnent comme le grognement du sanglier; leurs armes, aussi dures que le fer, aussi terribles que la foudre, ce sont leurs ongles aigus, leurs pieds agiles; leurs massues, ce sont leurs genoux solides comme la pierre, ou leurs têtes heurtées l'une contre l'autre : combat effrayant, où la force du corps décide seule de la victoire. Toute l'assemblée, attentive aux mouvements de leurs bras, frémissait au bruit de chacun de leurs coups. Des acclamations [6] partirent de quelques loges. Crichna avait le visage couvert de sueur, et le regard fixe. Cansa, d'un signe de sa main gauche, imposa silence à la musique. Mais au son de ces instruments et de ces tambours terrestres succéda une harmonie céleste, et pendant que combattait Hrichikésa à l'œil de lotus, un concert mélodieux retentissait de toute part, exécuté par les dieux qui, invisibles, assistaient à ce spectacle, portés sur des chars de toute espèce de formes. Les Vidyâdharas accouraient et faisaient des vœux pour la victoire de Crichna : « O Crichna, triomphe de ce Tchâ-

[6] साधुवादा : *sâdhou vâdâh*. Le mot *sâdhou* correspond au mot *bravo*.

« noûra, qui n'est qu'un Dânava déguisé en lutteur. » « Ainsi soit, » reprenaient les Saptarchis placés dans les airs.

Le fils de Dévakî, après s'être joué quelque temps avec Tchânoûra, rassemble toutes ses forces : l'heure de la mort de Cansa approche. La terre tremble, toutes les loges sont ébranlées, et du diadème de Cansa tombe le plus beau de ses diamants. Crichna, abaissant ses deux bras, saisit Tchânoûra éperdu, étourdi : son poing pèse sur la tête, son genou sur la poitrine du misérable, dont les deux yeux sortent, avec des flots de larmes et de sang, hors de leurs orbites, pareils à ces cloches dorées qui pendent au cou des éléphants [7]. Tchânoûra, aveuglé, tombe sans connaissance au milieu du théâtre et rend le dernier soupir. La scène est couverte de son corps énorme, et semblable à un large quartier de roche.

Après la mort de l'orgueilleux Tchânoûra, le fils de Rohinî attaque Mouchtica, et Crichna saisit un autre athlète, nommé *Tochala* [8]. Dans leur colère terrible, ils apparaissaient comme les ministres de la mort : ils s'élançaient au milieu du théâtre, pareils à deux ouragans exterminateurs. Crichna élevant Tochala qui, par sa haute taille, ressemble à une colline, le fait cent fois tourner et le jette ensuite contre terre. Le géant, secoué par les bras de Crichna, rend par la bouche des flots de sang, et expire. Quant au robuste Sancarchana, après avoir longtemps harcelé son ennemi, après lui avoir fait faire plusieurs tours et détours, de son poing vigoureux il lui frappe la tête avec la violence de la foudre qui tombe sur la colline. La cervelle de Mouchtica est écrasée, ses yeux se détachent, sa tête s'affaisse, il tombe avec un bruit épouvantable. Crichna et Sancarchana, vainqueurs de Mouchtica et de Tochala, parcourent la scène, les yeux rouges de colère. La mort des deux athlètes a répandu la terreur parmi l'assemblée; mais les pasteurs qui étaient présents avec Nanda, et dont la crainte avait glacé les esprits pendant tout le combat, se mirent

[7] Ces cloches portent le nom de घण्टा *ghantâ*. On a l'habitude d'en décorer les éléphants ; de là vient le mot घण्टापथ *ghantâpatha*, par lequel on désigne une grande route que suivent d'ordinaire les éléphants ainsi parés. C'est le mot कक्षा *cakchâ*, employé plus haut, lect. LXXXV, note 18, dans un autre sens, que j'ai rendu ici par *cou d'éléphants*.

[8] Cette circonstance me semble un hors-d'œuvre. Crichna pouvait bien se reposer. Cependant, comme le mot *Tochala* est répété plusieurs fois, je n'ai pas dû omettre cette circonstance, tout inutile qu'elle puisse être.

à pleurer de joie. Dévakî, à la vue de Crichna, était toute tremblante, et son corps se couvrait d'une sueur froide. Vasoudéva, en le regardant, sentait ses yeux se mouiller de pleurs, et il lui semblait qu'il revenait à sa première jeunesse. Toutes les courtisanes dévoraient de leurs regards avides la figure de Crichna, comme l'abeille aspire les sucs du lotus [9].

Cependant le visage de Cansa était inondé d'une sueur qui découlait de son front, et dont la colère, à la vue de Crichna, rouvrait sans cesse la source. Les feux qui brûlaient son cœur s'échappaient de sa poitrine avec un souffle chargé de flamme et de fumée. Ses lèvres frémissaient; sa face était rouge comme le disque du soleil, et les gouttes d'eau qui en tombaient ressemblaient à ces frimas qui s'attachent aux arbres et qui se fondent aux rayons de l'astre du jour. Dans sa fureur il donne des ordres à ses soldats : « Que ces deux pâtres soient entraînés hors de l'assemblée; « la vue de ces misérables paysans me fait mal. Il en est un parmi ces « pasteurs qui pense à me disputer le trône. Que l'insensé Nanda, cou« pable envers moi de trahison, soit pris et chargé de fers. Que l'impie « Vasoudéva, qui fut toujours mon ennemi, reçoive aujourd'hui sous le « bâton [10] une punition déshonorante pour un vieillard. Qu'on prenne les « vaches et les autres biens de ces vils pasteurs, odieux partisans de Dâ« modara. »

Tels étaient les ordres violents de Cansa : Crichna l'entend; son âme juste et sensible se révoltait aux attaques dirigées contre son père et contre Nanda : il voyait le chagrin de ses parents, la douleur de Dévakî, qui venait de perdre l'usage de ses sens. Son œil s'enflamme de nouveau; avec la rapidité du lion, robuste et léger il se précipite du côté de Cansa; du milieu de la scène en un seul bond il est monté au trône de ce prince : un nuage est dans le ciel poussé par le vent avec moins de vitesse. Aucun des spectateurs ne l'a vu s'élancer, et tous ils l'aperçoivent à côté du roi. Cansa lui-même, étonné de cette apparition sinistre, croit que Govinda est arrivé jusqu'à lui par la voie de l'air. Il lui semble que la mort l'environne. Crichna, étendant son bras pareil à une massue, saisit par les

[9] L'expression sanscrite est une métaphore qui paraîtra peut-être bien recherchée; il m'est impossible de la rendre littéralement en français : *Crichnæ oris lotum bibebant oculorum apibus.*

[10] दण्ड *danda* : c'est le knout des Orientaux.

cheveux et entraîne au milieu du théâtre ce Cansa dont le diadème d'or, et orné de pierres précieuses, tombe par terre sous la main d'un si puissant ennemi. Le tyran ne peut opposer aucune résistance; éperdu, troublé, il est tiré par cette espèce de chaîne que forme sa propre chevelure : respirant à peine, il ne peut lever les yeux sur le visage de Crichna. Ses oreilles, son cou, ses bras, tous ses membres sont dépouillés des parures qui les ornaient, son vêtement supérieur est déchiré; et, la face toute renversée, Cansa, malgré ses efforts, arraché de sa loge, se trouve bientôt jeté sans vie sur la scène. Ce superbe roi, digne du sort dont il était victime, traîné sur le théâtre, avait tracé avec son corps un large sillon; alors Crichna, pour qui cet acte de puissance n'avait été qu'un jeu, voyant que Cansa a rendu le dernier soupir, repousse son corps à quelque distance. Ainsi gît étendu par terre le cadavre de cet homme né pour la grandeur, et maintenant souillé de poussière. Sa tête meurtrie, les yeux fermés, sans diadème, est retournée comme le lotus qui n'a plus de feuilles. Il n'a pas péri dans le combat, il n'a point été percé de flèches, mais dans sa gorge allongée par le poids d'un corps violemment entraîné, la respiration a été arrêtée. Sur son corps on voit les marques de tous les ongles de Késava, qui ont coupé ses chairs et tranché sa vie.

Crichna, vainqueur et transporté de joie, va se prosterner aux pieds de Vasoudéva : enfant d'Yadou, il touche de son front les pieds de sa mère. Celle-ci, pleurant de bonheur, l'arrose de ses larmes. Crichna, rayonnant de gloire, salue aussi les autres Yâdavas, suivant leur âge et leur condition.

Cependant Baladéva, animé du même courage, avait entre ses bras vigoureux étouffé Sounâman, le vaillant frère de Cansa. Les deux jeunes héros[11], vainqueurs de leurs ennemis, et triomphants aussi de leur propre

[11] L'analogie qui se trouve entre l'histoire de ces deux frères et celle de Romulus et Rémus est sans doute fortuite : cependant ces histoires offrent quelques traits de ressemblance que je relèverai. Crichna et Râma (dont le nom ressemble assez à celui de Rémus) sont élevés parmi les bergers. Les noms de *Faustulus* et de *Nanda* ont la même signification. Les deux frères vont donner la mort à un roi usurpateur, et rétablissent sur le trône celui qui en avait été chassé. Plus tard ils fondent une ville; leur vie présente aussi des enlèvements de femmes, suivis de guerres et de coalitions. Seulement Crichna ne tue pas son frère Râma, et conserve au contraire pour lui une amitié toujours fort tendre. Au reste, je ne fais que hasarder en passant ces remarques, sans avoir la prétention d'en tirer aucune conséquence.

colère, ouvrent leur âme à de plus doux sentiments; et ils entrent enfin dans le palais de leur père, après avoir longtemps habité le hameau.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

LAMENTATIONS DES FEMMES DE CANSA.

Vêsampâyana dit :

Cansa venait de tomber comme une planète dégradée [1], et ses épouses étaient déjà répandues autour de son corps. En voyant ce prince privé de vie et n'ayant pour lit funèbre que la terre elle-même, elles poussent des cris, elles gémissent comme des biches à la vue du cerf qui vient d'être tué. « Malheureuses que nous sommes ! s'écrient-elles, nous n'avons plus « d'espoir, plus de famille. Épouses d'un héros, en te perdant, noble prince, « nous avons tout perdu. Nos rayons s'éclipsent avec ceux de cet astre qui « vient de tomber à l'occident : nous n'avons plus, ô roi des rois, qu'à « pleurer avec notre triste famille. Abandonnées par toi, nous ressem- « blons à l'arbre coupé dans sa racine. Notre maître, notre protecteur est « retourné aux cinq éléments [2]. Faibles plantes que nous sommes, courbées « par le chagrin et dévorées par les feux de l'amour, qui désormais aura « pitié de nous? Ta bouche si agréable, autrefois embellie par le souffle « qui réchauffait ton cœur, est maintenant brûlée par le soleil, comme le « lotus que l'eau a cessé de baigner. A tes oreilles ne pendent plus ces su- « perbes brillants qui descendaient en flottant jusque sur ton cou. Qu'est « devenu ce diadème orné de pierres précieuses, et qui, semblable au « soleil, soutenait ta belle chevelure? Quel sera désormais le sort des « pauvres habitantes de ton gynécée, délaissées par leur seigneur? Épouses

[1] L'erreur populaire qui regarde certains météores comme des étoiles qui tombent du ciel existait aussi chez les Indiens.

[2] Les Indiens reconnaissent cinq éléments, l'éther formant pour eux le cinquième. Cet assemblage des cinq éléments s'appelle *pantchatwam*, et quand un homme meurt, on dit qu'il est entré dans le *pantchatwam* : on suppose que chaque molécule de son corps va se réunir à l'élément particulier dont elle est formée.

« fidèles, avons-nous jamais trompé ton amour? Tu ne devais pas nous « abandonner, et voilà que tu nous quittes et que tu pars sans nous!

« Hélas! qu'elle est puissante, cette mort, qui, par un retour doulou- « reux, te livre si promptement à tes ennemis, toi que pour ta puissance « on comparait au Trépas! Nous qui devions être heureuses de ton bon- « heur, malheureuses de ton infortune, que dirons-nous aujourd'hui, « veuves réduites à la misère? La femme qui connaît son devoir ne trouve « de félicité que dans son époux : la main violente de la Mort a détruit « en toi notre félicité. Nous sommes dévouées au veuvage et au chagrin. « Sans doute, hélas! tous les êtres sont dans le domaine de la Mort; mais, « condamnées à une affliction certaine, où irons-nous sans toi? Le trépas « qui nous aurait enlevées à tes côtés aurait été un jeu pour nous. Un « seul instant nous a perdues aujourd'hui : nous savions que les hommes « ne sont pas immortels, mais tu nous entraînes dans ta chute, ô toi qui « étais notre orgueil! un seul coup a frappé à la fois toutes tes veuves « infortunées. Par toi nous possédions ici une image des joies et des vo- « luptés du Swarga; par toi nous chérissions les chaînes de l'amour. Pour- « quoi donc nous quitter? pourquoi partir sans nous?

« Tu étais un dieu pour nous, et nous voilà sans protecteur. Nous gé- « missons, faibles brebis privées de maître et d'appui, et tu ne daignes « pas répondre à nos cris, toi qui fais notre force et notre orgueil. Grand « roi, que ton voyage est douloureux pour celles qui composent ton triste « gynécée! que tu te montres cruel envers nous! crois-tu donc trouver dans « ce monde supérieur des épouses plus aimantes, toi qui vas habiter une « autre demeure et nous laisses ici-bas? Méchant! quand toutes tes épouses « en pleurs poussent des cris de désespoir, tu ne veux pas te réveiller! Ils « sont sans pitié, ces hommes, quand, partant pour leur dernier voyage, « ils abandonnent leurs femmes condamnées à ne plus les revoir. C'est un « bonheur d'ignorer le mariage et surtout de ne point épouser un héros : « les héros sont aimés des femmes du Swarga, qui veulent devenir leurs « épouses. Hélas! noble guerrier, la Mort s'est armée contre toi en perfide, « et le coup qui t'a frappé a porté jusqu'au fond de nos cœurs.

« Tu as vaincu Djarâsandha [1] et ses alliés : ô maître du monde, comment

[1] Roi de Magadha, dont il sera question plus tard.

« un mortel a-t-il pu te donner la mort? Tu as combattu Indra, qui a « senti la force de tes flèches; les dieux n'ont pu te vaincre : comment un « homme a-t-il fait pour t'ôter la vie? L'Océan a tremblé sous tes flèches, « lui que rien ne peut ébranler; Varouna, vaincu par toi, est venu t'ap- « porter le trésor de ses pierres précieuses. Quand Indra refusa ses pluies « à tes sujets, de tes traits tu as fendu les nuages, et la terre a obtenu « de l'eau. Tous les princes étaient soumis à ta puissance, et t'envoyaient « en présent des pierreries et des étoffes magnifiques. Tes ennemis te « reconnaissaient la force d'un dieu; comment donc as-tu succombé? Notre « maître est tombé, et nous ne sommes plus que des veuves; la Mort « triomphe avec orgueil de celles qui n'étaient orgueilleuses que de toi. « Si tel est notre sort, si tu nous as mises désormais en oubli, faudra-t-il « nous fatiguer à dire : O seigneur, nous voici! Puissant roi de Mathourâ, « pardonne à des malheureuses qui tremblent à tes genoux; reviens, re- « viens, mets un terme à ton absence. Hélas! pourquoi dors-tu sur la « poussière? O prince, quelle sera notre destinée, si la terre est de- « venue ton lit? Tu dors, et qui donc t'a plongé dans ce sommeil? Qui « donc nous a toutes en toi frappées aussi cruellement?... Mais le regret « d'une femme doit être de vivre pour gémir. Et pourquoi pleurons-nous? « Ne devons-nous pas le rejoindre et retrouver avec lui le bonheur? »

En même temps la malheureuse mère de Cansa gémissait de son côté : « Voilà donc mon enfant! voilà mon fils! » s'écriait-elle. Elle le voyait privé de vie, pâle comme la lune décolorée. Le cœur déchiré, l'âme toute brisée à ce spectacle, elle répétait en pleurant : « Malheureuse que je suis! » et les cris de douleur de ses brus augmentaient et son chagrin et ses larmes. Elle pressait contre son sein la tête de son fils, et sa voix affaiblie s'adressait à l'objet de ses tendres regrets : « O mon enfant! disait- « elle, noble héros, orgueil de ta famille, que signifie cette posture? « Oh! sans doute tu es endormi, car tu ne manquerais pas à ton devoir « de fils. Songe donc que les hommes distingués ne sont point ainsi cou- « chés par terre. Le grand Râvana disait autrefois dans l'assemblée des « Râkchasas : Fort comme je suis, en état d'hostilité avec les immortels, « j'ai tout à craindre de mes parents, et j'éviterai difficilement leurs coups. « Il en a été de même de mon fils; ses parents lui ont porté envie : une « crainte mutuelle les a divisés, et il en est aujourd'hui victime. »

Éperdue, pareille à la vache qui vient de perdre son jeune veau, elle appelle en pleurant le vieux Ougraséna, son royal époux, qui était resté immobile d'étonnement : « Venez, venez, noble prince, voyez le roi votre « fils dormant sur le lit des héros et semblable à la montagne frappée de « la foudre. Nous n'avons plus rien à faire qu'à rendre les derniers devoirs « à celui qui est parti pour le séjour des morts et le royaume d'Yama. Le « trône du vaincu est maintenant la possession du vainqueur ; nous n'avons, « dans notre défaite, d'autre ressource que d'aller prier Crichna de nous « permettre de faire les funérailles de Cansa. La mort met un terme aux « inimitiés : on n'est plus irrité contre celui qui n'a plus de ressentiment. « On doit aux morts les derniers honneurs : un mort n'est plus notre « ennemi. »

Ainsi parlait au Bhodja [4] son époux cette princesse infortunée, triste, les cheveux épars, les yeux fixés sur la tête de son fils : et elle pleurait sans relâche. « O roi, que vont devenir tes épouses, accoutumées à vivre « sous les lois d'un si bon maître, tes épouses qui de la plus grande fé- « licité vont tomber dans l'affliction la plus profonde ? Comment verrai-je « moi-même ton vieux père soumis à la domination de Crichna, et dessé- « ché par le chagrin comme l'eau d'un étang l'est par la chaleur ? O mon « fils, c'est moi, c'est ta mère : tu n'as donc plus rien à me dire ? Tu as « commencé le long voyage et abandonné tous tes amis. Hélas ! je n'ai « joui de ta gloire que bien peu de temps ; et voilà que la mort vient « t'arracher de vive force à ma vieillesse, et t'emmène loin de moi, toi « si brave, si prudent. Tes serviteurs, fiers de ton opulence, orgueilleux « de tes qualités, pleurent le chef d'une famille abattue. Lève-toi, roi des « rois, prince au bras long et puissant, et défends ta malheureuse maison, « ta ville, ton gynécée [5]. »

Telles étaient les longues plaintes par lesquelles s'exhalait la douleur de la famille de Cansa : cependant le soleil était descendu à l'occident, paré des couleurs du crépuscule.

[4] Nom patronymique.

[5] Dans ce langage d'une mère affligée il est difficile de reconnaître l'épouse outragée dont l'histoire a été racontée dans la LXXXIV[e] lecture.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

FUNÉRAILLES DE CANSA ET SACRE D'OUGRASÉNA.

Vêsampâyana dit :

Le malheureux Ougraséna se rendit auprès de Crichna : il était abattu par le chagrin et ressemblait à un homme que ronge un poison dévorant. En arrivant au palais de Vasoudéva, il vit Crichna environné des Yâdavas et qui, encore tout ému de la mort de Cansa, paraissait se repentir de son action. Ce héros entendait les gémissements des épouses du prince, et, touché de compassion, il s'accusait lui-même dans l'assemblée des Yâdavas. « Hélas! égaré par la colère, j'ai donné la mort à Cansa et causé « le veuvage de ses mille épouses. Je sais bien que cette pitié que j'éprouve « a pour objet les femmes d'un misérable que j'ai puni et dont elles « pleurent la chute; mais je ne puis m'empêcher d'être attendri par leurs « plaintes : que cette compassion soit une faiblesse, elle a sa source dans « l'émotion que me cause la vue de leur douleur. Ce matin encore j'ap- « prouvais la mort de Cansa, prince détesté des bons, et ne se plaisant « que dans le mal. La mort d'un homme dégradé par sa conduite, décrié « pour sa folie, n'est point à déplorer : ce n'est pas un bien que la vie « d'un homme ainsi détesté. Cansa était un méchant prince, qui n'avait « point l'assentiment des hommes vertueux. En le voyant tomber on a « poussé un cri de réprobation : quelle pitié pouvait donc inspirer sa vie? « Le Swarga est le séjour de l'homme pénitent : il y trouve le fruit de sa « piété; la gloire reste ici-bas attachée à son nom, tandis qu'il partage le « bonheur des habitants du ciel; mais quand les sujets sont sages et sou- « mis aux règles du devoir, ils ne doivent point souffrir des vices de leurs « rois. Le dieu de la mort fait son profit des gens vicieux : le bonheur de « l'autre monde appartient à ceux qui ont été fidèles à la vertu. L'homme « vertueux est sous la garde des dieux : l'auteur de mauvaises œuvres n'a « point de défense en ce monde. J'ai donc eu raison de donner la mort

« à Cansa : j'ai coupé dans sa racine le mal qui nous menaçait. Maintenant « que la paix soit rendue à ses malheureuses épouses, aux habitants de « la ville, à toutes les corporations. »

Ainsi parlait Govinda, quand Ougraséna se présente, la tête baissée, et honteux pour la mémoire de son fils, devant les Yâdavas rassemblés, qu'il semble vouloir gagner à sa cause; il s'adresse à Crichna d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ta colère s'est déployée sur mon fils, et ton ennemi « habite maintenant la demeure d'Yama. Puisse ta renommée, fondée « sur ta justice, se répandre par toute la terre! Ta force s'appuie sur les « bons, la terreur comprime tes ennemis, la race d'Yadou est affermie, « tes amis sont fiers de tes succès, et ta gloire a brillé aux yeux des rois « voisins. De puissantes alliances vont augmenter ton crédit, et les princes « implorer ta protection. Toute la majesté royale [1] va t'environner, et les « brahmanes te combleront de leurs louanges. Des ministres, habiles dans « la paix comme dans la guerre, t'adresseront leurs hommages. O Crichna, « cette armée de Cansa formée d'éléphants, de chevaux, de chars et de « fantassins, est maintenant à toi, ainsi que ses biens, ses trésors, ses « pierreries, ses étoffes précieuses, tout ce qui peut exciter le désir de tes « compagnons, les femmes, l'or, les vêtements, enfin toute espèce de ri- « chesses. Telle se montre, ô vaînqueur courageux, la vicissitude des choses « humaines; le bonheur s'attache à tes pas, et la puissance est aux Yâdavas. « Mais toi qui fais l'espoir de cette noble race, héros sage et vaillant, « daigne écouter le discours des malheureux qui te parlent par ma voix. « O Govinda, par toi Cansa a été puni de ses excès : que ta bonté nous « permette de faire ses funérailles. Que je puisse, accompagné de ma « femme et de mes brus, rendre au corps de ce prince déchu les der- « niers honneurs, et me retirer ensuite dans les bois au milieu des ani- « maux sauvages [2]. C'est par le moyen de ces rites funèbres que les parents

[1] J'ai rendu de cette manière vague le mot प्रकृतयः : *pracritayah*, sur lequel on peut trouver des renseignements dans la VII[e] lecture des lois de Manou, sl. 156 et suiv., et la IX[e] lecture, sl. 294 et suiv.

[2] Le texte porte : चरिष्यामि मृगैः सह *tcharichyâmi mriguêh saha*. Nous avons vu ailleurs que c'était l'habitude des princes, fatigués des affaires publiques, de se retirer dans les bois pour y vivre en anachorètes. Voyez la VI[e] lecture des lois de Manou. Les légendes indiennes nous représentent les saints solitaires au milieu des animaux sauvages, que le sentiment de leur piété semble apprivoiser, et qui se prêtent aux jeux de leurs disciples.

« payent aux morts la dette qu'ils leur doivent en ce monde [3]. Qu'il me soit « permis d'allumer, suivant l'usage, le feu suprême [4] sur l'emplacement « du bûcher, de faire la libation d'eau, et d'acquitter envers Cansa la dette « due à ses mânes. O Crichna, telle est la faveur que j'implore de toi; « aie pitié de moi, et que le malheureux pour lequel je te supplie ne « soit pas privé des cérémonies funéraires [5]. »

Crichna, touché de ces paroles, répondit avec douceur à Ougraséna : « Grand prince, vous venez de parler d'une manière convenable à la cir- « constance, digne à la fois de vous et de votre famille. Pour prix d'un « discours aussi modéré, ne pouvant réparer ce qui est fait, je veux au « moins que Cansa, après sa mort, reçoive les honneurs qu'on rend à un « roi. Vous êtes né dans une grande famille : vous avez étudié les Vèdes, « et vous devez savoir qu'il est impossible de lutter contre le destin. Pour « les êtres animés et inanimés le Temps ne fait que mûrir les œuvres dé- « terminées par une première naissance. Ils sont tous sous la main de la « Mort, ces maîtres de la terre, savants dans les saintes écritures, habiles « dans la politique, généreux, cléments, réglant leur conduite sur les « préceptes divins, bons envers les malheureux, comparables aux gardiens « du monde, semblables à Indra pour la puissance, amis de la justice, at- « tachés à tous leurs devoirs, attentifs au bien de leurs sujets; accom- « plissant avec constance les obligations du Kchatriya, tous ces princes sont « les sujets de la Mort, qui les conduit au tombeau. Qu'ils aient bien ou « mal fait, quand le temps est venu, ils subissent le sort de tous les « êtres revêtus d'un corps périssable. Telle est cette magie secrète, in- « connue aux Souras eux-mêmes, et qui produit toutes les transformations

[3] Voyez les lois de Manou, lect. IV, sl. 257.

[4] Littéralement, le feu *occidental*, पश्चिम *pastchima*. Ou cette idée est figurée, et fait allusion à la mort de l'homme comparée au coucher d'un astre, ou bien ce mot indique la position du feu allumé du côté de l'occident. Cependant je ne vois rien dans les lois de Manou qui ait rapport à cet usage : au contraire, lect. IV, sl. 215, il est dit que le Brahmane, au moment de l'offrande du Srâddha, a le visage tourné vers le midi; *ibid.* sl. 206, l'endroit choisi pour le sacrifice doit avoir une pente vers le midi, qui est le séjour d'Yama. Le cadavre (lect. V, sl. 92) est porté hors de la ville par une porte différente, suivant la classe de la personne décédée : pour un Kchatriya, c'est la porte du nord. Je ne vois donc pas le motif de l'emploi de ce mot *pastchima*, répété plusieurs fois. Je n'ai rien trouvé qui pût m'éclairer dans le Mémoire de M. Colebrooke, Rech. asiat. tom. VII, pag. 239.

[5] पश्चिमा क्रिया *pastchimâ criyâ*.

« de ce monde, magie qui se trouve à la fois effet et cause dans tout ce que « nous voyons. Cansa a cessé de vivre, victime du Temps, et son destin était « préparé par l'œuvre d'une naissance précédente; ce n'est pas moi qui « suis la cause de son trépas : c'est le Temps qui a tout fait. Cet univers, ce « soleil, cette lune, ces êtres animés et inanimés sont détruits par le Temps; « par le Temps ils sont aussi produits. C'est lui qui plonge tous les êtres « dans le néant, et qui les en retire. De là vient que tout, dans la nature, « est soumis à sa puissance. Votre fils s'est aussi perdu par sa faute; ce n'est « pas moi qu'il faut accuser de sa perte, c'est toujours le Temps. Ou bien si « je suis l'auteur de sa mort, je n'en suis que l'auteur secondaire. Le Temps « a une action bien supérieure à la mienne, et qu'il ne faut point mécon- « naître. Il possède une grande puissance; sa voie est difficile à connaître. « Ceux-là seuls peuvent la distinguer, qui, habiles à suivre la marche du « monde supérieur et celle du monde inférieur, voyant tout d'un œil égal, « ont perfectionné en eux la science divine et sont initiés au mystère de « l'émancipation [a] finale.

« O prince, ayez soin maintenant de conserver en votre mémoire le « discours que je vous tiens en ce moment. Je ne veux point de la royauté : « le trône ne me fait aucune envie, et ce n'est pas par ambition que j'ai « immolé Cansa. C'est pour le bien du monde, c'est pour la gloire même « de notre famille que votre fils, qui la compromettait, a été tué avec son « frère. J'aime bien mieux ma vie champêtre, passée au milieu des vaches; « libre comme l'oiseau, je puis courir çà et là à ma volonté et me livrer « au plaisir : oui, j'aime cent fois mieux cette indépendance, et c'est la « vérité que je vous dis. Je ne veux point de la royauté, je le déclare hau- « tement. C'est vous qui serez mon souverain; c'est à vous que je vais « rendre hommage comme au chef des Yâdavas. Recevez donc ce trône qui « désormais vous appartiendra, grand prince : régnez pour être à jamais « victorieux. Si vous daignez céder à mes désirs, si vous n'éprouvez au- « cune répugnance, puissiez-vous garder longtemps ce trône que je vous « donne. »

Ougraséna ne répondit rien à ce discours, et baissa la tête en rougissant.

[a] C'est ce qu'on appelle *mokcha* ou *délivrance*; c'est l'exemption de la nécessité de venir habiter un nouveau corps.

Govinda, voulant observer toutes les règles, fit procéder au sacre du nouveau prince devant les Yâdavas, et Ougraséna apparut brillant, et paré du diadème. Il s'occupa ensuite avec Crichna des funérailles de Cansa. Tous les premiers des Yâdavas, par l'ordre même de Crichna, suivirent le roi dans la grande rue de la ville, comme les dieux quand ils accompagnent Indra. Le lendemain matin, au lever du soleil, ils rendirent tous ensemble les honneurs funèbres [7] à Cansa. Son corps fut placé sur une litière, et les derniers rites [8] furent accomplis suivant l'usage. Porté avec pompe sur la rive septentrionale de l'Yamounâ, le fils du roi fut consumé par la flamme du bûcher funèbre. Crichna et les Yâdavas accordèrent les mêmes honneurs à son vaillant frère Sounâman. Les chefs des Vrichnis et des Andhacas firent ensuite les libations d'eau accoutumées [9], et souhaitèrent plusieurs fois aux mânes des deux princes un repos inaltérable [10]. Après avoir rempli ces tristes cérémonies, ils saluèrent Ougraséna et rentrèrent dans la ville de Mathourâ.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

RÉCEPTION DE CRICHNA DANS MATHOURA.

Vêsampâyana dit :

Le vaillant Crichna avec le fils de Rohinî se fixa dans cette ville de Mathourâ où étaient établis les Yâdavas. Brillant de jeunesse, entouré de la magnificence d'un prince, resplendissant de pierreries, il parcourait les rues de cette cité. Quelque temps après, les deux frères allèrent se mettre sous la discipline de Sândîpani surnommé *Câsya* [1], et qui habitait la ville

[7] पाश्चिम सत्कार *pastchima satcâra.*

[8] नैष्ठिक विधान *néchthica vidhâna.*

[9] तोयप्रदान *toyapradâna.*

[10] अक्षयमस्तु *akchayamastou* (*indelebile sit*).

[1] Ce mot me semble désigner que Sândîpani était descendu d'une famille de ces princes de Câsi, dont il a été question dans la XXIX^e lecture, et auxquels plusieurs Yâdavas s'étaient alliés par le mariage : voyez aussi les lectures XXXIV, XXXV et XXXVII.

d'Avanti [2] : ce maître enseignait l'art de la guerre. Ces deux disciples, par leur zèle, leur sagesse et leur docilité, prouvèrent qu'ils étaient de bonne famille. Sândipani les accueillit et leur transmit toute sa science. Il les vit en peu de temps faire des progrès rapides; jour et nuit Râma et Djanârddana étudiaient les soixante-quatre parties du Dhanour-véda [3], de ce livre formé de stances de quatre *pâdas* [4]; et en peu de temps ils connurent les diverses espèces d'armes et la manière de s'en servir. Leur maître, à cette intelligence qui lui parut plus que humaine, pensa que c'étaient deux divinités, le Soleil et la Lune, descendues du ciel pour prendre ses leçons; il les voyait du reste, dans les jours appelés *parwans*, adresser leurs hommages à la représentation du grand Vichnou.

A la fin de son éducation, Crichna vint avec Râma dire à Sândipani : « Quel présent pouvons-nous faire à notre maître? » Celui-ci, qui connaissait tout leur pouvoir, leur répondit avec empressement : « J'avais un fils « unique, dont je regrette vivement la perte : il a été entraîné dans les « flots de la mort, en se rendant en pèlerinage au *tîrtha* [5] de Prabhâsa [6]. « Je demande que tu veuilles bien me le rendre. » « Ton vœu sera rempli, » dit Crichna, répondant aussi au nom de Râma. Hari se rendant au séjour de Samoudra, entra dans ses ondes; celui-ci, dans la posture du respect, se présenta devant Crichna, qui lui demanda où était le fils de Sândipani? « O Mâdhava, répondit Samoudra, c'est le grand Dêtya Pantchadjana, « qui, sous la forme d'une vague, est venu enlever cet enfant. » Crichna alla donc attaquer Pantchadjana et le tua sans retrouver le fils de son maître. C'est après cette victoire sur Pantchadjana [7] qu'il prit cette conque

[2] C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjayanî, aujourd'hui Ougein, une des sept villes sacrées chez les Indiens, et désignée par les astronomes comme étant placée sous leur premier méridien. Dans la lecture XXXVII on voit que les Andhacas avaient marié à un prince d'Avanti leur sœur Abouki, grand'tante maternelle de Crichna.

[3] Ainsi se nomme un des quatre Oupavédas, attribué à Viswâmitra, et maintenant perdu : il traitait de la fabrication et de l'usage des armes et instruments guerriers, employés par les Kchatriyas. L'Agni-pourâna en contient un abrégé très-succinct en quatre lectures.

[4] Un *pâda* est une portion de vers : ainsi le *sloca*, mètre ordinaire du Harivansa, est composé de deux vers et de quatre *pâdas*.

[5] Un *tîrtha* est un lieu de pèlerinage, sur le bord d'un fleuve sacré, ou dans le voisinage d'un étang consacré.

[6] Place de pèlerinage dans l'ouest de l'Inde, sur la côte de Guzarate, non loin de Dwâravatî : ce lieu devint plus tard célèbre par une bataille où fut détruite toute la race d'Yadou.

[7] On représente Pantchadjana comme le chef d'une race qui demeurait dans des écailles.

que les dieux et les mortels connaissent sous le nom de *Pântchadjanya*. Govinda se transporta ensuite dans la grande ville du fils de Vivaswân qui règne sur les morts. Il fit retentir le son de sa conque, et effraya tout le royaume. Yama se soumit à la puissance du grand dieu qui le visitait; il lui rendit l'enfant qu'il redemandait, et qui fut ramené à son père. C'est ainsi que le fils de Sândîpani, après avoir subi la mort et avoir habité longtemps le séjour d'Yama, fut doué d'un nouveau corps par la faveur toute-puissante de Crichna. Ce dieu revint de son expédition avec le fils de son maître, la conque Pântchadjanya et une grande quantité de pierres précieuses. Il fit apporter toutes ces pierres précieuses par les Râkchasas et en fit présent à Sândîpani, en reconnaissance de cette habileté supérieure à tout que lui et Râma avaient acquise dans les différents genres de combats, et surtout dans ceux où l'on emploie la massue de bois ou la masse de fer. Sândîpani, recevant des mains du généreux Crichna et ces pierres précieuses et surtout ce fils, si brillant de beauté et de jeunesse, qui était mort depuis longtemps, remercia Râma et Késava et leur rendit les honneurs qu'ils méritaient.

Ayant ainsi achevé leur éducation militaire, et suivant le conseil de leur maître, les deux fils de Vasoudéva retournèrent à Mathourâ. Tous les Yâdavas, remplis de joie, sortirent en foule au devant de leurs jeunes parents, ayant Ougraséna à leur tête. Les chefs des corporations [8], les divers ordres de l'état [9], les ministres, les prêtres les accompagnaient; les habitants, enfants, vieillards et jeunes gens, se précipitaient à leur rencontre. Les instruments de fête retentissaient pour célébrer la gloire de Djanârddana. Les rues étaient ornées de drapeaux et de guirlandes; tout le gynécée lui-même partageait ces transports de joie, et l'arrivée de Govinda ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, des chants, des vœux, des bénédictions attestaient les sentiments des Yâdavas : « Les « voilà ces nobles frères, Râma et Govinda, dont la gloire remplit déjà

Ecaille se dit शङ्ख *sankha* en sanscrit. Or, Wilford, Rech. asiat. t. VIII, explique la circonstance de ces écailles, en disant que c'étaient des caves, et il voit dans ce peuple des Troglodytes d'Éthiopie. Le pays des Sankhas, pour lui c'est l'Afrique. Est-ce une ressemblance fortuite que celle de Zanguebar et de Sankha-vara? De l'écaille de Pantchadjana Crichna fit son Pântchadjanya.

[8] श्रेणय: *srényah*.

[9] प्रकृतय: *pracritayah*.

« le monde ; la paix règne dans votre patrie, Yâdavas ; livrez-vous tous à « la joie avec vos parents. » A l'arrivée de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ ni malheureux, ni méchants. Les jeunes gens n'avaient plus à dire que des paroles de sagesse : les vaches, les chevaux, les éléphants prenaient part au bonheur commun dont s'enivraient sans réserve les hommes et les femmes. Le souffle des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux satisfaits des dons offerts sur leurs autels. Enfin tous les signes qui avaient apparu jadis dans l'âge Crita se montrèrent de nouveau quand Djanârddana entra dans la ville. Un moment propice avait été choisi, les rites pieux avaient été accomplis ; alors sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, Oupendra, vainqueur de tous ses ennemis, s'avança dans Mathourâ, suivi de tous les Yâdavas, comme Indra s'avance dans le ciel, suivi de tous les dieux. Les deux jeunes héros se rendirent ensuite au palais de Vasoudéva, environnés de gloire et semblables à deux Souras ; ainsi le soleil et la lune se rendent au mont Mérou. Là ils quittent leurs armes : tantôt, renfermés dans l'intérieur de la maison, sans compagnon et sans suite, ils se livrent seuls au plaisir ; tantôt, entourés des Yâdavas, ils parcourent des jardins magnifiquement ornés de fleurs et de fruits, ou bien ils s'éloignent jusque dans le voisinage du Rêvata [10], et sur les bords des rivières limpides, couvertes de feuilles de lotus et de canards sauvages. C'est au milieu de ces amusements que ce couple, brillant de beauté et d'héroïsme, passa quelque temps à la cour d'Ougraséna.

[10] La partie occidentale de la chaîne du Vindhya se divise en deux bras ; le bras du midi est appelé *Páripâtra*, et le bras du nord, *Rêvata*. Celui-ci s'étend des gorges de Dilli au golfe de Cambaie. C'est de cette montagne que sort la Rêvâ ou Narmadâ.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LECTURE.

SIÉGE DE MATHOURA.

Vêsampâyana dit :

Cependant [1] le roi de Râdjagriha [2] avait appris par ses deux filles la mort de Cansa; et aussitôt il se mit à la tête d'une grande armée composée de six [3] corps, avec le désir de vaincre les Yâdavas et de venger son gendre. En effet ce roi de Magadha, Djarâsandha, fils de Vrihadratha, avait deux filles remplies de charmes et d'attraits [4] et nommées Swâpti [5] et Prâpti, qu'il avait données pour épouses à Cansa, dans le temps que celui-ci, comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois, jetant dans les fers Ougraséna, son père, fils d'Ahouca, avait usurpé le trône de Soûraséna [6], soutenu par Djarâsandha qu'excitaient ses accusations contre les Yâdavas. Or, Vasoudéva était resté fidèle à la cause d'Ougraséna, et avait toujours défendu ses intérêts : c'est ce qui l'avait rendu odieux à Cansa. Après la mort de ce prince cruel, Ougraséna, par la protection de Râma et de Crichna, était remonté sur le trône, et s'y trouvait appuyé par les Bhodjas, les Vrichnis et les Andhacas.

[1] Cette lecture commence par quatre vers qui sont les mêmes que ceux qui se trouvent au commencement de la lecture précédente; je ne les ai pas traduits.

[2] Wilford, XIVe vol. des Rech. asiat. dit que le Râdjagriha (*demeure royale*) est une chaîne de montagnes, où Djarâsandha avait établi sa résidence : elle était entre le Gridhracoûta et le Sona : on la nommait aussi *Girivradja*. Le royaume de Magadha, dont faisait partie le Râdjagriha, est le Bahar méridional.

[3] On regarde ordinairement une armée comme composée de quatre corps (lect. LXXXIII), c'est-à-dire les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins. Les lois de Manou, lect. VII, sl. 185, en comptent six, ajoutant les officiers et les valets.

[4] Le vers sanscrit désigne le genre de beauté qui les distinguait, पीनश्रोणिपयोधरे *pînasronipayodharé* (*crassæ renibus et mammis*).

[5] Le texte porte अस्ति प्राप्तिश्च *asti prâptistcha*, et il semblerait alors qu'une de ces femmes dût s'appeler *Asti*. Mais le manuscrit bengali contient une note marginale, où j'ai cru pouvoir lire स्वाप्तिः au lieu de अस्ति.

[6] C'est le nom que l'on donne au pays qui est autour du Mathourâ, et qui forme aujourd'hui une partie de la province d'Agra.

Ainsi excité par ses deux filles chéries, veuves de Cansa, le puissant Djarâsandha marcha contre Mathourâ, après avoir rassemblé toutes ses forces. Enflammé de colère, il brillait comme un feu ardent. Tous les princes soumis à son empire, ses alliés, ses parents et ses amis l'accompagnaient. A sa suite on voyait, avec leurs armées, des rois puissants, renommés pour leur force et leur habileté dans les armes, et tous attachés à sa fortune, tels que le roi de Caroûcha [7], Dantavaktra, le vaillant roi de Tchédi [8], le souverain de Calinga [9], le roi de Pôndra [10], le brave des braves, Sâncriti [11], Kêsica, le roi Bhîchmaca et son vaillant fils Roukmin, rival d'Ardjouna et du fils de Vasoudêva sur les champs de bataille, Vénoudâri, Sroutarwan, Cratha, Ansoumân, les rois d'Anga [12], de Banga [13], de Cosala [14], de Câsi [15], de Dasârna [16], de Souhma [17], de Vidêha [18], de Madra [19], de Trigartta [20] et de Salwa [21], le grand prince des Daradas [22], le roi des Yavanas [23], le redoutable Bhagadatta, le prince de Sôvîra [24], Sêvya,

[7] Voyez page 55, note 15.

[8] Le Chandaïl.

[9] Le Bundelcund : c'est aussi une province sur la côte de Coromandel, au nord-est.

[10] Le Pôndra ou Poundra était un pays qui formait une partie du Chandaïl.

[11] Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot : c'est peut-être *Âhouti*, ou *Âcriti*.

[12] Pays où se trouve aujourd'hui Calcutta.

[13] C'est la partie du Bengale qui avoisine Dacca.

[14] Province qui s'étendait sur les bords de la Sarayou, aujourd'hui Sarjou.

[15] Bénarès.

[16] Partie de l'Indostan central, vers le sud-est du Vindhya.

[17] Mes trois manuscrits ne sont point d'accord, le dévanâgari de Paris donne *souru*; celui de M. Tod, *soukha*; le bengali, *soubha*. J'ai pensé que c'était *Souhma*, pays que l'on place dans l'est de l'Inde. Cependant ce pourrait être aussi *Soumbha*. Soumbhapoura est une province et une ville que M. Wilson prend pour le moderne Sambhalpour, dans le district de Gondwana.

[18] C'est le même pays que celui de Mithila, aujourd'hui le Tirhut.

[19] Province au nord-ouest de l'Inde. Hamilton croit que c'est le Bhoutan. M. d'Eckstein suppose que c'est le pays des anciens Mardes.

[20] Contrée au nord-ouest de l'Inde, que Wilford croit être Tahora : c'est peut-être une partie du Lahore, ou bien le pays de Balkh.

[21] Province que l'on place dans le nord de l'Inde.

[22] On trouve dans Pline le mot *Dardæ*. M. Wilson, dans la première édition de son dictionnaire, avait dit que le Darada était le Tanjore : dans la seconde édition, il le place près du Cachemire, au-dessus de Peshawer. Cette incertitude est venue de ce que le mot *Darada* désigne en général un peuple sauvage et voleur. Cependant les tables géographiques placent ce pays à l'ouest de l'Inde. Wilford le met au nord-est du Cachemire, jusqu'à l'Indus, et dit que les Perses l'appellent aujourd'hui *Dawurd*, et les naturels, *Darad*.

[23] Par ce mot on indique un peuple qui habite à l'est de l'Inde, et il est ici question de l'Arachosie, dont le roi, nommé *Câla-yavana*, va tout à l'heure paraître sur la scène.

[24] Le Sôvîra est une province que l'on place parmi les contrées du sud-ouest, et que

l'incomparable Pôndra [25], le roi de Gândhâra [26], Soubala, le robuste Nagnadjit, Douryodhana et ses frères, fils de Dhritarâchtra. Ces princes et d'autres encore, tous pleins de force et adroits à conduire un char guerrier, suivaient Djarâsandha par haine contre Djanârddana. Étant entrés sur le territoire de Soûraséna, fertile en fourrages et couvert de bois, ils s'arrêtèrent pour faire le siége de Mathourâ avec les puissantes armées qu'ils commandaient.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LECTURE.

COMBAT PRÈS DE MATHOURA.

Vêsampâyana dit :

Ces rois étaient entrés dans un bois voisin de Mathourâ. Les Vrichnis, en les voyant, mirent leur espoir en Djanârddana. Celui-ci, heureux de cet événement, dit à Râma : « Oui, sans doute, l'œuvre que nous avons à remplir pour les dieux se presse et se précipite. Vois-tu le roi Djarâsandha « qui s'approche? Vois-tu sur ces chars aussi rapides que le vent ces flammes, « ces drapeaux, et ces parasols blancs, pareils à des lunes, élevés au-dessus de ces rois ardents pour la victoire? Ces lignes de parasols, éclatants « de blancheur, et qui dominent les chars, ressemblent à des troupes de « cygnes qui sillonnent le ciel. Oui, le roi Djarâsandha arrive à temps avec « sa fureur de combats : il sera la pierre sur laquelle nous allons aiguiser « nos premières armes; c'est un hôte que nous allons traiter magnifiquement « sur le champ de bataille. Mon frère, ayons soin de ne pas nous séparer à « l'approche du roi. Laissons-le commencer le combat, et contentons-nous « dans ce moment d'attendre l'ennemi. »

le Târâtantra appelle le pire des pays. M. Wilson dit que le Sôvira est la contrée gangétique occupée par les Siviras, aujourd'hui les Suirs.

[25] Peut-être Pândya. Le Pândya est le pays de Maduré et de Coimbétore. Cependant le Târâtantra le place au sud du Câmbodja, et à l'ouest d'Indraprastha : ce qui indique une province de l'ouest de l'Inde. Le Varâsanhita distingue par le nom d'*Outtara-pândya* un pays du nord-ouest, sur les bords de la Bâhoudâ (l'Hydaspe).

[26] Le Candahar.

A ces mots Crichna, résolu à livrer bataille, reconnut en détail les forces de Djarâsandha. A la vue de tous ces princes, le héros, dont la sagesse était aussi grande que le courage, se disait à lui-même : « Les voilà donc ces « maîtres de la terre, revêtus d'une forme terrestre, et dévoués à la destruc- « tion par suite d'une destinée déjà prévue. Je les vois d'avance frappés par « la Mort, et, sous une apparence lumineuse, s'élançant au Swarga. En effet, « la Terre fatiguée du poids de leurs armées, et couverte au loin de leurs « troupes innombrables, est venue se plaindre au Ciel. Encore un peu de « temps, et elle se verra débarrassée de cette foule de princes que le fer va « moissonner par centaines. »

Cependant[1] le roi des rois, Djarâsandha, animé par la colère, brillait à la tête de ces milliers de princes. Dans la plaine on apercevait des chars de bataille couverts de guerriers, attelés de chevaux bien exercés, marchant de concert ou isolément; des éléphants, ornés de colliers et de clochettes d'or, comparables à des nuages, montés par d'habiles conducteurs, et dressés au combat; des chevaux aussi rapides que la tempête, aussi légers que l'oiseau, caracolant avec souplesse et dirigés par d'habiles cavaliers; des fantassins, couverts d'armes offensives et défensives[2], pleins de force et de courage, se développant par milliers et s'agitant comme des serpents. Ces quatre corps[3] composaient l'armée du vaillant et sévère Djarâsandha, c'est-à-dire, les chars retentissant comme la foudre, les éléphants fiers de leur bruyante parure, les chevaux hennissant et les fantassins précipitant leurs pas. Chacun de ces quatre corps ressemblait à une vaste nuée. C'était comme une mer immense dont Djarâsandha se trouvait environné, et leurs sourdes rumeurs remplissaient les airs et les bois qui entouraient la ville. Cette multitude de rois et de guerriers, poussant des cris vers le ciel, pouvait être comparée à cette armée de vapeurs qui, vers la fin de l'été, s'élève de l'Océan : telle était la scène confuse que présentait la plaine couverte de chars prompts comme le vent, d'éléphants larges comme la nue, de chevaux rapides comme la pensée, de fantassins agiles comme l'oiseau.

Ainsi ces princes, dont Djarâsandha était le chef, s'étaient établis autour de la ville avec toutes leurs troupes. Leur camp formé de tentes blanches bril-

[1] Plusieurs passages de cette lecture se retrouveront dans la xcvii[e] et la xcviii[e].

[2] चर्म्मखड्गधर *tcharmakhadjadhara.*

[3] Voyez la note 3 de la lecture précédente.

lait de loin, et présentait l'apparence de vagues écumantes. Au point du jour les rois se levèrent et s'assemblèrent en conseil, pour concerter leurs opérations. Ils étaient sur les bords de l'Yamounâ, n'attendant que le signal du combat, et le bruit qu'ils faisaient ressemblait à celui de la mer soulevée à la fin des âges. Par l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leurs vestes [4], leurs aigrettes, et leurs cannes, courent dans tous les rangs, et demandent le silence. Tout ce monde se tait, sans cesser encore d'être agité, et pareil aux ondes de la mer dans lesquelles circulent sans bruit les poissons. Les flots de cette assemblée sont devenus silencieux; chacun est comme rempli d'une attention religieuse, et Djarâsandha, tel qu'un autre Vrihaspati, leur tient un long discours :

« Que toutes vos forces soient à l'instant disposées, et que la ville se trouve « cernée de tout côté par vos soldats. Qu'on prépare les balistes, les pro« jectiles et les masses de fer, et que dans les mains des guerriers brillent les « piques et les lances. Que la hache et la houe poursuivent dans la ville leur « œuvre de destruction. Que les rois, habiles dans l'art des combats, dirigent « eux-mêmes les travaux, et me secondent dans cet assaut que nous allons « livrer à Mathourâ. Je veux que sous nos traits aigus périssent ces deux « pâtres, fils de Vasoudéva, Crichna et Sancarchana. Que vos flèches cou« vrent l'air comme d'une nuit profonde. Que les princes, placés suivant mes « ordres autour de la ville, attaquent rapidement le côté qui leur aura été « assigné. Les rois de Madra et de Calinga, Tchékitâna avec les Bâblicas [5], « Gonarda roi de Câsmîra [6], le souverain de Caroûcha, Drouma, Kimpou« roucha et les montagnards, seront chargés d'assaillir la porte occidentale. « Le petit-fils de Pourou, Vénoudâri, le prince de Vidarbha [7], Somaca, « Roukmin roi de Bhodja [8], Soûryâkcha avec les Mâlavas [9], les deux princes « d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant Dantavaktra [10], Tchhâgali, Pou-

[4] C'est le कञ्चुक *cantchouca*. Ce mot, qui signifie *vêtement* en général, veut dire aussi *armure, corset, culottes*. De ce mot est dérivé le mot *cantchoukin*, nom d'une espèce d'officier qui sert de chambellan dans les appartements intérieurs. Voy. la pièce de *Vicramorvasî*, act. 3.

[5] Habitants du pays de Balkh.

[6] Le Cachemire.

[7] Contrée dans le sud-ouest du Bengale, que l'on croit être le moderne Béder. Wilford dit que c'est le Bérar propre.

[8] On verra, lect. CXVI, que Bhodja n'a été fondé que plus tard.

[9] Habitants du Malwa moderne. Au lieu de ces mots, *les deux princes d'Avanti*, on pourrait encore traduire : *les deux fils d'Avanta*.

[10] Il y a ici erreur : car Dantavaktra est le roi de Caroûcha désigné plus haut.

« roumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâmbî [11], le Mâgadha Satadhan-
« wan [12], Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de Trigartta, Bâna et le roi
« de Pantchanada [13], habitués à vaincre les difficultés que présentent les
« hauteurs, attaqueront la porte septentrionale avec l'impétuosité de la
« foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros fils d'Ansoumân, Écalavya, Vrihad-
« kchétra, Kchatradharman, Djayadratha, Outtamôdjas, Salya, les fils de Cou-
« rou, ceux de Kécaya, le prince de Vidisa [14], Vâmadéva, le fils de Sâncriti, Sinî-
« pati, s'entendront pour forcer la porte orientale, avec cette violence que
« les vents mettent à déchirer les nuages. Pour nous, avec le roi des Daradas
« et le prince de Tchédi, nous nous trouverons en armes à la porte du midi.
« Que cette ville, enveloppée par nos troupes, soit frappée comme d'un
« coup de foudre; que le désordre et la terreur y règnent de toute part. Que
« chacun se serve, pour l'accabler, de l'arme qui lui est propre, soit de la
« massue, soit de la hache. Rois, il faut que cette ville, malgré la masse
« énorme de ses fortifications et de ses bâtiments, soit aujourd'hui détruite
« de fond en comble. »

Le puissant Djarâsandha, appuyé de ses quatre corps d'armée, menaçait ainsi les Yâdavas de toute sa colère que partageaient les rois ses alliés. Cependant derrière leurs murs les Dasârhas [15] avaient fait leurs préparatifs, et s'avancèrent contre leurs ennemis. Il s'éleva un combat terrible, tel que ceux qui se livrent entre les Dévas et les Asouras, lutte où se trouva engagée une multitude de chars et d'éléphants, et dans laquelle la valeur du petit nombre résistait à la foule d'ennemis innombrables. A la vue des deux fils de Vasoudéva, apparaissant hors de la ville, toute cette armée de rois fut troublée; la crainte et la terreur commençaient à se répandre dans les rangs.

[11] Ville qu'on suppose avoir existé dans le nord de l'Indostan. M. Wilson croit que c'était la même que Vatsapattana, et que c'est aujourd'hui un village dans le district de Goracpore. Les auteurs ne sont point d'accord sur ce point. Buchanan la retrouve dans les ruines d'Hastinâpoura : un autre savant, dans Currah. Elle devait se trouver non loin d'Allahabad. Elle fut pendant un temps la capitale des rois de la dynastie lunaire.

[12] Par l'épithète de *Mâgadha* l'auteur a voulu distinguer ce Satadhanwan d'un autre prince du même nom, qui était Yâdava.

[13] Le Penjab où coulent cinq rivières : circonstance qui a fait donner à cette province son nom ancien et son nom moderne. M. Lassen a fait sur ce pays une dissertation intéressante.

[14] Capitale d'une portion du Magadha.

[15] Le Dasârha, situé dans le midi de l'Inde, avait été le royaume d'Yadou : de là vient que ses descendants ou Yâdavas portent le nom de *Dasârhas*. Voyez aussi la XXXVI[e] lecture, p. 166.

Élevés sur leurs chars, couverts d'une armure éclatante, les deux Yâdavas s'avançaient, comme deux monstres marins portant le désordre au milieu des flots de l'Océan. C'est pour ce premier combat que leur prudence appela à son secours ces armes fameuses que l'antiquité a tant célébrées, armes divines qui descendirent du ciel, au milieu de la mêlée, larges, fortes, lumineuses, flamboyantes. A leur vue se rassemblent les oiseaux de proie; ils les savent altérées du sang, affamées de la chair des rois. Ces armes célestes, entourées de guirlandes sacrées, et effrayant de leur seul éclat les habitants de l'air, sont le soc, nommé *Samvarttaca*, la masse, nommée *Sônanda*, l'arc, nommé *Sârnga*, et la massue, nommée *Cômodakî* : ce sont les quatre armes toutes-puissantes de Vichnou, que les deux jeunes Yâdavas reçurent du ciel en ce moment décisif. Râma prit d'abord le soc incomparable, qui va serpentant au milieu des bataillons, semblable au roi des reptiles couvert de festons divins; sa main gauche s'arma de la masse Sônanda qui, maniée par ce héros juste et terrible, fera la perte de ses ennemis. Le vaillant Crichna s'empare de l'arc Sârnga, qui doit briller dans le monde, et dont le bruit est égal à celui des nuages. La main gauche de celui dont les dieux célèbrent les actions, et dont l'œil brille comme la fleur du lotus (*coumoudâkcha*), balance avec force la massue Cômodakî. Ainsi armés, ces deux héros, Râma et Govinda, ressemblent à Vichnou : ils attaquent leurs ennemis. Ces deux êtres, qui d'une même substance se sont divisés pour former deux frères distingués par leur âge et leur nom, n'offrent entr'eux dans le combat aucune différence. Brandissant leurs armes, ils poussent à leurs adversaires, ils frappent, ils triomphent, et dans les deux fils de Vasoudéva on ne voit plus que des maîtres, que des dieux puissants.

Râma apparaissait au milieu de ses ennemis comme le dieu de la Mort : il élevait son soc, qui, aussi agile qu'un serpent, allait abattant une abondante moisson de Kchatriyas, d'éléphants et de chevaux. Les éléphants qui échappaient au soc étaient frappés par la masse, et tombaient comme de lourdes montagnes. C'est alors que les chefs des Kchatriyas, harcelés par Râma, revinrent en tremblant près de Djarâsandha. Celui-ci, sévère dans ses devoirs de guerrier, leur dit : « Est-ce donc ainsi que vous vous montrez « dignes du nom de Kchatriya? Quoi! votre âme est troublée! Souvenez-« vous de ce que disent les sages : Se laisser vaincre dans le combat, perdre « son char et fuir devant l'ennemi, c'est pour le Kchatriya un crime aussi

« grand qu'un indigne avortement. Eh! pourquoi tremblez-vous? Arrêtez, « malheureux Kchatriyas, arrêtez, et obéissez à ma voix. Reprenez votre « ardeur, lancez vos traits, et continuez à combattre; ou du moins, élevés sur « vos chars, restez pour être spectateurs de ma lutte avec ces deux pâtres « que je veux envoyer à Yama. » Tous ces Kchatriyas, à la voix de Djarâsandha, recouvrent leur courage. L'air est obscurci de leurs traits; ils reviennent au combat avec leurs chevaux tout brillants d'or, leurs chars retentissants comme la foudre, leurs éléphants pareils à de grands nuages, et gourmandés par leurs conducteurs. Ces princes couverts de leur armure, ceints de leur glaive, ont l'épaule chargée d'un carquois et la main d'une masse de fer [16]. Leur arc est tendu; autour d'eux sont leurs drapeaux et leurs pavillons, au-dessus de leur tête leur parasol et leur *tchâmara*. Ils se précipitent au combat, portés sur leurs chars, et, animés d'une noble ardeur, ils se font distinguer au nombre de coups que portent leurs lourdes masses, au nombre de traits qu'ils décochent.

En ce moment le héros qui est l'honneur et l'espoir des dieux, Crichna, monte sur son char, qui a pour drapeau l'oiseau Garouda. Il s'avance vers Djarâsandha, et le frappe de huit flèches : le conducteur des chevaux du prince en reçoit cinq, et, tandis qu'il se débat, les chevaux eux-mêmes sont terrassés. Le grand Tchitraséna et le vaillant Kêsica, voyant l'embarras de Djarâsandha, lancent leurs traits sur Crichna. Baladéva, qui se trouvait près de son frère, reçoit trois des flèches de Kêsica, et lui répond par une flèche qui brise son arc en deux morceaux : il couvre de tout côté ses ennemis d'une pluie de ses traits enrichis d'or. Tchitraséna irrité le frappe de neuf flèches, Kêsica de cinq, et Djarâsandha de sept. Djanârddana leur envoie à chacun trois flèches, et Baladéva cinq. Ce dernier brise le joug du char et l'arc de Tchitraséna, qui, privé de son arc, démonté de son char, saisit sa massue et s'élance pour frapper son ennemi. Râma allait lancer sa flèche sur Tchitraséna : le roi de Magadha lui brise son arc, frappe ses chevaux de sa massue, et arrive en colère sur le héros lui-même, qui prend aussi sa massue et vient joindre Djarâsandha. Tchitraséna, voyant le roi de Magadha engagé avec Râma, monte sur un autre char et arrive au secours de Djarâsandha; et bientôt entre les deux combattants se trouve une multitude

[16] तोमर *tomara*.

confuse de guerriers et d'éléphants. Djarâsandha, à la tête d'une troupe nombreuse, attaque les Bhodjas commandés par Râma et Crichna. Alors, telle qu'une mer agitée, apparut la mêlée de ces deux armées. Des deux côtés retentissait le bruit des flûtes, des tambours, des conques, et les clameurs terribles des combattants. La poussière était soulevée par les pieds des chevaux et les roues des chars. Leurs armes à la main, l'arc tendu, les héros s'exhortaient mutuellement. Les cavaliers, les conducteurs de chars, les fantassins et les vigoureux éléphants tombaient par milliers. C'était une lutte à mort entre les Vrichnis et Djarâsandha. A la suite de Baladéva venaient Sivi, Anâdhrichti, Babhrou, Viprithou, Ougraséna [17], avec une moitié de l'armée. O fils de Bharata, ils attaquèrent l'aile droite des ennemis, dirigée par le roi de Tchédi, Djarâsandha lui-même, et les princes du nord, Salya, Sâlwa et les autres. Lançant des grêles de traits, et décidés à faire le sacrifice de leur vie, Angâvaha, Prithou, Canca, Satadyoumna, Vidoûratha suivaient Hrichîkésa avec l'autre moitié de l'armée, et se portaient contre l'aile ennemie défendue par Bhîchmaca et le courageux Roukmin, par Dévaca, le roi de Madra, et les vaillants princes de l'est et du midi. C'était un combat désespéré où brillaient des javelines, des épées, des dards, des flèches, où retentissait un bruit pareil à celui de la foudre. Satyaka, Tchitraca, Syâma, le vaillant Youyoudhâna, Mridoura, Râdjâdhidéva [18], Swaphalca [19], habile à conduire un char, Satrâdjit, Praséna, environnés de forces nombreuses, se réunirent aussi à Crichna contre cette aile gauche des ennemis. Ce corps, commandé par Mridoura, eut pour adversaires un grand nombre de rois, à la tête desquels était Vénoudâri.

[17] Le texte porte *Âhouca* : je crois que ce mot est un nom patronymique désignant Ougraséna, fils d'Ahouca. Je l'ai déjà rendu de cette manière, lect. XC.

[18] Surnom d'un prince, appelé *Soûra*. Voyez lect. XXXVIII.

[19] Ou plutôt Swâphalca, c'est-à-dire *un fils de Swaphalca*.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LECTURE.

DÉROUTE DE DJARASANDHA.

Vêsampâyana dit :

Alors recommença entre les Vrichnis et les chefs de l'armée du roi de Magadha une suite de combats singuliers. Roukmin s'engagea avec Crichna, Bhîchmaca avec Ougraséna [1], Cratha avec Vasoudéva, Kêsica avec Babhrou, le roi de Tchédi avec Gada, Dantavaktra avec Sancou. Chacun des Vrichnis trouva de même un adversaire formidable dans un de ces rois courageux. O fils de Bharata, la bataille entre ces deux armées dura pendant vingt-sept jours [2], éléphants contre éléphants, chevaux contre chevaux, fantassins contre fantassins, chars contre chars : c'était une épouvantable mêlée. Djarâsandha en vint aux mains avec Râma, et leur rencontre fut aussi terrible, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra [3] avec Indra. Crichna pensait à Roukminî [4], et s'abstenait de frapper Roukmin : il détournait avec art ses traits pareils aux rayons brûlants du soleil ou au dard venimeux du serpent. Les deux armées éprouvaient des pertes immenses : la terre était couverte de sang et de membres épars, de cadavres défigurés dont il était impossible de compter le nombre.

Râma, élevé sur son char, de ses flèches rapides comme le serpent, attaquait Djarâsandha, qui, de son côté, le harcelait avec autant d'ardeur. Leurs armes, en se heurtant mutuellement, rendaient un son terrible. Percés de traits brûlants, démontés de leur char, voyant leurs chevaux, leurs conducteurs abattus, les deux héros prennent leurs massues et se précipitent l'un

[1] Voyez la note 16 de la lecture précédente.

[2] Voici la manière dont ce nombre est exprimé : अह्नानि पञ्च चैकं च षड् सप्ताष्टौ च *ahâni pantcha tchêcam tcha chad septâchtô tcha* (*dies quinque que unusque, sex, septem octoque*). Je n'ai fait qu'additionner ces nombres.

[3] Nom d'un Asoura vaincu par Indra. Ce passage et d'autres de cette lecture se retrouveront dans la XCIX^e^.

[4] Roukmini devint plus tard épouse de Crichna.

sur l'autre. La terre tremble sous leurs pas : à les voir on dirait deux pics de l'Himâlaya. Les autres cessaient de combattre pour regarder ces guerriers généreux, fameux par leur habileté à manier la massue, et qui, avec la fureur de deux éléphants rivaux, cherchaient à soutenir leur honneur et celui de leurs instituteurs. Les Dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Apsarâs accouraient par milliers de tous les côtés, et le ciel était couronné d'Yakchas, de Gandharvas, de Maharchis qui brillaient dans les airs comme autant d'étoiles. Djarâsandha, faisant un détour à gauche, s'approche de Râma : celui-ci fait le même mouvement par la droite; et leurs massues dirigées avec adresse, en se rencontrant, font retentir les dix régions du ciel d'un bruit pareil à celui des défenses de deux éléphants qui s'attaquent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme la montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Ainsi ces deux rivaux, cherchant à se frapper, avaient fait inutilement plusieurs tours et détours; fatigués de leurs efforts, ils s'arrêtèrent, respirèrent un moment, et bientôt revinrent à la charge. Longtemps encore ils combattirent à armes égales : enfin Râma, irrité de la vigueur et de l'habileté de son ennemi, quitte sa massue ordinaire, et prend l'immortel Sônanda. Il avait élevé l'arme divine et redoutable, dont le coup, dans sa main, ne pouvait être sans effet. Alors une voix céleste se fit entendre : c'était celle de l'être souverain qui a l'œil constamment ouvert sur le monde; elle dit à Baladéva qui tenait déjà son bras étendu : « Râma, « ce n'est pas de toi que Djarâsandha doit recevoir la mort. C'est assez « d'efforts inutiles. Je te défends de lui ôter la vie. Ainsi, repose-toi. Mais « le roi de Magadha ne verra pas longtemps la lumière. » Djarâsandha, en entendant ces mots, s'éloigne tout éperdu. Râma s'abstient de le combattre; à leur exemple les Vrichnis et les princes baissent leurs armes, et peu à peu s'apaise l'ardeur de ces combats où tant d'hommes, pendant si longtemps, avaient donné et reçu la mort.

Djarâsandha, le grand roi, était vaincu : il avait pris la fuite. Le soleil était tombé à l'occident; les vainqueurs ne dormirent point la nuit sur le champ de bataille, et, ramenant leur armée chargée de dépouilles, ils rentrèrent dans la ville, sauvée heureusement par Késava. Les armes divines

disparurent alors pour retourner au ciel. Djarâsandha, honteux de sa défaite, revint dans sa capitale, et les rois qui l'avaient suivi reprirent aussi le chemin de leurs royaumes. Cependant les Vrichnis ne crurent pas avoir entièrement vaincu le roi de Magadha parce qu'ils avaient une fois triomphé de lui : ils connaissaient trop bien sa puissance. En effet, ils eurent à soutenir contre lui dix-huit combats, sans pouvoir parvenir à le détruire; Djarâsandha leva contre eux vingt armées, et ce noble fils de Vrihadratha, soutenu des autres princes, remporta enfin sur les Vrichnis et les Andhacas des avantages d'autant plus faciles que ceux-ci étaient en plus petit nombre. Mais à cette époque les Vrichnis triomphaient, et se livraient à la joie.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE.

DISCOURS DE VICADROU.

Vêsampâyana dit :

Crichna et le fils de Rohinî s'étaient fixés à Mathourâ, où ils déployaient une magnificence toute royale [1]. Mais le roi de Râdjagriha, le superbe Djarâsandha, excité d'ailleurs par ses deux filles, ne pouvait oublier la mort de Cansa. Dix-sept combats avaient eu lieu entre lui et les Yâdavas. Vaincu, mais non abattu, il voulut une dix-huitième fois encore tenter le sort des armes. Il se sentait humilié, ce grand et puissant roi, ce monarque comparable en gloire et en majesté au dieu vainqueur de Pâca, et il voulait se venger par la mort de Crichna. En apprenant les préparatifs du roi de Magadha, les Yâdavas, que le nom de Djarâsandha effrayait toujours, s'assemblèrent pour délibérer. C'est alors que le grand et sage Vicadrou, en présence d'Ougraséna, adressa ce discours à Crichna, dont l'œil ressemble à la belle feuille du lotus.

[1] Les répétitions sont fréquentes dans les poëmes sanscrits. Les quatre premiers vers de cette lecture sont ceux qui commencent les lectures LXXXIX et XC. Quelques-uns des vers suivants se trouvent vers la fin de la lecture précédente.

Vicadrou dit [2] :

Cher Govinda, écoute quelle fut l'origine de notre famille, et quelle en fut la filiation jusqu'à notre temps. Si tu le juges à propos, je te raconterai l'histoire de la race des Yâdavas, telle que me l'a jadis apprise le docte Vyâsa lui-même.

Il exista dans la famille de Manou un fils d'Ikchwâcou, nommé *Haryaswa* [3], aussi puissant qu'Indra, lequel eut pour épouse chérie une fille du Dêtya Madhou; elle se nommait *Madhoumati*, et elle fut pour lui ce que la divine Satchî est pour le roi des dieux. Par sa jeunesse, sa beauté incomparable et ses vertus, elle avait charmé ce prince; aussi distinguée par ses formes gracieuses [4] que par ses qualités morales, aussi aimante qu'aimable, quoique sortie du sang Dânava, elle faisait le bonheur d'un fils d'Ikchwâcou. O Mâdhava, il arriva quelque temps après que Haryaswa fut chassé du royaume par son frère aîné; sans se laisser abattre par le désespoir, il quitta Ayodhyâ, et se retira dans les bois avec un petit nombre de serviteurs et sa femme. Connaissant les vicissitudes du temps, il se consolait de son exil dans les bras de la belle Madhoumatî. Celle-ci lui dit : « Viens, ô le meilleur des « princes, ne regrette pas cette patrie que tu as perdue. Allons dans le « palais de Madhou mon père. Qu'elle est belle cette forêt de Madhouvana,

[1] Ce discours de Vicadrou est remarquable en ce qu'il contredit les récits consignés dans les lectures XXXII, XXXIII et suivantes. Ce sont deux traditions différentes qu'il est difficile de concilier.

[2] L'auteur n'indique point la généalogie de ce prince ; d'abord ce ne peut être Haryaswa, 13ᵉ roi d'Ayodhyâ : voy. XIIᵉ lecture, pag. 61. Plus bas on verra que le fils du prince dont il est ici question épouse les arrière-petites-filles d'Youvanâswa ; or, il y a eu deux Youvanâswa, l'un, 8ᵉ roi, l'autre, 18ᵉ roi d'Ayodhyâ. Cette indication est donc insuffisante pour déterminer l'âge de notre Haryaswa. D'un autre côté, on le fait contemporain de Lavana qui, d'après la légende rapportée dans la LIVᵉ lecture, fut tué par le frère de Râma, 58ᵉ roi d'Ayodhyâ : ce qui diminuerait beaucoup l'antiquité de l'aïeul des Yâdavas. D'autres tables généalogiques parlent d'un Haryaswa, fils d'Anaranya ; cette indication tendrait encore à rapprocher Haryaswa du siècle de Râma, et les détails qui vont suivre nous représenteront en effet un de ses descendants à la cinquième génération comme contemporain du fils de ce même Râma. Il en résultera que nous devrons admettre deux Yadou, l'un comparativement moderne et fils de Haryaswa, l'autre plus ancien, fils d'Yayâti, lequel était venu habiter ce même pays, et fut le père d'une race qui se confondit plus tard avec celle du second Yadou.

[3] सुश्रोणिः *sousronih* (*callipyge*).

« couverte d'arbres, de fleurs et de fruits de toute espèce ! Nous y serons « heureux comme des dieux. Noble héros, tu seras aimé de mon père et « de ma mère, et surtout, à cause de moi, tu deviendras l'ami de mon frère « Lavana. Le plaisir nous attend en ces lieux aussi bien que dans ta patrie. « Ce séjour sera pour nous ce qu'est le Nandana pour les immortels. Viens, « cher époux, nous y trouverons le bonheur comme si nous habitions la « ville des Dieux. Laissons, ô grand prince, ton orgueilleux de frère, notre « ennemi commun, cet homme fou de royauté. Je déteste cette terre de « déshonneur, ce séjour de servitude. Allons dans le palais de mon père. » Ces paroles d'une tendre épouse furent accueillies par ce prince amoureux, et calmèrent le ressentiment qu'il éprouvait contre son frère aîné. Les deux époux, privés d'asile, se dirigèrent vers la ville de Madhou ; et le vaillant Haryaswa y fut accueilli avec joie et avec bonté par le prince des Dânavas : « Bonne arrivée, mon fils Haryaswa, je suis content de te voir. Tout mon « royaume, excepté le Madhouvana [5], est à toi. Prince, voici ton palais. Tu « auras en ces lieux Lavana pour ami et pour compagnon. Si des ennemis te « menacent, c'est Lavana qui se chargera de ta vengeance. Sois le maître « en cet heureux pays, borné d'un côté par la mer, de l'autre par la contrée « d'Aroûpa [6], riche, populeux, et couvert de vaches et de bergers. Tu auras « pour forteresse [7] le Girivara, pour domaine le beau pays de Sourâchtra, « fertile en héros, et celui d'Aroûpa que la proximité de la mer garantit de « toute maladie. Je prévois même qu'un jour ta domination s'étendra sur « toute la grande province d'Ânartta [8]. Il viendra un moment où ta race « royale s'alliera avec celle d'Yayâti, et cette union confondra la famille « solaire avec la famille lunaire [9]. Enfin, mon cher fils, tout ce qui m'appar- « tient est à toi : libre par cet abandon, je vais me retirer sur la mer,

[5] Sans doute le Madhouvana était *réservé* à Lavana. Voyez la LIV^e lecture.

[6] Nous avons déjà vu ce pays donné par l'antique Prithou au panégyriste Soûta, lect. V, p. 31. Le voisinage de la contrée de Sourâchtra, qui est Surate, détermine la position du pays d'Aroûpa, pays maritime et sans doute sauvage ; car son nom signifie *difforme*.

[7] दुर्ग *dourga* lieu où il est difficile d'aborder. Voyez les lois de Manou, lecture VII, sl. 71 et suiv. Je ne sais point si le mot *girivara*, qui signifie *la meilleure des collines*, est le nom particulier d'une hauteur, ou le nom général d'une chaîne de montagnes, telle que le Vindhya.

[8] Voyez X^e lecture, p. 55, note 17.

[9] Cette phrase a été introduite pour concilier avec ce récit la tradition qui faisait descendre les Yâdavas du roi Yayâti : mais l'auteur ne s'explique pas sur la manière dont la fusion des deux familles a été opérée.

« séjour de Varouna. Cependant gouverne, avec Lavana, tout ce pays, et « songe à étendre ta famille. »

Haryaswa lui témoigna sa reconnaissance, et se fixa dans ce royaume, tandis que le Dêtya chercha une retraite dans l'empire de Varouna. Son gendre jouit d'une grande puissance; et, pareil à un dieu, il établit sa demeure dans une ville qu'il fonda sur le divin Girivara. En peu de temps le Sourâchtra, fertile en pâturages, s'agrandit et forma le royaume d'Ânartta. Le pays d'Aroûpa y fut annexé; et cet état, baigné par la mer, orné de forêts, riche en moissons et en fruits, couvert de villes et de hameaux, se trouvait florissant sous les lois de ce prince magnanime qui, par sa justice et sa gloire, faisait le bonheur de ses sujets, et par son équité et ses autres vertus royales établissait sa domination sur des bases solides. Ainsi Haryaswa, tout étranger qu'il était à ces contrées, sut y obtenir une grande réputation; sa prudence et sa politique fondèrent la prospérité de cette nation.

Ce monarque sage et éclairé désirait un fils : il eut de Madhoumatî le glorieux Yadou. Cet Yadou grandit en force et en puissance; le bruit de son nom retentissait dans le monde comme celui d'un tambour sonore; orné de toutes les qualités royales, vainqueur des ligues de ses ennemis, non moins célèbre que l'antique Poûrou [10] : tel fut le fils unique, le noble et valeureux enfant du grand Haryaswa. Celui-ci, après avoir travaillé pendant dix mille ans à l'agrandissement de son royaume, et s'être distingué sur la terre par un mérite incomparable, s'en alla au ciel. Alors Yadou, prince magnifique pour ses sujets, reçut le baptême des rois, et apparut, après la mort de son père, comme le soleil à son lever. Il fit le bonheur de ce pays, et le mit à l'abri des craintes que lui donnaient les brigands. C'est de cet Yadou, semblable au dieu Indra, que les Yâdavas ont reçu leur nom [11].

Un jour ce roi fit une partie de plaisir sur l'océan, accompagné de ses

[10] Poûrou est ordinairement le frère d'Yadou, préféré par Yayâti. Le mot que j'ai rendu par *antique* est पूर्व्वक *poûrwaca* : le manuscrit bengali porte पूर्व्वज *poûrwadja*, qui veut dire *aîné*. Poûrou n'était pas l'aîné, au contraire il était le plus jeune des fils d'Yayâti. Voyez lecture xxx.

[11] Cette phrase est un démenti formel donné aux traditions que nous avons vues jusqu'à présent, et qui faisaient descendre directement les Yâdavas des princes de la race lunaire. Cette famille se couvrit de tant de gloire que la race solaire eut peut-être la vanité de les revendiquer comme parents : ce motif aura fait inventer cette légende, favorable à une pareille prétention.

nobles épouses, comme le dieu de la Lune entouré des constellations. Il se laissa entraîner trop loin sur la mer, et fut, malgré sa force, rapidement enlevé par Dhoûmavarna, roi des serpents [12], qui l'emmena à travers les flots jusque dans sa capitale. Les colonnes, les portes, les maisons de cette ville étaient de pierres précieuses : de tout côté pendaient des guirlandes de perles : l'œil se trouvait ébloui de la beauté de mille coquillages divers, de l'éclat étincelant des diamants, de la magnificence d'arbres admirables dont les feuilles et les branches étaient de corail. Les rues étaient remplies d'une multitude de femmes, appartenant à la nation des serpents et habitant au sein de l'océan. Au milieu de cette ville, en forme de drapeau, brillait un *swastica* [13], égalant la lune en beauté. A travers les ondes transparentes, Yadou contempla cette cité des serpents fondée aussi solidement sur l'eau qu'elle aurait pu l'être sur la terre. Sans éprouver aucune crainte, il entra dans cette ville : il arriva dans un palais qui pour la forme ressemblait à un nuage, et qui était rempli de femmes [14] serpents. On lui présenta un siége magnifique, riche produit de l'élément humide, tout composé de pierres précieuses, orné de feuilles de lotus, et surmonté d'un lotus d'or. Quand il fut assis sur ce trône, l'intrépide Dhoûmavarna, roi des serpents, lui dit : « Ton père est « monté au ciel, après avoir fait la gloire de sa nation, et avoir donné le jour « à un prince tel que toi, qui dois marcher sur ses traces. Tu seras le père « des Yâdavas, et Haryaswa a pour jamais fondé l'honneur de cette race « féconde en héros. Dans cette famille naîtront des princes issus du sang « des Dévas et des Dânavas, de celui des Richis et des serpents. Prince, tu « vois mes cinq filles, elles sont jeunes et vertueuses : leur mère est la petite-« fille d'Youvanâswa. Épouse-les d'après le rite des Pradjâpatis [15], et je « t'accorderai un don [16] conforme à ton mérite, c'est-à-dire la multiplication

[12] Les serpents sont une race de génies dont il a été question lecture III, p. 22. C'est aussi une tribu qui habitait sur les bords de l'Indus, et qui a pu s'étendre sur les côtes et dans les îles de l'océan Indien. On les appelle autrement *Nâgas*. Voyez la lecture XXXIII ; Ardjouna, qui semble avoir régné dans le même pays qu'Yadou, y est représenté comme faisant la guerre à ces Nâgas, et de ses cent bras les épouvantant jusqu'au milieu de l'océan.

[13] Nous avons vu que le *swastica* était un signe particulier dont on croyait les serpents ornés.

[14] Le service intérieur du palais des princes indiens était fait par des femmes. Voyez dans l'édition de Sacountalâ la note du texte relative à la pag. 95, l. 14, et la note 96, p. 234.

[15] C'est le quatrième mode de mariage. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 21.

[16] वर *vara*.

« de ta race en sept branches célèbres, qui porteront le nom des Bhêmas, « des Côndjaras [17], des Bhodjas, des Andhacas, des Yâdavas, des Dasârhas, « et des Vrichnis. »

Dhoûmavarna donna donc à cet Yadou, comparable au dieu Indra, ces jeunes princesses, et le mariage fut accompagné des libations recommandées par la loi [18]. Le roi des serpents, heureux de cette union, accorda à son gendre le don qu'il lui avait annoncé. Il dota aussi magnifiquement chacune de ses filles. « Mes cinq filles, dit-il, te donneront cinq fils, qui tiendront « de la nature de leur père et de celle de leur mère. Les héros de ta race, « distingués par leur beauté et par leur courage, conserveront les goûts de « leur aïeul, et s'élanceront sur les vagues de l'océan. » Le père des Yâdavas, riche d'un pareil avenir et emmenant avec lui ses nouvelles épouses, sortit de l'eau comme la Lune du sein des mers. Le héros apparut entouré des cinq princesses, tel que l'astre des nuits brillant dans une constellation formée de cinq étoiles. Il revit son gynécée, orné du vêtement nuptial et de guirlandes divines. A son aspect, toutes ses épouses reprirent une nouvelle vie, comme au retour d'un feu vivifiant. Comblé de bonheur, ce prince retourna dans sa capitale, où de longs plaisirs l'attendaient encore.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE.

FIN DU DISCOURS DE VICADROU.

Vicadrou continua :

Avec le temps les filles du serpent donnèrent à Yadou cinq fils, qui devinrent par la suite des princes illustres : ce furent le vaillant Moutchoucounda, Padmavarna, Mâdhava, Sârasa et Harita [1]. Le puissant Yadou, en

[17] Le manuscrit dévanâgari de Paris porte *Sâtwatas*.

[18] Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 35.

[1] Ces cinq enfants ne ressemblent en rien pour le nom à ceux de l'Yadou de la race lunaire. Voyez lecture XXXIII.

voyant ses cinq fils pareils à cinq génies sur la terre, éprouva une grande joie. Ces princes grandirent : pour la taille on aurait pu les comparer à cinq collines. Forts, invincibles et remplis d'orgueil, ils se présentèrent devant leur père, et lui dirent : « Seigneur, nous avons pris de l'âge, et notre corps « est vigoureux. Nous sentons le désir de prouver ce que nous pouvons faire. « Que nous ordonnez-vous? » A la vue de ses nobles enfants, avides, comme de fiers léopards, de développer toute leur force, Yadou fut ému, et leur répondit avec amitié : « Que mon fils Moutchoucounda aille fonder deux « villes au milieu des montagnes, l'une sur le Vindhya, l'autre sur le Rik-« chavân [2]. Pour mon fils Padmavarna, qu'il se dirige du côté du midi, et « qu'il se hâte d'élever une ville sur le Sahya [3]. Quant à mon fils Sârasa, « qu'il construise une ville agréable vers l'est, dans un canton orné de « *tchampacas* [4]. Mon vaillant fils Harita ira, au milieu de l'océan azuré, « gouverner l'île du roi des serpents. Le généreux Mâdhava, mon fils aîné, « restera dans la capitale avec le titre de prince royal [5], et y administrera la « justice. » Tous ces princes, satisfaits de la faveur de leur père, reçurent le baptême royal et le privilége du *tchâmara* [6], et, pareils aux régents du monde, les quatre jeunes fils d'Yadou partirent pour les régions qui leur avaient été assignées.

Ceux d'entre eux qui avaient la charge de fonder des villes cherchèrent des positions favorables. Le Râdjarchi Moutchoucounda choisit, au milieu du Vindhya, un emplacement sur la rive escarpée et effroyable de la Narmadâ [7]. Il nettoya l'endroit et le débarrassa de tout ce qui l'encombrait. Il aplanit le terrain, fit creuser des fossés profonds, les remplit d'eau, prépara en divers quartiers des chapelles [8] consacrées aux dieux, établit des routes pour les chars et pour les piétons, des places et des jardins. Il ne fallut

[2] Le Rickcha ou Rikchavân, comme nous l'avons dit ailleurs, est la partie orientale de la chaîne du Vindhya, depuis le golfe de Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ et du Sona. La partie méridionale de cette même chaine, au sud de la source de ces deux rivières, porte proprement le nom de *Vindhya*.

[3] Le Sahya est une chaîne de montagnes dans le nord-ouest de la presqu'île en deçà du Gange, vers Pounah; la Godâvari y prend sa source, et dirige son cours vers la côte de l'est.

[4] *Michelia champaca*.

[5] On appelle *youvâ-râdja*, c'est-à-dire *jeune prince*, l'héritier présomptif de la couronne, déjà associé au trône.

[6] Le *tchâmara* était l'émouchoir, un des attributs de la puissance royale.

[7] Aujourd'hui le Nerbudda.

[8] आयतन *âyatana*.

pas beaucoup de temps pour bâtir cette ville, comparable à celle d'Indra. Riche et opulente, remplie de vaches et de denrées de tout genre, ornée de drapeaux et de guirlandes, elle reçut de son illustre fondateur un nom qui devait perpétuer sa gloire. Élevée sur l'énorme masse du grand Vindhya, formée de grands quartiers de rochers, elle fut nommée *Mâhichmati* [9]. Entre le mont Vindhya et le mont Rikchavân, au pied de ce dernier et sur les rives salubres de la Narmadâ, ce prince, animé toujours du même zèle, bâtit une autre ville aussi opulente, également comparable à la cité divine, vaste, ornée de cent jardins et de places assignées aux marchands. Il lui donna le nom de *Pouricâ*, et ces deux villes, sous le gouvernement du vaillant et sage Moutchoucounda, devinrent riches et florissantes.

Le Râdjarchi Padmavarna fonda aussi une grande ville sur le mont Sahya, sur les bords ombragés de la Vénâ [10]. Ayant reconnu que ce pays était presque désert, tandis que la population était abondante sur les autres points, il choisit cette position, fortifiée par la nature même; et, pareil à un Pradjâpati, il y établit sa ville, qui fut appelée *Caravîrapoura*; la région porta le nom de *Padmâvata* [11].

Sârasa construisit la grande et belle ville de Crôntchapoura dans un lieu fertile, et planté de *tchampacas* et d'*asocas* [12]. La province, riche et couverte d'arbres de toutes les saisons, se nomma *Vanavâsin* [13].

Harita alla gouverner sur l'océan une île couverte de pierres précieuses et renommée pour la beauté des femmes. Des pêcheurs, nommés *Madgouras*, y sont occupés à plonger dans la mer pour en retirer des coquillages.

[9] Dans ce mot on reconnaît *mahâ* qui veut dire *grand*. L'auteur semble ici vouloir rapprocher *mâhichmatî* du mot composé *mahâsman*, qui signifie *grand rocher*. Cette ville est-elle la même que la capitale du puissant Ardjouna aux cent bras ? (Voy. la lecture XXXIII.) C'est assez probable, car il est aussi question là de la rivière de Narmadâ. Comme cet Ardjouna, vaincu par Parasourâma, semble antérieur à Haryaswa, qui a pu être contemporain du second Râma, (note 3 de la lecture précéd.), nous pouvons penser que cette cité, abandonnée et détruite, fut rétablie par Moutchoucounda. Wilford dit que cette ville s'appelle aujourd'hui *Tcholi Maheswara*, et il semble insinuer que son nom lui était venu de la rivière de Mahî, laquelle se jette dans le golfe de Cambaie.

[10] Il y a deux rivières de ce nom ; elles sortent, l'une du Vindhya, l'autre du Malaya, qui doit être une dépendance du Sahya. Celle-ci se nomme *Crichna-vénâ*. Au lieu de *Vénâ*, M. Wilson donne *Vennâ*.

[11] Dans *Padmâvatî* on veut reconnaître Patna sur le Gange : ne peut-on pas aussi retrouver *Padmâvata* dans Pattan, qui serait l'antique Caravîra ?

[12] *Jonesia asoca*.

[13] Un manuscrit porte *Vindhyâvasin*.

D'autres vont au fond des eaux arracher le corail, recueillent des perles, de la poudre d'or, et des pierres précieuses tirées du sein de la mer. Les habitants de cette île sont des Nichâdas [14]. Ils forment des flottilles de bâtiments pour aller à la pêche des perles : ils ne se nourrissent que de la chair des poissons, et, du soin qu'ils prennent de ramasser toute espèce de pierres précieuses, leur pays a été appelé *l'île des pierreries* (*Ratnadwîpa*) [15]. Ils chargent leurs flottilles de leurs richesses, et vont au loin faire le commerce. Harita est honoré chez eux avec autant de respect que le dieu Couvéra.

Ainsi la race d'Yadou descend d'Ikchwâcou, et s'est divisée en ces quatre familles. Le chef des Yâdavas, le roi Yadou, céda le trône à Mâdhava, et monta au ciel, laissant son corps sur la terre. Le fils de Mâdhava fut le vaillant Satwata, prince vertueux [16] et doué de toutes les qualités royales. Il eut pour fils le grand roi, appelé *Bhîma*, qui a donné son nom aux Bhêmas, comme Satwata a donné le sien aux Sâtwatas. C'est sous le règne de Bhîma, lorsque Râma faisait le bonheur d'Ayodhyâ, que Satroughna, après avoir donné la mort à Lavana, abattit le bois de Madhou ; et dans l'endroit où était le Madhouvana, il éleva notre ville de Mathourâ. Quand les deux enfants de Soumitrâ [17] furent partis pour le séjour de Vichnou, Bhîma s'empara de cette ville, qui se trouvait à la fois sur les confins des domaines de Râma et de ceux de Bharata : il voulut en faire le boulevart de son empire, et l'annexa à son territoire. Sous le règne de Cousa et de son jeune frère Lava, Andhaca, fils de Bhîma, fortifia encore le royaume. Le fils d'Andhaca fut Révata. Rikcha

[14] Voyez lecture v, p. 29. Les lois de Manou, lect. x, sl. 48, disent que les Nichâdas s'occupent à prendre du poisson. Voyez *ibid.*, le sl. 8.

[15] Je ne sais pas quelle est cette île des serpents, que l'auteur appelle ici du nom de *Ratna*. Les îles Laquedives (*Crôntchadwîpa*) et les Maldives sont trop peu considérables, et je n'en vois pas d'autres sur lesquelles notre attention puisse porter. Qu'on me permette une conjecture que je n'exprime qu'avec défiance. Dans *Ratna* peut-on reconnaître l'île Raneh ? C'est ainsi que les mahométans appellent Madagascar. Le mot même de Madagascar est-il bien éloigné du mot *Madgoura*, que nous venons de voir tout à l'heure, et par lequel on désigne une partie de la population qui s'occupe de la pêche ? Dans le VIII[e] volume des Recherches asiatiques, Wilford applique à Madagascar le nom de *Harina*, qui est le même mot que *Harita*. Je ferai remarquer, à ce sujet, qu'un grand nombre des noms de lieux dans cette île de Madagascar et sur la côte orientale d'Afrique me paraissent des racines sanscrites peu éloignées de leur forme pure.

[16] Le nom de *Satwata* vient de सत्व *satwa* (*vertu*).

[17] Soumitrâ était une des femmes de Dasaratha, mère de Satroughna et de Lakchmana

naquit de lui sur le sommet agréable de la montagne qui s'abaisse jusqu'à la mer, et qui du nom de son père fut, comme lui aussi, nommée *Révata* [18]. Révata eut pour fils le glorieux Viswagarbha, qui étendit sa domination sur la terre. O Késava, Viswagarbha, de ses trois épouses d'une beauté divine, eut quatre fils que l'on pouvait comparer pour leur magnificence aux régents du monde : c'étaient Vasou, Babhrou, Souchéna et le vaillant Sabhâkchya, héros fameux parmi les héros Yâdavas, et cités comme des dieux sur la terre. Par eux la race d'Yadou fut multipliée, et les peuples s'accrurent en nombre.

Le Sâtwata Vasou a donné le jour, dans le pays de Counti [19], à un fils nommé *Vasoudéva*, et à deux filles renommées, dont l'une est Countî, épouse de Pândou, semblable à une déesse sur la terre, et l'autre est l'illustre Souprabhâ [20], épouse de Damaghocha, roi de Tchédi [21].

Telle est, ô Crichna, l'histoire de ta propre famille, telle que je l'ai autrefois apprise de Crichna-Dwêpâyana. Dans l'état de détresse où nous sommes maintenant, c'est à toi que nous avons recours. Tu es pour nous comme Swayambhou lui-même : nous attendons de toi l'existence et la victoire. Les Pourânas nous disent ce que tu fus, et il ne nous est pas permis d'ignorer ce que tu peux. Initié à tous les secrets des dieux, tu dois soutenir le monde. Toi seul es capable de combattre Djarâsandha, et nous autres guerriers, nous nous soumettons à l'ascendant de tes lumières. Le puissant Djarâsandha nous menace à la tête des rois : ses forces sont nombreuses, et nous n'avons que peu de ressources. Hélas! cette ville seule ne peut soutenir le poids de son ressentiment. Elle n'a que peu de provisions en aliments et en combustible : elle n'est pas défendue par des forteresses, par des fossés remplis d'eau, par des machines de guerre. Il faudrait élargir les remparts et les retranchements, construire un arsenal [22], et réunir une grande quantité de projectiles pour accabler l'ennemi. Aussitôt après la mort de Cansa, à l'aurore de notre révolution, l'armée formée par ce prince a suffi à peine pour nous protéger : notre ville, dans ce nouvel assaut, ne peut résister. Inondé des troupes de l'ennemi, ravagé par une armée supérieure, notre pays, il n'y a point de doute, va périr avec son peuple. Tous

[18] Voyez lecture x, p. 55. Le mont Révata monte du golfe de Cambaie aux gorges de Dilli.

[19] C'est peut-être une portion du pays d'Anga, le Bhagalpour.

[20] D'autres l'appellent *Sroutasravâ*.

[21] Le Tchandail.

[22] आयुधागार *âyoudhâgâra*.

ceux qui ont été vaincus par les Yâdavas reviennent au combat : il s'agit d'une prééminence que nous voulons conserver, c'est une lutte que nous devons soutenir avec honneur. Si, quand le royaume est désolé, nous, princes que nous sommes, nous tremblions devant Djarâsandha et nous prenions la fuite, nous mériterions le blâme et les reproches des citoyens victimes de la guerre et de la haine qu'on porte aux Yâdavas.

Voilà, ô Crichna, les observations que je t'adresse avec confiance. Tu sais tout, et tu n'as plus besoin d'être averti. Donne en ces lieux les ordres que tu jugeras nécessaires. Tu es le chef de notre armée, nous sommes soumis à tes volontés : c'est toi qui as fait naître l'inimitié qui nous poursuit, c'est à toi de nous sauver avec toi-même.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE.

DISCOURS DE PARASOURAMA.

Vêsampâyana dit :

L'illustre Vasoudéva, après avoir entendu ce discours de Vicadrou avec un certain sentiment de plaisir, prit la parole en ces termes : « Le prince « qui vient de parler, ô Crichna, sait quelles sont les six ressources que « doivent se ménager les chefs des peuples : il est sage et prudent dans ses « conseils, il y a dans ses discours autant de vérité que de convenance. Il a « dit quels étaient les devoirs sacrés d'un roi qui veut faire le bonheur du « monde. »

A ces mots prononcés par son père, et aux paroles du grand Vicadrou, Crichna répondit, tout occupé qu'il était d'une seule pensée : « J'ai entendu « vos discours : pour remédier aux circonstances, on doit les considérer « dans leur cause et dans leur enchaînement, voir ce que conseillent le « raisonnement et les livres, et ne pas oublier l'influence de la fatalité. Un « prince doit écouter avec attention les débats d'une affaire, répondre avec « réserve, et adopter dans la discussion les règles d'une saine politique. Or « il faut qu'il pense toujours aux six ressources qui lui sont indiquées, et qui

« consistent à faire des traités, à livrer bataille, à se mettre en marche, à « se retrancher dans un camp, à diviser ses forces, et à chercher la pro- « tection d'un étranger [1]. Cependant, quand un ennemi trop puissant le « menace, s'il est sage, il ne doit pas l'attendre; qu'il fasse à temps une « retraite prudente, et après avoir réuni de nouvelles forces, qu'il reprenne « l'offensive. C'est le parti que je suivrai. A l'heure même, et sans mystère, « je vais partir avec Sancarchana : nous aurons l'air de vouloir sauver nos « jours; forts et armés de notre courage, nous aurons l'apparence de la fai- « blesse désarmée. Dirigeant nos pas vers les riches contrées du midi, nous « entrerons dans la chaîne immense du Sahya. Nous traverserons la ville de « Caravîrapoura et l'agréable cité de Crôntchapoura, pour arriver à la fameuse « montagne de Gomanta. En apprenant notre départ, l'orgueilleux mo- « narque, qui croit déjà tenir la victoire, laissera la ville de Mathourâ et se « mettra avec ses alliés à notre poursuite. Djarâsandha s'engagera dans les « forêts du Sahya, poussé par l'espoir de nous prendre. Notre éloignement « fera le salut de la nation; nous sauverons ainsi les citoyens, la ville et tout « le pays. Dans leurs courses aventureuses, ces rois ambitieux ne pourront « subsister loin de leurs contrées : au milieu de provinces étrangères, har- « celé par nos troupes, l'ennemi doit périr infailliblement. »

Crichna venait de finir son discours : aussitôt Sancarchana et lui se mirent en marche sans balancer, et prirent la route du midi. Ils allaient de province en province, traversant heureusement les nombreuses contrées du Dakchina [2], et poursuivaient leur route, comme en se jouant, sur les sommets du Sahya. En peu de temps ces héros admirés pour leur beauté comme pour leur vaillance parvinrent à la ville de Caravîrapoura fondée sur le Sahya, et habitée par des princes de leur propre famille. En marchant sur les rives de la Vénâ [3], ils arrivèrent à un magnifique Nyagrodha [4], et aperçurent sous cet arbre un Mouni brillant de tous les feux de la pénitence. Une hache [5] pendait à son côté; ses cheveux étaient relevés en nœud [6]; il avait un vête-

[1] Ce passage est le 160e sloca de la lecture VII des lois de Manou.

[2] C'est le Dékan : ce mot signifie *méridional* et *droit*. L'Indien se tournant vers l'est au moment du sacrifice, a le midi à sa main droite.

[3] J'ai déjà dit que M. Wilson donne *Vennâ* : il écrit वेन्ना ; le man. bengali porte वेण्णा.

[4] *Ficus indica.*

[5] Cette hache, appelée *parasou*, est la marque distinctive de ce personnage, nommé pour cette raison *Parasou Râma.*

[6] C'est la coiffure appelée *djatâ*.

ment d'écorce d'arbre [7]. Son aspect était terrible; sur sa tête s'élevait une flamme éclatante, et il resplendissait comme le soleil. Fléau exterminateur pour les Kchatriyas, il est inébranlable comme une vaste mer. Il sait, dans le temps convenable, déposer en son sein les cendres de l'holocauste, tenir lieu lui-même de la flamme sacrée [8], et faire les trois ablutions commandées [9], aussi bien que le maître des dieux. Il traîne à sa suite une vache blanche, accompagnée de son veau, et qui, au gré de ses désirs, lui fournit le beurre du sacrifice. Enfin ce personnage est l'habitant du Mahendra [10], le petit-fils de Bhrigou, le grand, l'infatigable Râma. Il est assis et ressemble au soleil placé sur le Mandara. A quelque distance de lui, les deux fils de Vasoudéva s'arrêtèrent en le voyant, pareils à deux feux étincelants. Ils saluèrent le Richi, et Crichna, à qui rien n'est inconnu dans le monde, lui adressa la parole d'une voix douce et harmonieuse :

« Seigneur, je sais que vous êtes le fils de Djamadagni, le petit-fils de « Bhrigou, Râma le grand Mouni et l'exterminateur des Kchatriyas. La mer « a été couverte de vos flèches rapides. Les traits lancés par votre main [11] ont « formé en tombant la ville de Soûrpâraca, large de cinq cents arcs, haute « de cinq cents flèches; et la population, qui s'était accrue dans les bois du « Sahya, a été introduite dans le terrain d'Aparânta [12] conquis par vous sur « l'océan. C'est vous qui, pour venger la mort de votre père, avez de votre « hache abattu la forêt des mille bras de Cârttavîrya [13]. La terre est encore

[7] वल्कल *valcala*. Tel est le vêtement des solitaires. Voyez Lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

[8] Je crois que ces mots font allusion à la pratique recommandée par le sl. 25 de la VIe lecture des lois de Manou, et qui consiste à avaler les cendres du sacrifice. Au reste voici le vers que donne mon texte : न्यस्तसङ्कुचिताधातं काले हुतहुताशनं.

[9] Voyez lois de Manou, *ibid.* sl. 22 et 24. Ces ablutions, faites le matin, à midi et le soir, se nomment *savanas*.

[10] A l'apparition du second Râma, Parasourâma s'était retiré dans la solitude, au milieu des forêts du Mahendra, que M. Wilson indique comme étant la partie septentrionale des Ghates de la presqu'île en deçà du Gange. Comme on ignore l'époque précise de la mort de Parasourâma, le poëte a profité de cette circonstance pour faire vivre ce personnage jusqu'au temps de Crichna.

[11] Je suppose que cette image représente les pilotis plantés par le héros pour contenir le terrain.

[12] Le mot *aparânta* signifie *extrémité occidentale*. La tradition porte que Parasourâma demanda à Varouna, dieu de la mer, de lui céder un terrain qu'il pût donner aux Brahmanes en expiation du sang des Kchatriyas : Varouna retira ses flots des hauteurs de Gocarna (près de Mangalore) jusqu'au cap Comorin. Voyez le Ve vol. des Recherches asiatiques, pag. 1.

[13] Voyez lecture XXXIII.

« aujourd'hui humide et rouge des flots de sang Kchatriya versés sous cette « hache; fils de Rénoucâ [14], elle ne peut oublier quel est l'effet de votre « colère, quand vous apparaissez dans le combat avec cet instrument de « mort que je vois à votre côté. Aussi, pieux Brahmane, nous voulons vous « adresser une question : votre réponse nous est nécessaire pour détruire « nos inquiétudes. Nous sommes de Mathourâ, sur la rive de l'Yamounâ : « nous appartenons à la race des Yâdavas, et il est possible, illustre Mouni, « que vous ayez entendu parler de nous. Le plus vertueux des Yâdavas, Va- « soudéva, est notre père. Vous savez peut-être que nous avons été élevés à « la campagne, au milieu des pâturages, et que dès le moment de notre « naissance nous avons été deux compagnons inséparables, grandissant loin « de notre famille pour échapper à la haine de Cansa. Sortis de l'enfance, « nous nous sommes rendus à Mathourâ : là, nous avons donné la mort à « Cansa, ennemi toujours acharné contre nous, et nous avons rendu le trône « à son père. Telle a été la première œuvre de deux pasteurs. Cependant « Djarâsandha est venu assiéger notre ville : nous avons livré plus d'une « bataille, et toujours remporté la victoire. En ce moment pour sauver notre « patrie et nos concitoyens sans tenter la fortune des armes, et dans le des- « sein de réparer nos forces, sans char et à pied, sans armure et sans traits, « nous sommes sortis de Mathourâ afin de détourner l'attaque de Djarâsan- « dha. Mais, sage Mouni, puisque nous avons le bonheur de vous rencon- « trer, daignez nous aider de vos conseils. »

Le fils de Rénoucâ répondit à ces paroles respectueuses par un discours rempli pour nos héros d'un sage intérêt : « Crichna, j'arrive d'Aparânta, où « j'ai laissé mes disciples; et je suis venu ici, seul, dans l'intention de vous « donner quelques avis. Je sais l'histoire de votre séjour dans le Vradja, la « mort de plusieurs Dânavas, et celle du cruel Cansa. Noble héros, quand « j'ai appris la nouvelle attaque de Djarâsandha contre toi et ton frère, je « me suis transporté en ces lieux. Je te connais, Crichna, pour être le pasteur « et le maître éternel de ce monde. Pour accomplir l'œuvre des dieux, pour te « soumettre aux devoirs de la perfection, sans être enfant, tu as subi la fai- « blesse de l'enfance. Tout dans les trois mondes dépend de toi. Ainsi écoute « ce que je vais te dire avec le désir de t'être utile. O Govinda, il est une

[14] La mère de ce Râma portait ce nom. Voy. lecture XXVII.

« ville, nommée *Caravîrapoura*, et fondée par tes ancêtres. Dans cette ville « existe un roi fameux, appelé *Srigâla* : il est fils de Vasoudéva. Ce roi cruel « et ennemi du mérite a donné la mort à tous les princes de ton sang qui « pouvaient avoir des droits à la couronne. Orgueilleux, opiniâtre, défiant, « en arrivant au trône il s'est montré même barbare envers ses enfants. Je « pense donc que le séjour de cette ville de Caravîrapoura, toujours rem- « plie de guerriers, serait pour toi dangereux. Mais je vais te dire dans quel « lieu vous pourrez tous les deux attaquer avec avantage le superbe Dja- « râsandha.

« Nous allons traverser ensemble la rivière sacrée de Vénâ, et gagner à « l'extrémité de la province une montagne escarpée; c'est le beau pic d'Yadj- « nagiri, le plus élevé de la chaîne du Sahya, repaire accoutumé de ces bri- « gands affreux qui se nourrissent de chair, et couvert de mille arbres fleuris « et touffus. Nous y passerons la nuit; et, marchant heureusement à notre « but, nous traverserons la rivière de Khatwângî, bordée de magnifiques « rochers, et tombant du haut de la colline avec la même majesté que le « Gange; nous contemplerons les bois qui l'environnent, tous ornés de l'éclat « des saints pénitents, et en passant par les montagnes, nous verrons ces « Brahmanes fameux par leurs austérités, vainqueurs de l'orgueil et des « passions, qui pourraient être si fiers, et dont l'âme est si tranquille.

« Au delà de cette rivière, et après avoir visité ces hommes, véritable « trésor de pénitence, nous arriverons à la grande et belle ville de Croûntcha- « poura. Là se trouve un roi de ta famille, ô Crichna, roi juste et pieux, « nommé *Mahâcapi*, dont le pouvoir s'étend sur ce pays de forêts. Nous nous « abstiendrons de le voir, et, ne prenant qu'un jour pour nous reposer, « nous marcherons vers le saint *tîrtha* [15] Ânadouh. En quittant cet endroit, « nous descendrons le Sahya pour arriver au pied de la montagne de Go- « manta, montagne formée de plusieurs collines, mais dont le pic principal « s'élance jusqu'au ciel; les oiseaux ne peuvent s'élever jusqu'à cette hauteur; « ce pic est l'endroit où les dieux fatigués viennent se reposer; entouré des

[15] Un *tîrtha*, comme nous l'avons dit, pag. 381, est un lieu de pèlerinage : il s'y trouve ordinairement une pièce d'eau, une source sacrée. Le texte porte à l'accusatif तीर्थमानदुहं *tîrthamânadouham*. Au lieu de décomposer ce mot, il fallait peut-être traduire le *Tîrthamânadouh*. Le manuscrit de M. Tod à la place de दुहं donne दुहं.

« astres, il est comme le marchepied du Swarga, ou le belvédère [16] du firmament, et, couvert de chars divins qui viennent s'y abattre, il ressemble à l'incomparable Mérou. Là, sur ce sommet élevé, brillant comme deux divinités, vous apercevrez l'aurore et le couchant, le soleil et le dieu de la lune, roi des étoiles, l'océan orageux, sans rivage, orné d'îles innombrables. C'est de là aussi, de ce sommet escarpé du Gomanta devenu votre forteresse, de ces bois impraticables que vous provoquerez Djarâsandha et que vous le vaincrez. En voyant dans cette position inexpugnable ses indomptables ennemis, ce prince s'arrêtera devant un rocher, forcé d'entreprendre une attaque d'un genre nouveau pour lui.

« Oui, il me semble voir déjà ce terrible combat : les armes brillent, la bataille s'engage, ô Crichna, bataille épouvantable, ordonnée par les décrets des dieux ; la terre est couverte des corps et inondée du sang des Yâdavas et des rois. Les armes de Vichnou, le disque, le soc, la massue Cômodaki, la masse Sônanda [17], apparaîtront au milieu de la mêlée, et rougiront leurs formes meurtrières du sang des princes condamnés à la mort. De là ce combat portera le nom de *Tchacramouchala* [18] : telle est l'intention des dieux, telle est l'attente de Câla. Dans cette circonstance, ô Crichna, tes ennemis et les Souras dont tu es l'espoir te verront sous la forme de Vichnou. Oui, pour le triomphe des dieux, arme-toi de cette massue et de ce disque tant renommé : combats sous ta véritable forme. Que Bala, appui et soutien du monde, saisisse, pour la mort des ennemis des dieux, le soc redoutable et la masse meurtrière. Ce sera la première [19] affaire, ô Crichna, dans laquelle tu accompliras la mission qui t'a été confiée de délivrer, de concert avec les Souras, la Terre surchargée du poids de ses princes. L'apparition des armes divines et de la forme de Vichnou, l'arrivée de Lakchmî, la manifestation de ta toute-puissance, le désordre des bataillons ennemis, tels sont les avant-coureurs de ces grands combats qui doivent se succéder sur la terre : tel est le début de la guerre que se feront plus tard les enfants de

[16] अट्ट *atta.*

[17] Voyez plus haut, lect. XCI, pag. 390.

[18] Ce mot composé renferme le mot *tchacra* qui signifie *disque*, et le mot *mouchala*, qui signifie *masse*. Il est question d'un combat où le disque et la masse de Vichnou lui ont donné la victoire.

[19] Il paraît que Parasourâma ne compte pour rien les dix-sept combats qui ont déjà été livrés.

« Bharata. Ainsi, prends le chemin de la haute montagne de Gomanta. Djarâsandha viendra t'y chercher, mais pour sa perte : tout annonce qu'il sera « vaincu.

« Cependant acceptez ce breuvage pareil à la divine ambroisie : c'est le « lait que ma vache me fournit pour le sacrifice. Fortifiés par cette boisson, « suivez la route que je viens de vous indiquer, et qui, je le souhaite, vous « conduira au succès. »

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE.

ARRIVÉE SUR LE GOMANTA.

Vêsampâyana dit :

Après avoir bu du lait de cette vache, les deux héros Yâdavas, pleins de force et d'assurance, se remirent en marche, guidés par Râma lui-même, et se dirigèrent, par la route qu'il leur avait annoncée, vers la montagne de Gomanta. Leur pas impétueux ressemblait à celui de deux éléphants furieux. Le fils de Djamadagni les accompagnait, et ils étaient comme trois feux brillants, illuminant la route de même que les dieux illuminent le ciel. Enfin, après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au mont Gomanta, qui leur offrit l'aspect que le Mandara présente aux dieux. Uue multitude d'arbres magnifiques y étale l'orgueil de leurs branches : çà et là s'élève l'odorant *agourou* [1], étendant son large vêtement sur la montagne; de riches couleurs y charment les yeux de leurs teintes variées. Là, des essaims d'abeilles s'élancent en bourdonnant; ici, des arbustes se dressent entre les rochers. Les paons ivres de joie poussent des cris qu'accompagne le bruit de l'orage. Des pics se perdent au milieu des airs; des cimes d'arbres se confondent avec la nue. De leurs défenses, les éléphants froissent et tordent les rameaux. Des troupes nombreuses d'oiseaux troublent partout l'écho de leurs chants. Des torrents d'une eau limpide tombent des cavernes le long de la montagne,

[1] *Aquilaria agallocham.*

que colorent de leurs nuances diverses le gazon, les branches et les rochers noircis; de même l'aspect du ciel se diversifie sous le voile de vapeurs qui le couvre. Mille veines de métaux précieux composent le vaste corps du Gomanta, formé de plateaux et de précipices, honoré de la présence des dieux, beau comme l'agréable Mênâca[2], large, élevé, arrosé de tout côté d'une onde salutaire, couvert de bois et de grottes, et couronné de nuages blanchâtres. La terre est partout ornée de *panasas*[3], d'*âmrâtacas*[4], d'*âmras*[5], de roseaux, de *syandanas*[6], de *tchandanas*[7], de *tamâlas*[8], d'*élâs*[9], de *maritchas*[10], de buissons, de *pippalis*[11], de lianes rampantes, d'*ingoudis*[12], d'arbres résineux comme le *sardja*[13], de mille autres arbres de formes variées, tels que le *sâla*[14] à la poussière odorante, le *nimba*[15], l'*ardjouna*[16], le bananier[17], l'*hintâla*[18], le *pounnâga*[19]. Toutes les parties sont également favorisées : les endroits humides sont remplis de plantes aquatiques, telles que le lotus; les endroits secs sont couverts d'arbustes qui se plaisent dans cette espèce de terrain. On distingue le *djambou*[20], le *djamboûla*[21], les arbres au feuillage noir, le *tchampaca*[22], l'*asoca*[23], le *bilwa*[24], le *tindouca*[25], le *coutadja*[26], le *nâgapouchpa*[27] et le *cadamba*[28]. Sur le gazon se glisse le serpent, ou se promène le cerf. Les tapis de verdure sont foulés par les Siddhas[29], les Tchâranas[30] et les Râkchasas, et les rochers couverts de Vidyâdharas[31]. Les bois retentissent des rugissements des lions et des léopards. Le front de la

[2] Montagne que l'on place au midi de la presqu'île en deçà du Gange.
[3] Le jaquier, *artocarpus integrifolia*.
[4] *Spondias mangifera*.
[5] Le manguier, *mangifera indica*.
[6] *Dalbergia ougeiniensis*.
[7] Sandal, *sirium myrtifolium*.
[8] *Xanthocymus pictorius*.
[9] *Eletteria* ou *alpinia cardamomum*.
[10] *Piper nigrum*.
[11] Poivre-long.
[12] *Jiyaputa* ou *inguâ*.
[13] *Shorea robusta* ou *pentaptera arjuna*.
[14] *Shorea robusta*, le sâl.
[15] Le nimb, *melia azidarachta*.
[16] *Pentaptera arjuna*.
[17] Le nom sanscrit de cet arbre est *cadali* (*musa sapientum*). Le manuscrit bengali porte *catabhî*, qui est le *cardiaspermum halicacabum* ou la *clitoria ternatea*.
[18] *Phœnix* ou *elate paludosa*.
[19] *Rottleria tinctoria*.
[20] Le jambosier, *eugenia jambu*.
[21] *Pandanus odoratissimus*.
[22] *Michelia champaca*.
[23] *Jonesia asoca*.
[24] *Œgle marmelos*.
[25] *Diospyros glutinosa*.
[26] *Echites antidysenterica*, vulgairement *coraya*.
[27] *Rottleria tinctoria*, ou *mesua ferrea*.
[28] *Nauclea cadamba*.
[29] Ce sont des personnages connus par leur sainteté.
[30] Musiciens célestes.
[31] Voyez lecture LXXIV, not. 3.

montagne est orné de nuages, et porte l'empreinte des pas de la Lune. Célébré par les dieux et les Gandharvas, paré de la présence des Apsarâs, le Gomanta se décore des fleurs si variées des arbres divins : la foudre d'Indra le respecte : il ne connaît ni les feux de l'incendie, ni la violence de l'ouragan, charmante retraite des dieux, embellie des cascades les plus merveilleuses. Les bosquets sont comme les riches ornements de sa belle tête, les fleurs des *Sévalas* [32] aquatiques et des *Sringâtas* [33] font sa brillante parure. Ses pelouses agréables servent de lit aux habitants des bois : les ombrages variés qui couvrent ses flancs ressemblent aux nuages qui s'étendent au ciel. Ses longues allées d'arbres fleuris, ses grottes agréables, ses cavernes fraîches sont pour le Gomanta ce que sont pour un époux les épouses aimables qui folâtrent çà et là sur ses pas. Son sommet est comme enflammé par le vif éclat des plantes : c'est la retraite paisible des anachorètes; les beautés de la nature ont en ces lieux la perfection de l'art. Enfin, le Gomanta par sa large base et sa tête élevée touche aux profondeurs de la terre et semble se mêler au ciel.

Nos voyageurs, pareils à trois immortels, en approchant de cette montagne, furent frappés d'étonnement. Ils gravirent le Gomanta, comme les oiseaux s'élèvent dans l'air; forts, patients et courageux, ils arrivèrent jusqu'au sommet, et trouvèrent que la beauté des lieux répondait à l'idée qu'ils en avaient conçue. Le fils de Djamadagni, le sage Râma, voyant les deux Yâdavas parvenus au terme de leur voyage, voulut encore leur répéter ses instructions :

« Seigneur, dit-il à Crichna, je pars pour la ville de Soûrpâraca, mais « sans vous perdre de vue au milieu des combats que vous allez livrer aux « Dânavas. Le plaisir que m'a causé le voyage que nous venons de faire ensem- « ble, ô Crichna, ne m'a point permis de sentir la fatigue. Voici donc la place « où se passeront bientôt de grands faits d'armes. Le moment est venu où va « commencer la lutte que vous devez tous deux soutenir en faveur des dieux. « Prince des Souras, Vécountha [34], Vichnou, toi que célèbrent les dieux, et qu'a- « dore le monde entier, écoute mes dernières paroles. O Govinda, ton combat « avec Djarâsandha est la première scène de cette grande œuvre que tu dois « accomplir dans ce monde pour le salut des hommes vertueux. Ici même tu

[32] *Vallisneria octandra.*
[33] *Trapa bispinosa.*
[34] Surnom de Vichnou; l'étymologie de ce mot est incertaine. Voyez pag. 197, note 2.

« vas, ô Crichna, développer la force de tes armes ; tu vas déployer ta forme terrible et guerrière. En te voyant une main armée du disque, l'autre armée de la massue, en te voyant orné des huit [35] facultés surnaturelles, Indra lui-même peut trembler. Entre donc aujourd'hui dans cette voie terrestre que te montre le ciel pour l'avantage des immortels, et pour ta gloire, ô le plus juste des êtres. O généreux Govinda, appelle à toi le fils de Vinatâ [36] qui te sert de pavillon et de monture. L'heure du combat est arrivée, les rois se lèvent contre les dieux, les vassaux du fils de Dhritarâchtra s'occupent déjà des préparatifs de la guerre. La Terre, veuve de ses rois, a les yeux attachés sur toi : elle porte le vêtement de deuil, et ses cheveux par leur arrangement [37] témoignent de sa douleur. Brille dans le combat, sous une forme humaine, comme un astre menaçant pour tes ennemis ; et que le résultat de cette lutte soit la mort pour les Dânavas, le Swarga pour les rois et le bonheur pour les dieux. O Crichna, toi que les immortels honorent, tu as daigné m'honorer toi-même. Je serai heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à tes succès, si tu daignes te souvenir de moi à l'heure du combat. »

Ainsi parla le fils de Djamadagni à l'illustre Crichna : il finit par lui souhaiter une victoire complète, et partit pour le pays qu'il habitait ordinairement.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DE DJARASANDHA.

Vêsampâyana dit :

Après le départ de Râma, les deux Yâdavas parcoururent les sommets agréables du Gomanta. Leur poitrine brillait de guirlandes agrestes, et leur

[35] J'ai pensé que l'on désignait ici les huit qualités comprises sous le nom de विभूति *vibhoûti*. Voy. ce mot dans le dict. de M. Wilson. Le passage est obscur : चतुर्द्विगुणापीनांस.

[36] L'oiseau Garouda.

[37] Cette coiffure est appelée *véni* : elle consiste à rassembler tous les cheveux en une seule touffe qui tombe par derrière, sans aucune espèce d'ornement.

vêtement était noir pour Râma au teint blanc, jaune pour Crichna au teint noir : c'est ainsi que varient les couleurs des nuages répandus au ciel. Ces deux jeunes héros, le corps marqué de taches empreintes avec la terre colorée de la montagne [1], se livraient au plaisir au milieu de ces forêts agréables. Ils contemplaient le lever de la lune qui règne sur les astres, ils observaient les étoiles à l'orient et au couchant.

Un jour, Sancarchana, séparé de Crichna, errait sur la montagne, pareil lui-même à une haute colline. Il se couche à l'ombre d'un *cadamba* fleuri, doucement éventé par le souffle d'un air odoriférant. Il goûtait la fraîcheur de ce zéphyr complaisant, lorsque son odorat fut tout à coup frappé du parfum d'une agréable liqueur. Il éprouvait le plus vif désir de boire ; depuis la veille sa bouche était desséchée par la soif. Il se rappelait le breuvage de la douce ambroisie ; il cherchait où était la liqueur qu'il avait sentie, quand il arrêta ses yeux sur le *cadamba*. Dans un creux de l'arbre était contenue une boisson délicieuse formée de ses fleurs et de l'eau des nuages d'automne. Sancarchana altéré en but à plusieurs reprises, et bientôt, étourdi par l'ivresse, il chancela : ses yeux erraient incertains, et sa tête flottait sur ses épaules, obscurcie comme le disque de la lune dans la saison de l'automne. Cette liqueur, formée dans un creux du *cadamba*, fut appelée *Câdambarî*. C'était Vârounî [2] elle-même métamorphosée, Vârounî, source première de l'ambroisie divine.

Dans cet état d'ivresse où la Câdambarî avait jeté le frère aîné de Crichna, trois aimables déesses [3] lui apparurent : c'étaient Vârounî elle-même repre-

[1] Voy. lect. LXX, not. 1, et lect. LXXIII, not 8.

[2] Vârounî est, suivant les uns, l'épouse, suivant les autres et comme ici, la fille de Varouna, dieu de la mer, et régent de l'ouest. C'est la déesse qui préside aux liqueurs fermentées, et sous ce rapport on la connait encore sous le nom de *Madirâ*, et mieux encore sous celui de *Sourâdévî* : elle sortit de la mer lorsque les dieux en firent le barattement, et de là lui vient son nom de *Vârounî*. J'aime mieux l'étymologie qui fait venir ce nom de Varouna, dieu de la mer, que celle qui le tirerait de Varouna, régent de l'ouest, et tendrait à faire présumer que l'usage des liqueurs fermentées a été apportée dans l'Inde de l'occident. En tout cas, si Bacchus est venu dans l'Inde, il n'y a point planté la vigne, dont les auteurs indiens ne parlent jamais. Voyez dans les lois de Manou, lect. XI, sl. 94 et 95, avec quoi se composaient les liqueurs enivrantes. Vârounî est encore le 25e astérisme lunaire.

[3] Ces trois Grâces indiennes ont quelque chose de plus matériel que les trois Grâces des Grecs : car elles représentent ici les trois genres de jouissances, que Balarâma, devenu guerrier, pourra se permettre : le plaisir de la boisson, le plaisir des femmes et le plaisir de la fortune.

nant sa forme céleste, Cânti, amante du dieu de la lune, et Srî [4], sainte et vénérable divinité qui a le lotus pour marque distinctive. Vârounî, s'approchant du fils de Rohinî, le salua avec respect, et adressa ces paroles au héros que l'ivresse avait affaibli : « Baladéva, puisses-tu vaincre dans le ciel l'armée « des Dêtyas! Je suis Vârounî ton amie. En apprenant que tu étais sur le « Badavâmoukha [5], j'ai parcouru la terre avec l'anxiété qu'éprouve l'âme « errante et déchue de ses mérites. J'ai habité dans les *Késaras* [6] à la fleur « arrondie, dans les *atimouktas* [7] aux bouquets odorants, balancée avec eux « aux souffles des vents. Je me suis attachée au *cadamba* dans la saison des « pluies, heureuse de pouvoir, sous une forme empruntée, soulager la soif « qui te dévore. C'est mon père Varouna qui m'a envoyée, m'ordonnant « de me dévouer à ton service, comme jadis il m'envoya vers les dieux, quand « ils battaient l'océan pour obtenir l'Amrita. Sur le Badavâmoukha aujour« d'hui, je veux être à toi, comme autrefois je fus aux dieux, quand je sortis « de la mer; je te reconnais pour mon maître. Puissant Ananta [8], je ne te quit« terai plus, devrais-je être blâmée de toi; je ne puis plus, sans toi, sup« porter le monde. »

Aussitôt après Vârounî, Cânti s'approche de Sancarchana : son corps est affaissé sous l'ivresse du plaisir, et son regard est comme égaré. Elle salue le héros et lui sourit; elle lui souhaite la victoire, et lui dit : « Je viens de la « part de Tchandra [9]; et, comme Vârounî, je suis éprise des qualités de celui « qui est le maître tout-puissant, et Ananta aux mille têtes. »

La déesse, qui habite au sein d'un lotus, Srî, dont la place est sur le cœur [10] de Vichnou, vient, prompte, caressante, briller, comme une guirlande éclatante, sur la poitrine du fils de Rohinî, et là, celle dont la face res-

[4] Srî est la déesse de la fortune : elle est l'épouse de Vichnou et se nomme aussi *Lakchmî*. Elle sortit avec Sourâdévî de la mer barattée par les dieux. On la représente assise sur un lotus.

[5] Dans la lecture XLV, p. 214, nous avons vu que le Badavâmoukha était un volcan, et nous pensions qu'on pouvait le placer du côté du Sahya. Ce mot indique ici le lieu vers lequel se trouve maintenant Balarâma, ou il doit être pris dans un sens métaphorique : la chaleur que ce dieu éprouve est comme un *volcan* dans lequel il serait plongé.

[6] *Mesua ferrea*, ou *mimusops elengi*.

[7] *Gærtnera racemosa*, ou *banisteria ougeiniensis*; on l'appelle encore en sanscrit *mâdhavîlatâ*.

[8] Nom de Balarâma, considéré comme une incarnation du grand serpent.

[9] Nom du dieu de la lune.

[10] Telle est la position que quelques sculptures donnent à l'épouse de Vichnou, dans les groupes qui représentent ces deux divinités.

semble au lotus, celle dont cette même fleur orne la main charmante, dit à Sancarchana en touchant la guirlande qui le pare : « O Râma, tu as déjà reçu « une preuve de l'attachement de Vârouni, qui de ses charmes a rehaussé tes « attraits. Maître des dieux, Cânti et moi, nous nous joignons à elle : c'est « ainsi que Tchandramas [11] voit accourir vers lui les nymphes qui le ché- « rissent. Reçois de moi, et place sur tes mille têtes, ce diadème qui sort « du trésor de Varouna, et qui étincelle comme le soleil ; reçois aussi ce « pendant [12] d'oreilles d'or, enrichi de diamants, et rappelant par sa forme « l'antique et premier lotus ; ces vêtements de soie noire, dignes de Samou- « dra lui-même ; ces larges colliers de perles, précieuse dépouille de « l'océan. Prends cette parure que célèbrent les Pourânas : le moment est « venu, ô dieu puissant, de te montrer dans toute ta splendeur. »

Baladéva, orné de cette parure et accompagné des trois déesses, brillait comme la lune dans la saison de l'automne. Avec Crichna aussi noir que le nuage chargé d'eau, il s'abandonne au plaisir, de même que la lune, quand elle est délivrée de Râhou. Les deux frères causaient ensemble, non moins tranquilles que s'ils eussent été dans leur palais, quand le fils de Vinatâ s'approche d'eux rapidement par la route de l'air. Il arrivait triomphant et superbe, portant les traces des traits des Dêtyas, et décoré d'une guirlande divine : il venait de vaincre pour les dieux. Pendant que Vichnou dormait sur son lit immortel, dans le séjour de Varouna, au milieu de la mer de lait, le Dêtya, fils de Virotchana, lui avait pris son diadème [13]. Garouda, pour lui enlever sa conquête, avait aussitôt sur la mer commencé un combat contre la troupe des Dêtyas. Il avait repris le diadème de Vichnou, et revenait par le chemin du ciel qu'habitent les dieux. Il aperçut sur le Gomanta son maître Vichnou occupé de sa grande œuvre : le diadème reconquis pendait, resplendissant, sur sa poitrine. En voyant Vichnou sur le haut de la montagne, dépouillé de sa robe brillante, privé de sa couronne, sous l'apparence d'un simple mor-

[11] Nom du dieu de la lune, lequel a épousé les nymphes, qui président aux vingt-sept constellations qu'il parcourt.

[12] Il est à remarquer que l'on ne donne à Balarâma qu'un seul pendant d'oreilles. Voyez lect. LXXXII, p. 348.

[13] Je crois bien que ce passage est une allégorie : la saison des pluies, qui arrive pendant le sommeil de Vichnou, ôte à la nature sa parure et au soleil son diadème. L'oiseau céleste annonce le printemps qui va rendre à Vichnou sa couronne. Garouda et le crocodile, dont il prend la forme, peuvent être des constellations.

tel, l'oiseau divin, qui le reconnaît, laisse du haut du ciel tomber sur la tête d'Oupendra le diadème, qui revient occuper sa place accoutumée, et donne à Crichna, au milieu du jour, l'éclat du soleil sur le sommet du Mérou.

Crichna voit avec plaisir que le fils de Vinatâ lui a remis sa brillante parure, et il dit à Râma [14] : « Sans doute le moment approche d'agir pour les dieux, « et tout est prêt pour soutenir la lutte sur cette montagne. Pendant que je « dormais sur l'océan, le fils de Virotchana, prenant la forme d'Indra, était « sorti de la mer et m'avait enlevé mon diadème. L'oiseau Garouda l'a recou- « vré en se déguisant lui-même sous la figure d'un crocodile, et il vient de « me le rapporter. Il est donc évident que le roi Djarâsandha n'est pas éloi- « gné. Et en effet, on aperçoit l'extrémité des drapeaux qui doivent être por- « tés sur des chars aussi rapides que le vent, et le haut des parasols de ces « princes qui courent à la victoire. Les vois-tu, ces parasols pareils à des lunes, « élevés au-dessus des chars de ces rois? Ces lignes blanches, qu'ils forment « au loin, ressemblent à des troupes de cygnes voyageant dans les airs. Re- « garde, les lueurs qui partent de leurs armes brillantes, se mêlent aux « rayons du soleil et illuminent les dix régions du ciel. Dans le combat que « ces héros vont engager, tous leurs traits lancés contre moi mourront sans « effet. Oui, le grand Djarâsandha arrive à temps : il va devenir pour notre « courage comme la pierre qui aiguise le fer ; c'est un hôte que nous traite- « rons sur le champ de bataille. Ne nous séparons pas à l'arrivée de l'ennemi, « et laissons-le lui-même engager le combat. »

Ainsi parla Crichna d'un ton ferme et résolu, et en attendant Djarâsandha, il examinait son armée. A la vue de tous ces princes, le héros Yâdava pensait en lui-même aux destinées que le ciel leur préparait. « Les voilà donc, se « disait-il, ces maîtres de la terre : aujourd'hui vivants, et condamnés cepen- « dant au trépas par la fatalité ! Je me les figure déjà frappés par la mort ; ils « montent au Swarga revêtus d'une forme éclatante. En effet, fatiguée du « poids des armées innombrables qu'entretiennent ces princes sur toute sa « surface, la Terre est venue dans le ciel déplorer ses tourments. Bientôt elle « sera libre, et le Swarga aura reçu cette multitude de rois. »

[14] La fin de cette lecture est presque en entier une répétition de ce qu'on a déjà vu dans la lecture XCI.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE.

INCENDIE DU GOMANTA.

Vêsampâyana dit :

[1] Cependant le maître des rois, Djarâsandha, s'avançait triomphant à la tête de ces princes suivis de troupes nombreuses. C'étaient des chars de bataille, disposés avec art, attelés de chevaux superbes et bien dressés, et marchant en corps ou séparément; des éléphants guerriers, pareils à de larges brouillards, conduits par des guides exercés, et parés de cloches et de colliers d'or; des chevaux légers comme le nuage, rapides comme le vent, montés par d'habiles cavaliers et pleins de souplesse dans tous leurs mouvements; des fantassins vigoureux, couverts de leur armure, chargés de traits menaçants, réunis par milliers et s'agitant comme des serpents. Ainsi, comme des masses orageuses, s'avançaient ces quatre corps de l'armée du puissant et courageux Djarâsandha, les chars aux roues retentissantes, les éléphants secouant avec orgueil leur parure sonore, les chevaux hennissant, et les fantassins poussant de confuses clameurs. Les dix régions de l'air et les rochers de la montagne résonnaient de ces bruits divers, et Djarâsandha s'élevait du milieu de cette armée au-dessus de la foule des rois qui l'environnaient. Cet immense concours de princes entourés de vassaux belliqueux ébranlait le ciel de mille cris, et pouvait être comparé à une masse de vapeurs où gronde la foudre. Ces chars prompts comme le vent, ces éléphants épais comme la nue, ces chevaux légers comme la fumée, ces fantassins ardents comme le feu, présentent une scène confuse; telle apparaît dans le ciel l'armée de nuages qu'amène de la mer l'orageuse automne.

Les rois qui suivaient Djarâsandha entourèrent la montagne, et songèrent

[1] Tout le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCI[e] lecture pag. 387 avec peu de différence.

à établir leur camp. Leurs tentes s'élevaient avec magnificence et brillaient au loin comme les vagues de la mer se gonflant dans le temps du Parwan blanc[1]. Au point du jour, ces princes, impatients et avides de combats, s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de commencer l'assaut du Gomanta. Ils demandaient tous le signal de l'attaque, et leur bruit tumultueux ressemblait à celui qui doit s'élever à la fin des âges au milieu de l'océan soulevé. Suivant l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leur veste, leur aigrette et leur canne, courent dans tous les rangs et commandent le silence. On se tait sans cesser d'être agité, et l'apparence de cette assemblée est celle de l'océan troublé où circulent silencieusement les poissons et les monstres marins. Quand le calme fut établi dans cette mer orageuse, et que l'attention des assistants fut comme enchaînée par la curiosité, Djarâsandha, tel qu'un autre Vribaspati, commença un long discours :

« Princes, que vos troupes soient sans retard mises en mouvement, et « que les flots de vos soldats entourent toute la montagne. Que les machines « propres à lancer les pierres et les traits soient disposées ; que les guerriers « saisissent leurs masses de fer, leurs glaives et leurs hallebardes. Que les « ouvriers construisent rapidement des mantelets, aussi forts que légers, « pour mettre les combattants à l'abri des coups qui tomberont d'en haut. « Un combat acharné va s'engager de part et d'autre, et les ordres que je « donne doivent être exécutés promptement. Que cette haute montagne soit « déchirée par la pioche et la houe : que les chefs, habiles dans l'art d'atta- « quer les forteresses, se mettent eux-mêmes à la tête des travaux. Je veux que « dans cet assaut que nous allons livrer au Gomanta périssent enfin les deux « fils de Vasoudéva. Que sur ce vaste rocher on ne voie plus aucun oiseau « voler, et que l'air y soit obscurci de vos flèches. Cependant, que chaque « prince occupe le poste que je vais lui assigner, et gravisse la montagne par « un côté différent. Les rois de Madra et de Calinga, Tchékitâna avec les « Bâhlicas, Gonarda, roi de Câsmîra, le souverain de Caroûcha, Drouma, « Kimpouroucha et les montagnards escaladeront le côté occidental. Le « petit-fils de Pourou, Vénoudâri, Somaca prince de Vidarbha, Roukmin « roi de Bhodja, Soûryâkcha avec les Mâlavas, le souverain des Pantchâlas,

[1] Le mois lunaire se partage en deux moitiés appelées *pakchas* : un de ces *pakchas* est nommé *noir*, *crichna*, et l'autre *blanc*, *soucla*. Le Parwan est une époque du mois, telle que la nouvelle ou la pleine lune, le 6e, le 8e ou le 10e jour de chaque quinzaine.

« le roi Droupada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant « Dantavaktra, Tchhâgali, Pouroumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâm- « bhî, celui de Mâlava [3], Satadhanwan, Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de « Trigartta, Bâna et le roi de Pantchanada attaqueront la montagne par le « flanc septentrional, et joindront à l'habileté qu'ils ont pour emporter les « forteresses la violente impétuosité de la foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros « fils d'Ansoumân, Écalavya, Dridhâkcha, Kchatradharman, Djayadratha, « Outtamôdjas, le roi de Salwa, celui de Kérala [4], Késica, le prince de Vidisa, « Vâmadéva et le courageux Soukétou s'élanceront par le côté oriental, ren- « versant tous les obstacles avec la même vigueur que les vents, quand ils « fendent les nuages. Je me charge, avec le roi de Darada et le vaillant prince « de Tchédi, d'emporter de vive force le côté méridional. Ainsi, que le Go- « manta cerné de toute part soit frappé par nos armes foudroyantes. Que « la hache, la massue, et les autres instruments de destruction servent à « notre vengeance. Que cette montagne, formée de rochers inaccessibles, « soit par vous, ô princes, réduite au niveau du sol. »

Les rois, après avoir reçu les ordres de Djarâsandha, se mirent à entourer le Gomanta, de même que les mers entourent la terre. Mais le roi de Tchédi, qui est parmi ses sujets comme Indra parmi les dieux, s'écria : « Qu'est-il « besoin d'escalader cette montagne inabordable, où notre marche à chaque « pas sera entravée par les arbres? Amassons autour du Gomanta du bois sec « et des herbes, et mettons-y le feu : c'est le moyen le plus sûr. Nos guer- « riers, accoutumés à combattre dans la plaine et à lancer des traits du haut « de leurs montures, ne sont pas préparés à un combat de pied, et à l'esca- « lade d'une montagne. Il n'y a point de travail de siége, point de tranchée « qui puisse nous amener au sommet de cette montagne : c'est une entre- « prise qui effraierait les dieux eux-mêmes. Il est bien d'attaquer une cita- « delle, mais quand il est possible de l'assiéger. On ne peut pas m'objecter « ici que ceux qui sont sur la montagne n'ont ni vivres, ni eau, ni combus- « tible, qu'ils seront forcés de descendre, et qu'alors par le nombre nous « l'emporterons. Et d'ailleurs ignorez-vous que nous avons affaire à deux « Yâdavas qui passent pour avoir une force extraordinaire et divine? Nous « avons déjà pu les juger par leurs œuvres : c'étaient des enfants, mais leurs

[3] La xci[e] lecture porte *Mâgadha*. — [4] Le Malabar.

« actions étaient grandes et dignes des immortels. Je vous l'ai dit, entourez « cette montagne d'herbes et de bois sec ; mettons-y le feu, et que ces deux « insensés soient brûlés. S'ils parvenaient à se sauver de l'incendie qui les « aurait cernés, nous nous réunirions pour les accabler, et ils laisseraient la « vie dans ce combat. »

Ce discours du roi de Tchédi fut approuvé de ses collègues, qui en reconnurent toute la justesse. On fit un grand amas de bois, d'herbes, de roseaux et d'arbres desséchés : la montagne fut bientôt enflammée, comme la nue qui s'illumine aux rayons[1] du soleil. Les guerriers s'empressaient de profiter des avantages du terrain et du vent pour pousser le feu avec activité. La flamme excitée par le souffle de l'air s'élevait de toute part, éclairant le ciel de sombres lueurs, qu'obscurcissaient les tourbillons de fumée. Animé par le vent, alimenté par le bois et les racines de tous ces beaux arbres, le feu fait de rapides progrès. Les larges roches du Gomanta se fendent en mille éclats, qui roulent comme de terribles météores. Un réseau immense et brillant enveloppe la montagne, semblable aux rayons qui couronnent un nuage. Le Gomanta dont le sol bouillonne, dont les arbres se consument, siffle et rugit comme l'animal sauvage réduit aux abois. La violence de l'incendie échauffe, enflamme et met en fusion des masses d'or, d'antimoine et d'argent. La montagne, dont tous les membres sont brûlants, ne présente pas cependant un corps entièrement lumineux; elle est voilée par la fumée, et telle que le nuage formé de noires vapeurs. De temps en temps, sous la chute des rameaux embrasés, sous une horrible pluie de charbons, elle semble vomir des flammes, de même que la nue chargée de météores éblouissants. Sillonnée de cascades de lave dévorante, environnée d'une fumée épaisse, elle tombe en cendres, comme si elle était déjà la proie du feu qui doit consumer le monde à la fin des âges. Les serpents, à la tête large, à l'œil noir, sortaient en sifflant de leurs retraites, le corps à demi brûlé. D'un bond impétueux ils s'élançaient en l'air à plusieurs reprises et retombaient enfin étouffés. Les lions et les léopards couraient çà et là, aveuglés par la lueur de l'incendie. La force de la chaleur exprimait des arbres qui ne brûlaient pas encore un suintement abondant. Le vent élevait des globes noirs de

[1] Ce mot *rayon* rend ici le mot पाद् *pâda*, qui signifie ordinairement *pied*. Je lui ai donné cette dernière signification dans la lecture XCVI, pag. 413.

cendres mêlées d'étincelles, et couvrait le ciel d'un vêtement de fumée qui s'étendait comme un nuage orgueilleux. Les oiseaux et les autres hôtes de la forêt avaient fui loin de cette montagne que dévorait la flamme, et d'où se détachaient en roulant les roches calcinées : on aurait dit que la foudre d'Indra venait de broyer ces pierres autrefois si solides.

Ainsi les Kchatriyas, rangés en armes autour du Gomanta à la distance d'un demi *crosa* [6], avaient allumé cet incendie dont ils sentaient eux-mêmes toute la violence. La montagne brûlait, les grands arbres se desséchaient, la terre enveloppée de fumée se réduisait en poussière. Râma irrité dit au vainqueur de Késin et de Madhou : « O Crichna, les rois nos ennemis, dans « leur haine contre nous, ont mis le feu à cette montagne dont le sol et les « arbres s'embrasent de tout côté. Entends-tu dans le lointain les cris de ces « Kchatriyas à la vue de la fumée qui s'élève et des flammes qui consument « les forêts? Si, à cause de nous, le Gomanta est incendié, que dira le monde? « que pensera-t-il de nous, qui aurons laissé traiter indignement la plus « belle des montagnes? Ne serait-ce que par ce motif, ô Crichna, ô toi qui « as la force et la fermeté du roc, je veux faire sentir à ces Kchatriyas la vi- « gueur de mes bras. Les vois-tu occupés à attiser le feu? Ils n'ont point « quitté leurs armes, quelques uns sont toujours sur leurs chars, et prêts à « combattre, quel que soit le terrain. Je cours les joindre. » Il dit, et du sommet de la montagne, comme le roi des astres du sommet du Mérou, le jeune Bala s'élance avec impétuosité. Sur sa poitrine flotte une guirlande de fleurs; ses lèvres sont humides de Câdambari; son vêtement est noir, sa face blanche. Il ressemble à la lune d'automne : il n'a qu'un pendant d'oreilles magnifique, et sur son front s'élève un riche diadème. Le frère aîné de Késava venait de descendre dans la plaine : le puissant Crichna, pareil à un sombre nuage, suit ses pas, et sous ses pieds ébranle la montagne. Ces mouvements font jaillir et remonter l'eau des sources : les branches des arbres en sont inondées, comme le front de l'éléphant est mouillé de la liqueur que ses tempes distillent, et la violence du feu est tempérée par cette eau, de même qu'à la fin d'un Calpa [7] l'ardeur du soleil est éteinte par l'eau des nuages. Crichna pousse un cri de lion : couvert d'un vêtement jaune,

[6] C'est-à-dire 2,000 coudées, le *crosa* étant de 4,000 coudées.

[7] Le mot *calpa* peut ici s'entendre d'une révolution des saisons de l'année.

noir lui-même comme la nue, la tête ornée d'un diadème, la face éclatante de beauté, l'œil comparable au lotus, la poitrine marquée du *Srivatsa*, brillant comme Indra aux mille yeux, il se précipite aussi rapidement que Râma. La montagne, qui s'agite sous le poids des deux héros, en se balançant, produit toujours de nombreux jets d'eau qui calment la fureur du feu. A cette vue, les rois restent interdits, et commencent à trembler.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

MARCHE DE CRICHNA SUR CARAVIRAPOURA.

Vêsampâyana dit :

En voyant [1] les deux fils de Vasoudéva descendus de la montagne, toute cette armée de héros fut troublée : les chars et les chevaux s'agitaient avec confusion. Les deux Yâdavas, leurs armes à la main, s'enfonçaient dans les rangs ennemis, comme deux monstres de l'océan qui, furieux, troublent et soulèvent les vagues. Leur sage prévoyance employa pour ce combat le secours de ces armes antiques, qui avaient déjà apparu à l'affaire de Mathourâ, armes divines qui descendirent du ciel à la vue de ces milliers de princes belliqueux, flamboyantes, éblouissant les yeux comme des feux étincelants, armes merveilleuses, altérées du sang, affamées de la chair de ces rois, accompagnées d'une nuée d'oiseaux carnassiers, couronnées de guirlandes sacrées, rapides, larges, superbes, effrayant les habitants des airs, et remplissant de leur éclat les dix régions. Ces armes, qui sont celles de Vichnou lui-même, sont au nombre de quatre : c'est le soc Samvarttaca, la masse Sônanda, le disque [2] Soudarsana, et la massue Cômodakî. Elles arrivent au moment du combat, et les deux héros s'en saisissent. Râma prend d'abord le soc incomparable qui se glisse comme un serpent dans les rangs ennemis,

[1] Le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la xci[e], p. 386.

[2] Dans cette même lecture xci, au lieu de ce disque, c'est l'arc Sârnga.

et se montre paré de festons divins. Sa main gauche s'arme de la masse Sônanda, dont il terrassera ses adversaires. Késava s'empare avec joie du disque éclatant (*darsanîya*) [1], nommé *Soudarsana*, et comparable au soleil lui-même. La main gauche du dieu dont les louanges retentissent dans le ciel et dont l'œil ressemble à la coupe du lotus (*coumoudâkcha*) porte la massue Cômodakî. Ainsi armés, Râma et Govinda attaquent leurs ennemis, et leur apparence est celle de Vichnou. Également terribles et courageux, il serait difficile de les distinguer : il existe cependant entre eux une différence d'âge et de nom; mais l'aîné et le plus jeune, mais Râma et Govinda se montrent avec les mêmes qualités; c'est Vichnou qui s'est doublé et partagé en deux héros puissants et invincibles.

Râma, comparable dans sa colère au dieu de la mort, allait sur le champ de bataille, faisant serpenter son soc dans les bataillons ennemis, labourant sans relâche les rangs des Kchatriyas, formant de larges sillons au milieu des éléphants et des chevaux. Les éléphants atteints par le soc ou écrasés par la masse de Râma tombaient comme des montagnes sous les coups du guerrier, qui semblait se faire un jeu du combat. Les chefs des Kchatriyas frappés par Râma et précipités de leurs chars vinrent en tremblant auprès de Djarâsandha. Celui-ci, ferme dans ses devoirs, leur dit avec sévérité : « Honte au Kchatriya qui, comme vous, se trouble sur le champ de bataille! « L'action d'un Kchatriya qui se laisse vaincre, qui perd son char et qui « fuit, est, disent les sages, un crime aussi horrible qu'un avortement. « Quoi! vous tremblez devant un seul fantassin, devant un faible berger! « Indignes Kchatriyas! retournez au combat, c'est moi qui vous l'ordonne. « Ou du moins du haut de vos chars contemplez les coups que je vais porter « à ces deux pâtres réclamés par Yama. » Tous ces guerriers, à la voix de Djarâsandha, reprennent courage : ils reviennent avec ardeur au combat, et lancent des milliers de traits. Avec leurs chevaux tout brillants d'or, leurs chars resplendissants comme la lune, leurs éléphants comparables à de larges nuages, et dirigés par d'habiles conducteurs, ces princes apparaissaient sur leurs chars, au milieu des autres combattants, couverts de leur armure, ceints de leur glaive, chargés de toute espèce de traits, l'arc tendu,

[1] Ce mot est employé pour indiquer le sens du mot *Soudarsana*, comme plus bas *coumoudâkcha* semble avec intention rapproché de *Cômodakî*.

le carquois sur l'épaule et rempli de flèches, distingués par le parasol qui ombrageait leur tête et le *tchâmara* qui les éventait.

De leur côté les deux héros, fils de Vasoudéva, parcouraient ce théâtre avec tout l'éclat qui entoure de généreux guerriers. L'air était obscurci de traits, ou retentissait de coups de massue. Au milieu de ces flèches qui tombaient par milliers, les deux frères s'élevaient comme deux montagnes assaillies par la pluie. Mais à cette attaque, comme aux coups des lourdes massues et des lances, ces fiers Yâdavas demeuraient inébranlables. Crichna, noir comme le nuage, portant sa conque, son disque et sa massue, semblait croître en ardeur et en force, tel que le feu que souffle le vent. Avec son *tchacra* brûlant comme le soleil, il abat les hommes, les éléphants, les chevaux et les chars. Ainsi terrassés par la massue, taillés en pièces par le soc, les princes éperdus ne pouvaient présenter aucune résistance; et leurs chars, coupés par le tranchant du disque, se brisaient et encombraient le terrain. Les éléphants vigoureux, succombant sous la masse de Râma, poussaient de longs gémissements, et, privés de leurs défenses qui tombaient en éclats, ils ressemblaient à des nuages épuisés d'eau. Les cavaliers et les fantassins, atteints par le disque aux rayons brûlants, roulaient sans vie sur la poussière, comme si la foudre venait de les écraser. Enfin cette armée, consumée par les feux du *tchacra* et du soc dévorants, ou brisée sous leurs coups terribles, présentait la scène de désolation qu'offrira le monde à la fin des âges. Les rois ne pouvaient contempler sans frayeur les jeux effroyables des armes divines de Vichnou. De tous ces chars de bataille, les uns étaient fracassés, les autres portaient encore leurs nobles conducteurs, que la mort avait moissonnés; quelques-uns étaient par terre, avec une roue fracassée. Au-dessus de cette horrible scène où s'exerçaient le disque et le soc des deux héros, volaient les Râkchasas [1] de sinistre présage. Il est impossible d'exprimer les cris lamentables qui allaient frapper le ciel, de peindre la chute des hommes, des éléphants, des chars, des chevaux, abattus comme les arbres sous la hache du bûcheron. La terre, arrosée du sang des princes morts dans le combat, était aussi rouge que la femme qui s'est teint le corps avec la poussière de sandal. Un large fleuve étendait au

[1] Cette espèce de Râkchasas est celle qui dévore les humains; leur seule présence souille les sacrifices, et ils habitent ordinairement les cimetières.

loin ses vagues sanglantes, où surnageaient des cheveux, des membres, de la moelle, des entrailles d'hommes et d'éléphants. C'était un spectacle horrible à voir que cette jonchée de guerriers et de quadrupèdes, que ce champ de mort, d'où s'élevaient les clameurs malheureuses des heureux du siècle [5], et les lugubres gémissements des blessés, où semblait s'être abattu un nuage de sang, où s'entassaient en monceaux de cadavres confus les hommes, les éléphants et les chevaux, où résonnaient les cris de joie des corbeaux avides, où Crichna enfin, au milieu de tous ces princes terrassés, expirants, dominait comme la Mort toute cette scène épouvantable.

Élevant dans ses mains sa massue meurtrière et son disque pareil au soleil de la fin des âges, Késava s'élançait dans les rangs de ses ennemis et leur criait : « Héros, pourquoi cessez-vous de combattre? n'avez-vous plus « d'éléphants, de chevaux et de chars? Que faites-vous? qu'est devenue « votre habileté? est-ce donc là votre courage si renommé? Vous n'avez « devant vous que deux guerriers, mon frère et moi; quelle terreur impré- « vue précipite votre fuite? D'où vient donc que le fameux Djarâsandha « ne se présente pas en ce moment? » Ainsi parlait Crichna : le vaillant prince des Daradas s'approche de Râma qui, le soc élevé et les yeux rouges de colère, fendait les bataillons de son armée. Comme l'aiguillon qui presse le taureau, sa parole excite le héros : « Viens, Râma, lui dit-il, viens, su- « perbe vainqueur, et combats avec moi. » Alors entre les deux guerriers commence une lutte terrible, telle que celle de deux éléphants furieux. Râma serre de près son ennemi; de son soc et de sa masse il le frappe à coups redoublés : l'épaule du Darada reçoit le premier choc, mais bientôt sa tête est séparée de son corps, et le héros tombe comme un roc brisé par la tempête.

Ce prince venait de succomber : Djarâsandha le remplace [6], et sa rencontre avec Râma fut aussi effroyable, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra avec le grand Indra. Armés de leurs massues, ils s'attaquèrent avec violence, et la terre tremblait sous leurs pas. Ils ressemblaient à deux collines qui viendraient se heurter. Les autres guerriers cessaient de combattre pour regarder la lutte engagée entre ces deux cham-

[5] Cette antithèse est traduite littéralement : शिवानामशिवैः शब्दैः Voy. lect. CLXII.

[6] Ce passage est presque en entier dans la XCII[e] lecture, pag. 393.

pions animés par la colère, célèbres par leur adresse à manier la massue, et renommés pour l'habileté de leurs maîtres et pour leur courage personnel. Comme deux éléphants rivaux ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Yakchas et les Apsarâs accouraient par milliers, et l'air était rempli de leurs troupes qui brillaient au ciel comme des étoiles. Djarâsandha faisant un détour à gauche s'approche de Râma : celui-ci exécute le même mouvement par la droite : les deux habiles guerriers abaissent en même temps leurs massues qui, en se rencontrant, font retentir les dix régions d'un bruit pareil à celui que font les défenses de deux éléphants qui se heurtent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme le bruit d'une montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Enfin Râma voyant l'habileté et la force de son ennemi, dans la colère qui le transporte, quitte sa massue ordinaire et prend sa masse divine. Il la tenait élevée, et l'arme redoutable allait frapper un coup dont l'effet eût été infaillible. En ce moment une voix sonore se fit entendre dans les airs : c'était la voix de celui qui est le témoin du monde. « Râma, dit-elle, « ce n'est pas toi qui dois donner la mort à Djarâsandha. Vous vous êtes « essayés assez longtemps. Il t'est défendu de lui ôter la vie. Cesse donc de « combattre. Encore un peu de temps, et le roi de Magadha verra son dernier jour. » A ces mots, Djarâsandha s'éloigne, troublé, éperdu; et Râma cesse de le presser.

Il y avait longtemps que durait le combat; mais après la défaite et la fuite du grand Djarâsandha, toute l'armée suivit son exemple. On abandonna le champ de bataille jonché de chars; les princes, pressant les pas de leurs éléphants, ou de leurs chevaux, ou bien montés sur de nouveaux chars, se dispersèrent épouvantés, comme des cerfs éventés par le chasseur; et la plaine, débarrassée de tous ces rois dont l'orgueil venait d'être brisé, apparut horrible, effrayante et couverte d'oiseaux de proie.

Ces princes fuyaient; l'illustre roi de Tchédi se rappela qu'il était parent de Crichna, et se rendit auprès de lui avec l'armée des Câroûchas et les troupes de Tchédi. Désirant faire alliance avec Govinda, il lui parla en ces termes : « Noble Yâdava, je suis l'époux de la sœur de ton père. Je viens

« avec une armée me réunir à toi, et t'assurer de mon attachement. J'ai osé « dire à l'insensé Djarâsandha : Abstiens-toi, malheureux, de combattre « Crichna. Il a méprisé mon discours, et je l'abandonne aujourd'hui. Abattu « par tes armes, Djarâsandha fuit loin de toi avec ses partisans. Mais ce « prince retourne dans sa capitale sans renoncer à son inimitié : bientôt il « se déclarera encore contre toi. Ainsi, quitte promptement cette terre « jonchée de cadavres, et couverte d'oiseaux de proie : des humains ne « peuvent l'habiter. Rendons-nous, Crichna, avec notre suite à Caravîra-« poura. Nous y trouverons le prince Srigâla, fils de Vasoudéva. Voici deux « chars que j'ai destinés pour ton frère et pour toi : ils sont attelés de che-« vaux pleins d'ardeur, et remarquables pour la solidité des roues, de l'es-« sieu et du timon. Monte donc sur ce char, et Baladéva sur l'autre. Que le « bonheur vous accompagne ! Hâtons-nous d'aller visiter le roi de Caravîra-« poura. »

Crichna accueillit avec plaisir le discours du roi de Tchédi son oncle : « Oui, lui répondit le maître du monde, nous avons suffisamment com-« battu, et tu viens à-propos nous rappeler ce que demandent et le temps « et le lieu. Tu nous as tenu le discours d'un bon parent, et tes paroles sont « pour nous comme une onde rafraîchissante. Roi de Tchédi, ils sont rares « dans ce monde, ceux qui savent parler avec douceur et convenance, suivant « les circonstances et les lieux. Prince, nous nous trouvons heureux et forts de « ta présence ; il n'est rien que nous ne puissions espérer avec un parent tel que « toi. Avec ton secours, nous sommes sûrs de triompher et de Djarâsandha « et des princes ses alliés. Tu es de tous les rois le premier allié des Yâdavas, « et désormais tu vas prendre part à leurs combats. (Les guerriers qui écou-« teront dans ce monde le récit de la bataille de Tchâcramôsala [7], et de la « défaite des rois au mont Gomanta, pourvu qu'ils en gardent le souvenir, « iront après cette vie dans le Swarga [8].) Mais allons, grand roi, à Caravîra-« poura, et suivons heureusement la route que tu nous as indiquée. » Aussitôt ils montent tous sur leurs chars, et lancent leurs chevaux aussi rapides que le vent. Ils formaient comme autant de feux éclatants qui brillaient au loin sur la route. Au bout de trois nuits, ils arrivèrent près de Caravîra-

[7] A la fin de la xcv[e] lecture, au lieu de ce mot on lit *Tchacramouchala*. Je crois que *Tchâcramôchala* est plus régulier.

[8] Je suis porté à penser que cette phrase n'est pas à sa place. Elle serait mieux à la fin de la lecture.

poura, et apparurent dans ce fortuné pays comme des divinités descendues sur la terre.

CENTIÈME LECTURE.

MORT DE SRIGALA.

Vêsampâyana dit :

Srigâla, en apprenant leur arrivée, sortit au devant d'eux, se regardant comme menacé dans sa puissance : intrépide et belliqueux, il se montre avec la magnificence d'Indra lui-même. Son char de bataille brille autant que le soleil, garni d'armes terribles [1], monté sur des roues retentissantes, aussi large que le Mandara, orné d'étoffes peintes, et rempli d'une immense quantité de flèches rapides. Il résonne de même que la mer en courroux; toute la partie supérieure est bien jointe, l'avant-train est d'or, l'essieu est solide, la jante bien arrondie; aussi léger que magnifique, il étincelle comme le feu et vole comme l'oiseau. Les chevaux sont de la couleur de ceux d'Indra [2], et non moins ardents que ceux qui emportent dans le ciel le char de ce dieu. C'était après un sacrifice, accompagné de longues austérités et offert à Savitri [3], que Srigâla avait obtenu du dieu qui éclaire le monde ce char environné de rayons, tels que ceux du soleil lui-même. Aucun ennemi n'avait encore résisté à ce prince; mais il s'avançait vers Crichna, comme la sauterelle accourt vers le feu. Son arc à la main, armé de flèches aiguës, couvert de sa cuirasse, orné de tresses d'or, paré de vêtements et d'un diadème blancs, les yeux aussi rouges que le feu, il agitait de temps en temps son arc redoutable dont la corde frémissait sous ses doigts. Le vent de sa colère s'échappait de sa bouche en tourbillons de feu et de flammes. Srigâla avait l'éclat

[1] आयुधप्रतिपूर्ण *âyoudhapratipoûrna*. Ces armes n'auraient-elles pas été disposées comme celles qui garnissaient les *quadrigæ falcatæ* de Darius? Quinte-Curce, liv. IV.

[2] Cette couleur est celle qu'on désigne par le mot हरि *hari*. C'est encore la couleur des chevaux du soleil, et ce mot se traduit ordinairement par *vert*. Cependant il veut dire aussi *jaune* et *brun*, ou *bai* (*tawny*).

[3] Nom du soleil.

du mont Mérou, sous les nombreuses rangées de pierres précieuses qui pendaient sur sa poitrine. Il s'élevait sur son char, semblable au roi des monts. Ses cris retentissants, le bruit de ses roues agitaient la terre, qui sous ce poids tremblait avec ses villes. Fier, superbe, tel qu'une montagne ou tel qu'un des gardiens du monde, Srigâla s'avançait à la vue de Crichna; la colère précipite sa marche, et bientôt il se trouve près de son rival qui l'attend; empressé de combattre, il s'approche de lui, comme le nuage orageux de la colline qu'il menace. Crichna était prêt à le recevoir, et un combat terrible s'engage entre eux, pareil à celui de deux éléphants furieux au milieu des bois.

Srigâla, tout brûlant de son ardeur martiale, tout ému par sa fureur, dit à son adversaire : « O Crichna, le fait d'armes de Gomanta ne t'a réussi que « par la faiblesse de rois insensés, indignes de commander. Oui, je sais com- « ment ils ont été défaits, ces Kchatriyas misérables, lâches et ignorants. « Arrête-toi maintenant, si tu veux combattre un véritable héros. Où peux- « tu aller, retenu, cerné de tout côté par moi? Avec mes troupes je suis en « état de te combattre, toi et d'autres encore, cependant je veux seul, « contre toi seul, essayer mes forces dans un combat singulier : quel besoin « avons-nous d'admettre nos gens dans notre querelle? Nous suffisons tous « deux pour la vider. Que l'un de nous périsse dans cette affaire d'hon- « neur. Si je te tue, je serai désormais dans ce monde le seul Vâsoudéva [1] : « si je succombe, c'est à toi que restera ce nom. »

Crichna avait écouté avec patience le discours de Srigâla; il lui répond ce peu de mots : « Que ton désir soit rempli, combattons! » Il dit, et prend son *tchacra*. Srigâla, outré de colère, jette avec rapidité à son terrible ennemi une grêle de flèches, et emploie contre lui et la masse et toutes les autres armes. Assailli de tous ces traits qu'entoure une auréole de flamme, Crichna reste immobile comme une montagne. Mais enfin sa colère éclate; il élève son disque, et le lance à la poitrine de Srigâla. Le disque Soudarsana va frapper sur son char l'orgueilleux, l'invincible monarque, et revient dans la main de son maître. Atteint d'un coup mortel, expirant et couvert de sang, Srigâla tombe de même que l'arbre attaqué par la hache. En apprenant que

[1] *Vâsoudéva* signifie *fils de Vasoudéva*, et l'on a vu lect. xcv, p. 409, que Srigâla était né d'un père, nommé *Vasoudéva*. C'était aussi le nom du père de Crichna.

leur prince vient d'être abattu, de même que le rocher brisé par la foudre, ses soldats s'enfuient épouvantés. Quelques-uns rentrent dans la ville; éperdus, troublés par la douleur, ils pleurent la perte de leur maître, et font retentir les cris de leur désespoir. Mais il en est d'autres qui, accablés aussi par le chagrin et se rappelant les bienfaits de ce roi maintenant étendu sur la poussière, n'abandonnent point son corps inanimé.

Cependant le redoutable Crichna, qui tient entre ses doigts brillants le *tchacra* redevenu tranquille, Crichna, à l'œil de lotus, d'une voix aussi forte que le bruit du nuage retentissant, cherche à rassurer le peuple : « Vous n'avez « rien à craindre, s'écriait-il; si le prince fut coupable, je ne punirai point « le peuple innocent. Ce n'est point là le fait d'un héros. » A la vue de leur souverain couché par terre, la poitrine ouverte par le *tchacra*, gisant comme le roc détaché du sommet de la montagne, ces malheureux, amis et sujets de Srigâla, les yeux baignés de larmes, se lamentent à haute voix. Aux cris de douleur, aux gémissements des habitants de la ville, les épouses du roi arrivent avec leurs enfants : des pleurs tombent sur leur visage, et en voyant leur maître, leur seigneur enlevé à leur amour, elles se frappent la poitrine, se meurtrissent le sein, s'arrachent les cheveux et poussent des clameurs confuses. Accablées sous le poids de la douleur, le regard voilé par les larmes, elles sont étendues à terre, élevant leurs bras, comme des arbres que l'on vient de couper par la racine. Leurs yeux inondés de larmes ressemblent à des coupes de lotus courbées par l'eau qui les remplit. Elles déplorent la chute de leur époux, et, frappées au cœur, elles laissent échapper les plus tendres plaintes. Elles placent près de Srigâla son jeune fils, Sacradéva; l'enfant pleure, et les femmes sentent redoubler leur chagrin : « Noble héros, s'écrient-elles, voilà le faible enfant que tu as abandonné! « Sans expérience et privé de toi, comment pourra-t-il marcher sur les traces « de son père? Comment es-tu parti, délaissant ton gynécée? Qu'allons-« nous devenir, veuves et dépouillées de tout ce qui faisait notre orgueil et « notre bonheur? »

Alors la première des femmes de Srigâla, la reine Padmâvatî, mère du jeune prince, le prenant dans ses bras, s'approche de Crichna : « Seigneur, « lui dit-elle, celui qui, par le sort de la guerre, est tombé sous tes coups, « laisse un fils que voici, et qui implore ta protection. Cet enfant te rend « hommage, et se soumet à tes ordres : que tout ce peuple n'ait pas à souffrir

« de la faute d'un seul. Si le malheureux dont nous déplorons la folie était « ton parent, ne souffre pas qu'il reste couché sur la poussière. Guerrier « généreux, que l'enfant de ton parent abattu soit défendu par toi; qu'il « devienne comme ton propre fils. »

Le héros Yâdava, à ce discours de la reine, répondit avec bonté : « Reine, « ma colère s'est éteinte avec la vie de ce malheureux insensé. Nous recon- « naissons les lois de la nature, et je me souviens que cet enfant est de ma « famille. Vos douces paroles, excellente dame, ont achevé de calmer mon « ressentiment. Oui, celui qui fut le fils de Srigâla, va devenir le mien. Il « est à l'abri de tout danger, et je veux que pour son bonheur il reçoive par « moi le baptême royal. Qu'on assemble les différents ordres[5]; qu'on ap- « pelle le pontife[6] de la famille, les conseillers, et que votre enfant soit « sacré comme successeur au trône de ses ancêtres. » Alors tous les ordres de l'état, le pontife, les conseillers arrivèrent pour la cérémonie du couronnement au lieu où se trouvaient Râma et Késava. Le fils du roi fut placé sur le trône; par les soins du vaillant Crichna il reçut le baptême sacré des rois, et après cette cérémonie, ce jour-là même, son protecteur lui fit faire son entrée solennelle à Caravîrapoura. Sur le char qu'il venait de conquérir par son dernier combat, et que traînaient des chevaux semblables à ceux du soleil, Crichna avait l'apparence du vainqueur de Vritra rentrant dans le ciel.

Sacradéva, pénétré de l'amour du devoir, vint avec sa mère et les différents ordres de l'état, enfants, vieillards et jeunes gens, rendre les derniers honneurs à son père. Le corps du belliqueux Srigâla fut placé sur une litière, et les assistants, formant une longue file, allaient, la tête tournée vers l'Occident[7]. On accomplit les rites funèbres; on invoqua le souvenir du prince et celui de ses pères, habitants d'un autre monde. A l'intention de ce roi qui n'était plus, on fit mille et mille Srâddhas : on termina la cérémonie par les libations d'eau, en mentionnant le nom du mort, sa famille et les autres circonstances. Après cette cérémonie, après les derniers souhaits pour le repos de son père, le jeune roi, l'âme brisée par la douleur, rentra dans sa capitale.

[5] प्रकृतय : *pracritayah*. Voy. lect. LXXXVIII, not. 1.

[6] पुरोधस् *pourodhas*.

[7] पश्चिमाभिमुखा : *pastchimâbhimoukhâh*. Voyez sur le mot *pastchima* la note 4 de la LXXXVIIIe lecture.

CENT ET UNIÈME LECTURE.

RETOUR A MATHOURA.

Vêsampâyana dit :

Au bout de cinq nuits, l'une desquelles fut consacrée à la réception hospitalière de Damaghocha [1], les deux héros, fils de Vasoudéva, arrivèrent à Mathourâ [2], heureux et triomphants. Tous les Yâdavas, ivres de joie, sortirent en foule au devant de leurs jeunes parents, ayant à leur tête Ougraséna. Les corporations, les ordres de l'état, les conseillers, chacun suivant sa dignité, toute la ville enfin, enfants et vieillards, se rassembla à leur rencontre. Les musiciens faisaient entendre leurs airs de fête : on s'invitait à chanter les deux héros. Les rues étaient pavoisées de drapeaux et de guirlandes : toute la ville était dans la joie et le bonheur. L'arrivée des deux frères ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, toutes les bouches s'ouvraient pour chanter, pour louer, pour bénir les deux illustres guerriers : « Les voilà, s'écriait-on, ces frères connus par tout le monde ! Voilà « Râma et Govinda ! Votre ville est sauvée, Yâdavas ! livrez-vous à la joie et « au plaisir ! » Au retour de Râma et de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ aucun vestige de misère ou de vice. La jeunesse n'avait que des paroles de paix ; les vaches, les chevaux, les éléphants avaient leur part au bonheur commun. Hommes et femmes, tous portaient la joie dans l'âme. L'haleine des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux honorés par la piété. Enfin tous les signes qui s'étaient montrés jadis dans le monde, pendant l'âge Crita, reparurent à l'arrivée des deux frères. Un jour saint et propice fut désigné ; et les deux héros victorieux, sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, firent leur entrée dans Mathourâ, accompagnés des Yâdavas, comme Indra l'est dans le ciel de la foule des dieux.

[1] C'est le nom du roi de Tchédi. — [2] Presque toute cette lecture se retrouve à la fin de la LXXXIX[e], p. 382.

Ils se rendirent ensuite, le visage rayonnant de plaisir, au palais de Vasoudéva : tels, Tchandra et Âditya [2] arrivent au mont Mérou. Là, déposant leurs armes, au sein des foyers domestiques, sans pompe et sans suite, ils s'abandonnent au bonheur de revoir leur père, dont ils touchent respectueusement les pieds. Ils rendent ensuite à Ougraséna et aux autres chefs Yâdavas les honneurs que prescrit l'usage, et reçoivent en échange les hommages qu'ils méritent eux-mêmes. Ils vont enfin auprès de leur mère qu'ils réjouissent de leur bonheur. Ainsi, ces deux frères, unis par une essence commune et brillants d'une même beauté, restèrent quelque temps dans Mathourâ à la cour d'Ougraséna.

CENT-DEUXIÈME LECTURE.

L'YAMOUNA DÉTOURNÉE DE SON COURS.

Vêsampâyana dit :

Cependant Râma, conservant le souvenir de l'amitié des pasteurs, avec l'agrément de Crichna, se rendit seul dans le Vradja. Avec quel plaisir il revit ces bois charmants et touffus où il avait été élevé, et ces ondes fraîches et embaumées ! Le frère aîné de Crichna, en entrant dans le Vradja, reprit un vêtement simple et agreste : le guerrier vainqueur parla aux bergers avec la même tendresse qu'autrefois, observant toutes les distinctions qu'exigeaient la politesse et l'âge. Il leur adressa à tous la parole, les réjouissant de ses doux propos, et contant aux femmes de jolies histoires. Les vieux pasteurs, charmés de revoir après une longue absence leur aimable compagnon [1], lui dirent avec affection : « Bonne arrivée, vaillant héros, orgueil des Yâdavas ! Nous « sommes, mon enfant, bien contents de te voir aujourd'hui, bien joyeux « surtout qu'un guerrier renommé dans les trois mondes, que Râma, la « terreur de ses ennemis, pense encore à venir en ces lieux. C'est vraiment « un grand bonheur pour nous : ainsi que toi, tous les êtres aiment à revoir

[2] La lune et le soleil. — [1] L'auteur joue ici sur le nom de Râma. रामं रमयतां श्रेष्ठं.

« le lieu de leur naissance. Nous allons être pour les dieux un objet d'envie, « nous que tu daignes visiter, nous dont tu combles les désirs. Oh! nous « connaissons vos exploits : vous avez tué les lutteurs, et terrassé Cansa. Par « un trait de générosité toute particulière vous avez donné le trône à Ou-« graséna. Nous avons entendu parler de votre combat sur mer avec l'Océan, « de la mort de Pantchadjana, de la bataille gagnée sur Djarâsandha, de la « défaite des Kchatriyas au Gomanta, de la mort du roi des Daradas et de la « déroute du prince Mâgadha, de ces armes divines descendues au milieu du « combat, de la mort de Srigâla à Caravirapoura, du couronnement de son « fils, de l'accueil de vos concitoyens, de votre entrée à Mathourâ, sujet « d'admiration même pour les dieux. Enfin la terre est soumise, et les rois « subjugués. Et nous, nous sommes, comme autrefois, heureux de ton arri-« vée : nous nous en réjouissons tous avec tes parents. »

Râma répondit aux bergers assemblés autour de lui : « Non moins que « les Yâdavas, vous êtes mes parents. C'est ici que s'est écoulée notre en-« fance, ici que nous avons connu le bonheur. Comblés de vos bienfaits, « comment pourrions-nous vous oublier? Dans vos maisons nous avons pris « notre nourriture, en ces lieux nous avons gardé les vaches. Vous êtes tous « nos parents, tous nous sommes unis par le cœur. » Ainsi parlait avec sincérité, au milieu du cercle des pasteurs, le héros au soc terrible, et en l'écoutant les bergères ne pouvaient cacher leur satisfaction. Ensuite Râma entra sous les ombrages de la forêt, où l'attendait le plaisir.

Alors les bergers complaisants apportèrent à Râma la liqueur dont il avait déjà éprouvé la douceur : ces bergers étaient instruits de tout. Râma, pareil au nuage doré par les rayons du soleil, au milieu des bois, entouré de ses parents, buvait de cette boisson enivrante. On lui présentait aussi des fruits et des fleurs de la forêt, aussi variés qu'agréables, de doux parfums, des mets délicieux, des lotus à peine éclos et des bouquets odoriférants. La tête ornée de ses beaux cheveux bouclés, une de ses oreilles parée d'un riche pendant, sa large poitrine rouge de sandal et couverte d'une guirlande de fleurs, Râma brillait comme le Mandara dont le Kêlâsa relèverait l'éclat et la magnificence. La couleur de son vêtement est noire, semblable à celle de la nuée grosse d'orages : il apparaît aux yeux tel que la lune resplendissante au milieu des nuages amoncelés. A son côté pend le soc du combat, recourbé comme le corps du serpent : sa main tient sa masse brillante; et

lui, enivré par la liqueur, sent sa tête tourner, enveloppée de ténèbres, de même que dans les nuits d'hiver tourne la lune voilée par la tristesse.

Dans cet état, Râma dit à l'Yamounâ : « Noble rivière, je veux me baigner : « viens vers moi, ô belle qui cours vers l'Océan. » L'Yamounâ dédaigna un ordre que Sancarchana donnait dans un moment d'ivresse, et d'ailleurs, entraînée follement par son caractère de femme, elle refusa de venir à l'endroit indiqué. Râma, échauffé par la liqueur et par la colère, prend son soc et l'enfonce dans la terre : les touffes de lotus sont coupées, et du calice des fleurs s'échappe une eau jaunie par les atomes du pollen. Par le sillon que ce soc vient de tracer, le héros arrive sur le bord de l'Yamounâ, qu'il entraîne après lui comme une femme avec qui l'on use des droits du plus fort. La rivière, avec ses ondes jaillissantes, ses courants, ses étangs, vient en tournoyant, et suit la route ouverte par le soc. Telle qu'une femme subjuguée par la terreur, elle obéit à la crainte que lui inspire Sancarchana, cette nymphe [2] dont les reins sont des îles verdoyantes, et les lèvres les fruits du *bimba;* qui pour les fils de sa ceinture présente l'écume de ses flots brisés contre la rive, pour ses pieds les extrémités de ses bords, pour sa couronne les tourbillons de ses vagues, pour ses seins les troupes de canards sauvages, pour ses membres ses gouffres rapides et profonds, pour sa parure les poissons effrayés, pour le coin de ses yeux les cygnes blancs, pour sa robe la poussière du *câsa* [3], pour ses boucles de cheveux les plantes de ses rives, pour ses pas les cascades formées par ses ondes. Frappée au coin de l'œil par un coup de soc, cette épouse de l'Océan est aussi troublée que cette femme bossue [4] rencontrée par Crichna dans la rue royale. Elle se voit entraînée violemment avec ses eaux frémissantes hors de son ancienne route, et conduite dans le Vrindâvana. Les oiseaux aquatiques l'y accompagnent, en faisant retentir les bois de leurs cris. C'est là que l'Yamounâ, prenant une forme humaine, dit à Râma : « Grâce, seigneur ; je suis effrayée du « détour que vous me faites faire. La forme que vous me donnez, le cours « que vous ouvrez à mes eaux est contraire à ma nature. Fils de Rohinî, vous « m'avez égarée de mon chemin, et entraînée sur un mauvais terrain : quand « j'arriverai à l'Océan, que diront mes rivales fières de leur rapidité ? En me

[2] Ces idées sont déjà dans la LXVII[e] lecture, pag. 292.

[3] Voyez lect. LXVII, not. 10.

[4] Voyez lect. LXXXIII, p. 351.

« voyant venir par un long détour, elles se riront de moi au milieu de leurs « flots écumants. Grâce, héros, frère aîné de Crichna! ô le meilleur des « dieux, soyez clément et généreux. Avec votre soc vous m'avez tirée jus- « qu'ici : mettez un terme à votre ressentiment; je me prosterne à vos pieds. « Rendez-moi la liberté de reprendre mon cours accoutumé. »

Le héros au soc guerrier, en voyant l'Yamounâ prosternée, donne à l'épouse de l'Océan une réponse où dominait encore la fierté de l'ivresse : « Belle au doux regard, je t'ai ouvert une route nouvelle avec mon soc, et « je désire que cette contrée soit désormais arrosée de ton eau bienfaisante. « Charmante épouse de l'Océan, telle est ma volonté. Maintenant tu peux « t'en aller en paix : sois toujours heureuse. Je compte que la gloire de mon « action durera autant que ce monde. » Les habitants du Vradja, témoins de la manière dont l'Yamounâ avait été amenée, applaudirent à Râma, et vinrent le saluer avec respect. Après avoir renvoyé l'Yamounâ et reçu tous les pasteurs, le héros se mit à réfléchir en lui-même, et vit qu'il était temps de retourner à Mathourâ. Il partit, et arriva bientôt au palais de son père, où était resté le vainqueur de Madhou, l'être infini descendu sur la terre. Sans quitter son costume de voyage, sans ornement et paré seulement de sa guirlande champêtre, Râma aborda Djanârddana. Celui-ci, en voyant arriver son frère, se leva aussitôt et lui offrit un siége magnifique. Râma s'assit, et Govinda lui demanda si tous les parents du Vradja étaient en bonne santé, et les vaches toujours heureuses. « Oui, Crichna, répondit Râma à son « frère, la santé est à tous ceux à qui tu peux la souhaiter. » Ensuite les deux héros, en présence de Vasoudéva, commencèrent à raconter les différents traits de leur histoire, récits sacrés dont les Pourânas sont remplis.

CENT-TROISIÈME LECTURE.

VOYAGE DE CRICHNA A VIDARBHA.

Vêsampâyana dit :

Cependant des émissaires, envoyés à la découverte, arrivèrent au palais du héros qui porte le *tchacra*, palais semblable à celui d'un gardien du monde. D'après leurs rapports alarmants, Crichna assembla en conseil les Yâdavas les plus expérimentés. Quand ils furent tous réunis, les émissaires répétèrent les nouvelles qu'ils avaient recueillies sur les mauvaises dispositions des rois voisins. « Djanârddana, dirent-ils, il y aura bientôt un rassemblement nombreux de souverains : les rois de diverses contrées se dirigent en toute hâte vers Coundina [1], d'après les conseils du fils du prince Bhodja [2] qui règne en cette ville. On met en avant un prétexte apparent, on répand parmi le peuple que la célèbre Roukminî, sœur de Roukmin, va faire choix d'un époux [3]. Ainsi les rois les plus fameux arrivent de tout côté avec une suite considérable. Yâdavas, c'est dans trois jours que doit avoir lieu le mariage de cette princesse qui est la plus belle des trois mondes, de celle que sa parure toute brillante d'or a fait nommer *Roukminî*. On y verra arriver par milliers sur des éléphants, sur des chevaux ou des chars, ces grands princes qui ont l'orgueil du lion et du léopard, l'impétuosité de l'éléphant, ces princes guerriers, envieux les uns des

[1] Le nom de Coundina se retrouve dans le mot moderne *Condavir*. Les poëtes confondent cette ville avec Vidarbhâ, qui doit cependant en être distinguée, comme nous le verrons plus loin. Vidarbhâ avait été la résidence de Vidarbha, aïeul de Bhîchmaca, qui fonda lui-même Coundina, sans doute à peu de distance, et laissa aux princes Késica et Cratha cette capitale qu'il venait de quitter. Voyez, pour la généalogie de ces princes, la lecture XXXVI, pag. 165, et la lecture CXV, pag. 493.

[2] Nous avons vu que le mot *Bhodja* est un nom de famille : on l'applique ici à Bhîchmaca, et un peu plus bas à Ougraséna.

[3] C'est la traduction du mot स्वयम्वर *swayamvara*, lequel prouve que le choix des princesses à cette époque était libre : c'est ce que l'on voit dans l'épisode de Nala. Damayantî y touche le vêtement du prince qu'elle choisit, et place sur ses épaules une guirlande. Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 90 et 91.

« autres. Promptement rassemblés dans l'espérance de la victoire et entourés « de troupes nombreuses, ils vont venir nous assiéger : les attendrons-nous « paisiblement ici, pour être hors d'état de leur résister? Non, marchons « en avant, fils d'Yadou. »

A ce discours, qui était comme un trait qu'on lui lançait au cœur, le chef des Yâdavas se mit en marche, accompagné de tous ses parents, forts, courageux et avides de combats, montés sur des chars magnifiques, superbes comme des dieux. A la tête d'une troupe nombreuse, Crichna, qui est Hari sur la terre, souriant avec majesté, brillait, son *tchacra* dans une main, sa massue dans l'autre. Les autres Yâdavas suivaient le fils de Vasoudéva sur des chars pareils à celui du soleil, et retentissant du bruit de leurs clochettes.

Crichna, dont la présence est toujours rassurante, dit à Ougraséna : « Roi, « restez en ces lieux avec mon frère. Il est de mauvais Kchatriyas, aussi habiles « à faire le mal qu'à manier les armes, et qui, en notre absence, soulèveraient « la populace pour piller cette ville. Ils se trouvent aujourd'hui contenus par la « peur, tous ces misérables attachés à la fortune de Djarâsandha; et cependant « ils sont ici aussi heureux que les immortels dans le séjour des dieux. » A ce discours, le glorieux prince Bhodja dit à Crichna d'un ton affectueux, et doux comme l'ambroisie : « Crichna, héros magnanime et bienfaiteur des Yâda« vas, daigne écouter ce que je veux te dire aujourd'hui. Puissant vainqueur, « sans toi nous ne pouvons compter sur le bonheur, ni dans cette ville, ni « dans toute la province : loin de toi, nous ressemblons aux habitantes du « gynécée privées de leur seigneur. Commandés par toi et placés sous l'abri « de ton bras, nous ne craignons aucun de ces princes, seraient-ils même « secondés par Indra. O toi qui fais notre orgueil et notre force, en quelque « lieu que tu ailles pour chercher la victoire, nous te suivrons avec con« fiance. » Le fils de Dévakî accueillit en souriant le discours du roi : « J'ac« complirai, lui dit-il, tout ce que vous pouvez souhaiter. »

Il dit, et son char l'emporta rapidement. Crichna arriva au pays de Bhîchmaca au moment où le soleil rougissait l'horizon. Comme on le lui avait dit, les rois se réunissaient et formaient une espèce de camp, et la terre paraissait couverte de leurs tentes. En voyant de loin le théâtre où se développaient déjà leurs intentions guerrières, le héros fut enflammé de courroux, et pour leur imposer par sa splendeur même, il appela dans sa pensée l'an-

tique et puissant fils de Vinatâ. Aussitôt Garouda répondit à cet appel : sous une forme invisible il arriva près de Késava. Cependant le vent de ses ailes avait agité l'air si violemment, que tous les mortels tremblants s'étaient jetés par terre, et dans cette posture se roulaient comme les reptiles. Crichna était resté tel qu'un roc immobile devant ces hommes prosternés, et avait reconnu au seul vent de ses ailes le roi des oiseaux. En effet il l'aperçoit bientôt à ses côtés, ce Garouda, orné d'une guirlande divine, ébranlant la terre qui frémit sous l'air battu vivement par les deux armes terribles attachées sur son dos et qui s'agitent comme deux serpents, ce Garouda, qui vient appuyer sa tête respectueuse sur la main de Vichnou, qui foule de ses pieds le grand serpent jaune, qui, couvert de plumes dorées, ressemble à une montagne riche en métaux, ce Garouda qui jadis a ravi l'ambroisie [4], qui est l'ennemi mortel des serpents, la terreur des Dêtyas, l'étendard et la monture de Vichnou. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui cet être merveilleux, ce compagnon ailé, qui partage ses dangers et lui sert de drapeau, témoigne sa joie, et dit d'une voix forte : « Bonne arrivée, noble oiseau, exterminateur « des Asouras, enfant de Vinatâ ! Salut, ami de Késava ! O toi dont les ailes « me servent de char, dirige-toi vers la demeure de Kêsica. Je m'y rends au-« jourd'hui ; nous irons voir ensuite la cérémonie du mariage, et cet im-« mense rassemblement de princes illustres qui arrivent sur des éléphants, « des chevaux et des chars. »

Ainsi parla le grand Crichna au vaillant fils de Vinatâ, son fidèle compagnon ; et bientôt après il arriva avec les guerriers Yâdavas à la ville du généreux Kêsica. En apprenant que Crichna, le fils de Dévakî, était à Vidarbhâ [5], tous les Kchatriyas, forts sous les armes et puissants par leurs soldats, accoururent près de lui, témoignant la plus haute satisfaction.

En même temps le prince Kêsica, l'âme véritablement contente, s'apprêtait à remplir envers Crichna les devoirs de la politesse. Il lui offrit les présents de l'*argha* [6], et l'eau de l'*âtchamana* [7]. Après lui avoir rendu ces honneurs

[4] Voyez lect. XLIV, note 26.

[5] Voyez plus haut la note 2. C'était le nom d'une province et d'une ville dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Bérar propre. Cependant on croit reconnaître ce nom dans celui d'un district voisin, appelé *Béder*. Des traditions locales assurent même que la ville nommée *Béder* est l'ancienne Vidarbhâ ou Vidarbhanagara.

[6] Voyez lect. XIV, not. 21, p. 70.

[7] Cérémonie qui consiste à prendre dans le creux de sa main de l'eau dont on se rince la bouche et que l'on rejette aussitôt.

accoutumés, il l'introduisit dans un quartier particulier appelé *swapoura*, où il lui assigna un palais digne des dieux. L'auguste Crichna y fut reçu avec sa suite, comme Siva l'est sur le Kêlâsa [8], et l'on fournit avec magnificence au jeune frère de Vâsava [9], des mets, des boissons, des bijoux, tout ce qu'il pouvait désirer. Crichna accepta avec plaisir l'hospitalité qui lui était offerte et les marques de respect que lui prodiguait Kêsica d'un cœur si généreux.

CENT-QUATRIÈME LECTURE.

CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit :

Tous les princes, en voyant Crichna arriver avec le fils de Vinatâ, commencèrent à réfléchir. Ces rois, terribles sur le champ de bataille et prudents au conseil, instruits dans l'art de la politique, s'assemblèrent pour délibérer dans la salle de Bhîchmaca, superbe et toute brillante d'or; ils se placèrent sur des siéges ornés de riches peintures et couverts d'étoffes précieuses : à les voir, on aurait dit une assemblée de dieux. Alors le noble et puissant Djarâsandha prit la parole, et leur parla avec la majesté d'Indra s'adressant aux immortels.

« Écoutez, dit-il, princes, et vous, sage Bhîchmaca, les discours que « m'inspire la prudence. Le fameux Crichna, fils de Vasoudéva, arrive à « Coundina avec le fils de Vinatâ. Fort et puissant, il est entouré des Yâdavas, « et sans doute il a le projet de briguer la main de la jeune princesse. « Vaillants monarques, faites aujourd'hui ce que vous conseillent votre « honneur et votre politique; examinez le fort et le faible de votre position. « Vous savez ce que les deux fils de Vasoudéva, à pied et sans l'assistance de

[8] Montagne située dans la chaîne de l'Himâlaya, où les poëtes mettent le séjour de Couvéra et celui de Siva.

[9] Surnom du dieu Indra, qui est en même temps, comme nous l'avons vu, lect. III, pag. 18, et lect. IX, pag. 51, un des douze Âdityas, et en cette qualité frère de Vichnou, lequel est Crichna.

« Garouda, ont fait au mont Gomanta. Quel désastre n'avons-nous pas essuyé ! « Aujourd'hui que Crichna est secondé des Vrichnis, des Yâdavas, des Bhodjas et des Andhacas, quelle sera sa force dans le combat ? Lorsque Vichnou, « monté sur Garouda, vient disputer la main d'une princesse, Indra lui-même avec les dieux serait-il en état de lutter contre lui ? [1] On raconte que « jadis, quand la terre, couverte d'une mer universelle, était plongée dans le « Pâtâla, le puissant Vichnou la releva et prit en cette circonstance la forme « d'un sanglier, que le monde révère comme le premier des êtres. Le roi des « Dêtyas, Hiranyâkcha, périt sous les coups de ce sanglier [2]. Hiranyacasipou, « célèbre par son immense pouvoir, ne devait mourir de la main d'aucun « ennemi, quel qu'il fût, dieu, Dêtya, Richi, Gandharva, Kinnara, Yakcha, « Râkchasa ou serpent, ni dans l'air ou sur la terre, ni dans l'intervalle du jour « ou de la nuit, ni par l'influence d'un élément sec ou humide ; ce roi des Dêtyas, « que rien dans les trois mondes ne pouvait faire mourir, fut cependant « vaincu et tué par Vichnou sous la forme de l'homme-lion. Il y eut un fils « de Casyapa, nommé *Bali* : Vichnou, frère des Âdityas et prince des Souras, prenant l'extérieur d'un nain, lia ce prince par son propre serment. « Fidèle à sa promesse pieuse, Bali fut envoyé dans le Pâtâla. Le fils de « Critavîrya était célèbre par sa force et par les mille bras qu'il avait obtenus « de la faveur de Datta, fils d'Atri : Vichnou naquit dans la personne du « guerrier Râma, fils de Djamadagni et de Rénoucâ, qui par la force de sa « hache, terrible comme la foudre, devint le maître des sept *dwîpas* [3] : c'était « à l'époque du *sandhi* des deux âges Trétâ et Dwâpara [4]. Malgré sa force, « le descendant d'Hêhaya fut tué par Vichnou. C'est encore Vichnou qui fut « Râma, fils de Dasaratha, de la race d'Ikchwâcou, et qui mit à mort Râvana, « héros vainqueur des trois mondes. C'est lui qui dans l'âge Crita, au moment du combat de Târacâ [5], fort de ses huit bras et monté sur Garouda, « défit les Asouras fiers de la faveur de Brahmâ, et tua de son disque armé « de mille rayons Câlanémi, le roi des Dêtyas et la terreur des dieux. C'est

[1] On fait ici allusion aux différents avatares de Vichnou, dont il a déjà été question dans la XLIe lecture, pag. 186 et suiv.

[2] L'avatare, nommé *vârâha*, sera dans la suite raconté avec de grands détails.

[3] Par ce mot *dwîpas* on entend les divisions de la terre, qui sont le Djambou, ou pays de l'Inde, le Cousa, le Plakcha, le Sâlmali, le Crôntcha, le Sâca et le Pouchcara. Voyez Rech. asiat. vol. VIII, pag. 283.

[4] Voyez la VIIIe lecture, pag. 44.

[5] Voyez lect. XLII et suiv. pag. 197.

« toujours lui qui, puissant par sa dévotion (*yoga*) [6], et prenant toute espèce « de formes, a donné la mort à tous ces Asouras que le temps enfante [7]. « Sous l'apparence d'un enfant il a tué ces robustes Dêtyas, habitants des « bois, Pralamba, Arichta, Dhénouca, et sous l'habit d'un pasteur, devenu « Késava, fils de Dévakî, il a, comme en se jouant, ôté la vie à Poûtanâ, à « Késin, aux deux Ardjounas [8], à l'éléphant Couvalayâpîda, à Tchânoûra, « à Mouchtica, et enfin au formidable Cansa, entouré de ses satellites.

« Je vous ai rappelé ces anciennes et diverses métamorphoses de Vichnou, « qui trompait ainsi les regards par sa divine magie. Je ferai plus, et dans « votre intérêt j'ajouterai que je regarde ce Crichna comme étant Vichnou « lui-même, le premier des dieux, l'ennemi mortel des Asouras, Nârâyana, « source antique de ce monde, esprit fécondant, immuable, créateur de « tous les êtres, à la fois matériel et immatériel, immortel, invincible, adoré « de tous les mondes, sans commencement, sans milieu et sans fin, sujet « aux changements et cependant inaltérable, éternel, existant par lui-même, « n'ayant point connu de naissance, inébranlable, mystère impénétrable « pour tous les êtres animés et inanimés, roi des trois mondes qu'il par- « courut en trois pas, exterminateur des ennemis du maître des dieux. Telle « est ma foi, c'est Vichnou qui est né à Mathourâ, membre d'une famille « illustre et féconde en souverains puissants. Et de quel autre mortel Ga- « rouda voudrait-il être la monture? Quand Djanârddana, dans toute sa « magnificence, se présente avec Garouda pour demander une épouse, qui « osera se déclarer son rival? Oui, c'est Vichnou lui-même qui arrive pour « fixer sur lui le choix de la princesse. C'est un malheur sans doute que la « présence de Vichnou en ces lieux. Avisez promptement aux mesures que « vous voulez prendre. »

Ainsi parla le roi de Magadha; le prudent Sounîtha [9] prit la parole après lui.

« Le grand roi de Magadha vient de vous rappeler à propos l'issue terrible

[6] De là vient le surnom *Sadâyogin*, donné à Vichnou et à Crichna.

[7] प्राप्तकालजाः : *prâptacâladjâh*. Ces Asouras naissent à mesure que leur temps arrive.

[8] Voyez pour ces différents noms l'histoire de Crichna, depuis la lecture LXII. La légende des deux *Ardjounas* est dans la LXIII[e]. On regarde quelquefois ces deux arbres comme deux Asouras ainsi déguisés.

[9] Nous verrons dans la CXV[e] lecture que le mot *Sounîtha* doit être un surnom du prince Sisoupâla

« du combat de Gomanta, dans lequel, à la vue des hommes et des dieux, « Râma et Crichna ont consumé par les feux de leur *tchacra* et de leur soc une « armée immense où se pressaient tant d'éléphants, de chevaux, de chars et de « fantassins, où brillaient tant de drapeaux. Il avoue franchement, au sou- « venir de cette horrible affaire, qu'il était loin de prévoir un semblable « résultat. En effet sous les coups inévitables de deux guerriers, Bala et Ké- « sava, votre armée a éprouvé une perte affreuse. Aujourd'hui, voilà que « Garouda survient; et, vous l'avez vu, sous le vent seul de ses ailes rapides « les habitants de l'air sont tombés, les mers ont frémi, les montagnes et « la terre ont tremblé : nous-mêmes, effrayés, ne savions quel prodige me- « naçait le monde. Que Késava, dans le combat, le prenne pour monture, « nos forces seraient-elles en état de lui résister? Cette cérémonie de l'élec- « tion d'un époux, quand les concurrents sont des hommes de mérite, est « ordinairement pour les rois une grande fête : c'est le triomphe de la gloire « et de la vertu. Aussi les maîtres de la terre sont-ils accourus dans la ville « de Coundina; mais je crains bien que tous ces nobles héros n'en viennent « bientôt aux mains. Quel que soit celui que la princesse choisisse de tous « ces rois, qui pourra soutenir la force des bras de Crichna? Au milieu des « fêtes d'un mariage on a vu plus d'un triste exemple de ce genre. Enfin « Crichna et nous-mêmes, nous venons ici pour le même objet. Je pense, « comme le roi de Magadha, c'est un malheur que Crichna et les autres « princes se rencontrent à Coundina pour briguer la main de la même « princesse. »

CENT-CINQUIÈME LECTURE.

SUITE : CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit :

Après ce discours du grand Sounîtha, le vaillant prince de Câroûcha, Dantavaktra, prit aussi la parole.

« Rois, les discours que vous ont tenus avant moi le souverain de Maga-

« dha et Sounîtha sont, à mon avis, remplis de convenance. Mes paroles « seront exemptes d'inimitié, d'orgueil et d'ambition. De ma bouche ne « couleront pas ces flots d'éloquence puisés à la source de nos livres de mo- « rale et de politique : la discussion est une mer immense où je n'ai garde « de m'engager devant vous : je ne vous dirai que quelques mots pour rap- « peler le passé à votre souvenir.

« Le fils de Vasoudéva arrive en ces lieux; princes, qu'y a-t-il donc « d'étonnant qu'il fasse ce que nous avons tous fait? Est-ce un bien, est-ce un « mal que nous soyons venus en même temps que lui pour obtenir la main « de la princesse? Ce sera sans doute un mal, si vous voulez renouveler ici « la scène que nous avons jouée ensemble au siége de Gomanta. Quoi! « deux hommes, par suite des craintes insensées de Cansa, excité par le « discours d'un Dévarchi [1], vivaient relégués à la campagne, dans les environs « du Vrindâvana : on les fait venir dans le dessein de les livrer à la mort, on « excite contre eux un éléphant; ils tuent cet animal, pénètrent dans le « théâtre, et tandis qu'ils n'ont d'autre appui que leur propre force, le roi « de Mathourâ, avec sa suite, est frappé et tombe expirant sur la poussière. « Quel mal cela nous faisait-il, pour que, rassemblant nos forces, nous « vinssions tous les assiéger? En voyant la force de nos troupes, Râma et « Késava effrayés abandonnent et leur ville et leur armée, et se retirent « sur le Gomanta. Nous les y suivons pour en finir avec ces ennemis par la « force des armes, et nous sommes vaincus par deux enfants. En vain nous « avions mis en bataille nos chars, nos chevaux, nos fantassins, nos élé- « phants; en vain nous avions cerné la montagne; en vain nous avions allumé « un feu tel que des pénitents [2] même devaient mourir en passant par les « flammes de cet incendie. Valeureux Kchatriyas, nous avons dit : Ils sont « à nous! Pressons, attaquons Djanârddana; en quelque lieu qu'il soit, il « nous faut le combattre. Je dis maintenant : Luttons avec Crichna, mais « que ce soit de politesse et d'égards. Le voilà qui vient à Coundina [3] sans « intention hostile. Quel est celui qu'il attaque en demandant la main d'une « princesse?

« Que sera-ce donc, si nous pensons que ce n'est pas un homme ordi-

[1] Voyez lect. LVI.

[2] Les pénitents, par dévotion, s'exposent à la chaleur de quatre feux et aux rayons du soleil. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 23.

[3] Le texte par abréviation porte *Coundî-poura*. Dans la lect. suivante on trouve *Coundî-nagara*

« naire, mais le premier des êtres dans ce monde mortel, et dans le monde « divin le maître même des dieux, l'être par excellence, le créateur dès « dieux, de la nature entière, le roi des hommes? Dans un dieu il n'existe ni « vaine présomption, ni jalousie, ni cupidité. Crichna n'est ni barbare, ni « insensible : il se plaît à soulager les maux de ses amis. Sous une forme « empruntée, c'est Vichnou, le dieu souverain, le dieu des dieux, arrivant « ici avec Garouda.

« Crichna ne vient pas, accompagné d'une armée et menaçant tous ses « ennemis. Remarquez-le bien, c'est Hari qui se présente en ami, suivi des « Yâdavas, des Bhodjas, des Vrichnis et des Andhacas. Rois, offrons-lui les « présents de l'*argha* et l'eau de l'*âtchamana;* accueillons avec hospitalité le « généreux Késava. Que la concorde et la paix règnent entre lui et nous, « et vivons désormais exempts de crainte et d'inquiétude. »

Après avoir écouté ce discours du sage Dantavaktra, l'éloquent Sâlwa dit aux princes assemblés :

« D'où vient donc cette crainte que vous avez de Crichna? Frappés de « terreur, nous posons tous les armes pour faire alliance avec lui. Que « signifie cet éloge pompeux qu'on lui décerne et par lequel on nous rabaisse « nous-mêmes? Ce n'est pas ainsi que j'entends le devoir du Kchatriya. Illus« tres rejetons de races royales, comment les orateurs que nous avons « entendus montrent-ils tant de faiblesse dans leurs discours? Pour moi, je « sais que Crichna est le premier des dieux, le maître des immortels, le « même que Nârâyana, l'éternel Vêcountha, l'invincible, le souverain des « êtres animés et inanimés, Hari, objet des hommages du monde, Vichnou « enfin né dans le sein de Dévakî pour détruire le roi Cansa, pour délivrer « la terre du poids qui la surcharge, pour nous perdre nous-mêmes et sauver « le monde. Oui, je sais que Crichna est un avatare de Vichnou; que, dans « nos luttes inégales avec lui, nous serons consumés par le feu de son *tcha*« *cra*, et que nous descendrons dans la demeure d'Yama. Mais, roi des rois, « je sais aussi que nous mourrons dans notre temps. Jusque-là nous sommes « assurés contre le trépas; c'est seulement quand l'heure est venue que nous « cessons de vivre. Forts de cette certitude, nous ne devons rien craindre. « Ce divin Vichnou lui-même, soumis à la fatalité, vient dans le temps, « quand il voit le refroidissement de la pénitence et de la piété, donner la « mort aux Dêtyas : il connaît les mérites de chacun; il a bien su que le

« grand Bali, fils de Virotchana, ne pouvait point périr, et ce dieu des dieux « l'a établi dans le Pâtâla. Il en fut de même des autres aventures de Vichnou. « Ainsi votre délibération pour savoir s'il faut combattre est intempestive. « Crichna ne vient point ici avec des intentions ennemies. Quel que soit « l'objet du choix de la princesse, est-ce pour des rois un motif de guerre? « Faisons-lui amitié, c'est mon avis, mais sans bassesse. »

Ainsi parlaient les rois éclairés par la sagesse. Cependant Bhîchmaca ne disait rien, pensant à son fils, fier, courageux, protégé par l'arme divine du petit-fils de Bhrigou [4], et poussant dans les combats un char toujours brûlant. A la fin il se décida à parler.

« Mon fils, dit-il, orgueilleux de sa valeur, ne peut souffrir Crichna : et « dans sa téméraire présomption il ne craint personne sur les champs de « bataille. Il voudra sans doute essayer ses forces contre Crichna : le combat « s'engagera entre ces nobles héros. Certes, mon fils se perdra par sa haine et « son orgueil : je ne vois pas de quelle manière il pourra échapper à la colère « de Késava. Comment puis-je supporter l'idée qu'à cause de ma fille je lais- « serai mon fils (un fils n'est-il pas le plus grand bonheur d'un père?) faire la « guerre à Crichna? Que Roukmin [5], emporté par l'ivresse de son fol orgueil, « refuse d'avoir pour beau-frère le grand dieu Nârâyana, et qu'il tente la « fortune des combats, certes il sera bientôt réduit en cendres, comme un « monceau de coton est consumé par le feu. Le roi de Caravîrapoura, le « brave Srigâla, habile dans les différents genres de combats, a été en un « moment anéanti par le puissant Késava. Lorsqu'il habitait encore le Vrin- « dâvana, ce robuste Késava a soutenu, d'une seule main, une montagne « pendant sept jours [6]; et je frémis au seul souvenir de ce merveilleux ex- « ploit. Indra lui-même, le vainqueur de Vritra et l'époux de Satchî, est « venu avec les dieux donner à Crichna le baptême divin, et l'a nommé *Ou- « pendra*. Quand je me rappelle comment ce fils de Vasoudéva a dompté « dans le lac de l'Yamounâ le serpent Câliya [7], au poison dévorant, terrible « et pareil au Temps meurtrier; comment il a tué le Dânava Késin [8], cheval « vigoureux que les dieux eux-mêmes n'auraient osé attaquer; comment,

[4] On désigne par ces mots Parasourâma, qui avait donné à Roukmin une arme divine.
[5] On l'appelle dans le texte *Roukmina*.
[6] Voyez lect. LXXIV.
[7] Voyez lect. LXVIII.
[8] Voyez lect. LXXX.

« après avoir mis à mort le Dêtya Pantchadjana [9], il retira de la demeure « d'Yama le fils de Sândîpani, qui depuis longtemps avait péri dans les flots « de la mer; comment enfin les deux frères, à Gomanta, soutinrent seuls, « contre une multitude immense, un combat effrayant où furent renversés « et confondus les uns sur les autres les éléphants, les chars et leurs conduc- « teurs, les chevaux, les cavaliers et les fantassins, carnage horrible, tel que « n'en auraient jamais exécuté les Dêvas, les Asouras, les Gandharvas, les « Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les Nâgas [10], les rois Dêtyas, les Pi- « sâtchas et les Gouhyacas; quand, dis-je, je me rappelle tous ces événe- « ments, je sens que mon âme s'anéantit. Je n'ai jamais vu, jamais je n'ai « entendu citer un mortel semblable au fils de Vasoudéva, qui est en effet « le premier des dieux. Le grand roi Dantavaktra a eu raison de dire que le « meilleur parti à prendre est de se faire un ami de ce héros. »

Ainsi après avoir bien examiné le fort et le faible de sa position, Bhîchmaca se décida à se mettre en route dès son réveil, pour aller rendre ses hommages à Crichna, accompagné de tous les princes attachés aux devoirs de la politesse, et des Soûtas, des Mâgadhas [11] et des hérauts (*vandins*) [12], gens habiles à tourner les compliments. Cependant les rois, au point du jour [13], après s'être acquittés des devoirs pieux commandés pour le matin, s'étaient retirés dans leurs chambres de repos : alors les émissaires qu'ils avaient envoyés à Vidarbhâ vinrent leur apprendre à chacun en secret que Crichna allait y recevoir le baptême royal. A cette nouvelle, les uns furent satisfaits, les autres fâchés, quelques-uns restèrent indifférents; et cette armée, formée d'éléphants, de chars et de chevaux, et divisée en trois partis, se trouva agitée comme l'océan, en apprenant cet incident. Le bon roi Bhîchmaca voyant ces dissentiments, et l'incompréhensible opposition de son propre fils, réfléchissait en son âme inquiète à ces circonstances alarmantes. Il se rendit au lieu où les princes étaient campés, pour les avertir et les presser.

[9] Voyez lect. LXXXIX.

[10] Mot synonyme de serpents.

[11] Voyez lect. V, pag. 30.

[12] Le *vandin* est un barde chargé de chanter les louanges des grands.

[13] Les lois de Manou, lect. VII, sl. 223, disent que c'est le soir que le roi doit entendre le rapport de ses espions. J'aurais bien à la rigueur traduit dans ce sens les mots प्रभातायां रजन्यां *prabhâtâyâm radjanyâm*, si le mot पूर्व्वाह्निकक्रियाः *poûrwâhnicacriyâh* pouvait se rapporter à des cérémonies qui eussent lieu le soir.

En ce moment des messagers, envoyés par Kêsica, entrèrent dans l'assemblée, élevant une lettre au-dessus de leur tête.

CENT-SIXIÈME LECTURE.

SACRE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Après la mort du formidable Cansa, de cet ennemi que les dieux n'auraient pu vaincre, Crichna avait refusé le trône et le baptême royal. Pour quelle raison se laisse-t-il sacrer maintenant? Comment, venant à Coundina pour briguer la main de la princesse, pardonna-t-il l'injure qu'on lui faisait en lui disputant les honneurs de l'hospitalité? Pour quel motif le puissant fils de Vinatâ dut-il consentir à supporter cet affront? Saint Brahmane, j'ai le plus vif désir d'entendre ton récit.

Vêsampâyana reprit :

A l'arrivée de Crichna et du fils de Vinatâ dans Vidarbhâ, Kêsica et Cratha son frère firent ces réflexions : « La vue de ce saint et miraculeux personnage doit être pour nous une source de pureté, et contribuer à effacer nos « péchés, si nous l'accueillons avec honneur. Et quel autre, dans les trois « mondes, est plus digne d'être honoré que Crichna à l'œil de lotus, que « Djanârddana, le dieu des dieux? Que pouvons-nous donner à cet hôte « illustre qui soit digne de lui, et qui prouve tout notre dévouement? » Cratha et Kêsica s'étaient communiqué ces réflexions, et ils se présentèrent devant Késava pour lui donner leur royaume. Ces deux rois de Vidarbhâ arrivèrent devant Hari, et dirent au dieu en baissant la tête devant lui : « Aujourd'hui le bonheur de notre naissance est complet, notre gloire par- « faite, et nos pères bienheureux, puisqu'un dieu tel que toi daigne visiter « notre demeure. Tout ce qui nous appartient, notre *tchâmara*, notre

« éventail, notre parasol, notre étendard [1], notre trône, notre armée, nos « trésors, notre ville, tout est à toi. Tu as déjà été sacré Oupendra par le « roi des dieux, et nous, seigneur, nous voulons te sacrer roi de nos états. « Ce que nous faisons devrait être fait par bien d'autres princes, et par Djarâsandha lui-même, ce puissant roi de Magadha, ton ennemi. Quand on « parle de toi, on finit toujours en disant : Il est le protecteur des rois, et « il n'a point de trône, il n'a point de capitale. Comment ce fils de Dévaki « peut-il siéger dans le conseil des rois? Crichna est plein de courage et de « force, sa gloire éblouit les regards; mais il ne peut venir disputer avec les « autres la main de la princesse : au milieu de ces princes assis sur leurs « trônes, comment, avec toute sa gloire, paraîtra-t-il sur un siége humble « et vulgaire? Ce sont là des discours que le roi Bhîchmaca a entendus « comme nous : nous avons avisé ensemble aux moyens de prévenir une « funeste collision, et pour te recevoir nous avons préparé cette demeure. « Oui, tu es le premier des dieux, l'objet de l'adoration de tous les mondes. « Sois aussi dans ce monde mortel le souverain des rois, et que dans leurs « assemblées tu n'aies pas à rougir de ton siége. Exerce dans Vidarbhâ ton « premier acte de souveraineté, et apparais demain matin sur ton trône « resplendissant. Tu vas aujourd'hui, en parfumant ton corps [2] suivant les « rites prescrits, te disposer à cette cérémonie; pour moi, je transmettrai « aux rois l'ordre émané d'Indra [3]. » Après ce discours, Kêsica salua Crichna avec les signes d'un profond respect. Ensuite il écrivit une lettre où il développait les intentions du dieu du tonnerre énoncées par un de ses messagers célestes, et il envoya cette dépêche à l'assemblée des rois.

[1] Ce sont là les quatre attributs de la dignité royale.

[2] Cette cérémonie s'appelle *Adhivâsa* ou *Adhivâsana*. Quand on consacre une idole, on pratique aussi l'Adhivâsa : on prend le riz, les fruits et les autres offrandes pour en toucher le vase d'eau sacrée, puis le front de l'idole en prononçant certains *mantras*. L'Adhivâsa est la cérémonie par laquelle on invite une divinité à venir habiter une idole. Ward, t. II, p. 88 et 234.

[3] Voyez plus bas pour cette circonstance inattendue. Les particularités de ce récit sont présentées sans ordre. Nous apprenons ici qu'Indra a parlé, et c'est plus bas qu'on nous dira à quel moment : nous saurons aussi alors que Crichna a reçu un trône divin. Ces deux circonstances devraient être mentionnées ailleurs que dans la dépêche de Kêsica, qui va suivre.

Dépêche de Késica.

« Vous savez tous, ô rois, que Hari est arrivé avec le fils de Vinatâ dans « la ville de Vidarbhâ, et qu'il y a reçu l'hospitalité. Pour honorer d'une « manière convenable le roi de la terre, mon frère et moi nous avons donné « notre propre royaume au fils de Vasoudéva : nous l'avons invité à s'asseoir « sur notre trône. Alors un être invisible, envoyé d'Indra, a fait du ciel en- « tendre ces paroles : Roi des hommes, ce n'est pas ton trône qui convient « à ce héros. En voici un que lui envoie le souverain des dieux : il est fait de « la main divine de Viswacarman, tout brillant d'or et de pierres précieuses, « et orné de l'effigie du lion. Que placé sur ce trône, le maître des dieux, « objet des adorations de tous les êtres animés et inanimés, soit sacré roi des « rois par tous les princes. Il ne se rend à Coundina que pour demander la « main de la princesse, cependant celui qui ne viendra pas lui rendre hom- « mage encourra son indignation. Voici les huit Nidhis [1], génies immortels « de la cour du roi des rois, du grand dieu des richesses; ils viennent chacun « avec un vase divin qui contient de l'or, des pierreries, des bijoux précieux, « assister, au milieu des princes, au sacre du souverain des rois. Tel est « l'ordre que donne Indra aux maîtres des hommes; qu'ils soient tous par « une lettre invités au sacre de Késava. Après ces paroles, l'envoyé céleste se « tut, laissant le trône de Crichna étincelant comme un soleil. Ainsi je me « permettrai de vous donner un avis, rois maintenant assemblés : d'un côté « il est dangereux pour vous de ne pas vous conformer à l'ordre d'Indra; de « l'autre il vous est donné de voir le spectacle le plus admirable qu'on puisse « avoir sur la terre, Indra, accompagné des Nidhis, descendant lui-même du « ciel pour assister au sacre de Crichna. La vue seule de ce héros est capable « d'effacer nos péchés. O rois, venez donc pour le baptême de Crichna, qui « est Vichnou, le dieu des dieux; vous n'avez rien à craindre : mon frère et « moi, nous avons disposé Djanârddana en votre faveur. Hari n'est point

[1] Les poëtes personnifient les trésors du dieu Couvéra, et en font huit génies, appelés *Nidhis*. M. Wilson en reconnaît neuf, et les nomme *Padma*, *Mahâpadma*, *Sankha*, *Macara*, *Catch-tchapa*, *Moncounda*, *Nanda*, *Nîla* et *Kharba*. Mon auteur ne met que huit Nidhis, et il semble que la forme qu'il leur donne est celle même du vase qui contient la richesse particulière dont chacun est gardien. Voyez la note 6 de la lecture XLVI, pag. 205.

« votre ennemi ; nous avons reconnu qu'il est aussi bon qu'il est saint. Il n'a « dans son cœur aucune inimitié, même contre le roi de Magadha. Voyez « maintenant ce que vous avez à faire. »

Vêsampâyana continua :

Les princes, redoutant la malédiction d'Indra, venaient d'acquiescer à l'invitation de Kêsica. Alors du sein d'un nuage épais, dont le ciel était tout couvert, ils entendirent aussi une voix qui s'adressait à eux : c'était Tchitrângada [5], qui, au nom d'Indra, venait leur parler en restant invisible. « Indra, leur dit-il, maître des trois mondes, vous fait savoir pour le bonheur « des créatures, comme pour votre propre avantage, que vous ne devez pas « être les ennemis de Crichna : vivez en paix avec lui, chacun dans votre « propre royaume. Crichna peut relever ses ennemis abattus, et devenir « pour ses adversaires un feu destructeur. Renoncez à vos ressentiments, « et formez avec lui des liens d'amitié ; les rois sont les dieux des mortels ; « mais les Souras sont les dieux des rois ; Indra est le dieu des Souras, mais « Djanârddana est le dieu d'Indra. C'est Vichnou, dieu souverain, dieu des « dieux, qui est Késava, né dans ce monde mortel sous la forme d'un homme. « Personne dans les trois mondes ne peut le vaincre, ni parmi les hommes, « ni parmi les Dévas ou les Dânavas, pas même le dieu qui porte le trident [6], « accompagné de Cârtikéya. Votre premier soin doit donc être de procéder « avec les Souras au baptême royal du grand Késava, qui est le souverain « des dieux et l'objet des hommages de tous les mondes. Ce n'est pas moi, « Vâsava [7], qui présiderai à cette cérémonie : ce ne sont point les insignes « de roi des dieux, mais ceux de roi des rois qu'il va recevoir aujourd'hui. « Allez à Vidarbhâ rejoindre Cratha et Kêsica, et accomplissez les cérémo- « nies que prescrit l'usage. J'ai pensé qu'il fallait songer à maintenir entre « vous la paix et la concorde, et je suis venu pour vous donner des conseils. « Déjà, par les soins de Cratha et de Kêsica, Crichna a rempli à Vidarbhâ la « cérémonie de l'*adhivâsana* [8]. Allez en grande pompe, ô princes, le sacrer

[5] Tchitrângada, lect. XVIII, p. 84, est fils de Santanou et de Satyavatî. Il fut tué par un Gandharva, et attaché à la cour d'Indra.

[6] Siva porte un trident, appelé *soûla*. Cârtikéya est son fils, que l'on honorait comme dieu de la guerre.

[7] Nom d'Indra.

[8] Voyez note 2

« roi des rois, et lui offrir avec respect les présents accoutumés : vous reviendrez ensuite en ces lieux pour le mariage de la princesse. Cependant, pour « que votre camp ne demeure pas sans chefs, que quatre d'entre vous restent « en ces lieux; savoir, Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Roukmin, et Sâlwa, « prince de Sôbha. »

Après avoir entendu l'ordre d'Indra exprimé par Tchitrângada, ces princes se préparèrent à partir pour Vidarbhâ : le sage Djarâsandha lui-même fit une proclamation pour les y engager. Bhîchmaca se mit à leur tête; et tous ils arrivèrent avec empressement, environnés de leur cortége nombreux, au palais de Kêsica où se trouvait le grand Crichna. Cependant apparaissait au loin l'assemblée des dieux qui venaient assister au sacre : scène brillante où flottaient des drapeaux, des étendards, des guirlandes; où les reflets de la pierre précieuse se confondaient avec les couleurs éclatantes des étoffes et des diverses parures, avec les teintes variées des couronnes de fleurs; où s'exhalaient des parfums délicieux; où des chars aériens soutenaient des personnages environnés de gloire. Çà et là on voyait danser des troupes d'Apsarâs et de Vidyâdharas; les Gandharvas, les Mounis et les Kinnaras, au milieu des airs, chantaient les louanges du maître des dieux; les Siddhas et les Richis faisaient entendre leur voix pieuse, et les tambours célestes retentissaient d'eux-mêmes. De tout côté ces êtres divins inondaient l'atmosphère de ces doux parfums puisés à cinq [9] sources diverses. L'époux de Satchî lui-même se montre au milieu de ces pompes, monté sur un char magnifique. Les huit [10] gardiens du monde, de la région qui leur est assignée, prennent part à ces concerts et à ces danses.

Les rois de la terre, en entendant ces accents harmonieux, ouvrent les yeux d'étonnement, et se dirigent vers la salle d'audience. Kêsica, plein de force et de gloire, va au devant d'eux, les honore suivant l'usage et les introduit. Le divin Hari, apprenant l'arrivée des princes, se présente à eux. A la vue de celui qui est la source de tout bonheur, les urnes célestes des Nidhis, couvertes d'un voile [11], s'épanchent, et, comme les nuages qui

[9] M. Wilson, au mot पञ्चसुगन्धक *pantchasougandhaca*, nous apprend qu'il y a cinq substances aromatiques parmi les végétaux, savoir : le girofle, la muscade, le camphre, l'aloès et le *caccola*.

[10] Il y a dix régions célestes, mais on ne parle ici que des gardiens des huit régions qui sont à l'horizon. Les poëtes ne nomment pas les régents des deux autres.

[11] चैलकण्ठिनः *tchêlacanthinah*.

versent une eau féconde, elles répandent, pour le sacre du roi des rois, une pluie d'or, de pierres précieuses, de fleurs et de parfums. Suivant les rites antiques Djanârddana fut sacré, éblouissant les yeux des rois par une parure brillante, des vêtements magnifiques et une guirlande toute divine. Après avoir salué l'assemblée selon l'usage, il alla prendre place sur son trône. Le ciel était couronné de la foule des dieux présents à la fête; près de lui se trouvaient rangés les Yâdavas et les deux princes de Vidarbhâ. Le puissant fils de Vinatâ, sous la forme d'un beau jeune homme, était assis à sa droite; Cratha et Kêsica à sa gauche étaient placés sur leur propre trône d'après la volonté expresse et généreuse du dieu. Du même côté apparaissaient les chefs Vrichnis et Andhacas, parmi lesquels on distinguait Sâtyaki [12]. Quand Crichna, pareil à Indra au milieu des dieux, se fut assis sur son trône divin, étincelant comme le soleil et couvert d'étoffes précieuses, tous les rois vinrent le saluer avec leur cortége, et allèrent ensuite siéger à leur place. Le sage Kêsica, habile dans la science des livres sacrés, rendant à Crichna l'hommage accoutumé, lui dit : « Seigneur, tous ces princes, ne voyant d'abord en vous qu'un « mortel ordinaire, s'étaient mis en hostilité contre vous : daignez leur « pardonner leur erreur. »

Crichna répondit : « Kêsica, je n'ai jamais nourri, même un seul jour, « aucun sentiment de haine contre personne, surtout contre des Kchatriyas « fidèles au devoir de leur caste. La loi ne leur dit-elle pas de combattre? « ne flétrit-elle pas celui qui tourne le dos? Je n'ai donc aucun motif d'être « irrité contre ceux qui m'ont bravement fait la guerre. Princes, il est impossible de corriger le passé. Ceux qui ont péri sont maintenant habitants du ciel. Le devoir du héros est de vaincre ou mourir. Ne vous « affligez donc pas sur le sort de ceux qui ne sont plus : c'est une fatalité à « laquelle nous devons, vous et moi, nous soumettre; renonçons désormais « à toute inimitié. »

Après ces paroles de paix adressées aux princes, le vainqueur de Madhou arrêta ses yeux sur Kêsica, et se tut. Alors le sage Bhîchmaca, le saluant avec respect, lui parla en ces termes.

[12] C'est le conducteur de son char de bataille.

CENT-SEPTIÈME LECTURE.

ENTREVUE DE CRICHNA ET DE BHICHMACA.

Vêsampâyana continua :

« Mon fils, dit Bhîchmaca, dans l'égarement d'esprit où il se trouve, veut « que sa sœur choisisse un époux parmi les princes : c'est une violence que « je ne puis souffrir. Ce n'est point sa folle présomption qui doit décider « cette importante affaire. Si Roukminî te voit, son choix ne saurait être « douteux : toi seul fixeras ses regards. J'ose donc, ô maître des dieux, te « supplier en faveur de mon fils : daigne pardonner à sa jeunesse. »

Crichna répondit : « La folie de votre fils a répandu la confusion au mi- « lieu de ce cercle de rois. Son orgueil ne connaît aucune règle. C'est la « piété qui procure aux hommes dans ce monde des trônes aussi brillants « que le soleil et la lune, des richesses, une famille féconde en héros[1]; mais « celui qui, à l'égard d'un seul roi, dans son funeste aveuglement, manque « à la vérité, ne saurait se maintenir dans ce monde, et le feu du châtiment « doit l'atteindre. Le devoir des princes, seigneur, je le sais, est de respecter « les droits de chacun, tels que Swayambhou lui-même les a établis autre- « fois. D'où vient donc que votre fils, prince qu'il est, ose dans une assemblée « de princes manquer à la vérité? C'est lui qui a provoqué ce grand concours « de rois; mais je doute que vous puissiez prétexter votre ignorance : il vous « a fallu donner l'hospitalité et rendre tous les honneurs convenables à ces « princes voyageurs, resplendissants comme le soleil et la lune. Vous avez « dû pressentir les desseins de votre fils à l'aspect d'un si grand nombre de « chars, de chevaux, d'hommes et d'éléphants, car vous avez pourvu aux « besoins d'une si grande armée. Comment donc, ô roi, puis-je repousser « tous les doutes qui s'élèvent dans ma pensée? Pour moi, au contraire, rien

[1] Phrase incomplète sur les trois manuscrits : elle manque de verbe. Je me suis dirigé, dans ce passage, d'après l'idée contenue dans les slocas 81 et 82 de la VIII[e] lect. des lois de Manou.

« n'a été prévu. On m'a traité comme un homme indigne de l'hospitalité. « Donnez donc aussi votre fille à ces gens qui ont plus de mérite que moi : « et comment vous en dispenser, sans vous exposer aux dangers que va « susciter mon arrivée ? Celui qui fait violence aux dispositions d'une jeune « fille est condamné au feu du Naraca, tel est l'arrêt porté par Manou et par les « autres docteurs de la loi. Je n'ai point voulu pour ma part encourir cette « sentence ; je me suis abstenu de paraître dans cette réunion, et sachant, « ô roi, que dans votre palais je ne devais pas m'attendre à recevoir l'hos- « pitalité, j'ai dévoré cet affront, et je suis venu à Vidarbhâ, où j'ai trouvé « un lieu de repos pour mes gens. Kêsica a reçu Késava et Garouda comme « on pourrait les accueillir au séjour céleste. »

Ainsi parlait Crichna d'une voix aussi éclatante que le tonnerre. De même que l'on éteint avec l'eau le feu du sacrifice, Bhîchmaca l'apaisa par la rosée de sa douce parole.

« Grâce, ô dieu, maître de ce monde mortel, grâce pour un malheureux « enveloppé des ténèbres de l'ignorance : daigne m'accorder l'œil de la « science. Faibles mortels que nous sommes, cet œil de chair nous laisse « dans l'aveuglement : nos actions sont imparfaites, et notre raison impuis- « sante. Deviens mon protecteur, ô toi qui es le dieu des dieux ; que mes « yeux se dessillent, et que mes actions soient bien dirigées. Le mortel « instruit est comme le général d'armée : il réforme par le moyen des règles « une action mal commencée, et parvient à en tirer d'heureux fruits. C'est « avec confiance que je m'adresse à toi pour trouver aide et protection. Daigne « acquiescer au dessein que j'ai formé, et n'abandonne pas ma fille à la chance « d'un choix parmi les princes. Elle est à toi, seigneur ; pardonne mon erreur « passée, et ne m'accable pas de ta colère. »

Crichna lui répondit : « Monarque prudent, que signifie cette parole ? Si « vous refusez votre fille, quel est donc le maître qui vous commandera « de la donner ? On n'a pas plus de droit de vous ordonner que de vous dé- « fendre de l'accorder. Mais apprenez que l'origine de Roukminî est divine, « et que déjà nous sommes unis. Lorsque sur le sommet du Mérou tous les « dieux ont formé la résolution de s'incarner [2], Srî [3] a dû faire comme eux :

[2] Voyez lect. LIII. — [3] Srî, femme de Vichnou, est aussi appelée *Lakchmî*. Voyez lect. XCVII, not. 4.

« elle a reçu l'ordre de Brahmâ de prendre comme son époux un corps « mortel : Allez, lui a dit ce dieu, à Coundina, et descendez dans le sein de « l'épouse de Bhîchmaca. Soyez heureuse, et attendez l'arrivée de Késava. « O roi, ce que je vous dis est la vérité; et mon discours doit vous servir à « régler votre conduite. Roukminî votre fille n'est pas d'une nature mortelle : « c'est Srî elle-même, née ici-bas d'après la volonté de Brahmâ pour un motif « déterminé. Elle ne peut donc pas être soumise à cette cérémonie de l'élec- « tion d'un époux parmi ces princes. Elle n'appartient qu'à un seul, telle est « la loi; et vous ne pouvez souffrir que Lakchmî soit la victime d'une élec- « tion forcée. Pensez à ses destinées, et donnez sa main comme le devoir « vous le conseille. C'était pour s'opposer à une violence de ce genre que le « fils de Vinatâ venait à Coundina par l'ordre du roi des dieux. J'arrivais « aussi, curieux de voir cette grande assemblée de rois, et cette jeune vierge, « qui est la déesse Srî abandonnant son siége de lotus.

« Prince, vous pardonnerez sans doute la vivacité de mon premier dis- « cours, comme aussi je veux bien pardonner les torts que l'on avait eus d'a- « bord envers moi. J'excuse tout, et je reprends les dispositions pacifiques « que j'avais en venant dans ce pays. La clémence est la source des vertus et « la mère du bien : un cœur tel que le mien ne conserve aucun ressentiment. « Dans un homme distingué par sa naissance, ses qualités, son amour pour « la justice et la vérité, tel que vous, prince, l'inimitié ne saurait également « subsister. Oui, je sais oublier une injure, puisque, arrivé en ces lieux avec « une armée, je m'abstiens d'attaquer mes ennemis. Si je n'avais point par- « donné, j'irais vers eux, porté sur l'oiseau qui me sert de monture, et ba- « lançant dans mes mains des armes aussi brillantes que le soleil et la lune. « O roi, je vous respecte, et par votre âge vous êtes comme un père pour « moi. Gouvernez vos sujets avec justice : la récompense d'un père est dans « ses enfants. Les méchants seuls sont coupables : que peut-on reprocher à « des héros vertueux? Apprenez de moi comment la bénédiction des pères « est dans leurs enfants. Voici les deux princes de Vidarbhâ, qui, pour pré- « sent d'hospitalité, m'ont donné leur royaume. Le fruit de cette libéralité « rejaillira sur dix de leurs ancêtres déjà admis dans le ciel, et sur dix de « leurs descendants futurs, qui parviendront au séjour des dieux. Quant à « eux, après avoir joui d'un règne tranquille, lorsqu'ils voudront être débar- « rassés des liens de cette vie, ils entreront dans le port du salut. Les nobles

« princes qui sont venus assister à mon sacre, quand leur temps sera arrivé, « passeront dans le ciel, séjour fortuné des dieux. Adieu, que la félicité « soit avec vous; je pars avec mon compagnon, le fils de Vinatâ, pour la ville « de Mathourâ gouvernée par un Bhodja. »

Le chef des Yâdavas, après avoir adressé ce discours au roi Bhîchmaca, et ces paroles d'espérance aux princes présents, et surtout à ceux de Vidarbhâ, sortit de l'assemblée et se dirigea vers son char. Alors le râdjarchi Bhîchmaca et les autres monarques se prosternèrent devant Késava, qui en ce moment apparaissait à leurs yeux comme l'antique Swayambhou, adoré des Dévas et des Asouras, orné de mille pieds, de mille yeux, de mille bras, de mille têtes, de mille diadèmes brillants, portant sur sa robe une guirlande divine, parfumé d'essences précieuses, paré de bijoux magnifiques, armé de traits menaçants. A la vue de Crichna, dont l'œil a l'éclat du lotus rouge, dont les regards étincellent comme le soleil et la lune, Bhîchmaca s'incline profondément devant le souverain des dieux, et dans la posture la plus respectueuse, l'âme, le corps, et la voix pieusement soumis, il s'écrie :

« Adoration à toi, dieu des dieux, qui n'as ni commencement ni fin, « éternel, premier des êtres, identifié avec Nârâyana; à toi, qui es Swayam- « bhou, universel [4], inébranlable [5], profond [6]; à toi, qui portes un lotus sur « ton ombilic [7], la *djatâ* [8] sur ta tête, et à ta main la verge du commande- « ment; à toi qui es noirci [9] des feux de la pénitence, beau comme le cygne, « connu par le nom de *Hansa* [10], et pareil au *tchacra* [11] brûlant. Adoration à « Vêcountha [12] qui est celui qui est [13], l'invincible, l'âme souveraine, l'esprit « revêtu de formes matérielles, l'ancien des êtres, l'agent suprême [14], tour à « tour orné ou dépouillé des qualités apparentes. Daigne m'accorder ta pro-

[4] विश्व *viswa*.

[5] स्थाणु *sthânou*.

[6] वेधस् *védhas*.

[7] पद्मनाभ *padmanâbha*. Nous avons déjà vu qu'une légende rapporte que du nombril de Vichnou sortit un lotus qui contenait Brahmâ le créateur.

[8] Espèce de coiffure déjà mentionnée.

[9] पिङ्गल *pingala*.

[10] Le mot *hansa*, qui veut dire *cygne*, sert aussi à désigner l'âme suprême, l'être par excellence.

[11] Le *tchacra* ou la roue est l'image du soleil.

[12] Voyez pour ce mot lect. XLII, p. 197.

[13] Cette idée est rendue par le pronom सः *sah* (*ille*).

[14] पुरुषोत्तम *pourouchottama*.

« tection, je t'adore, ô le meilleur des dieux : tu es le maître du monde, « tu es le seigneur Vichnou pour ceux qui ont une âme clairvoyante. »

C'est ainsi que Bhîchmaca adressait sa prière au grand dieu en présence des autres princes. Il offrit ensuite à Crichna des présents tout brillants d'or, de pierreries, de perles, de diamants, de lapis-lazuli. Il salua aussi le vaillant fils de Vinatâ, et lui dit : « Hommage au roi des « oiseaux aussi rapide que la pensée, au charmant et divin fils de Ca- « syapa. » Après cette courte prière, il présenta à Garouda de riches parures, et enfin quitta ce divin Crichna à l'œil de lotus, que les princes voulurent encore accompagner quelque temps. Le noble frère de Vâsava [15], après avoir reçu les hommages de ces rois et leur avoir donné des avis, prit le chemin de Mathourâ, remplissant de son éclat les dix régions du ciel. Précédé du fils de Vinatâ, le plus beau comme le plus fort des oiseaux, il marchait entouré d'un nombreux cortége de chars. Du son des tambours et des conques, des cris des éléphants, du hennissement des chevaux, des clameurs de lion poussées par les héros, du fracas des roues, se formait un bruit terrible pareil à celui d'un nuage orageux. Après le départ du grand Crichna, les dieux reprirent son trône et quittèrent cette demeure royale pour retourner au séjour céleste. Les princes, avec une nombreuse armée, après avoir suivi Crichna l'espace d'un *crosa* [16], prirent congé de lui, et revinrent sur leurs pas, curieux de savoir quel allait être le sort de Roukminî.

[15] *Vâsava*, comme on sait, est un nom d'Indra qui, en qualité d'Âditya, est frère aîné de Vichnou. C'est ce que nous avons dit pag. 442.

[16] Un *crosa* forme 4,000 coudées.

CENT-HUITIÈME LECTURE.

PROPOSITION DE SALWA.

Vêsampâyana dit :

Après le départ du fils de Vasoudéva, tous ces rois, brillants de parures et pareils au monarque des Souras, s'assemblèrent en conseil pour prendre une dernière détermination, pressés qu'ils étaient de se mettre en route. Quand ces princes, resplendissants comme le soleil et la lune, furent réunis et assis sur leurs trônes, Bhîchmaca, toujours dirigé dans ses discours par une sage politique, se contenta de leur dire : « Princes, « vous le voyez, il faut renoncer à cette cérémonie de l'élection qui ne « peut vous amener que des malheurs. Vous excuserez dans un vieillard « l'impolitesse de vous avoir convoqués sans résultat. »

Il dit, et, en leur rendant les honneurs accoutumés, il prit congé de tous les rois des régions du centre, de l'est, de l'ouest et du septentrion. Ces héros le saluèrent respectueusement et partirent avec joie. Mais Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Dantavaktra, Sâlwa, souverain de Sôbha, le noble Mahâcoûrmma, d'autres princes de noble race, tels que Cratha et Kêsica, le râdjarchi Vênoudâri, le monarque de Câsmîrâ, et avec eux beaucoup de rois des provinces méridionales, voulurent avoir avec Bhîchmaca une conférence secrète. Celui-ci, considérant avec affection ces maîtres de la terre assemblés autour de lui, d'une voix douce et grave leur tint un discours où brillaient sa prudence, sa bonté et la connaissance profonde qu'il avait des trois facultés [1], et des six qualités [2] royales. Il finit par leur dire : « Princes, c'est en voyant votre « sagesse et en entendant vos discours que j'ai pris ma résolution. Vous « serez assez bons pour m'excuser, quand vous réfléchirez que nous « avons toujours été malheureux dans nos projets. » Puis montrant son

[1] C'est le *trivarga* dont nous avons parlé, lect. LXXVIII, not. 5. — [2] Voyez lect. LI, not. 1.

fils, il ajouta : « Les desseins de mon fils m'ont pénétré d'une vive ter-
« reur. Les autres hommes ne sont que des enfants devant ce héros,
« maître du monde, à qui appartiennent l'honneur et la victoire. La puis-
« sance de son bras est maintenant établie sur la terre. Heureuse, mille
« fois heureuse Dévakî, qui a porté dans son sein ce Késava, la merveille
« des trois mondes, et qui fixe des regards remplis d'une douce tendresse
« sur son visage brillant comme la coupe du lotus noir, sur ce visage
« fortuné que révèrent les immortels! »

Ainsi parlait Bhîchmaca dans le conseil des rois. L'illustre Sâlwa ré-
pondit d'un ton grave : « Roi, c'est assez de reproches adressés à votre
« fils : il s'est conduit en véritable Kchatriya, dont le devoir éternel est
« de vaincre ou de supporter la défaite, et de poursuivre toujours la
« perte de son ennemi. Telle est la règle imposée aux mortels. Après
« Bala et Késava, quel est le guerrier qui veuille se comparer à votre
« fils? qui oserait lui disputer le prix de la force? seul, sur le champ
« de bataille, au milieu de tous ces chars opposés l'un à l'autre, il est
« capable, l'arc tendu, de terrasser ses ennemis. Qui pourrait soutenir
« le poids de son bras terrible quand il laisse tomber l'arme redoutable
« du petit-fils de Bhrigou, dont les dieux eux-mêmes craindraient d'af-
« fronter les coups? Je conviens que Crichna est un héros formidable,
« qu'immortel de sa nature il n'a ni commencement ni fin, et que dans
« les trois mondes Siva lui-même ne saurait le vaincre. Aussi votre fils,
« habile dans la science des livres divins, renonce à combattre Késava
« qu'il reconnaît pour un dieu puissant; mais il existe un prince Yavana
« qui a déjà prouvé son bonheur dans les combats, et dont la destinée
« est de ne point succomber sous la main de Crichna : ce prince est
« Câlayavana. Un saint Mouni, après avoir vécu pendant douze ans dans
« la continence et la mortification, obtint pour fruit de ses pénitences
« extraordinaires la faveur de Roudra. Il demanda à ce dieu d'avoir un
« fils qui ne pût être tué par les héros de Mathourâ. Son vœu fut exaucé;
« et par un don particulier de Siva, de Gârgya (c'est le nom de ce
« Mouni) naquit un fils, qui précisément est aujourd'hui ce prince Yavana,
« que sa destinée met à l'abri des coups des habitants de Mathourâ.
« Par sa naissance le puissant Crichna se trouve compris dans cet arrêt
« d'un dieu, et Câlayavana, s'il vient à Mathourâ, est sûr de le vaincre.

« Examinez, ô princes, l'idée que je viens de vous soumettre, et, si elle « vous convient, envoyez un ambassadeur auprès du roi des Yavanas. »

Toute l'assemblée applaudit au discours du roi de Sôbha, et se montra disposée à suivre son conseil. Le grand Djarâsandha, témoin de leur empressement, se sentit troublé, et se rappela l'oracle de Brahmâ [1]. Il leur dit :

« Naguère des princes, pressés par la crainte que leur inspirait un « autre prince, sont venus réclamer mon secours, et leur trône qu'ils « craignaient de perdre, par mes conseils ils le possèdent encore, avec « leurs serviteurs, leur armée et leurs chars de bataille. Aujourd'hui ces « mêmes princes veulent une autre protection que la mienne, et font « comme ces maîtresses infidèles que l'attrait du plaisir entraîne à de « nouvelles amours. Hélas! la destinée est plus forte que nous, et nul « ne peut la maîtriser. Cependant si Crichna me contraint à augmenter « mes forces, n'est-ce pas avouer ma faiblesse que d'implorer le secours « d'un étranger? La mort vaut mieux que cette humiliation; rois, je n'ai « besoin de la protection de personne. Quel que soit celui qui doit me « donner la mort que m'annonce Brahmâ, Crichna, Baladéva ou un autre, « je saurai le combattre avec courage; telle est ma résolution, tel est « aussi le devoir d'un guerrier. Ainsi je ne me sens pas en état de négo- « cier cet appel à des armes étrangères. Toutefois je ne veux pas être « un obstacle à ce que vous regardez comme une mesure salutaire. J'en- « verrai un ambassadeur qui portera au prince des Yavanas la requête « des rois. Mais qu'il se hâte, la route des airs lui est ouverte [2] : Crichna « peut nous prévenir, et nous devons à chaque instant nous attendre à « le voir arriver. Que l'illustre prince de Sôbha, brillant comme les feux « du soleil et de la lune, monte sur son char dont l'éclat est égal à « celui de l'astre des jours; qu'il se rende à la capitale du roi des Yava- « nas; qu'il invite ce prince à se liguer avec nous dans la lutte que nous « soutenons contre Crichna, et que notre envoyé soit auprès de lui notre « heureux interprète. » Puis s'adressant au roi de Sôbha lui-même : « Allez, « prince, négocier un traité d'alliance au nom de tous les rois : obtenez

[1] Ces mots font sans doute allusion à la prédiction rapportée plus haut dans les lect. XCII et XCIX, et plus bas, lect. CIX.

[2] Nous avons déjà vu que les poëtes supposent que les chars de leurs héros fendent les airs et sont portés sur l'aile des vents.

« du souverain des Yavanas qu'il vienne triompher de Crichna. Puisse « notre politique nous donner le succès et le bonheur! »

Ainsi parla Djarâsandha aux princes assemblés : il salua ensuite Bhîchmaca, et partit pour sa capitale avec toute son armée. Cependant le vaillant Sâlwa, après avoir aussi offert ses hommages aux rois, s'élança sur un char qui, rapide comme le vent, l'emporta dans les plaines de l'air. Tous les monarques des provinces méridionales, imitant Djarâsandha, prirent le chemin de leurs états. Bhîchmaca resta avec son fils; et tous deux, honteux de l'issue de cette affaire, rentrèrent dans leur palais, ne pouvant s'empêcher de penser à Crichna avec inquiétude. La princesse Roukminî, apprenant que l'élection qu'elle devait faire d'un époux serait, à cause de l'arrivée de Crichna, devenue pour les rois une source de malheurs, s'écria en rougissant au milieu de ses compagnes : « Je ne puis « supporter l'idée d'être l'épouse des autres rois. Crichna à l'œil de lotus « est celui que je préfère : tel est le secret de mon cœur. »

CENT-NEUVIÈME LECTURE.

AMBASSADE DE SALWA PRÈS DE CALAYAVANA.

Vêsampâyana dit :

Or, ce Câlayavana dont nous venons de parler était le roi le plus puissant parmi les Yavanas. Par sa justice il faisait le bonheur de ses sujets[1]; sage, habile dans la connaissance des trois facultés, et possesseur des six qualités royales[2], il était l'ennemi du vice et trouvait son plaisir dans la vertu; instruit dans les saintes écritures, pieux, aimant la vérité, il avait dompté tous ses sens; savant dans l'art des combats et des siéges, c'était un héros incomparable, s'entourant de conseillers prudents.

Il était un jour assis au milieu de ses courtisans; de pieux brahmanes

[1] On dit que Câlayavana régnait sur le Câmbhodja, pays situé dans le nord-ouest de l'Inde, et qui est l'Arachosie des anciens. Sa capitale était la ville appelée aujourd'hui *Gazni*. Voyez lect. XXXV, pag. 163.

[2] Voyez les notes 1 et 2 de la lect. précéd.

honoraient cette aimable réunion de leur présence, et chacun racontait à son tour une histoire dont le sujet était tout divin. En ce moment un vent frais et embaumé rafraîchissait les airs; soudain tous les regards se dirigent vers un point qui semble attirer leur attention : le roi lui-même porte ses yeux du même côté, et aperçoit un char magnifique, brillant comme le soleil, porté sur des roues d'or, étincelant de pierres précieuses, surmonté d'un étendard merveilleux, traîné par des chevaux aussi rapides que la pensée, tout éblouissant d'un or pur, représentant par son éclat la splendeur de l'astre du jour et de celui de la nuit. Ouvrage admirable de Viswacarman, ce char était recouvert de peaux de tigre, et fait pour porter la terreur dans l'âme des ennemis et la joie au cœur des amis. Il venait du côté du midi, et bientôt le roi des Yavanas distingue que celui qu'il amène est le vaillant prince de Sôbha. Aussitôt, transporté de joie, il commande à l'un de ses officiers de faire préparer les présents de l'*argha* et l'eau pour le bain de pieds. Lui-même il se lève de son siége royal, prend le vase de l'*argha*, et va se placer à la descente du char. Sâlwa a vu de loin avec un plaisir extrême le mouvement du roi qui s'avançait vers lui, aussi resplendissant qu'Indra. L'espoir est déjà dans son cœur : il descend de son char, et se présente avec empressement, heureux de trouver un ami. En voyant les présents de l'*argha* qu'on élève vers lui, Sâlwa s'écrie : « Arrêtez, prince; avant de m'offrir ces présents, sachez que je ne viens pas seulement comme ami, mais comme « envoyé des rois ligués avec le sage Djarâsandha. Je ne sais pas encore si « je dois accepter les honneurs que vous n'accordez peut-être qu'à ma « seule qualité de souverain. »

Câlayavana répondit : « Noble et prudent héros, comme ambassadeur « envoyé vers moi par le prince de Magadha au nom des rois, tu mérites « particulièrement d'être honoré : c'est à ce titre que je t'offre suivant « l'usage l'*argha*, le bain de pieds et un siége. En t'honorant, je prétends honorer tous les rois. Prends place sur ce magnifique divan. » Les deux princes se serrent la main [3], s'adressent les souhaits ordinaires de l'amitié [4], et vont s'asseoir ensemble sur le même siége. Câlayavana reprend : « Celui qui t'envoie vers nous est un prince qui est pour les

[3] हस्तालिङ्गनक *hastâlinganaca*. — [4] Ils s'adressent le mot कुशलं *cousalam*.

« autres rois ce qu'Indra est pour les dieux : on a recours à la force de « son bras au moment du danger. Quel est l'obstacle qui peut résister à « ses efforts? Explique-toi : que demande-t-il de moi? Je promets de me « rendre à ses désirs, quelque difficulté que je puisse rencontrer. »

Sâlwa répondit : « Puissant monarque, c'est le roi de Magadha lui-même « qui vous parle par ma bouche, et vous raconte le dernier combat que « nous avons soutenu. Vous savez qu'il est né un guerrier redoutable, et « jusqu'à présent invincible : on l'appelle Crichna. Connaissant ses mau- « vaises intentions, Djarâsandha s'est levé pour l'abattre, et avec un grand « nombre de princes, suivis de leur armée et de leurs chars de bataille, « il est venu l'assiéger sur la grande montagne de Gomanta. D'après l'avis « du roi de Tchédi, pour détruire ce Crichna et son frère Balarâma, il « fit mettre le feu à la montagne. A la vue de l'incendie qui roule vers « lui ses tourbillons enflammés, et qui brille comme celui qui doit con- « sumer le monde à la fin des âges, Râma, distingué par le palmier qui « décore son étendard, s'élance de la crête du Gomanta, et tombe au « milieu de cette vaste armée, pareille à une mer agitée. De loin, avec « son soc qu'il lançait et ramenait à lui, et qui dans nos rangs se glissait « de même qu'un serpent, il moissonnait les hommes, les chevaux, les « chars, les éléphants; de près, avec sa masse, il les assommait, renversant « les éléphants les uns sur les autres, le char sur son conducteur, le « cheval sur le cavalier, le fantassin sur le fantassin. Au milieu de cette « foule de rois qui brillaient comme des soleils, il apparaissait lui-même « çà et là tel que le soleil brûlant de l'été.

« Suivant de près son frère, Crichna, armé de son *tchacra* aussi étin- « celant que l'astre du jour, et de sa massue de fer, terrible instrument « de mort, fait trembler sous ses pas la montagne ébranlée : le héros des « Yâdavas tombe sur l'armée de ses ennemis comme l'aérolithe que lance « le nuage, et qui, poussé par la tempête, pénètre dans la terre dont il « brûle les sillons. Tel, Djanârddana descend du haut de la montagne en- « flammée. De son *tchacra* il envoie la mort au loin, de sa massue il la « donne de près : et sous ses coups, les hommes, les éléphants, les che- « vaux sont réduits en poussière. Toute cette armée, que commandaient « tant de princes illustres, est emportée par le vent de la colère des deux « héros, ou brûlée par les feux du soc et du *tchacra :* en un moment cette

« masse d'hommes, d'éléphants, de chevaux, de chars, de fantassins, où « brillaient mille étendards, est anéantie par deux simples guerriers.

« A la vue de son armée en déroute et tremblante devant les feux qu'al- « lume le *tchacra*, Djarâsandha lui-même s'avance pour combattre, envi- « ronné d'une foule innombrable de chars. Le frère de Crichna, héros « vigoureux et formidable, vient au-devant de lui, brandissant sa massue, et « agitant son effroyable soc. Semblable à un lion furieux, doué d'une force « capable de détruire douze armées [5], il lance le soc *Sônanda*, il frappe « de sa massue qui tombe sur Djarâsandha avec l'impétuosité de la foudre; « et en le voyant dans l'attitude [6] guerrière qu'il prend devant son ennemi, « on dirait que c'est Cârtikéya qui combat Crôntcha. Il jette sur son rival « de longs regards, comme s'il voulait le brûler de ses yeux. Quel mor- « tel, s'il n'a pas renoncé à la vie, peut oser combattre ce Baladéva après « avoir vu sa forme terrible? Élevant sa massue qui ressemble au sceptre « de Câla [7], et jaloux de soutenir l'honneur de sa race, il allait frapper « Djarâsandha. En ce moment, du sein d'un nuage une voix se fait en- « tendre : c'est le maître du monde, c'est Brahmâ, qui, invisible, adresse ces « mots à Râma : Ce n'est pas sous la force de ton bras que doit succom- « ber ce héros; un autre aura cette gloire, suspends tes coups, ô guerrier « qui portes le soc. A ces paroles, Djarâsandha lui-même s'arrête, et de- « meure pensif : l'oracle de Brahmâ semble l'avoir privé de tout sen- « timent.

« Prince, voici maintenant le projet que les rois m'ont chargé de te « communiquer, et pour l'exécution duquel ils comptent sur toi. Ils « savent que le grand Mouni Gârgya s'est soumis à une pénitence rigou- « reuse pendant douze ans, que, couché sur le sol hérissé de pointes de « fer, et arrivé à un tel degré de perfection qu'il voyait ses pas adorés « par les dieux et les Asouras, et pouvait en toute assurance exprimer « le vœu que sa bouche aurait formé, il a demandé et obtenu de Siva

[5] Le mot qui signifie *armée* en cet endroit est अक्षौहिणी *akchôhinî*. Cette espèce d'armée se composait de 109,350 fantassins, de 65,610 cavaliers, de 21,870 chars, et d'un nombre égal d'éléphants. On donnait aux divisions le nom de *tchamoû*.

[6] Cette attitude porte le nom particulier de विशाख *visâkha*, ou वैशाखं स्थानं *vésâkham sthânam*. On a vu, lect. III, not. 25, que *Vésâkha* était un des noms du dieu de la guerre.

[7] Dieu de la mort.

« un fils dont la destinée est de ne point périr sous les coups des héros de « Mathourâ. Ce fils, c'est toi-même; et par la vertu des mortifications du « saint Mouni, par l'effet du privilége que lui a donné le dieu qui porta « la lune sur son front[1], tu vaincras Djanârddana, qui va disparaître de- « vant toi comme la neige se fond aux rayons du soleil. Appelé par la « confiance des rois, ô prince, lève-toi, et viens triompher de Késava. « Pénètre avec ton armée sur le territoire de Mathourâ, immole Crichna « et immortalise ton nom. Ce fils de Vasoudéva et son frère Baladéva sont « de Mathourâ, et compris dans l'oracle qui condamne leurs concitoyens. « Va, la victoire t'attend dans cette ville. Telle est la proposition que m'a « chargé de te soumettre, dans l'intérêt des rois, le grand Djarâsandha. « Prince, examine-la de concert avec tes conseillers, et adopte le parti que « doit te suggérer ta sagesse. »

CENT-DIXIÈME LECTURE.

DÉPART DE CALAYAVANA.

Vêsampâyana dit :

Ainsi parla Sâlwa au nom des rois. Le monarque des Yavanas lui répondit avec empressement : « Je suis heureux de la confiance que l'on « me témoigne : je regarde cette proposition comme une faveur, et ma « vie ne sera point perdue sans fruit, puisque des rois m'appellent pour « arrêter Crichna. C'est un héros, dit-on, que personne, dans les trois « mondes, ni parmi les dieux, ni parmi les Asouras, ne saurait abattre. « Cependant si l'honneur de ce triomphe m'est réservé, je veux en par- « tager le fruit avec les princes généreux qui m'appellent. Leur voix est « comme une rosée qui va pour moi féconder la victoire. Oui, j'exécuterai « leurs intentions : le sort du vaincu, dans une si belle cause, serait « presque aussi glorieux que celui du vainqueur. Le jour de la lune et

[1] Le dieu de la lune, banni du ciel, rentra dans l'assemblée des dieux par la faveur de Siva, qui l'avait placé sur son front.

« la constellation [1], l'heure et le demi-jour [2] nous sont favorables. O roi, « je pars pour Mathourâ, je vais vaincre Késava. »

Après avoir adressé ce discours au vaillant prince de Sôbha, il lui fit le présent accoutumé consistant en parures et en pierres précieuses [3]. Il donna aussi aux Brahmanes et au prêtre de sa maison [4] de riches cadeaux, en les priant d'attirer sur ses armes les bénédictions du ciel. Il offrit un sacrifice au feu, et après avoir pris toutes les mesures qui pouvaient contribuer à son succès, il partit avec l'espoir de triompher de Djanârddana. O fils de Bharata, Sâlwa, heureux d'avoir réussi dans sa négociation, embrassa le roi des Yavanas, et retourna dans sa capitale.

CENT-ONZIÈME LECTURE.

TRIOMPHE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Quand le héros, dont la force était comparable à celle d'Indra, partit pour la ville de Vidarbhâ, pour quelle raison emmena-t-il Garouda? Que fit ce puissant fils de Vinatâ? car le dieu ne l'avait pas pris pour mon-

[1] तिथिनक्षत्रं *tithinakchatram.*

[2] मुहूर्त्तकरणं *mouhoûrttacaranam.* M. Wilson écrit कारणा *câranâ* : malgré l'absence de l'*a* long dans la première syllabe, j'ai pensé que je devais entendre par ce mot cette division astronomique, qui correspond à la moitié d'un *tithi*, ou jour lunaire. Voyez Rech. asiat. t. IX, pag. 367. Un passage du *Moudrâ-Râkchasa*, act. 4, montre l'importance que l'on attachait à ces diverses circonstances de temps.

[3] Ces usages antiques subsistent toujours dans l'Inde. Comme dans ces temps anciens, les princes modernes donnent à ceux qu'ils veulent honorer des étoffes, des bijoux, de l'argent. Tels furent les présents que le jeune naturaliste Jacquemont, enlevé malheureusement à la science, reçut du roi de Lahore, à son audience de congé. Il dit dans une de ses lettres du 18 mars 1831, que le prince lui donna le *khélat*, ou habit d'honneur, consistant en quatre cachemires, et sept pièces d'étoffe de soie ou de mousseline, une parure en pierres mal taillées, et une bourse de 1,100 roupies.

[4] On appelait ce prêtre *pourohita* : il dirigeait tous les sacrifices qui avaient lieu dans la famille.

ture. Voilà une circonstance, ô grand et pieux brahmane, sur laquelle je voudrais bien être éclairé.

Vêsampâyana répondit :

Écoute, ô roi, l'œuvre plus qu'humaine que fit Garouda. Crichna était sorti avec lui de la ville de Vidarbhâ ; avant d'arriver à Mathourâ, le sage compagnon du vainqueur de Madhou pensait aux dernières paroles que ce dieu des dieux avait prononcées en présence des rois : « Je pars, avait-il « dit, pour la belle ville de Mathourâ gouvernée par un roi Bhodja. » Garouda, qui prévoyait l'arrivée de Câlayavana, songeait à laisser Crichna seul continuer son voyage, pour exécuter lui-même une importante mission. Il salua le dieu avec respect, et lui dit : « Seigneur, je vais me diriger vers « Cousasthalî, l'ancienne capitale de Rêvata [1] ; je visiterai le mont Rêvata, « et ses bois charmants, pareils au Nandana céleste. J'examinerai en détail « ce pays délicieux, abandonné aux Râkchasas, protégé par des montagnes « et par les flots de l'Océan, couvert d'arbres et de plantes, paré de mille « fleurs, peuplé d'éléphants, de serpents, d'ours, de singes, de sangliers, « de buffles, et de tant d'autres animaux sauvages. Après avoir reconnu « quel peut être l'endroit le plus convenable pour un établissement, après « avoir choisi un site agréable et avantageux pour une ville, je reviendrai « vers toi pour te délivrer du soin qui va t'inquiéter. »

Ainsi parla au maître des dieux le puissant roi des oiseaux ; il le salua ensuite, et partit du côté de l'occident. Crichna continua sa route avec les Yâdavas, et arriva à Mathourâ : Ougraséna et tous les habitants vinrent au-devant de lui avec les transports de la joie la plus éclatante.

Djanamédjaya reprit :

Ougraséna devait savoir que Crichna avait été sacré roi par une assemblée de princes ; que fit en cette circonstance ce monarque généreux et magnanime ?

[1] Cousasthalî est le nom d'une province et celui d'une ville. Voyez lect. x, pag. 54.

Vêsampâyana dit :

En effet, il avait appris le sacre de Crichna, et le discours tenu, au nom d'Indra, par Tchitrângada, envoyé de paix et de conciliation : il avait su que la munificence du nouveau souverain avait donné pour les rois cent millions de *bhâgas* [2], ce qui faisait cent mille pour chacun; qu'il en

[2] Ce mot m'a embarrassé : il signifie *portion*, *fraction*, et comme il était seul dans la phrase, je ne savais à quelle unité il fallait le faire rapporter. Plus loin j'ai trouvé que ce devait être une fraction du *dînâra*, दीनारिक भाग *dînârica bhâga*. M. Wilson, dans son dictionnaire, nous apprend que le *bhâga* équivaut à une demi-roupie. Mais la difficulté est d'établir son rapport avec le *dînâra*, qui semble avoir varié de valeur. En réunissant les différents documents que peuvent offrir les lois de Manou, lect. VIII, sl. 134 et 135, et les diverses explications que donne M. Wilson en son dictionnaire, aux mots *dînâra*, *souvarna*, *carcha*, *mâcha*, *pala* et *ractica*, on arrive à des évaluations tellement confuses ou contradictoires, qu'il faut désespérer d'obtenir un résultat pleinement satisfaisant. Le *souvarna* est la monnaie d'or que l'on cite le plus communément, et que M. Wilson estime à 8 roupies d'argent : c'est aussi un poids d'or, qui varie de 105 grains Troy à 227 (voyez la traduction du *Mritchtchacatî*, pag. 50). Dans son dictionnaire le même M. Wilson dit qu'un *souvarna* vaut 176 grains Troy, et qu'un petit *carcha* en vaut 180; il ajoute qu'un *carcha* est égal à 16 *mâchas*. Les lois de Manou portent que 16 *mâchas* forment un *souvarna*. Il résulte donc que le *souvarna* et le *carcha* ont à peu près le même poids, c'est-à-dire 11 gr. 659 millig., ce qui représente en or une valeur de 40 fr. Or 8 roupies ne valent pas 20 fr. : différence énorme entre le poids et la monnaie, qui me fait penser que, le mot *souvarna* signifiant *pièce* ou *poids d'or* en général, il y a des *souvarnas* simples et des *souvarnas* doubles. Dans son essai sur le Cachemire, XV[e] vol. des Recherches asiatiques, pag. 37, M. Wilson dit que le *dînâra* pesait 32 rettis, ou 40 grains, et valait, suivant Ferishta, 2 roupies : ce qui ne peut s'entendre que d'un *dînâra* d'argent. Car, dans son dictionnaire, au mot *dînâra*, le même savant nous apprend qu'un *dînâra* vaut deux *carchas*; nous venons de voir que c'est la même chose que deux *souvarnas*. Mais il ajoute ensuite qu'on donne encore au *dînâra* l'évaluation d'un petit *pala* de 32 rettis, ou d'un grand *pala* qui représente 108 *souvarnas*. Un *pala* qui vaudrait 32 rettis ne serait par un demi-*souvarna*, autrement un *souvarna* simple, d'à peu près 15 fr (ce petit *pala* est peut-être d'argent). D'un autre côté, au mot *pala*, il est dit qu'un *pala* vaut 4 *carchas*, de la même manière que les lois de Manou nous enseignent que quatre *souvarnas* font un *pala*. De tous ces éléments incertains il est impossible de tirer une conclusion bien rigoureuse. Mais enfin, prenons l'évaluation moyenne du *dînâra*, et admettons qu'il ne contient que deux *carchas* ou *souvarnas* simples, et que ce *souvarna*, ainsi que le dit M. Wilson, vaut 8 roupies; le *dînâra* en vaudra 16, et le *bhâga*, qui en est une fraction, étant estimé par M. Wilson à une demi-roupie, doit être le $\frac{1}{32}$ d'un *dînâra*, valant par approximation 1 fr. 20 c. Nous supposons qu'il est ici question de la roupie d'argent, car il y a aussi la roupie d'or : la demi-roupie d'or vaut 8 roupies d'argent, et par conséquent correspond au *souvarna* simple. Une

avait distribué dix à tous les simples citoyens; qu'aucun de ceux qui s'étaient présentés n'était retourné chez lui les mains vides; que sous la figure d'un Yâdava Sankha[3] donnait tout ce qui venait à la pensée de Crichna : tel avait été l'ordre de Couvéra partageant l'ivresse des autres dieux. A ces nouvelles que lui avait rapportées un émissaire de sa maison, Ougraséna couvrit d'offrandes[4] les autels des dieux. Les deux côtés de la porte du palais de Vasoudéva furent, par l'ordre du roi, garnis de guirlandes et de drapeaux. Le prince Bhodja orna de riches étendards la salle d'audience de Cansa, tendue de magnifiques tapisseries. A la porte de la ville fut élevé un arc de triomphe recouvert d'un enduit éblouissant[5] : en cet endroit on dressa un trône. De tout côté se formaient des chœurs de danse; on entendait le bruit des chants et le son des instruments; partout, dans les grandes rues, on voyait des drapeaux, des couronnes de fleurs et des vases remplis d'une eau parfumée de sandal. Le sol était couvert d'étoffes et de tapis, et de chaque côté on brûlait dans des cassolettes du sandal[6], de l'*agourou*[7], de la résine de *gouggoula*[8], ou des grains de *sardja*[9]. Des troupes de vieillards, de femmes, d'hommes de tous les rangs, célébraient les louanges du héros; et de distance en distance des femmes devaient lui présenter l'*argha*. Tels étaient les préparatifs de fête qu'avait ordonnés le roi Ougraséna : lui-même, il se rend au palais de Vasoudéva, et lui apprend l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. Il se consulte avec Râma, et ils vont ensemble au-devant de Crichna.

Cependant le son de la conque appelée *Pântchadjanya* venait de retentir : aussitôt tous les habitants de Mathourâ, femmes, enfants, vieillards, sortent de la ville, avec les Soûtas, les Mâgadhas, les panégyristes et toute l'armée. Râma était à leur tête avec le sage Ougraséna, disposé à présenter l'*argha* et le bain de pieds. Dès l'instant que celui-ci fut à

autre fraction du *dînâra* est le *dhânaca*, dont j'ignore la valeur.

[3] Voyez lect. CVI, not. 4. Sankha est un des Nidhis ou des Trésors personnifiés.

[4] पुज्ञा *poudjâ*.

[5] Le texte porte सुधापङ्क *soudhâpanca*. Le mot *soudhâ* signifie *enduit*, *mortier* : il désigne aussi le myrobolan, et pourrait indiquer la couleur particulière de cet enduit, dans lequel entrerait la poudre jaune du myrobolan.

[6] चन्दन *tchandana* (*sirium myrtifolium*).

[7] *Agallochum*, bois d'aloès (*aquilaria agallochum*).

[8] *Bdellium*.

[9] *Shorea robusta* (sâl tree).

la vue de Crichna, il descendit de son char, et s'avança à pied. Le héros était assis sur un char magnifique, brillant de pierres précieuses; tous ses membres étaient couverts de parures étincelantes; sur sa poitrine, aussi resplendissante que le soleil, pendait sa guirlande, appelée *vanamâlâ;* autour de lui on portait les insignes de la dignité royale, le *tchâmara*, l'éventail, le parasol et l'étendard [10]; l'éclat éblouissant qui environnait le maître des dieux obligeait les spectateurs à baisser les yeux devant lui comme devant l'astre du jour. A cette vue, Ougraséna d'une voix tremblante d'étonnement et de plaisir s'était dit à lui-même, « Il ne convient « pas que je sois sur le même char que le grand et beau Râma; » et, mettant pied à terre, il avait en ces termes parlé à ce héros : « Illustre « vainqueur, reste sur ce char, et rentre avec pompe dans Mathourâ à la « suite de Vichnou, qui se montre à nous ici-bas sous une forme emprun« tée. Dans la dernière assemblée des rois, Késava vient d'apparaître « comme le souverain des dieux : mon devoir et ma volonté sont de lui « rendre toute espèce d'honneurs. » Le frère aîné de Crichna répondit au roi : « Prince, cet hommage que tu veux rendre à Djanârddana ne « convient pas à ta dignité, et Djanârddana lui-même ne saurait l'approu« ver. Te voir dans de pareilles dispositions, n'est-ce pas déjà pour lui « un plaisir assez grand? Il revient dans ton royaume après avoir été re« connu pour roi des rois : il a reçu les hommages des dieux eux-mêmes. « Que pourrais-tu ajouter à cet honneur? »

Ainsi parlaient les deux princes, et ils approchaient de Késava. Celui-ci, en voyant Ougraséna le bras élevé pour lui présenter l'*argha*, arrête son char, et dit à ce prince : « Vous me rendez un honneur que je ne « dois pas recevoir du roi de Mathourâ lui-même. C'est moi qui vous ai « conféré cette dignité, et je ne souffrirai pas que vous vous abaissiez jus« qu'à m'offrir en personne les présents de l'*argha*, l'eau pour la bouche « et les pieds. Je vous remercie de vos bonnes intentions; mais, je vous le « répète, le roi de Mathourâ doit conserver sa dignité. Gardez votre rang, « et daignez accepter le présent que j'ai offert à tous les rois, ces cent « mille *bhâgas*, sans compter ces vêtements et ces parures. Montez sur ce

[10] L'auteur, par inadvertance, dit que cet étendard était le roi des oiseaux, Garouda, qui en effet servait à Vichnou de monture, et en même temps d'étendard, quand le dieu était porté sur un char. Mais il a oublié que Garouda se trouvait alors en mission.

« char tout resplendissant d'or : faites porter près de vous le *tchâmara*, « l'éventail, le parasol et l'étendard : ceignez votre front d'un riche diadème, brillant comme le soleil, et montrez-vous en souverain de Mathourâ. Puissiez-vous la gouverner longtemps, entouré de vos enfants « et de vos petits-enfants, vainqueur de vos ennemis, et perpétuer la « race des Bhodjas ! »

Le héros qui porte le soc, le divin Ananta [11], reçut du roi des dieux, dont la main est armée du tonnerre, un vêtement couvert d'ornements magnifiques. On donna à chaque habitant de Mathourâ dix *bhâgas* de *dînâras*, mille à chacun des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes; on en distribua par centaines parmi le peuple, aux vieillards, aux femmes, aux courtisanes. Quant aux seigneurs qui accompagnaient le roi, tels que Vicadrou et les autres, le trésorier leur compta à chacun dix mille *bhâgas*.

Ces honneurs rendus par Crichna au roi de Mathourâ à la vue de toute l'armée furent le signal de la fête. Ornée de guirlandes magnifiques, tapissée d'étoffes précieuses, la ville brillait comme un ciel couvert de mille groupes divins. Le son des tambours, des timbales, des tamtams et des conques, le frémissement des éléphants, le hennissement des chevaux, les cris de lion des guerriers, et le fracas des roues formaient un bruit terrible pareil à la voix de la tempête. Le peuple célébrait les louanges de Crichna, et répétait les chants des panégyristes. « Hari, s'écriait-il, malgré ses immenses bien- « faits, n'a point d'orgueil. Par l'excellence de ses qualités il s'élève chaque « jour de plus en plus, et cependant il est toujours simple et modeste. » Les femmes de Mathourâ, en le voyant brillant de beauté et resplendissant comme le soleil, lui adressent aussi leurs hommages et disent avec les poëtes : « Oui, c'est Nârâyana, c'est le dieu qui habite la mer de lait [12] : il a « quitté sa couche divine, formée du corps du grand serpent, et il est venu « dans la ville de Mathourâ. Le puissant Bali ne pouvait être vaincu par les « dieux : c'est Hari qui l'a enchaîné, et qui a donné au maître du tonnerre « l'empire des trois mondes. C'est lui qui a mis à mort mille Dêtyas, et sur-

[11] Nous avons vu que Balarâma passait pour être une incarnation du grand serpent Ananta.

[12] On divise quelquefois le monde en sept *dwîpas*, bornés par des mers de nature différente : outre la mer salée, il y a la mer de sucre, celles de liqueur spiritueuse, de beurre, de petit-lait, de lait, et enfin la mer d'eau douce. La mer de lait environne le Sâca-dwîpa, et c'est là que se trouve la demeure du dieu Vichnou.

« tout Késin et le redoutable Cansa, lui qui a rendu au roi Bhodja le trône « de Mathourâ. Il n'était pas roi; mais sans posséder de couronne, il était « digne du titre de roi des rois, car il a protégé Mathourâ contre ses « ennemis. »

Tels étaient les discours du peuple : les chefs des Soûtas, des Mâgadhas et des panégyristes ajoutaient encore : « Quelle est celle de tes vertus que « nous pourrions le mieux célébrer, ô toi qui es une mer de vertus? Nous « n'avons qu'une seule langue, faibles humains que nous sommes, et tes « vertus sont divines. Avec peine il pourrait te chanter avec ses deux mille langues, le sage Vâsouki[13], ce roi des serpents, doué de mille têtes. Quels sont « donc ces prodiges qui viennent d'être accomplis sur la terre dans l'assemblée des rois? Sacra t'a envoyé un trône tel qu'on n'en a point vu encore, « tel qu'on n'en verra plus : les Nidhis ont apparu eux-mêmes avec leurs « trésors. Jamais miracle pareil n'avait eu lieu dans le monde. Heureuse « Dévakî, tu es bénie entre les femmes, toi qui as porté dans ton sein Késava, « le plus grand des dieux ! »

Au milieu de ce concert de louanges, Râma et Késava s'avançaient précédés d'Ougraséna. Quand ils approchèrent de la porte des remparts, ce prince, malgré leur défense, voulut les honorer, et leur présenta l'*argha* et l'eau pour la bouche et les pieds. Il inclina sa tête avec respect devant Crichna, et remonta ensuite sur son char. Le héros prit le chemin du palais de son père, et sur toute sa route il faisait tomber une pluie d'or abondante. Le roi de Mathourâ dit au vainqueur de Madhou : « Maintenant que vous êtes « roi des rois, vous ne pouvez, seigneur, placer dans la maison de votre père « le trône que vous a donné le souverain des dieux. La salle d'audience de « Cansa, que vous avez conquise par la force de votre bras, est préparée « pour vous. Accordez-moi la faveur de vous y conduire, et daignez me regarder toujours d'un œil favorable. »

Dévakî, Vasoudéva et Rohinî, dans l'excès de leur joie, étaient restés immobiles. La mère elle-même de Cansa vint rendre ses hommages à Késava. On déposa aux pieds de celui-ci les trésors venus de toutes les parties de la terre, et amassés par Cansa : on avait rangé ces richesses par ordre de pays et de temps. Crichna, après les avoir considérées, appela Ougra-

[13] Vâsouki, souverain des serpents, est confondu ici avec le serpent Sécha.

séna, et lui dit avec douceur : « Je n'ai jamais eu ni l'ambition de devenir « maître de Mathourâ, ni le désir de posséder des richesses ; et si vos deux « fils sont morts, c'est le temps seul qu'il faut en accuser. Offrez aux dieux « de nombreux sacrifices, faites des libéralités, et restez vainqueur de vos « ennemis avec l'aide de mon bras. Quittez cette inquiétude que vous a « laissée la mort de Cansa, et emportez pour vous ces monceaux de ri- « chesses. » Après ces paroles, Crichna avec Râma se présenta devant son père et sa mère ; ces deux héros, le cœur plein de joie, tombèrent aux pieds de leurs parents, et les saluèrent avec respect. En ce moment la ville de Mathourâ était Amarâvati descendue des cieux sur la terre ; et les habitants, en contemplant la maison de Vasoudéva, se croyaient non plus sur la terre, mais dans le séjour des dieux.

Bala et Késava, ayant quitté le roi de Mathourâ et la reine, étaient entrés dans la maison de Vasoudéva. Ils avaient déposé leurs armes et laissé leur cortége. Après avoir fait la prière appelée *âhnica* [14], ils causaient tranquillement, quand arriva une circonstance merveilleuse : les nuages sont agités dans le ciel, les montagnes tremblent sur la terre, les mers frémissent, les serpents fuient épouvantés. Tous les Yâdavas effrayés se prosternent la face contre terre. Râma et Késava, qui les voient en cet état, demeurent immobiles : ils ont reconnu le roi des oiseaux au vent de son aile. En effet Garouda apparait bientôt, orné d'une guirlande divine. Il salue les deux héros, prend la forme d'un beau jeune homme, et s'assied à leurs côtés. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui l'ami courageux, le compagnon ailé, l'être merveilleux qui partage tous ses dangers, lui dit d'une voix forte : « Bonne arrivée, noble oiseau, ennemi redoutable des Asouras, enfant de « Vinatâ ! Bonne arrivée, ami de Késava ! Nous allons nous rendre au gynécée « du Bhodja, et là nous nous consulterons tranquillement avec ce prince « sur le parti que nous avons à prendre [15]. »

Ainsi les deux héros, Baladéva et Djanârddana, accompagnés du fils de

[14] कृताह्निक *critâhnica*. M. Wilson nous apprend que आह्निक peut se traduire par *food*. Je pense que ce mot signifie en cet endroit *prière quotidienne*. On trouve cette prière à la lecture CXVIII.

[15] Le passage qu'on vient de lire se trouve déjà à peu près avec les mêmes termes dans la CIII^e lecture. Il y a dans la lecture que je traduis en ce moment quelques autres répétitions moins importantes que je me suis abstenu de signaler.

Vinatâ, arrivèrent auprès d'Ougraséna, et tinrent avec lui un conseil secret. « Prince, lui dit Crichna, un ennemi s'avance, qui a le privilége de ne point « succomber sous nos coups : il vient, suivi d'une grande armée et accom- « pagné de rois puissants. Nous le reconnaissons : cent années ne suffiraient « pas pour détruire ses forces innombrables; il nous est impossible d'anéan- « tir les armées toujours renaissantes de Djarâsandha. J'ai donc fait part au « fils de Vinatâ de l'opinion où je suis que le bonheur n'est point fait pour « nous tant que nous habiterons la ville de Mathourâ. »

Garouda prit alors la parole, et raconta quel avait été l'objet de son voyage. « Roi des dieux, après vous avoir salué, je vous ai quitté, et j'ai « visité cette terre de Cousasthalî où vous avez le dessein de vous établir. « Du haut des airs je l'ai examinée dans toutes ses parties. J'ai remarqué « un emplacement magnifique entre l'océan et le pays d'Aroûpa, baigné « par les flots du côté de l'orient et du nord, et s'élevant au sein de cette « mer qu'on appelle *la mer de la montagne* [16]. J'y vois déjà en esprit appa- « raître une ville que les dieux eux-mêmes ne sauraient détruire. Les yeux « sont charmés du spectacle varié qu'y présentent les pierres précieuses, les « arbres, les fruits, les fleurs de toute espèce. Cette place réunit tous les « avantages désirables; chaque ordre [17] y peut exercer ses actes de piété; « le pays se couvre d'une population nouvelle en hommes et en femmes, et « produit d'abondantes provisions en tout genre. La ville s'entoure de rem- « parts et de fossés, ornée de portes, d'arcades et de tourelles, coupée de « rues et de carrefours, défendue par de fortes machines et de larges ver- « roux; ses murailles sont toutes brillantes d'or; dans ses rues s'agite une « foule d'hommes, d'éléphants et de chevaux; le bruit des chars y retentit « sans cesse, les étrangers y affluent de tous les pays. On y admire de « grandes habitations, et l'œil y voit flotter de toute part des drapeaux, « des étendards, des guirlandes. C'est enfin la plus belle des villes, re- « doutable pour ses ennemis, agréable pour ses amis, digne de recevoir « des rois. Le mont Rêvata, séjour des dieux, lieu comparable au Nan- « dana, sera, si tu le veux, ô Crichna, le premier ornement de la porte

[16] J'ai traduit littéralement पर्व्वतोदधि *parwatodadhi*. J'ai pensé que c'était le nom particulier que l'on donnait au golfe de Cutch, ou à la mer aux rivages de laquelle venait aboutir le mont Rêvata.

[17] आश्रम *âsrama*.

« principale [18]. C'est là que tu pourras trouver pour toi une campagne délicieuse et embaumée [19], et pour tes jeunes compagnons un but d'excursions « agréables. Cette ville, connue dans les trois mondes sous le nom de *Dwâravatî*, sera sur la terre comme la divine Amarâvati dans le ciel. Ainsi, « l'océan défendra de tout côté ce séjour, et Viswacarman l'embellira de « ses chefs-d'œuvre. Par tes ordres les pierres précieuses, les perles, le « corail, les diamants, le lapis-lazuli, ce que l'imagination peut souhaiter « dans les trois mondes, s'y trouveront réunis. Des palais s'y élèveront « portés sur cent colonnes, pareils aux demeures célestes, brillants d'or et « de pierreries, ornés de drapeaux et d'étendards merveilleux, resplendissants comme le soleil et la lune, et dignes d'être visités par les dieux « et les Kinnaras. »

Ainsi parla le fils de Vinatâ dans cette conférence secrète. Ensuite il salua les deux héros, et se rassit. Crichna et Râma se mirent à réfléchir sur ce discours. Le premier, voulant déclarer toute sa pensée devant le conseil, congédia le fils de Vinatâ, après l'avoir honoré, selon l'usage, d'un présent consistant en parures magnifiques. Les deux frères étaient toujours calmes, et non moins tranquilles que les immortels dans le séjour des dieux [20]. Le prince Bhodja, encore tout ému du discours qu'il venait d'entendre, dit à Crichna d'une voix douce et affectueuse : « O Crichna, héros magnanime, unique « espoir des Yâdavas, daigne prêter l'oreille à mes paroles. Sans toi, maître « puissant, nous ne pouvons être heureux ni dans cette ville, ni par toute la « province : sans toi, nous ressemblons à de fidèles épouses privées de leur « seigneur. Protégés par toi, et couverts de ton bras, nous ne craignons « aucun roi, eût-il même pour lui l'appui d'Indra. O toi qui es l'orgueil « et le chef des Yâdavas, en quelque lieu que tu ailles pour y chercher la « victoire, nous te suivrons avec confiance. » Le fils de Dévaki accueillit d'un sourire le discours du roi : « N'en doutez pas, lui dit-il, j'accomplirai tout ce « que vous désirez. »

[18] L'auteur semble indiquer dans cette phrase que le Rêvata sera comme une porte avancée de la ville, dont il fera le principal ornement, et que de là viendra le nom de cette ville *Dwâravatî*, c'est-à-dire *douée d'une porte*. On fait encore venir ce nom du grand nombre de portes et d'arcs de triomphe qui décoraient cette cité.

[19] J'ai voulu par cette périphrase rendre les deux sens du mot अधिवास, qui signifie *demeure* et *action de parfumer*.

[20] Le passage qui va suivre se trouve textuellement dans la CIIIe lecture: Ougraséna y tient le même langage.

CENT-DOUZIÈME LECTURE.

ÉMIGRATION DES HABITANTS DE MATHOURA.

Vêsampâyana dit :

Quelque temps après Crichna, au milieu de l'assemblée des Yâdavas, s'expliqua sur la situation des affaires. « La puissance de Mathourâ, sous « l'influence des Yâdavas, a pris un accroissement rapide : nous nous « sommes étendus d'ici dans le Vradja, et notre prospérité a soulevé contre « nous la jalousie de nos voisins. Nous avons vaincu nos ennemis; leur « jalousie s'est changée en haine, et nous avons eu à combattre Djarâsandha. « Nous avons sans doute une grande multitude de montures[1] de guerre, « une infanterie immense, des trésors en pierreries et beaucoup d'alliés; « mais cette puissance de Mathourâ va rencontrer un ennemi qu'elle ne « pourra vaincre, et dont le destin est de l'anéantir. Cette grandeur que « nous devons à nos armées et à nos alliances touche à sa fin : je prévois la « perte inutile de tous ces innombrables guerriers, de ces fantassins intré- « pides, et la ruine des habitants. Je pense, chefs Yâdavas, qu'il faut aller « fonder ailleurs une ville nouvelle. C'est un parti pénible, mais nécessaire, « et cette proposition que je vous fais est la seule qui convienne mainte- « nant à la circonstance et à notre position. »

Tous les Yâdavas s'écrièrent avec enthousiasme : « Prenons le parti que « commandent les circonstances! » Ils faisaient ensemble ces réflexions : « L'ennemi qui vient contre nous ne peut être vaincu, et son armée est « immense. Déjà les rois nous ont fait éprouver de grandes pertes. Cent « ans ne suffiraient pas pour détruire les forces de nos adversaires. Il faut « donc nous retirer devant eux; c'est un acte de prudence. »

Cependant le roi Câlayavana marchait avec son armée contre Mathourâ. D'un autre côté Djarâsandha avait rassemblé des forces redoutables, qui s'unirent à celles de Câlayavana dès qu'elles apprirent son arrivée.

[1] वाहन *vâhana*. Par ce mot il faut entendre les éléphants et les chevaux.

C'est alors que le héros qui veillait au salut des Yâdavas jugea qu'il était urgent de s'éloigner : « Ce jour, leur dit-il, est de bon augure ; partons, accompagnés de l'armée. » Soumis à cet ordre, tous les Yâdavas quittent la ville avec un bruit qui ressemble à celui des flots de la mer. L'avant-garde est conduite par Vasoudéva : c'est là que se trouvent les femmes. Montés sur des éléphants richement caparaçonnés, sur des chars ou des chevaux, au son étourdissant des tambours, ils emmènent leurs biens et leur famille. Ces chars tout brillants d'or, ces éléphants dont on excite l'ardeur, ces chevaux dont le fouet des conducteurs presse le pas, emportent tous les trésors des Vrichnis, qui retournent tristement la tête vers cette ville d'où ils sont exilés. Ensuite venaient les chefs Yâdavas, habiles dans l'art des batailles et formant une arrière-garde commandée par Crichna. Enfin ils arrivèrent dans le pays d'Aroûpa dépendant des états du roi de Sindhou, pays fertile en plantes de toute espèce, en cocotiers [2], en palmiers [3], en *pounnâgas* [4], en *nâgabalâs* [5], en *kétakîs* [6] et en vignes [7]. A la vue de ce riant paysage, les Yâdavas firent éclater leurs transports de joie, aussi heureux que les dieux peuvent l'être dans le Swarga. Le vaillant Crichna, tout occupé de trouver l'emplacement d'une ville, choisit une terre située entre l'Aroûpa et l'océan ; le sol y était d'une nature rouge et sablonneuse, favorable pour les chevaux et les bêtes de somme. On y voyait réuni tout ce qui contribue à l'ornement d'une cité, et Srî [8] elle-même semblait avoir formé cet emplacement, qui recevait de tout côté le vent de la mer, qui avait les flots eux-mêmes pour premier rempart, et qui se trouvait dans le voisinage des villes florissantes du Sindhou [9]. A quelque distance et presque à l'entour s'élevait le mont Rêvata, au large ventre et à la vaste tête. Antique demeure d'Écalavya [10], ce lieu fertile en hommes de cœur et riche en pierres précieuses, avait été longtemps le séjour de plaisance du roi Drona [11], qui s'était plu à l'embellir. Crichna résolut d'y fonder

[2] नालिकेर *nâlikéra.*

[3] तालि *tâli.*

[4] *Rottleria tinctoria.*

[5] *Hedysarum lagopodioides.*

[6] *Pandanus odoratissimus.*

[7] द्राक्षा *drâkchâ.*

[8] C'est-à-dire la déesse des richesses et de la prospérité.

[9] Ce mot est le nom du fleuve qu'on appelle aujourd'hui *Sind* ou *Indus*, et du pays qu'il baigne à son embouchure.

[10] Il a été question de ce prince dans la XXXIVe lecture, pag. 161.

[11] Drona avait été le précepteur des Pânda-

une ville qui fut nommée *Dwâravatî*[12], et qui, par sa forme, ressemblait à un large échiquier. Ainsi les Yâdavas, dès le point du jour, y établissent leur camp, et y fixent leur quartier-général. Ils s'occupent ensuite avec Crichna à consolider ce premier établissement et à construire une ville régulière. C'est ce héros, leur chef et leur conseil habituel, qui donne tous les plans et en dirige l'exécution; et ces familles exilées sont reçues dans Dwâravatî, où elles trouvent bientôt le même bonheur que les dieux trouvent dans le ciel. Voilà comment Crichna, le vainqueur de Késin, en apprenant la coalition de Câlayavana et de Djarâsandha, se retira dans la ville de Dwâravatî[13].

vas, et fut le chef de l'armée qui marcha contre eux. Nous avons vu, lect. xx, pag. 95, qu'Ardjouna, un de ses élèves, lui avait donné le pays d'Ahitchhatra, qui devait être situé dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

[12] Dwâravatî, appelée aussi *Dwâracâ*, était dans une île au fond du golfe de Cutch. Un tremblement de terre l'a fait disparaître : elle fut submergée, à l'époque de la destruction complète des Yâdavas, et l'on crut qu'elle avait été transportée au ciel avec les êtres divins qui l'avaient habitée.

[13] L'imagination du poëte a pu orner le récit de cette émigration de quelques détails exagérés, et cependant l'histoire moderne d'Orient a rendu cette histoire vraisemblable. Dehli, capitale ordinaire des souverains indiens, s'est trouvé plusieurs fois abandonné pour d'autres capitales, et au tumulte des grandes villes a vu succéder dans ses murs le silence et la solitude. En 1338 Mohammed III voulut prendre pour résidence Déogour dans le Dékan. Il donna ordre aux habitants de quitter leurs foyers : femmes, enfants, vieillards, tous avec leurs biens et leurs troupeaux, furent obligés de se mettre en route. Pour donner quelque pompe à cette émigration, le prince fit déraciner des arbres, dont on borda la route en lignes régulières. Son trésor défraya ceux qui n'avaient pas assez de fortune pour faire la dépense du voyage. Déogour, qui prit le nom de *Dowlatabad* ou *ville fortunée*, fut orné de riches maisons; les murailles furent réparées et entourées d'un large fossé. Sur la colline où était la citadelle on établit de grands réservoirs d'eau et de beaux jardins. Cependant l'ancienne capitale resta déserte. Un caprice du souverain avait suffi pour opérer cette révolution.

CENT-TREIZIÈME LECTURE.

MORT DE CALAYAVANA.

Djanamédjaya dit :

Saint brahmane, je voudrais bien avoir quelques détails de plus sur cette partie de l'histoire du sage et vaillant chef des Yâdavas. Comment le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, a-t-il pu se résoudre à quitter Mathourâ, cette capitale du Madhyadésa [1] (pays du centre), qu'on aurait pu prendre pour la demeure même de Lakchmî [2], la plus belle, la plus illustre, la plus opulente des villes, aussi riche en trésors qu'en vertus? Comment Crichna, doué de tant de force, abandonna-t-il cette ville sans combat? Quel fut le résultat de cette attaque de Câlayavana contre Crichna? Après avoir mis les Yâdavas à couvert dans Dwâravatî, que fit l'intrépide et sage Djanârddana? D'où venait la force de Câlayavana? A qui devait-il le jour, ce héros dont Crichna ne pouvait soutenir les efforts, et devant lequel il se retirait?

Vêsampâyana répondit :

Le *gourou* des Vrichnis et des Andhacas, Gârgya, avait voulu rester dans l'état de Brahmatchârin [3], et il n'avait pas pris de femme. Sa pieuse continence [4] avait provoqué de la part de Syâla [5] une réflexion maligne : celui-ci

[1] Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du pays dont nous avons donné les bornes, pag. 54, not. 7. Le pays de Mathourâ se trouve ainsi appelé à cause de sa position centrale : mais une pareille position est toujours relative. Le Madhyadésa des fils d'Ikchwâcou, ayant Ayodhyâ pour capitale, devait être situé bien plus à l'est.

[2] Lakchmî est la même que Srî, déesse de la prospérité.

[3] C'est-à-dire qu'il n'avait pas voulu prendre l'état de *Grihastha* ou *chef de famille*.

[4] Cette idée est exprimée par le mot *oûrddharétas*.

[5] Le manuscrit de M. Tod porte *Sâla*. *Syâla* signifie aussi *frère de la femme*. Il serait possible que Gârgya eût été marié, et que par esprit de religion il eût négligé sa femme. Le reproche eût été en effet bien placé dans la bouche d'un beau-frère.

avait osé l'accuser d'impuissance. Outré de ce reproche insultant, qui lui était fait à la face de Mathourâ, Gârgya souhaita d'avoir un fils invincible dans les combats. Il se livra aussitôt à une pénitence horrible, constamment étendu sur le sol hérissé de pointes de fer. Cette pénitence dura douze ans, et disposa favorablement le grand dieu dont l'arme est un trident. Roudra lui promit qu'il aurait un fils, puissant sur les champs de bataille, et vainqueur des Vrichnis et des Andhacas. Le souverain des Yavanas apprit quel était le fils que l'oracle du dieu annonçait à Gârgya : lui-même n'avait pas d'enfant, et il en désirait un. Il sut par ses prévenances gagner le saint Brahmane, et l'attira dans ses états. Il l'établit dans un pays de pâturages, au milieu des femmes de bergers. Une Apsarâ, épouse du roi Yavana, vint dans cette contrée sous le déguisement d'une simple bergère. Elle se fit aimer de Gârgya, et conçut de lui un fils, qui fut ce Câlayavana, héros puissant, né par l'effet de la protection de Siva. Cet enfant fut élevé dans le gynécée du prince, qui mourut sans postérité, et lui laissa son trône [6]. Câlayavana, d'un caractère ardent et belliqueux, avait rassemblé autour de lui les hommes les plus distingués, instruit par Nârada des triomphes que lui préparait sa destinée sur les Vrichnis et les Andhacas. Le même Nârada avait également prévenu Crichna, qui avait vu avec inquiétude croître le fils adoptif du prince Yavana.

Enfin Câlayavana était dans toute la force de l'âge et de la puissance, et il allait accomplir sa destinée. Les rois Mlètchtchhas [7] étaient accourus en foule auprès de lui : les Sacas [8], les Touchâras, les Daradas [9], les Pâradas, les Tanganas [10], les Khasas, les Pahlavas et les autres barbares, habitants des montagnes glacées [11], s'étaient réunis en foule sous ses drapeaux. Entouré

[6] Je suppose qu'il pouvait lui succéder en vertu de la prescription des lois de Manou, lect. IX, sl. 167, qui permet à la femme d'un homme mort, impuissant ou malade, de susciter un enfant à son mari par le moyen d'un étranger, qui ordinairement est un parent. Ou bien l'Apsarâ, après avoir conçu de Gârgya, a pu épouser le prince Yavana, et lui apporter ainsi un héritier, suivant le sloca 173, ibid. Mon incertitude est augmentée par les versions différentes des manuscrits qui donnent राज्ञ ou गार्ग्यभार्य्यां *rádja* ou *gârgya bhâryyâm.*

[7] Les Indiens désignent par ce mot les étrangers.

[8] Pour les mots *Sacas*, *Touchâras*, *Pâradas*, *Khasas* et *Pahlavas*, voyez les lect. XIII et XV.

[9] Voyez lect. XC, note 23.

[10] On dit que le pays des Tanganas est arrosé par le Tchakchous ou Oxus.

[11] On les appelle pour cette raison les *Hêmavatas.*

de ces hordes avides de pillage, et distinguées entre elles par leurs armes et leurs vêtements, le roi s'avançait vers Mathourâ : comme une armée de sauterelles dévorantes, ces troupes se répandent dans le pays. La foule innombrable des éléphants, des chevaux, des ânes, des chameaux, fait trembler la terre : la poussière qu'ils élèvent couvre la route du soleil. De l'urine et des immondices de tous ces animaux, et en particulier des chevaux, se forme une rivière, nommée *Aswasacrit* [12].

Le chef des Vrichnis et des Andhacas, apprenant la marche de cette armée, rassemble ses parents et ses alliés : « Voilà, dit Crichna, un ennemi « redoutable qui s'est levé contre les Vrichnis et les Andhacas. Siva lui a « donné pour privilége de ne pouvoir tomber sous nos coups. Il est inutile « d'essayer avec lui les moyens ordinaires, tels que la conciliation et les « autres [13]. Enivré d'orgueil, et plein d'espoir en ses forces, il ne veut que « le combat. Il est arrivé pour nous le moment prédit par Nârada. Sans « doute il serait bien à propos de tenter d'abord une négociation, mais Djarâsandha persiste dans ses sentiments de haine contre nous : les rois, dont « les uns ont été brûlés par le *tchacra* des Vrichnis et dont les autres veu« lent venger la mort de Cansa, sont venus se joindre à Djarâsandha et cons« pirent avec lui notre ruine. Nous avons perdu dans les batailles beaucoup « des nôtres : nous n'avons plus rien à espérer en restant dans cette ville. »

C'est alors que Crichna forma le projet de cette retraite dont nous avons déjà vu le résultat. Mais auparavant il envoya à Câlayavana un émissaire chargé d'une urne scellée de son cachet, et dans laquelle il avait renfermé un grand serpent noir, terrible, venimeux, et semblable pour la couleur à ce liniment dont on teint les sourcils. L'intention de Govinda était, par ce message symbolique, d'effrayer Câlayavana. L'envoyé ouvre l'urne, montre le serpent noir, et s'écrie : « Voilà Crichna [14]. » Câlayavana, pour indiquer le cas qu'il faisait de cette menace des Yâdavas, prend l'urne et la remplit de fourmis, qui dévorent entièrement le serpent. Il met son propre sceau sur cette urne qu'il renvoie à Crichna, lui annonçant ainsi le sort que lui préparaient ses innombrables guerriers [15]. Le fils de Vasoudéva, voyant

[12] Ce conte absurde est fait pour rendre raison du mot *Aswasacrit*, *equi sordes*.

[13] Voyez lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

[14] Il faut se rappeler que le mot *Crichna* signifie *noir*. Le serpent dont il est ici question est le *Crichna-sarpa* ou *Cobra capello*.

[15] Ces correspondances symboliques étaient communes chez les anciens : c'est ainsi que

qu'il ne pouvait rien contre Câlayavana, quitta promptement Mathourâ, et fit sa retraite sur Dwâravati. Mais dans son sein couvait le ressentiment : après avoir établi les Vrichnis dans l'asile qu'il leur avait préparé, le héros, vainqueur de Madhou, le guerrier que la force de son bras n'a jamais trompé, ose se remontrer à Mathourâ. A sa vue, Câlayavana transporté de fureur s'élance pour le saisir, mais Crichna a déjà disparu. Le roi des Yavanas se met à sa poursuite, et se lasse vainement à chercher la trace d'un ennemi qui semble se jouer de lui.

Le glorieux prince Moutchoucounda [16], fils de Mândhâtri, avait jadis secouru les dieux dans une de leurs guerres contre les Asouras. Il avait obtenu, pour récompense de ses services, le privilége de dormir paisiblement, et de brûler de son regard enflammé par la colère celui qui l'éveillerait. Tel était le vœu qu'il avait formé; Indra et les dieux avaient promis de l'exaucer. Comptant sur leur parole, cet antique roi se retira dans les montagnes [17], et entra dans une caverne pour s'y livrer au repos. Il avait ainsi dormi jusqu'au temps de Crichna, à qui Nârada avait révélé l'histoire de Moutchoucounda, et le privilége merveilleux qu'il avait reçu des dieux. Toujours poursuivi par le roi Mletchtchha, le fils de Vasoudéva entre dans la caverne de Moutchoucounda, et va se placer derrière la tête de ce Râdjarchi, se mettant prudemment à l'abri de son regard. L'Yavana arrive après lui; il aperçoit le prince endormi dont le sommeil ressemblait à celui de la mort,

nous lisons dans l'histoire ancienne que les Scythes envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Nous n'avons pas besoin de répéter l'explication connue de ce message allégorique. Les annales de Perse racontent que Dârâ fit présenter à Sekander une raquette, une balle et un sac rempli de grains de sésame, voulant se moquer de la jeunesse du prince grec, et indiquer les forces innombrables qu'il pouvait lui opposer. Sekander prit la raquette, et dit qu'elle était l'image de sa puissance qui jetterait au loin, comme une balle, le pouvoir de Dârâ. Puis, il fit apporter une poule, en ajoutant qu'il allait montrer ce que deviendrait l'armée du roi des rois. La poule mangea les grains de sésame. Sekander envoya en outre à Dârâ une coloquinte, pour lui annoncer l'amertume du sort qui le menaçait.

[16] Voyez la généalogie de ce prince, lect. XII, pag. 61. Il est aussi question, lect. XCIV, d'un prince nommé *Moutchoucounda* et fils d'*Yadou*, et qui s'établit dans les montagnes du Vindhya.

[17] Il paraît que ces montagnes étaient la chaîne du Rêvata. Cependant le texte porte अद्रिराज *adrirâdja*, mot qui signifie *roi des monts*, et que l'on applique ordinairement à l'Himâlaya. En effet, pour éloigner Câlayavana de Dwâravati, Crichna pouvait bien l'attirer du côté de l'Himâlaya.

et, le prenant pour Crichna, il le pousse avec le pied. L'imprudent! il est comme la sauterelle qui s'approche des cendres du foyer : il court à sa perte. Moutchoucounda, réveillé par ses coups de pied, s'indigne que son sommeil soit interrompu, et s'offense d'une pareille brutalité. Il se rappelle la promesse d'Indra, et lance un regard devant lui. Le malheureux Câlayavana, sur lequel est tombé son œil courroucé, est aussitôt dévoré par le feu de sa colère, de même que l'arbre desséché est consumé par la foudre [18].

Le fils de Vasoudéva, délivré de son ennemi, adressa la parole à ce prince dont le sommeil avait duré si longtemps : « Roi, lui dit-il, c'est bien vous « dont Nârada m'avait raconté le sommeil miraculeux. Vous venez de me « rendre un service important; grâces vous soient rendues. » En apercevant Crichna, Moutchoucounda jugea bientôt qu'une grande révolution de temps avait eu lieu depuis qu'il s'était endormi. Il dit à Govinda : « Qui es-tu? quel « motif t'amène en ces lieux? Combien de temps a duré mon sommeil? Si tu « le sais, réponds-moi. » Crichna lui répondit : « Un roi de la race lunaire, « Yayâti, fils de Nahoucha, a eu cinq enfants, dont l'aîné était Yadou. Dans « la famille d'Yadou est né Vasoudéva, dont je suis le fils. O roi, vous vous « êtes endormi dans l'âge Trétâ, d'après ce que m'a dit Nârada : nous sommes « maintenant dans l'âge Cali. Qu'exigez-vous encore de moi? Par l'effet du « privilége que vous avaient accordé les dieux, vous venez de brûler mon « ennemi, que j'aurais en vain combattu pendant cent années. »

Après ce discours de Crichna, Moutchoucounda sortit de sa caverne, conduit par son jeune et sage compagnon. Il vit avec surprise la terre couverte d'hommes dont la taille était rapetissée, et la patience, le courage, la vigueur bien affaiblis [19]. Il trouva aussi son royaume occupé par un autre. Alors, quittant le nouvel ami qu'il venait de faire, ce prince se

[18] On explique ce conte en supposant que Crichna attira le roi des Yavanas dans des gorges de montagnes habitées par des tribus guerrières depuis longtemps négligées. L'armée de Câlayavana, engagée au milieu de ces défilés, fut détruite par ces barbares.

[19] Telle est aussi la surprise qu'éprouve, dans Diogène Laërce, liv. I, Epiménide sortant de la caverne, où il a dormi cinquante-sept ans. Il trouve tout changé sur la terre, et sa maison est occupée par un autre. Cette opinion que les anciens étaient d'une taille plus haute, d'une force plus grande, est exprimée dans tous les poëtes classiques. Juvénal s'écrie :

Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

Homère, *Iliad*, liv. I, nous représente Nestor disant aux Grecs que les hommes des âges précédents étaient plus forts qu'eux :

Ἤδη γάρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν ἠέπερ ὑμῖν
Ἀνδράσιν ὡμίλησα.

retira sans regret sur l'Himâlaya. Là, se livrant aux austérités de la pénitence, il se délivra des chaînes du corps, et monta dans le ciel qu'il avait obtenu par ses œuvres. Quant au fils de Vasoudéva, toujours animé de l'amour du devoir, après avoir détruit son ennemi par la prudence et la ruse, il vint attaquer son armée. Privées de leur général, ces troupes furent facilement vaincues, et Crichna s'empara d'une grande quantité de chars, d'éléphants, de chevaux, d'étendards, d'armes de toute espèce. Djanârddana revint triomphant à Dwâravatî, fit hommage au roi Ougraséna de toutes ces dépouilles, et orna cette ville de toutes les richesses qu'il avait conquises.

CENT-QUATORZIÈME LECTURE.

EMBELLISSEMENTS DE DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Au point du jour, dès que le soleil éclaira la terre, Hrichikésa, après avoir fait la prière d'usage, alla reconnaître le pays. Il parcourut cette contrée cherchant dans les bois et les montagnes l'endroit où l'on pourrait asseoir la forteresse. Les principaux Yâdavas l'accompagnaient. Dans un jour favorable, sous l'influence de Rohinî [1], après avoir reçu les bénédictions des Brahmanes, au milieu de mille cris de fête, il jeta les fondements de cette citadelle. Ensuite le héros à l'œil de lotus dit aux Yâdavas, rassemblés autour de lui, comme les dieux autour du vainqueur de Vritra : « Je vous ai préparé, vous le voyez, un séjour semblable aux « demeures célestes : j'ai donné à cette ville un nom qui sera à jamais glo- « rieux. Dwâravatî, fondée par moi sur la terre, sera aussi agréable qu'A- « marâvatî, capitale d'Indra. Je vais y faire construire encore des temples et « des gynécées, y faire tracer des rues et quatre avenues royales. Délivrés « de toute inquiétude, vainqueurs de vos ennemis, et soumis au sceptre « d'Ougraséna, abandonnez-vous à tous les plaisirs réservés aux dieux.

« Choisissez l'emplacement de vos maisons, dessinez vos carrefours, mesurez vos rues royales, et les avenues du palais. Appelez à votre aide le talent des plus habiles architectes, et ne ménagez point pour les travaux les bras de vos serviteurs. »

Il dit, et les Yâdavas se livrèrent avec empressement à tous les soins qu'exigeaient leurs constructions nouvelles. Le cordeau à la main, ils prenaient toutes les mesures, et traçaient les larges contours de leurs habitations. Ils choisirent aussi un jour favorable pour commencer, selon les règles et après avoir honoré les brahmanes, les temples des divinités. Le sage Govinda dit encore aux ouvriers : « Je veux aussi pour moi un vaste palais, qui renferme des places et des rues[2], et qui soit par sa beauté un véritable séjour de dieu. » Et les ouvriers lui promirent tous leurs efforts. Les travaux avançaient avec activité de tout côté : la citadelle, les portes et les temples s'élevaient d'après les règles prescrites. Dans ces temples on déterminait la place du Brahman[3] et des autres officiers des sacrifices, celle des eaux, du feu, d'Indra, de la pierre et du pilon pour nettoyer le riz. On établit quatre portes, consacrées chacune à une divinité, et nommées *Souddhâkcha*, *Éndra*, *Bhallâta* et *Pouchpadanta*. Ces constructions furent promptement achevées. A l'empressement naturel que témoignaient les Yâdavas Crichna voulut ajouter les ressources d'une science divine qui abrégeât tous les retards, prévînt tous les besoins et augmentât la gloire et le bonheur de ses amis. Retiré à l'écart, il se recueillit un instant, et par la force de sa pensée il fit venir le dieu des artistes, Viswacarman, fils d'un Pradjâpati[4]. Obéissant à cet appel, Viswacarman se présente à Crichna, et lui

[2] En voyant dans le 4e acte du *Mritchtchhacati* la description de la demeure de Vasantasénâ, on est moins surpris d'entendre Crichna commander un palais où doivent se trouver des rues et des places. Le nom donné à ce palais est *Mandira*. Ward, tom. II, pag. 225, dit qu'un *mandira* est un édifice carré de brique ou de pierre, consacré ordinairement au *Linga*.

[3] Dans les sacrifices solennels un brahmane instruit fait les fonctions de Brahman ou prêtre surintendant. Dans les cas ordinaires un paquet de cinquante brins de *cousa* le représente. Rech. Asiat., tom. VII, pag. 234.

[4] Voyez lect. III, pag. 17, où l'on fait naître Viswacarman du Vasou Prabhâsa. Cependant M. Wilson lui donne Brahmâ pour père. On le connaît encore sous le nom de *Twachtri*. C'est ce personnage qui passe pour avoir révélé aux hommes le quatrième Oupavéda, intitulé *Sthâpatya-véda*, et contenant divers traités sur soixante-quatre métiers et arts. Les livres sur cette sorte de matière portent en général le nom de *Silpisâstra*.

dit : « Indra m'envoie auprès de vous, divin Vichnou. Je me mets à votre « disposition, que dois-je faire? Seigneur, je vous respecte autant que « le roi des dieux, mon maître, autant que l'éternel Tryambaca [1]; je ne « mets point de différence entre eux et vous. Daignez me faire entendre « cette voix qui retentit dans les trois mondes : qu'elle me donne ses « instructions, je suis prêt à m'y conformer. »

A ce langage soumis de Viswacarman, Késava, le grand ennemi de Cansa, répondit : « Je vais te confier, ô dieu, mes intentions secrètes : « écoute quels sont mes désirs. Je veux établir ici ma demeure. Il faut « donc que cette ville soit embellie par tes soins, et que ses édifices par « leur magnificence rappellent ma grandeur. Il faut que cette cité soit la « plus belle du monde, et brille sur la terre, comme Amarâvatî dans le « ciel. Emploie ta science et ton habileté à remplir mon vœu, et que ma de- « meure terrestre soit digne de ma demeure céleste. Que les mortels se trou- « vent éblouis de ma puissance, en voyant la prospérité de Dwâravatî et « de la famille d'Yadou. »

Viswacarman reprit la parole, et dit au puissant Crichna, au protecteur des dieux : « Seigneur, j'exécuterai tout ce qui pourra vous plaire. Je vais « faire de cette ville un séjour magnifique et convenable pour une nom- « breuse population. Dwâravatî verra autour d'elle quatre mers lui appor- « ter le tribut de leurs ondes. Si le dieu des eaux consent à retirer ses flots, « la ville n'en aura que plus de grandeur et d'agrément. » Il dit, et aussitôt Crichna, qui avait déjà conçu cette pensée, s'adresse à l'Océan, l'époux des rivières : « O Samoudra, si tu as pour moi quelque considération, que tes flots, « rentrant dans le lit de la mer, découvrent une étendue de douze *yodjanas*. « Cet espace, que tu nous auras laissé, donnera à la ville que je fonde la « facilité de s'étendre et de s'environner d'un charmant pays. » D'après le vœu de Crichna, l'Océan donne ses ordres au vent, qui repousse les flots et laisse à sec une partie du lit de la mer. Viswacarman ne peut retenir sa joie en voyant ce large terrain que l'Océan vient de céder pour la ville de Crichna; il dit à celui-ci : « O Govinda, que tout maintenant s'élève et grandisse sur « cet heureux sol. Bientôt va se développer le plan que j'ai conçu : vous allez « voir une ville couronnée de maisons magnifiques, de portes et d'arcs de

[1] Nom de Siva, *trioculus*.

« triomphe, entourée de remparts et de tours, digne par sa beauté d'être « la capitale du monde. » Le dieu n'oublia pas aussi de construire pour Crichna un vaste gynécée dans un quartier de la ville honoré par les dieux.

Alors apparaît dans toute sa splendeur cette ville de Dwâravatî, ouvrage de la pensée de Viswacarman, véritablement digne de Vichnou. Elle dresse ses larges portes et ses brillants remparts; forte de ses fossés et de ses retranchements, parée de ses tours, de ses murailles, de ses arcades, remplie d'une belle population en hommes et en femmes, et fréquentée par les marchands; le grand nombre de ses élégants belvédères lui donne l'extérieur d'une ville aérienne qui viendrait se reposer sur la terre. Elle renferme de vastes bassins d'une eau limpide, des jardins délicieux; pareille à une belle aux longs yeux dont tous les membres sont chargés de parures. Couverte de larges carrefours, d'édifices immenses, de mille et mille rues, de routes royales, elle est l'ornement des mers comme la ville d'Indra est l'ornement du ciel. Il semble que toutes les pierres précieuses de la terre s'y trouvent amassées : elle est un objet d'admiration pour les dieux, de terreur pour ses voisins. La masse de ses édifices dérobe aux regards des curieux la vue du ciel, et le bruit de ses habitants se répand au loin sur la terre, domaine de l'ancien Prithou. Toujours rafraîchie par le vent qui s'élève de l'océan, elle présente encore en perspective à l'œil enchanté les bois lointains de l'Aroûpa. En voyant Dwâravatî, on dirait le firmament couvert d'astres étincelants : l'or remplit toutes les maisons, où retentissent des accents de bonheur; ses portes, colorées par un enduit jaune [6], ressemblent pour leur couleur au nuage doré par la lumière. Enfin tous les biens sont réunis dans cette ville où le chef des Yâdavas a fixé son séjour, ouvrage divin de Viswacarman, étincelant de mille pierres précieuses. Là, comme la lune éclaire le ciel, Crichna de son doux éclat charme les yeux de ce peuple fortuné. Viswacarman, après avoir exécuté son plan, et fait de Dwâravatî une seconde Amarâvatî, retourna au ciel, honoré par la reconnaissance de Govinda.

Le sage Crichna ayant ainsi donné une patrie à ses concitoyens, voulut encore leur donner des richesses. Pendant la nuit il appela dans son palais un des compagnons de Couvéra, Sankha, le plus grand des Nidhis.

[6] सौध *sâdha*. Voyez lect. CXI, note 5.

Celui-ci, reconnaissant la voix d'Oupendra, accourut auprès du maître de Dwâravatî. Il se prosterna devant lui, et lui dit avec le même respect qu'il parle à Couvéra : « Seigneur, je suis prêt à servir les projets « des dieux : maître puissant des Yâdavas, j'attends vos ordres. » Hrichikésa dit au chef des Gouhyacas[7] : « Répands tes richesses sur les pauvres de « cette ville. Je ne veux voir en ces lieux aucun misérable, aucun infor-« tuné : exauce la prière de tout malheureux qui viendra s'adresser à toi. » En recevant cet ordre, le grand Nidhi baissa la tête; et dans Dwâravatî on fit savoir de maison en maison que des flots de richesses coulaient pour ceux qui en avaient besoin. A l'instant tous les pauvres allèrent puiser à cette source merveilleuse.

Crichna manda ensuite le dieu du vent; et aussitôt celui par qui tous les êtres respirent vint se présenter devant le trône solitaire du maître divin, qu'il reconnaissait sous sa forme humaine. Disposé à servir les Yâdavas, il dit à Crichna : « Seigneur, que peut faire pour vous mon souffle « rapide? Je suis le messager des dieux, aussi bien que le vôtre. » Hari donna cet ordre secret à Mârouta, esprit du monde, apparaissant devant lui sous une forme visible : « Maître des vents, va saluer le roi des dieux et « les immortels; enlève leur salle d'assemblée[8], et apporte-la. Je veux que « tous les héros Yâdavas, braves et vertueux comme ils sont, ne soient « pas reçus dans un édifice humain et imité par l'art des ouvriers; je dé-« sire qu'ils soient tous admis, comme des dieux, dans cette salle immor-« telle, descendue sur la terre sous une forme apparente. » Obéissant à l'ordre qu'il a reçu, le vent léger se transporte au séjour des dieux, salue tous les Souras, les instruit de la volonté de Crichna, prend la salle divine, revient sur la terre, la présente à Crichna et disparaît. Dans cette salle, sanctuaire de la justice, placée par le juste Késava au centre de Dwâravatî, siégent les princes Yâdavas avec la même majesté que les dieux siégent dans le ciel.

Ce fut ainsi que l'immortel Hari réunit tous les avantages du ciel, de la terre et de l'eau pour en parer sa ville chérie, comme un mari pare son épouse. Il établit des barrières, des corporations, des ordres dans l'état,

[7] On donne ce nom, qui signifie *mystérieux*, aux Génies de la cour de Couvéra.

[8] Le nom par lequel on désigne un semblable édifice est सभा *sabhâ*.

des chefs dans l'armée [9] et dans l'administration [10]. Ougraséna fut le roi, Câsya le pontife [11], Anâdhrichti le général, et Vicadrou le premier conseiller. Parmi les chefs de famille ce sage législateur choisit dix vieillards pour juger tous les différends. Le fils de Satyaka, Dârouca, guerrier distingué, et écuyer dè Crichna, fut chargé du commandement des chars de guerre. Après avoir achevé cette création d'une ville toute nouvelle, le fondateur de Dwâravati ne songea plus qu'à se livrer aux plaisirs avec les Yâdavas. Baladéva, par le conseil de Crichna, épousa la vertueuse Rêvatî, fille de Rêvata [12].

CENT-QUINZIÈME LECTURE.

ENLÈVEMENT DE ROUKMINI.

Vêsampâyana dit:

Cependant le grand Djarâsandha cherchait à former une coalition de princes en faveur du roi de Tchédi, Sisoupâla, à qui il voulait faire épouser la fille de Bhîchmaca, Roukminî, toute brillante de parures d'or [1]. Ainsi se trouvaient rassemblés le puissant Souvaktra, fils de Dantavaktra, pareil dans les combats au dieu qui a mille yeux, et savant dans l'art de la magie; le vaillant et robuste Soudéva, chef d'une armée redoutable, fils du roi de Pôndra et petit-fils de Vasoudéva; le noble et courageux fils d'Écalavya, le fils du roi Pândya [2], le souverain de Calinga, l'invincible Ansoumân, Sroutarwan, le Câlinga Ninoûrttasatrou [3], le roi de Gândhâra, Patousa [4], célèbre par sa force, le prince de Câsi, tous les

[9] बलाध्यक्ष *balâdhyakcha.*

[10] प्रकृतीश *prakritîsa.*

[11] पुरोहित *pourohita.* Câsya avait été l'instituteur de Crichna. Voyez lect. LXXXIX.

[12] Voyez lect. x, pag. 56.

[1] Ces mots sont ajoutés au nom de *Roukminî*, pour en donner la signification. रुक्म *roukma* veut dire *or.*

[2] Les deux manuscrits dévanâgaris portent *Pôndra.*

[3] Je suppose qu'il y a deux princes de ce nom : plus loin on en verra un qui soutiendra le parti de Crichna. Voyez lect. XXXIV, pag. 161.

[4] Le ms. dévanâgari de Paris donne *Praghasa.*

les avaient amenés; ils avaient été traités avec honneur par l'intendant de Cratha et de Kêsica, mais ils n'avaient pas logé dans la ville.

La veille de son mariage, Roukminî, portée sur un char à quatre chevaux, se rendit en cérémonie au temple d'Indra, qui était hors des murailles [15]. Elle allait, dans tout l'éclat de sa parure et de sa beauté, et environnée de soldats, adresser sa prière à Indrânî [16]. Crichna la vit: brillante de mille attraits, éblouissante comme la flamme d'Agni, douce comme la lumière de la lune, c'est Lakchmî, c'est Mâyâ [17], c'est la divine Prithivî apparaissant aux mortels sous la forme d'une femme, c'est Srî, quittant son siége de lotus, et amenant avec elle le bonheur sur la terre; c'est enfin la beauté que Crichna voit des yeux de l'âme, et que les Souras ne sauraient apercevoir. Elle séduit les yeux par les grâces et la fraîcheur de la jeunesse. Ses beaux yeux sont larges et allongés; ses lèvres et les angles de ses yeux sont teints de la poudre du sandal; tous ses membres sont doucement potelés, et un aimable embonpoint ajoute encore à l'agrément de ses charmes [18]. Sa face brille comme celle de la lune: ses ongles sont colorés avec le *tounga* [19], son sourcil est élégant et ses cheveux noirs. Tout en elle est ravissant, un dos voluptueux, une gorge enchanteresse, des dents fines, blanches, rangées avec symétrie: rien n'égale dans le monde la beauté, la gloire, la magnificence de la divine Roukminî, se montrant aux regards d'une foule curieuse, sous un vêtement de lin jaune.

Crichna la contemple, et son amour s'enflamme, comme le feu du sacrifice sur lequel on jette l'offrande de beurre : toute son âme est concentrée en elle. Aussitôt il concerte avec Râma et les Vrichnis les moyens

[15] Au nombre des épisodes sanscrits dont j'ai inséré la traduction dans l'ouvrage que j'ai publié sous le nom de *Monuments littéraires de l'Inde*, il s'en trouve un, extrait du Bhâgavata-pourâna, et qui a pour titre *Mariage de Roukminî*. Le lecteur pourra le consulter pour juger de la manière différente des deux poëtes qui ont traité le même sujet.

[16] C'est l'épouse du dieu Indra, autrement nommée *Satchî*.

[17] On personnifie sous le nom de *Mâyâ* (*magia*) l'illusion des sens trompés par une création qui n'est pas réelle, mais qui n'est qu'un jeu du pouvoir créateur, changeant continuellement les formes apparentes. Mâyâ est considérée comme la femme de Brahmâ, et la cause active et immédiate de la production des êtres.

[18] पीनोरुजघनस्तनी *pînoroudjaghanastanî*.

[19] *Rottleria tinctoria*, arbre connu aussi sous le nom de *pounnâga*, et dont les fleurs donnent une couleur jaune.

de l'enlever. Roukminî venait d'achever sa prière, et sortait du temple; Crichna la saisit et la porte sur son char. On accourt pour la délivrer : Râma arrache un arbre, dont il frappe les assaillants. Ses compagnons prévenus prennent leurs armes, accourent de tout côté, et bientôt un rempart l'environne, formé de chevaux, d'éléphants et de chars magnifiques que surmontent de brillants étendards. Crichna prend le chemin de Dwâravatî avec la beauté qu'il vient de ravir, et cependant il confie la défense de sa cause à Râma, que secondent Youyoudhâna, Acroûra, Viprithou, Gada, Critavarman, Tchacradéva [20], Soudéva, le vaillant Sârana, l'invincible Ninoûrttasatrou, Vidoûratha, habile à briser les rangs ennemis; Canca, fils d'Ougraséna; Satadyoumna, Râdjâdhidéva [21], Mridoura, Praséna, Tchitraca, Atidânta [22], Vrihaddourga [23], Swaphalca, Satyaca, Prithou, enfin tous les premiers d'entre les Vrichnis et les Andhacas. Djarâsandha, Dantavaktra et le vaillant Sisoupâla, transportés de colère, avaient d'abord essayé d'arrêter Djanârddana par la force des armes. Le prince de Tchédi et ses frères, avec les rois d'Anga, de Banga, de Calinga et l'intrépide Pôndra, s'étaient précipités sur leur ennemi. Ils avaient été reçus par les héros Vrichnis, à la tête desquels brillait Balarâma, comme Indra à la tête des génies qui président aux vents. Djarâsandha s'élançait avec ardeur : Youyoudhâna le frappa de six flèches. Acroûra adressa à Dantavaktra neuf traits, auxquels le roi de Caroûcha répondit par dix flèches rapides. Viprithou perça Sisoupâla de sept dards et en reçut huit lancés par la main de ce héros. Le prince de Tchédi eut encore à essuyer six flèches de Gavéchin, huit d'Atidânta, et cinq de Vrihaddourga. Il riposta à chacun de ces guerriers par cinq traits : quatre de ses flèches tuèrent les quatre chevaux de Viprithou; d'un coup [24] il abattit la tête de Vrihaddourga, et d'un autre, il blessa à la gorge l'écuyer de Gavéchin. Viprithou, dont les chevaux venaient d'être tués, monta rapidement sur le char de Vrihaddourga, et son écuyer alla remplacer celui de Gavéchin, dont il se mit à diriger les chevaux rapides. Les deux

[20] Le manuscrit bengali porte *Vaktradéva.*

[21] Voyez lect. XXXVIII, pag. 169.

[22] Il me semble que c'est le même personnage que celui que la lecture XXXVIII^e appelle *Abhidânta.*

[23] Le manuscrit bengali porte *Vrihadvaktra.*

[24] L'arme dont il est ici question est appelée भल्ल *bhalla.* M. Wilson dit que c'est une espèce de flèche particulière; il ajoute que *bhallî* est une flèche dont la tête est en demi-cercle.

vaillants fils de Dhritarâchtra, Binda et Anoubinda, princes d'Avanti; le roi de Bâhlîca, Bhagadatta, et Bhoûrisravas, redoutables par leurs troupes nombreuses; Sâlwa, Sâlya, et le vaillant Countibhodja. Leurs suites réunies auraient pu former soixante-dix-sept armées complètes [5]; et ils étaient rassemblés eux-mêmes dans le palais du prince Bhodja [6], attendant que Roukminî se décidât à faire un choix.

Djanamédjaya dit :

Savant brahmane, dans quel pays était né Roukmin? A quelle famille devait-il sa naissance, ce prince instruit dans nos saintes écritures?

Vêsampâyana reprit :

Vidarbha avait été jadis le fils de l'Yâdava Djyâmagha [7]; c'est lui qui fonda Vidarbhâ au midi du Vindhya. Il eut plusieurs fils célèbres par leur valeur et chefs de races royales, entre autres Cratha, Kêsica et Bhima. Bhîma fut la souche d'une famille de rois Vrichnis. De Cratha descendit Ansoumân, et de Kêsica, Bhîchmaca, souverain des pays du Dakchina [8]. Ce Bhîchmaca s'établit à Coundina, d'où il gouvernait ces provinces placées sous la protection d'Agastya [9]. Il eut un fils nommé *Roukmin* et une fille nommée *Roukminî*. Roukmin fut un héros qui reçut de Râma [10], fils de Djamadagni, des armes divines, présent de Brahmâ, et qui prétendit rivaliser avec Crichna en prodiges de courage. Quant à Roukminî, c'était la beauté du monde la plus remarquable. Le fils de

[5] Ce sont ces armées qui portent le nom de अक्षौहिणी *akchôhinî*.

[6] Ce mot est toujours un nom de famille : il s'applique ici au roi *Bhîchmaca*.

[7] Voyez lect. XXXVI, pag. 165.

[8] Le Dakchina, aujourd'hui le Dékan.

[9] Agastya contribua beaucoup à introduire dans la presqu'île la religion indienne. Le mont Vindhya, dans la mythologie, est le disciple de ce saint. Pour expliquer pourquoi le Vindhya est moins élevé que l'Himâlaya, on rapporte que s'étant un jour prosterné devant son maître, Agastya lui ordonna de rester dans cette posture afin de le punir de l'orgueil qui l'avait porté à vouloir cacher le soleil à une partie du monde. On ajoute que le saint ne lui ayant pas dit de se relever, le Vindhya attend encore qu'il revienne pour le lui commander.

[10] Ce Râma, comme on l'a vu, lect. XCV, avait fixé son séjour dans la presqu'île occidentale de l'Inde.

Vasoudéva en entendit parler, et la désira pour épouse : Roukminî, instruite aussi par la renommée de la puissance et de la valeur de Crichna, souhaita de l'avoir pour époux. Cependant le vaillant Roukmin ne voulait pas qu'elle fût accordée à Crichna, malgré tout le mérite qu'il lui reconnaissait, parce qu'il avait à lui reprocher la mort de Cansa. Le roi Djarâsandha proposa et fit agréer pour gendre au puissant Bhîchmaca le prince de Tchédi, Sisoupâla, à qui ses bonnes qualités avaient valu le nom de Sounîtha [11]. Un ancien roi de Tchédi, nommé Vasou [12], et qui, dans le pays des Mâgadhas, forma l'établissement de Girivradja [13], avait eu pour fils Vrihadratha. De Vasou descendait par ce Vrihadratha le puissant Djarâsandha; un autre de ses descendants était Damaghocha, roi de Tchédi. Ce Damaghocha avait eu de Sroutasravas, sœur de Vasoudéva, cinq fils ardents et belliqueux, Sisoupâla, Dasagrîva, Rêbhya, Oupadisa et Balin, tous forts, courageux et habiles à manier les armes. Sisoupâla fut confié aux soins paternels de son parent Djarâsandha, qui le regarda comme son fils, et devint son protecteur. Celui-ci, acharné contre les Vrichnis, engagea le prince de Tchédi, son pupille, dans sa querelle avec ces mêmes Vrichnis, qui n'auraient pas mieux demandé que de l'avoir pour ami. Djarâsandha avait eu Cansa pour gendre, et la mort de ce prince était le motif de la haine qu'il portait à Crichna, et par contre-coup aux Vrichnis. Il agit auprès de Bhichmaca, et obtint de lui qu'il donnerait Roukminî à Sisoupâla. Lui-même, il conduisit à Vidarbhâ [14] le prince de Tchédi : il fut joint dans cette ville par Dantavaktra, par le sage Pôndra, fils de Vasoudéva, et par les rois d'Anga, de Banga et de Calinga. Aussitôt que Roukmin avait appris leur arrivée, il s'était présenté pour les recevoir, et les avait introduits dans la ville avec les plus grands honneurs.

Par amitié pour leur tante, Râma et Crichna étaient aussi venus, accompagnés des guerriers Vrichnis les plus distingués. Des chars magnifiques

[11] Il m'a semblé que les noms de *Sisoupâla* et de *Sounîtha* devaient être attribués à la même personne, et que l'auteur employait indistinctement ces deux mots. *Sounîtha* veut dire *benè moratus*.

[12] Voyez lect. XXXII, pag. 150.

[13] Parmi les montagnes qui appartiennent à la chaîne du Vindhya est le Gridhracoûta ou le pic du vautour : entre ce pic et le Sona sont les monts connus sous le nom de *Râdjagriha*, où Djarâsandha avait établi sa demeure : on dit qu'on les appelle aussi *Giri-vradja*.

[14] Le mot *Vidarbhâ* est employé ici au lieu de *Coundina*.

héros, outrés de colère, saisissent leur arc et couvrent d'une grêle de flèches Sisoupâla dont le char voltige çà et là.

Tchacradéva frappa de sa flèche la poitrine de Dantavaktra, et perça Patousa de cinq traits : ceux-ci lui renvoyèrent dix flèches acérées. Balin aussi lui lança dix traits, et en décocha de loin cinq à Vidoûratha. A son tour Vidoûratha lui envoya six flèches aiguës, dont le vaillant Balin se vengea par trente autres. Trois flèches furent lancées par Critavarman : l'une frappa le jeune prince, l'autre tua son écuyer, la troisième abattit son drapeau. Pôndra, animé d'un juste courroux, atteignit Critavarman de six traits, et d'une flèche décochée d'une main sûre brisa son arc. Ninoûrttasatrou attaqua le roi de Calinga et le frappa de neuf flèches : celui-ci de sa masse de fer[23] le blessa à l'épaule. Canca avec son éléphant vint assaillir l'éléphant du roi d'Anga, et toucha de sa massue le prince, qui lui-même, à son tour, le blessa de ses flèches. Tchitraca, Swaphalca, Satyaca, montés sur leurs chars de bataille, faisaient pleuvoir une grêle de traits sur les troupes du roi de Calinga. Râma, furieux, lançant un arbre entier au milieu des rangs ennemis, tua l'éléphant du roi de Banga et le roi lui-même. Après cet exploit, il monta sur un char, prit son arc et perça de ses flèches un grand nombre des compagnons de Kêsica. Six Câroûchas, adroits à tirer de l'arc, et cent Mâgadhas tombèrent sous ses coups. Poursuivant sa victoire, il s'approcha de Djarâsandha. Le roi Mâgadha le frappa de trois flèches ; Râma, toujours excité par la colère, lui décocha huit traits, et d'une flèche encore plus sûre coupa son étendard doré.

Ce fut là un combat terrible, pareil à ceux que se livrent les dieux et les Asouras. Une grêle de traits tombait de tout côté : les guerriers s'envoyaient mutuellement la mort : on voyait par milliers les éléphants s'abattre sur les éléphants, les chars sur les chars, les cavaliers sur les cavaliers, les fantassins sur les fantassins. Armés de boucliers, de lances, ou d'épées, les soldats couraient les uns sur les autres; les têtes roulaient sur le champ de bataille. On entendait avec effroi le bruit des cimeterres qui tombaient sur les cuirasses, le sifflement des flèches qui volaient dans l'air, l'horrible concert des tambours, des conques, des

[23] Cette arme porte le nom de तोमर *tomara*.

timbales et des flûtes, le froissement des armes, et les vibrations menaçantes de la corde des arcs.

CENT-SEIZIÈME LECTURE.

MARIAGE DE ROUKMINI.

Vêsampâyana dit :

Cependant Crichna emmenait Roukmini. Roukmin, en apprenant l'enlèvement de sa sœur, avait, dans sa colère, déclaré devant Bhîchmaca que, si son bras manquait de punir le ravisseur, s'il ne ramenait pas Roukmini, jamais il ne reverrait Coundina. Aussitôt s'élançant sur son char, élevant son arme et son drapeau, il était parti, suivi d'une troupe nombreuse. Quelques princes du midi l'accompagnaient, tels que Cratha, Kêsica [1], Ausoumân, Sroutarwan, le vaillant Vénoudâri, et les autres fils de Bhîchmaca, tous habiles à diriger un char de bataille. Après une longue route, non loin de la rivière de la Narmadâ, ils aperçurent Govinda avec la beauté qu'il enlevait. Roukmin, transporté de joie, fait arrêter son armée; il s'approche du vainqueur de Madhou, et engage de dessus son char un combat singulier. Il frappe Govinda de soixante-quatre flèches, auxquelles celui-ci répond par soixante-dix; le dieu fait plus, il abat le drapeau de son ennemi, et coupe la tête de son écuyer. En voyant le danger que court le prince en ce moment, tous les rois du midi entourent Crichna et aspirent à le frapper. Le courageux Ansoumân lui lance dix flèches, Sroutarwan cinq, et Vénoudâri sept. Govinda perce à la poitrine Ansoumân, qui tombe sur le derrière de son char; il tue de quatre flèches les quatre chevaux de Srou-

[1] Il est singulier de voir au nombre des ennemis de Crichna les princes qui lui ont montré un si grand dévouement, lect. CVI. Mais, d'abord, ces mots désignent une famille dont tous les membres pouvaient ne pas avoir les mêmes sentiments; ensuite le lecteur a dû s'apercevoir que l'ouvrage que nous traduisons semble composé de passages extraits de différents auteurs et liés avec plus ou moins d'adresse. De là viennent certaines répétitions et même certaines contradictions qu'il serait autrement difficile d'expliquer.

tarwan; il abat l'étendard de Vénoudâri, et le blesse lui-même au bras droit. Sroutarwan est atteint de cinq flèches, et, embrassant son étendard, il tombe affaibli par la crainte. Cependant Cratha, Kêsica et les autres, du haut de leurs chars, font pleuvoir sur le fils de Vasoudéva une grêle de traits. Djanârddana brise leurs flèches avec ses propres flèches, et frappe ceux qui parmi ces guerriers se distinguent le plus. D'autres arrivent en courroux pour les seconder : soixante-quatre flèches du héros les mettent hors de combat.

Roukmin, voyant son armée en déroute, ne se possède plus de colère : cinq de ses flèches aiguës frappent Késava à la poitrine; trois autres blessent son écuyer. Alors Crichna, d'un coup vigoureux, abat l'étendard de Roukmin, le touche lui-même de soixante traits, et brise son arc entre ses mains. Roukmin, toujours acharné contre Crichna, prend un autre arc, et prouve par ses hauts faits que ses armes sont vraiment divines. Mais celles de Crichna ne sont pas moins merveilleuses : le héros repousse les attaques de son ennemi, et à la fin lui brise avec trois flèches son arc et le timon de son char. Roukmin, dont l'arc et le char sont rompus, prend son poignard et son bouclier, descend avec la rapidité de l'oiseau, et s'approche de Késava; mais celui-ci, qui de l'œil suit tous ses mouvements, lui brise son poignard entre les mains, et le frappe lui-même de trois flèches dans la poitrine. Le prince a perdu connaissance : il tombe, et sous son poids fait résonner la terre, comme le rocher qui vient d'être atteint de la foudre. Les flèches de Crichna vont ensuite percer les autres rois, qui, témoins de la chute de Roukmin, prennent la fuite.

Roukminî, voyant son frère étendu, immobile, sur la poussière, se jette aux pieds de son amant, et demande grâce pour un ennemi vaincu. Késava la relève, l'embrasse et calme ses frayeurs : il accorde la vie à Roukmin et reprend le chemin de Dwâravatî, où arrivent bientôt les autres Vrichnis et Râma, vainqueurs de Djarâsandha et de ses alliés.

Après le départ de Crichna, Sroutarwan revint sur le champ de bataille, porta Roukmin sur son char, et se rendit avec lui dans sa capitale; mais Roukmin, constant dans ses sentiments d'orgueil, accomplit la résolution qu'il avait annoncée, s'il ne ramenait pas sa sœur, et il ne voulut pas rentrer dans Coundina. Il fonda dans le pays de Vidarbha une autre ville

considérable, qui fut nommée Bhodjacata[2], d'où il exerça une grande autorité sur le Dakchina. Le roi Bhichmaca continua de résider à Coundina.

Quand Râma fut rentré à Dwâravatî avec l'armée des Vrichnis, Késava épousa[3] solennellement Roukminî, et trouva dans l'amour de son épouse le bonheur dont Râma[4] a joui avec Sitâ, et Indra avec la fille de Pouloman[5]. Roukminî fut une épouse digne de Crichna, soumise à ses devoirs, remplie de vertu et de beauté. Elle eut dix fils, tous guerriers distingués, Tchâroudechna, Soudechna, le vaillant Pradyoumna, Souchéna, Tchârougoupta, Tchâroubâhou, Tchâroubinda, Soutchârou, Bhadratchârou, et le brave Tchârou; elle eut aussi une fille, nommée Tchâroumatî. Les fils de Crichna furent instruits dans la science du devoir, habiles dans l'art de la guerre, et terribles dans les combats.

Le vainqueur de Madhou eut encore sept autres épouses distinguées par leurs qualités et leur naissance, la fille de Calinda Mitrabindâ, la vertueuse Nâgnadjitî, la fille du roi Djâmbavân la belle Rohinî[6], la fille du roi de Madra, Sousîlâ, aux yeux charmants, la fille de Satrâdjit Satyabhâmâ, la douce et riante Lakchmanâ, et la petite-fille de Sivi[7], Tanwî, belle comme une Apsarâ[8]. L'incomparable Hrichîkésa épousa encore seize mille autres femmes, qu'il satisfit toutes également : parées de robes superbes, elles voyaient chacun de leurs vœux accompli. Elles lui donnèrent des milliers de fils, qui furent tous des héros habiles dans la science des livres et dans celle des armes, courageux, adroits à diriger les chars de bataille, pieux dans leurs actions, magnifiques dans leurs sacrifices, doués de vertus et de force.

[2] M. Wilson croit que c'est aujourd'hui Bhojpur. Il émet une autre hypothèse qui est contredite par le texte, quand il pense que Bhodjacata pouvait être dans le voisinage de Patna et de Bhâgalpour.

[3] La cérémonie principale indiquée dans le texte est celle qui consiste à prendre la main de la fiancée, et qui s'appelle *Pânigraha*. Voy. lois de Manou, lect. III, sl. 43.

[4] C'est Râmatchandra, le fils de Dasaratha, le roi d'Ayodhyâ.

[5] Appelée *Satchî*.

[6] Je suppose que c'est celle qu'on nomme ordinairement *Djâmbavatî*.

[7] Les manuscrits dévanâgaris disent : *fille de Séva*, ou *Sévya*, et le manuscrit bengali, *fille de Séna*.

[8] Les épouses de Crichna sont encore nommées dans la lecture CLX, et quelques-uns de leurs noms y sont différents : on lit *Soubhîma* au lieu de *Sousîlâ*, et *Soudattâ* au lieu de *Tanwî*.

CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

MORT DE ROUKMIN.

Vêsampâyana dit :

Un long temps s'était déjà écoulé : le vaillant Roukmin voulut que sa fille se choisît un époux. A l'appel de ce monarque répondirent aussitôt beaucoup de rois et de princes, distingués par leur courage et leurs richesses : ils arrivaient de toutes les provinces. On vit paraître à cette fête Pradyoumna, entouré d'une élite de jeunes guerriers. La fille de Roukmin se nommait Soubhângî : au sang des rois de Vidarbha qui coulait dans ses veines elle joignait une beauté renommée par toute la terre. Elle vit Pradyoumna et l'aima : Pradyoumna fut également charmé par ses doux regards. Quand tous les princes furent réunis, Soubhângî choisit pour son époux le vaillant Pradyoumna, jeune, habile dans tous les genres de combats, superbe comme un lion, incomparable pour la beauté, et, pour dernier titre, fils de Késava. Elle aussi, jeune, belle et vertueuse, comme autrefois Nârâyanî [1] au milieu d'une pompeuse assemblée de rois, elle se sentit entraînée vers ce jeune héros. Le mariage se fit, et tous les princes reprirent le chemin de leurs capitales. Pradyoumna emmena son épouse à Dwâravatî : il en eut un fils, nommé Anirouddha, comparable à un dieu, et renommé entre tous les mortels pour ses hauts faits, son instruction dans la science des Vèdes, et les arts de la guerre [2] et de la politique [3]. Quand Anirouddha fut devenu homme, Roukmin songea à lui donner pour épouse une de ses petites-filles, aussi distinguée parmi les femmes que l'or parmi les métaux, et pour cette raison appelée *Roukmavatî* [4]. Ce monarque expérimenté connaissait par lui-même les qualités d'Anirouddha : d'ailleurs il

[1] Je suppose que l'on désigne par ce mot *Roukminî*, épouse de Crichna qui est *Nârâyana*.

[2] C'est ce qu'on appelle le *Dhanour-véda*. Voyez la lecture LXXXIX, note 3.

[3] नीति *nîti* : c'est l'art de se bien conduire, la morale.

[4] Voyez lect. CXV, note 1.

était mû par son amitié pour Pradyoumna et par son attachement à Roukminî. Il était bien encore le rival de Crichna, mais il n'était plus son ennemi. Il avait donc, dans sa sagesse paternelle, regardé cette union comme fort convenable. Késava se rendit à Vidarbhâ [5] avec une suite nombreuse, accompagné de Roukmini, de ses enfants, de Balarâma et des autres Vrichnis. Les rois, parents et amis de Roukmin, furent invités à cette fête; et dans un jour propice, sous l'influence d'une constellation favorable, le mariage d'Anirouddha fut célébré avec une pompe extraordinaire. L'union de ce prince avec Roukmavatî fut le signal d'une grande joie parmi les Vêdarbhas et les Yâdavas. Les Vrichnis, honorés comme les immortels, se livrèrent à tous les plaisirs de cette fête, ainsi que le magnifique Vénoudâri, roi des Âsmacas [6], Akcha, Sroutarwan, Tchânoûra, le fils de Cratha Ansoumân, le courageux Djayatséna, le roi de Calinga, le roi de Pândya et celui de Richica [7].

Ces princes du Dakchina, au cœur haut et fier, vinrent donner un conseil perfide à Roukmin, et lui dirent en secret : « Tu es habile au jeu de « dés [8]; nous avons un grand désir de jouer. Râma aime aussi ce jeu, sans « être fort adroit. Nous voulons le gagner avec toi : tout nous promet le « succès, nous avons pour nous notre expérience et sa maladresse. » Tel fut le conseil de ces rois. Roukmin proposa une partie, et fit ouvrir une salle magnifique, ornée de colonnes et de guirlandes. Les princes, parfumés de l'eau de sandal, et parés de fleurs, vinrent se placer sur des siéges d'or, et se disposèrent à jouer. Baladéva fut défié par eux : « Volontiers, dit-il « avec joie, nous allons tenter la fortune. » Les rois du Dakchina, poursuivant leur méchant dessein, étalaient des monceaux d'or, de perles, de pierres précieuses. Alors commence un jeu, qui est le tombeau du plaisir,

[5] Ce mot est ici pour *Bhodjacata*.

[6] Le Brahmânda-pourâna met le pays d'Asmaca au nombre des provinces de l'est; ce pays devait être dans les montagnes, car le mot अश्मन् *aman* signifie *rocher*, *montagne*. Le Varâ-sanhita place un autre Asmaca dans le nord-ouest de l'Inde.

[7] On met le pays des Richicas parmi les provinces arrosées par la Hrâdinî ou Brahmapoutra. Le Varâ-sanhita cite une province, qui s'appelle *Dévârchica*, parmi celles du midi.

[8] Je crois que le jeu dont il est ici question n'était pas seulement un jeu de hasard : la science eût été inutile, s'il n'avait pas été possible de corriger les chances de la fortune par certaines combinaisons savantes. Ce devait être une espèce de trictrac : les dés se nommaient अक्ष *akcha*, et il y en avait, comme nous le verrons tout à l'heure, de noirs et de rouges. Voyez le VII^e vol. des Rech. asiat., pag. 495.

qui produit le trouble, les querelles, la folie, les combats et la mort. Baladéva dépose pour son enjeu dix mille *nichcas*[9] d'or et plus. Malgré ses efforts, c'est Roukmin qui gagne la partie, son adversaire n'étant pas de force à lui résister. Le frère de Késava se hasarde encore une seconde et une troisième fois, et perd dix millions[10] de *souvarnas*. Emporté par le succès, Roukmin s'enorgueillit; l'imprudent raille et gourmande le héros au soc homicide : « Tout cet or, s'écrie-t-il, est à moi. L'invincible Baladéva a « été vaincu au jeu. » En entendant ces mots, le roi de Calinga se mit à rire, mais d'un rire indécent dans lequel il montrait toutes ses dents. Râma était indigné de la plaisanterie de Roukmin, qui augmentait pour lui le chagrin de la perte. Cependant, par politesse il sut se contenir, et renferma la colère que lui donnait le procédé de son adversaire. Le fils de Rohinî, calmant l'agitation de son âme : « Prince, dit-il, je parie l'énorme somme « de cent milliards[11] : la tenez-vous? Allons, faites tomber les dés noirs et « rouges sur ce brillant échiquier. » Ainsi parle le vaillant Balarâma à Roukmin, qui, sans répondre qu'il acceptait ou qu'il refusait, jeta les dés. La fortune, pour ce coup, se déclara contre lui[12] : Balarâma avait gagné loyalement. « Je refuse, » dit alors Roukmin. Son adversaire contenait encore son ressentiment, et gardait toujours le silence. Comme pour le provoquer, le prince répétait en riant : « J'ai vaincu Baladéva. » Et Baladéva, à ces mots, sentait croître sa colère, et cependant s'abstenait de répondre. Mais son courroux ne connaît plus de bornes, dès qu'une voix forte et céleste eut fait entendre ces paroles au milieu des airs : « Baladéva « a raison, il a loyalement gagné : qui ne dit mot consent[13]. » A ces accents d'une voix divine qui l'approuve, Sancarchana se lève; sa colère longtemps contenue éclate : il oublie que la personne qui l'a offensé est

[9] M. Wilson dit que c'est un poids auquel on donne des évaluations diverses. On le confond avec le *dînara* de 32 *rettis*; avec le *carcha* ou *souvarna* de 16 *mâchas*; ou le *pala* de 4 ou 5 *souvarnas*; ou le grand *pala* de 108 ou 150 *souvarnas*. Voyez lect. CXI, note 2.

[10] Ce nombre exagéré s'appelle *coti*.

[11] C'est-à-dire 10,000 *cotis*.

[12] Il y a ici un mot qui désigne le coup que fait Balarâma : c'est चातुरक्ष *tchâtourakcha*, qui signifie *les quatre dés*. Voyez au 2e acte du *Mritchtchacatî* le monologue du joueur.

[13] Ce proverbe est trivial; mais il me semble qu'il rend bien ce sloca : अनुक्ता वचनं किञ्चित् प्राप्तो भवति कर्मणा । मनसा समनुज्ञातं तत् स्यादित्यवगम्यतां ॥

frère de Roukminî; il saisit le large échiquier [14] d'or, en frappe Roukmin et le renverse à terre. Il poursuit le cours de sa vengeance; d'un autre coup il brise les dents du roi de Calinga : dans sa fureur il rugit comme le lion. Son poignard à la main, il effraie les autres princes; aussi vigoureux qu'un éléphant, il arrache une des colonnes d'or de la salle, et la brandissant en forme de massue, il sort du palais, laissant glacés de terreur Cratha, Késica et leurs compagnons.

Après avoir donné la mort au perfide Roukmin, et porté dans l'âme de ses ennemis la crainte que le lion inspire aux faibles habitants des bois, Râma se retira, entouré de tous les siens, sous les tentes des Yâdavas, et déclara à Crichna ce qui venait de lui arriver. Crichna ne put rien lui répondre; mais Roukminî, en apprenant la mort de son frère bien-aimé, déplora son malheur, et s'écria les larmes aux yeux : « Il est « donc mort de la main de Râma, au milieu d'un jeu, et sous le coup « d'un échiquier, le plus vaillant des héros, vainqueur des plus nobles « guerriers, comparable au dieu du tonnerre, ce prince qui n'avait pas « succombé sous la valeur de Crichna! »

Les Vrichnis et les Andhacas furent consternés de la catastrophe dont venait d'être victime le vaillant fils de Bhîchmaca, instruit par le petit-fils de Bhrigou lui-même à manier l'arme terrible de ce héros, habile dans l'art des combats et constant dans le culte qu'il rendait aux dieux.

O roi, je viens de te raconter la fin tragique de Roukmin, source nouvelle de haine contre les Vrichnis, qui, rassemblant alors tous leurs bagages, prirent le chemin de Dwâravatî, protégés par Crichna et Baladéva.

[14] Cet échiquier s'appelle अष्टापद् *achtâpada*, sans doute à cause des huit cases qu'il présente de chaque côté.

CENT-DIX-HUITIÈME LECTURE.

PRIÈRE QUOTIDIENNE DE BALADÉVA.

Vêsampâyana dit :

O prince, voici la prière merveilleuse que doit dire chaque soir celui qui veut rester pur, prière que faisaient Baladéva, Crichna, et tous les saints Richis qui aimaient à remplir leurs devoirs.

« Que je sois gardé par Brahmâ, maître des Souras et des Asouras, sou- « verain de la terre !

« Que je sois gardé par les trois pratiques qui consistent à prononcer « Aum, Vachat [2] et la Sâvitri [3], par les prières du Rig, de l'Yadjour, du « Sâma, par les pieux cantiques [4] de l'Atharwa, par les quatre Vèdes, avec « leurs compilations, leurs mystères [5], leurs histoires [6], les antiques récits [7], « les légendes [8], les commentaires et additions [9], les Angas [10] et Oupângas [11], « et les gloses [12] !

« Que je sois gardé par les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau

[1] C'est là cette prière dont il a été question dans la CXIe lecture, note 14. Le manuscrit bengali l'a insérée deux fois, ici d'abord, et plus loin à la suite de la CLXVe lecture. Les manuscrits dévanâgaris l'ont mise à cette dernière place. Cette pièce n'est qu'une espèce de litanie ; mais elle peut être curieuse, et pour sa forme elle-même et pour les divers détails qu'elle renferme. J'ai mis entre parenthèse les variantes que les manuscrits pouvaient m'offrir pour les noms propres.

[2] Exclamation prononcée en jetant le beurre dans le feu.

[3] La *Sâvitrî* est une strophe d'un hymne extrait du Rig-Véda. Voyez à ce sujet la note que M. Loiseleur-Deslongchamps a insérée dans sa traduction des lois de Manou, pag. 41.

[4] Appelés *tchhandas*.

[5] रहस्य *rahasya*.

[6] विस्तर *vistara*.

[7] पुराण *pourâna*.

[8] इतिहास *itihâsa*.

[9] खिल *khila* et उपखिल *oupakhila*.

[10] Voyez lect. VI, pag. 36, note 15.

[11] Il y a quatre Oupângas, 1° la collection des 18 Pourânas ; 2° le Nyâya, comprenant principalement les ouvrages de Gotama et de Canada ; 3° le Mîmânsa, contenant les écrits de divers sages, tels que Djêmini, Sândilya, Vyâsa, etc. ; 4° le Dharma-sâstra, ou livre des lois. Voyez vol. Ier des Rech. asiat., pag. 340.

[12] व्याख्यान *vyâkhyâna*.

« et la lumière; par les sens, l'intelligence et la raison [13]; par la vérité, la « passion et l'obscurité [14]; par les cinq souffles, le Vyâna, l'Oudâna, le Samâna, le Prâna et l'Apâna [15]; par les sept vents [16] et les autres qui règnent « sur le monde, par les Maharchis, Marîtchi, Angiras, Atri, Poulastya, « Poulaha, Cratou, Bhrigou et le divin Vasichtha !

« Que je sois gardé par Casyapa et les autres Mounis au nombre de quatorze, par les dix régions, par les divins Nara et Nârâyana [17] avec les « diverses classes de dieux, les onze Roudras, les douze Âdityas, les huit « Vasous, et les deux célèbres Aswins !

« Que je sois gardé par Hrî [18], Srî [19], Lakchmî [20], Swadhâ [21], Médhâ [22], « Touchti [23], Pouchti [24], Smriti [25], Dhriti [26], par Aditi, par Diti, Danou, « Sinhicâ, mères des Dêtyas, par l'Himavân [27], l'Hémacoûta [28], le Nichadha, « le Swétaparwata, le Richabha, le Pâripâtra [29], le Vindhya, le Vêdoûryaparwata, le Sahya, le Malaya [30], le Mérou, le Mandara, le Dardoura [31], le « Crôntcha, le Kélâsa, le Mênâca [32] !

[13] मनस् *manas* et बुद्धि *bouddhi*.

[14] Ce sont là les trois *gounas* ou qualités qui se trouvent mêlées dans toute la nature pour la modifier. V. lect. XIV du Bhagavad-gîtâ.

[15] Voyez lect. XL, pag. 180.

[16] Voyez la naissance des vents, lect. III, pag. 23. Le fœtus renfermé dans le sein de Diti est coupé d'abord en sept parties, et ensuite chacune de ces parties en sept autres.

[17] Nara et Nârâyana sont deux saints que l'on a regardés comme des avatares d'Ardjouna et de Crichna : ils étaient fils de Dharma et d'Ahinsâ. Nârâyana est le père de l'Apsarâ Ourvasî. On ne fit jamais un tel mépris de la chronologie. Si Nârâyana est un avatare de Crichna, comment aurait-il été le beau-père du second roi de la dynastie lunaire, lequel fut l'époux d'Ourvasî ?

[18] La Pudeur.

[19] La Richesse.

[20] La Fortune.

[21] *Swadhâ* est la nourriture offerte aux mânes; on la personnifie comme une nymphe épouse d'Agni ou du feu.

[22] La Réflexion.

[23] Le Plaisir.

[24] La Parure.

[25] La Mémoire.

[26] La Constance.

[27] Nom de l'Himâlaya.

[28] On suppose le monde partagé en sept *dwîpas* séparés entre eux par des chaînes de montagnes, parmi lesquelles sont l'Hémacoûta, au nord de l'Himâlaya, et, en remontant, le Nichadha, le Mérou, le Nîlaparwata ou Mont Noir qui sans doute est le même que le Vêdoûrya, le Swétaparwata ou Mont Blanc. Voyez (vol. VIII des Rech. asiat.) le Mémoire de Wilford, pag. 245, et les cartes qui l'accompagnent. Voyez aussi le XIVe vol., pag. 387.

[29] Le Pâripâtra ou Pâriyâtra est le bras méridional de la partie centrale et occidentale du Vindhya. Le mot *Vindhya* s'applique particulièrement à la partie méridionale de cette grande chaîne de montagnes.

[30] Le Sahya et le Malaya sont les Ghates occidentales.

[31] Le Dardoura est une montagne du Dékan : j'ignore où elle est située.

[32] Deux de ces trois dernières montagnes

« Que je sois gardé par Sécha, Vâsouki, Visâlâkcha, Élâpatra, Soukti-« carna, Cambalâswa, Tara, Hastibhadra, Pitharaca, Carcotaca, Dhanan-« djaya, Pourânaca, Caravîraca, Soumanâsya, Dadhimoukha, Sringârapan-« daca, le divin Maninâga connu dans les trois mondes, le roi des serpents « Dadhicarna, Hâridraca, par ceux-ci et par tous les autres serpents, sou-« tiens de la terre, pieux et justes, même ceux qui ne sont pas nommés!

« Que je sois purifiée par les quatre mers, par la Gangâ [53], la plus belle « des rivières, par la Saraswatî [54], la Tchandrabhâgâ [55], la Satadrou [56], la « Dévicâ, la Sivâ, l'Irâvatî [57], la Vipâsâ [58], la Sarayou [59], l'Yamounâ, la « Coulmâchî, la Rathochmâ, la Bâhoudâ [60], l'Hiranyadâ [61], la Plakchâ,

appartiennent à la chaîne de l'Himâlaya. Le Kélâsa est au nord du Mânasarovara, et le Kròntcha, au nord de l'Asam. Quant au Ménâca, M. Wilson, dans la 2ᵉ édition de son Dictionnaire, le place dans la mer entre la pointe méridionale de la péninsule et Lancâ ou Ceylan. Le Brahmânda-pourâna le cite parmi les montagnes du sud.

[53] Les noms des rivières, à l'exception d'un petit nombre comme le Sona, le Brahmapoutra et le Sindhou, sont féminins.

[54] La Saraswatî, aujourd'hui Sarsouti, vient des hauteurs à l'ouest de l'Yamounâ, passe près de Tahneser, et se perd ensuite dans les sables. Une source sort à Prayâga, aujourd'hui Allahabad, de dessous une des tours du fort: on prétend que c'est la Saraswatî qui y est arrivée par un conduit souterrain. Elle va alors avec l'Yamounâ se jeter dans le Gange au confluent appelé *Trivenî;* les trois rivières coulent ensuite, dit-on, sans se confondre; les eaux de la Saraswatî sont blanches, celles de l'Yamounâ bleues, et celles du Gange jaunes. Au sujet de la disparition de la Saraswatî, on raconte que cette rivière est un avatare de Saraswatî, déesse de l'instruction, qui, traversant le pays, un livre à la main, entra, sans y prendre garde, dans le désert, où elle fut assaillie par des brigands, aux outrages desquels elle ne se déroba qu'en s'enfonçant sous terre.

[55] Le Chinab, une des cinq rivières de Penjab.

[56] Le Setlej. Quant à la Dévicâ, il paraît qu'il faut la distinguer de la Sarayou, avec laquelle on la confond. C'est un torrent, appelé aussi *Dévâ,* que vient joindre le Sarjou, au-dessus d'Ayodhyâ. Voyez le Mémoire de Wilford, XIVᵉ vol. des Rech. asiat.

[57] Le Ravi, l'ancien Hydraote. On dit aussi *Érâvatî.*

[58] Le Beyah, l'ancien Hyphasis.

[59] Le Sarjou.

[60] Nous avons vu, lect. XII, pag. 61, que la rivière Bâhoudâ est le Djilem, ou le Behut. Je crois qu'il faut distinguer deux Bâhoudâ: l'une qui peut être le Djilem, l'autre qui se trouve bien plus à l'est, et qui avec le Sarjou et quelques autres forment le Gogra. Il me semble que cette seconde Bâhoudâ est celle dont parle Wilford dans son travail sur les rivières de l'Inde, vol. XIVᵉ des Rech. asiat. C'est elle que l'on appelle aussi *Mahodâ* et *Sétavâhinî,* et qui se partage en deux branches, nommées l'une *Mahânada,* l'autre *Dhabalî* (Dhouli?). Je croirais assez que c'est aussi de cette Bâhoudâ qu'il est question, lect. XII; car elle se trouve dans les domaines de la race solaire, et le mot *Gôrî,* qui est le nom de la princesse changée en rivière, est encore le nom moderne d'une rivière de ce pays. Voyez vol. XVIIᵉ des Rech. asiat., pag. 2.

[61] L'Hiranyadâ pourrait bien être l'Hiranyabâhou, qui est un bras du Sona.

« l'Ikchoumatî [42], la Tâpatî (Avantî?), la Vrihadrathâ, la fameuse Tcharman-« vatî, la sainte Badhoûsarâ, par ces rivières et par les autres qui ne sont « pas nommées, et qui toutes coulent dans le nord!

« Que je sois purifié par la Vênâ [43], la Godâvarî [44], la Sîtâ, la Câvérî [45], « la Concanâvati [46], la Crichnavénâ [47], la Souktimati [48], la Tamasâ [49], la « Pouchpavâhinî, la Tâmraparnî [50], la Djyotirathâ, l'Outpalâ, l'Oudoum-« barâvatî, la rivière sacrée de Vêtaranî [51], la Vidarbhâ, la belle Narmadâ [52], « la Vitastâ, la Bhîmarathî, l'Élâ (Tchapalâ), la Mahânadî [53], la Câlingî [54], « la Gomatî [55] et le Sona [56], par ces rivières, et par les autres qui ne sont « pas nommées, et qui toutes coulent dans le midi!

« Que mon corps soit arrosé par la Siprâ [57], la Tcharmanvatî [58], la sainte « Mahî [59], la brillante Soubhravatî, le Sindhou, la Vétravatî [60], la Bho-« djântâ, la Vanamâlicâ, la rivière connue sous les noms de Tchêtravatî

[42] L'Ikchoumatî ou Trisrotas se partage en trois branches. La branche orientale, appelée aujourd'hui *Tista*, passe au nord de Rungpour et se jette dans le Brahmapoutra. La Tâpatî, ensuite citée, est peut-être la Tâpî, aujourd'hui Tapti ou rivière de Surate. Mais comment une rivière du midi se trouve-t-elle mentionnée parmi les rivières du nord? Il en est de même pour la Tcharmanvatî, ou Chumbul, qui se trouve nommée deux fois. Ne pourrait-on pas supposer que dans le nord il existe, en effet, deux autres rivières du même nom que celles du midi et de l'ouest?

[43] Un des textes porte *Venwâ*; mais ce doit être la même rivière que celle qui est mentionnée lect. XCIV, pag. 402, note 10.

[44] Cette rivière porte toujours ce nom.

[45] Connue encore sous ce nom.

[46] Cette rivière a sans doute pris son nom de celui du pays de Concan.

[47] Voyez lect. XCIV, note 10.

[48] La Souctimatî sort du mont Rikcha et va se jeter dans la mer. Elle se nomme aussi *Hiranyarékhâ* ou *Souvarnarékhâ*.

[49] La Tamasâ ou rivière noire se nomme aussi *Parnasâ*; c'est aujourd'hui le Tonsa, qui se jette dans le Gange au-dessus de Mirzapour. Mais je crois que l'on désigne ici une autre rivière qui doit être dans le Décan.

[50] Rivière du Dravida, aujourd'hui le Tirounelveli, sur la côte de Coromandel.

[51] Cette rivière vient de Chuta Nagpour, et se jette dans la mer. Il y a deux rivières de ce nom, la grande et la petite.

[52] Le Nerbudda.

[53] Rivière du Cuttack : elle porte encore le même nom.

[54] Le pays de Calinga, où doit couler la Câlingî, s'étend au-dessous du Cuttach jusqu'à Madras.

[55] Il y a une rivière de ce nom, appelée aussi *Vâsichthî*, qui est le Gumti; elle vient du Camaon, passe à Luknow et se jette dans le Gange, à 20 milles au-dessous de Bénarès : elle devrait être placée parmi les rivières du nord.

[56] Le Sone ou Soane.

[57] Le Sipperah, qui se jette dans la Tcharmanvatî.

[58] Le Chumbul.

[59] La Mahî a sa source dans le Mâlava : elle coule vers l'ouest, et se jette dans le golfe de Cambaie.

[60] Le Betwah : c'est une des rivières regardées comme sacrées.

« et de Tchâpadasî, belle dès sa source, pure, majestueuse et ombragée d'arbres, la Prasthâvatî, la Lounthanadî, l'agréable et sainte Saraswatî [61], la Mitraghnâ, la Tchandramâlâ (Indoumâlâ), la Madhoumatî, l'Oumâgourounadî [62], la Tâpî (Vâpî?) aux ondes limpides, la Mattagangâ dont les eaux claires sont douces comme le lait, par ces rivières, et par les autres qui ne sont point nommées, et qui toutes coulent dans la région occidentale !

« Que le Prabhâsa [63], le Prayâga [64], le Nêmicha [65], le Pouchcara [66], le Gangâtîrtha, le Couroukchêtra [67], le Srîkchêtra [68] (Srîcantha?), l'ermitage de Gôtama [69], le Râmahrada, le Vinasana [70], le Râmatîrtha, le Gangâdwâra [71], le Canakhala d'où est sorti Soma [72], le Capâlamotchana, le Djamboûmârga, le Canacapingala (Canakhalodaca?) appelé aussi *Souvarnavindou*, le Dasâswamêdhica [73] orné de saints ermitages, la Badarî [74],

[61] C'est un double emploi que la répétition de ce mot.

[62] *Oumâgourou* est un nom de l'Himâlaya : je ne sais quelle est la rivière que l'on désigne ici.

[63] Voyez lect. LXXXIX, pag. 381, note 6.

[64] Lieu de pèlerinage au confluent du Gange et de l'Yamounâ. Ce mot s'applique à d'autres confluents regardés aussi comme des lieux sacrés : on les distingue par une expression qui précède alors le mot *Prayâga*. On en compte cinq principaux : celui qui porte ce nom par excellence, aujourd'hui Allahabad ; le Dévaprayâga, au confluent de la Bhâgirathi et de l'Alacanandâ, lieu où le Gange prend son nom ; le Roudraprayâga, au confluent de la Mandâkinî et de l'Alacanandâ ; le Carnaprayâga, au confluent de l'Alacanandâ et du Pindar ; le Nandaprayâga, au confluent de l'Alacanandâ et de la Nandakinî : c'est le plus septentrional des cinq. A quelque distance du Dévaprayâga, il y a encore deux *prayâgas* moins importants, l'un nommé *Vichnouprayâga*, au confluent de l'Alacanandâ ou Vichnougangâ, et de la Dôlî ; et l'autre, *Casoûprayâga*, au confluent de l'Alacanandâ et de la Saraswatî, ou plutôt de la Saravatî qui est la Râmagangâ.

[65] Forêt, où les Mounis assemblés firent un sacrifice qui, suivant le Mahâbhârata, dura douze ans, et mille, suivant le Bhâgavata. Soûta y lut les ouvrages de Vyâsa à soixante mille sages réunis.

[66] Voyez lect. I, pag. 2, note 4.

[67] Le Couroukchêtra est ordinairement le nom que l'on donne au pays qui fut le théâtre de la grande bataille que se livrèrent les Côravas et les Pândavas : ce pays était près de Dehli.

[68] Les manuscrits dévanâgaris portent *Srîcantha*, lequel est au nord-ouest de Dehli ou près de Tahneser.

[69] L'ermitage de Gôtama est placé en différents lieux, à Prayâga, dans une forêt de Mithilâ, et sur l'Himâlaya.

[70] On dit que le Vinasana est l'endroit où se perd la Saraswatî.

[71] Il est possible que le Gangâdwâra soit le lieu que l'on nomme *Haridwâra*, lieu où le Gange entre dans les plaines de l'Indostan.

[72] Dans le 1er acte de *Sacountalâ* il est question d'un tirtha, nommé *Somatîrtha*, dans l'ouest de l'Inde : j'ignore si c'est le même que le Canakhala.

[73] Ce tirtha se trouvait à Câsi.

[74] Le rocher de Badari, ou Badarisêla, est

« retraite de Nara et de Nârâyana, le Phalgoutîrtha et le Bhadravata, le Co-« câmoukha distingué par sa pureté, le Gangâsâgara [75], le Tapoda [76] dans le « pays de Magadha, le Gangodbhéda [77], que tous ces Tîrthas [78] sacrés et fré-« quentés par les Maharchis, et ceux même que je n'ai pas nommés, me « baignent de leurs ondes!

« Puissé-je être sauvé, avec ma famille, par les trois facultés [79] du de-« voir, de la richesse et du désir, par la gloire, la fortune, la tranquillité, « l'austérité, par Varouna, Couvéra et Yama, par la mortification [80], par « l'occasion et le contretemps [81], par la modération, la colère, la dérai-« son, la patience, la fermeté, par les éclairs, par les plantes dont le jus « salutaire arrête l'égarement de l'esprit, par les Yakchas, les Pisâtchas, « les Gandharvas, les Kinnaras, les Siddhas, les Tchâranas, par les vents « et les nuages, par les Calâs [82], les Troutis [83], les Lavas [84], les Kchanas [85], « par les constellations et les planètes [86], les différentes saisons, les mois, les « jours et les nuits, le soleil et la lune, par le plaisir, le bonheur, la joie « et le chagrin, le courroux, l'obscurité, la pénitence et la vérité, l'écri-« ture sainte, la perfection, la mémoire, par Roudrânî, Bhadracâlî, Bha-« drachachtî, Vârounî, Bhâchî (Bhâsî?), Câlicâ, Sândilî, Aryâ, Couhoû,

sur le bord occidental de l'Alacanandâ, aujourd'hui Bhadrinâth.

[75] Voyez lect. XIV, pag. 69, note 20. Il a paru dernièrement des lettres sur le gouvernement du pacha d'Égypte, lesquelles renferment des détails qui pourraient servir à expliquer la fable des enfants de Sagara. Il y est dit que le pacha, voulant nettoyer un canal qui était obstrué, fit rassembler une trentaine de mille hommes. Ces malheureux, sans pelle, sans pioche, sans brouette, furent obligés de vider le limon avec leurs mains. Il en périt la moitié.

[76] C'est peut-être le même que le Taporata.

[77] Ce doit être le delta du Gange, l'endroit où le fleuve se partage en diverses branches pour se jeter dans la mer.

[78] Les ouvrages sanscrits célèbrent l'excellence de ces *tîrthas*, ou étangs sacrés. A la suite du Linga-pourâna de la Bibliothèque royale, il y a une section qui traite de cet objet; c'est une compilation de divers poëmes, faite par le pandit Lakchmîdhara. Le manuscrit dévanâgari de Paris cite quelques tîrthas de plus, tels que Soûcara dans l'Yogamârga, le Swétadwîpa, le Brahmatîrtha, Gayâ, le Vécounthakédâra, etc.

[79] C'est ce qu'on appelle le *trivarga*.

[80] नियम *niyama*, observance religieuse et volontaire, comme le jeûne, la prière, les pèlerinages, etc.

[81] कालोऽ नयः *câlo' nayah.*

[82] Une *calâ* équivaut à huit secondes.

[83] Une *trouti* est une petite division du temps, dont la valeur n'est pas indiquée.

[84] Il y a deux espèces de *lavas*, l'un qui est la soixantième partie d'un clin d'œil, l'autre qui vaut presque une demi-seconde.

[85] Mesure de temps qui vaut quatre minutes.

[86] *Nakchatra* est une constellation, *Graha* une planète.

« Sinîbâli, Bhîmâ, Vétravati, Rati, Écânansâ, Couchmândi, la divine Câ- « tyâyani, Lôhityâ, Ayanamâtri, et les autres vierges divines [87], et Gonandâ « elle-même, épouse de Siva!

« Que mon fils soit toujours protégé, avec une affection de mère, par « les Mâtris [88], que distinguent des ornements, des gestes, des armes, des « physionomies diverses; errant dans tous les pays; avides de moelle et « de graisse, de liqueurs et de chair; portant des têtes de chat, de tigre, « d'éléphant, de lion, de héron, de corbeau, de vautour, de courlis; « ceintes de serpents en guise de cordon consacré; portant une peau pour « vêtement supérieur; ayant le visage baigné de sang, et la voix retentis- « sante comme un tambour; pleines d'envie et de colère; habitant de « superbes palais; tantôt ivres de fureur et d'emportement, tantôt agitant « leurs armes en silence; ayant les yeux rouges, les cheveux ou coupés « ou hérissés, d'une couleur rouge ou blanche ou noire; fortes comme des « milliers d'éléphants; rapides et violentes comme le vent; quelquefois « n'ayant qu'une main, un pied, un œil; entourées de beaucoup, de peu, « ou bien de trois enfants; folles de parures; par ces Mâtris enfin, que « l'on nomme Moukhamandi, Vidâlî, Poûtanâ, Gandhapoûtanâ, Sitavâtâ, « Ouchnavétâli, et Révati alliée avec les Grahas [89]; êtres aimables dont le « sourire, la colère, le vêtement et la parole sont agréables, qui portent « la douceur empreinte sur leur visage, bienfaisants, toujours amis des

[87] Tous ces noms sont des épithètes attribuées à la déesse Dourgâ, femme de Siva. Le mot *Couhoû* veut dire *nouvelle lune*, et *Sinîbâlî le jour qui la précède*. L'auteur a l'air de considérer ces mots comme indiquant autant d'êtres différents, formés de la substance de la déesse, et qui sont en quelque sorte ses filles.

[88] Une *Mâtri* est l'énergie personnifiée d'un dieu, ou sa femme, et, dans un sens figuré, la mère des dieux et des hommes. On en compte huit, quelquefois sept : on en porte même le nombre jusqu'à seize. Les noms qu'on leur donne ordinairement ne sont pas ceux sous lesquels elles sont ici désignées. Ce sont quelquefois des formes de Dourgâ, que l'on représente, comme dans le Dévi-mahâtmya, avec des costumes, des armes, des chars particuliers. On fait plus bas allusion au cordon brahmanique qu'elles doivent aussi porter, car il existe une cérémonie, appelée *Pavitrârohana*, dans laquelle on met ce cordon sur les statues de Dourgâ. On honore les Mâtris de la même manière que les Pitris, en leur présentant le reste de l'offrande, la face tournée vers le sud.

[89] Nous allons voir tout à l'heure que les Grahas forment une classe de génies, qui, comme les Mâtris, sont répandus par toute la nature, effrayant l'imagination de l'homme, qui semble les créer à volonté. Ce sont des sylphes, des farfadets ou des lutins; et c'est ainsi que dans l'esprit de l'Indien : *Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.*

« Dwidjas, errant pendant la nuit, amenant avec eux le bonheur, mais « toujours redoutables au jour appelé *Parwan!*

« Puissé-je aussi être toujours protégé par ces Grahas terribles, nés de la « bouche de Brahmâ, et formés du corps de Roudra; par ces maladies (*djwara*) nées de Scanda, de Vichnou et d'autres; fantômes vigoureux, mena- « çants, superbes, nés de la colère, et pleins eux-mêmes de colère, cruels, « attaquant les Souras, errant la nuit sous la forme de lions; monstres armés « de dents, au regard caressant, au ventre pendant, aux yeux rouges, re- « marquables par leur nudité indécente [90], prenant toutes les formes; tenant « à leur main des épées, des lances, des tridents, des haches, des dards, « des boucliers, des cimeterres; ayant à leur disposition l'arc de Siva [91], « la foudre, la massue divine, et l'arme de l'imprécation; portant le bâ- « ton et le vase de l'anachorète [92], la *djâtâ* [93] du pénitent, ou bien l'ai- « grette du héros; savants dans les Vèdes et les Védângas; toujours parés « de leur cordon; tantôt ornés de serpents en forme de guirlandes, tantôt « parés de pendants d'oreille, de bracelets, de vêtements précieux et de « tresses de fleurs; ayant des têtes d'éléphant, de cheval, de chameau, « d'ours, de chat, de lion, de léopard, de porc, de hibou, de loup, de « cerf, de souris, de buffle; nains, contrefaits, bossus, les cheveux mal « coupés; s'élançant par troupes innombrables, les uns redressant leurs « cheveux en *djâtâ*, les autres pareils au blanc Kêlâsa, ou éblouissants « comme le soleil, d'autres semblables à la nuée, ou bien à une masse de « couleur noire; n'ayant qu'un pied, portant deux têtes; dépourvus de chair; « montés sur un palmier qui leur sert de jambe; malades, objets de terreur, « habitant les lacs, les puits, les étangs, les mers, les fleuves, les cimetières, « les rochers, les arbres et les maisons vides!

« Que j'aie pour gardiens continuels les divers ordres de génies célestes « et leurs chefs, Nandin, maître des grandes tribus divines, le robuste « Mahâcâla [94], les deux fièvres (*djwara*) qui sont la terreur du monde, et « issues, l'une de Mahéswara [95], et l'autre de Vichnou, Grâmanî, Gopâla,

[90] द्यघनिन: *djaghaninah.*

[91] Appelé *Pinâca.*

[92] Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 64, et ailleurs.

[93] Voyez *ibid.*, sl. 219.

[94] Nandin et Mahâcâla, chefs des ordres célestes, sont les deux chambellans du séjour de Siva.

[95] Nom de Siva. Voyez lect. CLXXVIII. Tous les noms qui vont suivre sont des épithètes du

« Bhringarîti, Ganéswara, le divin Vâmadéva, Ghantâcarna, Cabandhama, « Swétamoda, Capâlin, Djambhaca, Satroutâpana, Madjdjana et Ounmadjdjana, Santâpana et Vilâpana, Nidjaghâsa, Ghasa, Sthoûnâcarna, Prasochana, Oulcâmâlin, Dhamadhama, Djwâlâdjihwa, Pramarddana, Sanghattana, Sancoutchana, Câchtabhoûta (Câchtalakcha), Sivancara, Coumbhânda, Coumbhamoûrddhan, Rotchana, Vêcrita, Graha, Anikéta, Souràvighna, Siva, Asiva, Kchémaca, Pisitâsin, Sourâri, Harilotchana, Bhîmaca, Grâhaca, Agramaya, Oupagraha, Aryaca, le grand Scandagraha, Tchapala, Lomavétâla, Tâmasa, Soumahâcapi, Hridayodvarttana, Tchanda, Coundâsin, Cancanapriya, Harismasrou, tous génies ailés, aussi rapides que la pensée, nés de la colère de Pârwatî par troupes innombrables, armés de lances, brillants, attachés à la science divine et à la vérité, accoutumés à satisfaire à tous leurs désirs, et vainqueurs de leurs ennemis, errant et la nuit et le jour dans les lieux inaccessibles et solitaires, et possédant des qualités que la renommée célèbre, ou que l'ignorance laisse ensevelis dans l'oubli!

« Que la paix de l'âme me soit assurée par Nârada et Parwata, par les chœurs des Gandharvas et des Apsarâs, par les Pitris, par les motifs de mes actions et mes actions elles-mêmes, par les désastres et les maladies, par ces Mounis justes, humbles et pacifiques, tels qu'Agastya, Gâlava, Gârgya, Sakti, Drômya, Parâsara, le divin Crichnâtréya, Asita Dévala, Anala, Vrihaspati, Outathya, Mârcandéya, Sroutasravas, Dwêpâyana, Vidarbha, Djêmini, Mâthara, Catha, Viswâmitra, Vasichtha, le grand Richi Lomasa, Outtanca, Rêbhya, Pôloma, Dwita, Trita, Vêcâlavrikchîya, Médhâtithi, Sâraswata, Yavacriti, Cousica, Gôtama, Samvartta, Richyasringa, Swastyâtréya, Vibhândaca, Ritchîca, Djamadagni, le grand pénitent Orva, Bharadwâdja, Sthoûlasiras, Casyapa, Poulaha, Cratou, Vrihadagni, Harismasrou, Vidjaya, Canwa, Vêtandin, Dîrghatapas, Véda, Ansoumân, Siva, Achtâvacra [96], Swétakétou, Ouddâlaca, Kchârapâla (Kchî-

dieu Siva, et forment ici une classe de génies inférieurs, nés de Pârwatî, sa femme.

[96] Achtâvacra était né contrefait, par suite d'une malédiction de son père, à qui il avait voulu donner des avis, étant encore dans le sein de sa mère. A l'âge de douze ans il fut vainqueur dans une espèce de combat d'esprit, où son père avait été vaincu. Celui-ci le fit baigner dans une rivière dont les eaux lui donnèrent la beauté qu'il n'avait pas eue en naissant. Les noms cités dans cette liste de Mounis sont sans ordre chronologique. Je n'en donnerai qu'un

« rapani), Dadhitchi [97], Sringin, Gôramoukha, Agnivêsya, Samîca, Pramoutchou, Moumoutchou, par ces Richis, et beaucoup d'autres encore, « modèles de perfection, qui n'ont point été nommés!

« Puissent, pendant longtemps, m'être favorables et contribuer à la perfection de mes œuvres, les trois feux, les trois Vèdes, le Trivêdya [98], la « pierre Côstoubha [99], le cheval Outchtchêhsravas [100], le médecin Dhanwantari, Hari, l'Amrita, la vache, l'or, le petit lait, la moutarde blan« che [101], les brillantes et sages vierges [102], le parasol blanc, l'orge moulu, « la *doûrbâ* [103], l'argent, les parfums, l'émouchoir, l'éventail, l'invincible « *tchacra*, le bœuf au large flanc, le sandal, le poison, le taureau blanc, « l'éléphant furieux, le lion, le tigre, le cheval, la montagne, la terre, « l'oblation de grains frits dans le beurre (*lâdjâh*), les brahmanes, l'of« frande de miel et de lait, les figures mystiques appelées *Swastica*, *Vard« dhamâna* et *Nandyâvartta*, les grains de moutarde noire, le fruit du « *bilwa* (*Sriphala*), la bouse (*gomaya*), le poisson, le son des tambours, « les épouses des Richis et leurs filles [104], le trône brillant, l'arc, le cosmé« tique *Rotchanâ* [105], le *Routchaca* [106], l'eau du confluent des fleuves, les « lotus dorés, les perdrix, les faisans, le paon, heureux habitant du jar-

exemple : Achtâvacra y est nommé avant Ouddâlaca, son maître. Pour le mot *Swastyâtréya*, voyez la lecture XXXI, pag. 140.

[97] C'est le sage, dont les os servirent d'armes aux dieux contre les Asouras.

[98] Pratique de dévotion, dont il est question dans la 11e lecture des lois de Manou, sl. 28. Je ne sais en quoi elle consiste.

[99] Pierre précieuse, qui sortit de la mer barattée par les dieux, et que Crichna porte sur sa poitrine.

[100] Outchtchêhsravas est un cheval blanc, qui sortit aussi de la mer à la même époque, avec Dhanwantari, médecin des dieux, qui tenait dans sa main la fiole de l'Amrita.

[101] *Gôrasarchapa* : ces graines sont considérées comme mesure de poids. Plus bas il est question des grains de moutarde noire, appelée *priyangou*, et que l'on regarde comme un parfum.

[102] Je crois qu'il est ici question des Pantchacanyâs, ou cinq vierges, auxquelles les Brahmanes adressent des prières chaque jour.

[103] Graminée, appelée communément *Doub* (*panicum dactylon*). Voyez la note 78 de la traduction de *Sacountalâ* par M. de Chézy.

[104] On leur fait des cadeaux dans les sacrifices.

[105] Appelé aussi *gorotchanâ* : c'est une teinture d'un jaune brillant, préparée avec l'urine de la vache, ou avec une matière qu'elle vomit quelquefois. On emploie cette substance et dans la médecine, et pour la toilette : elle sert particulièrement à tracer sur le front de chaque personne la marque distinctive de la secte à laquelle elle appartient.

[106] Le mot *routchaca* signifie, quand il est masculin, comme ici, *citron* ou *ornement de tête*. Quand il est du neutre, il a la même signification que *rutchand*.

« din d'Indra, le diamant, les perles, les pierres précieuses, les étendards! »

Telle est la prière sainte, propice et féconde en félicités, que récitait jadis Râma désirant de longs jours, des richesses, la victoire. L'homme sage qui, après l'ablution et dans les jours appelés *Parwan*, fera prononcer ou qui prononcera cette prière, source fortunée de huit cents bienfaits, se trouvera délivré des craintes de la mort, des ennuis de la maladie et des douleurs; il rencontrera le bonheur dans ce monde et dans l'autre; il obtiendra des richesses, de la gloire, une longue vie, la pureté et la connaissance des Vèdes, les plaisirs du Swarga, une sainteté inaltérable, une heureuse lignée d'enfants, l'accomplissement de tous les vœux que peuvent former les hommes, la guérison de toutes ses maladies, l'accroissement de sa gloire et de sa famille. Pourvu que, plein de foi et de charité, il dise cette prière avec ferveur, aurait-il commis toute espèce de péché, il entrera dans la voie du ciel.

CENT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

EXPLOITS DE BALADÉVA.

Djanamédjaya dit :

Pieux brahmane, j'ai le plus grand désir d'entendre raconter le récit des hauts faits du sage Baladéva, glorieux avatare de Sécha qui supporte la terre. Les personnes qui ont étudié les Pourânas racontent tant de choses de cet invincible héros, si brillant, si magnanime! Dis-moi quelles furent toutes les œuvres de celui qui était le serpent Ananta et le premier des dieux.

Vêsampâyana répondit :

Les Pourânas nous disent en effet que Baladéva était le grand serpent Sécha qui porte la terre sur une de ses têtes, auguste foyer de lumière, être puissant et inébranlable, maître dans la science de l'Yoga, distingué par sa figure, instruit dans les Vèdes et les Mantras. Vainqueur de Djarâsandha par la force de sa massue, ce héros épargna les jours de son en-

nemi. Beaucoup d'autres rois avaient suivi le roi de Magadha et furent aussi vaincus par Baladéva. Le terrible et robuste Bhîma, qui avait la force de dix mille serpents [1], fut plus d'une fois obligé de reconnaître dans le combat la supériorité de ce rival.

Le fils de Djambavatî [2], Sâmba, étant venu jusque dans Hastinâpoura [3] enlever la fille de Douryodhana [4], fut cerné par les rois et fait prisonnier malgré sa valeur. A cette nouvelle, Râma accourut pour le délivrer, et ne put le reprendre. Alors transporté d'indignation, ce héros fit une action merveilleuse, incomparable, divine, contre laquelle il était impossible de se défendre. Prenant son soc guerrier, et accompagnant son action de la puissance d'une imprécation [5], il ouvrit une large tranchée avec le dessein de renverser dans le Gange la ville des Côravas. Le prince Douryodhana, prévoyant le sort qui menaçait sa capitale, donna la liberté à Sâmba et à son épouse, et voulut devenir lui-même le disciple du grand Balarâma : le chef des Courous prit ce héros pour maître dans l'art de manier la massue. C'est ainsi que la ville d'Hastinâpoura fut arrachée de ses fondements, et voilà pourquoi elle paraît à demi penchée vers le Gange.

Tu connais encore, ô roi, l'exploit étonnant, si vanté par toute la terre, et que fit Râma de concert avec Crichna près de l'arbre Bhândîra, lorsque d'un coup de poing il tua Pralamba [6], et qu'il lança sur le sommet de la montagne le géant Dhénouca [7], qui avait pris la forme d'un âne, imprudent Dêtya qui expira en retombant à terre.

[1] Bhîma est un des Pândavas : il était dans sa jeunesse la terreur des princes Côravas qu'il battait dans ses jeux. Ils l'empoisonnèrent et le jetèrent dans le Gange. Il tomba dans la région des Nâgas ou serpents, qui le piquèrent ; et leur poison guérit l'autre poison qu'on lui avait donné. Il se réveilla et les battit. Ceux-ci se plaignirent à leur roi Vâsouki, qui vint le visiter : parmi les personnes de sa suite était Aryaca, trisaïeul maternel de Bhîma ; Aryaca obtint pour celui-ci, du roi des serpents, un breuvage qui contenait la force de 10,000 Nâgas. Bhîma but ce breuvage en huit fois, et revint ensuite dans sa famille. On peut se rendre raison de cette fable en pensant que les Nâgas sont un peuple à l'occident de l'Inde, sur les bords du Sindhou, chez lesquels Bhîma a pu se réfugier.

[2] Djambavatî était une des sept femmes de Crichna.

[3] Le texte porte : *la ville qui a pris son nom de l'éléphant*. Le mot *hastin* veut dire *éléphant*.

[4] Douryodhana était l'aîné des cent fils du roi Dhritarâchtra : il exerçait l'autorité à la place de son père, qui était aveugle.

[5] Une imprécation est appelée ici ब्रह्मदण्ड *brahmadanda*, comme si elle était le bâton du brahmane.

[6] Voyez lect. LXX.

[7] Voyez lect. LXIX.

La grande rivière, sœur d'Yama, l'Yamounâ roulait ses ondes rapides vers l'océan : le soc de Baladéva la détourna de son cours pour l'amener à travers le Vradja [8]. Je t'ai déjà raconté ces derniers hauts faits du héros incomparable, qui est le serpent éternel descendu sur la terre : je t'ai cité aujourd'hui le premier, que tu ne connaissais pas, et que les Pourânas rapportent entre autres actions mémorables de ce guerrier au soc destructeur.

CENT-VINGTIÈME LECTURE.

MORT DE NARACA.

Djanamédjaya dit :

Que fit le grand Vichnou quand il fut revenu à Dwâravatî après la mort de Roukmin? Illustre Mouni, c'est une circonstance sur laquelle je te prie de t'expliquer.

Vêsampâyana dit :

Environnés des Yâdavas, dont il était la gloire, Vichnou rentra dans Dwâravatî avec toute la majesté d'un dieu : il enrichit cette ville, qui devint le dépôt des pierres les plus précieuses et des marchandises les plus rares : il arrêta avec vigueur les brigandages des Râkchasas, nommés *Nérritas* [1]. Les Dêtyas et les Dânavas, fiers des priviléges qu'ils avaient reçus

[8] Voyez lect. CII.

[1] On distingue des Râkchasas de plusieurs espèces. M. Wilson les divise en trois classes : la première est composée de demi-dieux, qui ordinairement accompagnent Couvéra ; la seconde comprend des spectres, des lutins, des ogres, habitant les cimetières, aimant les cadavres, troublant les sacrifices et dévorant les hommes ; dans la troisième on range ces êtres ennemis des dieux, qui sont les Titans de la mythologie indienne. et sont confondus sous ce rapport avec les Asouras . les Dêtyas et les Dânavas. Les Râkchasas sont regardés tantôt comme fils de Casyapa (voyez pag. 22), tantôt comme enfants de Poulastya. Le brahmane Nirriti, demi-dieu et régent du sud-ouest, doit être considéré comme le père des Nérritas. Si par le mot *Râkchasa* on désigne quelquefois, ainsi que je le suppose, des peuples sauvages et vivant de rapine, il semble que ceux qu'on distingue par le nom de *Nérritas* devaient être placés au sud-ouest de l'Inde, et par conséquent ils étaient les voisins de Crichna, établi en ce moment à Dwâravatî.

du père des dieux, voulurent troubler son bonheur : le héros leur fit sentir la force de son bras. Parmi les ennemis qui s'élevèrent contre lui, on distingue un Dânava, souverain de Prâgdjyoticha [2], qui était la terreur des Souras, et l'adversaire déclaré de leur roi : il se nommait *Naraca*. Conservant toutes les formes extérieures, il dépossédait les dieux et les Richis pour les remplacer par ses créatures, qu'il façonnait à leur image. Ce Dânava, fils de la Terre (Bhoûmi), et par cette raison connu sous le surnom de *Bhôma*, se rendit dans le Caserou [3], et là, sous la figure d'un éléphant, il enleva une fille de Viswacarman, belle et âgée de quatorze ans. Naraca, dans l'égarement de la passion qui lui ôtait tout sentiment de crainte ou de regret, pour faire oublier à son amante la violence qu'il commettait, lui disait avec orgueil : « Toutes les pierres précieuses que « possèdent les dieux et les hommes, que produisent la terre et l'océan, « aujourd'hui même, les Nêrritas, les Dêtyas et les Dânavas vont venir « m'en faire hommage. » Il dit, et en effet, Bhôma vit bientôt à ses pieds des monceaux de pierreries et d'étoffes précieuses. Ce prince, abusant toujours de sa force, prit parmi les filles des Gandharvas, des dieux et des hommes, et les sept ordres des Apsarâs, seize mille cent femmes dont il fit ses épouses, et dont les cheveux artistement unis en tresses retombaient en une seule touffe sur le derrière de leur tête [4]. Il leur fit préparer une habitation magnifique, appelée *Maniparwata* [5] : il en fit une seconde dans Alacâ [6] qui se trouvait non loin du quartier de Mourou [7]. C'est là que,

[2] On place cette ville à l'orient de l'Inde, dans le pays d'Asam. Suivant Wilford, c'est aujourd'hui Gohati, au delà de Gwalpour. La contrée où elle se trouvait se nommait aussi *Câmaroûpa*. Si Naraca était roi des Nêrritas, je ne conçois pas bien comment sa capitale se trouvait placée à une distance aussi éloignée dans l'est. Il est possible aussi que tout ce récit ne soit en quelques parties qu'une allégorie, représentant un des phénomènes physiques qui se passent au lever du soleil : car le mot *Prâgdjyoticha* signifiant *lumière de l'orient*, le poëte aura pu se laisser aller au plaisir des allusions dans un sujet où Crichna était le héros. Le lecteur va lui-même en juger.

[3] La Caserou est une des neuf divisions du Djambou-dwîpa. La carte 6 du Mémoire de Wilford inséré dans le VIII[e] vol. des Recherches asiatiques, place cette contrée à l'orient.

[4] Ce genre de coiffure porte le nom de *vénî*.

[5] Ce mot signifie *montagne de pierres précieuses*; le palais du régent du sud-ouest se nomme aussi *Manimandapa*, *maison de pierres précieuses*. Voyez la CLV[e] lecture, vers la fin.

[6] Ainsi se nomme la capitale du dieu des richesses, Couvéra ; elle est placée sur le mont Kêlâsa.

[7] Je serais tenté de substituer à ce mot le nom du mont *Mérou*. Ce passage est obscur. M. Wilson, dans ses notes de l'Essai sur l'his-

près du roi de Prâgdjyoticha, siégent sur des trônes brillants ces épouses, les dix fils de Mourou, et les principaux Nèrritas. Le prince lui-même, placé aux confins de l'empire des ténèbres [8], se montre fier du privilége qu'il a reçu de Brahmâ.

Jamais les forces réunies des Asouras ne présentèrent rien de plus terrible que la puissance de Naraca. Cet enfant de la Terre, ce monarque de Prâgdjyoticha, osa insulter Aditi et lui arracha ses pendants d'oreilles [9]. Son royaume avait quatre gardiens invincibles dans les combats, Hayagrîva, Nisounda, Pantchanada et Mourou. L'orgueilleux Asoura, entouré de ses nombreux enfants, couvrait au loin la voie des dieux, et portait l'effroi dans l'âme des dévots en leur montrant les formes hideuses [10] des Râkchasas. Mais pour sa perte était né parmi les Vrichnis, de Dévakî et de Vasoudéva, le grand Djanârddana, portant dans ses quatre mains le disque, la conque, la massue et l'épée. Ce héros puissant, dont la gloire était répandue par tout le monde, habitait alors Dwâravatî, embellie souvent de la présence des dieux. Cependant cette ville, entourée de l'océan, ornée du voisinage de cinq montagnes, brillait aux dépens d'Indra; et dans cette cité pareille à celle des immortels, s'étendait, de la largeur d'un *yodjana*, la fameuse salle d'audience aux portiques d'or, que l'on appelait *Dâsârhî* [11] et qui avait été enlevée aux habitants du ciel. C'était de là que les Vrichnis et les Andhacas, présidés par Crichna et Râma, gouvernaient toute cette partie de la terre.

Un jour qu'ils étaient en conseil, tout à coup le vent leur apporta un parfum divin; une pluie de fleurs tomba sur la terre. L'air était inondé de lumière, et des acclamations bruyantes, partant du ciel, semblaient s'ap-

toire du Cachemir, semble confondre *Mourou* avec *Marou*, le Marwar d'aujourd'hui, ou avec le Marouca de Ptolémée dans la Sogdiane, ce qui complique la difficulté, car ainsi Naraca aurait eu trois résidences, l'une à l'est, l'autre dans Alacâ, au nord, et la troisième à l'ouest.

[8] तमसः पारे *tamasah pârè.*

[9] Je ne sais pas ce que le poëte, dans son langage allégorique, pourrait désigner par ces deux pendants d'oreilles d'Aditi, mère des Âdityas, ou formes du soleil. Voudrait-il indiquer par cette expression l'orient et l'occident, dont Naraca se serait rendu maître?

[10] Ainsi sont dépeints ces Râkchasas, qui plus d'une fois se trouvent dans cette lecture désignés par les épithètes विरूप *viroûpa*, et विकृत *vicrita.*

[11] Le mot *Dâsârhî* est une épithète par laquelle on indique ce qui appartient aux Yâdavas, dont le pays portait le nom de *Dasârha*.

procher du séjour des humains. Enfin, au milieu d'une auréole lumineuse apparut Indra, monté sur un éléphant jaune [12], et entouré des diverses classes de divinités. Râma, Crichna, et le roi Ougraséna avec les autres Vrichnis et Andhacas, s'avancèrent vers le prince des Souras, et lui adressèrent leurs hommages. Le dieu descendant aussitôt de son éléphant, embrassa Crichna, Baladéva et le roi fils d'Ahouca : il reçut avec reconnaissance les honneurs que lui rendaient Râma et Crichna, et entra dans la salle d'audience qu'il embellit en ce moment de sa splendeur divine. Il s'assit sur un trône, où, suivant l'usage, on lui présenta l'*argha* et l'eau pour la bouche et les pieds.

Alors élevant sa main vers le visage de son jeune frère [13] pour le disposer en sa faveur, le brillant Indra lui dit : « Fils de Dévakî, puissant vainqueur « de Madhou, écoute pour quel motif je me rends aujourd'hui près de « toi. Un Nêrrita, nommé *Naraca*, fier de la protection de Brahmâ, a, dans « sa folle présomption, enlevé les deux pendants d'oreilles d'Aditi, et pour- « suit d'une haine implacable les dieux et les Richis. Considère aussi le « danger qui te menace toi-même, et donne la mort à ce pécheur obstiné. Le « vaillant fils de Vinatâ, Garouda, soumis à tes ordres, te transportera par « la route des airs vers cet Asoura, enfant de la Terre, qu'aucun autre « être que toi ne saurait vaincre. Viens, par la mort de cet ennemi des « dieux, te donner à toi-même un facile triomphe. »

Ainsi parla le prince céleste au grand Késava, qui lui promit la mort de Naraca. Aussitôt chargé de son disque, de sa conque, de sa massue et de son épée, il monta sur Garouda accompagné de Satyabhâmâ [14], et partit avec Indra, qui, porté sur son éléphant, remonta les sept mondes supérieurs [15], à la vue des chefs Yâdavas. De loin ils brillaient tous deux comme le soleil et la lune; au milieu des chants dont les Gandharvas et les Apsarâs faisaient retentir les airs, le roi des dieux disparaissait peu à peu. Enfin il rentra dans son palais, et Crichna se dirigea vers Prâgdjyoticha. Le souffle du vent, combattu par le mouvement des ailes de Garouda, prenait une direction contraire : les oiseaux erraient çà et là, effrayés des sons terribles

[12] पाण्डुर *pândoura*.

[13] Crichna est confondu avec Vichnou, lequel, en qualité d'Âditya, est frère d'Indra. Voyez lect. IX, pag. 51.

[14] C'est une de ses épouses, comme nous l'avons vu lect. CXVI.

[15] सप्तस्कन्ध *saptascandha*. Nous avons déjà rencontré cette expression, lect. XLIV, pag. 207.

que rendaient les nuages. Le héros, en un instant, eut traversé les airs sur sa monture ailée, et vint s'arrêter à la porte, où de loin il avait aperçu une armée immense formée d'éléphants, de chevaux et de chars. Il voyait, entre autres, les six mille guerriers de Mourou armés de nœuds coulants que terminait le tranchant d'un rasoir [16]. Monté sur Garouda, il apparaissait, portant dans chacune de ses quatre mains son disque, sa conque, sa massue et son épée, vêtu d'une robe jaune, entouré d'un nuage noir, étalant sur sa poitrine sa guirlande de fleurs sauvages et le signe du Srîvatsa, aussi brillant que la lune, paré d'un diadème, semblable au soleil ou à Tchandramas [17] environné d'éclairs. A sa vue, un bruit s'élève, pareil à celui du tonnerre : « C'est Vichnou ! » et soudain le Dânava Mourou, terrible et fort comme Câla, accourt, les yeux rouges de colère. Il lance un long javelot qui brille autant que l'or et la pierre précieuse, et traverse l'air avec l'éclat d'un météore enflammé. Avec une flèche [18] dont la tête est formée en demi-cercle, le fils de Vasoudéva, étincelant comme l'éclair, coupe en deux morceaux ce trait qui arrive, porté sur ses ailes dorées. Mourou, que la rage transporte, brandit sa massue, et son courroux s'exhale en accents aussi bruyants que la foudre lancée par Indra. D'une autre flèche [19] que chasse la corde de l'arc ramenée jusqu'à son oreille, Crichna frappe par le milieu cette massue tout ornée d'or, et d'une troisième [20] il abat la tête du Dânava. Vainqueur de Mourou, il brise tous les lacets de ses soldats, tue ses enfants, et terrasse les Râkchasas furieux, défenseurs de Naraca.

[16] Je traduis aussi exactement qu'il m'est possible, क्षुरान्त पाश *kchourânta pâsa*. L'arme appelée *pâsa* est fort ancienne. Dans les antiques traditions de Perse on dit qu'un ange la donna à Theimouratz. Certains peuples de l'Inde actuelle, de même que les Kirghiz, et les indigènes des Pampas de Buenos-Ayres, ont une extrême habileté à se servir de ces lacets, avec lesquels ils arrêtent les animaux sauvages et leurs ennemis. Les poëtes donnent le *pâsa* pour arme à Varouna, dieu de la mer : le flot poussé vers le rivage ressemble, en effet, à un lacet lancé, et ramené ensuite par celui qui l'aurait envoyé. Les Recherches asiatiques, XII[e] vol., pag. 278, fournissent quelques détails sur le *pâsa*, et font remarquer que deux autres dieux, Yama et Câla, sont aussi représentés avec cette arme. Ici le mot *kchourânta* semble désigner une espèce de lame tranchante, attachée à la corde du lacet.

[17] Nom de la lune.

[18] Cette flèche s'appelle क्षुरप्र ou खुरप्र *kchourapra* ou *khourapra*. M. Wilson dit que ces mots indiquent une flèche dont la tête ressemble à un fer à cheval.

[19] अर्द्धचन्द्र *arddhatchandra*. C'est une flèche dont la tête est en croissant.

[20] Cette troisième flèche se nomme भल्ल *bhalla*. Voyez pag. 496, note 24.

Le fils de Dévakî, s'approchant ensuite des remparts, vit le corps d'armée des Dânavas, commandé par le vaillant Nisounda, et le Dêtya Hayagrîva; tous ces guerriers portaient des armes différentes. Monté sur un char rapide, Nisounda avec ses troupes défendait le passage. De son arc divin, tout brillant d'or, il décocha sur le vainqueur de Madhou dix flèches que celui-ci brisa en l'air, avant qu'elles arrivassent à leur but, répondant à son ennemi par soixante-dix traits acérés. Alors tous les Dânavas environnèrent Crichna, et leur général remplit l'air d'une grêle de flèches. Djanârddana, outré de les voir tous réunis contre lui, se servit contre eux de l'arme divine appelée *Párdjanya*[21], et accabla cette armée d'une nuée de cette espèce de traits. Chacun de ses ennemis en reçut cinq : affaiblis, effrayés, brisés par la douleur, ils s'enfuyaient. Le Dânava, voyant la déroute de ses troupes, s'élança en avant, et couvrit Késava d'une pluie de traits. On ne distinguait plus le soleil, ni les dix régions du ciel. Crichna et Garouda, qui lui sert de drapeau, sont environnés de ces flèches, que le premier combat par une arme divine, nommée *Sâvitra*[22]. Cette arme lui fournit autant de traits qu'il en faut pour repousser et rompre chacun des traits ennemis. Il lance avec succès une flèche contre le parasol de son adversaire, trois contre le timon de son char, quatre contre ses quatre chevaux, cinq contre son écuyer, une contre son drapeau; enfin d'une dernière flèche, heureusement ajustée, il abat la tête de Nisounda lui-même.

Le superbe Hayagrîva, voyant tomber ce Nisounda, qui pendant mille ans avait seul lutté contre tous les dieux, saisit une large pierre, et, pareil lui-même à un vaste rocher, il la lance contre son ennemi. Vichnou prend encore en main l'arme Pârdjanya, qui brille de sept rayons, et il brise cette pierre, qui va couvrir le sol de ses éclats. Sous les traits qui partent ensuite de son arc, et qui reluisent de mille couleurs, le combat s'engage terrible et acharné, comme ceux que se livrent les dieux et les Asouras. Porté sur Garouda, il frappe à grands coups les Dânavas, qui tombent dans l'air, les uns coupés par le tranchant du soc guerrier et du cimeterre, ou percés par la pointe de la lance, les autres brûlés par le *tchacra*. Quelques-uns venaient avec courage affronter de près leur ennemi, et, monstres effroyables à voir, ils lançaient leurs traits, qui s'abattaient sur lui

[21] Cette expression signifie *qui a la forme d'un nuage*. — [22] Ce mot veut dire *solaire*.

comme une pluie orageuse : pressés par ses coups, couverts de sang, ils ressemblaient aux *Kinsoucas* [23] au moment de la floraison. En vain ils opposaient leurs différentes armes aux attaques de Crichna : ils les voyaient aussitôt fracassées, et eux-mêmes ils fuyaient à l'aspect du soc meurtrier. C'est alors que, les yeux enflammés par la colère, Hayagrîva, s'élance avec la rapidité du vent, déracine un *Vanaspati* [24] haut de dix brasses [25], le soulève et le lance d'une force que seconde l'adresse. L'arbre vole et siffle avec un son effroyable. Djanârddana, d'un millier de flèches, le coupe, le rompt en mille morceaux; ensuite d'un trait brûlant il atteint Hayagrîva et le frappe au milieu de la poitrine. Le trait pénètre avec rapidité et ressort en perçant le cœur du robuste, du formidable Hayagrîva, qui expira ainsi sous les coups d'un adversaire invincible. Le héros Yâdava, fils de Dévakî, sur ce théâtre inondé de flots de sang [26], immola huit cent mille Dânavas.

Enfin, après avoir livré un quatrième combat, où périt Pantchanada, à l'œil difforme, à l'âme coupable, il s'approche de la brillante ville de Prâgdjyoticha. Là il fait résonner sa conque Pântchadjanya, dont les accents terribles annoncent la mort, et retentissent au loin dans les trois mondes. L'oreille de Naraca en est frappée : les yeux rouges de colère, ce prince apparaît sur son char, comme un soleil. Ce char attelé de mille chevaux est porté sur huit roues de fer, long de trois *nalwas* [27], enrichi d'or et de pierres précieuses; large et d'un champ [28] vaste, il se trouve surmonté d'un grand drapeau, que couvrent l'or [29] et les diamants, et dont la hampe est d'or; le timon est chargé de pierreries et de lapis-lazuli : ouvrage incomparable, garni de grilles [30] de fer, orné de peintures, rempli d'armes de diverses espèces. La cuirasse de Naraca est toute de diamants, large, resplendis-

[23] C'est l'arbre appelé aussi *palâsa* (*butea frondosa*), et dont les fleurs sont d'un rouge éclatant.

[24] Ce mot signifie *maître de la forêt*, et s'applique à plusieurs espèces du figuier, au jacquier, etc.

[25] व्याम *vyâma*.

[26] Ici se trouve un mot que je n'ai pas compris. औदकायां ou bien उदक्यायां.

[27] Un *nalwa* est une distance de quatre cents coudées.

[28] J'ai rendu ainsi le mot वेदिकाभोग *védicâbhoga*.

[29] हेमदण्ड *hémadanda*. Voyez lect. CLXII, note 5.

[30] जाल *djâla*. Ce sont peut-être des espèces de meurtrières : le mot *djâla* signifie *croisée*, *œil de bœuf*.

sante comme la lune, lumineuse comme un météore. Sur la tête du prince étincelle un diadème non moins radieux que le soleil; à ses oreilles pendent des brillants magnifiques. Autour de lui s'agitent les Dêtyas, les Dânavas, les Râkchasas, aussi noirs que la fumée, au corps gigantesque, aux yeux rouges, à la tête difforme, portant des armes diverses, les uns des poignards et des boucliers, les autres des carquois, quelques-uns des lances ou des tridents. Ébranlant le sol sous la multitude de leurs éléphants, de leurs chevaux et de leurs chars, ces guerriers sortent de la ville, disposés à combattre, entourant de leurs bataillons Naraca, qui ressemble au dieu du Temps. Au bruit des timbales, des conques, des tambours, des tamtams, qui grondent comme le nuage chargé de tempêtes, ils vont au-devant de Crichna. Ils environnent Garouda, et commencent l'attaque. L'air est obscurci d'une pluie de traits : les lances, les tridents, les massues, les épées, les haches, les flèches s'agitent et se croisent en éblouissant la vue.

Crichna, enveloppé d'un nuage noir, prend l'arc Sârnga, tend la corde retentissante, et lance sur les Dânavas une grêle de flèches. Cette armée en est accablée et recule avec effroi. C'était un combat épouvantable que celui de Crichna et de l'horrible Râkchasa. Les rangs de tout côté se trouvaient entamés par les flèches du dieu : les Dânavas tombaient par milliers; les uns ont les bras, le col ou la tête coupés; les autres sont partagés en deux par le *tchacra;* d'autres ont reçu dans la poitrine des flèches qui les ont transpercés; ceux-ci ont été par un coup de lance séparés en deux morceaux avec leurs éléphants, leurs chevaux, leurs chars ou leurs montures; ceux-là ont été assommés par la Cômodakî [31], ou déchirés par des traits. Ainsi fut anéantie cette immense réunion d'éléphants, de chevaux et de chars.

Naraca fit un dernier effort pour se défendre : ce combat fut affreux, et je ne veux t'en raconter que quelques détails. Cet ennemi des dieux, attaquant Crichna, ressemblait à l'antique Madhou attaquant Vichnou son vainqueur. Ses yeux, son visage étaient rouges de fureur : aussi terrible apparaît le dieu de la Mort. Crichna prit son arc, pareil à celui d'Indra, et ajusta une flèche appelée *Arcakirana* (rayon du soleil). Ce trait divin remplit tout le char de Naraca. Celui-ci, à son tour, lança un trait merveilleux, nommé *Mahîpâta* [32], retentissant comme le tonnerre; mais Késava coupa ce trait avec

[31] Nom de la massue de Crichna. — [32] Peut-être aussi *Mahâpâta*.

son *tchacra;* d'une flèche il tua ensuite l'écuyer du prince, et frappa de dix autres flèches son char, son drapeau et ses chevaux. D'une autre enfin il coupa la cuirasse de Naraca, qui se détacha de son corps, ainsi que la peau du serpent qui se dépouille. Le Dânava, qui a perdu ses chevaux, son char, sa cuirasse, se saisit d'un lourd trident de fer poli, orné d'or, et brillant comme la foudre d'Indra. Crichna voit l'arme terrible qui le menace; il prévient le coup, et d'un fer tranchant il coupe le trident. Bientôt Naraca est mis hors de combat : de son *tchacra* brûlant Késava tranche en deux parties le corps de son ennemi qui tombe à terre, pareil au rocher que la scie vient de séparer de la montagne. Le malheureux avait osé attaquer Crichna, qui fut pour lui ce que la montagne de l'occident [33] est pour le soleil. Sa tête abattue par le *tchacra* roula comme la crête du mont frappé par la foudre.

La Terre, voyant la chute de son fils, prit les pendants d'oreilles qu'il avait dérobés, et vint se présenter à Crichna en lui disant : « O Govinda, la « vie des êtres et leur perte dépendent de toi : tu te joues avec leurs destinées comme l'enfant s'amuse avec ses jouets. Voici les pendants d'oreilles « d'Aditi. Je te recommande maintenant les sujets de Naraca. »

CENT-VINGT-ET-UNIÈME LECTURE.

VOYAGE DE CRICHNA AU DÉVALOCA [1].

Vêsampâyana dit :

Le fils de la Terre, rival d'Indra, Naraca venait d'expirer : Vichnou entra dans la capitale du roi vaincu. En visitant son trésor, il trouva des richesses immenses, des pierreries de toute espèce, des monceaux de perles, de coraux, de lapis-lazuli, d'émeraudes, de cristaux et de diamants. Il admira ses divans, ses trônes, son sceptre d'or, brillants comme le feu ou comme la lune aux

[33] *Asta* est le nom de cette montagne, derrière laquelle les Indiens supposent que le soleil se couche. Il en sera question, lect. CCXX.

[1] C'est-à-dire le monde des dieux.

rayons de glace, son large parasol, pareil à un nuage d'où jaillissent par milliers les vagues d'une onde dorée, chef-d'œuvre que Naraca avait, dit-on, autrefois enlevé à Varouna. Tels étaient les trésors amassés par ce Naraca, que jamais Couvéra, Indra ou Yama n'en avaient possédé d'aussi merveilleux, d'aussi riches surtout en pierres précieuses. Après la mort de Naraca, de Nisounda et d'Hayagrîva, les Dânavas préposés à la garde du trésor vinrent mettre à la disposition de Késava tout ce qui pouvait lui convenir dans l'enceinte réservée du palais : « Voici, lui dirent-ils, des pierres « précieuses de toutes les espèces; des éléphants guerriers dirigés par des « crocs aux manches de corail, ornés de fils d'or, et de larges colliers, en- « tourés d'arcs et de dards, parés de drapeaux magnifiques, d'étoffes et de « tapis, montant au nombre de vingt mille éléphants mâles, de quarante « mille éléphants femelles; voici huit cent mille chevaux excellents et nés « dans le pays; nous nous engageons à conduire dans la contrée des Vrichnis « et des Andhacas autant de vaches que vous pouvez le désirer. Voici « encore des étoffes de laine, des tissus de lin, des divans, des siéges, des « oiseaux agréables et parleurs, des bois de sandal, d'aloës, de *câlïyaca*[1]. « Toutes ces richesses des trois mondes sont maintenant à vous par le droit « de la guerre : nous les transporterons dans votre royaume. Le palais de « Naraca offre la réunion de tous les biens qui ont appartenu aux dieux, « aux Gandharvas et aux serpents. »

Hrichîkésa passa en revue tous ses trésors devenus sa conquête, et les fit sur-le-champ transporter par les Dânavas dans la ville de Dwâravatî. Élevant lui-même au-dessus de sa tête le parasol de Varouna sur lequel semblent couler les ondes d'une pluie d'or, il monta sur l'oiseau Garouda, que l'on aurait pu prendre pour un large nuage, et il arriva sur le mont Maniparwata : là soufflait un vent paisible; des pierres de la couleur de l'or y jetaient un vif éclat pareil à la clarté du soleil; là les portes et les pointes des édifices étaient formées de lapis-lazuli; les arcades étaient parées de drapeaux. Les toiles[2] brochées d'or et suspendues au-dessus des cours des palais de Maniparwata ressemblaient à des nuages sillonnés par des éclairs.

Ce fut là que le vainqueur de Madhou trouva ces charmantes filles des Gandharvas et des Souras, que Naraca avait enlevées, et qu'il retenait en-

[1] Espèce de bois de sandal noir. — [2] वितान *vitâna*.

fermées sur cette montagne. Toutes brillantes d'or et de beauté, elles habitaient ces lieux comparables au séjour du ciel; exemptes de désirs, charmées de leur demeure, elles se trouvaient heureuses comme des déesses. Ces femmes, leurs cheveux relevés et réunis en une seule touffe [4], vêtues de robes rouges [5], saintement recueillies, affaiblies par la pénitence et le jeûne, éprouvaient le vif désir de contempler Crichna. En apprenant la fin de Naraca, de Mourou, d'Hayagrîva et de Nisounda, elles vinrent se présenter devant le chef des Yâdavas, et l'honorèrent par un profond salut [6]. Les vieillards Dânavas, chargés de les surveiller, firent aussi comme elles. Ces beautés, en voyant le vainqueur à l'œil de taureau [7], conçurent toutes à la fois le désir de l'avoir pour époux. Elles contemplaient sa face brillante comme celle de la lune, et leurs sens se trouvaient doucement agités; dans leur trouble elles dirent au héros : « Le dévarchi Nârada, qui con-
« naît les secrets de tous les êtres et les mystères de l'antiquité nous a
« révélé que celui qui est Vichnou et Nârâyana, que le dieu qui porte le
« disque, la conque, la massue et l'épée, donnerait la mort à Naraca, fils
« de la Terre, et deviendrait ensuite notre époux. Nous sommes bien heu-
« reuses de voir le vainqueur qui nous a été annoncé : c'est une félicité
« qui comble tous nos vœux. »

Crichna calma leur tendre inquiétude, et leur parla à toutes suivant leur mérite. Ensuite il les fit placer sur des litières portées par des milliers d'esclaves Râkchasas, qui, aussi rapides que le vent, emmenèrent avec un grand bruit les nouvelles épouses du vainqueur. Celui-ci ne voulut point laisser cette magnifique montagne, comparable en éclat au soleil et à la lune, ornée d'arcades toutes d'or et de pierres précieuses, couverte d'oiseaux, d'éléphants, de cerfs, de serpents, d'arbres, de rochers, de gazelles, de sangliers, d'antilopes, offrant de superbes cascades, des plaines étendues, des collines variées, admirable séjour des cerfs, des faisans et des paons; Vichnou, de ses bras vigoureux, déracina de ses fondements le sommet du Maniparwata et le plaça sur le dos de Garouda. L'oiseau emporta, comme en se jouant, et la montagne et Crichna accompagné de Satyabhâmâ. Toutes

[4] Cette coiffure s'appelle *vénî*.

[5] काषाय *câchâya*.

[6] C'est-à-dire en prenant la posture du *critândjali*.

[7] C'est la traduction littérale du mot ऋषभाक्ष *richabhâkcha* : ce qui rappelle le mot βοῶπις par lequel Homère distingue ordinairement Junon.

les régions de l'air retentissaient sous les coups d'ailes de Garouda, qui apparaissait aux yeux comme un des pics de l'Himâlaya. Les sommets de la montagne ainsi transportés s'agitaient, les arbres s'ébranlaient, les nuages dans leur course se trouvaient entraînés ou fendus.

L'oiseau de Vichnou, avec la rapidité du vent, arriva dans le voisinage du soleil et de la lune; bientôt le Mérou, séjour des dieux et des Gandharvas, s'offrit aux regards de Crichna, qui put contempler toutes ces habitations divines, celles des Viswas, des vents, des Sâdhyas et des brillants Aswins. Enfin il découvrit le monde de toute pureté, le Dévaloca, et entra dans la demeure d'Indra. Il descendit de dessus Garouda [8], et s'avança vers le roi des dieux, qui lui rendit son salut avec empressement. Crichna, accompagné de son épouse, adressa ses hommages à Indra, et lui remit les pendants d'oreilles d'Aditi. Il reçut les éloges du souverain du ciel, et un beau présent de pierres précieuses : Satyabhâmâ fut aussi honorée convenablement par la fille de Pouloman [9]. Ensuite Indra et Crichna se rendirent ensemble au palais merveilleux d'Aditi, mère des dieux. Ils aperçurent cette déesse, trésor de vertu et de pénitence, assise au milieu des Apsarâs qui l'environnaient. L'époux de Satchî, Indra, appelé aussi *Pourandara* [10], salua sa mère et lui rendit ses pendants d'oreilles. Il lui présenta Crichna en faisant l'éloge de ses exploits. Aditi serra dans ses bras ses deux enfants [11], et leur adressa les paroles les plus flatteuses et les plus amicales. Satchî et Satyabhâmâ, unies déjà par le plus tendre sentiment, touchèrent respectueusement les pieds de la vénérable déesse. Celle-ci leur parla avec bonté, et se tournant ensuite vers Crichna, elle lui dit : « Tu « es fait pour avoir la supériorité sur tous les êtres : nul ne pourra te vaincre. « Le monde t'honorera autant qu'il honore Indra lui-même, le souverain « des dieux. O Crichna, tant que tu seras homme, ta charmante épouse, Sa- « tyabhâmâ, sera la première des femmes ; toujours belle, toujours agréable, « exhalant un parfum divin, brillante, pleine de force et de jeunesse, elle « sera célébrée dans tous les mondes et ne connaîtra point la vieillesse. »

Crichna, après avoir été honoré par la mère des dieux, reçut encore des

[8] Garouda est ici désigné par le mot *Târkchya*, nom patronymique formé de *Târkcha*, qui est une épithète de Casyapa.

[9] Satchî, épouse d'Indra.

[10] Épithète d'Indra, *nubium contritor*.

[11] Il faut se rappeler qu'Aditi, comme mère des Âdityas, a donné le jour à Indra et à Vichnou.

remercîments et des présents d'Indra. Il remonta sur Garouda avec Satyabhâmâ et parcourut le jardin des dieux, où il fut accueilli avec respect par les Souras et les Richis. Il remarqua dans ce jardin un arbre divin, que vénèrent les dieux, et qu'on nomme *Pâridjâta*[12], arbre charmant qui porte sans cesse des fleurs, qui répand une odeur pure et suave, et qui a pour privilége de rappeler au mortel qui le rencontre ses naissances antécédentes. Les dieux le gardaient avec soin : Crichna usa de sa toute-puissance pour le prendre. Il l'arracha avec ses racines, le mit sur Garouda, et avec Satyabhâmâ, objet d'admiration pour les Apsarâs elles-mêmes, il reprit par la route des airs le chemin de Dwâravatî. Quand le roi des dieux apprit cette action de Crichna, il n'eut pas le courage de la désapprouver. Honoré par les dieux, loué par les Saptarchis, le jeune frère d'Indra quitta le Dévaloca pour retourner à Dwâravatî, et acheva en peu de temps la longue route qu'il avait à faire. Enfin, porté sur Garouda et illustré par un nouvel exploit, Crichna revit la ville des Yâdavas.

[12] L'auteur est ici en contradiction avec lui-même; car les lectures suivantes vont être employées à raconter la conquête de ce Pâridjâta, conquête qui fut précédée d'une longue lutte avec Indra, et coûta plus de peine que ne semble l'indiquer ce passage.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Pag. 16, l. 9.	devant, *lisez* (plutôt) après
Ibid. not. col. 2, l. 4.	*id.* *id.*
18, l. 11.	Âryaman, *lisez* Aryaman.
20, l. 8.	Maghavân, *lisez* Maghavan.
Ibid. not. col. 1, l. 10.	*id.* *id.*
22, l. 8.	Èravata, *lisez* Èrâvata.
24, l. 1.	Maghavân, *lisez* Maghavan.
39, l. 15.	Bharadwadja, *lisez* Bharadwâdja.
40, not. col. 1, l. 12.	चत्वारा : *lisez* चत्वार् :.
42, l. 10.	Britha, *lisez* Bhrita.
44, l. 5.	tre.... Pakchaê, *lisez* être.... Pakcha.
82, l. 6.	Mênaca, *lisez* Mênâca.
Ibid. not. col. 1, l. 4.	*id.* *id.*
121, not. col. 2, l. 6.	Ansavâtare, *lisez* Ansâvatare.
128, l. 5.	Archtichéna, *lisez* (plutôt) Ârchnichéna (Hamilton dit *Arsiséna*).
130, l. 8.	Divadâsa; *lisez* Divodâsa.
136, not. col. 2, l. 6.	âsramas, *lisez* âsrama.
148, l. 9.	Hiranyakcha, *lisez* Hiranyâkcha.
155, not. col. 1, l. 11.	Râdjasouya, *lisez* Râdjasoûya.
160, l. 15.	Sravanhâ, *lisez* Sravanâ.
175, not. col. 2, l. 3.	Vasoundhara, *lisez* Vasoundharâ.
185, not. col. 1, l. 2.	forment, *lisez* figurent.
221, not. col. 2, l. 2.	ग्रस्मयन्त्र. *lisez* ग्रश्मयन्त्र.
248, l. 14.	Pantchala, *lisez* Pantchâla.
267, l. 8.	Brahmâ, *lisez* Brahma.
402, not. col. 1, l. 6.	cent, *lisez* mille.

Je crois devoir modifier ainsi un passage, pag. 336, l. 16 :

Quand le redoutable Graha va dans le ciel toucher Swati de ses rayons, et que l'effrayant Angâraca entame Tchitrâ; quand Boudha éclaire d'une sinistre lueur le crépuscule oriental, et que Soucra s'avance dans la région de Vêswânara; lorsque Dhoûmakétou traverse les treize constellations, Bharanî et les autres, et que celles-ci voient s'éloigner l'astre des nuits; lorsque le crépuscule oriental, privé du disque lumineux, vient à obstruer la voie du soleil, et que Sivâ, s'élevant des

cimetières, vomit les noires vapeurs de son haleine; quand la ville aérienne passe avec un bruit terrible de l'un à l'autre crépuscule, et que le météore brûlant détonne avec fracas et tombe sur la terre; dans le temps appelé *aparwan*, quand la terre tremble, que les cimes des monts s'agitent, que les cerfs et les oiseaux, en poussant des cris de détresse, reculent épouvantés; dès que Swarbhânou saisit Soûrya, que la nuit obscurcit le ciel, que les régions célestes se couvrent de sombres voiles, et que le tonnerre retentit sans nuages; enfin quand du sein de la nue où résonne le bruit sourd de la foudre coulent des ruisseaux de sang, que les dieux sont ébranlés sur leurs siéges, et que les oiseaux abandonnent les montagnes, nous devons, dit-on, regarder tous ces signes comme les présages de la mort d'un roi.

TABLE DES LECTURES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Introduction..Page v

LECTURES.		PAGES.
I	Première création	1
II	Naissance de Dakcha	7
III	Création de Dakcha : naissance des vents	12
IV	Histoire de Prithou : promotion royale	24
V	Histoire de Prithou : sa naissance	27
VI	Histoire de Prithou : la terre nourrice de tous les êtres	32
VII	Description du règne des Manous	37
VIII	Division des Manwantaras	43
IX	Naissance du Manou Vêvaswata	47
X	Naissance du fils d'Ilâ	53
XI	Mort de Dhoundhou	57
XII	Histoire de Trisancou	61
XIII	Suite de l'histoire de Trisancou	63
XIV	Naissance de Sagara	67
XV	Fin de l'histoire de la famille solaire	70
XVI	Culte des Pitris	73
XVII	Origine des Pitris	77
XVIII	Origine et distinction des Pitris	80
XIX	Punition de l'impiété	88
XX	Histoire de Poûdjanîyâ	90
XXI	Transmigrations des sept Brahmanes	100
XXII	Prédiction de Soumanas	104
XXIII	Naissance de Brahmadatta	105
XXIV	Retraite de Brahmadatta	108

LECTURES		PAGES
XXV	Naissance de Soma	111
XXVI	Histoire de Pouroûravas	115
XXVII	Famille d'Amâvasou	119
XXVIII	Culte et restauration d'Indra	124
XXIX	Descendants de Kchatravriddha	127
XXX	Histoire d'Yayâti	134
XXXI	Histoire de la famille de Cakchéyou	138
XXXII	Histoire de la famille de Courou	143
XXXIII	Naissance de Cârtavîrya	153
XXXIV	Histoire de la famille de Vrichni	159
XXXV	Famille et naissance de Crichna	162
XXXVI	Famille de Djyâmagha	164
XXXVII	Histoire de la famille de Coucoura	166
XXXVIII	Fausse accusation portée contre Crichna	169
XXXIX	Conclusion de l'histoire de la pierre Syamantaca	173
XL	Désir de connaître la grande merveille	176
XLI	Courte exposition des avatares de Vichnou	183
XLII	Combat merveilleux de Târacâ : promesse de Vichnou	197
XLIII	Combat de Târacâ : armement des Dêtyas	201
XLIV	Combat de Târacâ : armement de Vichnou	204
XLV	Combat de Târacâ : naissance du feu Ôrva	209
XLVI	Combat de Târacâ : apparition de Câlanémi	215
XLVII	Combat de Târacâ : succès de Câlanémi	220
XLVIII	Combat de Târacâ : mort de Câlanémi	224
XLIX	Arrivée de Vichnou dans le monde de Brahmâ	230
L	Lever de Vichnou	232
LI	Discours de Brahmâ	236
LII	Plaintes de la Terre	239
LIII	Avatares de tous les dieux	243
LIV	Discours de Nârada	249
LV	Oracle de Brahmâ	254
LVI	Visite de Nârada à Cansa	258
LVII	Conception de Câli	260
LVIII	Éloge de Dourgâ	264
LIX	Naissance de Crichna	268
LX	Départ pour le Vradja	273
LXI	Enfance de Crichna : le chariot renversé	275

LECTURES.		PAGES.
LXII	Mort de Poûtanâ	278
LXIII	Les deux Ardjounas déracinés	279
LXIV	Apparition des loups	281
LXV	Émigration pour le Vrindâvana	284
LXVI	Description de l'automne	287
LXVII	Description du lac de Câliya	290
LXVIII	Victoire remportée sur Câliya	295
LXIX	Mort de Dhénouca	298
LXX	Mort de Pralamba	300
LXXI	Fête d'Indra	304
LXXII	Peinture de l'automne	305
LXXIII	Sacrifice de la colline	309
LXXIV	Le Govarddhana soulevé par Crichna	312
LXXV	Sacre de Govinda	316
LXXVI	Jeux de Crichna avec les bergères	323
LXXVII	Mort d'Arichta	325
LXXVIII	Mission d'Acroûra	327
LXXIX	Discours d'Andhaca	334
LXXX	Mort de Késin	338
LXXXI	Arrivée d'Acroûra	342
LXXXII	Vision du Nâgaloca	345
LXXXIII	Le grand arc brisé	349
LXXXIV	Révélation de Cansa	353
LXXXV	Mort de l'éléphant Couvalayâpîda	362
LXXXVI	Mort de Cansa	366
LXXXVII	Lamentations des femmes de Cansa	372
LXXXVIII	Funérailles de Cansa, et sacre d'Ougraséna	376
LXXXIX	Réception de Crichna dans Mathourâ	380
XC	Siége de Mathourâ	384
XCI	Combat près de Mathourâ	386
XCII	Déroute de Djarâsandha	393
XCIII	Discours de Vicadrou	395
XCIV	Fin du discours de Vicadrou	400
XCV	Discours de Parasourâma	405
XCVI	Arrivée sur le Gomanta	411
XCVII	Arrivée de Djarâsandha	414
XCVIII	Incendie du Gomanta	419

LECTURES.		PAGES.
XCIX	Marche de Crichna sur Caravîrapoura	424
C	Mort de Srigâla	430
CI	Retour à Mathourâ	434
CII	L'Yamounâ détournée de son cours	435
CIII	Voyage de Crichna à Vidarbhâ	439
CIV	Conseil des rois	442
CV	Suite : conseil des rois	445
CVI	Sacre de Crichna	450
CVII	Entrevue de Crichna et de Bhîchmaca	456
CVIII	Proposition de Sâlwa	461
CIX	Ambassade de Sâlwa près de Câlayavana	464
CX	Départ de Câlayavana	468
CXI	Triomphe de Crichna	469
CXII	Émigration des habitants de Mathourâ	479
CXIII	Mort de Câlayavana	482
CXIV	Embellissement de Dwâravatî	487
CXV	Enlèvement de Roukminî	492
CXVI	Mariage de Roukminî	498
CXVII	Mort de Roukmin	501
CXVIII	Prière quotidienne de Baladéva	505
CXIX	Exploits de Baladéva	515
CXX	Mort de Naraca	517
CXXI	Voyage de Crichna au Dévaloca	525

00048430

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016